

LE

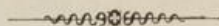
MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES.

FONDÉ LE 1^{er} AVRIL 1843.

(1857)



DESSINS PAR JULES DAVID.



87103a

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD ET C^{IE}

RUE RICHELIEU, 92.

Rara Z. 274. (40)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LANDES-
UND STADT
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

Sommaire du 1^{er} n° d'octobre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 477. — La séparation des cheveux, par M. CROIZAT. — Le moine de Kremsmunster, par Alphonse KARR. — L'oncle et le neveu, par Edmond ABOUT. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n° d'octobre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la planche de manteaux. — Planche d'enfants. — Patrons. — Littérature française, par Eugène WÆSTYN. — L'oncle et le neveu (fin), par Edmond ABOUT.

Sommaire du 3^e n° d'octobre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 478. — La dernière élève de Vestris, par Eugène WÆSTYN. — Les deux transfuges, par Oscar HONORÉ. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n° de novembre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la planche de manteaux. — Planche de lingerie. — Patrons. — Littérature française (fin), par Eugène WÆSTYN. — La mort de Dupuytren, par NADAR. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n° de novembre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 479. — Poésie : La forêt abattue, par André Van HASSELT. — Fêtes et saints patronymiques du mois : Saint Martin, 11 novembre, par A.-V. H. — La haine d'une femme, par MOLÉRI.

Sommaire du 3^e n° de novembre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 480. — Poésie : Le bal, par madame Juliette LORMEAU. — Le charpentier de Saardam (nouvelle). — Les deux jumeaux de l'hôtel Corneille, par Edmond ABOUT. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n° de décembre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 481. — Planche de lingerie. — La marquise, par Adèle CLÉRET. — Les jumeaux de l'hôtel Corneille (suite), par Edmond ABOUT.

Sommaire du 2^e n° de décembre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 482. — Fêtes et saints patronymiques du mois : La Noël, 25 décembre, par A.-V. H. — Les jumeaux de l'hôtel Corneille (suite), par Edmond ABOUT. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n° de décembre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 483. — Les jumeaux de l'hôtel Corneille (fin), par Edmond ABOUT. — Le charpentier de Saardam (suite). — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n° de janvier 1857.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 484. — Planche de lingerie. — Fêtes et saints patronymiques du mois : Les Rois, 6 janvier, par A.-V. H. — Le mariage de ma fille, par LOUET. — Poésie : Les restes de saint Augustin rapportés d'Hippone, par Julien DAILLÈRE. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n° de janvier 1857.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 485. — Poésie : Les Laboureurs, par André Van HASSELT. — La tour de Castillac, par Élie BERTHET. — Le charpentier de Saardam (suite). — Bulletin théâtral, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n° de janvier 1857.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 486. — Bluettes et Boutades, par J. PETIT-SENS. — Le charpentier de Saardam (suite). — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n° de février 1857.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 487. — Planche de lingerie. — Fêtes et saints patronymiques du mois : La Chandeleur, par A.-V. H. — Le charpentier de Saardam (fin). — Les aventures d'un panier de pêches, par Philibert AUDEBRAND. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n° de février 1857.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 488. — Poésie : En entendant une cloche, par madame OSSALTI. — La tour de Castillac (suite), par Élie BERTHET. — Les aventures d'un panier de pêches (fin), par Philibert AUDEBRAND. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n° de février 1857.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 489. — Pèlerinage en Terre-Sainte. — La tour de Castillac (suite), par Élie BERTHET. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n° de mars 1857.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 490. — Planche de lingerie. — Pèlerinage en Terre-Sainte (fin). — La tour de Castillac (suite), par Élie BERTHET. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n° de mars 1857.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 491. — La tour de Castillac (fin), par Élie BERTHET. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n° de mars 1857.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 492. — Deux existences, par madame ADELE CLÉRET. — La découverte du Mississipi. — Catalina de Eranso, par HIPPOLYTE LUCAS.



13. 2156.

LE
MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Bonjour janvier, roi des
étrennes! que nous apportes-tu,
mon cher, dans les replis impé-
nétrables du voile de l'avenir?

Est-ce du
bien? est-ce
du mal? Hé-
las! l'un et
l'autre sans
doute, car la
vie est un
mélange
constant de
bonheur et
de souffrance!
Qui donc
a ordonné
cela? Une
volonté mys-
térieuse, un
pouvoir in-
connu, con-
tre lequel
tout pouvoir
humain est

sans force! Puisque nous ne pouvons faire qu'il en soit
autrement résignons-nous, en suivant toutefois ce précepte
de l'Écriture, qui nous permet au moins quelques dédom-
magements.

« Ne te prive pas du bon temps, et que ce qui se peut
justement désirer ne passe point que tu n'en aies ta
part. »

Maintenant, belle année 1857, voyons vos merveilles.

Vous avez dû inspirer à la mode les fantaisies les plus
charmantes, et tous nos premiers magasins ont rivalisé de
luxue à votre intention. Vous me dites de faire ma prome-
nade habituelle dans les brillants sanctuaires du bon goût.
Soit, je me mets en marche et je me rends d'abord chez
madame *Plé-Horain*: il y a si longtemps que je ne me suis
donné le plaisir d'admirer ses jolies modes!

On fit courir dernièrement, je ne sais à quel propos, le
bruit que madame *Plé-Horain* avait quitté son établisse-
ment. C'est une erreur qu'il importe de rectifier. Madame
Plé-Horain occupe toujours le même local, et chaque jour
y voit éclore les plus suaves créations du bon goût et de la
suprême élégance.

On ne trouve point, dans son splendide magasin, les
excentricités ridicules ou compromettantes qui cherchent à
réussir sous le masque de la nouveauté. Ses modes portent
toutes le cachet de la vraie grande dame, de la coquetterie
distinguée et de haut lignage. C'est de la nouveauté de bon
ton, ne ressemblant en aucune manière à celle qui hante
Breda Street. En un mot, madame *Plé-Horain* est au pre-
mier rang des marchandes de modes adoptées par l'aristo-
cratie féminine parisienne et étrangère, car voici un char-
mant modèle que j'ai vu chez elle au milieu de beaucoup
d'autres non moins séduisants, et qui est destiné à une très
noble dame d'un pays voisin, que je n'ai pas reçu mission
de nommer ici.

Le chapeau dont je parle est en velours impérial blanc.
Le dessus de la passe est recouvert d'une natte à jour qua-
drillée posée à plat. Derrière il y a un double bavolet séparé
par une haute blonde. L'un de ces bavolets est en satin
blanc découpé à dents pointues. La forme du chapeau est
fermée. Sous la passe, dans le tour de blonde, on a posé
un délicieux feuillage de roses en velours bleu de ciel. Trois
têtes de plumes d'autruche, placées du côté gauche de ce
chapeau viennent gracieusement se mélanger au-dessous.

Le fond est en satin blanc et recouvert d'une riche
étoile de blonde. Les brides sont très larges et longues.

Ce chapeau a un cachet royal. On ne saurait rien voir
de plus joli, de plus élégant. On devine aisément qu'il doit
être signé *Plé-Horain*.

Je citerai aussi en passant la coiffure *Bertrade*, parceque
c'est une des innovations préférées. Elle est en velours bleu
de ciel. De grosses nattes bien fournies forment la *Mari-
Stuart* un peu arrondie sur le front, se relèvent coquette-
ment des côtés, puis vont tourner derrière la tête. Quel-
ques têtes de plumes blanches flottent poétiquement sur les
cheveux en manière de cache-peigne.

Je visiterai souvent, comme par le passé, les salons de
madame *Plé-Horain*. Cela amènera une grande variété dans

mes descriptions, car chaque maison a son genre bien distinct, aussi bien que chaque personne a son goût. Vous pourrez largement, mes belles lectrices, choisir dans tout cela ce qui vous conviendra le mieux.

La maison *Lhopiteau* a fourni un grand nombre de cadeaux d'étrennes. Elle renferme de si gracieuses confections et tant de jolis objets de lingerie. Ici, c'est un négligé délicieux pour jeune personne, qui se compose du fichu ou chemisette, avec les manches pareilles brodés comme par une main de fée, puis enrichis de valenciennes. Plus loin, ce sera un élégant canezou de soirée, un fichu-berthe, une pèlerine, un fichu Louis XIII couvert de bouillonnés, d'entre-deux, de flots de dentelle et de papillons en ruban. L'élégance, la coquetterie, la grâce, tout cela est réuni. Quant on parle des suaves créations de la maison *Lhopiteau*, on est vraiment fort embarrassé, car les regards ont à contempler tant de choses séduisantes, que l'on voudrait pouvoir les citer toutes pour faire partager l'admiration qu'elles ont provoquée.

On sait que la maison *Lhopiteau* est aussi très en renom pour la confection des robes. C'est mademoiselle *Pauline Conter* qui y est l'innovatrice des plus charmants modèles. On va voir par curiosité les toilettes complètes qu'elle fait exécuter, soit pour Paris, soit pour la province ou l'étranger. C'est une vraie bonne fortune que d'arriver dans la maison *Lhopiteau* au moment d'un emballage. J'ai eu cet avantage il y a peu de jours, et ce que mademoiselle *Pauline Conter* a eu l'obligeance de me montrer m'a émerveillée.

Il y avait plusieurs robes à jupes de tulle bouillonnées. Les unes blanches, les autres de couleur bleu de ciel, rose, jonquille. Celle-ci avait des ornements en velours noir. Sur le jonquille, cela produisait un fort bon effet. C'était alternativement, entre chaque petit bouffant, un semé de papillons noirs et de papillons en ruban jonquille.

Le corsage était plat, en pointe, orné d'une berthe en harmonie avec la jupe. Les manches bouffantes avaient aussi des bouclettes de velours.

Quelques autres robes étaient à volants de deux couleurs. Puis il y en avait en moire antique à double jupe. La seconde retenue par une longue chatelaine de fleurs. Mademoiselle *Pauline* fait aussi beaucoup de garnitures de fantaisie, soit sur le devant des jupes, soit sur les côtés. Ici, ce sera quelques rangs de dentelle superposés posés en demi guirlande et surmontés de ruches. Là, des nœuds de ruban capricieusement jetés au milieu d'un enlacement de ruches, de fleurs ou de bandes en velours.

La ceinture écharpe *Impératrice*, dont nous vous avons donné le modèle dans notre deuxième numéro de décembre, jouit d'une vogue frénétique. C'est encore un de ces riens jolis à l'excès, qui dorment de suite à une toilette le cachet de la grâce et de l'élégance.

Il faut que je vous parle d'une splendide corbeille de mariage, qui renfermait des dentelles magnifiques de la maison *Violard*. Il y avait quatre beaux volants de dentelle blanche pour garnir une robe de moire antique. Les manches et le corsage seront ornés de même. Le voile était en harmonie avec les volants.

Ensuite, venaient une grande pointe de Chantilly, un petit mantelet de soirée à volant, deux ravissantes voilettes arrondies des coins et des barbes pour coiffure. Certes, la maison *Violard* peut rester indifférente aux louanges qu'on lui adresse de toutes parts, parce qu'elle sait parfaitement qu'elles lui sont dues, mais il est impossible de se taire en voyant les merveilles de l'art et de l'industrie que nous lui devons. Comme fini d'exécution, richesse de dessins, *M. Violard* restera toujours le roi des fabricants de dentelles. Quant à moi, je n'ai jamais rien vu ailleurs de plus somptueux, de plus parfait que ses dentelles, et leur renommée européenne ne me surprend nullement. Partout où il y a un vrai talent, il y a gloire et réputation brillante.

Les robes de ville sont toujours très montantes, longues,

amples. Les corsages se couvrent d'ornements en passementerie ou de bandes en velours. Les basques, qui règnent encore, descendent fort bas. Pour les manches, le plus joli modèle est un bouffant qui prend au coude suivi d'un haut volant.

Quant aux garnitures de jupes, on met des volants, si l'étoffe, par son genre, peut les comporter. Dans le cas contraire, on place des bandes de velours sur les côtés, avec ou sans mélange de galons en jais à volonté.

Les casaques de velours courtes, enjolivées de broderies sont originales et coquettes, cela se porte en toilette d'intérieur. Les basques sont découpées en petites languettes carrées.

La pèlerine *princesse* est charmante aussi pour toilette de chez soi ou de réunion intime. Elle se garnit de galons en jais et d'une dentelle guipure haute de trente centimètres. Sur chaque épaule, il y a un jockey arrondi. Le dos forme l'ovale. Le devant est en pointe. Nous avons déjà signalé ce modèle.

Le corset est une chose fort importante dans la toilette d'une femme. C'est à lui seul souvent qu'elle doit être bien habillée, car il aide la robe à se modeler à la taille et développe les grâces de la tournure. Je vous recommande de nouveau particulièrement les corsets de la maison *Hippolyte*, qui jouissent vraiment d'une réputation hors ligne.

Le magasin de la *Sublime Porte* a été littéralement assailli ces jours-ci. C'est que, pour cadeau d'étrennes, rien n'est charmant à offrir comme un mouchoir de *Chapron*.

Il y a les mouchoirs du matin, de négligé et de grande toilette. Les premiers ont de simples vignettes. Puis viennent ceux avec guirlandes et feston mat; et enfin, les mouchoirs garnis de dentelle, entourés d'applications, semés de fleurs artistement dessinées et enrichis d'armoiries. Tout cela est d'une splendeur inouïe. La maison *Chapron* est sans rivale, aussi fournit-elle toutes les cours de l'Europe. Ses mouchoirs sont des objets d'art. On les encadrerait comme les plus fines aquarelles, pour les conserver et les admirer sans cesse. C'est un fini d'exécution dont rien n'approche, et sincèrement nous croyons toujours nos louanges au-dessous de la réalité.

Je ne dois pas oublier de vous rappeler les jolis habillements d'enfants du magasin *Saint Augustin*. Tout ce que l'on peut désirer en coquettes fantaisies pour les embellir, se trouve réuni dans cette importante maison, qui a monté en grand ce genre de spécialité. Objets de lingerie, robes de petites filles, vêtements de petits garçons, rien ne manque. Tout cela est confectionné avec grâce et élégance, ce qui fait que les jeunes mères se hâtent de conduire leurs petits anges à *Saint-Augustin*, pour leur choisir de fraîches et coquettes parures.

M. Desprey, notre chapelier en renom, les coiffera à ravir, car il met aussi tous ses soins à la création des chapeaux d'enfants.

Je rappelle en même temps aux belles amazones qu'il a pour elles des coiffures Louis XV ravissantes, ainsi que plusieurs autres gracieux modèles de fantaisie.

La maison de commission *Lassalle et comp.*, continue ses nombreux envois en province et à l'étranger. Elle se charge, ainsi que nous l'avons dit souvent, de toute espèce d'expédition, sans obligation d'achat. On peut s'adresser à *M. Lassalle* en toute confiance, soit pour objets de toilette, bijoux, objets d'art, meubles, etc. Les achats et les envois seront faits promptement et de manière à satisfaire les personnes les plus difficiles.

Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice ont honoré de leur visite les magasins de *MM. Susse frères*; après avoir examiné pendant près d'une heure, avec intérêt et la plus gracieuse bienveillance les modèles édités par cette maison, *LL. MM.* ont daigné faire choix de plusieurs bronzes d'art et d'un grand nombre de fantaisies pour étrennes.

Madame Juliette LORMEAU.

ERRATUM. — C'est par une erreur du graveur des titres et des description de nos planches que les modèles de lingerie publiés sur nos gravures du mois de septembre et de décembre 1856, sont indiqués comme puisés dans les nouveautés en lingerie de madame *Alphonsine* en sep-

tembre, et de madame *Colas* en décembre. Ces objets ont été réellement dessinés d'après les modèles de mademoiselle *Anna Loth*, à qui nous devons des remerciements pour sa constante obligeance envers nous.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en taffetas bouillonné sur la passe, recouvert d'une fanchon de velours entourée d'effilés grelot.
Dessous garni de boules rouges en velours.

N° 2. Chapeau *parisien*, la passe est en taffetas noir ; le fond, le nœud et le bavolet en velours groseille, entourés de dentelle noire.

Dessous avec fleurs en velours groseille.

N° 3. Bonnet de diner en blonde chenillée de noir ; barbes et nœuds en velours rouge garni de dentelle noire, fond quadrillé en velours noir.

N° 4. Coiffure d'application, ornée de fleurs avec nœud *cache-peigne*, recouvert de barbes d'application.

N° 5. *Fichu-bretelle* en taffetas, garni d'un rang de dentelle blanche surmontée d'un rang de dentelle noire.

N° 6. Petit col *Médecis* composé de broderie au plumetis, appliquée sur entre-deux de valenciennes, garniture en valenciennes.

N° 7. Col mousquetaire en application.

N° 8. Manche assortie au col n° 6. Le poignet est de largeur à y passer la main.

N° 9. Manche assortie au col n° 7. Cette manche se compose d'un bouillonné en tulle, d'une garniture relevée et rattachée par des barrettes de ruban, elle est terminée, sur la main, par un bouillonné avec ruban passé dedans, et avec bouts s'échappant au dehors.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 484.

TOILETTE DE DINER. — Cheveux en bandeaux bouffants, s'arrondissant en rouleaux en arrière assez bas sur la nuque.

D'un côté retombe une branche de clochettes roses très souple, qui sort d'un petit *cache-peigne* en dentelle, garni de manière à se porter un peu derrière un des bandeaux.

Robe en taffetas, garnie de petits velours noirs zéro et de *picots* de blonde noire et de blonde blanche.

Le corsage est décolleté en cœur ; il est garni d'une berthe en taffetas formant un peu la pointe devant, derrière et sur chaque épaule ; cette berthe se termine par une dentelle noire très légère. La taille est longue, bien busquée et fort en pointe devant. Ce corsage est à trois coutures.

La manche se compose d'une manche courte en taffetas, puis d'un volant en tulle blanc, terminé par une blonde blanche, et d'un autre volant de dessous en dentelle noire comme celle de la berthe.

La jupe est garnie de deux hauts volants, et une petite jupe formant tunique courte prend à la taille et vient retomber à la naissance du premier volant de la jupe ; cette tunique a six lés.

Les volants de la jupe en ont huit chacun.
L'ornement de la tunique et des volants consiste en deux étages de petits velours zéro, posés par quatre en zigzag ; le quatrième velours (celui du bas) est garni d'un rang de *picots* de blonde noire, d'un rang de blanche et d'un rang de noire ; il y a un espace de 6 centimètres entre chaque étage de garniture.

La berthe a un rang de garniture, comme nous venons de la décrire.

TOILETTE SIMPLE DE PROMENADE. — Chapeau composé de velours noir, de tulle noir à pois, avec ornements en petit ruban de velours vert n° 1 et nœuds en ruban de taffetas vert uni n° 7 et n° 22.

La passe est bordée par un velours noir étroit ; elle est en tulle noir et recouverte par un double bouillonné de tulle noir à pois. Le reste du chapeau est en velours noir uni. Bandeau et calotte très fuyants.

Sur un côté est un nœud de ruban vert n° 7, à longs bouts ;

sur l'autre, à partir du milieu de la passe, qui forme un peu la pointe, est une série de choux en ruban de velours vert qui sont piqués dans le bouillon de tulle noir.

Le bavolet, en tulle noir à pois, est ample, rond et tombant. Il y a un petit velours noir qui en dessine l'ourlet, et les choux en velours vert qui garnissent la moitié de la passe se continuent sur le bas du bavolet.

Sous le bavolet, il y a deux rubans verts n° 12 et deux longs bouts en n° 7, qui retombent fort bas.

Entre le bavolet et la calotte, il y a un bouillonné de velours noir.

Les brides en n° 22 sont vert uni.

Sous la passe, il y a une blonde blanche à dents, qui forme auréole sous le bord. Sur le front et aux joues deux rangs de tulle blanc gaufré à gros tuyaux. A gauche, une grappe de mères en velours rose.

Basquine et robe en taffetas marron. Velours noir et mères en soie noire formant les ornements.

La basque est du même morceau que le corsage ; il y a une couture au milieu du dos et une formant le petit côté. Devant, deux pinces pour dessiner la taille.

La manche, presque juste du haut, se dessine bien en s'arrondissant large du bas. Sur le haut est une cloche de velours noir, s'évasant bien (de manière à ne pas *coller* sur la manche). Cette cloche est découpée à dents.

La basque n'a ni la longueur, ni l'ampleur des basques des vêtements qui se portent comme pardessus ; elle n'a que 30 centimètres de longueur devant, et elle forme quelques ondulations obtenues par le biais de la coupe.

La jupe a huit lés ; elle est garnie de chaque côté (se rejetant fort en arrière) d'une *échelle* de velours noir formant le V très ouvert ; ces velours ont en tout dans le bas 25 centimètres de longueur, ceux du haut n'en ont que 12.

Sur le devant de la basquine, sur tout le tour de la basque, au bas de la manche, au bas de la cloche en velours, et au bas de chaque chevron de velours de la jupe pendent des mères en passenterie de soie noire.

FÊTES ET SAINTS PATRONYMIQUES DU MOIS

LES ROIS (6 janvier).



P. Rubens P.^{re}
Adoration des Mages.

Si, durant la nuit même de la Nativité, le Sauveur avait été adoré par les bergers, c'est-à-dire par les humbles de cœur et d'esprit, — bientôt les sages d'Orient vinrent à leur tour s'incliner devant lui.

Écoutons comme l'Évangile raconte cet événement.

« Or, Jésus étant né à Bethléem, au temps du roi Hérode, voici arriver des sages d'Orient à Jérusalem, en disant : Où est le roi des Juifs qui est né ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Ce que le roi Hérode ayant entendu,

il en fut troublé, et tout Jérusalem avec lui. Ayant aussitôt fait assembler tous les principaux sacrificateurs et les scribes du peuple, il s'informa d'eux où le Christ devait naître. Ils lui dirent : A Bethléem, en Judée; car il est ainsi écrit par un prophète : de là sortira celui qui est destiné à conduire mon peuple d'Israël. Alors Hérode, ayant fait appeler en secret les sages, s'informa avec soin du temps où l'étoile leur était apparue. Et, les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, et informez-vous soigneusement touchant le petit enfant; et, quand vous l'aurez trouvé, faites-le

DU MOIS



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Janvier 1857.

Chapeaux d'Alphonsine, Bonnets, et Lingerie de la Maison Colas.

Jérusalem avec lui
 s les principaux seigneurs
 le, il s'informa d'où
 dirent : A Bethléem.
 il par un prophète
 é à conduire son peuple
 nt fait appeler en secret
 du temps où l'étoile
 ant à Bethléem, il leur
 oignement toucha
 as l'aurez trouvé, fâché

moi savoir, afin que j'y aille aussi, et que je l'adore. Eux donc, ayant entendu le roi, s'en allèrent. Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'elle vint et s'arrêtât sur le lieu où était le petit enfant. Et, quand ils virent l'étoile, ils ressentirent une grande joie. Et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent le petit enfant avec Marie, sa mère. Ils l'adorèrent en se prosternant à terre; et, après avoir déployé leurs trésors, ils lui offrirent des présents, à savoir de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Puis, étant divinement avertis dans un songe de ne pas retourner vers Hérode, ils se retirèrent en leur pays par un autre chemin. »

La fête que l'Église chrétienne célèbre en commémoration de cet événement s'appelle communément *Épiphanie*, mot grec qui signifie apparition, manifestation, parce que ce fut dans cette circonstance que le Sauveur se fit pour la première fois connaître aux gentils. Plusieurs écrivains la désignent aussi, soit par le nom de *Théophanie*, soit par celui de *Théopsie*, mots dont chacun est composé de deux vocables grecs, et dont le premier signifie apparition de Dieu, le second, vue de Dieu. Nous l'appelons vulgairement *fête des rois*, à cause de la prévention où l'on est que les sages ou mages qui vinrent adorer Jésus-Christ, étaient revêtus de la dignité royale, question sur laquelle les livres saints ne s'expliquent point. Ils ne s'expliquent pas davantage sur le nombre de ces mystérieux adorateurs de l'enfant promis au monde pour le salut des hommes, ni sur les noms qu'ils portaient, ni sur les pays d'où ils étaient venus. Cependant on en admet communément trois. Les traditions hébraïques les appellent Magalat, Galgalat et Sarachim, et les traditions latines, Balthasar, Gaspar et Melchior. Quelques auteurs ont avancé, sans preuves suffisantes, que l'un des sages était de Tarse, le second de Saba, et le troisième de Nubie : voilà pourquoi, dans les représentations que les peintres et les sculpteurs nous font de la scène de l'adoration des rois, l'un de ceux-ci figure toujours sous les traits et avec la physionomie d'un nègre. Quoiqu'il en soit, l'opinion, d'après laquelle ils étaient au nombre de trois et originaires de l'Arabie déserte ou de la Mésopotamie, remonte à une très haute antiquité; et, si elle n'a point pour elle le témoignage de l'Évangile lui-même, elle est du moins appuyée sur l'autorité de plusieurs pères de l'Église.

Depuis le premier temps du christianisme, l'Église d'Occident paraît avoir célébré par deux fêtes distinctes la Nativité et l'Adoration des mages, celle-là au 25 décembre, et celle-ci au 6 janvier. Il n'en était pas de même en Orient. Là ces deux solennités étaient primitivement célébrées le même jour, c'est-à-dire le 6 de janvier. Ce fut seulement au commencement du v^e siècle que l'église d'Alexandrie sépara les deux fêtes et les fixa aux jours consacrés en Occident. Le même usage ne tarda pas à s'établir dans toute la Syrie, et aujourd'hui les mêmes dates sont uniformément admises dans tous les pays chrétiens, sauf la différence relative qu'il y a entre le calendrier russe et celui des autres nations.

Un fait assez curieux, c'est la coïncidence de ces deux solennités avec des fêtes que célébrait le paganisme romain et égyptien. Ainsi la Nativité, fixée au 25 décembre, correspond au dernier des quinze jours que les anciens Romains consacraient à cette série de

réjouissances publiques et domestiques qu'on appelait Brumales, et parmi lesquelles les Saturnales occupaient une grande place. Disons ici, en passant, que celles-ci qui duraient cinq jours, c'est-à-dire du 17 au 21, servaient spécialement à l'amusement des esclaves, qui changeaient de rôle avec leurs maîtres, au point que ceux-ci les servaient à table et se soumettaient à des châtimens comiques, s'ils commettaient quelque faute. Or, au dernier jour de cette fête des esclaves correspond exactement le jour de saint Thomas, qui est dans beaucoup de familles une fête pour les enfants, investis, ce jour-là, du droit de garder les clés des armoires et surtout des buffets, en même temps que de l'ordonnance des repas. La coïncidence de la Nativité avec le solstice d'hiver (c'est-à-dire avec le moment où le soleil, parvenu au point le plus bas de la courbe qu'il décrit autour de la terre, vient de toucher au tropique du capricorne et s'apprête à remonter dans la région céleste vers l'équateur) a donné lieu à plusieurs pères de l'Église de comparer le Sauveur au soleil et de l'appeler le soleil nouveau, parce que cet astre semble en effet se renouveler et commence à reprendre des forces.

Le jour de la solennité de l'Épiphanie correspond à celui où les Égyptiens célébraient la plus grande de leurs fêtes, celle de la manifestation d'Osiris, divinité solaire, dont la présence était alors bien constatée par l'accroissement manifeste des jours depuis le moment du solstice. Ce jour-là même, une des principales cérémonies égyptiennes consistait dans la bénédiction de l'eau. Or, cette bénédiction constitue encore aujourd'hui un des rites les plus importants de l'Église grecque; et tous les ans, le 6 janvier, le patriarche de Saint-Petersbourg et celui de Constantinople le pratiquent avec une solennité extraordinaire. Il consiste à jeter dans l'eau une croix, symbole du Sauveur, qui, selon saint Jean Chrysostome, fut baptisé, le 6 janvier, par saint Jean dans les flots du Jourdain.

De ces coïncidences il faut se garder de conclure que la fête de Noël et celle des Rois sont calquées sur des pratiques païennes, mais transformées dans un sens chrétien. Il faut plutôt voir quelque chose de providentiel dans le développement de l'histoire du Sauveur, dont nous venons déjà de voir deux événements importants se présenter les jours mêmes où le paganisme avait institué ses principales solennités, comme pour mettre un terme à ces solennités elles-mêmes en s'y substituant.

Dans notre précédent article sur la fête de Noël, nous avons signalé l'unanimité des prophéties relatives à la venue du Sauveur et montré comment les auteurs païens eux-mêmes se firent les échos de cette croyance si générale en Orient. Ajoutons ici, qu'une prédiction analogue existait chez les Perses où elle avait été produite par le mage Zoroastre qui, d'après les uns, vécut entre le vi^e et le vii^e siècle avant Jésus-Christ, et qui, d'après les autres, fut même antérieur à Moïse. Or, ce mage ayant dit que l'avènement du Sauveur du monde serait annoncé par une constellation, et les sphères persanes marquant par une vierge tenant un enfant dans ses bras, la constellation d'Orion qui brille précisément de sa plus vive splendeur pendant les nuits d'hiver, au commencement de janvier, — quelques écrivains ont été amenés à croire que ce fut une clarté extraordinaire d'Orion qui conduisit les mages à Beth-

lém. Cette opinion emprunte quelque apparence de vérité à une tradition populaire selon laquelle les trois étoiles qui ornent le baudrier de cette figure stellaire portent le nom de trois rois. En outre, la position astronomique de cette constellation à l'époque du solstice d'hiver, étant précisément à l'extrémité de la région orientale du ciel, les mages ont pu dire avec vérité à Hérode, en parlant du Sauveur : « Nous avons vu son étoile Orient. »

Quoiqu'il en soit, la fête des Rois a été pendant longtemps, et elle est encore dans plusieurs pays, une des plus importantes du calendrier chrétien. Aussi est-elle célébrée dans beaucoup de contrées avec une grande pompe religieuse, et même par de certaines réjouissances de famille.

Un fait sur lequel nous avons déjà fixé l'attention de nos lectrices dans la notice que nous avons consacrée à la vie de saint Martin, c'est la prudence extrême que le christianisme mit à supprimer des pratiques païennes qu'il ne pouvait pas tolérer à cause des abus qu'elles entraînaient et des désordres moraux qu'elles favorisaient. Ainsi nous avons dit comment aux festins et aux libations que les Germains et les Gaulois, païens encore, faisaient en l'honneur de leurs divinités, l'Église, ne pouvant extirper d'un seul coup un usage profondément enraciné, substitua des festins chrétiens et fraternels où l'on buvait, non plus aux mythes des idolâtres, mais au Christ Sauveur et aux saints qui propagèrent sa doctrine. En procédant de cette manière, ou — pour employer le langage de M. Ozanam, ce savant historien que la France a perdu naguère — en respectant les habitudes religieuses des peuples, l'Église faisait acte de sagesse premièrement, mais aussi de charité. Elle s'appliqua à transformer lentement des habitudes invétérées et a y donner un autre sens, une autre signification, un autre but. C'est ainsi qu'aux festins et aux orgies qui accompagnaient toujours les fêtes hivernales des païens romains et les fêtes substitutives des Égyptiens, elle substitua plusieurs jours d'abstinence et de jeûne, à la suite desquels une fête de famille avait lieu le jour des Rois. Cependant, quoi qu'elle pût faire, plusieurs pratiques particulièrement usitées dans ces réjouissances païennes se glissèrent dans la fête domestique de l'Épiphanie. Ainsi, à l'entrée des saturnales, les pères de famille romains avaient coutume d'envoyer des fruits et des gâteaux à leurs amis et les mangeaient avec eux. Or, qui ne connaît le gâteau des Rois ? Ainsi encore, pendant ces réjouissances païennes, on élisait un roi de la fête par le sort des dés. Or, chez nous on élit le roi de la fève, au moyen d'une fève introduite dans une des parts du gâteau qui est distribué par la voie du sort entre les convives. La corrélation de ces pratiques est trop évidente pour que nous croyions utile d'y insister davantage. Du reste, les abus que l'Église avait eu en vue de réprimer parmi les néophytes païens qu'elle admettait dans son sein, se manifestèrent fréquemment dans les nouvelles réjouissances chrétiennes elles-

mêmes, si bien qu'à plusieurs reprises les conciles se virent obligés de formuler des lois pour y mettre un terme.

Ainsi que nous l'avons dit, le nombre, le nom et l'origine des sages qui vinrent adorer le Sauveur à Bethléem, ne nous sont indiqués simplement que par des traditions plus ou moins vraisemblables, mais dénuées de tout caractère d'authenticité réelle. Cependant les traditions ne s'étaient pas bornées à fixer ces divers points. Elles veulent aussi que les mages furent instruits dans la doctrine du Christ par saint Paul, qu'ils devinrent évêques et qu'ils moururent de la mort des saints. Elles ajoutent que les restes de ces pieux adorateurs de l'enfant Jésus furent recueillis en Orient par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin le Grand, et transportés à Constantinople par cette princesse. De là, toujours d'après les mêmes légendes, ils furent transférés à Milan et donnés au bienheureux Eustorgius, archevêque de Lombardie. Lorsque l'empereur Frédéric Barberousse se fut emparé de la ville de Milan, en 1162, et qu'il l'eut entièrement saccagée, on avait eu soin de recueillir les reliques des trois rois, que ce prince envoya à Reynold, archevêque de Cologne. La cathédrale de cette ville est encore aujourd'hui en possession du trésor dont elle fut dotée par Barberousse, et qui est conservé dans une châsse précieuse.

L'adoration des Rois est un des motifs les plus pittoresques que l'art ait pu rencontrer. D'une part, cette humble étable de Bethléem qui sert d'abri à la Vierge mère et au divin nouveau-né; de l'autre part, ces rois aux physionomies si diverses, qui arrivent, vêtus de manteaux de pourpre, accompagnés de nombreux serviteurs et chargés de présents destinés à l'enfant Sauveur; ces oppositions, si favorables à la peinture surtout, ont fait que cette scène a été fréquemment reproduite par les maîtres les plus célèbres des différentes écoles européennes. Nous pourrions former ici une longue liste des artistes français, italiens, espagnols, allemands et flamands, dont le pinceau a retracé cette scène intéressante à tant de titres. Bornons-nous à appeler l'attention de nos lectrices sur la planche qui accompagne notre article, et qui a été gravée d'après un des plus remarquables tableaux de l'illustre Rubens. Ce peintre n'a pas traité moins de seize fois le même sujet, dans des proportions parfois colossales. Ces différentes compositions se distinguent toujours par leur richesse et par la splendeur du coloris. Il en existe une dans la galerie de l'Escurial, une autre au musée du Louvre à Paris, une troisième au musée de Bruxelles, une quatrième au musée de l'Académie d'Anvers, une cinquième dans l'église Saint-Jean à Malines. Cette dernière passe pour la plus belle de toutes les pages que l'artiste a faites de ce motif. Car il avait lui-même l'habitude de renvoyer à cet ouvrage les personnes qui lui exprimaient leur admiration pour son talent et pour son génie.

A.-V. H.



bien qu'à plusieurs reprises
 es de formuler les lois pour
 nous l'avons dit, le monde
 sages qui furent alors le
 e nous sont indigés impo
 es plus ou moins immo
 qui caractérisent d'instabilité
 sines ne s'étant pas bornés
 Elles veulent aussi que les
 la doctrine de Chasté par
 et évêques et qu'ils aiment
 des ayant que les robes
 l'enfant Jésus furent ressembl
 éne, mère de l'empereur
 apportés à Constantinople par
 toujours d'après les modes
 asserés à Milan et dressés à
 as, archevêque de Lombardie
 s'éleva Bartholomée se fit
 en 1182, et qu'il fut
 avait eu soin de recueillir
 que ce prince eut à Rome
 ne. La cathédrale de cette
 lui en possession de bien
 arberousse, et qui est
 reuse.
 des Rois est un des
 l'art ait pu recevoir. Le
 ble de Bethléem qui est
 a divin nouveau-né de
 monnaies si divers, et
 et de pourpre, accompagnés
 et chargés de gran
 ces oppositions, et
 ont fait que cette
 ite par les modes les plus
 ales européennes. Son
 que liste des robes
 demans et Rome. On
 de scène intéressante
 es à appeler l'attention
 e qui accompagnent
 après un des plus
 e Robens. Ce genre
 le même sujet, des
 des. Ces différentes
 urs par leur richen
 . Il en existe une
 tre au musée de
 de Bruxelles, au
 de d'Avoy, une
 Malines. Cette
 toutes les pages
 il avait lui-même
 e les personnes
 pour son talent
 L.-J. E.



LE MONITEUR DE LA MODE
 Paris, Rue Richelieu, 92.

*Coiffures de la M^{me} R. Shopiteau (Robes de Pauline Center) Modes et Coiffures parée d'Alphonine Jours de S.
 Berrot Petit & C^{ie} Dentelles de G. Violard. Rubans et Papementerie d'Audoyer (à la Ville de Lyon) Corsets de M^{me}
 Hippolyte. Fournisseur de S. M^{te} Impératrice. Mouchoirs de Chapron. Envoi de la M^{me} de Comtesse Lasalle & C^{ie}*

Entered at Stationers' Hall. LONDON at the Monitor Office, 15, Greek Street Soho NEW-YORK Pinnes & C^{ie} General Agents. MADRID P. J. de la Peña.

LE MARIAGE DE MA FILLE.

Après que le Génois Colomb eut découvert l'Amérique, et, quelques années plus tard, lorsque le Portugais Vasco de Gama eut trouvé la route des Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance, l'Espagne et le Portugal équipèrent à la hâte de nombreux vaisseaux pour aller explorer les contrées nouvelles, et, pendant plusieurs siècles, les aventuriers de ces deux puissances maritimes rapportèrent dans leur patrie l'or des deux Amériques et les pierres précieuses de l'Inde. Cependant les Bataves, à leur tour, montés sur leurs lourdes galiotes, s'étaient mis à fouiller aussi toutes les mers du globe pour établir des comptoirs. Mais au lieu de ne rechercher que les métaux précieux et les pierreries, ainsi que les Espagnols et les Portugais, ils s'attachèrent plus spécialement à tirer parti des végétaux exotiques; le café, le sucre, la vanille, etc., devinrent la base de leurs opérations commerciales, et, au lieu de se faire marchands d'or, ils devinrent épiciers. Toutefois, les richesses immenses qu'ils amassèrent par ce genre de négoce ne tardèrent pas à prouver la justesse de leurs spéculations. Mais en même temps qu'ils recherchaient les plantes utiles, ces épiciers millionnaires s'attachèrent aussi à l'acclimatation des plantes d'agrément. La flore du Japon, de l'Inde et du Cap enrichit bientôt les jardins de Harlem, et chaque fois qu'arriva un type nouveau de ces régions lointaines, cette arrivée ne manqua jamais de mettre en émoi toute la population florimane du Rheinland; néanmoins, aucune de ces apparitions exotiques ne produisit une aussi grande sensation que celle de la tulipe. Effectivement, à la vue de sa coupe élégante si gracieusement posée sur sa tige flexible et peinte des plus riches couleurs, ce fut un véritable enthousiasme, un véritable délire; l'on vit les bulbes précieuses se vendre jusqu'à cent mille francs la pièce; les tulipes furent cotées à la bourse d'Amsterdam, et les choses en arrivèrent au point que le gouvernement hollandais se vit obligé d'intervenir pour arrêter les ruineuses folies des florimanes. Cependant, la plante japonaise s'y maintint longtemps à des prix exagérés, et longtemps encore chacune des variétés nouvelles que l'on en obtint par des semis excitèrent l'enthousiasme des Hollandais.

Au milieu des fraîches perspectives du Rheinland, au centre de vertes prairies parsemées de villages populeux, de maisons de plaisance aux mille couleurs, de moulins à vent, et coupées de canaux où les navires voguent à pleines voiles comme sur l'Océan, on aperçoit de loin la ville de Harlem, assise au bord d'un lac que l'on a pompeusement qualifié du titre de mer. Harlem, capitale du Northolland et patrie des florimanes les plus excentriques de l'univers, a la physionomie de toute ville hollandaise: rues étroites, sombres et d'une exquise propreté, maisons en bois ou en briques, dont le premier étage est surmonté de l'indispensable pignon dentelé, etc.; mais, dans ses environs, tout affecte des formes étrangères, depuis la péniche qui glisse sur l'onde paisible des canaux, et dont la coupe rappelle la jonque des mers de Chine, jusqu'aux formes des habitations, qui sont toutes empruntées à quelque peuple de l'Asie.

C'est dans une de ces villas d'architecture asiatique que demeurait, vers la fin du siècle dernier, M. Deckers, ancien marchand de poissons, et sans contredit le plus riche des propriétaires du pays, qui, tous, sont plus ou moins millionnaires. Quand il était dans les affaires, le poissonnier, en même temps qu'il surveillait les opérations de son commerce, avait mis un soin extrême à embellir cette maison de plaisance; il sut en faire un véritable paradis, et, quand il se retira, il en fit sa résidence. Cette maison, bâtie en forme de pagode indienne et couverte en tuiles vernissées miroitant au soleil, s'élevait sur un monticule, au centre de jardins ombreux, où les horizons avaient été ménagés avec un art infini. Ces jardins, dessinés et mouvementés par quelque artiste anglais, étaient plantés d'arbres exotiques; ils étaient arrosés par une rivière artificielle qui sinuait au milieu des bosquets parfumés, à travers lesquels on apercevait tantôt le kiosque en bambous des Tartares, tantôt un pavillon chinois aux couleurs éclatantes et surmonté de son capuchon à clochettes, tantôt enfin la rustique demeure du naturel des Moluques. C'était là que l'ancien marchand de poissons, gros bonhomme aux allures de futaille, s'était retiré après la mort de sa femme, laissant la suite de ses affaires à M. Wilhem Deckers, son fils; c'était là que, du matin au soir, pendant la belle saison, notre homme était occupé avec ses gens à tamiser le terreau des plates-bandes, à arroser, à étiqueter les plantes, etc., et n'eussent été sa chemise à jabot et les boucles de ses souliers, on l'eût pris volontiers pour un de ses jardiniers, tant il y avait de rondeur dans son parler et dans ses manières; mais, sous cette rude écorce, sous cette fausse bonhomie, on ne tardait pas à découvrir l'orgueil du richard parvenu, orgueil d'autant plus insupportable qu'il n'était basé que sur la fortune, que toute espèce de mérite lui portait ombrage, et qu'il n'y avait chez le Crésus hollandais aucune éducation pour en dissimuler la rudesse.

Maître Deckers était fils d'un porteur aux halles d'Amsterdam, et il avait commencé par être simple merluchier à bord d'un bateau de pêche; mais, au lieu de se passionner pour les expéditions lointaines, comme la plupart de ses camarades, le fils du portefaix, dès qu'il eut amassé quelques florins, mit pied à terre et se fit marchand de poissons ambulant dans les rues de Harlem. Ce genre d'industrie lui ayant réussi, il s'établit bientôt dans une échoppe noire et humide, aux environs du marché. Quelques années après, il quittait cette boutique vermoulue pour une boutique plus importante, et plus tard enfin la maison Deckers, ayant toujours prospéré, était devenue la première poissonnerie de la Hollande; elle envoyait ses propres vaisseaux pêcher au banc de Terre-Neuve et dans la mer du Nord, et c'était elle enfin qui faisait la hausse ou la baisse à la bourse d'Amsterdam; de sorte que, quand le fils du porteur aux halles remit les affaires aux mains de son fils unique, il possédait quelque chose comme dix ou douze millions de capital.

Une fois retiré, M. Deckers prodigua l'or pour se

donner de l'importance ; puis, ne sachant que faire, il se fit amateur de tulipes, véritable fantaisie de financier ; mais bientôt il prit au sérieux ce qui d'abord n'avait été qu'un caprice pour tuer le temps, et sa fantaisie se transforma en monomanie. A force de soins et surtout à force d'argent, le nouvel horticulteur réunit en quelques années, dans ses plates-bandes, la collection de toutes les variétés de tulipes qui se trouvaient en Europe, puis il se mit à la recherche des espèces inconnues. Or, comme rien ne lui coûtait pour avoir des semis convenables, et comme tout voyageur qui revenait du Japon avec un type nouveau était sûr de le lui vendre plus cher qu'à tout autre, il était parvenu à posséder une dizaine de variétés parfaitement inédites, et qui, pour les vrais amateurs, valaient plus de 500,000 florins ; aussi ces plantes précieuses étaient-elles placées dans de jolies caisses en laque de Chine qui décoraient le salon du florimane, et celui-ci se montrait plus fier de leur possession que de tous ses autres trésors, car cette collection lui avait valu le titre de premier tulipier du monde.

Par une chaude après-dînée du mois de juin 1785, M. Deckers, debout au milieu d'un cabinet de toilette tendu de velours grenat et richement meublé dans le style de l'époque, stimulait une demi-douzaine de valets, qui, allant et venant d'un air affairé, achevaient sa toilette, et il y avait vraiment analogie parfaite entre ces meubles ventrus, aux lourdes garnitures de cuivre doré, et ce personnage à gros ventre tout bouclé, boutonné et breloqué en or massif. En voyant le florimane quitter à cette heure ses chères occupations, en le voyant se faire mettre sa perruque poudrée et son habit de gala, il était facile de deviner qu'il se préparait à sortir pour quelque affaire de haute importance. C'est que l'ex-poissonnier avait un fils qui lui avait succédé, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; c'est que ce fils, dont l'éducation avait été extrêmement soignée, était en âge de prendre femme, et que l'ambitieux père se disposait à aller demander pour lui la main de mademoiselle van Selkirk, fille d'un banquier de Harlem. M. van Selkirk, le père de la jeune personne en question, était un des personnages les plus importants de la contrée, car outre la particule *van* qu'il plaçait devant son nom, il était échevin de la ville, banquier du stathouder, et gérant des affaires de la compagnie des Indes ; enfin il était extrêmement riche, ce qui ne gâtait rien à tout cela. Aussi une alliance avec cette famille était depuis longtemps le *nec plus ultra* des souhaits du vaniteux Deckers, qui, malgré ses millions, rougissait *in petto* d'avoir été jadis marchand de poissons ambulant, et d'avoir épousé une harengère de la ville. C'est pourquoi, depuis plusieurs années, il n'avait rien épargné, démarches, manœuvres diplomatiques, etc., pour mener l'affaire à bonne fin, et nous laissons à juger de sa joie lorsqu'il apprit enfin que van Selkirk, séduit par les qualités personnelles du jeune homme, lui donnait rendez-vous, à lui Deckers, le fils du portefaix, pour ce jour-là même, à quatre heures, afin de s'entendre sur la question matrimoniale.

Après s'être fait donner sa tabatière d'or et sa canne à pomme d'or, après avoir fait parfumer ses manchettes et son jabot d'essence de vanille, il prit son tricorne sous le bras, et, suivi de deux valets de pied en grande livrée, il se rendit, à travers les allées

du jardin garnies de sable bleu, vers un point où une jolie gondole en bois des îles, montée par six vigoureux rameurs, attendait au bas des marches d'un embarcadère en marbre établi sur la rivière artificielle. Arrivé là, notre homme, auquel tout l'équipage rendit les honneurs, prit place dans l'embarcation sous un dais en satin, et donna l'ordre de partir. Aussitôt le nautique joujou partit comme une flèche ; précédé d'un coureur qui, sa canne à la main, trottait sur la rive, il glissa le long des méandres de la rivière, et quand il fut arrivé à l'endroit où ce cours d'eau se jette dans le canal de Harlem, le coureur ouvrit la grille qui en fermait l'entrée, et le canot prit le chemin de la ville.

Une heure après, M. Deckers ayant mis pied à terre, cheminait par les rues de Harlem précédé et suivi de ses gens, et rendait à droite et à gauche les saluts qu'on lui adressait, quand, en passant par une des rues tortueuses qui avoisinent le vieux marché, il s'arrêta tout à coup et resta en extase devant une petite maison en bois dont le premier étage faisait saillie sur le rez-de-chaussée, et dont les solives extérieures étaient illustrées de fines guirlandes sculptées par quelque artiste du seizième siècle. Or, ce n'était ni le style architectural de la maison, ni les vignettes courant le long des nervures qui attirèrent à ce point l'admiration contemplative du florimane, car son regard était fixé sur le rez-de-chaussée occupé par la boutique d'un cordonnier nommé Peters Schwartz, ainsi que l'indiquait l'enseigne appliquée au-dessus de sa porte. C'est que, sur la fenêtre de cette boutique, fenêtre garnie de vitres rondes, verdâtres et bouillonnées comme des culs de bouteilles, était une potiche du Japon où se balançait sur son fin pédoncule une superbe tulipe semi-double, dont les pétales gris perle satiné étaient relevés d'arabesques du plus beau carmin ; c'est que cette tulipe, d'une beauté bien supérieure à toutes celles que possédait le riche amateur, n'était mentionnée dans aucun catalogue connu, et que c'était tout simplement un prototype d'une valeur inappréciable. Comment un pareil trésor se trouvait-il donc dans la boutique d'un artisan ? Quand il fut un peu remis de son étonnement, le financier, pensant avoir affaire à un individu incapable d'apprécier la valeur de ce qu'il possédait, crut en avoir bon marché. Oubliant donc et l'heure qui s'avancait et le motif de sa démarche, il entre dans l'atelier du cordonnier et lui demande où il s'est procuré cette tulipe.

— Ah ! ah ! monsieur Deckers, s'écrie gaiement à cette question le disciple de Saint-Crépin, voilà qui vous étonne, hein ? Eh bien ! c'est le produit de mes semis ?

— De tes semis ? Quoi ! tu fais des semis !

— Pourquoi pas ? Et voilà un échantillon de notre savoir-faire.

— Mais à quoi te sert une pareille fleur ? Cela, ce me semble, te serait bien plus utile, et il tirait de sa poche une poignée de pièces d'or qu'il déposait sans compter sur la table de travail du cordonnier.

— Oui-da ! monsieur l'amateur, quelques pièces d'or pour une fleur unique au monde ! reprend aussitôt Peters ; vraiment, vous êtes trop généreux, et je vous en remercie bien.

— N'est-ce que le prix qui ne te convient pas ? Je triple, je quadruple la somme.

— Point ! ma tulipe est à moi, je ne veux pas la vendre.

— Allons ! que diable ! dis-moi la somme que tu en veux, et je te la donnerai, car il me faut ta fleur à tout prix.

— Eh bien ! vous ne l'aurez pas !... Si fait, pourtant, dit le cordonnier en se ravisant tout à coup, il ne tient qu'à vous de la posséder. Et quittant son ouvrage, il alla prendre d'un air mystérieux le millionnaire par la main, et puis, se mettant l'index sur la bouche pour l'inviter au silence, il le conduisit dans le fond de l'obscur boutique : une fois là, il ouvrit avec précaution une porte qui roula sur ses gonds sans faire le moindre bruit, puis il souleva le coin d'une portière en tapisserie qui en masquait encore l'entrée, et le regard du florimane pénétra dans une petite chambre toute tendue de tapisseries semblables à la portière et garnie de meubles qui dénotaient un luxe surprenant chez un ouvrier. Par la fenêtre treillissée de plomb de la chambrette, un gai rayon de soleil pénétrant dans l'intérieur venait se jouer sur les ors et les émaux de bijoux placés sur une étagère, et colorait en passant, de tons chauds et veloutés, la tête blonde d'une jolie jeune fille, tellement occupée à coudre qu'elle ne vit et n'entendit rien de ce qui se passait.

— Eh bien ! que dites-vous de cela ? demanda au financier maître Peters, en laissant retomber la portière de l'air d'un avare qui referme la porte de sa cachette.

— Dieu ! la jolie personne ! répondit M. Deckers en oubliant un instant la tulipe, tant il était absorbé par cette ravissante vision.

— Eh bien ! dit Peters, c'est ma fille unique ; elle et ma tulipe sont mes deux trésors, et l'un ne s'en ira pas sans l'autre.

Le financier, ne sachant où voulait en venir l'artisan, prit un des escabeaux de chêne qui se trouvaient dans la boutique, et s'assit dessus sans façon pour écouter le cordonnier, qui continua de la sorte :

— Vous avez, vous, monsieur Deckers, un fils qui est en âge d'être marié, et l'ange que vous venez de voir va bientôt avoir dix-neuf ans. Eh bien ! présentez votre fils à ma fille, et, si les jeunes gens se conviennent, unissons-les : cette tulipe sera la dot de mon enfant.

Maître Deckers, à cette conclusion, sur laquelle certes il ne comptait guère, bondit de son siège, et sortit en jetant sur le cordonnier un regard de méprisante ironie. Mais celui-ci, sans s'émouvoir le moins du monde, de ces allures superbes, reprit en secouant la tête d'un air significatif :

— Oui, seigneur Deckers, c'est à prendre ou à laisser, et encore il est bien entendu qu'il faut que votre garçon soit du goût de ma fille, car avant tout je veux qu'elle soit heureuse.

En sortant de la boutique de l'artisan, le florimane, se rappelant soudain le motif de sa démarche, tira sa montre de sa poche, et comme il s'aperçut que l'heure du rendez-vous était passée depuis longtemps, au lieu de poursuivre, il se fit reconduire à sa campagne ; mais tout le long de la route, et toute la soirée, le souvenir de la tulipe de Peters Schwartz lui trotta dans l'esprit, et, pendant la nuit suivante, l'image de cette fleur rivale le poursuivit dans ses rêves.

C'était vraiment un drôle de corps que ce Peters Schwartz, qui, n'ayant pour vivre que son alêne et son tire-pied, était pourtant plus heureux, dans sa boutique proprette, qu'un millionnaire au milieu de son luxe de nabab ! C'est qu'outre qu'il était un peu philosophe, comme ne manquait pas de l'être tout cordonnier d'alors, l'artisan avait là, derrière sa boutique, enfermé dans sa délicieuse petite chambre comme une relique dans une châsse, son trésor, son bonheur, l'objet de toutes ses affections terrestres, sa fille belle comme une vierge de Vanloo, pure comme un ange et distinguée comme une reine ; car s'il travaillait tard et matin, lui, le brave artisan, c'était uniquement pour elle. Aussi l'avait-il fait élever avec un soin extrême.

Peters, il y avait quelque vingt-ans, s'était marié avec une jeune ouvrière d'une beauté remarquable ; mais deux ans après cette union, la jolie coquette, ennuyée de se voir reléguée dans la pénombre d'une boutique de cordonnier, s'était enfuie un beau jour avec un lapidaire d'Amsterdam, abandonnant son mari avec une petite fille de quelques mois.

Quand il s'aperçut de cette fuite, le pauvre homme, si gai d'ordinaire, faillit d'abord devenir fou de chagrin ; mais en voyant dans son berceau la pauvre petite créature qui n'avait plus que lui seul au monde, sa philosophique humeur avait repris le dessus, et il s'était mis à l'aimer comme on aime la seule chose que l'on puisse aimer désormais.

Par un gai dimanche de printemps, le cordonnier, se promenant avec sa fille alors âgée de sept ans, dans les polders qui environnent la ville, avait trouvé, par hasard, une gousse qui commençait à germer ; curieux de savoir ce que ce pouvait être, il l'avait ramassée, l'avait plantée dans un petit jardin qui se trouvait derrière sa maison, parfaitement exposé au soleil de midi, et la bulbe s'était mise à pousser à merveille. Quelques semaines plus tard, Peters faillit devenir fou de joie en voyant la fleur ouvrir ses pétales calicoïdes décorées des plus riches couleurs, et en reconnaissant que c'était une tulipe. Tout autre, à la place de notre homme, se fût empressé d'aller vendre la précieuse fleur chez quelque richard, qui lui en eût certes donné plusieurs centaines de florins, car elle appartenait à l'une des plus belles variétés connues ; mais Peters, lui, voyait de plus loin, et il avait compris tout de suite qu'il en pouvait tirer meilleur parti ; dès ce jour donc, il s'était mis à cultiver la plante japonaise avec un soin extrême. Il en récolta la graine, fit des semis dans son jardin, et, après plusieurs années de travail et de patience, il avait enfin obtenu, parmi ses élèves, un sujet complètement différent de la fleur-mère, une tulipe parfaitement inédite, plus belle que toutes les tulipes connues ; il avait, en un mot, trouvé un trésor inestimable, et c'était ce type précieux qu'il exposait avec orgueil sur la fenêtre de sa boutique.

Harlem, entrecoupée comme presque toute ville hollandaise de canaux qui en sont les principales voies de communication, possède des quais larges, bien entretenus, bordés de peupliers, et le long desquels s'alignent à perte de vue, des chantiers de construction, des magasins où viennent s'entasser les produits des deux mondes, de vastes entrepôts, et les comptoirs des principales maisons de commerce de la ville. Parmi ces établissements rangés au bord de l'eau, on

en distinguait un dont les proportions gigantesques annonçaient la splendeur commerciale arrivée à son apogée; il communiquait au grand canal par un bras qui traversait le quai sous un pont-levis pour entrer sous les voûtes d'immenses magasins dont l'étendue se perdait dans un lointain obscur, de sorte que les navires y entraient tout chargés et allaient débarquer leur cargaison sur les quais intérieurs couverts de matelots, de commis et de portefaix. Sur la façade de cette maison colossale, véritable monument, on voyait, à hauteur du premier étage, deux bas-reliefs en cuivre repoussé, placés de chaque côté, dont l'un représentait un Mercure de grandeur naturelle, et l'autre un vaisseau voguant à pleines voiles; puis au milieu et au-dessus de l'arcade principale, une plaque en marbre noir portant ces mots gravés en lettres d'or : *Maison Deckers*.

Au milieu de tous les gens affairés qui allaient et venaient dans ces vastes magasins, se promenait lentement et en fumant sa pipe un homme de vingt et quelques années, qui, seul, était calme dans cette foule bruyante : c'était M. Wilhelm Deckers, le fils unique et le successeur du florimane. Or, au lieu d'être un gros garçon court et rougeaud comme beaucoup de ses compatriotes, M. Wilhelm était un jeune homme élancé, dont la longue chevelure, la fine moustache et la mouche à la van Dyck n'avaient rien du Hollandais de l'époque; c'était le prétendant pour lequel maître Deckers avait résolu de demander la main de mademoiselle van Selkirk. Ce n'est pas toutefois que le jeune homme tint beaucoup à cette union, car, ayant fait ses études à l'Université de Prague, il avait passé une grande partie de sa jeunesse en Allemagne, et il y avait contracté l'amour du beau idéal des poètes germains, de sorte qu'il ne professait qu'une admiration extrêmement modérée pour les charmes un peu épais et la carnation massive du beau sexe de son pays; néanmoins, son père lui avait si souvent répété qu'un homme dans sa position ne pouvait rester célibataire et avait besoin d'un intérieur, il lui avait tant et si souvent vanté les charmes, la fortune et les avantages attachés à l'alliance de mademoiselle van Selkirk, que le jeune homme avait consenti à se laisser marier.

Tandis que le négociant se promenait silencieux au milieu du va-et-vient général, un coureur à la livrée de son père entra au pas gymnastique par une des portes du magasin, et vint annoncer à M. Wilhelm la visite de M. Deckers; presque au même instant la yole du florimane, débouchant par le bras de communication, entra à force de rames dans le bassin chargé de navires, et glissait au milieu de cette flotte marchande où tout le monde s'empressait de saluer le seigneur Deckers au passage. En apprenant la visite de son père, le jeune homme s'empressa pour aller le recevoir, mais l'ex-commerçant, ayant déjà mis pied à terre, marchait en se parlant à mi-voix et sans prendre garde aux salutations de la foule, tant il était préoccupé. « Déshonoré, se disait-il, perdu de réputation si un concurrent parvient à se procurer cette maudite fleur! »

— Eh! bonjour, père, lui dit alors M. Wilhelm en l'abordant et en lui serrant la main; comment vous portez-vous?

Puis, sans attendre la réponse à cette question

usuelle, il avait passé sous son bras le bras de son père, et se dirigeait avec lui vers la maison d'habitation.

— Eh bien! père, s'écria gaiement le jeune homme quand ils furent arrivés dans un charmant cabinet décoré à la chinoise et dont les croisées en verres de couleur enchâssés dans un treillage en plomb fleuroné tendaient à imiter les treillis en bois découpé et garni de coquilles transparentes qui servent de vitrail dans les boudoirs de Pékin; comment s'est accomplie votre mission matrimoniale d'hier?

— Wilhelm, mon ami, commença M. Deckers d'un air embarrassé, es-tu sérieusement épris de mademoiselle van Selkirk, et tiens-tu extraordinairement à l'épouser?

— Moi, mon père? mais pas le moins du monde, puisque je ne l'ai jamais vue!

— N'aimerais-tu pas mieux prendre, par exemple, quelque jeune fille bien moins riche peut-être, mais beaucoup plus belle?

— Quoi! ne m'avez-vous pas dit mille fois que mademoiselle van Selkirk est d'une beauté incomparable?

— Heu! heu! cela dépend des goûts. Certes, je suis loin de dire que la fille du banquier Selkirk manque de charmes, mais tu la trouveras peut-être un peu obèse.

— En ce cas, mon cher père, de grâce n'en parlons plus, car il n'est rien au monde que je déteste autant qu'une femme à l'état de chrysalide.

— C'est justement ce à quoi j'ai pensé, et c'est pourquoi j'ai songé en route à demander pour toi la main d'une jeune personne admirablement belle, et qui te plaira, j'en suis sûr.

— Vous le savez, m'est avis que lorsqu'on possède une fortune comme la nôtre, on a le moyen d'épouser une femme à sa guise; par conséquent, pourvu que celle dont vous me parlez soit bien élevée, et surtout qu'elle possède le moins possible cette prosaïque beauté que l'on aime tant ici; pourvu enfin que je la trouve à mon gré, peu m'importe la dot.

— Bien dit, mon garçon, car la fortune ne fait pas le bonheur; va donc t'habiller, et je vais te présenter tout de suite.

— Oh! mais, père, comme vous y allez! demain ou après, ne sera-ce pas encore assez tôt?

— Demain! s'écria l'ex-poissonnier, demain! mais, malheureux, il sera peut-être trop tard, car un pareil trésor ne doit pas manquer d'amateurs!

M. Deckers, on le voit, avait singulièrement rabattu de son orgueil depuis la veille.

— Allons, voyons, puisque vous l'exigez, je ne vous demande que dix minutes pour me préparer.

Une demi-heure après, le père et le fils avaient pris place sous le pavillon capitonné de la yole, et le joli bâtiment, toujours précédé du coureur trottant sur la rive, glissait comme une flèche sur le grand canal dans la direction de la place du Marché.

Le 10 juillet 1785, la ville de Harlem offrait l'aspect le plus animé: tous les vaisseaux stationnés sur les canaux étalaient au soleil leurs pavois multicolores; des distributions de charcuterie, de bière et de genièvre avaient mis en liesse les pauvres gens; matelots, portefaix et mareyeurs se promenaient en habit de fête; il y avait joutes sur l'eau, combats de coqs,

assaut de chant pour les oiseaux de Canaries ; enfin, toute la population était dans l'allégresse à l'occasion du mariage de Wilhelm Deckers avec la jolie fille du cordonnier. Le soir de ce même jour, MM. Deckers père et fils sortaient de la demeure de Peters Schwartz, en emportant chacun un des trésors de l'artisan, car si le jeune homme emmenait dans une chaise à porteurs bien close sa gentille épouse, toute rouge de honte et de bonheur, le florimane, lui, avait sous le bras sa chère tulipe, en échange de laquelle il avait fourré 200,000 florins dans la corbeille de mariage. En sa qualité de propriétaire, maître Deckers voulut

plus tard imposer son nom à la précieuse plante ; mais que peut la volonté même d'un millionnaire contre la chronique ? Celle-ci eut donc facilement raison de cette prétention baptismale, et, malgré tout, la jolie fleur a toujours conservé le nom de *Mariage de ma fille*, que le cordonnier lui avait donné primitivement.

Le *Mariage de ma fille* fut importée en France en 1817, par M. Vilmorin père, et c'est encore aujourd'hui la plus belle des tulipes connues.

LOUET.

(Siècle.)

LES RESTES DE SAINT AUGUSTIN RAPPORTÉS D'HIPPONE.

(Extrait du poème couronné par l'Institut.)

Ce n'est pas seulement pour des œuvres humaines,
Pour creuser des canaux, pour ouvrir des chemins,
Que Dieu nous fit marcher sur les traces romaines :
Pour un plus noble usage il réserve nos mains !
A nous de ranimer cette terre flétrie,
De transformer ce sol barbare et désolé,
De rendre à son Hippone, à sa chère patrie
Un fils trop longtemps exilé !

Le navire a quitté la côte hospitalière
Où se cacha longtemps le précieux trésor (1),
Et, sous un ciel d'azur, inondé de lumière,
Il porte avec orgueil son tabernacle d'or !
Salut au *Gassendi*, nom chéri des étoiles !
Salut à nos Bretons, ses dignes matelots (2) !
Que votre esprit, Seigneur, qui dirige leurs voiles,
Souffle aujourd'hui seul sur les flots !

L'œil tourné vers la France, en face du rivage
D'où le Sarde nous jette un fraternel adieu,
Cortège de l'apôtre un pieux équipage
Sur cet autel flottant s'incline devant Dieu !
Le ciel semble sourire au vaisseau qui s'arrête
Pour prier l'Éternel de le conduire au port.
Le *Gassendi*, paré comme en un jour de fête,
Frémit d'un généreux transport !

Oh ! ce temple convient au mystère sublime !
Et Dieu, des profondeurs de son immensité,
Sur ce frêle vaisseau suspendu sur l'abîme
Descend dans sa grandeur et dans sa majesté !
Entonnez, ô prélats, vos hymnes d'espérance !
Cette noble Sardaigne est une sœur pour nous,
Et l'Afrique n'est plus qu'une nouvelle France
Dont le cœur tressaille avec vous !

Priez, oh ! priez donc autour de ces reliques
Que porte avec respect le flot silencieux.

(1) Les ossements d'Augustin avaient été transportés par les fidèles en Sardaigne, après l'invasion des Vandales, au IV^e siècle.

(2) C'est le vaisseau le *Gassendi* qui rapporta les restes de saint Augustin ; l'équipage était composé de Bretons.

Faites monter l'encens et la voix des cantiques
De l'infini des mers à l'infini des cieux !
Pour verser tous ses dons le Seigneur vous rassemble.
Le bras droit d'Augustin aux vôtres vient s'unir (3)...
Depuis quinze cents ans ces trois terres ensemble
Vous attendaient pour les bénir !

Mais, reprenant sa course un moment suspendue,
Le vaisseau disparaît dans l'immense étendue.
Heureux de son fardeau, fier de son pavillon,
Il fuit, comme l'oiseau, sur cette mer limpide
Où la visible main d'un invisible guide
Lui trace un lumineux sillon.

Bientôt l'aube du jour, sur la rive prochaine,
Colore de l'Edough la formidable chaîne.
C'est la terre, chrétiens, que l'apôtre foula !
Voici le port, voici les minarets de Bone,
Et, plus loin, nous voyons ce qui reste d'Hippone
Sur les collines que voilà !

« Réjouis-toi, terre d'Afrique ;
« Ce jour est le jour du réveil !
« Sors de ta cendre, ô basilique !
« Hippone, sors de ton sommeil !

« Il vient éclairer vos ténèbres,
« Le saint du Dieu vivant et fort,
« Vous qui, dans vos linceuls funèbres,
« Dormez à l'ombre de la mort ! »

Il touche la terre natale,
Et soudain, ébranlant les airs,
L'hymne d'Ambroise (4), triomphale,
Fait vibrer l'écho des déserts !

Réjouis-toi, terre d'Afrique ;
Voici le jour du grand réveil !
Sors de ta cendre, ô basilique !
Hippone, sors de ton sommeil !

Julien DALLIÈRE.

(3) C'est le bras droit du saint évêque que la Sardaigne a rendu à la France.

(4) *Te Deum*.



COURRIER DE PARIS.

Adieu, jour fatal, jour charmant, jour redouté, jour attendu, jour maudit, jour béni, jour de l'an, puisqu'il faut t'appeler par ton nom !

Lecteurs, ne vous étonnez pas de ce débordement d'épithètes contradictoires. Comme Janus, patron du mois qui lui donna naissance, le jour de l'an a deux visages, l'un épanoui, l'autre morose, l'un qui sourit, l'autre qui grimace, celui-ci rayonnant comme une matinée de printemps, celui-là maussade comme un soir d'hiver. Le premier, c'est le jour de l'an des enfants, des portiers, des domestiques, des femmes, des maîtresses, des neveux, des employés, des tambours de la garde nationale, etc., etc. Le second, c'est le jour de l'an des papas, des mamans, des locataires, des maîtres, des maris, des amants, des oncles, des négociants, des soldats citoyens, — j'en passe et des meilleurs, cette nomenclature en partie double m'entraînerait beaucoup trop loin. Toujours est-il que l'approche du 1^{er} janvier divise la société en deux catégories distinctes, ceux qui donnent et ceux qui reçoivent. Je me trompe : il y en a une troisième, celle des amphibiens qui ont un pied dans les deux camps, qui donnent d'une main et reçoivent de l'autre, et s'arrangent pour que les étrennes ne leur coûtent que l'argent qui sort de la poche de leurs amis.

J'en ai pour garant l'anecdote que raconte, dans son Courrier de Paris, le malin rédacteur du *Figaro*, qui se cache sous le pseudonyme diaphane de vicomte de Quévilly.

« Une étude approfondie des manœuvres du jour de l'an, dit le spirituel chroniqueur, m'a prouvé qu'il s'achetait au plus cent boîtes de bonbons et cinquante polichinelles ; mais ils passent par tant de mains qu'ils semblent se multiplier. J'ai vu la même poupée passer et repasser sur le boulevard entre les mains de vingt personnes, comme ce soldat du Cirque qui, à lui seul, joue le rôle d'une armée. Le premier soin qu'on prend, en recevant son sac de bonbons, est de chercher à qui on pourrait bien l'envoyer. On expédie aux amis ce qui vient des parents et aux parents ce qui vient des amis : c'est au commissionnaire à ne point se tromper d'adresse. En résumé, il y a une demi-douzaine de gens amoureux, vaniteux ou prodigues, qui font les premiers frais et payent des étrennes à tout Paris.

» M. L..., agent de change, rue Lafitte, avait acheté, le 28 décembre, un pantin moyen âge, un beau sire de Framboisy. Il l'envoie rue Saint-Georges, chez madame D... dont il adore la fille. Madame D... se dit : « Il est trop beau » pour Mariette, elle le casserait. » Elle le fait porter chez son médecin, M. F..., rue du Cherche-Midi. Mais M. F... n'a qu'un petit garçon d'un an, incapable d'apprécier le mérite du sire de Framboisy. Il expédie le joujou à son agent de change, le même M. C... qui s'écrie :

» Tiens ! encore un sire de Framboisy ! mais il est bien plus joli que celui que j'avais acheté pour la petite D... »

Les ballons ont partagé, avec les sires de Framboisy, la faveur des pères et des mères en veine de libéralité. Le ballon est le joujou à la mode. L'an dernier, un industriel avait inventé le parachute, cette année un autre industriel a inventé l'aérostat. Il me semble, — qu'en pensez-vous ? — que c'est au cadet que revenait le droit d'aïnesse. Quoiqu'il en soit, on assure que les auteurs de ces brimborions aériens ont l'un et l'autre fait fortune. Tous les

deux sont maintenant assez en fonds pour se passer la fantaisie de se retirer dans leurs terres ou d'acheter du Mobilier.

Je connais un autre homme en train de devenir capitaliste, sans avoir besoin d'inventer des ballons et moins encore des parachutes. Cet homme là s'appelle M. Carvalho. Tout lui réussit, tout succède au gré de ses desirs et de ses plans. Voilà tantôt un an qu'il a pris en mains les rênes du théâtre Lyrique, un théâtre condamné à mort en naissant, et que madame Cabel avait eu seule le pouvoir de galvaniser.

Eh bien ! en douze mois, cet heureux directeur monte trois opéras nouveaux, et voyez, s'il vous plaît, la chance ! il met la main sur trois succès. De bonne foi, je crois que le bonheur, quand il est si longtemps fidèle, peut s'appeler de l'habileté.

Il faut dire aussi que M. Carvalho possède, par droit de conquête, un talisman, que dis-je ? une fée qui n'a qu'à parler, ou plutôt qu'à chanter pour faire tomber dans sa caisse une pluie de billets de banque et de louis d'or. Cette fée là s'appelait, il y a deux ans, mademoiselle Miolan. A l'heure qu'il est elle s'appelle madame Miolan Carvalho.

L'avez-vous entendue dans la *Fanchonnette* ? Sans doute, car tout Paris a voulu l'entendre. Eh bien ! allez l'écouter dans la *Reine Topaze*. La chanteuse des rues n'était qu'une écolière à côté de Sa Majesté bohémienne. Car Topaze est une bohémienne, une zingara, qui s'éprend d'un soldat de fortune, un héros de cape et d'épée, et, après une suite de péripéties suffisante pour remplir honnêtement trois actes, finit, comme de raison, par l'épouser. Mais qu'importe la pièce, qu'importe le prétexte, je dirais presque qu'importe la musique, si celle de M. Massé ne passait à bon droit pour un chef d'œuvre ? L'événement de la soirée c'est le triomphe de madame Miolan Carvalho. Les termes manquent pour exprimer le transport, l'admiration, le délire, qu'excitent tous les soirs les miracles de vocalise enfantés par ce gosier merveilleux. Jamais on n'entendit rien de semblable aux variations sur le motif du carnaval de Venise, et le violon de Paganini, s'il pouvait se ranimer sous les doigts de son maître, s'avouerait lui-même vaincu. Pour vous dire de quels bravos, de quels applaudissements, de quels cris d'enthousiasme a été saluée durant tout le cours de de la soirée madame Miolan Carvalho, il faudrait inventer des formules nouvelles. Ce qu'on peut avouer sans crainte d'être démenti, c'est que la *Reine Topaze* la place désaujourd'hui à la hauteur des plus hautes renommées musicales.

Après cela, que vous dirais-je du *Secret des cavaliers*, par lequel M. Joseph Bouchardy vient de signaler sa rentrée dans la carrière du mélodrame ? Que cela intéresse et attache par l'imprévu des situations et l'habileté de la charpente. J'ajouterai que la *Fausse adultère*, dont M. d'Ennery vient de doter le théâtre de la Gaieté, n'est ni meilleure ni pire que bien des drames qui ont fourni honorablement leur quarante ou cinquante représentations, et je clôturerai ce rapide aperçu dramatique en saluant l'avènement, sur l'affiche du Palais-Royal, des *Marrons glacés*, petit cadeau d'étrennes qui doit la meilleure partie de son mérite à la manière dont il est offert par Arnal.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Un grand malheur, qui vient de jeter parmi nous la consternation et le deuil, l'assassinat de monseigneur l'archevêque de Paris, a retardé plusieurs réunions brillantes qu'on avait annoncées comme devant avoir lieu ces jours-ci.

Nous sommes encore sous le coup d'une émotion dont nous ne pourrions nous remettre que lentement, et qui, même

après qu'elle sera calmée, se transformera en souvenir douloureux et impérissable !

Les toilettes de ville ont, en ce moment, un certain cachet de simplicité. Beaucoup de robes se garnissent de trois ou quatre volants ourlés, lorsque l'étoffe est unie. Dans le cas contraire, on pose des bandes en velours sur les lés de côté, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Les effilés muguets, mélangés de jais, sont charmants

aussi pour ornements de ce genre. Quant aux corsages, on y met de même des effilés, des galons assortis, et une multitude de petits grelots chinois. C'est le magasin de la *Ville de Lyon*, qui a le privilège de fournir ces mignardes fantaisies, car M. *Audoyer* est, on le sait, le passementier artiste chez lequel tout ce que l'on invente de plus gracieux en passementerie et rubans pour garnitures se trouve réuni. Là, chaque étoffe de laine ou de soie, pourra recevoir l'ornementation qui lui convient. Le magasin de la *Ville de Lyon* est le premier de Paris dans son genre, et nulle part on ne voit d'assortiments plus riches et plus complets en accessoires consacrés aux robes et aux confections. Nous vous signalons particulièrement cette importante maison, que l'on peut réellement considérer comme le plus vaste entrepôt de la capitale, pour tout ce qui concerne la passementerie élégante et même la mercerie.

La maison *Gagelin*, qu'il faut toujours citer en première ligne quand il s'agit d'étoffes somptueuses, de confections élégantes et coquettes, fait confectionner en ce moment des toilettes de bal de la plus ravissante distinction. Je veux vous en désigner trois.

La première se compose d'une robe de moire antique rose. Devant la jupe, il y a trois hauts volants de dentelle formant tablier, et retenus des côtés, ainsi que dans le milieu, par des petites touffes de marguerites roses. Les manches courtes sont formées d'un bouffant d'où s'échappe une dentelle sur le corsage, il y a une berthe semblable descendant en pointe devant et derrière. Des touffes de marguerites sont placées sur les manches, à l'épaule et devant le corsage.

Une autre robe est en taffetas uni bleu de ciel. La jupe est ornée de quatre volants Pompadour. La berthe est en étoffe semblable à la robe, c'est-à-dire formée d'un volant à bouquets. Ce volant est découpé de manière à figurer quelques dents arrondies. Ces dents sont bordées d'une riche blonde. Les manches se trouvent presque entièrement cachées par la blonde qui borde la berthe. Elles se composent d'un double bouffant.

La troisième toilette est toute blanche. C'est une robe de satin avec des bouillonnés de tulle montant jusqu'à la hauteur de quarante centimètres environ. Puis une seconde jupe de tulle, entièrement bouillonnée, descend jusqu'à la garniture de la première. Dans les bouillonnés des deux jupes on a semé des paquerettes blanches.

Une châtelaine de fleurs, partant du corsage à gauche, relève un peu la jupe de tulle.

Plusieurs autres robes, en riches étoffes de soie, sont garnies sur les côtés. Quelques-unes avec nœuds de ruban et dentelle, ou bien il s'y trouve des ruches avec mélange

de grelots en soie ou en jais. Ces derniers font un effet charmant.

Il est bien entendu que sur les nuances claires on ne peut employer que du jais blanc.

Je ne dois point omettre de vous citer une robe de moire antique jonquille, garnie de trois hauts volants de dentelle noire. Le dernier volant monte jusqu'au corsage. Au-dessus de chaque volant, il y a une frange composée de grelots en jais noir.

Les manches sont recouvertes de dentelle avec un rang de grelots.

Une dentelle noire forme bretelles devant et derrière le corsage, mais ici elle s'arrondit en berthe. Tout le devant du corsage, entre la dentelle, se remplit par cinq rangs d'effilés à grelots de jais qui descendent jusqu'à la pointe.

Au bord de la robe, avant le premier volant, il faut poser aussi un rang d'effilés semblable aux autres.

Cette robe est charmante et d'une excessive distinction.

Quelques élégantes robes de bal se garnissent de plumes ou de marabouts. On mélange parfois des fleurs à ces derniers.

Les jupes restent très amples et longues.

Pour toilette de jeune personne, je conseillerai de prendre une robe en tarlatane blanche brodée, à trois volants, dont le dernier ira jusqu'à la taille. Le corsage sera plat en pointe. Une espèce de petit fichu, formé de deux garnitures semblables aux volants et un bouillonné dans lequel passera un ruban rose ou bleu de ciel, croisera sur le corsage. Derrière, ce fichu sera arrondi.

Un nœud à longs bouts flottants, posé derrière le corsage au bas de la taille, complétera cette mise à la fois simple et charmante.

Les manches de la robe seront courtes et recouvertes de trois petits volants.

Dans les cheveux, au lieu de fleurs, on peut mettre des coques de velours avec de longs bouts flottant sur les épaules.

A propos de fleurs, je dois vous rappeler les délicieuses coiffures de madame *Tilman*. C'est de la fantaisie et de l'art tout à la fois.

Voyez cette fraîche guirlande composée de fleurs et de fruits, puis cette autre en camélias panachés. Quelques branches légères s'en échappent et vont gracieusement retomber sur le cou. Plus loin, voici des coiffures en corail, des guirlandes mélangées; des garnitures de robes, l'une en lilas blanc, l'autre en géranium rose.

On tient beaucoup aujourd'hui à la finesse et à la beauté des fleurs artificielles; aussi celles de madame *Tilman* l'emportent-elles sur beaucoup d'autres, par leur naturel et la manière élégante dont elles sont montées. Madame *Tilman* est brevetée de S. M. la reine d'Angleterre, elle a, en outre, depuis longtemps, l'honneur de fournir S. M. l'Impératrice Eugénie. Certes, voilà des titres qui parlent assez haut en faveur de son inimitable talent.

Les fichus de fantaisie continuent à se porter, soit en toilette simple de théâtre ou pour soirée dansante. Il en est de même des canezous noirs ou blancs.

Nous signalons à ce propos, les gracieux objets de lingerie de la maison *Colas*. Ses sous-manches à gros bouffants, qui ont tant de richesse et d'élégance; ses ravissants petits bonnets du matin, dont rien n'égale la coquetterie. Les autres, véritables créations du caprice, en mousseline imprimée de couleur, et tout enjolivés de ruches et de nœuds de ruban. Madame *Colas* est l'innovatrice des plus séduisantes fantaisies de l'imagination féminine. Ses modèles ont un cachet particulier qui les distingue entre tous.

Parlons un peu des modes de madame *Alexandrine*. Voici un nouveau modèle, c'est un chapeau simple. Il est en velours marron. Une bride de ruban de même nuance, coté de velours, traverse le fond. Le bavolet est formé

par le velours du chapeau qui se replie sur lui-même, et est recouvert d'une dentelle haute de 25 centimètres. Au bord de la passe il y a deux dentelles noires, l'une renversée, l'autre libre voltigeant comme une voilette. Sous la passe, nœud carré en velours épinglé bleu de Chine et boules de velours bleu. Brides marron. On nomme ce modèle *chapeau-créole*.

Pour grande toilette, madame *Alexandrine* fait beaucoup de chapeaux en velours royal. Les uns blancs, les autres de nuances claires. La plupart sont ornés de plumes, soit d'une seule couleur, soit nuées. Dans l'intérieur de la passe, tour de blonde très fourni avec feuillages, boules de velours ou petites têtes de plumes. Ceci sied admirablement.

Quant aux coiffures parées, l'une d'elles se compose de perles et de plumes tombant en manière de cache-peigne. Ce modèle se nomme *Impératrice*.

La coiffure *zarine* est une espèce de toque en velours pourpre, encadrée de broderie d'or. D'un côté il y a deux plumes blanches, de l'autre un nœud en velours brodé d'or. Un diadème de velours, enrichi de grosses perles d'or, traverse le front.

La coiffure *Duchesse* est ornée d'une barbe en blonde. Un montant de velours épinglé blanc, lamé or, se termine à chaque extrémité par un nœud carré. Une demi couronne de feuilles vertes avec longues grappes de fuchias blancs, tombe négligemment d'un côté.

Les femmes élégantes ne portent plus de bonnets en toilette du soir. Ils sont remplacés par les coiffures de fantaisie, composées de dentelles, de barbes, de résilles en velours, formant chaperon avec fleurs de chaque côté.

Nous rappelons de nouveau les magnifiques dentelles du magasin portant pour enseigne au *Persan*. Cette maison, qui a depuis longtemps acquis une immense renommée pour la vente des cachemires des Indes et Français, traite aussi, en grand, la spécialité des dentelles. On peut juger des merveilles qu'elle renferme dans ce genre d'article, rien qu'en contemplant ses brillants étalages, dans lesquels on voit resplendir des mantelets superbes, de riches volants, des robes d'une somptuosité sans égale, des voilettes charmantes. Enfin, tout ce que l'on crée de plus splendide en dentelles de toutes sortes; car l'humble valenciennes, qui doit orner les plus simples objets de lingerie, trouve là aussi bien sa place que l'aristocratique point d'Alençon, d'Angleterre ou de Bruxelles.

Le *Persan* a ses fabriques spéciales, ce qui fait qu'il peut offrir au public de véritables avantages dans les prix de ses dentelles. Il expédie, sur demande, ce que l'on désire en cachemires ou dentelles pour corbeille de mariage, et l'on peut être certain de sa parfaite loyauté.

La parfumerie fine, élégante, qui doit servir à donner et conserver la beauté, ne peut être oubliée dans un article qui traite des modes et de la toilette. Voilà pourquoi je vous désigne la maison *Legrand*, brevetée de S. M. l'Empereur et de plusieurs cours étrangères.

Parmi ses produits les meilleurs, je vous engage à prendre bonne note de ce que je vais vous citer.

La muélosine au quinquina, qui arrête la chute des cheveux. *L'Eau des Alpes*, parfaite pour la toilette, et possédant un parfum bien supérieur à l'eau de Cologne. La *pâte d'amandes au miel*; ceci est pour la conservation de vos belles mains. Puis la *pâte royale de noisettes*, dont la propriété est d'adoucir et de blanchir la peau.

Vous trouverez, en outre chez M. *Legrand*, une foule de cosmétiques pour le teint, des parfums exquis pour mouchoirs, le fameux savon au *suc de laitue*, qui mérite une distinction toute particulière. Enfin, tout ce qui constitue la bonne parfumerie.

C'est aussi le moment de songer aux éventails, et M. *Legrand* pourra vous en offrir un choix très riche et très varié.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 485.

TOILETTE DE CHAMBRE. — Fanchon Louis XV, en tulle blanc ruché et bouillonné, avec un milieu en peluche et des nœuds en ruban de taffetas. Cette fanchon forme la Marie-Stuart devant.

Robe de chambre en peluche, ornée de satin et d'hermine. Cordelière en soie.

Jupon de dessous en satin. Chemise et sous-manches en valenciennes.

La robe de chambre est à coulisse à la taille, et se maintient entr'ouverte devant. Le corsage est garni d'un châle en satin, s'évasant sur les épaules et tournant en grand col arrondi derrière. Ce revers se rétrécit à la taille et se continue en descendant devant sur la jupe jusqu'à une largeur de 30 à 35 centimètres au bas. Sur ce revers est posée une hermine qui en suit toute la forme, en laissant toujours le satin déborder de 2 à 3 centimètres tout autour.

Les manches sont montées à l'épaulette avec trois gros plis très en arrière. Elles descendent à mi-bras et ont au bas 30 centimètres de tour. Elles ont au bas un revers en satin et hermine.

La chemisette montante est composée d'entre-deux de valenciennes et d'un gros jabot de valenciennes portant sous un gros nœud de taffetas. Deux grandes et très amples valenciennes sortent des manches, elles ont au moins 3 mètres chacune.

Cette robe de chambre très riche peut se reproduire d'une façon plus simple, en remplaçant la peluche par des étoffes quelconques en soie ou en cachemire, et le revers d'hermine par de la peluche ou du velours, ou du satin piqué.

Cette gravure est la reproduction fidèle d'une des toilettes de chambre d'une des plus jolies femmes du meilleur monde élégant de Paris.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en velours royal blanc, orné de velours plain mais, de plumes mâis nouées de marabouts

blancs, de dentelle noire et de blonde blanche. Brides en taffetas blanc n° 22.

Ce chapeau a une très petite passe en velours de soie mais. Cette passe avance un peu devant et creuse profondément aux joues pour revenir sous le menton.

La tête, c'est-à-dire le bandeau de calotte et la calotte, est unie en velours royal blanc. La calotte est petite et plate. La forme est fuyante.

Le bavolet, en très fort tulle blanc, est presque tout couvert par une bande de velours. Une dentelle noire recouvre ce bavolet. Une haute blonde blanche le termine au bas et le complète.

Sur un côté de la passe, est un groupe de têtes de plumes mâis nouées de marabouts blancs. Ce groupe, posé sur la passe, vient par une pose gracieuse se coquiller autour et garnir un peu le dessous. De l'autre côté, sur la passe, est un nœud en velours mâis et dentelle noire.

Sous la passe il y a une auréole en blonde blanche, et du tulle blanc ruché.

Basquine et robe de velours garnie de fourrure de Chinchilla.

La basquine montante est très longue sur la jupe et acquiert à partir des hanches, un ample tuyautage, soit qu'on la fasse à trois plis marqués derrière, soit qu'on obtienne l'ampleur par les biais. Mais on aura toujours soin de tenir la taille aussi longue que possible.

Les manches forment un diminutif de celles que nous avons décrites pour la robe de chambre, mais sans plis à l'épaule.

Une fourrure formant la berthe, descend étroite devant jusqu'à la haute bande qui termine la basque. Les manches sont bordées de fourrure.

La robe est en moire antique, garnie à la jupe, qui est fort ample, par deux pentes, composées de bandes de velours posées en croix et entourées de dentelles noires. Les croix, petites près de la taille, vont en se grandissant dans le bas.

POÉSIE.

Les Laboureurs.

Nous portons dans nos champs la bêche et la charrue,
Et la herse qui mord la glèbe avec ses dents ;
Et, chaque jour, l'aurore à peine reparue,
Nous sommes à l'ouvrage, ô laboureurs ardents.

Courbés jusqu'à la nuit sur notre tâche austère,
Les membres fatigués et le cœur haletant,
Nous creusons nos sillons, nous déchirons la terre,
Et promenons nos socs dans le sol palpitant.

Et quand l'aube revient le labeur recommence,
Et le soir au travail, le soir nous trouve encor,
Dans nos sillons ouverts qui jetons la semence,
La graine, cet espoir des belles gerbes d'or.

Dès lors, plus de repos. Nous craignons les gelées,
Nous observons le ciel, nous écoutons le vent,
Nous redoutons avril aux froides giboulées,
Même nous gourmandons le mois de mai souvent.

Nous prions pour un peu de soleil ou de pluie.
Tout est pour nous espoir ou crainte, ombre ou lueur,

Selon que le blé pousse, où l'aube réjouie
Épanche sa rosée, et l'homme sa sueur.

Juillet nous tire enfin de nos craintes étranges.
Toute la plaine alors résonne de nos chants.
De l'or des blonds épis nous remplissons nos granges,
Ou nous les entassons en meules dans nos champs.

Toute l'année ainsi, remplis d'inquiétude,
Nous allons parcourant le cercle des saisons.
Grossir quelque fortune est notre seule étude,
Et notre seul espoir l'espoir de nos moissons.

On travaille, on fatigue, et l'on croit être riche
Lorsque nos coffres sont remplis d'argent et d'or.
Mais combien d'entre nous laissent leur cœur en friche,
Leur cœur où germerait un bien plus beau trésor !

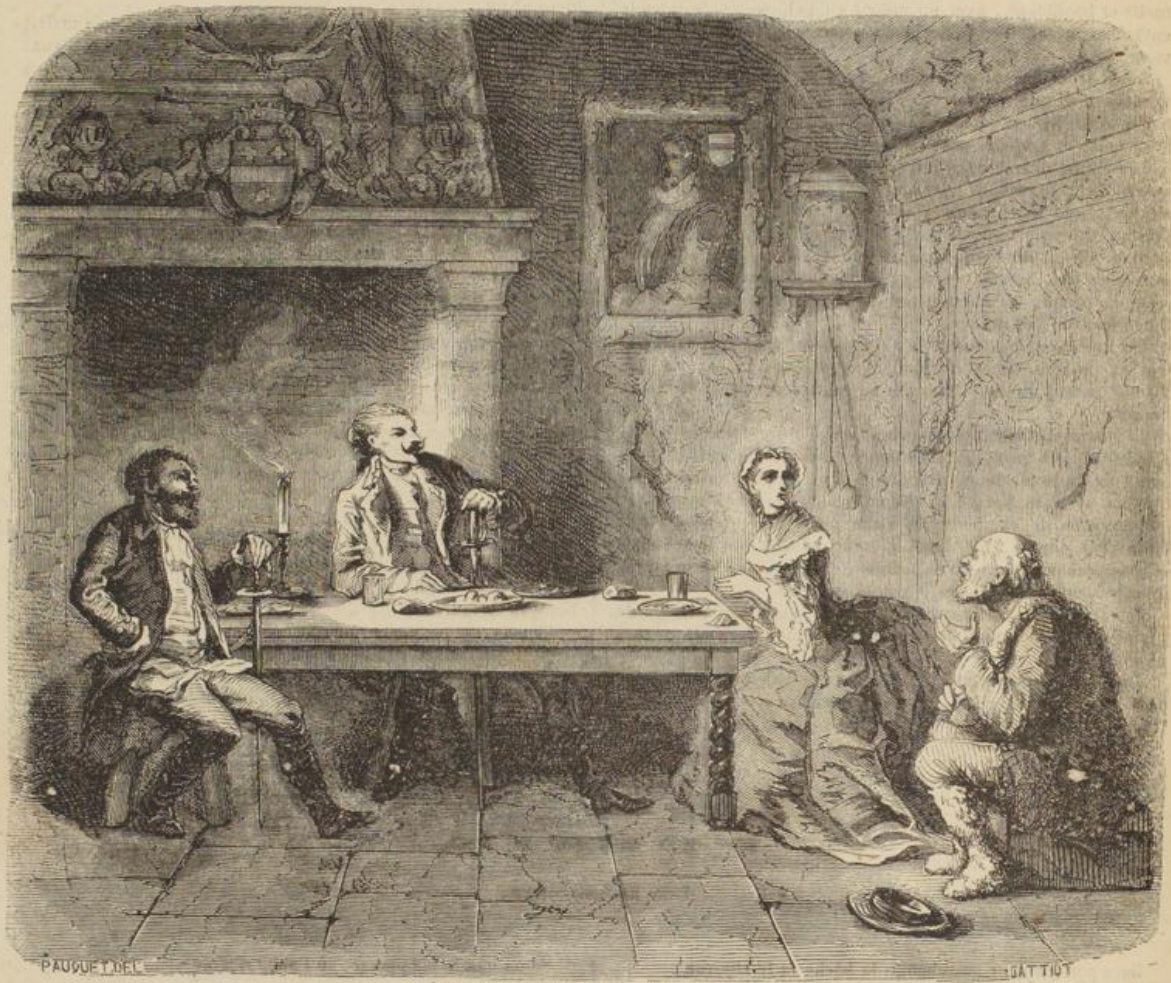
Car bâtir sur la terre est bâtir sur le sable,
Et rien ne nous survit de nos ambitions.
L'homme n'emporte au ciel qu'un bien impérissable,
Ce bien c'est sa moisson de bonnes actions.

André van HASSELT



au qui se regle sur l'habileté...
telle haute de 15 centimètres...
à deux dentelles noires. L'un...
alignant comme une seule...
à velours épaillé blanc de l'ha...
Brides marron. On amène...
madame Alzoum...
royal. Les uns blancs, les autres...
sont ornés de tulle...
noires. Dans l'antérieur...
est orné de tulle...
de plumes. Ceci s'adapte...
ariés, l'une d'elles se compose...
tant en manière de...
geratrice.
à une espèce de...
oderie d'or. D'un côté il y a...
autre un nœud en velours...
ors, encadré de grosses...
est ornée d'une haute...
vingt blanc, l'autre...
noir carré. Ces deux...
groupes de tulle...
cité.
ne portent plus de...
emplacés par les...
elles, les larmes...
avec deux de...
eu les magnifiques...
eigne au P...
acquis une...
des Indes et l'Emp...
ité des dentelles...
forme dans ce...
brillants...
delets superbes...
plussais sans...
que l'on...
es ; car l'humble...
les objets de...
ristocratique...
s.
es spéciales, ce qui...
ables avantages...
sur demande, on...
elles pour corbeille...
in de sa...
de, qui doit...
être oubliée...
la toilette. Voilà...
ad, brevets de...
étrangères.
ailleurs, je...
je vais vous...
qui arrête la...
pour la...
à l'eau de...
pour la...
de nouvelles...
voir la...
chez M. Legend...
des parfums...
ou de l'huile...
e. Enfin, tout...
er aux...
M. L...
choix très...
me Juliette...
L...

LA TOUR DE CASTILLAC.



Qu'avez-vous à dire, Marc reprit-il.

I.

LE CONSEIL DE FAMILLE.

Une région plus triste encore que les landes célèbres qui ont donné leur nom à l'un de nos départements, est celle des dunes de sable qui bordent l'Océan, sur les côtes de France. Ces dunes forment une bande de deux à trois lieues de large; elles commencent à Biarritz, longent le golfe de Gascogne et remontent au delà de la Rochelle. Un moment interrompue par les hautes falaises, les rochers granitiques de la Bretagne et de la Normandie, leur chaîne funeste reparait au nord et va se perdre dans les bas-fonds de la Hollande. Partout où elle se montre, la ruine et la désolation l'accompagnent; les ports se comblent, les embouchures des rivières sont ensablées et deviennent impropres à la navigation; des pays fertiles sont frappés de stérilité, et c'est par millions qu'il faudrait évaluer le tort causé chaque année au sol français par ces montagnes mouvantes.

Cependant, le pauvre département des Landes a le

plus à souffrir de cette invasion des dunes. Dans cette contrée elles avancent de 20 mètres environ tous les ans, sur une longueur de vingt-cinq lieues, c'est-à-dire que chaque année une bande de terrain de 20 mètres de largeur sur vingt-cinq lieues de long est perdue pour l'agriculture. Plusieurs fois on a espéré avoir mis une digue par les boisements à ce fléau permanent et terrible; mais on comptait sans l'Océan, cette officine immense où s'élaborent de si formidables choses. Souvent, quand on a fixé par des plantations quelque une de ces montagnes de sable, la mer s'empresse d'en former de nouvelles. Dans une tempête, leur masse effrayante se met en marche tout entière et recouvre insensiblement les champs, les forêts, les étables des troupeaux et les habitations des hommes.

Or, vers le milieu du siècle dernier, on ne connaissait pas la ressource protectrice des boisements, et les malheureux habitants du littoral étaient exposés sans défense aux ravages des dunes. Le laboureur ne quittait sa maison et son héritage qu'à la dernière extrémité; mais quand le sable menaçait jusqu'à la flèche du clocher paroissial, il fallait bien céder. On voyait

alors des familles, chargées de leurs modestes bagages, gagner tristement avec leurs bestiaux l'intérieur du pays, à peine moins pauvre et moins désolé que celui qu'elles quittaient. Ainsi abandonné, le village ne tardait pas à disparaître; un peu de temps encore, l'extrémité des grands sapins plantés devant chaque maison landaise, la croix du clocher, peut-être un pan de mur plus élevé que les autres, dominaient l'épaisse couche de sable; mais un coup de vent d'ouest achevait l'œuvre de destruction, et bientôt le nom même de ce lieu si longtemps habité par les hommes vivait seulement dans la mémoire de quelques vieillards ou dans les légendes fabuleuses de sorciers et de démons.

Tel était à cette époque le sort qui menaçait le petit château de Castillac, situé vers l'extrémité de la langue de terre qui s'étend entre la rive gauche de la Gironde et l'Océan. Le château et ses dépendances formaient un fief noble appartenant à une famille ancienne du pays. Autrefois, des champs assez fertiles, de gras pâturages relevaient de ce fief, et si l'opulence des sires de Castillac ne répondait pas tout à fait à leurs prétentions exorbitantes, du moins pouvaient-ils vivre tant bien que mal du produit de leurs domaines. Mais depuis une vingtaine d'années environ, les dunes étaient venues en bataillons formidables envahir les terres des pauvres gentilshommes gascons. D'abord, ils avaient vu s'effacer peu à peu la vieille forêt de sapins où leurs pères avaient chassé le loup et le sanglier; puis un ouragan avait recouvert en quelques heures les prairies d'herbes salines qui faisaient vivre huit ou dix petites vaches, les deux douzaines de moutons maigres, le cheval microscopique des maîtres du château. Il avait fallu chercher au loin, sur la lande, au milieu des ajoncs et des bruyères, des herbages rares, insuffisants; le troupeau avait diminué de moitié. Néanmoins, rien n'était perdu tant que les huttes de troncs d'arbres qui composaient le hameau de Castillac pouvaient encore abriter leurs habitants. Le paysan landais est si sobre, il sait si bien se contenter de peu! Mais les misérables huttes eurent leur tour. Par une nuit d'orage, le sable les enterra presque à moitié: force fut aux pauvres vassaux de se mettre en quête d'un sol moins inhospitalier. Ils quittèrent le pays, après avoir pris humblement congé de leurs seigneurs, qui, malgré leur orgueil, avaient toujours été bons maîtres, et ils s'éloignèrent pour ne plus revenir; la dune les avait déliés du serment féodal. Un seul, plus particulièrement attaché au service du château, était resté avec son neveu, jeune garçon de douze à treize ans, pour soigner le troupeau qui était maintenant la principale ressource des sires de Castillac. Cet homme fidèle et cet enfant composaient désormais toute la domesticité et tout le vasselage du fief.

On avait conservé un moment l'espoir que le château situé, selon l'usage, sur une élévation, serait du moins hors de l'atteinte des sables. Il se composait d'une tour ou donjon de forme carrée flanquée de deux ou trois tourelles; quelques masures informes servaient de communs. Ces constructions étaient frustes, grossières, et devaient remonter à la plus haute antiquité si, comme le prétendaient les sires de Castillac, leurs ancêtres avaient bravé dans cette petite forteresse les Sarrasins et les Normands qui envahirent l'Aquitaine au huitième et au neuvième siècle. Les murailles

avaient en beaucoup d'endroits plus de six pieds d'épaisseur; les fenêtres, étroites et rares, n'étaient que des meurtrières; le ciment qui unissait les pierres avait encore une telle dureté que, malgré le délabrement du bâtiment sur plusieurs points, les herbes parasites ne pouvaient y planter leurs racines. Ce bâtiment semblait donc par sa masse et sa solidité fait tout exprès pour résister aux attaques des éléments comme à celles des hommes. Mais, hélas! eût-il été plus solide encore, comment vaincre l'ennemi qui l'assiégeait? Un jour, la dune, après avoir envahi lentement la légère éminence qui servait de base à la tour, engloutit les bâtiments de service, combla la porte principale, et il ne fut plus possible d'entrer au château que par la fenêtre du premier étage.

Dans cette extrémité, il devenait urgent pour la famille de Castillac, qui habitait encore le manoir, de prendre un parti. Outre que les abords de cette vieille demeure présentaient maintenant de grandes difficultés et même des périls, la dune pouvait ne pas s'arrêter à cette première conquête; elle se dressait déjà fière et menaçante en face de la tour, dont elle rongait la base; de son sommet on eût pu aisément lancer une pierre à la girouette du donjon.

Cependant on ne voyait à Castillac aucun préparatif de départ, aucun signe d'un abandon prochain; la famille continuait à résider paisiblement chez elle et vaquait à ses habitudes ordinaires. Cette famille, depuis la mort récente de son chef, se trouvait réduite à trois personnes, deux frères et une sœur, jeunes tous les trois, et, par tradition de race, peu accessibles à la crainte. Hector, l'aîné, le seul propriétaire du fief d'après la coutume de Gascogne, qui n'accordait aucune part aux cadets et aux femmes dans l'héritage paternel, supportait avec une fermeté stoïque les événements qui avaient en peu d'années consommé sa ruine. Sa fierté gasconne n'avait pas laissé échapper une plainte, quoique parfois son air soucieux autorisât de croire qu'il était plus affligé qu'il ne voulait le paraître. Tant que l'état de sa fortune lui avait permis d'entretenir une douzaine de chiens de toutes races qu'il appelait sa meute, il avait passé le temps à courir les chevreuils et les lièvres dans les bois de pins; maintenant que les pauvres bêtes étaient mortes de fatigue et d'inanition, il employait ses journées à chasser au fusil les perdrix et les oiseaux de rivage. Quand il rentrait sombre et taciturne à la tour, personne n'osait le questionner et lui adresser des observations. Seul, Marc Pitou, le bouvier, l'intendant, le factotum de la famille, avait eu le courage une fois de lui représenter le danger d'habiter le château ainsi menacé; mais Hector lui avait répondu avec une majesté sereine: « J'aviserai, Marc. » Et les choses étaient restées dans le même état.

Jean de Castillac, le cadet, qui, en raison de sa position indépendante, s'était fait le complaisant de son frère, n'avait garde de manifester de la crainte quand *monsieur de Castillac* avait dit qu'il aviserait. Renchérissant encore sur la tranquillité d'Hector, il affectait une extrême insouciance, parfois même une gaieté indécente. Son occupation habituelle était de pêcher dans les étangs salés du voisinage, et les produits de sa pêche, comme le gibier de l'aîné, constituaient les ressources les plus nettes de la cuisine du château, où, sans elles, la chère eût été souvent fort

maigre. Quant à Valérie de Castillac, c'était une bonne et simple fille qui se reposait entièrement du soin de sa sûreté sur Hector et sur Jean, ses protecteurs naturels. D'une beauté remarquable, elle consumait sa jeunesse dans cette vieille tour sans paraître se douter du sacrifice. Maintenant que les serviteurs les avaient abandonnés, elle servait ses frères et pourvoyait à leurs besoins. Toujours seule pendant de longues heures, elle n'avait d'autre distraction que de lire une douzaine de bouquins formant la bibliothèque du château, car Valérie de Castillac avait passé plusieurs années dans un couvent de Bordeaux; elle savait lire et même écrire, ce qui faisait d'elle un prodige de science aux yeux de ses frères, d'une ignorance crasse en toutes choses, excepté sur leur généalogie.

Or, comme nous l'avons dit, la nécessité de prendre un parti ou « d'aviser, » suivant l'expression d'Hector, devenait extrêmement pressante. Un soir donc, une espèce de conseil de famille se tint à l'issue du souper. Les parties délibérantes étaient réunies dans une salle voûtée, d'aspect lugubre, dont les murs conservaient à peine quelques lambeaux de tapisserie rongée par les vers et l'humidité. Les deux frères et la sœur siégeaient sur de simples escabeaux de bois, autour d'une table massive où l'on voyait encore, à la lueur d'une chandelle de résine, les débris d'un frugal repas.

La présidence appartenait de droit à Hector de Castillac, grand garçon de vingt-huit ans, maigre, déhanché, à la longue moustache fièrement relevée en croc, espèce de don Quichotte gascon, dont la figure anguleuse exprimait en ce moment une tristesse hautaine. Il était vêtu d'un habit de chasse tout passé, dont les antiques galons d'argent avaient tourné au rouge depuis bien des années; il s'appuyait sur une lourde et interminable épée. A sa droite, Jean, son frère, cherchait à imiter sa contenance et son attitude; mais n'ayant pas naturellement la haute mine et l'air imposant de son aîné, il ne parvenait qu'à paraître ridicule. Il était gros, de formes épaisses, avec des cheveux hérissés et une longue barbe inculte; son costume consistait en un habit gris d'étoffe commune, que relevait pourtant un rabat blanc, objet des attentions continuelles de sa sœur. Le tout formait l'extérieur d'un rustre, mais les manières prétentieuses de monsieur Jean, et la rapière qu'il ne quittait, disaient de mauvais plaisants, ni le jour ni la nuit, témoignaient combien il sentait sa dignité de gentilhomme. A l'extrémité de la table, un peu dans l'ombre, se tenait modestement mademoiselle Valérie de Castillac, toujours prête à se lever pour prévenir les désirs de ses frères. Elle avait alors dix-neuf ans; grande, blonde, svelte, ses yeux noirs brillaient d'un éclat extraordinaire que la pâleur, due à son long séjour dans cette tour froide et humide, rehaussait encore. Elle portait une robe de soie taillée dans de vieilles étoffes de famille et un petit bonnet de dentelle, ouvrage de ses mains. Cependant toute sa personne avait un caractère aristocratique, et malgré l'air de bonté empreint sur son visage, on voyait que cette belle personne avait conscience de ses vingt générations d'aïeux.

Enfin, au dehors du cercle de la famille, dans un coin de la salle, Marc Pitou, assis sur un vieux coffre, mangeait à grand bruit un morceau de pain de seigle assaisonné de sardines rances. Le factotum de la maison de Castillac paraissait tenir beaucoup plus du

Sancho que du Caleb, malgré sa fidélité éprouvée. Il avait passé la soixantaine; sa barbe rare et mal plantée, comme celle de la plupart des paysans landais, était d'une blancheur de neige. Il portait le costume encore en usage aujourd'hui parmi les pâtres du pays, un justaucorps de peau de mouton et de longues guêtres de même matière, usées aux jambes et aux cuisses à l'endroit où s'attachent les échasses. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était un caractère narquois et taciturne qui se trahissait par des gestes et plus rarement par des boutades hardies. Néanmoins, le brave homme prenait soin que son opposition ne dépassât jamais une limite raisonnable, afin de ne pas blesser des amours-propres assez irritables, et son dévouement absolu excusait facilement les écarts de son humeur.

La petite assemblée attendait en silence qu'Hector de Castillac entamât la discussion. Le discours d'ouverture fut simple et triste, comme le réclamaient les circonstances :

— Monsieur mon frère, et vous mademoiselle ma sœur, dit Hector avec solennité, j'ai désiré vous consulter sur une question bien importante pour tous. Le château de Castillac est menacé d'une destruction prochaine; le sable va l'engloutir comme il a déjà englouti mes terres, mes forêts et les habitations de mes vassaux. Le château détruit, la gloire de nos ancêtres n'a plus de monuments, notre nom même n'a plus de signification; nous sommes sans asile, et le premier passant se croira en droit de nier *tout bas* la noblesse de notre origine. Je vous prie donc, vous qui êtes intéressés comme moi à la conservation du berceau de notre famille, de m'exposer vos idées sur les moyens de prévenir un pareil désastre.

La voix d'Hector était altérée en prononçant ces paroles; sa longue figure éprouvait de légères contractions, comme s'il eût eu quelque peine à conserver son calme extérieur. Il continua en s'adressant à Valérie :

— Vous d'abord, mademoiselle de Castillac, dites-moi ce que vous pensez. Vous avez toujours été une fille sensée, pleine de sentiments honorables, et, dans cette terrible crise, nous ne devons mépriser les conseils de personne.

Ainsi interpellée, la charmante enfant rougit, et, s'avançant vers la lumière, elle répondit avec timidité :

— Hélas! que vous dirai-je, monsieur? il me semble pourtant que tout n'arrive que par la permission de Dieu. C'est donc à Dieu qu'il faut nous adresser pour conjurer le malheur dont nous sommes menacés. Je veux commencer une neuvaine à Notre-Dame-du-Grand-Chêne pour la prier d'intercéder en notre faveur auprès de son divin fils, et, dans le même but, je consentirais volontiers à me rendre en pèlerinage soit à Rome, soit à Saint-Jacques de Compostelle, avec des pois dans mes souliers, pourvu que je fusse accompagnée d'une personne capable de me protéger contre les insultes.

Marc, la bouche pleine, fit entendre un *hum* d'approbation.

— Priez, mademoiselle, dit Hector; mais, nous autres hommes, nous joindrons à vos prières des moyens non moins efficaces. Eh bien! frère Jean, à votre tour, que me conseillez-vous pour arrêter cette maudite dune?

heb, malgré sa fidélité éprouvée,
 aimable; sa barbe rare et son front
 plupart des paysans l'ont vu
 neige. Il portait le costume ordi-
 ni parmi les pères de pays.
 de mouton et de longues gaites
 usées aux jambes et aux coudes
 bent les épaules. Mais ce qui
 e'était un caractère remarquable
 assait par des gestes et plus que
 les hardies. Néanmoins, le jour
 que son opposition ne dépara
 rassurable, afin de ne pas être
 assez irritable, et son dévoue-
 à facilement les traits de sa

 attendait en silence et l'écouter
 a discussion. Le discours de
 triste, comme le témoignage

 frère, et vous m'admirez en
 solennité, j'ai désiré vous en
 a bien importante pour tous. Il
 est menacé d'une destruction
 va l'engloutir comme il a dévoré
 nes forêts et les habitations
 en détruit, la guerre de nos
 ments, notre nom même et
 nous sommes sans aide, et
 ra en droit de me tout louer.
 e. Je vous prie donc, venez
 moi à la conservation de la
 le m'exposer vos idées sur
 quel désastre.

 a été en prononçant
 éprouvait de légères contrai-
 quelque peine à conserver
 continu en s'adressant à la

 moiselle de Castille, dit-
 Vous avez toujours de si
 timents honorables, et, ainsi
 e devous mépriser les

 armante enfant roquet,
 , elle répondit avec

 -je, monsieur? il me sou-
 vive que par la permission
 qu'il faut nous adresser
 et nous sommes menacés
 vaine à Notre-Dame-de-
 intercéder en notre faveur
 ans le même but, je con-
 aître en pèlerinage soit à
 e Compostelle, avec de
 ra que je fusse occupé
 de me protéger contre

 entendre un bon d'op-

 Hector; mais nous au-
 vos prières des moyens
 rère Jean, à votre tour,
 ter cette malédiction!



Jules David

Grille

485

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 2.

Coiffure de M^{me} Celeste Ladraque. Stoffes de la M^{me} Gagelin. Modes
 d'Alphonse, Plumes et Fleurs de Gilman fournisseur de S. M. l'Impératrice et breveté de S.
 M. la Reine d'Angleterre. Papeterie et Rubans d'Andoyer (à la Ville de Lyon) Corsets de Madame
 Hippolyte fournisseur de S. M. l'Impératrice. Dentelles de G. Violard. Mouchoir de la Maison Chapron
 Envoi de la M^{me} de Commission Lefebvre & C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 25. Green Street Soho NEW-YORK Putnam & C^o General Agents.

MADRID F. J. de la Peña.

Jean caressa ses moustaches et répondit d'un air capable :

— Mon avis est, monsieur de Castillac, que vous fassiez construire une forte et haute muraille, pour contenir le sable ; ce sera bien le diable si la dune passe par-dessus.

— L'idée n'est pas mauvaise, reprit l'ainé ; néanmoins, le succès serait encore plus certain si je faisais élever la tour du donjon et les tourelles attenantes de cinquante ou soixante pieds. Les fondements en sont assez solides pour supporter aisément cette addition de poids. Cependant, je ne repousse pas l'idée de la muraille, et j'espère qu'en combinant les deux moyens, nous parviendrons à dompter le fléau que l'enfer a suscité contre la maison de Castillac.

Hector promena autour de lui un regard de triomphe, comme s'il venait enfin de trouver la solution d'un problème longtemps insoluble.

Ni son frère ni sa sœur n'étaient capables de comprendre ce qu'il y avait d'impraticable et d'absurde dans un semblable projet. Mais le vieux père, malgré son respect pour son seigneur, ne put s'empêcher de laisser échapper une marque d'improbation passablement significative. M. de Castillac se tourna vers lui.

— Qu'avez-vous à dire, Marc ? reprit-il : votre attachement à notre famille vous donne quelques privilèges ; je vous permets donc de parler. Que pensez-vous de mon projet ?

— Tenez, monsieur de Castillac, dit brusquement le vieillard, sauf meilleur avis, bâtiriez-vous une muraille de cent pieds et exhausseriez-vous le donjon d'autant, vous n'empêcheriez pas le sable de voler plus haut encore. Il ne faut pas avoir vu les dunes par un fort vent d'ouest pour s'imaginer qu'une barrière, à moins de monter jusqu'aux nuages, pourrait les arrêter.

Hector de Castillac devint pensif ; il estimait le bon sens et les connaissances pratiques de ce fidèle serviteur. Pendant qu'il réfléchissait, Jean demanda d'un ton d'arrogance :

— Eh bien ! Marc, vous qui vous piquez d'avoir plus de raison que vos maîtres, quel remède proposez-vous ? Je serais curieux de le connaître.

— Le remède, monsieur Jean, comme vous l'a dit mademoiselle, la bonne Vierge et les saints le savent. Cependant, j'ai entendu assurer qu'en plantant des arbres sur la dune...

— Ah ! voilà bien un moyen de paysan ! dit le gentilhomme avec dédain. Des arbres ! Et comment diable les arbres pousseraient-ils dans ces sables mouvants ?

— D'ailleurs, ajouta Hector plus posément, avant que les plantations eussent pu produire leur effet, la dune nous aurait engloutis. Il vaut mieux s'en tenir à la construction de la muraille et à l'exhaussement de la tour ; mon frère, ma sœur, n'est-ce pas aussi votre avis ?

Jean et Valérie firent un signe d'assentiment.

— En ce cas-là, reprit Marc d'un ton d'humeur, mon bon maître a sans doute des ressources que je ne lui connais pas ; car ces bâtisses lui coûteront bien cent mille livres.

Cette observation fut accueillie par un morne silence ; de temps immémorial, la famille de Castillac était très chatouilleuse sur les questions financières.

— Ce n'est pas dans un moment où tous mes vas-

saux m'ont abandonné, où mes terres sont frappées de stérilité, dit enfin Hector froidement, que je puis avoir fait des épargnes... Je n'ai pas à ma disposition la somme qui me serait nécessaire pour l'exécution de mon plan.

Personne ne témoigna d'étonnement en entendant le chef de la famille donner cette assurance : elle n'était que trop prévue. Castillac continua :

— Je pourrais peut-être, en m'adressant à des usuriers, trouver à emprunter cette somme ; mais c'est là une ressource précaire et indigne de la noblesse de notre race. Il faut, dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, que nous nous suffisions à nous-mêmes, sans secours étranger. Quant à moi, je suis prêt à payer de ma personne, et voici ce que j'ai résolu : Le roi vient, dit-on, de déclarer la guerre à l'Angleterre et à l'Autriche. J'irai trouver le maréchal de Belle-Isle, qui va commander l'expédition d'Allemagne, et je lui demanderai une compagnie ; le maréchal, qui doit connaître les anciens services de notre famille, n'aura garde de me refuser, et une fois en pays ennemi, les rançons des villes, le pillage et mille autres moyens qui sont justifiés par la guerre, me permettront de revenir bientôt à Castillac avec l'argent nécessaire pour l'exécution de mon projet.

A cette annonce imprévue, Valérie parut consternée et Marc interdit. Jean de Castillac seul fut enthousiasmé.

— Eh bien ! monsieur mon frère, s'écria-t-il, je suivrai votre noble exemple. Aussi bien, la vie obscure et oisive qu'on mène ici n'est plus de mon goût. Vous voulez servir le roi sur terre, moi je le servirai sur mer. Il y a en ce moment dans le port de la Teste-de-Buch, à quelques lieues de ce manoir, un petit bâtiment corsaire qui se prépare à faire la course contre les Anglais ; on assure que le capitaine de ce bâtiment est gentilhomme ; il n'y a donc aucun déshonneur à servir sous lui. J'irai le trouver, il m'accueillera avec empressement, et la première fois que nous sauterons à l'abordage d'un vaisseau des Indes orientales, chargé d'or et de diamants, je vous promets de bien gagner ma part de prise.

Ce fut le tour d'Hector de se montrer transporté ; il tendit la main à son frère par-dessus la table, en lui disant avec chaleur :

— Frère Jean, c'est parler dignement, nous réussissons, j'en suis sûr.

Marc, le menton appuyé sur son poing, écoutait tout cela en branlant la tête.

— Fort bien, mes chers seigneurs, reprit-il de son ton narquois ; mais pendant que vous irez courir les aventures, l'un sur mer, l'autre sur terre, la dune pourrait bien ne pas vous attendre, et quand vous reviendriez avec des tonneaux d'or, elle aurait avalé le château jusqu'à la girouette.

— Ne soyez pas pour nous un oiseau de mauvais augure, Marc, dit Hector avec colère ; la dune, vous le savez comme moi, peut aussi bien reculer qu'avancer, suivant le caprice du vent ; d'ailleurs ses progrès sont lents ; il lui faudra au moins une année pour toucher le second étage de la tour, et la tour a quatre étages. Avant que le sable ait atteint la moitié du donjon, mon frère ou moi nous serons de retour.

Le vieillard se rejeta en arrière en marmottant quelques paroles inintelligibles.

— Est-il possible, mes frères, dit tristement Valérie, que vous veuillez me quitter! Je n'avais jamais songé à une pareille éventualité, et mon cœur se serre à la pensée de cette séparation... Sans vous, que vais-je devenir?

— Vous, mademoiselle de Castillac, reprit Hector, j'ai déjà pensé à ce qui vous convenait le mieux. Pendant notre absence, vous entrerez au couvent.

La jeune fille soupira.

— Mon frère, s'il le faut, si vous l'exigez?... Mais est-il donc indispensable de nous disperser ainsi?

— Oui, mademoiselle, et nous devons tous nous résigner courageusement à ce sacrifice.

Valérie semblait avoir quelque chose à dire; mais le respect que lui inspirait son aîné ne lui permit pas d'exprimer sa pensée. En revanche, Marc n'était pas homme, malgré la réprimande sévère qu'il avait reçue, à se contenir longtemps :

— Sans doute, reprit-il avec une humilité affectée, monsieur de Castillac n'ignore pas que les demoiselles nobles, pour entrer au couvent, ont besoin d'une dot. J'imagine donc qu'il tient en réserve une somme convenable pour cet objet.

— Je vous ai dit déjà que mon épargne était vide, répliqua Hector sèchement; mais vous, Marc, vous avez touché pour moi diverses petites sommes, et vous aurez, je l'espère, quelques comptes à me rendre.

— Certainement, monsieur; oui, certainement, j'en ai... et je vais vous les rendre de tout suite, si vous le permettez. Les dépenses de la maison payées partout où l'on n'a pas voulu me faire crédit, voilà ce qui me reste.

Il tira de sa poche un vieux bas qui lui servait de bourse, et offrit à Hector, avec une feinte naïveté, une pièce de vingt-quatre sous.

— Voyons, mes bons maîtres, reprit le bonhomme plus sérieusement, si monsieur veut absolument essayer de ses bâties pour arrêter la dune, ne pourrait-il trouver parmi ses connaissances quelqu'un qui serait disposé à lui prêter la somme nécessaire?

— Vous savez bien que non, Marc, interrompit Hector avec impatience; d'ailleurs ma dignité me défendrait de le demander.

— Voilà la difficulté, monsieur; car je sais, je suis sûr qu'une personne de votre famille même pourrait et voudrait vous prêter une somme de cent, de deux cent mille livres.

— De ma famille, Marc? et qui donc? demanda Hector.

Valérie semblait être sur des charbons ardents; le vieux pâtre poursuivit imperturbablement :

— Je veux parler de M. Robin, ce riche armateur de Bordeaux qui épousa dans le temps une sœur de feu votre père. Quoique vous ayez toujours refusé de le voir, il n'est pas moins venu ici, en votre absence, il y a quelques mois, avec son fils M. Paul, un jeune homme de bonne mine, ma foi! et poli, et bien élevé, et généreux comme un prince. Le père et le fils parurent bien chagrins de voir l'état déplorable du château

et des terres de Castillac; et comme ils sont riches à millions, je suis sûr qu'ils n'hésiteraient pas à vous avancer ce que vous demanderiez.

Jean de Castillac serrait les poings de colère; cependant il ne jugea pas à propos de laisser voir tout son ressentiment avant que son aîné eût exprimé son avis. Hector lui-même n'était pas moins irrité, mais il savait mieux se contenir.

— Cela est-il vrai, mademoiselle de Castillac? demanda-t-il; avez-vous réellement reçu ces gens dans notre maison?

— En effet, monsieur, répliqua Valérie, qui s'hardit un peu; connaissant vos préjugés et ceux de mon frère Jean contre les personnes dont il s'agit, je n'avais pas osé vous parler de cette visite. Elle a été bien courte, du reste; dans la crainte de voir éclater une discussion fâcheuse si l'un de vous fût rentré subitement, je suppliai moi-même les messieurs Robin de ne pas s'arrêter ici.

— Vous n'eussiez pas dû les recevoir, dit Hector.

— Si je m'étais trouvé là, s'écria Jean, j'aurais coupé les oreilles à ces coquins!

— Mes frères, reprit la jeune fille d'un ton de reproche, pouvez-vous parler ainsi de personnes qui vous sont unies par les liens du sang? Oubliez-vous que l'un est le mari, l'autre le fils de feu Joséphine de Castillac, notre tante?

— Si une autre que ma sœur osait dire en ma présence qu'une Castillac a pu épouser un marchand appelé Robin, s'écria Jean en frappant du pied, il ferait connaissance avec mon épée!

— Ni mon père ni moi nous n'avons reconnu ce mariage, dit Hector fièrement.

— Mais Dieu l'a reconnu, monsieur, et vous ne pouvez empêcher qu'à ses yeux, comme aux yeux du monde, l'un de ces hommes ne soit notre oncle, l'autre notre cousin.

Hector et Jean firent un signe de protestation énergique, mais ils ne trouvèrent rien à dire contre cette assertion incontestable. Valérie reprit avec douceur :

— Mes frères, vous ne connaissez pas ceux que vous haïssez ainsi. Vous ne les voyez qu'à travers le voile de vos préventions; mais moi je les connais, et je sais combien vos préjugés sont injustes. Notre mère, si bonne et si respectée (et la jeune fille essuya une larme), ne partageait pas le sentiment de réprobation dont notre famille avait frappé sa belle-sœur : elle ne cessa jamais d'entretenir avec elle des relations secrètes. Ce fut même pour céder aux instances de Joséphine de Castillac qu'elle consentit à m'envoyer passer trois années aux Visitandines de Bordeaux. Là, chaque semaine, je voyais non-seulement ma tante, mais encore mon... M. Robin et son fils, jeune garçon à peu près de mon âge. J'avais retrouvé chez eux la maison paternelle; ils me comblaient d'égards et de tendresse. Ne serais-je pas ingrate si je n'avais conservé le souvenir de ces soins affectueux prodigués à mon enfance?

ÉLIE BERTHET.

(La suite prochainement.)

LE CHARPENTIER DE SAARDAM.

NOUVELLE HISTORIQUE (1697).

(Suite. — Voyez page 105.)

CHAPITRE V.

LE RÉGAL.

La frégate, dont Pierre Michaelow avait aidé à poser la quille, grandissait à vue d'œil et prenait un aspect de plus en plus formidable. La carcasse était déjà presque entièrement terminée, et Pierre éprouvait un orgueil mêlé de joie en promenant du haut du pont ses regards sur la mer qui devait, dans quelques semaines, porter sur son dos écumant cette construction gigantesque.

Dans la matinée du 9 juin 1697, maître Blondwyk parut dans le chantier pour visiter, ses plans à la main, la carcasse du navire et pour s'assurer par ses propres yeux si elle avait toute la solidité nécessaire pour résister à l'assaut des vagues et si tous les détails étaient convenablement soignés. Accompagné des différents chefs de brigade, il fit d'abord le tour extérieur de la frégate, en la mesurant, en l'étudiant avec l'œil d'un connaisseur expérimenté, sans laisser échapper aucun détail si minime qu'il fût. Après qu'il eut témoigné sa satisfaction par un petit hochement de tête qui, dans de semblables circonstances, était un indice sur lequel ses subordonnés ne pouvaient se méprendre, il se disposa à une autre visite beaucoup plus difficile pour lui, et même quelque peu dangereuse. Il se hasarda à monter la haute échelle qui conduisait au pont du navire. Mais, comme l'extrême prééminence de son ventre s'opposait à ce qu'il fit cette ascension de la manière ordinaire, il se vit obligé de la faire à reculons, opération dans laquelle il fallut qu'une des mains les plus fermes du chantier lui prêtât son concours et son aide. Mais à peine eut-il posé le pied sur le cinquième échelon, que celui-ci se rompit comme une allumette sous le poids du pauvre homme. Cependant il se cramponna des deux mains aussi solidement qu'il put aux deux montants de l'échelle, tandis que les bras vigoureux du charpentier qui l'avait aidé à se hisser jusque là, le retenaient comme dans un double étau. Cette situation néanmoins ne pouvait se prolonger ; car il n'était plus possible à maître Blondwyk d'avancer ni de reculer. Aussi se mit-il à crier de toutes ses forces :

— Au secours ! au secours de votre maître ! vite ! vite ! des échafaudages, des tréteaux, des chèvres ! car je vais tomber, je vais me casser les bras et les jambes !

En un moment vingt hommes se trouvèrent au pied de l'échelle, prêts à recevoir leur patron au moment où, entraîné par son propre poids, il lâcherait prise.

Heureusement leur intervention lui devint inutile. Car il suffit du seul charpentier qui le retenait, sorte d'Hercule habitué à soulever des poutres énormes, pour le descendre doucement à terre. Lorsque maître Blondwyk sentit que ses pieds étaient bien solidement posés sur le sol, il respira à pleins poumons, essuya, en tremblant de tout son corps, la sueur froide qui lui

couvrait le visage, et promit bien de ne plus jamais confier sa vie à une perfide échelle.

— Seigneur Dieu ! s'écria Wydeman qui était accouru un des premiers pour prêter main forte à son patron, vous devez avoir considérablement gagné en poids depuis que nous achevâmes notre dernier navire, car cette même échelle était encore capable alors de vous porter.

— Dis plutôt que cette maudite échelle doit avoir perdu de sa force depuis ce temps-là, repartit Blondwyk. Au surplus, vous autres drôles, vous pourriez bien avoir vous-mêmes rompu à dessein l'échelon qui m'a manqué sous les pieds, pour m'empêcher d'examiner de près l'ouvrage de pacotille que vous m'avez fabriqué.

Cette accusation injurieuse et lancée à brûle-pourpoint à tous les ouvriers du chantier, aucun n'eut le courage de la relever, et tous gardèrent le plus profond silence. Une voix seulement s'éleva, ou plutôt elle descendit du haut du pont de la frégate, pour protester contre l'assertion outrageante que le constructeur venait de jeter si gratuitement à la face des compagnons. Cette voix était celle de Pierre.

— Maître, disait-elle, tu nous as profondément blessés par ton langage ; aussi faut-il qu'à l'instant même tu nous donnes réparation. Je te le dis, il faut que tu viennes à bord, que tu le veuilles ou non, dussé-je te couper la moitié de ton ventre pour que tu puisses monter une échelle droit en avant.

— Insolent Moscovite, s'écria Blondwyk en levant les yeux vers le pont. Remercie le ciel que tu te trouves là haut, sans quoi je te ferais connaître une danse comme tu n'en as jamais vue de ta vie. Tu n'aurais qu'à numéroter tes os pour tâcher de les rejoindre après m'être passé par les mains.

Mais Pierre, sans s'inquiéter de ces menaces, cria à ses compagnons :

— Holà ! camarades, vite un fauteuil ou une chaise bien solide afin que nous hissions notre respectable patron dans la frégate et que nous l'en descendions quand il en aura visité l'intérieur, car il est de notre honneur à nous tous qu'il l'inspecte tout entière.

Cette heureuse idée obtint l'approbation unanime, même celle de maître Blondwyk. Aussi fut-elle immédiatement mise à exécution. Un énorme fauteuil fut amarré à un câble, le patron placé dessus, et l'ascension commença à l'aide d'un cabestan que Pierre fit manœuvrer sur l'avant du navire, en grommelant entre ses dents :

— Voilà le ballon qui monte ! Le voici !

En effet, quelques minutes suffirent pour amener maître Blondwyk sur le pont. Celui-ci, sans garder la moindre rancune à son Moscovite, examina avec l'attention la plus scrupuleuse l'intérieur de la construction, et fit hautement l'éloge du zèle et du soin que tout le corps des charpentiers avait mis à exécuter ce beau travail. Il était jubilant de satisfaction. Alors Pierre s'approcha et lui dit :

de Castille ; et comme la
suis sûr qu'ils s'habitueront
ne vous demandez.

stillaient serrait les yeux de colère
pas à propos de laisser
avant que son aîné eût exprimé
ême n'était pas moins certain
tenir.

est-il vrai, malheureusement de la
avez-vous réellement vu
ison ?

monsieur, répliqua Valérie
connaissant vos préjugés et
contre les personnes d'un autre
vous parler de cette visite
reste ; dans la crainte de
fâcheuse si l'un de vous
suppliai moi-même les maîtres
être ici.

essiez pas d'être les reserves, dit
mais trouvé là, s'écria Jean.
es à ces coquines !

s, reprit la jeune fille d'un
ez-vous parler ainsi de personnes
par les liens du sang ? Valérie
mort, l'autre le fils de son
e tante ?

re que ma sœur avait dit
stillaient à pu épouser un
s'écria Jean en trébuchant
se avec mon épée !

ro ni moi nous n'avons
or hèrement.

l'a reconnu, monsieur, et
qu'à ses yeux, comme un
hommes ne soit notre ennemi.

trèrent un signe de protestation
trouvèrent rien à dire contre
able. Valérie reprit avec
vous ne connaissez pas ces

Vous ne les voyez qu'à
tions ; mais moi je les connais
préjugés sont injustes. Notre
cette (et la jeune fille
il pas le sentiment de respect
vait frappé sa belle-sœur ; et
tenir avec elle des relations
no pour céder aux insinua
luc qu'elle consentit à n'être
aux Visitandines de Bordeaux.

voyais non-seulement un
M. Robin et son fils, pour
âge. J'avais retrouvé chez
le me combaient d'espérer
je pas ingrate si je n'avais
ces soins affectueux prap

ÉLIE DE
ent.)

ent.)

ent.)

ent.)

ent.)

— Maître, puisque tu es content de nous, tu me feras sans doute le plaisir de donner aujourd'hui congé à tes gens.

A ces mots le patron ouvrit de grands yeux et regarda le compagnon charpentier avec une expression d'étonnement qui voulait dire :

— La singulière demande que tu me fais là !

Mais, avant qu'il eût eu le temps de traduire cette pensée par la parole :

— Vois-tu, maître, lui dit Pierre, c'est grâce à moi que cette belle frégate en est au point où la voilà. J'ai promis à mes compagnons que, si la carcasse était terminée le jour de ma naissance, ils auraient un superbe régal, à mes frais, bien entendu. Cette promesse a fait merveille ; elle a redoublé l'activité des bras et des jambes. Or, c'est aujourd'hui mon anniversaire ; la carcasse est faite, et tous ces braves gens ont droit au régal promis. Par conséquent...

— Mais ce serait là une innovation dangereuse, interrompit le constructeur. Un patron de chantier doit se garder de poser des précédents semblables.

— N'aie pas peur, maître, répliqua Pierre. Je ne demande cette faveur que par exception, et seulement à l'occasion de l'anniversaire de ma naissance. J'ajouterai un petit mot encore, qui te décidera peut-être à consentir à ma requête. Je sais un amateur qui pourrait bien acheter cette belle frégate-là, si tu en demandais un prix qui ne fût pas trop exagéré...

— Dieu me pardonne ! je crois que l'eau-de-vie te trouble la tête par anticipation, exclama le patron en poussant un éclat de rire. Je gage que, ce soir, lorsque tu seras réellement dans les vignes, tu t'aviseras de venir toi-même me faire une proposition pour l'achat de mon navire. Ma foi, tu débutes à merveille. Tu veux négocier l'acquisition d'une frégate dont le prix peut s'élever à quelque chose comme un demi-million de florins. Que sera-ce donc plus tard ? Il te faudra à coup sûr une flotte tout entière ? Hein !

— Mais... repartit Pierre en souriant, cela pourrait bien ne pas te déplaire, supposé que l'amateur que j'ai en vue appartienne à une maison reconnue solvable. Donc, tu demandes un demi-million de florins de cette frégate lorsqu'elle sera entièrement terminée ? Laisse-moi réfléchir quelque peu à ta demande, faire mes calculs, et, si je trouve ton prix raisonnable, ce sera marché conclu.

— Qui donc es-tu, mon ami Pierre, pour me parler de la sorte ? demanda le patron d'un ton d'ironie. Serais-tu par hasard quelque prince déguisé ? Quelque nabab des Indes ? Que sais-je ?

— Je ne suis pour le moment qu'un de tes humbles ouvriers qui te prie de vouloir accorder à ses camarades un demi-jour de congé. Quant à l'amateur que je connais pour ta frégate, tu sauras plus tard qui il est.

L'honnête Blondwyk finit par consentir à la requête du charpentier. Un cri unanime d'allégresse retentit aussitôt dans le chantier n° 3, et ce cri se changea en une clameur frénétique, lorsqu'on vit monter sur le pont du navire, par le même câble qui avait servi à y hisser le patron, un tonneau tout entier d'excellent genièvre de Schiedam et d'autres liqueurs destinées à porter des toasts au mystérieux compagnon dont il s'agissait de célébrer l'anniversaire.

Quand les enfants de Wydeman rentrèrent à la

maison chacun chargé, comme de coutume, d'un grand panier de copeaux, ils ne tarirent point sur le joyeux tumulte qui régnait sur le pont de la frégate.

— Ah ! mère, vous devriez voir cela, s'écria Willem. Ils montent et descendent l'échelle, comme des fourmis. Ils s'amusent, ils rient, ils chantent, ils mangent, ils boivent, que l'on se sent le cœur réjoui, rien qu'à les voir et à les entendre. J'ai dû monter à bord avec eux, et monsieur Pierre m'a rempli un verre d'hydromel qu'il m'a fait vider jusqu'à la dernière goutte, sans quoi je vous en aurais certainement apporté une bonne part. A coup sûr, monsieur Pierre doit être un charpentier bien riche pour donner un semblable régal à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Notre père aussi est un charpentier comme il y en a peu, et pourtant nous sommes déjà bien contents si, le jour de sa naissance, vous nous faites cuire une couple de gaufres.

— Tiens ! exclama aussitôt la mère, qui sait si Pierre a jamais de sa vie mangé des gaufres ? Sans doute en Russie on ne sait pas ce que c'est que des gaufres et des beignets.

— Eh bien, mère, ne pourrions-nous cuire quelques gaufres aujourd'hui en l'honneur de M. Pierre ? demanda Willem comme par une inspiration subite. Car il nous remet toutes les semaines le salaire qu'il a gagné.

— Tu as raison, mon enfant, tu as là une bonne idée, repartit la femme Wydeman après avoir réfléchi quelques secondes. Nous devons lui témoigner notre reconnaissance. Faisons-le dans la modeste mesure de nos moyens.

Puis, s'adressant à sa fille :

— Anna, lui dit-elle, voilà un sou ; va me chercher un peu de levure, pendant que je m'occuperai de mesurer la farine et d'allumer le feu.

Bientôt se trouva sur la table tout ce qu'il fallait pour préparer la friandise si ardemment désirée par les enfants. La pâte ayant convenablement levé, le fer à gaufres fut mis sur le feu, frotté d'un peu de beurre, et la cuisson commença. Willem et Anna se tenaient à côté de leur mère et suivaient des yeux toutes les phases de l'opération culinaire. Un cri de joie s'échappait de leurs lèvres chaque fois qu'une gaufre sortait du fer et augmentait le nombre de celles qui se trouvaient déjà toutes prêtes sur un grand plat disposé à côté du foyer. Pendant ce temps, Willem continua à raconter à sa mère tout ce qu'il avait vu sur le pont de la frégate.

— Le père aussi, disait-il, s'en donnait à cœur joie. Je ne l'ai jamais vu de si bonne humeur. Il ne cessait de causer avec M. Pierre et de badiner avec lui. J'ai même entendu que Pierre l'exhortait à recevoir en grâce notre Jacques, et à lui permettre de suivre sa vocation et de devenir marin.

En ce moment la mère sentit son cœur battre de joie et demanda avec une vive curiosité :

— Et le père que répondait-il ?

— Ah ! répliqua l'enfant, il disait ceci : « Frère, plus un seul mot sur ce chapitre-là. Car vois-tu, quand même les États-généraux des neuf provinces viendraient ici et me prieraient de faire ce que tu viens de me demander, je leur dirais : « Non ! »

Ces paroles tombèrent comme du plomb sur le cœur de la pauvre femme. Il était aisé de voir qu'elle était

navrée de la déception qu'elle éprouvait ; car elle avait eu jusque alors un assez grand espoir dans l'ascendant que Pierre exerçait sur l'esprit de Wydeman, pour oser croire qu'il en résulterait une réconciliation entre le père et Jacques. Un espoir qui s'en va, c'est un oiseau qui s'envole et qu'on voit se perdre dans les profondeurs de l'horizon, c'est l'écroulement d'un édifice qu'on s'est bâti en soi-même de mille pensées charmantes et dont on ne reconnaît plus même la forme dans ses ruines. Aussi la mère désolée éprouva-t-elle le besoin de donner un autre cours à ses idées en donnant une autre direction à l'entretien qu'elle avait engagé avec son fils.

— Crois-tu, lui demanda-t-elle, que Pierre se trouve encore dans la frégate ?

— Non, certainement il n'y est plus, répliqua Willem ; car il rentrait précisément dans sa cabine au moment où nous revenions.

— Tant mieux, dit la mère.

En disant ces mots, elle donna à chacun de ses enfants une bonne gaufre cuite à point et suffisamment refroidie. Willem l'entama aussitôt avec un appétit qui faisait plaisir à voir. Mais Anna, après avoir un moment regardé la sienne, la remit tristement sur la table.

— Eh bien ? lui demanda la mère. Pourquoi ne manges-tu pas ta gaufre ?

— Parce que cette dent me fait tant souffrir, répondit-elle en portant la main au bas de sa mâchoire.

— Toujours cette même dent creuse ? demanda Willem à son tour.

— Oui, répartit Anna.

— En ce cas il faut l'arracher, reprit Willem. Ma foi, je sais bien ce que je ferai. Quand nous irons porter les gaufres à la cabine de monsieur Pierre, je le prierai de l'arracher la dent malade. Car, en te voyant là souffrir de la sorte, je ne saurais plus manger avec appétit.

— Non, non, je t'en prie, ne lui parle de rien, dit Anna avec un petit mouvement d'effroi. J'ai bien trop peur qu'il ne me fasse plus de mal encore.

— Laisse-moi seulement faire, répliqua Willem.

Sur quoi il engagea sa mère à choisir les gaufres qu'elle destinait à Pierre. L'obscurité était déjà venue, lorsque les deux enfants se dirigèrent vers la petite cabine du charpentier, portant avec la plus grande précaution l'assiette de gaufres nouée dans une serviette.

CHAPITRE VI.

LE DENTISTE.

Quand Willem et sa sœur eurent atteint la modeste demeure où Pierre était installé, ils virent par la petite fenêtre qu'il y avait de la lumière à l'intérieur, mais ils trouvèrent la porte solidement verrouillée. Le jeune garçon frappa d'abord tout doucement à la porte, puis il frappa plus fort et plus fort encore, sans que personne bougeât pour venir ouvrir. Après plusieurs tentatives répétées, mais également infructueuses, il roula sous la fenêtre un bloc de bois, et monta dessus pour regarder ce qui se passait dans la mystérieuse maisonnette. Il aperçut Pierre accoudé sur une table,

les manches de sa chemise retroussées et les yeux fixés sur un cahier de papier qu'il paraissait lire avec une profonde attention. Auprès de lui se tenait debout un personnage inconnu, qui était drapé d'un large manteau, et qui avait l'air de répondre avec une extrême déférence, et même avec une respectueuse soumission, aux questions que Pierre lui adressait par intervalles.

Quand Willem se fut bien assuré que le charpentier était chez lui, il descendit de son observatoire et alla de nouveau frapper à la porte, en criant :

— Monsieur Pierre ! monsieur Pierre ! ouvrez-nous donc !

Quelques secondes après, le verrou de la porte grinça, et Pierre ouvrit en demandant d'un ton brusque aux enfants :

— Que voulez-vous ?

— Ma mère, répondit le garçon sans se laisser intimider par le ton que Pierre avait pris, ma mère nous envoie pour vous faire ses compliments et vous souhaiter toute sorte de prospérité et de bonheur à propos de l'anniversaire de votre naissance. Comme elle pense que dans votre pays vous n'avez pas encore eu l'occasion de manger des gaufres, et comme vous avez toujours été si bon pour nous, elle a voulu en cuire en votre honneur, et nous a chargés de vous en apporter quelques-unes.

En même temps il se disposait à dénouer la serviette. Mais Pierre, dont la mauvaise humeur s'était dissipée au naïf langage de l'enfant, répliqua :

— Entrez, mes enfants, entrez.

En parlant ainsi, il prit des mains de Willem l'assiette de gaufres ; et, la présentant au personnage étranger qui était auprès de lui :

— Tiens, Lefort, lui dit-il, goûte donc de cette friandise hollandaise.

Mais l'étranger s'inclina respectueusement et s'abstint de toucher aux gaufres.

— Ah ! je comprends, exclama Pierre. Il faut que je te donne l'exemple.

Aussitôt il commença à faire main basse sur l'assiette, et, tout en mangeant, il se répandait en éloges sur l'excellente friandise qu'il dévorait à belles dents. Alors seulement l'inconnu se décida à prendre à son tour une de ces excellentes gaufres, et avoua que jamais il n'avait rien goûté de plus exquis.

Quand l'assiette fut vidée, Pierre dit à Willem :

— Mon enfant, remercie bien ta bonne mère des vœux qu'elle m'a adressés et des gaufres délicieuses qu'elle m'a envoyées. Je n'oublierai jamais la délicate attention qu'elle a bien voulu avoir pour moi.

Puis il lui remit l'assiette et la serviette, et le poussa doucement vers la porte, comme un homme qui veut écarter un témoin importun dans un moment où il désire reprendre une affaire au milieu de laquelle on est venu l'interrompre. Mais Willem ne se laissa pas déconcerter, bien que la présence de l'étranger l'eût quelque peu intimidé.

— Mon bon monsieur Pierre, dit-il, j'ai encore à vous faire une prière, à vous demander une chose importante. Tenez, voici ma pauvre sœur Anna qui n'a pas même pu avoir le plaisir de manger une gaufre le jour de votre naissance, parce qu'elle souffre horriblement d'une dent qui est creuse. Ne voudriez-vous pas avoir l'extrême bonté de lui arracher cette dent qui lui fait tant de mal ? Vous êtes si singulièrement habile

en toutes choses, et vous avez dans votre portefeuille une quantité de pinces, de ciseaux et de couteaux, comme je m'en suis aperçu le jour où cet éclat de bois avait sauté dans l'œil de Jérôme...

— Eh bien, que dis-tu de cela, Lefort? demanda Pierre à son compagnon en riant de tout son cœur. Ne suis-je pas un véritable Protée?

A ces mots il poussa au milieu de la cabine l'esca-beau de bois qui lui servait de siège, et pria Anna de s'y asseoir.

— Maintenant, mon enfant, lui dit-il, montre-moi la dent qui te fait mal.

Anna ouvrit sa bouche toute large, et Pierre, sa chandelle d'une main, interrogea de l'autre la dent que la jeune fille venait de lui indiquer.

— Certainement, ma petite, il faut que cette dent parte, reprit-il en ouvrant son portefeuille d'où il tira une petite pince d'acier.

Puis, s'adressant à son compagnon et lui remettant la chandelle :

— Allons, Lefort, éclaire-moi, lui dit-il.

Pendant que Pierre introduisait la petite pince dans la bouche d'Anna, et cherchait à saisir à l'endroit convenable la dent creuse, le regard inquiet de Willem s'arrêta par hasard sur l'étranger qui se tenait penché du côté d'Anna pour mieux éclairer son compagnon dans l'opération qu'il faisait. L'enfant ne put en croire ses yeux. Il remarqua avec une sorte de stupéfaction que l'inconnu portait sous son manteau, légèrement entr'ouvert en ce moment, un uniforme richement brodé d'or, qu'il avait une épée au côté, et une plaque étincelante de pierreries sur la poitrine. Il se crut d'abord le jouet d'un rêve, et dut y regarder à plusieurs reprises pour s'assurer positivement qu'il avait bien vu. Quand il se fut parfaitement convaincu de la réalité de sa vision, il éprouva une grande anxiété, une sorte d'épouvante dont il ne put se rendre compte et qu'il chercha vainement à s'expliquer. Pendant ce temps l'opération était finie, et l'étranger s'était de nouveau enveloppé de son manteau. Alors Willem recommença à douter de ce qu'il avait pourtant si bien

vu, et il murmura en lui-même :

— C'est impossible; mes yeux m'ont trompé.

— Mon Dieu! quel bien-être j'éprouve! s'écria dans ce moment Anna. Je me sens entièrement soulagée. C'est comme si un souffle m'eût enlevé la douleur que je ressentais si vivement tout à l'heure encore.

S'adressant ensuite à Pierre, dont elle serra la main dans ses deux petites mains :

— Merci, mon bon monsieur Pierre; mille fois merci, lui dit-elle.

Willem se joignit à sa sœur, et ce fut une scène vraiment touchante que la démonstration de reconnaissance dont le charpentier fut l'objet de la part des deux enfants. Mais, comme si le service qu'il venait de rendre à la jeune fille ne méritait pas à ses yeux tous ces témoignages, il leur dit :

— Mes petits amis, cela ne vaut pas la peine de me combler ainsi de remerciements. Quant à cette dent, je la garderai en souvenir de vous. Elle enrichira ma collection, qui commence à être passablement nombreuse, ajouta-t-il en se tournant vers Lefort.

Anna quitta la cabine de Pierre, heureuse comme si elle eût repris une vie nouvelle, et ne tarissant pas d'éloges sur l'habileté du charpentier, grâce à laquelle elle put, le soir même, se régaler d'une excellente gaufre et espérer un bon sommeil. Quant à Willem il rentra à la maison, tout préoccupé de ce qu'il avait vu et se perdant en mille conjectures sur le mystérieux compagnon de Pierre. Ces conjectures, il ne manqua pas de les communiquer à sa mère. Mais celle-ci, en femme sensée qu'elle était, défendit sévèrement à son fils de parler à personne de ce que le hasard lui avait permis de voir. Cependant, depuis ce moment, elle ne put s'empêcher elle-même de réfléchir sans cesse à ce qu'elle venait d'entendre, et de rouler dans son esprit une foule de suppositions sur l'explicable personnage à l'uniforme brodé d'or et à la plaque garnie de pierreries.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN THÉÂTRAL.

La critique théâtrale fait diète. Les théâtres vivent, pour la plupart, des reliefs de leur répertoire. Seul l'Odéon a voulu régaler son public d'un fruit nouveau, qu'il intitule la *Reclame*. Comme idée, la réclame est quelque peu cousine de la *Camaraderie* de M. Scribe. Mais, au point de vue du succès, les deux pièces ne sont point de la même famille. Les amis de M. Arnould Frémy, prétendent que sa comédie n'a qu'un tort, celui d'être trop spirituelle. Soit, mais c'est qu'elle ressemble apparemment aux enfants qui ont trop d'esprit : elle est condamnée à ne pas vivre.

Le théâtre français, quant à lui, ne se donne pas la peine de se mettre en frais de nouveautés : il a trouvé une mine d'or dans les reprises. *Lady Tartufe*, sous les traits

de mademoiselle Plessy, qui se montrait à nous dans ce rôle où elle était la coqueluche de Saint-Petersbourg, a eu tout l'attrait et le succès d'une pièce nouvelle. Le *Jeune mari*, ressuscité tout exprès pour Bressant, paraît disposé à fournir une nouvelle et brillante carrière.

On parle d'une autre reprise appelée à faire courir tout Paris. Il s'agit du chef-d'œuvre de Lesage, de *Turcaret*, une vraie comédie de circonstance. Certes, si tous les Turcarets du jour ont la curiosité d'aller se contempler eux-mêmes, le théâtre français est sûr de faire pendant longtemps salle comble.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Où en sommes-nous de la mode et de ses caprices, par ce temps affreux, détestable, qui n'est ni l'hiver ni l'automne, qu'il faut

maudire, car pas une femme élégante ne peut risquer dans les rues ses pieds délicats, au milieu de la bourbe épaisse et continuelle qui nous envahit? Point de promenades possibles, parlant point de toilette de ville, si

ce n'est en voiture pour les visites indispensables. Les toilettes de bal et de soirée sont donc à l'ordre du jour.

Il y a eu un grand bal aux Tuileries, et l'on y a remarqué les toilettes les plus somptueuses. La maison *Delisle*, qui renferme tout ce que l'art et l'industrie inventent de plus merveilleux, avait fourni pour cette fête beaucoup de robes d'une richesse inouïe. Les unes en étoffe de soie, ornées de splendides volants, avec médaillons et bouquets

aux couleurs vives et chatoyantes; d'autres, toute couvertes de gracieuses guirlandes enlacées, ou de dessins, capricieusement jetés sous l'impulsion de la fantaisie et qui produisaient un effet délicieux.

Il y avait aussi quelques gazes lamées.

Les robes en étoffes diaphanes, sont toujours excessivement vaporeuses. Celles en tulle ont souvent jusqu'à six jupes que nous devrions plutôt, dans ce cas, nommer volants; parfois ces jupes sont simplement ourlées, et, au-dessus de l'ourlet, on pose de petits rouleaux de satin; d'autres fois il y a, dans l'ourlet même, un large ruban de satin et point de rouleaux au-dessus.

Comme variété, on peut aussi border les jupes avec des ruches de tulle uni encadrées de petite blonde; cela est fort joli.

Si on le préfère, les jupes se découperont du bas à larges dents, et ces dents seront entourées de ruches en ruban n° 3 ou 4, mais doubles et bien fournies. Pour cela, on met deux ruches simples l'une dans l'autre. C'est le moyen de les avoir plus rondes qu'en faisant une seule à doubles plis.

On fait encore des jupes entièrement bouillonnées.*

Quelques doubles jupes se bordent aussi d'une chaîne de fleurs, ou de branches de corail, placées alors de distance en distance.

Nous en avons vu au bord desquelles se trouvaient des petits galons d'or ou d'argent, qui surmontaient des feuillages de fantaisie de différentes couleurs: bleu de ciel, rose, vert. Madame de *Laere* a créé des choses ravissantes pour garnitures de robes.

Les coiffures sont en harmonie avec le reste.

Sur beaucoup de robes en taffetas à doubles jupes on pose des volants en tulle.

On met, sur celles de moire antique, de charmantes garnitures en plumes ou en marabouts.

Voici la description de quelques jolies toilettes faites par madame *Céleste Ladraque*, dont la réputation est depuis longtemps bien établie en France et à l'étranger, et chez laquelle nous avons eu le bonheur de prendre souvent nos plus gracieux modèles. Parmi nos couturières en renom, madame *Céleste Ladraque* se place en première ligne.

Une robe de moire antique rose était garnie de quatre volants en dentelle noire. Le dernier montait jusqu'à la taille. Berthe semblable; dentelle noire aux manches.

Une robe de taffetas bleu de ciel garnie de volants en tulle bleu bordés de petites ruches *neige*.

Corsage drapé, manches bouffantes.

Une robe de satin blanc recouverte d'une jupe de tulle bouillonnée avec semé de fleurettes.



A. de B...

M. GORON, dessinateur

MIGNON.

Manches de tulle bouillonné.

Fleurs au corsage, semblables à celles de la jupe.

Berthe de tulle en harmonie avec la jupe.

J'ai parlé plus haut de volants en dentelle noire sur une robe de couleur. Cela est de nouveau très en vogue cet hiver, et, à ce propos, je vous rappelle les belles dentelles de M. *Ferguson* aîné. On sait que c'est le seul fabricant auquel nous devons la vraie dentelle de Cambrai. Grâce à lui, toutes les femmes, même de fortune modeste, peuvent porter cet ornement délicieux qui sied si admirablement et double l'élégance d'une toilette sous quelque forme qu'il se présente; soit comme garniture de robe, soit comme mantelet, pointe de châle ou voilette. M. *Ferguson* a de tout cela l'assortiment le plus riche, le plus varié, le plus complet. Ses dessins, parfaitement imités de ceux de Chantilly, sont d'une somptuosité sans pareille. Enfin les femmes riches, qui ne voulaient autrefois nulle autre chose que la dentelle de Chantilly, n'hésitent point aujourd'hui à porter la dentelle de Cambrai, dont l'avantage est de coûter six à dix fois moins que l'autre, en produisant de même un très grand effet.

Il y a encore un autre genre de dentelle que M. *Ferguson* a mis à la mode, et dont on fait des mantelets de soirée et des garnitures de confections; c'est la dentelle *lama*. Je vous en ai parlé déjà comme d'un ornement joli, solide, et d'un prix très modéré. Je vous recommande de nouveau cette innovation, qui est réellement très élégante.

Les toilettes du soir sont d'une extrême élégance. On choisit pour cela les plus belles étoffes soit à rayures, soit à rames brochés ou volants Pompadour; ou bien encore la moire antique en nuances claires, telles que: rose, bleu de ciel, vert pomme, gris-perle. La couleur jonquille est aussi très en faveur.

Quand les jupes ne se font point à volants, on les garnit, en tablier ou sur les côtés, avec de riches dentelles et des nœuds de ruban.

On mêle parfois à ces ornements des perles ou du jais blanc, selon la nuance de la robe.

Sur les robes de taffetas uni on met des volants, ou bien elles se font à double jupe.

Toutes les robes de grande toilette doivent être décolletées. En demi-toilette, on conserve les corsages montants avec basques.

Pour les coiffures de soirée, on peut maintenant consulter madame de *Laere*, dont le goût parfait invente de si gracieuses choses! J'ai admiré chez elle, hier, des modèles de la plus ravissante distinction.

Les uns se composent de fleurs et de blonde. D'autres figurent une espèce de cache-peigne en plumes, avec torsade de velours et dentelle d'or. Puis viennent des résilles d'or, de velours, de chenille; des étoiles de blonde, posées sur une espèce de petit fond en tulle noir et auxquelles s'ajoutent des coques de velours avec pans flottants ou des fleurs. Tout cela charme les yeux et séduit aussitôt.

La forme des confections est bien arrêtée, il ne se fait maintenant rien de neuf. Les deux modèles dominants sont le *manteau-châle*, que nous avons tant admiré dans la maison *Delisle*, et la *casaque* ajustée à longue jupe. Il faut y ajouter le *talma* à grandes manches, puis le *paletot* garni de fourrure, qui n'a pas perdu sa vogue, surtout lorsqu'il est orné d'une riche bande de martre.

L'hermine s'emploie toujours pour les sorties de bals en velours. On en fait aussi de ravissantes en cachemire ou en satin pour jeunes personnes, et on les garnit de cygne.

Mademoiselle *Anna Loth*, dont le magasin recèle ce qui se crée de plus charmant en objets de lingerie, nous a montré de délicieux modèles de fichus de fantaisie. C'est un mélange de bouillonnés, de dentelle, de ruban, qu'on ne saurait décrire positivement. Quelques-uns sont à pans très longs, d'autres s'arrêtent sous le bras. Puis mademoiselle *Anna Loth* fait aussi des berthes de fantaisie, pour

mettre sur les robes du soir ou de bal. Quelques-unes sont drapées et ornées de bouclettes en ruban. Il y en a avec des bouillonnés de tulle; ou bien ce sera un très large ruban n° 22, entouré d'une haute blonde blanche que surmonte une petite dentelle noire. Devant et derrière il y a un nœud. Tout cela est d'une exquise coquetterie, comme tout ce qui sort de chez mademoiselle *Anna Loth*.

Que dirons-nous des chapeaux?

Madame *Alphonsine* invente journallement les modèles les plus ravissants, et toutes nos élégantes se donnent rendez-vous dans ses salons. Voici ce que j'ai remarqué le plus dans la dernière visite que je lui ai faite.

Un chapeau en velours royal blanc. Une fanchon de blonde voile le fond. Le bavolet, très haut, est aussi recouvert de blonde. De chaque côté de la forme, et avançant sur la passe, un bouquet de têtes de plumes. Dans l'intérieur, tour de blonde, puis une rose avec deux têtes de plumes d'un côté.

Un autre modèle était en velours épinglé rose moucheté. Une belle blonde se renversait au bord de la passe et allait tourner sur le bavolet. D'un côté de la forme il y avait quatre têtes de plumes panachées blanches et roses. De l'autre, une espèce de nœud en velours épinglé était placé presque sur l'oreille. Ce chapeau, d'une élégante simplicité, avait une grâce indescriptible.

Un troisième modèle était moitié velours groseille plain et moitié velours épinglé blanc. C'est le fond qui était blanc et de forme fuyante. Bavolet très haut bordé de velours groseille, que surmontait une large blonde. Point de plumes. De chaque côté des touffes de blonde noires, auxquelles se mêlent des bouclettes de velours à bouts flottants. Sur le fond traverses en velours, sous la passe boules de mûres sans feuillage, de couleur groseille.

Ce chapeau a un cachet particulier d'originalité et de grâce. C'est un des modèles préférés.

Pour le soir, j'ai vu quelques chapeaux en crêpe blanc, rose, bleu de ciel, ornés de marabouts. Puis de charmantes capotes à fond chiffonné, moitié taffetas, moitié velours, pour demi-toilette.

À côté de cela, des coiffures de soirée de la plus somptueuse élégance, composées de fleurs, de velours, de dentelle d'or, auxquelles se mêlent de grosses perles qui retombent en grappes sur le cou, comme on en voit aux belles odalisques. Madame *Alphonsine* fait de la poésie dans ses modes. On dirait qu'elle a puisé ses inspirations dans les somptueux harems de l'Orient, où tout est mis en œuvre pour embellir les femmes. On ne leur demande point autre chose que ceci: *plaire au maître*. Elles ne savent absolument rien que se parer. Aussi tout ce qu'elles portent est-il d'une extrême richesse.

Et maintenant, mesdames, je rappelle à celles de vous qui sont éloignées de la capitale, la maison de commission *Lassalle et comp.* Vous savez que, sur la plus simple demande, M. *Lassalle* expédie, en objets de toilette, étoffes, bijoux, diamants, cachemires, dentelles, tout ce que l'on peut souhaiter. Il en est de même des objets d'art, meubles, pendules, etc.

La grande spécialité de la maison *Lassalle*, c'est la commission en toute espèce d'articles, constituant le luxe, le confort, la véritable élégance. Elle se charge de fournir des trousseaux complets, des corbeilles de mariage, des ameublements entiers. Elle envoie à choisir, sans obligation d'achat, les objets les plus nouveaux et les plus recherchés; elle facilite le choix de tous ces articles par un grand nombre de modèles réunis dans ses fabriques spéciales. Enfin, rien n'est plus commode que de s'adresser à elle quand on ne peut faire soi-même ses achats; et cette maison est aujourd'hui si connue, que je crois qu'une lettre adressée à MM. *Lassalle et comp.*, en Europe, lui parviendrait sans retard.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 486.

TOILETTE PARÉE. — Coiffure impératrice. Cheveux en bandeaux relevés, roulés en arrière. Nœud de cheveux très bas sur la nuque. Couronne en feuillage de velours pourpre, avec grappes de fruits d'or. Le fond de cette coiffure enferme, en guise de *cache-peigne*, tous les cheveux de derrière. Deux branches plus légères s'en détachent pour remonter de chaque côté derrière les bandeaux.

Pardessus de bal en cachemire blanc, doublé de taffetas blanc et orné de velours épinglé cerise et de plissés en ruban cerise.

Ce pardessus est taillé en *talma* très ample dans le dos. La partie qui simule une manche est cousue derrière tout du long au pardessus. Ce vêtement a un très ample capuchon, doublé piqué. Une bande de velours cerise forme plastron devant, partant à rien de l'encolure, qui est bordée d'un plissé en ruban. Ce velours entoure tout le vêtement. Une bande pareille, qui vient se terminer en pointe devant, borde la manche. Un plissé garnit le haut de ce velours.

Robe en riche tissu de soie blanche, terminée au bas par une large disposition brochée en vert clair avec médaillons blancs. Le broché est de deux verts.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau-capote en velours noir et satin bleu, orné de petits velours noirs, de dentelles noires et de fleurs de velours bleu.

Le bandeau sur le front est en velours noir; le bord de la passe est en velours noir sur une largeur de 6 centimètres. Sous un côté, il y a de grandes feuilles en velours bleu, avec des grappes

de fruits en velours bleu: ce sont des mûres enfilées et tombant souples. Mentonnières de blonde aux joues seulement.

La tête est en satin bleu à coulisses; il n'y a pas de calotte. Ce qui forme le fond de la capote se compose de bouillons en satin retombant les uns sur les autres et enfermés dans des anneaux bouclettes en velours noir, dont les bouts retombent libres sur le bavolet, qui est en satin bleu, avec un bord en velours noir, garni d'une dentelle noire.

Basquine de ville en drap noir, ornée de galons et d'effilés de soie noire.

Cette basquine est montante et très ajustée, et garnie d'une berthe à bords ondulés, formant un peu le V devant et s'arrondissant derrière, bordée d'un galon et d'un effilé.

Manche droite du haut, garnie d'un volant ondulé, bordé comme la berthe, avec manche de dessous unie.

La basque, qui tient au corsage, a peu d'ampleur devant et tuyaute beaucoup derrière, est ondulée au bas et garnie comme la berthe et comme le volant de la manche. Une seconde grande basque unie, mais aussi fort ample, est rapportée sous la première basque.

Robe en taffetas, à double jupe, garnie de bandes en travers en velours et d'un effilé en chenille.

La première jupe descend fort longue sur la jupe de dessous; elle se termine par trois bandes de velours ayant progressivement 2, 4 et 6 centimètres, puis par un effilé chenille de 10 centimètres.

La jupe de dessous se termine par trois bandes ayant 6, 4 et 10 centimètres.

BLUETTES ET BOUTADES.

- .. Respectons les cheveux blancs, mais surtout les nôtres.
- .. L'esprit fait vivre un ouvrage; le génie l'empêche de mourir.
- .. Le bonheur de l'âme sensible s'accroît de ce qu'elle retranche au malheur d'autrui.
- .. Les personnes qui voient toujours le bonheur chez les autres sont à l'ordinaire celles qui ne le trouvent nulle part.
- .. Les biens qu'on espère toujours sont les seuls qui ne trompent jamais.
- .. L'adversité, qui nous rend indulgents pour les autres, les rend sévères envers nous.
- .. Si vite que parvienne aux rois de la terre la requête d'un grand, la prière d'un petit arrive plus vite au roi du ciel.
- .. L'expérience qui ne nous fait pas meilleurs nous rend plus coupables.
- .. Si petite que soit notre destinée, la bonté de Dieu s'y fait une large place.
- .. L'amour, pour les vieillards, est le soleil sur la neige; il les éblouit plus qu'il ne les réchauffe.
- .. Dans un entretien avec l'égoïste, tout sujet conduit à son moi, comme tout chemin mène Rome.
- .. La vie est le meilleur remède contre l'étonnement.
- .. L'avare n'est prodigue que de raisons pour économiser.

- .. Le doute naît de l'esprit, la foi est la fille de l'âme.
- .. A Paris, l'esprit court les rues; aussi est-il parfois crotté.
- .. Les athées ont de meilleures raisons de craindre Dieu que de croire en lui.
- .. Rien de tel pour conserver le corps que de n'avoir point de cœur.
- .. A l'auteur qui fait aimer ses livres je préfère celui qui s'y fait aimer.
- .. L'enfant, comme une branche flexible, devient pour ses parents, suivant l'éducation qu'il en reçoit, une couronne ou une verge.
- .. Le blâme ne nous fait pas pires, ni l'éloge meilleurs.
- .. La perversité du cœur bannit la foi, car si, pour les bons, croire, c'est espérer, pour les méchants, c'est craindre.
- .. Les bons magistrats vivent pour servir leur pays; les mauvais le servent pour vivre.
- .. On aime la vertu comme l'on hait le vice, sans qu'il y paraisse.
- .. Le souvenir d'une mère est l'écrin contenant les plus purs bijoux de la mémoire du vieillard.

J. PETIT-SENN.



du soir ou de bal. Velours
de bouclettes en ruban. A
de tulle; au lieu de s'en
entouré d'une bande blanche
ne dentelle noire. L'ornement
ceci est d'une espèce de
et de chez mademoiselle
s chapeaux?
inventé journellement. On
et toutes nos élégantes en
salons. Voici ce que j'ai
visite que je lui ai faite.
lours royal blanc. Une
Le bavolet, très long, est
de chaque côté de la tige, et
bouquet de tiges de blanch
monde, puis une rose avec
était en velours épinglé
de se renversant au bord de
bavolet. D'un côté de la
plumes panachées blanches
ce de nœud en velours épi
raille. Ce chapeau, d'un
riche indescriptible.
é était moitié velours épi
nglé blanc. C'est le fait
nyante. Bavolet très long
surmontant une large blan
côté des tiges de blanch
les bouclettes de velours à
erses en velours, avec la
e, de couleur grasse.
achet particulier d'organ
odèles préférés.
quelques chapeaux en
és de marabouts. Puis de
né, moitié tulle, moitié

Madame Juliette L...

LE CHARPENTIER DE SAARDAM.

NOUVELLE HISTORIQUE (1697)

(Suite. — Voyez page 129)



Dauvrik

Est-ce toi l'audacieux qui s'est permis de porter la main sur le socle de la république ?

CHAPITRE VII.

LE SOUFFLET.

Depuis ce jour, on voyait fréquemment des étrangers visiter la petite maison de Pierre, et on les entendait s'entretenir avec lui dans une langue que personne ne comprenait. Quel motif les attirait ? personne n'eût pu le dire. Mais on conjecturait généralement que leur venue avait pour objet la négociation relative à l'achat de la frégate qui se trouvait sur le chantier. En effet, l'un d'entre eux, après avoir eu une longue conférence avec le jeune charpentier, se rendit un matin chez maître Blondwyk, signa le marché et paya le navire en belles traites sur une des maisons de commerce les plus considérables d'Amsterdam. L'affaire étant conclue, l'inconnu retourna immédiatement chez Pierre, sans doute pour l'informer de ce qui venait de se passer. Celui-ci en parut au comble de la joie, et l'on

eût presque dit que cette belle frégate venait d'être achetée pour lui-même. Il serra, avec une véritable effusion de cœur, la main de l'étranger ; et, au moment où son hôte reprit le chemin d'Amsterdam, il voulut l'accompagner jusqu'à l'extrémité du chantier.

Or, au moment où Pierre venait de sortir avec l'étranger, le hasard fit que Wydeman vint à la cabane de son jeune camarade pour le voir. Comme la porte était entrebâillée, il entra tout droit dans la petite chambre, et à son grand étonnement il n'y trouva personne. Il conclut fort judicieusement que Pierre ne pouvait être allé bien loin et qu'il ne tarderait pas à rentrer, sans quoi il n'aurait pas manqué de fermer sa maisonnette à double tour. Il avait deviné juste. Car il s'était à peine écoulé quelques minutes, que le jeune charpentier rentra chez lui et trouva Wydeman assis à la table toute chargée de dessins, de lettres, de comptes, de notes de tout genre, parmi lesquels se trouvait précisément le contrat de la vente conclue

avec maître Blondwyk. Cette apparition fut pour Pierre un coup de foudre. Il s'arrêta un moment sur le seuil de la porte; les veines de son front se gonflèrent, et ses yeux semblaient darder des éclairs. Puis d'un seul bond il s'élança sur l'innocent Wydeman, le saisit d'une main de fer à la gorge, et le secouant avec une incroyable fureur :

— Brigand, s'écria-t-il, qui t'a permis de te glisser dans ma chambre et de fureter dans mes papiers ?

Nous l'avons déjà dit, Wydeman était d'un caractère singulièrement irascible et prompt à s'enflammer. Cependant au premier mouvement de Pierre il se borna à montrer une surprise extrême et à fixer sur son agresseur des yeux étonnés, qui semblaient lui demander l'explication de cette attaque dont il ne comprenait pas le motif. Mais, lorsqu'il entendit l'accusation que lui lança son jeune camarade, il devint pâle comme un linceul. Ses lèvres s'agitèrent, sans pouvoir trouver une parole. On le voyait, un orage grondait dans le cœur du vieux charpentier, qui toutefois ne fit aucun mouvement pour se dégager de l'étreinte du jeune homme, et qui continuait à le regarder avec une indicible stupéfaction. Au bout de quelques secondes seulement, il retrouva l'usage de la parole et dit d'une voix vibrante.

— Pierre Michaelow, j'étais venu dans ta maison pour te remercier de ta générosité. Je viens d'apprendre que tu as remis ton salaire à ma famille, pour laquelle tu as eu tant de bontés déjà. Maintenant nous sommes quittes l'un envers l'autre. En sursaisant l'accusation injuste que tu viens de produire contre mon honneur, je t'ai payé la dette de la reconnaissance, et je te conseille pour toi-même d'éviter désormais tout contact avec moi et avec les miens. Tu n'as pas encore appris à me connaître, sans quoi tu te serais conduit autrement à mon égard.

En disant ces mots, Wydeman, que Pierre venait de lâcher, se leva de l'escabeau où il était assis et sortit de la cabane, la tête haute comme un homme dont la conscience n'a rien à lui reprocher. A peine fut-il parti, que son jeune camarade se mit à repasser et à recompter ses papiers; il les trouva tous dans le meilleur ordre, et put se convaincre que personne n'y avait mis la main. Alors il se prit à réfléchir et se repentit amèrement de l'acte de violence qu'il avait commis; car, s'il était facile à se mettre en colère, il était loin d'être vindicatif. Du reste, il avait parfaitement reconnu à la réponse calme et ferme de Wydeman, que le brave homme était complètement innocent de l'indiscrétion qui lui avait été imputée. Aussi voulait-il réparer sa faute et aller demander pardon à son vieux compagnon de travail.

Il alla donc tout droit à la maison du charpentier.

— Ton mari est-il là ? demanda-t-il à la femme en entrant dans leur modeste demeure.

— Non, monsieur Pierre, répliqua Jeanne. Mais il ne doit pas tarder à rentrer, car il est seulement allé chez maître Blondwyk. Asseyez-vous un moment, si vous avez à lui parler.

En disant ces mots elle approcha un escabeau et le présenta au jeune étranger, espérant d'amener la conversation sur son pauvre Jacques. Mais Pierre la remercia; et, au lieu de prendre place sur le siège, s'avança vers une étagère qui était accrochée à l'une des parois de la chambre et sur laquelle étaient dis-

posés les outils de Wydeman. Toujours désireux de s'instruire, il les examina attentivement les uns après les autres. Mais ce qui fixa particulièrement son attention ce fut une de ces scies à la main qu'on appelle égohines. Il n'en avait jamais vu de semblable. Aussi voulut-il en essayer l'usage. Il prit donc une petite bûche qui se trouvait auprès du foyer et il se mit bravement à la scier. Comme il était entièrement absorbé par ce travail, il ne remarqua point que Wydeman venait de rentrer. Il ne s'en aperçut qu'en se sentant rudement appliquer sur la joue une main calleuse, et en entendant une voix vibrante de colère s'écrier :

— Brigand, qui t'a permis de te glisser dans ma maison et de fureter dans mes outils ?

On peut se figurer quel effet terrible cette agression inattendue produisit sur le jeune charpentier. Une rougeur subite lui couvrit le visage, et ses prunelles s'allumèrent comme des braises quand un coup de vent y souffle. Ses lèvres se mirent à vibrer, et sa main tremblante ressaisit l'égohine qu'il avait laissé échapper. Dans l'état de surexcitation où il était, il allait se livrer à une sanglante extrémité.

— Misérable ! s'écria-t-il enfin d'une voix sinistre. Comment ? tu as eu l'audace de mettre la main sur moi, sur moi qui...

Mais la fureur ne lui permit pas d'achever sa phrase commencée.

Les deux hommes exaspérés se trouvaient face à face et se mesuraient des yeux. Ils allaient évidemment en venir aux mains et engager une lutte qui eût peut-être fini par une déplorable effusion de sang. Mais, avant que Jeanne eût eu le temps de se jeter entre eux, Pierre était déjà parvenu à se maîtriser complètement; son visage s'était rassénéralé, sa pose avait pris un caractère tout à fait pacifique, et il dit d'une voix calme et tranquille, en offrant la main à son adversaire :

— Camarade, c'est moi qui ai tort. Je t'ai offensé le premier. Ainsi pardonne-moi.

Wydeman était loin de s'attendre à un semblable langage. Cependant il n'en comprit ni la grandeur ni la noblesse, et il demeura insensible à la générosité de Pierre Michaelow. Sans y répondre autrement que par un regard de dédain, il se dirigea vers la porte de la chambre et sortit, laissant le jeune homme immobile de stupéfaction. Après le départ du doyen des charpentiers, le Russe devint tout pensif, s'accouda sur le bord de la fenêtre, et laissa tomber sa tête dans ses deux mains, comme pour mieux suivre le cours des réflexions qui se heurtaient dans son esprit. Pendant ce temps, la femme Wydeman, toute tremblante encore de la scène dont elle venait d'être témoin, s'était approchée de lui pour essayer de le calmer par quelques paroles amicales. Il ne parut pas d'abord vouloir l'écouter. Mais, au bout de trois ou quatre minutes, il se retourna et lui dit :

— Femme, tu ne comprends pas, tu ne saurais comprendre quelle chose inouïe vient d'arriver. Il y a peu de jours à peine j'atteignais ma vingt-cinquième année, et, jusqu'à présent, écoute bien ce que je te dis, pas une main n'a osé me frapper, comme, j'en fais le serment, aucune main ne se hasardera à me frapper à l'avenir, cet avenir fut-il de mille ans. Tu peux m'en croire, il s'en est fallu de bien peu que je ne fisse un malheur irréparable, et que le sang ne

coulat dans cette maison. Car rien ne m'empêchait de punir de la mort l'offense qui m'a été faite, de te rendre veuve, toi, et de rendre tes enfants orphelins. Ce qui m'a retenu, vois-tu, ce n'est ni la crainte de vos juges ni celle de vos États-Généraux ; c'est uniquement celle du Christ notre Sauveur, lui qui a subi l'insulte, la dérision, l'outrage et les mauvais traitements sans se plaindre. Aussi, femme, tu peux lui rendre grâce, à lui, qui, par son divin exemple, m'a donné la force de triompher de mon emportement et d'étouffer en moi le cri de la vengeance.

Jeanne, sans pouvoir proférer une parole, regardait fixement le jeune homme qui semblait transfiguré tant son attitude et son maintien étaient devenus imposants.

— Aie bien soin, reprit-il d'un ton plus calme, de prévenir ton mari qu'il ne se vante à personne de la violence qu'il a exercée sur moi, non pas que je craigne qu'en divulguant cette offense il puisse me causer quelque honte. Il me suffit de la ferme conviction où je suis que j'ai remporté aujourd'hui sur moi-même la plus grande victoire de ma vie. Mais avertis-le pour sa propre sûreté ; car il pourrait se faire qu'en apprenant ce qui s'est passé, d'autres se crussent, malgré moi, obligés d'en tirer vengeance et de réclamer le sang de l'imprudent qui a osé me toucher. Voilà pourquoi je désire que ni toi ni ton mari ne souffriez mot sur ce fait.

Profondément émue de ce langage, Jeanne saisit la main du jeune charpentier et la baigna de ses larmes.

— Monsieur Pierre, vous avez toujours été si bon et si généreux pour nous ! lui dit-elle en sanglotant. Allez-vous maintenant nous en vouloir à cause d'un mouvement de colère de mon mari ?

— Non, certainement non, Dieu m'en garde, répartit Pierre. Loin de là, je ferai tout ce qui me sera possible pour vous prouver le contraire.

Sur quoi il prit congé de la femme Wydeman, et regagna tranquillement sa cabane.

Chemin faisant, il ne cessait de se répéter :

— Oh ! me voilà parfaitement convaincu qu'il n'a pas lu les papiers qui se trouvaient sur ma table ; car, s'il en avait pris connaissance, il se serait bien certainement gardé de lever la main sur moi.

CHAPITRE VIII.

LE VOYAGE D'ESSAI.

La frégate était terminée, et le jour était proche où elle allait être lancée à la mer. Déjà l'on avait commencé à dégager les longuerines et les poutres qui servaient à soutenir des deux côtés le formidable colosse. Le navire était posé sur un plan incliné, l'arrière un peu élevé, l'avant appuyé sur d'énormes rouleaux de bois et déjà penché vers l'eau, son élément naturel. La plupart des charpentiers qui y avaient travaillé s'étaient promis d'assister du haut du pont au moment solennel où la frégate, libre et dégagée de toutes ses entraves, descendrait du chantier et s'emparerait victorieusement des flots. On comprend aisément que Pierre ne fut pas un des derniers à désirer d'être des leurs. Mais on ne manqua pas de lui dire qu'en lançant un vaisseau, on n'était pas toujours sûr que

l'opération se fit sans accident, et qu'au moment où l'avant plongeait violemment dans la mer, celle-ci roulait d'ordinaire en masses énormes sur le pont, ce qui lui donna beaucoup à réfléchir, à lui qui avait une horreur naturelle de l'eau. Le jeune Russe était trop fier pour ne pas craindre de se donner en spectacle à ses compagnons et d'être pour eux un objet de risée si le malheur voulait que, dans l'instant suprême, il montrât de la faiblesse ou de la peur. Aussi, pour essayer d'abord s'il serait capable de supporter courageusement l'épreuve, résolut-il de faire une course en pleine mer, sauf à se décider ensuite sur le parti qu'il prendrait. Il avait appris de la femme Wydeman que son fils Jacques était au service d'un patron pêcheur dans un village voisin, et plusieurs motifs l'engagèrent à s'adresser de préférence à ce jeune homme pour diriger la chaloupe dans laquelle il se promettait de faire son excursion maritime.

La petite embarcation amarrée au rivage, se balançait gaiement sur les flots. Elle était légère comme une coquille et se livrait à tous les caprices de l'eau qui semblait jouer avec elle. Pierre la regarda non sans quelque émotion, et il éprouva une certaine anxiété en comparant cette frêle construction à l'immensité de la mer. Elle portait à l'avant et à l'arrière une sorte de petite cabine, destinée à offrir un refuge, en cas de pluie, à une partie du modeste équipage qui la montait d'ordinaire. Le reste n'était point ponté, et servait à contenir le chargement.

Dans l'absence de son mari, la femme Wydeman avait aidé son fils à porter au rivage les rames et la voile. Quand les rames se trouvèrent disposées dans la barque et que la voile eut été attachée au mât, Pierre éprouva une inquiétude plus grande encore.

— Es-tu bien sûre, demanda-t-il à la femme, que ton fils s'entend à diriger convenablement cette coquille-là, et qu'elle nous ramènera à bon port ?

— N'ayez pas peur, monsieur Pierre, répondit-elle. On navigue plus sûrement dans une barque de cette espèce que dans un vaisseau à trois mâts. Quant à mon Jacques, je vous défie de trouver un marin plus habile dans toute la Hollande. Je ne craindrais pas de me mettre en mer avec lui fût-ce pour aller jusqu'aux Indes.

A cet éloge maternel la modestie de Jacques s'émut, et son visage se couvrit d'une vive rougeur. Il ne dit pas un mot, mais il s'appêta à prouver que sa mère n'avait pas aventuré une syllabe de trop.

Quand ses derniers apprêts furent terminés et qu'il eut donné à la voile et au gouvernail la direction nécessaire, il indiqua à Pierre une place où il pût rester en sûreté. Puis il mit le cap au large. Une brise favorable gonfla bientôt la toile grisâtre du petit bâtiment qui se mit à glisser sur la vague avec la rapidité d'une flèche, en laissant derrière lui un long sillage et en amassant sur sa proue une frange d'écume blanche comme de la mousseline. Mais Pierre ne tarda pas à sentir cet effet extraordinaire que le mouvement du tangage et du roulis produit sur ceux qui n'y sont pas accoutumés et qu'on appelle communément le mal de mer. Il éprouva d'abord un certain malaise dans la poitrine, puis il commença à respirer plus difficilement. De crainte de montrer à Jacques ce qui se passait en lui, il détourna brusquement la tête et ferma les yeux pour échapper au moins à l'éblouissement ou à l'es-

pèce de vertige que donne la vue de l'eau agitée et toujours en mouvement. Il passa quelques minutes dans cet état. Mais il fit si bien, que, grâce à la force de volonté dont il était doué, il sortit victorieusement de cette première épreuve. Alors il se prit à regarder bravement la danse turbulente des flots, et chaque fois qu'à leur aspect il se sentait faiblir de nouveau, il faisait un nouvel effort, grâce auquel il réprimait de rechef le mouvement intérieur qui recommençait à l'agiter. Quand il se sentit bien sûr de lui-même, il se mit à examiner attentivement la position du mât, le jeu de la voile et la fonction du gouvernail, que Jacques dirigeait d'une main ferme et expérimentée. Puis il interrogea son jeune compagnon sur tous les détails de la petite embarcation et sur l'art de diriger un bâtiment. Déjà ils étaient arrivés à la hauteur du village de Saardam qui présentait à leurs yeux un tableau singulièrement animé, et à qui ses centaines de moulins à vent donnaient un aspect des plus pittoresques en découpant sur l'azur de l'horizon les étoiles grises de leurs ailes toutes mises en mouvement. Plusieurs bâtiments en construction se dressaient sur les chantiers; mais ils étaient tous dominés par la belle frégate qui devait être lancée le lendemain, et qui semblait de loin un navire échoué sur la côte. Jacques regarda pendant quelque temps en silence le rivage; car ses yeux s'étaient fixés sur l'endroit où s'élevait la maison paternelle. A la vue du toit sous lequel il était né, il ne put maîtriser son émotion, et demanda à Pierre en poussant un soupir :

— Avez-vous essayé, monsieur Pierre, d'amener mon père à me recevoir en grâce ?

A cette question, le visage du jeune charpentier s'assombrit tout à coup.

— Mon garçon, répondit-il d'un air contrarié, ne parlons pas de cela dans ce moment. En songeant combien le cœur humain est dur parfois, je craindrais de ne pas jouir complètement du spectacle sublime que la bonté de Dieu déroule ici à mes regards.

Et, promenant les yeux sur l'immensité du golfe qui s'étendait du côté du sud-est dans le Zuiderzée, et à l'extrémité duquel la ligne grisâtre de l'eau bordait l'azur du ciel comme un immense ourlet fait au manteau de l'infini, il se perdit en silence dans la contemplation de ce magnifique tableau, où se jouaient les splendeurs du soleil, et qu'animait par intervalles quelque navire ou quelque barque qui cinglait à droite ou à gauche.

Pendant ce temps Jacques, qui regrettait d'avoir excité mal à propos la mauvaise humeur de son compagnon, songeait à réparer sa faute. Ne sachant d'abord comment s'y prendre pour réussir, il s'accrocha au premier lieu commun qui se présentait à son esprit, et dit d'un ton un peu embarrassé :

— Eh bien ! monsieur Pierre, n'est-ce pas un grand plaisir que de voguer sur une mer aussi calme, par un vent aussi agréable et par un temps aussi beau ?

— Tu crois donc, mon pauvre garçon, répliqua Pierre, que je me trouve ici pour le simple plaisir qu'on peut éprouver à courir la mer, et que pour cela j'ai confié ma vie à cette frêle embarcation, ni plus ni moins qu'un cavalier qui s'abandonne de gaieté de cœur aux caprices d'un cheval impossible à dompter ? Ma foi, si, dans le choix de ta profession, tu n'as pas

eu un motif plus noble et plus élevé, je te plains de tout mon cœur, et je me sens presque disposé à me ranger du parti de ton père. Tu n'as donc jamais songé que l'Océan et les mers secondaires qui s'y rattachent forment un lien immense que Dieu lui-même, dans sa sagesse et dans sa bonté infinies, a formé à dessein pour unir dans un ensemble harmonieux les pays de toutes les zones ? Si les mers et la navigation n'existaient pas, les contrées les plus riches de la terre ressembleraient à des trésors enfouis, les habitants d'un sol moins favorisé de la nature ne pourraient trouver leurs aliments, les lumières de la civilisation et les conquêtes du génie de l'homme ne pourraient se propager sur tous les points du globe. Grâce à la navigation et au commerce, les avantages particuliers que certains pays ou certaines régions tirent de leur climat, des produits de leur sol ou de leur situation géographique, deviennent communs au monde entier; le bien-être et la civilisation se répandant sur la terre, et les nations les plus éloignées les unes des autres se mettent en communication entre elles. Sans la navigation et sans le commerce, que serait ton pays, si peuplé aujourd'hui, si riche et si puissant ? Rien qu'une suite de dunes désertes et de terres marécageuses où une poignée d'hommes trouveraient à peine de quoi suffire à leur misérable existence.

Jacques comprit la vérité de ces paroles, et promena un regard pensif sur la nappe immense de la mer. Mais tout à coup il s'aperçut que, dans une zone assez limitée du reste, elle commençait à s'agiter d'une manière tout à fait extraordinaire, sans que le moindre coup de vent se fit sentir, ni que le ciel eût perdu son calme et sa sérénité.

— Tenez-vous bien ferme ! cria-t-il aussitôt à son compagnon d'un air consterné, mais sans cependant perdre ce sang-froid que l'habitude du danger développe si puissamment dans les marins.

En même temps il vira brusquement le gouvernail dans une direction opposée à celle que l'embarcation avait suivie jusqu'alors. Mais, avant que Pierre eût pu se mettre en mesure de se cramponner au bastingage, il alla rouler, comme un paquet, au fond de la nacelle, qui venait de recevoir une secousse effroyable. Il ne savait ce qui était arrivé, et resta quelques secondes comme étourdi. Le premier moment d'effroi étant passé, il se ramassa le mieux qu'il put. Il était trempé jusqu'aux os; car la petite barque avait été sur le point de chavirer, et dans le mouvement qu'elle avait fait elle s'était remplie d'un demi-pied d'eau. Étant parvenu à se remettre sur ses jambes, le charpentier regarda avec un étonnement extrême le jeune marin, qui, la drisse de la voile dans la main droite, le gouvernail dans la main gauche, continuait à diriger l'un et l'autre avec un flegme et une présence d'esprit imperturbables, comme s'il n'était rien arrivé. La barquette avait repris son équilibre, quoiqu'elle se balançât encore violemment à droite et à gauche; mais elle se trouvait déjà à une bonne distance de l'endroit où les flots continuaient à se heurter et à jaillir en masses énormes d'écume.

— Mais, sur mon âme, qu'était-ce donc que cela ? demanda Pierre en s'efforçant de cacher le trouble qui l'agitait. Quelque banc de sable peut-être, quelque tourbillon, que sais-je ? Tu ne connais donc pas cette

eau-ci, pour aventurer si follement la barque dans ces parages? Ma foi, ta mère aurait mieux fait de rengainer les éloges qu'elle prodiguait à son fils le marin.

— Ah! monsieur Pierre, répliqua le jeune homme avec le même calme, vous avez raison; cette chose-là est un récif, mais un récif d'autant plus dangereux qu'il peut se déplacer à volonté, et avec une vitesse dont nos barques n'approchent pas. Les marins les plus habiles ne sauraient l'éviter. Regardez bien. Voilà qu'il a disparu. Mais dans un moment peut-être il va recommencer ailleurs son manège. Car, il faut bien vous le dire, ce récif n'est autre chose qu'une petite baleine ou un de ces gros squales qui s'égarent si fréquemment dans le Zuiderzée. Aussi je pense qu'il est prudent de ne pas s'aventurer plus longtemps dans le voisinage d'un pareil compère, et de retourner à la côte d'où nous sommes partis.

Le jeune charpentier partagea complètement cet avis, et la barque, ayant regagné les eaux de l'Y, remonta le cours du Zaan. Pierre atterrit à Saardam, content de l'épreuve à laquelle il venait de se soumettre, et aguerri contre les craintes que l'épreuve du lendemain pouvait lui faire concevoir: car c'était le lendemain que la frégate devait être lancée à la mer.

CHAPITRE IX.

LE BLESSÉ.

Comme nous l'avons vu, une solennité religieuse avait présidé à la pose de la quille du navire; une solennité du même genre eut lieu au moment où la frégate allait descendre du chantier. Depuis le lever du jour, tous les charpentiers, vêtus de leurs plus beaux habits de fête, se trouvèrent réunis autour du colosse marin. Maître Blondwyk occupait la place d'honneur à la tête de ses ouvriers. Cependant, cette fois, il avait laissé tranquillement dans son étui la fameuse hache garnie d'argent avec laquelle nos lectrices ont déjà fait connaissance, et il avait même négligé de se ceindre du beau tablier de cuir blanc qui était pour lui un insigne indispensable de sa profession de constructeur, mais que ses confrères, un peu envieux de leur nature, traitaient d'enseigne dérisoire. A un signal qu'il donna gravement de la main droite, trois ou quatre de ses hommes montèrent sur le pont du navire; et, peu de secondes après, un fauteuil solidement attaché au bout d'un gros câble descendit jusqu'au pied de la frégate. Blondwyk s'y installa et fut hissé sur le tillac, comme il l'avait été le jour de l'anniversaire de la naissance de Pierre. Son ascension opérée, tous les dignitaires du chantier, excepté les deux principaux chefs de brigade et le doyen Wydemaan, le suivirent, mais en montant bravement les hautes échelles qui étaient appliquées au flanc du bâtiment et qu'une bande de musiciens gravit à son tour. Pendant ce temps, les ouvriers qui étaient restés à terre, faisaient leurs derniers apprêts, graissaient les rouleaux sur lesquels la frégate devait glisser, et dégageaient les derniers étançons qui servaient d'appui au navire.

En ce moment, le maître donna un nouveau signal. Aussitôt tous les assistants se découvrirent et, joignant pieusement les mains, se mirent à réciter à

voix basse une prière. Après quoi, maître Blondwyk s'écria :

— Au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit, que ce navire descende heureusement à la mer, qu'il triomphe des tempêtes et des abîmes, qu'il obéisse aux mains qui le dirigeront, et qu'il soit une demeure avantageuse à l'âme et au corps de ceux qu'il recevra dans ses flancs!

— Amen! répondit toute l'assistance comme par une seule bouche.

Tous les yeux étaient fixés sur le maître, qui, après s'être bien assuré que chacun se trouvait à son poste, leva au-dessus de sa tête un petit pavillon aux trois couleurs de la Hollande, qu'il tenait à la main.

Alors, Magelhans coupa d'un coup de hache le seul câble qui retint encore le navire. Au même instant celui-ci s'ébranla et se mit en mouvement, tandis que les musiciens entonnèrent l'air national de leur patrie. Il glissa d'abord lentement sur la pente où il était placé. Puis il alla plus vite et toujours plus vite, accélérant sa marche avec une rapidité effrayante. Quand il fut près de toucher l'eau, tous ceux qui étaient montés sur le tillac agitèrent leur chapeau à grands tours de bras et poussèrent un hurra qu'ils n'eurent pas le temps d'achever; car il plongea brusquement dans les flots, qui inondèrent la moitié du pont et firent refluer pêle mèle les charpentiers et les musiciens vers le gaillard d'arrière. Mais une seconde après, il se redressa fièrement et se balança, pendant quelques minutes, avec majesté sur l'élément dont il venait de prendre possession. Puis enfin, il prit son équilibre et demeura immobile sur les eaux. En même temps, un nouveau hurra éclata sur le navire, qui bientôt se trouva solidement attaché à ses ancrés.

La solennité maritime était finie.

Pendant que les charpentiers et les musiciens descendaient les uns après les autres par les échelles de corde dans les chaloupes qui devaient les ramener à terre, Pierre se mit à parcourir en tous sens les divers compartiments de la belle et gracieuse frégate, depuis l'élégant salon du capitaine jusqu'au fond de la cale. Durant cette inspection, il trouva, à chaque pas, un nouveau motif de satisfaction et de contentement, si bien qu'il ne s'aperçut pas qu'il était encore tout ruisselant du flot qui avait déferlé sur lui et sur ses compagnons; et, s'en fût-il aperçu, il n'aurait pas échangé la moindre des gouttes d'eau dont il était couvert contre le plus riche diamant de ces étoiles qui ornent la poitrine des princes. Absorbé comme il l'était dans l'admiration que chaque partie du navire faisait naître en lui, il n'eût pas même songé à retourner à terre, si ses camarades ne l'avaient prévenu qu'il était temps de descendre dans la dernière chaloupe qui s'appretait à regagner le rivage.

Quand il fut revenu au chantier, il entendit un charpentier dire à un de ses compagnons :

— Ma foi, que veux-tu? le sort l'exige ainsi. Toute construction nouvelle, maison ou vaisseau, réclame une victime. Heureux encore que le pauvre diable n'y ait pas laissé la vie. Ce qu'il y a de pis pour lui, c'est qu'il lui sera impossible de prendre part au régal que nous allons faire. Du reste, il faut bien le dire, il a joué de malheur celui-là aux deux bouts de l'entreprise, au commencement quand ce Russe endiablé lui

ravit l'honneur de frapper les trois coups solennels sur l'arbre de la quille, et à la fin...

— Au nom du ciel, qu'est-il donc arrivé? interrompit Pierre dont la curiosité était excitée au plus haut degré par ce qu'il venait d'entendre.

— Ce qui est arrivé? répliqua le charpentier. C'est que le pauvre Wydeman a été atteint par un des rouleaux sur lesquels la frégate a glissé et qu'il est blessé grièvement. Nous l'avons transporté chez lui dans un état pitoyable, et jusqu'à présent il est resté sans connaissance.

Nous devons dire, à l'honneur du jeune Russe, que dans ce moment il ne se souvenait plus de l'injure que Wydeman lui avait faite. Et, si avant de courir directement à la maison du charpentier, il retourna d'abord à sa cabane, ce ne fut que pour y prendre à la hâte sa trousse et son boîtier. Il trouva son camarade sans connaissance et baignant dans son sang, entre les mains de sa femme qui se lamentait et pleurait à chaudes larmes. Les deux enfants étaient agenouillés auprès du lit où leur père gisait presque inanimé. C'était un spectacle de désespoir et de douleur qui vous eût navré l'âme. Pierre apparut au milieu de cette famille éplorée comme un ange envoyé de Dieu, et il se mit aussitôt à en remplir l'office. Il commença par laver soigneusement le sang des nombreuses blessures que le pauvre Wydeman avait reçues sur tout le côté gauche du corps depuis la tête jusqu'aux pieds. Après qu'il en eut bien étudié le caractère, la profondeur et la gravité, il y appliqua des bandages avec tout l'art que le chirurgien le plus habile aurait pu y mettre. Puis il recommanda le repos le plus absolu au blessé qui avait un instant repris ses sens, et enjoignit à la femme de veiller auprès du malheureux, que la fièvre ne devait pas manquer de saisir. Cette opération terminée et ces prescriptions données, il reprit le chemin de sa cabane; car la nuit était venue dans ces entrefaites. Jamais Pierre n'avait goûté un sommeil plus tranquille que cette nuit-là. Car il s'endormit avec la douce conscience d'avoir religieusement suivi le commandement de son Seigneur et maître divin: « Sois charitable même envers ton ennemi. »

Le lendemain, dès la pointe du jour, il retourna à la maison de Wydeman. Là, il apprit que son pauvre compagnon avait passé une nuit fort agitée et qu'il n'avait cessé de délirer; mais que, pour le moment, il se trouvait dans un état de prostration si complet, que sa femme commençait à craindre qu'il n'en revint pas. Aussitôt il consulta d'une main expérimentée le poulx du malade, enleva les bandages, examina l'état des blessures, y appliqua des onguents rafraîchissants et légitifs, et remit tout l'appareil en place, après quoi il rassura la femme désespérée. Pendant tout le temps que l'opération avait duré, les deux enfants ne l'avaient pas quitté des yeux, comme s'ils eussent cherché à lire dans ses mouvements, dans ses regards et sur ses lèvres, ce qu'ils avaient à espérer ou à craindre. Ils ne respirèrent qu'après l'avoir entendu dire que l'état du blessé ne devait inspirer aucune appréhension. Comme il allait se retirer, le petit Willem l'accompagna jusqu'à la porte et lui demanda à voix basse:

— Monsieur Pierre, ne me permettriez-vous pas d'appeler mon frère Jacques? Car, songez-y, si notre

bon père mourait sans l'avoir vu, quel désespoir le pauvre garçon en aurait toute sa vie!

— Mon enfant, aussi longtemps que le malade sera privé de connaissance, rien ne s'oppose à ce que Jacques vienne ici, répondit Pierre. Cependant, dès que ton père reviendra à lui, il faudra que ton frère s'en aille, pour ne reparaitre que lorsqu'il sera bien sûr de ne causer aucune fâcheuse émotion au blessé.

Pendant plusieurs jours la vie de Wydeman se trouva en danger, malgré les assurances que le jeune charpentier ne cessait de donner à la famille. Il ne connaissait plus personne, et, dans le délire qui ne le quittait pas, il parlait constamment de tout ce qui l'avait préoccupé depuis trois ou quatre mois. La scène qui avait eu lieu lors de la pose de la quille, l'agression dont il avait été l'objet de la part de Pierre, le soufflet qu'il lui avait appliqué à son tour, les épisodes de la fameuse journée où la frégate avait été lancée à l'eau, tous ces souvenirs lui revenaient sans cesse à l'esprit et se mêlaient sur ses lèvres en récits incohérents et bizarres. Surtout il revenait fréquemment et avec colère sur la mésintelligence qui régnait entre lui et son fils. Durant tout ce temps, et le jour et la nuit, Jacques veilla pieusement auprès du chevet de son père. Avec quelle joie le pauvre garçon s'acquitta de ce doux devoir! Mais aussi que de chagrin, et de remords peut-être, chaque fois qu'il entendait sortir son nom de la bouche du blessé! Il lui semblait que c'étaient autant de coups de couteau qui lui traversaient le cœur.

Cependant l'énergique nature de Wydeman et les soins assidus de Pierre, finirent par triompher de la maladie. Le brave homme redevint par degrés plus calme et tomba dans un sommeil profond et réparateur, dont il se réveilla ayant retrouvé complètement sa connaissance. Au moment où il rouvrit les yeux, il vit entrer Pierre, et le salua avec un sourire doux et amical, mais sans pouvoir lui adresser la moindre parole, tant il se trouvait affaibli. Il lui tendit aussi la main droite, non sans faire toutefois un grand effort. Au même instant Jacques s'écarta du chevet de son père, sans que celui-ci l'eût aperçu, et il sortit de la maison, le cœur navré; car sa mère venait de demander doucement au malade s'il permettait que son fils vint un moment auprès de lui, et il avait répondu par un signe de tête qu'il ne voulait pas. Ce signe obstiné et le départ de son enfant firent rouler une larme sur chacune des joues de la pauvre femme, qui allait éclater en sanglots, lorsque Pierre, posant discrètement un doigt sur la bouche et lançant à la ménagère un coup d'œil significatif, lui fit comprendre que le moment n'était pas venu d'aborder la question que son amour maternel lui avait si imprudemment inspiré de brusquer. Il comptait sur le hasard, ou plutôt sur la Providence, pour trouver une occasion d'amener Wydeman à pardonner à son fils.

Quelques jours plus tard il crut le moment favorable. En effet, en entrant un matin dans la chambre du malade, il le trouva sur son séant dans le lit, autour duquel les enfants et la femme étaient groupés tout joyeux de le voir entièrement hors de danger et causant gaiement avec lui. Comme Pierre s'approchait du chevet, Wydeman lui dit:

— Frère, j'ai contracté envers toi une grande dette. Mais, vois-tu, j'ai le malheur d'avoir la tête

trop près du bonnet. Aussi j'en ai été puni comme il faut. Tu le sais, toi dont la générosité m'a complètement vaincu. Or, tu n'es pas homme à laisser ton œuvre inachevée. Maintenant que le corps est à peu près guéri, je sens qu'il faut que l'âme le soit aussi. Pour cela, j'ai besoin que tu me pardonnes si je t'ai méconnu et si parfois j'ai été injuste à ton égard. Cette grâce, tu ne me la refuseras pas.

— Mon brave ami, répondit Pierre, ne rappelons point les choses passées. Elles sont oubliées depuis longtemps. Songeons seulement que le mal renferme souvent un bien, et efforçons-nous de maîtriser nos emportements, car la colère nous pousse souvent à agir contrairement à la justice, et elle entraîne toujours après elle d'amers regrets. La charité est la première vertu du chrétien, et l'oubli des injures son premier devoir. A cette occasion, je me permettrai de te demander si tu as quelque fois réfléchi à cela ?

Le charpentier ne comprenait pas où son jeune camarade avait l'intention d'en venir, et il le regarda avec de grands yeux qui semblaient vouloir dire :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Écoute-moi, reprit le jeune homme. Comme il faut aimer son prochain et lui pardonner, je te rappellerai qu'il y a au monde quelqu'un qui te tient de plus près que les autres hommes et avec qui tu vis en inimitié. Crois-tu que cela puisse être agréable au Dieu que tu confesses et qui est la charité même ? As-tu oublié ton fils aîné ?

— Frère ! exclama Wydeman, ne trouble pas ce moment si doux, en me rappelant le souvenir d'un enfant qui n'existe plus pour moi. Car lui, a-t-il eu quelque souci de son père pendant que j'étais entre la vie et la mort ?

— Sans doute, répliqua Pierre avec vivacité. Le pauvre garçon n'a quitté ton chevet ni la nuit ni le jour pendant tout le temps que tu as été en danger. Il était là immobile, épiait tes moindres mouvements, souffrant de tout ce que tu souffrais, et il n'a quitté la maison qu'au moment où par un signe de tête tu répondis à ta femme que tu ne voulais pas le voir.

— Mon cher Pierre, repartit le malade, tu oublies que, si j'ai des torts envers toi, c'est mon fils qui en a envers moi. Un enfant doit obéir à son père, et ce n'est pas au père à céder à son enfant.

— Certainement, tu es en droit d'exiger que ton fils t'obéisse en tout ce qui est raisonnable, répondit le jeune charpentier. Mais n'est-ce pas abuser de ton droit que de vouloir le forcer à embrasser une profession pour laquelle il se sent une répugnance invincible, et que tu n'as aucune raison plausible pour lui imposer ? Examine-toi bien, et tu verras que c'est par pur entêtement que tu prétends subordonner à un caprice le bonheur de ton enfant. D'ailleurs, Jacques est un excellent cœur, un garçon laborieux, rangé, estimé de son patron qui ne peut assez se louer de lui. Qu'as-tu donc à lui reprocher ?

— Ce que j'ai à lui reprocher ? dit le père en s'animant de plus en plus, c'est qu'étant charpentier, je veux qu'il prenne ma profession. Le marin est exposé à bien trop de dangers.

— Wydeman ! Wydeman ! s'écria Pierre en hochant la tête. Chaque profession a ses plaisirs et ses déboires. N'en es-tu pas la preuve toi-même ? Le bon Dieu prescrit à chacun sa destination et sa fin ; personne n'é-

chappe à la mort qui atteint l'un sur la mer, l'autre dans son lit. Mais, mon bon camarade, sans vouloir me vanter, je crois me souvenir que tu m'as avoué tantôt que tu es mon débiteur pour le service que je t'ai rendu en te sauvant la vie. Eh bien, je te demande un service à mon tour, c'est que tu pardonnes à ton fils.

La femme et les deux enfants se joignirent à Pierre pour émouvoir le cœur de Wydeman. Mais toutes leurs supplications restèrent sans résultat, et son obstination résista à toutes leurs prières.

— Mon cher Pierre, répondit-il, j'ai donné ma parole que, si nos hauts et puissants seigneurs les États généraux eux-mêmes me demandaient de pardonner à ce garçon, je leur dirais : Non. Tu es un cœur noble et généreux, et en sus je te dois une grande reconnaissance ! Mais cependant tu n'es qu'un simple charpentier, et tu dois comprendre que je ne puis t'accorder ce que je leur refuserais à eux.

— Comme tu le refuserais à Dieu lui-même, n'est-ce pas ? exclama Pierre en fronçant les sourcils. à ce Dieu qui a dit : « Ne laissez pas se coucher le soleil sur votre colère ? »

— De la colère, je n'en ai point contre ce garçon, répliqua le charpentier. Seulement je ne veux plus qu'il paraisse devant mes yeux.

— Ah ! mon ami, mon ami, tu es encore bien loin du royaume de Dieu, fit le jeune homme d'un ton moitié fâché moitié triste.

Et il quitta l'inflexible Wydeman.

CHAPITRE X.

LA DÉNONCIATION.

Il s'était passé plusieurs jours depuis que Pierre avait essayé de vaincre l'obstination du père de Jacques. Un soir, comme il revenait de son travail et qu'il regagnait sa cabane, il trouva sur le seuil de la porte un petit homme vêtu de noir, pourvu d'une figure qui ne ressemblait pas mal à un morceau de parchemin, et coiffé d'une énorme perruque de crin dont les boucles lui inondaient les épaules. Il aperçut en même temps deux bandes de papier collées sur les montants de la porte, et unies entre elles au moyen d'un cordon dont chaque extrémité était scellée d'un grand cachet de cire rouge. Sans s'inquiéter de ce que signifiaient ces papiers, ce cordon et ces cachets, il tira de sa poche la clé de sa demeure et se disposa à la glisser dans le trou de la serrure, quand le petit homme noir lui arrêta tout à coup le bras en lui disant d'un ton impérieux :

— Halte-là ! qui sommes-nous ?

Pierre mesura des yeux l'indiscret questionneur depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fronça le sourcil, et les poings commençaient à lui démanger ; mais bientôt sa figure se dérida, et il poussa un grand éclat de rire.

— Ainsi donc, lui répondit-il en badinant, tu désires savoir qui tu es ? Ma foi, cela ne me semble pas bien difficile à dire. J'estime que tu es une tête à perruque posée sur un gros bouchon noirci. Voilà.

A cette réponse injurieuse, le petit homme noir se mit à bondir de colère.

— Grossier coquin ! s'écria-t-il, tu oses répondre

de cette façon à un officier de nos hauts et puissants seigneurs les États généraux, à un clerc du grand bailli de Hollande? Tu es donc aveugle pour ne pas voir le sceau que je viens d'appliquer ici, et pour ne pas y reconnaître celui de l'illustre république, ce sceau qu'il n'est permis à aucun mortel de violer impunément? Arrière! arrière! te dis-je; sinon, je te le promets, tu sentiras combien pèse le bras de la justice.

A ces paroles, la moutarde monta au nez du jeune homme. Il ne lui fallut qu'un tour de bras et une seconde de temps pour faire pirouetter le petit bonhomme sur lui-même et rouler à dix pas de là. Il lui fallut moins de temps encore pour ouvrir la porte de sa cabane, et faire sauter les cachets et le cordon. Pendant cette dernière opération, l'homme officiel s'était relevé, un peu étourdi de sa chute, et il avait déguerpi, mais pour aller chercher main forte.

Pierre était assis à sa table et s'était remis tranquillement à écrire, quand tout à coup il entendit sa porte s'ouvrir et vit apparaître, à la tête d'une nombreuse escorte, un autre personnage également vêtu de noir et coiffé d'une perruque poudrée, lequel tenait sous le bras gauche un petit chapeau à trois cornes et à la main droite un énorme rouleau de papier. En fixant de grands yeux sur le jeune charpentier qui n'avait pas quitté son siège, l'inconnu lui demanda d'une voix magistrale :

— Est-ce toi l'audacieux qui s'est permis de porter la main sur le sceau de la république?

— Et toi, répliqua Pierre en se levant et sans lui laisser le temps d'ajouter une syllabe, serais-tu par hasard le drôle qui s'est avisé de faire maculer de cire les deux montants de ma porte et de me barrer l'entrée de ma maison? Après cela, je te trouve bien osé de te présenter encore devant moi.

Le grand bailli recula de trois pas, en voyant son interlocuteur mettre la main au manche de sa cognée. Puis, s'adressant à un des personnages qui l'accompagnaient :

— Sur mon âme, murmura-t-il à voix basse, ce Moscovite doit être un véritable sauvage. Ce barbare, ce malotru ne se permet-il pas de me tutoyer, moi le grand bailli de Hollande? Quelle audace inouïe!

— Monsieur le grand bailli, repartit Blondwyk (car c'est à lui que le dignitaire de la république s'était adressé), ne faites pas attention à cela. Il m'a bien tutoyé, moi qui suis son maître. Dieu me pardonne, il est capable de tutoyer nos hauts et puissants seigneurs les États généraux eux-mêmes.

— Et puis, c'est un gaillard avec lequel il ne faut pas badiner, ajouta Magelhans, car il a un bras capable de démolir un homme d'un seul coup.

Au moment où Pierre s'était armé de sa cognée, le bailli avait jugé prudent de se retirer jusqu'en deçà du seuil de la maison, et la porte s'était refermée immédiatement après. Le représentant de la justice se trouvait donc refoulé dans la rue, et il lui était impossible d'instrumenter. Il fallait absolument que la porte fût rouverte pour qu'il pût accomplir sa mission et soumettre le jeune charpentier à un interrogatoire en règle. Aussi s'adressa-t-il aux sergents qui l'accompagnaient, et, leur montrant la porte close :

— Enfoncez-moi cela, leur dit-il, et faites au nom de la loi et de la justice.

— Prenez garde, monsieur le bailli, s'écria en ce moment un charpentier qui faisait partie des témoins de cette scène. Prenez garde, Pierre est un garçon doux comme un mouton et on en fait ce que l'on veut, pourvu qu'on procède envers lui avec douceur. Mais c'est un vrai lion quand on emploie contre lui la force et la violence.

— Hum! hum! grommela en lui-même le bailli vaincu par ce sage avertissement. Il pourrait bien avoir raison, ce brave homme. Du reste, le triomphe de la bonne cause n'y perdra rien si nous agissons avec plus de modération et que nous mettions quelques procédés honnêtes à traiter avec ce barbare.

A ces mots, il écarta les sergents qui allaient se mettre en devoir de briser la porte, et, posant un pied sur le seuil de la cabane, il se mit à crier à haute voix :

— Monsieur Pierre, mon cher monsieur Pierre, écoutez donc un instant; j'ai quelque chose à vous demander. Quoique vous soyez Russe, vous devez savoir qu'on doit respect et soumission à l'autorité du pays où l'on se trouve. Je ne sais pas précisément si dans votre pays on a une idée de ce que c'est que l'autorité; mais je le suppose pour votre propre honneur et pour celui de la Russie.

Aussitôt Pierre rouvrit la porte, et regardant le bailli dans le blanc des yeux :

— En supposant cela, tu ne te trompes point, mon ami.

— Or, comme je suis un haut représentant de l'autorité publique en Hollande, repartit le bailli, j'espère que vous voudrez bien avoir pour moi la considération à laquelle j'ai droit.

— Eh bien, voyons, que désires-tu? demanda le jeune homme avec une douceur qui contrastait singulièrement avec la rudesse de langage dont l'accent avait si considérablement diminué le courage du bailli.

— D'abord, repartit l'officier public, je suis venu mettre les scellés sur votre maison, parce que je suis chargé de faire une perquisition dans vos papiers. Ensuite, la deuxième partie de ma mission a pour objet de vous interroger sur plusieurs plaintes qui ont été produites contre vous.

— Le premier point, je le refuse net; quant au second, j'y consens, répliqua Pierre d'une voix ferme et décidée.

A cette réponse catégorique, le bailli demeura un moment abasourdi, et jeta à ses sergents un regard significatif, que cependant ils ne comprirent point. Comme aucun d'eux ne faisait mine de bouger, il déroula le papier qu'il tenait à la main, le parcourut des yeux; et, s'adressant à Pierre :

— Primo, vous êtes accusé de recevoir fréquemment la visite de personnages étrangers et suspects, qui ne viennent jamais chez vous qu'à la nuit close. En outre, ces personnages, circonstance aggravante, ont toujours soin de s'envelopper dans de larges manteaux et de se cacher la moitié du visage.

— Et pourquoi ces gens te paraissent-ils suspects? demanda Pierre avec un sang-froid extrême. Parce qu'ils sont étrangers? Parce qu'ils viennent le soir et qu'ils portent de grands manteaux? Parbleu! si toi et tes compagnons vous êtes des étrangers pour moi, il est tout simple que mes visiteurs soient des étrangers pour toi, et que je le sois moi-même. Quant aux

CHAPITRE X.

LA DÉNONCIATION.

ssé plusieurs jours depuis qu'il avait vaincu l'obsession du projet, comme il revenait de sa cabane, il trouva sur le seuil un homme vêtu de noir, qui semblait pas mal à un officier d'une énorme perruque. Il inondaient les épaules les deux bandes de papier collées sur la porte, et unies entre elles à chaque extrémité d'un solide fil de cire rouge. Sans s'inquiéter de ces papiers, ce corbeau et ce chat, la clé de sa demeure et se trouva le trou de la serrure, quand il arriva tout à coup le bras en l'air, et dit :

— Qui sommes-nous?

— des yeux l'indiscret regardait qu'aux pieds. Il frappa le seuil et se mit à lui démancher; mais il n'osa, et il poussa un grand cri :

— Qui répondit-il en baissant la tête? Ma foi, cela ne me regarde pas. J'estime que tu es un homme à gros bouches, mais je ne suis pas injurieuse, le petit homme dit :

— pin! s'écria-t-il, tu es un

visites qui me viennent le soir, voudrais-tu par hasard que je les reçusse le jour, alors que mon travail me réclame au chantier? Finalement, pour ce qui est des énormes manteaux dont on se plaint, aie la bonté de me dire s'il existe une loi en Hollande qui en prescrive les dimensions?

— Ma foi, voilà un drôle de corps, murmura le bailli à l'oreille de son clerc stupéfait.

Puis il reprit :

— Monsieur Pierre, vous avez coutume de donner de temps en temps des régals un peu splendides à vos camarades, d'abandonner chaque semaine votre salaire

à la famille Wydeman, et de faire, en outre, des dépenses considérables. D'où tirez-vous tout cet argent?

— Jamais de ma vie, répondit Pierre, je n'ai entendu dire qu'on ait le droit de reprocher à un homme la pratique de la charité. Te serait-il plus agréable que je gardasse mes roubles dans ma bourse, et que je n'en laissasse pas une partie dans ton pays?

Ici le bailli toussa trois fois; mais ce fut simplement pour se donner une contenance, car il reprit, un moment après, sa liste d'accusation.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

L'événement de la semaine a été l'expatriation du *Trovatore*, qui vient d'émigrer de la rue Ventadour à la rue Lepelletier, et s'est fait naturaliser citoyen du Grand-Opéra sous le non francisé du *Trouvère*. Le chef-d'œuvre du maître à la mode, exécuté par l'élite de la troupe de l'Académie impériale de musique, monté avec un luxe fabuleux, rehaussé de toutes les pompes de la mise en scène et enrichi, de plus, d'un ballet soudé tant bien que mal au premier acte, a naturellement obtenu la réception la plus brillante. Chanteurs, danseurs, orchestre, chœurs, corps de ballet, machinistes, tout le monde a fait vaillamment son devoir, et M. Royer a pu dire, après la bataille, à tout son personnel lyrique et chorégraphique :

« Soldats, je suis content de vous. »

Toutefois, il faut bien le dire, les honneurs de la représentation, même à côté de madame Borghi-Mamo, ont été pour une toute jeune et toute modeste débutante, presque inconnue la veille, aujourd'hui parvenue au rang des étoiles, madame Deligne-Lauters, qui faisait partie il y a quelques mois de la troupe du théâtre Lyrique.

Madame Lauters est une jeune belge, élève couronnée, je crois, au Conservatoire de Bruxelles, et qui comptait mélancoliquement les pauses dans son humble retraite de Saint-Mandé, faute d'un engagement acceptable. Un beau jour Verdi, en quête d'une interprète pour son rôle d'Éléonore, après avoir vainement exploré tous les théâtres d'Italie, de France et de Navarre, se décide, sur la recommandation d'un confrère, à essayer de ce talent inconnu. Il l'écoute, l'applaudit, l'encourage, la fait engager aux appointements de 1,000 francs par mois. Le *Trouvère* est joué, madame Lauters paraît, chante, va aux nues. Le soir même la direction la porte en triomphe, et double d'un trait de plume le chiffre de son engagement. *Sic itur ad astra*.

Le théâtre Italien se dédommage de la concurrence que l'Opéra lui fait sur ses propres domaines, en montant une nouvelle œuvre de Verdi, *Rigoletto*, dont le livret n'est, comme chacun sait, autre chose que le drame du *Roi s'amuse*, mal déguisé par un faux nez. L'impression produite par *Rigoletto* a été généralement bonne, bien qu'en somme on puisse reprocher au maestro une certaine sobriété de mélodie, d'ailleurs triomphalement rachetée par le plus admirable quatuor qu'on ait entendu au théâtre. Mario et madame Frezzolini ont dignement soutenu l'honneur du drapeau.

À deux pas du théâtre Italien, il existe une charmante bonbonnière, toute rutilante d'or et de fleurs, où l'on chante ni plus ni moins que chez le voisin, avec moins d'ampleur et d'orchestre, sans doute, mais avec plus d'en-

train et de gaieté. Ce petit théâtre doré sur tranche s'appelle les *Bouffes-Parisiens*. Il a pour fournisseur principal son propre directeur Jacques Offenbach. C'est là, dans ce joli nid musical, que s'est réfugié, sous le nom nouveau d'opérette, ce vieux genre, vraiment français, qui s'appelait jadis la comédie ou ariettes, d'où naquit l'opéra comique.

Les Bouffes-Parisiens comptent, dans leur riche écrivain musical, quantité de petits bijoux popularisés par les concerts, les vaudevilles et, le dirai-je? par les orgues de Barbarie. C'est aux Bouffes-Parisiens qu'ont pris naissance les *Deux aveugles*, *Ba-ta-clan*, *Tromb-al-cazar*, le *Violon*, les *Deux vieilles gardes*, la *Rose de Saint-Flour*, le *Financier* et le *Savetier*, et vingt autres chefs-d'œuvre du genre qui défraient, à l'heure qu'il est, le répertoire chantant de nos petits théâtres.

Allez donc entendre le dernier né de ces opéras comiques en miniature, les *Trois baisers du diable*, où le talent d'Offenbach se révèle sous une face tout à fait nouvelle, et je vous jure que vous ne vous en repentirez pas.

Quittons le théâtre pour le monde.

On ne parle à Paris que de l'alliance de M. le comte de Morny, et des magnificences déployées par le noble époux. On sait que M. de Morny se marie avec la fille du prince de Trobetskoï. La fiancée est pauvre, dit-on, mais elle apporte en dote une éclatante beauté et l'un des premiers noms de l'aristocratie moscovite. D'ailleurs, M. de Morny est assez riche par lui-même pour pouvoir se permettre de ne consulter que son goût et son cœur. La corbeille nuptiale suffit pour prouver que le futur est en état de porter à lui seul les charges de la communauté : elle contient, à en croire la rumeur publique, pour plus de deux millions de diamants. N'est-ce pas là un vrai mariage des *Mille et une nuits*?

À propos des *Mille et une nuits*, on annonce l'apparition, dans le monde parisien, d'un prince qui nous arrive en droite ligne de la patrie de Shérazade. Ce compatriote d'Aladin et du poète Saadi, ce représentant du vieil et mystérieux Orient, s'appelle Feruk-Khan. Si l'on en croit les bruits répandus sur ce satrape des temps modernes, il réalise dans sa personne, dans son costume, dans son train, dans son langage, dans sa magnificence, le type de ces héros fantastiques qu'on croyait jusqu'à ce jour éclos de l'imagination des conteurs orientaux. Il est imposant comme un prophète, resplendissant comme une idole, galant comme un abencerrage, et prodigue comme un nabab. N'est-ce pas trois fois plus qu'il n'en faut pour devenir le lion de la saison?

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Le dernier bal donné aux Tuileries était magnifique. Jamais on n'avait vu un assemblage plus complet de toilettes brillantes. Nous avons remarqué, en fait d'ornement de robe, une charmante innovation. Ce sont des bandes de velours bleu de ciel, ponceau, rose ou vert, que l'on pose en long sur des doubles jupes formant tunique. Entre chacune de ces bandes, qui doivent avoir la largeur de quatre doigts, il se trouve des crevés de tulle alternativement séparés par des volants de blonde. La tunique elle-même est en tulle, on la met sur une robe de satin

blanc. Le corsage se fait comme la jupe, avec des bandes de velours et des crevés. Les manches sont très bouffantes et traversées de velours ainsi que le reste. On ne saurait

rien voir qui soit d'un plus joli effet que les toilettes composées.

Les fleurs de la coiffure doivent être de la couleur que l'on a choisie pour les bandes de velours.

Les robes de tulle uni ont aussi une vogue extrême. On les bouillonne, en partie ou entièrement, ainsi que nous l'avons déjà dit, puis on y jette un semé de fleurettes. Dans le cas contraire, voici un nouvel arrangement qui est maintenant très en faveur.

Faites une jupe de tulle uni un peu apprêté. Mettez-y huit volants de tulle semblable à peine froncés. Au bord de ces volants vous ferez un bouillonné de tulle, puis au-dessus de chacun d'eux vous en poserez un autre plissé, qui sera bordé d'une petite blonde, surmontée de trois rangs de velours Tom ponceau, ou autre nuance qu'il vous aura plu de choisir. Lorsque tous les volants plissés seront cousus sur les autres, vous mettrez, pour complément du dernier qui se trouve près de la taille, une ruche haute de 40 centimètres environ, ayant trois rangs de velours à chaque tête.

Au corsage, il y aura une draperie de tulle avec agrafes de fleurs assorties à la nuance du velours; une à chaque manche et un bouquet plus gros devant.

Les manches seront bouffantes, bordées d'une garniture plissée pareille aux volants. Le fond sera entièrement zébré en biais par des petits velours.

On demandera peut-être pourquoi on met de doubles volants à la jupe? C'est pour bien soutenir ceux qui doivent être plissés, et afin que cette dernière se tienne parfaitement ronde.

Sous cette robe, il faut un dessous de satin blanc.

A part ces modèles, on voit beaucoup de robes en crêpe et en tarlatane brodée. Ces dernières sont beaucoup plus ordinaires. Elles conviennent surtout pour jeunes personnes.

Quant aux robes d'étoffes de soie, la moire antique unie, couverte des riches dentelles de la maison *Violard*, compose des toilettes admirables.

Il y a aussi des moires antiques d'une magnificence inouïe, dont le fond est semé de bouquets colorés ou de guirlandes. Les nuances sont si fines, les fleurs si délicatement dessinées, que ces étoffes charment tout d'abord par leur extrême fraîcheur.

Je dois citer aussi les robes à volants *Pompadour* et celles en taffetas *bayadères*. Les volants de ces dernières sont rayés de blanc d'argent, et font un effet ravissant aux lumières.

Pour bal, les robes diaphanes ont plus d'élégance poé-

tique; aussi l'emportent-elles sur les étoffes épaisses, qui se choisissent de préférence pour grande soirée, ou bien pour les femmes qui ne dansent pas.

Pour toilette de diner, on emploie beaucoup le velours noir. Les robes de satin redeviennent en faveur. On en fait pour bal en couleurs claires, et pour la ville en noir ou nuances foncées.

Nous devons applaudir à ce retour d'une mode jolie, confortable et même économique, car le satin est d'un excellent usage. Il supporte bien la teinture, le nettoyage; il est éternel. Pour la ville, ces robes se garnissent à *pointes* de velours, avec grelots de jais ou de passementerie. Cela est charmant.

Les robes se font à basques descendantes et à corsage rond, selon la volonté de chacun. Ce ne sont pas les derniers qui l'emportent, il faut le constater.

Voici encore une façon particulière.

La robe est verte à gros pois noirs. Le corsage et la jupe ne font qu'un, par conséquent il n'y a point de basques. La jupe forme de gros plis creux sur les hanches et derrière. Devant, les plis sont simples comme d'ordinaire. Au milieu de la taille derrière, il y a deux plis simples l'un sur l'autre de chaque côté.

Corsage plat avec berthe en velours noir, ondulée à larges dents, ronde derrière, descendant en châle devant.

Manches plates avec jockeis de velours noir.

Les mantelets de dentelle, noire ou blanche, se portent beaucoup en soirée et au théâtre. C'est encore ici le cas de citer la maison *Violard*, car où trouver plus de perfection dans le travail, de richesse dans les dessins? Ce sont de vrais chefs-d'œuvre d'art. Ses dentelles de Chantilly méritent surtout une mention particulière, car si elles ont l'extrême beauté, elles possèdent en outre la solidité. M. *Violard*, auquel cette amélioration a valu un brevet, est parvenu à les faire sans couture: ce qui rend les dessins et le réseau plus corrects, et n'expose pas à ce qu'il se fasse tout à coup une déchirure dans un volant ou un châle de grand prix.

En parlant de corbeille de mariage, je me suis souvenue des merveilles que j'ai vues ces jours-ci chez M. *Chapron*. Ce sont des mouchoirs destinés à une belle fiancée. Il y en avait pour le matin en négligé, pour la demi-toilette et la grande toilette. Les uns à vignettes, d'autres entourés de ravissantes broderies simples; puis, comme ils appartiendront à une noble dame, on en remarquait avec écussons et armoiries, travaillés avec un art exquis et splendidement entourés de dentelle.

Le mouchoir de poche est devenu un véritable objet de luxe, un cachet de distinction, qui décèle la femme riche, élégante ou de haut rang. Il faut qu'il soit approprié à la toilette, au genre de la personne qui le porte. Une femme bien vêtue, qui aurait à la main un mouchoir de toile, serait classée à Paris, malgré cela, au rang des plus vulgaires bourgeoises. Il y a dans la mise, en général, certains accessoires dont l'importance est très grande pour juger l'ensemble. Le mouchoir de poche compte parmi eux.

Parmi les charmants modèles de confections que renferme la maison *Lhopiteau*, le *manteau royal*, celui *princesse* et le *manteau Richelieu* sont au nombre des préférés. Le *manteau princesse* surtout, que recouvre presque totalement une riche guipure, est ce que l'on peut voir de plus somptueux.

À côté de cela, on remarque de ravissants objets de lingerie, en sous-manches, canezous, fichus de fantaisie et autres.

J'ai constaté le succès constant des fichus à pans, que l'on orne très coquettement d'une multitude de bouclettes en ruban ou en velours.

Il y a aussi de fort jolies pèlerines brodées, avec mélange d'entre-deux, qui sont en pointe derrière et devant. Autour du cou, on met un bouillonné encadré d'une petite valenciennes, ou cette dernière seule.

Les canezous blancs se font en organdi à pois ou en tulle moucheté. Les basques se composent de deux volants ayant doubles coulisses, dans lesquelles passe un ruban bleu ou rose n° 4. Aux manches, deux bouffants et deux volants encadrés de même. Autour du cou, bouillonné avec ruban passé à l'intérieur. Petit châle, formant bretelles devant et derrière, orné comme les basques. Après le bouillonné une ruche simple, de ruban n° 3, qui encadre le devant du canezou en passant tout autour, au-dessus du deuxième volant des basques.

Madame *Plé-Horain*, une de nos marchandes de modes les plus en renom, vient d'obtenir une faveur dont elle est digne sous tous les rapports. C'est un brevet envoyé dans les termes les plus flatteurs par son S. A. R. la duchesse régnante de Saxe-Meiningen, que madame *Plé-Horain* a l'honneur de fournir.

Cette marque de bienveillance ne pouvait être plus justement acquise, et nous y applaudissons sincèrement.

Les chapeaux ne changent point encore de forme, du moins ostensiblement, car, dans le mystère, on s'occupe déjà des modes du printemps, nous le savons. En attendant, voici la description de quelques charmants modèles que j'ai vus chez madame *Plé-Horain*.

Un chapeau de velours plain gros bleu. La forme est entièrement couverte d'un rond de dentelle noire, qui se rejette sur le bavolet en manière de voilette.

Une guirlande de plumes bleues traverse la passe. Au bord, dans l'intérieur, ni fleurs ni ruban: c'est un chapeau de négligé.

Un autre chapeau de velours épinglé rose: forme très fuyante, bavolet descendant sur le fond des traverses en satin, entourées de blonde et posées en long. Puis une espèce de chou en satin inexplicable. Ce n'est pas plissé ni froncé. On dirait qu'une main de fée a posé cela derrière ce chapeau, pour lui donner une physionomie particulière, un cachet à lui, charmant et indescriptible.

Dans l'intérieur, une natte de velours forme bandeau, des fleurs de pommier se mêlent au tour de blonde.

Ce chapeau, frais et coquet, respire la jeunesse et l'élégance.

Troisième modèle pour toilette du soir, en tulle bleu, tout couvert de bouclettes en ruban. Dans l'intérieur, roses moussues.

J'aurais dû vous dire d'avance que tout cela composait un envoi fait par madame *Plé-Horain*, pour un mariage. Voici le chapeau destiné aux visites de noce.

Il est en velours royal blanc et, chose nouvelle, fait d'un seul morceau. La passe, le fond, le bavolet, tout cela tient ensemble. Je ne conçois pas comment ce modèle a pu se faire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est joli et gracieux au delà de toute expression. L'ornement se compose d'une monture de plumes blanches, dessous il y a aussi une plume et des fleurs tombantes.

Madame *Plé-Horain* ajoutait à son envoi plusieurs coiffures de soirée délicieuses, et même la robe de la mariée, qu'on l'avait priée de faire confectionner.

Cette robe est en satin à double jupe. Un effilé de soie, haut de 50 centimètres environ, borde la tunique. Le corsage et les manches sont garnis d'effilés.

La sortie de bal est semblable à la robe, et ornée de même.

Les vêtements d'enfants du magasin *Saint-Augustin* ont chaque jour plus de renommée, et je les signale de nouveau aux jeunes mères, sans cesse empressées d'embellir leurs petits anges. Cette maison, que tout le monde connaît parce que l'on y trouve un grand choix de belles étoffes et de fraîches nouveautés, traite en grand aussi la partie qui concerne les enfants. Tous ses modèles lui appartiennent exclusivement, et ils ont une grâce et une distinction toutes particulières.

Si l'on veut des choses vraiment hors ligne, c'est au magasin *Saint-Augustin* qu'il faut les demander.

Pour les petits garçons, M. Desprey vous donnera de délicieuses coiffures. Sa maison a acquis depuis longtemps une grande réputation dans ce genre, ainsi que pour les chapeaux d'amazone.

Je ne dois point oublier de vous rappeler les corsets de

la maison *Hippolyte*. Ils jouissent d'une vogue bien méritée par la grâce avec laquelle ils habitent. Aussi toutes nos élégantes leur accordent, sur beaucoup d'autres, une préférence marquée.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 487.

TOILETTE DE BAL (jeune femme). — Coiffure : Cheveux en bandeaux relevés, descendant en chignon derrière très bas sur le cou.

Sous le bandeau, d'un seul côté, est piquée dans les cheveux une petite touffe de feuillages verts avec des mûres brunes.

Un léger cordon de feuillage et de mûres forme bandeau sur la tête et vient se rattacher derrière à deux touffes *cache-peignes* qui retombent très en arrière.

Robe en crêpe rose, garnie de tulle blanc et de branches de mûres avec feuillage.

Le corsage décolleté est garni devant d'une draperie en tulle rose, venant très étroite sur l'épaulette. Deux petits volants en tulle blanc plissé terminent le bas de la draperie.

Cette draperie et sa garniture de tulle se continuent dans le dos, où elles forment la pointe. Les tulles plissés ont chacun 4 centimètres.

La manche se compose d'une petite cloche en crêpe rose, garnie de trois rangs de tulle blanc plissé, hauts chacun de 15 millimètres. Cette cloche s'appuie sur une manche courte et bouffante en tulle blanc.

La robe est à triple jupe en crêpe rose ; celle du haut a cinq plis, la seconde en a six, et la troisième sept.

Au bas de chaque jupe et posés en ondulations assez grandes il y a sept rangs de garnitures composées de petits volants de tulle blanc plissé, couchés l'un sur l'autre ; chaque rang ayant 5 centimètres (mais à l'exception du premier, que l'on voit tout entier, on ne voit guère que 3 à 4 centimètres des autres).

Sur le corsage, au milieu de la draperie, est un beau bouquet de feuillages et de mûres, qui se prolonge en cordon sur la pointe et duquel s'échappent des branches légères qui s'étalent sur le

corsage ; celles du haut encadrant la draperie, celles du bas formant brandebourgs.

Sur la première jupe, deux branches partant de la hanche et grossissant du bas forment agrafe pour soulever légèrement la jupe.

Sur la deuxième, deux branches plus petites répètent cet ornement, mais du côté opposé.

TOILETTE DE BAL (jeune fille). — Coiffure en bandeaux plats sur le front, très bouffants du bas, allant rejoindre le nœud de cheveux qui retombe en chignon tout à fait derrière sur le cou.

Couronne de violettes de Parme sur la tête, avec nœud de ruban blanc à bouts flottants retombant derrière.

Robe en tulle blanc, ornée de rubans blancs (n° 1 et n° 9), avec bouquets de violettes de Parme au corsage.

Corsage à petite pointe devant (c'est-à-dire *creusé* de 6 centimètres). Sur le haut de ce corsage, il y a trois berthes en tulle : les deux du haut écartant devant ; celle du bas, formant la pointe assez longue devant, est retenue au corsage par un *point*.

Ces trois berthes ont un petit ourlet surmonté de plusieurs rangs de petit ruban blanc n° 1. Sur la pointe de celle du bas est le bouquet de violettes avec quelques bouts de ruban.

La manche se compose de deux bouillons en tulle.

La robe est à triple jupe en tulle ; chaque jupe a un ourlet de 8 centimètres, au-dessus duquel sont posés à plat trois rubans n° 9 également distancés.

Sur chacun de ces rubans se trouve du côté gauche seulement une agrafe en pareil, composée de deux boucles de chaque côté et de l'agrafe au milieu ; cet ornement forme une *penle* en arrière.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en satin. La passe est composée de deux bouillonnés de deux tons ; fond et bavolet pareils ; sur la passe une haute dentelle blanche, se continuant sur le bavolet ; une barbe de dentelle noire forme nœud sur la passe.

N° 2. Chapeau en velours, avec passe bouillonnée, recouverte d'une aigrette ; le fond est recouvert d'une blonde retenue au milieu par un gros bouton en velours ; bavolet avec bouillonné de velours, recouvert d'un bouillonné en tulle et garni d'une haute blonde.

N° 3. Bonnet du matin, avec quadrillé de valenciennes et d'entre-deux brodés, rubans de taffetas n° 16 et petits velours ; barbes en valenciennes.

N° 4. Bonnet du matin, composé d'entre-deux de valenciennes et d'entre-deux brodés, avec garniture brodée, rehaussée de valenciennes.

N° 5. Fichu *Marie-Antoinette*, demi décolleté, composé

d'entre-deux et de bandes de dentelle noire, terminé vers le haut par une petite blonde blanche, bordée de noir.

N° 6. Fichu *Impératrice*, demi-décolleté, en application d'Angleterre, avec entre-deux et bandes ; petits bouillonnés en tulle, avec petits velours à l'intérieur.

N° 7. Col chinois, pour robe montante, composé de deux rangs d'application d'Angleterre et orné de petits rubans n° 2.

N° 8. Col en jaconas, avec broderie et piqûre ; garniture brodée avec de la valenciennes.

N° 9. Col en jaconas, composé d'entre-deux avec garniture brodée, terminée par une petite valenciennes.

N° 10. Manche à bouillon, avec pattes entourées de velours noir.

N° 11. Manche assortie au col n° 7, composée de deux bouillonnés et de petits rubans n° 2 ; garniture d'application d'Angleterre, soutenue aussi par de petits rubans.



FÊTES ET SAINTS PATRONYMIQUES DU MOIS

LA CHANDELEUR (2 février).



Voici en quels termes l'Évangile de saint Luc rapporte l'événement que la fête de la Chandeleur a pour objet de célébrer :

« Et quand les jours de la purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, Marie et Joseph portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur et pour offrir l'oblation prescrite dans la loi, savoir : une paire de tourterelles ou deux pigeonneaux.

» Or, il y avait à Jérusalem un homme nommé Siméon, et cet homme était juste et rempli de la crainte de Dieu; il attendait la consolation d'Israël, et le saint Esprit était en lui.

» Et il avait été averti divinement par le saint Esprit qu'il ne mourrait point avant qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur.

» Lui donc, étant poussé par l'Esprit, vint au temple; et, comme Marie et Joseph y entrèrent por-

tant l'enfant Jésus pour faire de lui selon l'usage de la loi, il le prit entre ses bras, et bénit Dieu, et dit :

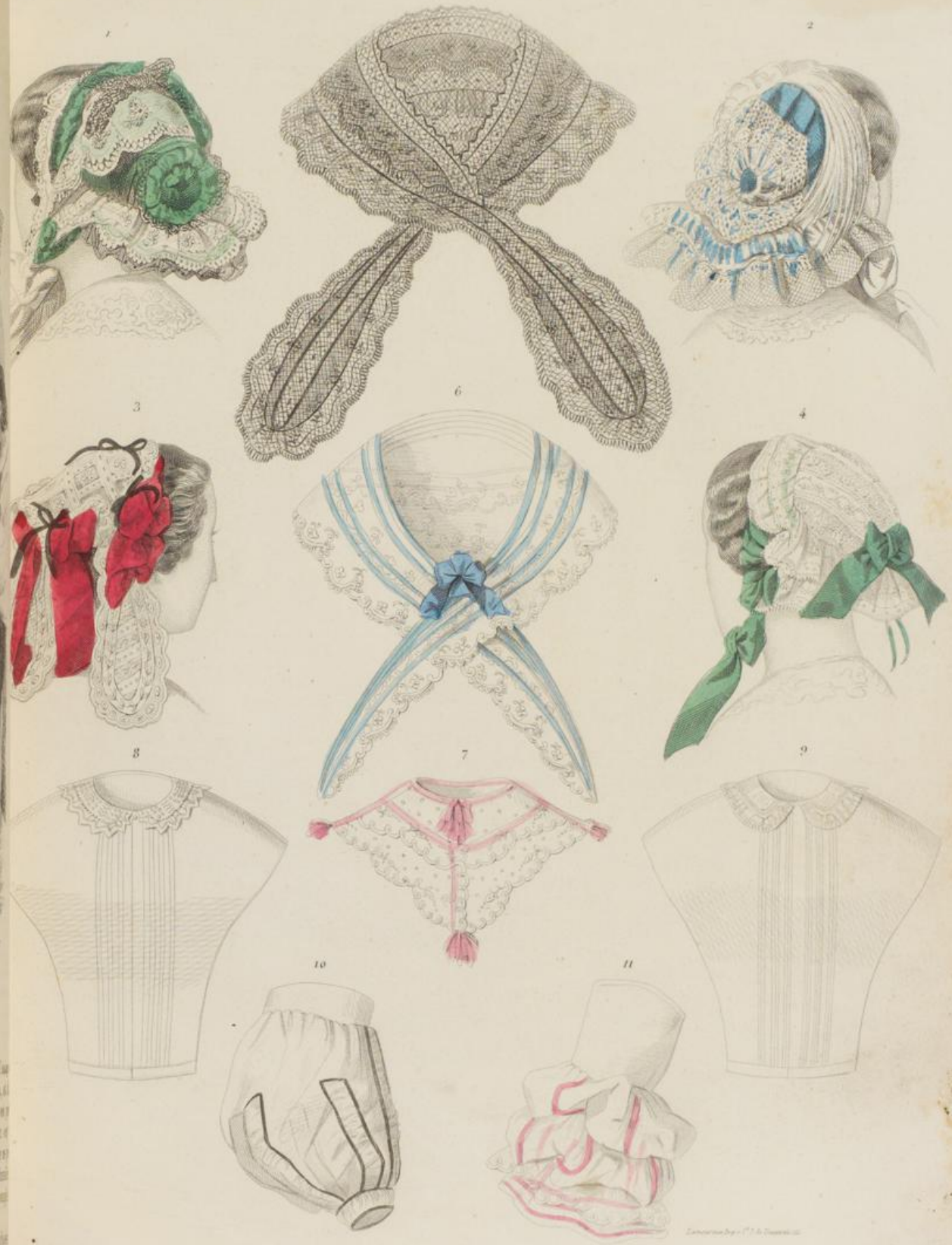
» Seigneur, maintenant tu laisses aller en paix ton serviteur, selon ta parole. Car mes yeux ont vu le Sauveur que tu envoies au monde et que tu as préparé devant la face de tous les peuples, la lumière qui éclairera les nations et la gloire de ton peuple d'Israël. »

Et Joseph et Marie s'étonnaient des choses que Siméon disait de lui. Et Siméon les bénit et dit à Marie, mère de Jésus :

« Voici, cet enfant est venu pour être une occasion de chute ou de relèvement d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe auquel on contredira. Et ton âme à toi-même sera percée d'une épée, afin que les pensées qui sont dans les cœurs d'un grand nombre soient découvertes. »



sus pour faire de lui son...
tre ses bras, et bien l'on...
maintenant tu lasses die...
ta parole. Car mes yeu...
envoies au monde et que...
de tous les peuples, la...
tions et la gloire de ton...
Marie s'étonnait des...
e lui. Et Siméon les...
Jésus :
enfant est venu pour...
de relèvement d'un...
tre un signe auquel...
ême sera percée d'une...
ont dans les cœurs d'un...
s. >



LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux d'Alphonse, Bonnets et Lingerie de M^{lle} Anna Loth.

Fevrier, 1857.

« Il y avait aussi Anne la prophétesse, fille de Phanael de la tribu d'Aser, qui était déjà avancée en âge et qui avait vécu sept ans avec son mari. Veuve d'environ quatre-vingts ans, elle ne bougeait point du temple, servant Dieu en jeûnes et en prières, nuit et jour.

» Cette femme, étant survenue au même moment, louait aussi le Seigneur, et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient le salut d'Israël.

» Et quand Joseph et Marie eurent accompli tout ce qui est ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth leur ville. »

C'est en commémoration de cette présentation de Jésus dans le temple que fut instituée la fête que l'Église célèbre le 2 février, et qui est généralement connue sous le nom de *Purification*. On la désigne aussi par le nom de *Chandeleur*, pour un motif dont nous parlerons tout à l'heure. Elle est nommée par les Grecs *Hypante*, c'est-à-dire rencontre, parce que le vieillard Siméon et la prophétesse Anne rencontrèrent Jésus enfant dans le temple lorsqu'on le présentait au Seigneur.

La fête et la cérémonie de la Chandeleur remontent aux premiers siècles de l'Église; car on les trouve mentionnées dans les écrits d'un assez grand nombre de Pères.

Cependant, on n'est pas d'accord sur l'époque où la célébration en fut fixée au 2 février.

D'après plusieurs auteurs, et de ce nombre est le vénérable Bède, célèbre écrivain anglo-saxon du VII^e siècle, cette solennité ne fut instituée que par le pape Gélase, qui occupait la chaire pontificale en 472. D'autres en attribuent l'institution au pape Vigile en 536. D'autres encore prétendent qu'elle ne fut guère établie avant l'année 542, où l'empereur Justinien, inaugura la célébration de cette fête à l'occasion d'une épidémie qui ravagea la ville de Constantinople.

Quoi qu'il en soit, l'institution de la Chandeleur remonte à une haute antiquité.

Une fête païenne, très fameuse, était en usage à Rome dans le courant du mois de février: C'était celle des Lupercales ou des Loups. Elle avait lieu le 15, en l'honneur du dieu Pan, qui présidait aux forêts et aux troupeaux, et qu'on invoquait au commencement du printemps, fixé par l'ancien calendrier de Rome au neuvième jour de février. On la célébrait également à Athènes, où on l'accompagnait de promenades aux flambeaux. A Rome on la solennisait de la manière suivante: dans une grotte qui se trouvait sous le mont Palatin, et qu'on appelait Lupercal, une corporation de prêtres nommés Luperques (mot dérivé du vocable latin *lupus*, loup, en souvenir de la louve qui, d'après les traditions romaines, avait allaité Romulus et Rémus) y faisait un sacrifice de chèvres. Après quoi, l'un d'entre eux faisait approcher deux jeunes gens des premières familles de Rome, leur touchait le front avec un couteau couvert encore du sang des victimes, et l'essuyait aussitôt avec de la laine imbibée de lait. Ensuite les Luperques, n'ayant pour tout vêtement qu'un tablier de cuir, parcouraient la ville en frappant tous les passants avec des lanières faites de la peau des bêtes immolées.

Cette solennité, peu décente et passablement burlesque, présente un rapport très direct avec notre

carnaval qui occupe toujours une partie importante du mois de février, et où nous voyons encore les arlequins armés d'une batte et frappant les passants de même que les Luperques distribuaient à leurs contemporains des coups de lanières.

A cette fête, qui malheureusement entraîne trop souvent des abus dont ne s'accrochent guère les règles de la décence et de la morale, succède toujours une solennité chrétienne qui tombe le plus souvent en février, et qui cette année a lieu précisément dans le même mois: c'est le mercredi des Cendres, qui ouvre le carême, institué en commémoration des quarante jours que Jésus-Christ passa au désert dans une complète abstinence.

L'usage de marquer de cendres le front des croyants existait déjà dans plusieurs religions de l'antiquité païenne. Ainsi, dans l'Inde, on pratiquait ce rite au bord du Gange, dans le courant du mois de mars, à la fête de Dherma, divinité symbolique de la justice et de l'éloquence. Ainsi encore, cette même pratique avait lieu à Rome aux fêtes appelées *Fordicales* ou *Fordicales*, qui se célébraient le 15 avril et où le front des assistants était marqué de la cendre des veaux que les sacrificateurs brûlaient en cette circonstance. Nous n'avons pas besoin de rappeler quel rapport intime il y avait chez les Israélites entre la cendre et la pénitence. C'est à ce peuple que le culte chrétien a emprunté ce symbolisme si parlant et si significatif. L'histoire de l'Église nous montre, dès les premiers siècles, l'usage où étaient les pénitents de se présenter, le premier jour du carême, à la porte des basiliques, vêtus d'un cilice et couverts de cendres. Mais le christianisme fit plus. Il prit cette cendre prophétique et en fit un signe qui, parlant à l'universalité des membres de la famille du Christ, devint pour les uns un avertissement salutaire, pour les autres une sainte consolation, pour tous une leçon, en leur faisant comprendre que tous les hommes sont pétris du même limon et que tous retourneront dans la poussière.

Mais revenons à la Chandeleur ou présentation dans le temple, objet plus spécial de notre article.

La planche qui représente cette scène, a été dessinée d'après un des tableaux les plus importants du peintre Philippe de Champagne. Cet artiste, né à Bruxelles le 26 mai 1602, mort à Paris le 12 août 1674, fut employé un des premiers, avec l'illustre Le Poussin, à la décoration du palais du Luxembourg que la reine Marie de Médicis venait de faire construire. Il fut pendant plusieurs années directeur de l'Académie de peinture de Paris, et contribua, avec Lebrun, à jeter les fondements de l'école française. Ami de Pascal, de Nicole, d'Arnauld, en un mot, de tous les savants qui ont laissé des souvenirs si illustres à Port-Royal, il puisa dans leurs doctes entretiens cette sévérité et cette grandeur de pensée et de forme par lesquelles se distinguent toutes ses productions. Vers la fin de sa vie, il renonça au monde et se retira dans la maison de Port-Royal, où il mourut. A Paris, où il passa la majeure partie de sa vie, se trouvent aussi ses ouvrages les plus remarquables. Le musée de cette capitale ne compte pas moins de quinze grandes compositions de Philippe de Champagne, au nombre desquelles il en est plusieurs qui lui ont mérité une place parmi les maîtres les plus célèbres du XVII^e siècle.

A. V. H.

LE CHARPENTIER DE SAARDAM.

NOUVELLE HISTORIQUE (1697).

(Fin. — Voyez page 136.)

— Un fait sur lequel je voudrais bien qu'il vous plût de vous expliquer, Monsieur Pierre, dit-il, nous a été rapporté par le maître constructeur Blondwyk qui est ici présent; c'est-à-dire que le nom de l'acquéreur de la frégate a été laissé en blanc dans le contrat de vente. Pourquoi cette précaution qui me semble passablement suspecte? Ensuite, maître Boerstok le meunier vient de m'apprendre qu'après avoir soigneusement examiné toutes les pièces de son moulin, vous en avez demandé le prix, et que plus tard vous en avez fait construire ailleurs un semblable.

En entendant formuler ce grief, Pierre se prit à rire de tout son cœur.

— Maître Blondwyk, fit-il en s'adressant à son patron, il me semble que tu as lieu d'être satisfait d'avoir reçu à peu près un demi-million en bonnes lettres de change pour un navire qui n'est pas encore gréé. Cela devrait te suffire, d'autant plus qu'avant le marché conclu et les billets comptés, tu ne t'enquérerais pas de qui ils venaient. Pourtant, je te promets qu'avant le départ de la frégate, tu sauras le nom de l'acquéreur. Quant au maître meunier, c'est l'envie seule qui l'a porté à se faire mon accusateur. Si je n'avais trouvé un autre moulin qui fût mieux construit que le sien, c'est peut-être le sien que j'eusse acheté. Mais je ne sache pas qu'il soit défendu en Hollande de choisir librement les choses qu'on veut acquérir.

— Maintenant nous voici arrivés au point le plus important, reprit le bailli en mettant le doigt sur le 4^e de sa pancarte, et il me serait agréable que vous trouvassiez un moyen de vous justifier de ce que je vais vous demander. Pouvez-vous nier, monsieur Pierre, que vous ayez enrôlé, à Saardam et dans le voisinage, à force de brillantes promesses, une quantité d'ouvriers, charpentiers de navire, cordiers, voiliers, meuniers, marins, forgerons, serruriers, fondeurs et autres, pour les emmener en Russie?

— Certainement non, répartit Pierre; je ne nie cela en aucune façon. La Hollande se vante d'être un pays de liberté, où chaque citoyen, sans rien consulter que son intérêt, peut faire ce qui lui paraît le plus avantageux. Les ouvriers que j'ai engagés à partir pour la Russie, n'y ont été déterminés ni par contrainte ni par de trompeuses promesses, mais par leur propre volonté et par des avantages réels et bien constatés; car mon pays a besoin de semblables hommes, et il n'épargne rien pour se les procurer. Au fait, la Hollande interdit-elle l'émigration à ses ouvriers qui se rendent en France, en Angleterre et ailleurs?

— Mais, reprit le bailli en hochant la tête d'un air significatif, récapitulons un peu ce qui précède. Premièrement, vous recevez, le soir, des visites mystérieuses qui se cachent dans de larges manteaux. Secondement, vous répandez l'or à foison, comme si vous disposiez de tout l'Eldorado. Troisièmement, vous avez des agents qui achètent argent comptant des frégates d'un demi-million, et subsidiairement vous faites construire des moulins à vent qui coûtent six mille

florins. Et quatrièmement, vous embauchez toute une légion d'ouvriers pour la Russie. Que doit-on conclure de tout cela? Évidemment vous n'êtes pas un simple ouvrier charpentier. Vous ne pouvez être qu'un agent secret, qu'un espion, qu'un sujet dangereux, et c'est ce que nous avons pour mission d'éclaircir. Aussi nous vous sommons au nom de la loi de nous livrer l'entrée de votre maison, afin que nous y fassions une perquisition en règle, à moins que vous ne jugiez devoir nous épargner cette peine, en nous faisant des aveux complets sur vos titres et qualités.

— Écoute, mon cher bailli, répliqua Pierre que ce long interrogatoire commençait à impatienter, je ne compte plus rester ici que très peu de jours, c'est-à-dire jusqu'au moment où la frégate vendue par maître Blondwyk sera gréée. Cela étant fait, je me rendrai sur ce navire à Amsterdam pour l'armer en guerre. Si tu veux, avant ce moment, avoir des renseignements sur ma personne, tu n'as qu'à t'adresser à l'ambassadeur de Russie à la Haye, lequel te donnera tous les éclaircissements nécessaires. Mais quant à te permettre d'entrer chez moi et de fouiller mes papiers, je le refuse net. Et maintenant fais ce que tu voudras.

En disant ces mots, Pierre se disposa à refermer la porte de sa cabane. Mais au même instant il entendit le bailli adresser aux sergents de son escorte ces paroles menaçantes :

— Il ne nous reste plus qu'à recourir à la force. Allons! en avant!

A cet ordre, Pierre ressaisit sa cognée et il s'éleva une sourde rumeur parmi les témoins groupés derrière le bailli et les sergents. Car tous les ouvriers du chantier étaient accourus, curieux qu'ils étaient de savoir la cause de l'attroupement qui avait lieu devant la cabane de leur compagnon. Quand ils entendirent qu'il était question d'employer la force contre leur généreux camarade, ils manifestèrent hautement leur désapprobation, et un murmure presque menaçant parcourut leurs rangs. Cependant, malgré cette manifestation, le bailli eût passé outre et essayé de pénétrer de vive force dans la cabane, si l'arrivée inattendue de plusieurs nouveaux personnages ne l'avait tout à coup arrêté dans son projet d'attaque.

CHAPITRE XI.

LA JUSTIFICATION.

Willem Wydeman et sa sœur accoururent tout essoufflés, car ils venaient seulement d'apprendre ce qui se passait. S'étant résolument fait jour à travers la multitude et le groupe des sergents, ils se rangèrent auprès de Pierre pour le soutenir en cas de besoin. Willem surtout était dans une agitation extrême.

— Monsieur Pierre, s'écria-t-il, nous ne souffrirons pas qu'il vous soit fait le moindre mal. Mon père et ma mère seront ici tout à l'heure pour nous donner du renfort.

Et quatrième, vous envoie
 ouvriers pour la Russie. Que
 cela? Evidemment vous n'êtes
 charpentier. Vous ne pouvez
 qu'un espion, qu'un sujet
 nous avons pour mission d'entra
 nous au nom de la loi de votre
 maison, afin que nous y fassions
 règle, à moins que vous ne payez
 cette peine, en nous faisant les
 vos titres et qualités.

oute, mon cher bailli, repou
 rogatoire commençait à m'ennu
 dus rester ici que très peu de
 d'au moment où la frégate vena
 sera grée. Cela étant fait, je
 vire à Amsterdam pour l'année
 , avant ce moment, avec des
 ersonne, tu n'as qu'à t'adresser
 Russie à la Haye, lequel te don
 nements nécessaires. Mais quant
 cher moi et de fouiller mes
 . Et maintenant fais ce que tu
 ut ces mots, Pierre se dressa
 a cabane. Mais au même inst
 adresser aux sergents de son
 enchanées :

e nous reste plus qu'à m'en
 avant!

re, Pierre réussit sa escapade
 e rumeur parmi les soldats pen
 les sergents. Car tous les occ
 t accourus, curieux qu'ils étie
 e l'atroupement qui avait fait
 leur compagnon. Quand le com
 ion d'employer la force contre
 ils manifestèrent hautement
 un murmure presque nouve
 s. Cependant, malgré cette
 it passé outre et essaya de m
 dans la cabane, si l'un des
 ouveaux personnages ne l'ou
 son projet d'attaque.

CHAPITRE XI.
 LA JUSTIFICATION.

Vydeman et sa sœur accourus
 ils venaient seulement d'appren
 S'étant résolument fait jour
 le groupe des sergents, ils
 Pierre pour le soutenir et ce
 out était dans une agitation
 sur Pierre, s'écria-t-il, avec
 l vous soit fait le monde, il
 seront ici tout à l'heure pour



No. 1000 *Julius David*

LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue Richelieu, 92.

*Coiffures de la Maison X. Ghopiteau (Robes de Pauline Conter) Costumes
 d'Enfants des Magasins de St Augustin. Chapeaux d'Alexandrine. Fleurs de M.
 de Saix. Dentelles de G. Violard. Rubans et Papementeries d'Audoyer (à la Ville de Lyon)
 Corsets de M.^{me} Hyppolite fournisseur de S. M. l'Impératrice. Mouchoirs de la M.^{me} Chapron
 Envoi de la Maison de Commission Lapalle & Co*

Entered at Stationer's Hall

LONDON at the Monitor Office, 15, Abchurch Lane, NEW-YORK Pierce & Co. General Agents.
 MADRID P. J. de la Pena

Ce que l'enfant venait de dire se réalisa en effet. Car Wydeman, appuyé sur le bras de sa femme et à demi vêtu, comme il l'était à la première nouvelle de l'événement, arrivait aussi vite que sa faiblesse lui permettait de marcher. Avant de quitter sa maison, il avait pris la première arme qui lui fût tombée sous la main, et il portait un lourd marteau. Bientôt les deux époux formèrent une deuxième ligne de défense devant Pierre, qui paraissait s'amuser plutôt que s'inquiéter de la scène dont le seuil de sa cabane était témoin.

— Mes camarades, vous le savez, Pierre m'a sauvé la vie; il m'a rendu à la santé, au travail et à ma famille, exclama Wydeman en s'adressant aux charpentiers ses compagnons et en levant des deux mains son marteau comme pour s'approprier au combat.

— Vous savez aussi qu'il a abandonné, chaque semaine, son salaire à mes enfants et à moi, ajouta la femme.

— Et à moi il a arraché une dent qui me faisait souffrir cruellement, dit à son tour la petite Anna.

— Il m'a aidé un jour à porter un sac de farine, et m'a rendu un grand nombre d'autres services, s'écria Willem en se mettant bravement en défense.

En ce moment ce fut parmi la multitude à qui exalterait le plus chaleureusement la bonté et la générosité de Pierre.

— A moi il a tiré de l'œil une écharde qui y était entrée, disait l'un.

— Il a vêtu à neuf mes six enfants aux Pâques dernières, continuait un autre.

— Il a payé les frais des funérailles de ma pauvre mère qui mourut il y a six semaines, ajoutait un troisième.

Chacun des assistants eut son mot à dire pour faire l'éloge du jeune charpentier, et le flot des mécontents grossissait à vue d'œil autour du bailli qui commençait à perdre sa contenance, mais que le sentiment de son devoir et la conscience de sa dignité faisaient cependant rester à son poste. Il fallut une dernière parole pour amener le dénouement de cette scène. Cette parole, Wydeman la formula en une question précise.

— Mes amis, s'écria-t-il en s'adressant à ses compagnons de travail, vous vous rappelez les brocs de schiedaïn et d'hydromel, vous vous souvenez des nombreux et joyeux régals que nous devons à sa générosité. Ne serait-ce pas une lâcheté d'abandonner en ce moment notre brave camarade?

— Oui, ce serait une lâcheté!

Ce cri s'échappa à la fois de toutes les bouches, et une centaine de poings se dressèrent au-dessus de la foule, dont le flot commença à rouler du côté du bailli et de ses compagnons. Le représentant de l'autorité allait être bousculé avec ses gens, lorsque, faisant tout à coup face à la multitude :

— Mes amis, s'écria-t-il, il me semble que voilà une émeute, un soulèvement, une rébellion. Prenez-y garde; car il faut que force reste à la loi. Aussi je le déclare ici à haute et intelligible voix, le chantier de maître Blondwyk est mis en état de siège, et je proclame la loi martiale. Quant à moi et à mes gens, si nous nous retirons de céans, ce n'est que pour revenir tantôt à la tête d'un bataillon de milice qui saura bien mettre les émeutiers à la raison et réduire le Moscovite à merci.

Pendant que le bailli et ses hommes se disposaient à quitter le chantier, Pierre, touché jusqu'aux larmes, dit à ses camarades qui s'étaient pressés à l'envi autour de lui pour le défendre :

— Merci, mes chers amis, merci du secours que vous m'avez si généreusement offert, mais dont je n'avais pas besoin. Soyez-en certains, le léger malentendu qui a donné lieu à la scène dont vous venez d'être témoins, s'expliquera bientôt, et vous comprendrez, en même temps, que je n'ai aucunement l'intention de résister à l'autorité légitime ni de vous amener contre elle.

Puis, rappelant le bailli qui avait déjà commencé à battre en retraite.

— Monsieur le grand bailli de Hollande, lui dit-il, je suis prêt à vous révéler mon petit secret, si vous voulez bien vous approcher de moi le chapeau à la main.

— Ha! ha! s'écria d'un air triomphant l'homme de la loi, monsieur le Moscovite, nous commençons à nous humaniser; nous avons peur, sans doute, à moins que vous n'ayez l'intention de m'attirer par de faux semblants dans votre cabane et de me tordre le cou. Vous vous trompez, mon cher barbare, si vous croyez que j'irai me mettre ainsi à votre discrétion. Attendez-moi quelques moments, s'il vous plaît, et laissez-moi le temps de réunir mon bataillon de milice pour vous dire mon dernier mot.

— Il ne manquait plus que cela, dit Pierre en riant à cœur joie.

Au moment où la foule des curieux s'ouvrait d'elle-même pour livrer passage au bailli et à ses gens, on aperçut tout à coup une longue file de riches carrosses qui entraient dans le chantier. A cette apparition inaccoutumée, tous les yeux se dirigèrent de ce côté. Chacun était dans l'attente de ce qui allait advenir. Le bailli lui-même s'arrêta, frappé de stupéfaction et ne sachant comment s'expliquer le motif qui amenait à Saardam tous ces brillants équipages. Il cherchait encore le mot de cette étrange énigme quand la file s'arrêta et que chaque carrosse à son tour déposa à terre les personnages qu'il contenait. Ce fut un véritable coup de théâtre.

— Voici nos hauts et puissants seigneurs les États généraux! s'écrièrent toutes les bouches.

Et au même instant toutes les têtes se découvrirent respectueusement. Car un long cortège d'hommes, vêtus d'habits de gala et conduits par quatre personnages dont les uniformes étincelaient de broderies d'or et dont les poitrines étaient ornées de plaques garnies de diamants, se dirigea à pas graves et mesurés vers la cabane de Pierre, qui, les bras croisés, se tenait calme et tranquille sur le seuil de sa porte.

— Sur mon âme, j'ai cru un instant que j'avais la berlue, grommela le bailli à l'oreille de son clerc en regardant avec de grands yeux ce cortège solennel. Mais il n'y a plus de doute possible; voilà bien nos seigneurs les États généraux...

— En chair et en os, ajouta le clerc qui ne pouvait revenir de sa surprise.

— Mais ce n'est pas tout encore, voilà qu'à leur tête s'avancent les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Russie, et un quatrième que j'ne connais pas.

— Le quatrième, c'est-à-dire celui qui tient la tête du cortège? Mais c'est un prince russe qui est récemment arrivé à Amsterdam, répliqua le clerc.

— Tu veux dire un prince moscovite...

— N'est-ce donc pas la même chose ?

— Pas tout à fait, répartit le bailli. Mais n'importe. Vois donc comme ils défilent majestueusement. On dirait qu'ils vont au-devant d'un roi ou d'un empereur. Cependant ne remarques-tu pas une chose ?

— Quoi donc, messire ?

— C'est qu'aucun d'eux n'a l'air de me reconnaître, ni ne tourne les yeux de mon côté.

— N'est-ce pas tout simple ? Car tous ont les yeux fixés sur notre Moscovite du chantier.

En effet, tous les regards étaient dirigés du côté de Pierre. Longtemps avant que le cortège fût parvenu au seuil de la cabane, tous ceux dont il était composé avaient ôté leurs chapeaux. Les quatre personnages qui les conduisaient s'approchèrent en faisant de profondes révérences à l'humble charpentier, à qui l'ambassadeur russe s'adressa en ces termes :

— Mon très gracieux seigneur et czar, la présence et la qualité de votre majesté n'ont pas pu être tenues cachées plus longtemps. Leurs excellences les ambassadeurs de France et d'Angleterre, ainsi que les hauts et puissants seigneurs États généraux de Hollande, brûlent du désir de présenter à votre majesté leurs respectueux hommages. Qu'elle daigne me permettre de...

— Allons, Besuscheff, répondit Pierre avec une sorte de mauvaise humeur, as-tu donc oublié ta patrie assez pour ne plus savoir comment tu dois parler à ton czar ?

— Eh bien, mon gracieux czar, reprit l'ambassadeur, je me rends à ta volonté. Mais permets à ces messieurs de t'adresser eux-mêmes la parole.

En ce moment les deux ambassadeurs étrangers et l'orateur des États généraux avancèrent de quelques pas, et chacun d'eux prononça une harangue dans laquelle il fit ressortir en termes pompeux l'humilité dont Pierre avait donné un si éclatant exemple en descendant lui-même au rôle de simple charpentier.

— Il est à regretter, lui répondit le czar, que les actions des princes, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, ne puissent longtemps rester cachées. Cependant peut-être Dieu veut qu'il en soit ainsi pour les engager à en faire seulement dont ils aient à s'applaudir. Je me dois à moi-même et je vous dois à vous, messieurs, d'expliquer devant le monde le rôle que j'ai rempli ici. Croyez bien que ce n'est pas une simple fantaisie qui m'a fait agir de la sorte, ni un caprice, ni le désir d'une vaine gloire. Cependant je n'ai pas oublié pour cela le devoir sacré que j'ai à remplir comme souverain d'un grand empire ; du fond de cette cabane je n'ai pas cessé de gouverner mon peuple, et de me préoccuper de son bien-être et de sa prospérité. De là ces nombreuses visites d'étrangers que je recevais ici et à cause desquelles je suis devenu suspect au grand bailli. Mes Russes sont un peu rudes de leur nature, mais dociles, laborieux et bienveillants. Ce sont, en grande partie, des serfs qui croupissent dans l'ignorance et dans la superstition, ou des nobles qui, fiers de leur naissance, s'imaginent que les hommes de glèbe ne sont au monde que pour les servir. La classe moyenne, celle qui exerce les arts et les sciences et qui répand la lumière et la moralité dans la région sociale du haut et dans celle d'en bas, fait presque entièrement défaut dans mon empire. Aussi, pour montrer aux seigneurs russes, par mon

propre exemple, que le travail n'est jamais déshonorant et que l'intelligence relève même les classes supérieures, j'ai voulu descendre au rôle de simple charpentier. Par là, j'ai appris à mieux connaître le sort des pauvres et des petits, à m'initier à leurs souffrances et à leurs besoins, en même temps qu'à réfléchir aux remèdes propres à améliorer leur sort. La Russie est riche en produits de toute nature ; mais elle ne peut tirer aucun parti de ses richesses, parce que le grand moyen d'échange, le commerce, lui manque. Or, je veux jeter dans mes États les premières bases du commerce, en créant une marine, et c'est précisément pour ce motif que j'ai choisi la profession à l'apprentissage de laquelle je consacre, depuis plusieurs mois, mon temps et mes forces. Pour doter mon empire de ce qui lui fait surtout défaut, c'est-à-dire de bons ouvriers, j'en ai engagé ici un nombre assez considérable. Il est de toute justice que ces braves gens, dont l'expérience et les connaissances enrichiront mon pays, en reçoivent aussi une récompense qui soit digne de lui et d'eux-mêmes. C'est pourquoi je n'ai pas cherché à les entraîner par de fallacieuses promesses, comme vous le croyiez tout à l'heure, monsieur le bailli ; je vous promets, au contraire, qu'aucun d'eux ne se repentira d'avoir accepté mes offres.

En disant ces mots Pierre avait arrêté ses regards sur le grand bailli, qui crut sentir la terre s'enfoncer sous ses pieds en s'entendant interpellé de la sorte.

— J'ajouterai encore, monsieur le bailli, reprit le czar, que vous devez comprendre maintenant pourquoi je n'ai pu vous permettre de faire des perquisitions dans mes papiers ; car vous n'avez pas à vous ingérer dans les secrets d'État de la Russie.

Le représentant de la police judiciaire et son clerc n'y tenaient plus. Ils eussent voulu être à mille lieues du chantier de Blondwyk. Ils étaient atterrés et suppliaient, avec force révérences, le czar de leur pardonner la scène à laquelle ils avaient donné lieu quelques minutes auparavant.

— Rassurez-vous, monsieur le grand bailli et monsieur le clerc, leur répondit Pierre avec bonté. Vous n'avez fait que votre devoir, et je n'ai pas le droit de m'en fâcher. Aussi bien ne croyez pas qu'en mettant la main à ma cognée pour vous engager à sortir de chez moi, j'aie eu la moindre intention de faire usage de mon arme.

Puis s'adressant de rechef aux ambassadeurs et aux États généraux :

— Vous, messieurs, vous avez bien voulu faire au souverain d'un des plus grands pays de l'Europe un mérite d'être descendu à l'humble rôle de charpentier, d'avoir eu pour palais cette cabane et d'avoir été à la fois son valet de chambre et son cuisinier. Mais permettez-moi de vous dire que je n'ai été qu'un indigne imitateur de celui qui, étant le Seigneur du ciel et de la terre, a daigné se faire homme pour le salut du monde, et qui, homme, ne possédait pas même de quoi y reposer sa tête.

En ce moment ses yeux tombèrent sur maître Blondwyk qui semblait en proie à un rêve et qui, écoutant de toutes ses oreilles, tenait ses prunelles fixées avec stupéfaction sur celui qu'il avait si longtemps regardé comme son inférieur.

— Un mot encore, reprit le czar, mais un mot à vous, monsieur Blondwyk ; car je ne veux pas que votre

curiosité se tourmente plus longtemps de savoir pourquoi le nom de l'acquéreur de votre frégate a été laissé en blanc dans le contrat de vente. Ce navire portera désormais le nom de celui qui l'a acheté; il s'appellera Pierre Alexéiwitch, czar de Russie, et il servira de modèle à la flotte que je veux construire. Soyez bien assuré que je n'oublierai jamais les heureux jours que j'ai passés dans votre chantier et dans la cabane que j'y ai occupée.

Pierre allait achever, lorsqu'il aperçut tout à coup à sa droite Wydeman, qui, tout anéanti, pâle comme un mort et tremblant de tous ses membres, s'était laissé tomber à genoux avec sa femme et ses enfants. Quand le charpentier sentit s'arrêter sur lui le regard du monarque, il tendit son bras droit vers son ancien compagnon et s'écria d'une voix désespérée :

— Puissant seigneur et czar, faites couper cette main, cette main qui...

— Qui m'a cédé l'honneur de frapper les trois coups solennels lors de la pose de la quille et qui m'a appris tous les secrets du métier auquel j'ai voulu m'initier, interrompit le prince sans laisser au charpentier le temps d'achever sa phrase. Mon ami, te faire couper cette main là, ce serait la plus noire ingratitude. Mais relevez-vous, toi et les tiens. Je n'aime pas à voir ainsi l'homme à genoux devant l'homme. C'est là un honneur qu'on ne doit rendre qu'à Dieu seul. Wydeman, comme dès ce jour j'aurai cessé de faire partie du chantier dont tu es le doyen, je te laisse tout ce qu'il y a dans ma cabane, excepté mes papiers et quelques petits souvenirs. Tu y trouveras, je l'espère, de quoi t'acheter une petite maison et te faire un denier de réserve. Cependant, mon ami, comment sommes-nous disposé ? Dans ce jour, où je ne désire voir autour de moi que des visages contents, ne cesseras-tu point de porter rancune à ton fils Jacques ? Je sais bien que tu as promis de tenir ta parole quand même les hauts et puissants seigneurs des États généraux te demanderaient de la rompre. Persisteras-tu dans ta résolution, si le czar de Russie te prie de recevoir ton fils en amitié ?

— O mon gracieux seigneur et czar, balbutia le charpentier, ordonnez de moi selon votre volonté, et je ferai tout.

— Wydeman ! Wydeman ! dit alors le prince en levant le doigt, tu as oublié qu'il faut plutôt obéir à Dieu qu'à un homme, quand même cet homme serait un empereur. Depuis longtemps tu aurais dû suivre le commandement de Dieu. Cependant mieux vaut tard

que jamais. Tiens, si je ne me trompe, j'aperçois là-bas ton Jacques dans la foule des curieux. Allons, mon garçon, approche, approche sans crainte; tu as retrouvé ton père, et ton père a retrouvé son fils. Voilà qui est bien ! Embrassez-vous du fond du cœur, et soyez unis comme auparavant. Wydeman, ce garçon là me plaît. Si toi ni ta femme ne vous y opposez, je l'emmène avec moi en Russie. Il promet de devenir un excellent marin, et de semblables gens me sont particulièrement nécessaires et bienvenus. Il fera son premier et grand voyage d'épreuve, en qualité de pilote en second, sur mon Pierre Alexéiwitch. Si plus tard l'un ou l'autre des membres de ta famille est disposé à venir s'établir en Russie, il trouvera toujours en moi un ami et un soutien.

Promenant ensuite ses regards sur le groupe tout entier qui encombraient les abords de sa petite maison, ambassadeurs, États généraux et ouvriers :

— Vous, mes vieux camarades, leur dit-il, dont j'ai si longtemps partagé les travaux et qui tantôt avez pris si chaudement ma défense; vous, hauts et puissants seigneurs des États généraux; vous, messieurs les ambassadeurs d'Angleterre et de France; toi aussi là-bas, maître Boerstok, — vous voudrez bien, j'espère, me faire l'honneur d'être mes hôtes aujourd'hui. Toi, prince Romanodowski, tu tâcheras de faire en sorte que mes convives soient convenablement traités. Et maintenant allons, au choc des verres, porter un toast unanime à la prospérité de la Hollande et de ses dignes habitants !

Ici se tut le monarque, l'un des plus illustres qui aient figuré dans l'histoire moderne.

Au même instant les États généraux se mirent à agiter leurs chapeaux en signe d'allégresse. Le bailli et son clerc faillirent en faire de même de leurs énormes perruques. Les charpentiers levèrent en l'air leurs bonnets, et tous s'écrièrent avec un enthousiasme impossible à décrire :

— Honneur et gloire et longue vie au czar Pierre Alexéiwitch !

Tout le village de Saardam répéta ce cri, et la mer sembla murmurer avec ses flots :

— Honneur et gloire !

On eût dit que les moulins à vent eux-mêmes prisent part à la joie universelle en faisant tourner plus rapidement leurs ailes de toile grise et rouge.

Imité de l'allemand de GUSTAVE NIERTZ.

LES AVENTURES D'UN PANIER DE PÊCHES.

I.

Il y a une vingtaine d'années, lorsque Paris n'était pas encore entouré d'une double ceinture de chemins de fer, les primeurs y étaient naturellement beaucoup moins abondantes qu'elles ne le sont au temps où nous sommes. A l'époque dont nous parlons, les fruits rares, mûris avant la saison, provenaient parfois de quelques serres des environs; mais le plus souvent on les tirait des doux pays que dore le soleil d'Italie, d'Espagne ou d'Afrique. C'est ainsi que les heureux du jour arrivaient à avoir, deux mois avant tous les

autres, les petits pois, les pêches, les melons et le raisin noir. Tout cela se payait au poids de l'or; il aurait fallu déboursier des diamants ou des pierres précieuses qu'il s'en serait trouvé pour cet usage.

Les chemins de fer ont changé cette mode. Grâce à la vapeur, les paniers de légumes précieux et les corbeilles de fruits rares arrivent pour tout le monde à la même date, par anticipation. Il en résulte qu'on ne sait plus se ruiner aujourd'hui pour ces appendices de la gastronomie.

Sous l'ancien régime, c'est-à-dire il y a vingt ans, en 1836, sur la fin du mois de juillet, un élégant

entre deux âges, ce qu'on appelait alors un lion sur le retour, M. Du Roseray, fumait ses cigares, après déjeuner, un matin, sur le boulevard des Italiens. Chacun se rappelle que cette zone de la grande ville était déjà considérée comme la capitale de la capitale. Après avoir fait deux ou trois mille pas, tant à droite qu'à gauche, en lorgnant les passants et en se faisant lorgner par eux, il commençait à trouver cet exercice un peu monotone. Mais comment s'y prendre pour tuer le temps ? Paris renferme dans ses murs à peu près quinze cents lazzaroni de bon ton, hommes riches et bien élevés, qui disposent de mille ressources, mais qui ne savent jamais que faire de leur corps ni de leur pensée. Du Roseray se dit à la fin :

— J'ai assez regardé les femmes qui passent, les hommes qui courent et les voitures qui ont l'air de faire l'une et l'autre chose. Étudions les magasins, les boutiques et le bas des maisons : il y a là vingt drames toujours attachants et toujours nouveaux.

En parlant ainsi, le fumeur de cigares prolongeait insensiblement sa promenade jusqu'à la devanture d'un marchand de comestibles en vogue. Une fois là, il essayait son lorgnon du bout de son foulard et s'arrêtait. Que de choses à voir dans un tel endroit ! On ne sait pas assez que l'élite de la société parisienne va et vient sans cesse chez ces sortes de marchands.

C'est que, malgré les beaux airs de Spartiates dont il nous plaît de nous parer de temps en temps, nous sommes, au fond, les fils aînés et les héritiers directs de ces Sybarites dont toute la science se bornait à l'art de bien vivre. Voilà pourquoi Du Roseray, placé sournoisement en embuscade, un œil à demi fermé et l'autre en éveil, avait pu voir entrer et sortir trente personnages connus, la fleur des diplomates, la fine poussière de la finance, des artistes, des spéculateurs, des députés et des pairs de France ; bref, les premières fourchettes du temps.

— Parbleu ! se disait l'observateur, Rabelais a eu mille fois raison d'écrire ce mot : « Paris est proprement la capitale des goinfres. » Cela était vrai au seizième siècle, sans doute ; mais c'est bien plus incontestable encore au dix-neuvième.

Au moment même où il achevait cette réflexion, de doux et de tièdes aromes, moitié gibier, moitié fruits, partant tout à coup du magasin, montaient comme une bouffée d'encens à ses narines. Du Roseray était sous l'empire de ce charme irrésistible des senteurs culinaires dont a parlé Grimod de la Reynière.

— Voyons donc un peu ce qu'il y a là-dedans, se dit-il ; et, en même temps, il entra.

Pour dire ce que son regard embrassait dans ce bazar de la bouche, il faudrait avoir la puissance d'analyse que Balzac a déployée dans le premier chapitre de la *Peau de chagrin*. Tous les règnes de la nature y étaient rangés, non symétriquement, mais pêle-mêle, au milieu de fleurs arborescentes ou d'herbages aromatiques.

— Me voilà pris au trébuchet ! se dit Du Roseray.

Du moment qu'il était entré, il ne pouvait guère se dispenser d'acheter ; c'est dans l'ordre. Mais quelle chose acheter ? Menant la vie facile et libre de la plupart des célibataires, il n'avait pas ce qu'on appelle une maison montée ; Du Roseray prenait ses repas tantôt à tel café, tantôt à tel restaurant de premier ordre, suivant son caprice.

— J'en serai quitte pour renvoyer ma provende chez un ami, reprit-il.

A peine entré, il hésitait. Il y avait un magnifique brochet échoué sur un banc de glace comme une baleine sur les mers polaires ; mais quoi ! un poisson, c'est bien vulgaire. On lui montrait des chapelets de coqs de bruyère : cette espèce ne vaut rien pendant les grandes chaleurs. Il se remit à lorgner, et, tout à coup :

— Un panier de pêches ! s'écria-t-il, des primeurs ! cela est de nature à être offert galamment à tout le monde.

C'étaient, en effet, treize magnifiques pêches de Malte, recouvertes d'une peau dorée, légèrement rougissante ; il n'y avait pas vingt minutes qu'elles étaient arrivées par les messageries de Marseille.

— Combien ce panier de pêches ? demanda le désœuvré sans ôter son cigare de sa bouche.

— Ce sont les seules de ce genre qu'il y ait à cette heure à Paris, répondit le marchand.

— Combien les vendez-vous ?

— Trois cents francs.

Du Roseray jeta quinze louis sur le comptoir.

— Où faut-il envoyer le panier ? demanda le marchand.

— Au fait, je n'y ai pas encore pensé, reprit le lion en se parlant à lui-même. Et après avoir fait un léger effort : — Me voilà bien en peine, vraiment ! il faut mettre les pêches dans une jolie corbeille en bois des îles, renouveler les feuilles de vigne qui les séparent, et envoyer le tout à mademoiselle Mariette, de l'Opéra. Voici ma carte, qu'on placera dans le fond du panier.

— Cela suffit, monsieur.

Au bout de quelques instants, on sonnait chez celle qu'il avait désignée sous ce nom : Mademoiselle Mariette, de l'Opéra.

Cette Mariette, dont nous vous demandons à ne pas écrire le nom véritable par respect pour les convenances, était en 1836 une des jeunes danseuses qui imitaient de loin Taglioni et Fanny Ellsler. On l'applaudissait moins au théâtre que ces deux brillantes artistes, mais on la fêtait bien plus à la ville. Cette circonstance tenait à ce qu'elle était fort jeune, fort jolie et fort blonde. Dès cette époque, on entendait de châles, de calèches, de porcelaine et de meubles déjà ce cri plaintif : « Les blondes s'en vont ! »

Mademoiselle Mariette recevait donc beaucoup d'hommages de la part de ceux qui tenaient à avoir sous les yeux une image ressemblant le plus possible à la blanche et blonde Cypris des Grecs. Quant à la manière dont elle accueillait la prose, les vers, les bouquets et toutes les autres formes que prend le serpent de la séduction pour s'introduire chez une jolie femme, nous n'avons rien à en dire. Il nous suffira de noter que Du Roseray était du nombre des admirateurs de la petite danseuse.

Mademoiselle Mariette était justement dans son cabinet en train d'étudier un pas nouveau.

— Madame, vint lui dire Brigitte, sa camériste, variété de chat botté à ses ordres, voici un panier de pêches que monsieur Du Roseray vous envoie.

Un panier de pêches de Malte, des pêches au mois de juillet, quand il n'y en avait probablement pas chez le baron de Rothschild, et assurément point chez le

roi, c'était une de ces attentions délicates auxquelles une femme est toujours sensible, cette femme fût-elle une danseuse d'Opéra.

— Ce Du Roseray est le plus charmant des hommes; il mériterait d'avoir toujours vingt ans, répondit la sylphide, après avoir jeté un premier coup d'œil sur la corbeille.

Cependant, ce premier mouvement de satisfaction passé, la belle enfant laissa tomber sa jolie tête sur l'une de ses mains et réfléchit.

Il faut bien se résoudre à en faire la remarque : ces déités de théâtre, souvent plus choyées que des reines, toujours obéies, toujours comblées, doivent descendre assez fréquemment dans les réalités de la vie positive. Si elles trouvent à chaque instant une pluie d'or tombant à leurs pieds comme Danaé, elles dépenseraient pourtant plus de ce fauve métal que certain roi aux oreilles d'âne n'en aurait fabriqué en un jour, et ce n'est pas peu dire.

Mademoiselle Mariette était de celles qui, ayant trois fois le superflu, s'arrangent à plaisir pour n'avoir jamais le nécessaire. Tout le long de l'année, on couvoyait dans son antichambre une interminable kyrielle de dettes criardes. Quand, par extraordinaire, les dettes étaient éteintes, on voyait poindre les désirs, les caprices de coquetterie, les aspirations de robes neuves, fantaisies ruineuses, combat perpétuel du luxe et de la misère mariés ensemble.

Ce matin-là, Mariette avait rêvé tout éveillée d'un petit bracelet en or qu'elle avait vu au bras d'une camarade dans les coulisses : c'était un gracieux bijou figurant un lézard qui se mord la queue.

— J'en aurai un semblable ou j'en mourrai, pensait-elle.

Aussi, tout en retournant entre ses mains le panier de pêches, ne pouvait-elle se défendre de revenir à la persistante chimère du bracelet.

— Certainement c'est très joli de la part de Du Roseray, cela : je ne dis pas non; mais des pêches, ça coûte son pesant d'or, et c'est si vite mangé! Comment n'a-t-il pas de préférence songé au petit bracelet? Mais les hommes d'à-présent ne s'avisent de rien!

Dès ce moment une pensée bizarre et d'une logique séduisante s'emparait de son esprit : — vendre le panier de primeurs et, avec l'argent qui en reviendrait, acheter le lézard d'or tant désiré. — Qu'on ne crie pas à l'invasion de la mode : il se passe tous les jours, dans un certain Paris interlope, des incidents plus étranges que celui-là.

Mariette ayant sonné, Brigitte, la camériste, montra sans tarder son museau pointu et plein d'astuce.

— Brigitte, écoute, lui dit sa maîtresse. Tu es une fille de ressource, toi, une bonne tête, en état de me comprendre et de m'aider. Me voilà dans une de ces situations critiques où il faut faire flèche de tout bois. Tu vas prendre ce panier de pêches de Du Roseray et un fiacre, l'un cachant bien l'autre. Sans t'inquiéter de rien, tu iras le porter chez un marchand de comestibles en vogue, mais vivement, comme une flèche lancée par l'arbalète. Tu prendras ce que l'homme t'en donnera, et tu reviendras sans broncher. Il y aura la pièce ronde pour toi.

Brigitte obéit héroïquement, sans rien dire.

Le hasard, qui se complet dans les complications, voulut que la camériste s'arrêtât sur le boulevard,

dans la boutique même d'où les pêches avaient été tirées.

— De la part de qui venez-vous? demanda le marchand avec un sourire empreint d'ironie.

Brigitte prononça à demi-voix le nom de sa maîtresse.

— Ces pêches de Malte, ça n'a plus grande valeur, reprit l'industriel. Il en arrive chaque soir de pareilles par centaines. Combien en voulez-vous?

— Combien en offrez-vous?

— Deux cent cinquante francs.

— Donnez vite.

Pendant que cette scène se passait sur le boulevard, il s'en introduisait une autre dans le boudoir de Mariette. Depuis cinq minutes un visiteur s'était présenté.

— Ah! vous voilà Ernest? Il y a un siècle qu'on ne vous a vu.

Celui-là n'était autre que le petit Ernest d'Urty, qui pour s'anoblir, suivant l'usage de nos nouvelles mœurs aristocratiques, s'était contenté de mettre une apostrophe entre les deux premières lettres de son nom. Jeune, riche, beau garçon, pourvu d'une instruction littéraire suffisante, on avait fait de lui un de ces petits papillons de la diplomatie, d'abord secrétaires pour rire, plus tard attachés de légation, qui se réveillent un matin ambassadeurs ou ministres, à l'ébahissement de toute l'Europe.

Mariette, qui n'avait pas d'ailleurs le cœur trop vulnérable, éprouvait pourtant un peu plus de tendresse pour ce nourrisson du boulevard des Capucines que pour aucun des nombreux soupirants qui la suivaient du théâtre chez elle et de chez elle au théâtre. Il était l'ami par excellence, l'homme aux bouquets, ce que les Italiens appellent le *patito*.

Aussitôt qu'il se fut débarrassé de sa canne et de son chapeau, il se mit naturellement à engager un dialogue sur les petites chroniques du jour, le thème obligé des oisifs. Mais Mariette donnait négligemment la réplique; sa parole, contrairement à l'habitude, était embarrassée, traînante, presque triste.

— Il se passe quelque chose d'extraordinaire, pensa le futur ambassadeur. Et, à haute voix : — Qu'avez-vous donc ce matin, la belle enfant?

— Presque rien, un peu de migraine, un ennui. N'en parlons pas.

Ernest eut l'air d'obéir à cette injonction. Durant cinq minutes encore, il laissa traîner la conversation sur les mille et un objets insignifiants qui constituent l'histoire journalière des heureux du monde; et, à la fin, prétextant le besoin où il était de conclure une affaire, il sortit, non sans avoir fait tomber aux pieds de la jeune femme une petite rose jaune du Japon qu'il portait à sa boutonnière.

— Mais c'est étrange, murmurait Mariette en jetant les yeux sur sa pendule, Brigitte ne revient pas!

Brigitte ne devait pas tarder à rentrer. On la vit bientôt reparaitre d'un air rayonnant.

— Combien t'a-t-on donné du panier? lui demanda sa maîtresse.

Brigitte montra la somme.

— Deux cent cinquante francs! reprit la danseuse du ton d'une perruche en colère; ce n'est pas la moitié de ce qu'il me faut : j'aurais mieux fait de garder les pêches!

En même temps, se rappelant sa promesse, elle jetait un louis dans la main de la camériste.

II.

Brigitte allait se retirer.

— A propos, madame, dit-elle, vous ne devineriez jamais qui j'ai vu, à ma sortie, rôder autour du panier de pêches et le marchand?

— Belle question! Et comment veux-tu que je devine? Qui était-ce?

— M. Ernest d'Urty, l'attaché d'ambassade.

— Comment! il marchandait ces pêches?

— Il faisait mieux, il les achetait; je l'ai entendu dire au marchand: « Eh bien! je prends ce panier. N'y changeons rien, il est très bien comme il est. Seulement vous y ajouterez un bouquet de violettes.

— Ah! pensa Mariette dépitée, c'était pour cela sans doute qu'il sortait au bout de cinq minutes, ce

qui ne lui arrive jamais. Il achetait une corbeille, des primeurs, un bouquet, un cadeau, et pour qui, si ce n'est pour une autre femme?

Elle se lamentait sur ce fait en jetant autour de ses statuettes de petites phrases entrecoupées de soupirs, quand Brigitte reparut en poussant un bruyant éclat de rire.

— Qu'y a-t-il encore? demanda la danseuse.

— Pour le coup, l'aventure est trop comique!

Et montrant un paquet:

— Ces pêches que j'ai portées tout à l'heure chez le marchand et que M. Ernest d'Urty a rachetées, il vous les envoie par un commissionnaire. N'est-ce pas gai au possible?

— Tais-toi et laisse ce panier, lui dit la danseuse en la congédiant d'un geste.

PHILIBERT AUDEBRAND.

(La fin au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

Le moment est venu, pour quiconque veut faire consciencieusement sa besogne de feuilletoniste, de relire les *Lettres à Emilie* et de méditer sérieusement le Dictionnaire de Chompré. La Mythologie revient décidément à la mode, et l'Olympe partage avec le bric-à-brac la faveur du monde élégant. *Pygmalion et Galatée*, *Deucalion et Pyrrha*, *l'Amour et Psyché*, autant de momies exhumées de la Fable, frottées, époussetées et remises à neuf pour le plus grand divertissement de la génération présente. Ce n'est pas que j'y trouve à redire, mais enfin j'aimais mieux, pour ma part, je l'avoue, l'éternel livret de M. Scribe, ce livret toujours nouveau, toujours le même, depuis la *Dame Blanche*, d'immortelle mémoire, jusques et y compris la *Sirène* et le *Domino noir*.

Au surplus, puisqu'il est de principe que le succès justifie tout, inclinons-nous devant les dieux et les demi-dieux du paganisme, puisque aussi bien M. Perrin leur doit trois succès coup sur coup.

Je renvoie les lecteurs curieux de faire connaissance avec le sujet de *l'Amour et Psyché*, à tous les traités de mythologie publiés avec ou sans garantie de l'Université. Personne n'ignore que Psyché fut cruellement punie d'un accès de curiosité, qui lui fit désirer de faire connaissance avec le visage de son mari. Il faut croire que c'était un grand crime, car l'histoire dit qu'elle en mourut. MM. Barbier et Michel Carré, moins rigoureux que Jupiter, se sont bornés à prononcer le divorce. Il est vrai qu'elle n'en réchappe que pour expirer à l'acte suivant en reconnaissant son époux sous les traits d'un berger phrygien, mais elle ne meurt que tout juste le temps de ressusciter sur une gloire et d'aller se remarier au ciel pour tout de bon.

En quatre mots, voilà le poème sur lequel M. Ambroise Thomas a répandu l'or et les perles de son génie lyrique. Peut-être le tort du compositeur est-il d'avoir trop fidèlement calqué ses inspirations musicales sur le texte même du sujet. Peut-être les accents de sa muse sont-ils trop savants, trop élevés, trop grandioses, pour des oreilles profanes, et ne produit-elle pas, sur un public peu fait aux subtilités de l'art, l'effet qu'elle devrait produire sur un auditoire de connaissances. Quoi qu'il en soit, si la salle est restée parfois un peu froide à des beautés qu'elle n'a pas comprises, la majeure partie des morceaux dont la musique se compose ont obtenu l'accueil le plus enthousiaste. Il faut

citer, entre autres, le duo d'Éros (l'Amour) et de Psyché, chanté avec une rare perfection par mesdames Ugalde et Lefèvre; le finale du premier acte, le chœur des nymphes rieuses, l'air de Psyché, les couplets de Mercure, la cavatine du Sommeil, et l'imprécation du troisième acte, où madame Ugalde est admirable.

La mise en scène est splendide, les costumes d'une fidélité parfaite et d'un luxe éblouissants. Enfin les trucs (il y a des trucs!) s'exécutent comme à la Porte-Saint-Martin. C'est tout dire.

Puisque nous voilà au théâtre de M. Marc Fourmier, restons-y pour complimenter, ainsi qu'ils le méritent, auteur et directeur à l'occasion de la *Belle Gabrielle*, drame en cinq actes, tiré du beau roman de M. Auguste Maquet. On n'accusera personne de contrefaçon, car c'est M. Maquet qui s'est pillé lui-même, et il l'a fait avec une habileté, une adresse, un savoir-faire, bien dignes des applaudissements qui ont accueilli cette œuvre vraiment littéraire. La direction n'a rien épargné pour doubler, par l'éclat du spectacle, l'attrait de la représentation; et mademoiselle Page, ravissante sous les traits de la charmante et gracieuse héroïne, ajoute un élément de plus au succès populaire qui couronne le glorieux passé de l'habile et audacieux imprésario.

O vous qui venez de pleurer aux malheurs de la *Belle Gabrielle*, venez rire aux déceptions conjugales d'un *Homme qui a vécu*. Figurez-vous que ce Lovelace, tombé dans les pièges de l'hymen, ne voit partout que bouquets suspects, amants déguisés, ruses anticonjugales; tandis que le seul, le vrai danger, est dans la présence d'un amoureux nourri au foyer domestique, et qui prend tout au plus la peine de se cacher.

Ravel est ravissant de verve, d'entrain et de rouerie, dans ce rôle semé de chausse-trapes, où de moins exercés que lui n'eussent pas manqué de s'accrocher. — Auteurs: MM. Dumanoir et Lafargue.

Passerons-nous les ponts pour aller faire connaissance avec les *Gens de théâtre*? A quoi bon? La pièce, quoiqu'elle offre une photographie très fidèle et très amusante des coulisses et du foyer des acteurs, n'a obtenu qu'un succès contesté, plus que contesté. La raison? Elle a le défaut de ne pas être à sa place. Tant il est vrai que tout tableau a besoin, pour valoir son prix, d'être dans son jour et dans son cadre.

A. DE BRAGELONNE.

A. J. GOUBAUD, directeur-gérant.

rive jamais. Il acheta un...
 a bouquet, un cadere, et pour
 ne autre femme?
 mentail sur ce fait es point...
 petites phrases entrecoupees...
 le repart en poussant un...
 -il encore? demanda le...
 e coup, l'aventure est trop...
 ant un paquet:
 ches que j'ai portees tout...
 d' et que M. Ernest d'Or...
 que par un commissionnaire...
 ble?
 ai et laisse ce panier, lui de...
 fiani d'un geste.
 Philarete...
 prochain numero.)

ARIS.
 utres, le duo d'Evra d'Am...
 une rare perfection par...
 male du premier acte, le...
 de Pycne, les couplets de...
 seil, et l'impression de...
 ble est admirable.
 seche est spirituelle, les...
 d'un livre d'histoire. Tout...
 s'écroulant comme à la...
 us vuil au theatre de...
 e compliment, mais qui...
 sur à l'occasion de la...
 , tire du beau roman de...
 a personne de contraindre...
 lui-même, et il l'a fait...
 avoir-faire, bien dignes...
 elle cette œuvre vraiment...
 epargné pour doubler, par...
 représentation; et mal...
 s traits de la characte...
 ment de plus au succès...
 asse de l'habile et audacieux...
 i venez de pleurer aux...
 eux rive aux disceptations...
 figurez-vous que ce...
 ymen, ce fut par...
 isés, roses antiochyennes;...
 y, est dans la perfection...
 astique, et qui prend tout...
 ravissam de verre, d'extra...
 semé de cloques-trapes, si...
 sent pas manqué de...
 et Lafargue.
 sous les ponts pour aller...
 de theatre? A quel bon? La...
 photographie très faible...
 du foyer des acteurs, s'a...
 s que conteste. La raison...
 a sa place. Tant il est...
 valoir son prix, d'être dans...
 A. de...
 A. de...
 RICHARDSON



LE MONITEUR DE LA MODE.
 Paris, Rue Richelieu, 92

Coiffette de M^{me} Clote Sadrague, Chapeau de la M^{me} de Borain, Plumes et fleurs des Gilman
 fournisseur de S. M. l'Impératrice et breveté de S. M. la Reine d'Angleterre, Dentelles de G. Violard,
 Mouchoirs de Chaperon, Rubans et Papementerie d'Andoyer (à la Ville de Lyon), Parfums de Segrand, fournisseur
 de S. M. l'Impératrice et des cours étrangers, Courci de la M^{me} de Comminion, La Salle & C^o

Entered at Stationers' Hall LONDON at the Monitor Office 25 Brick Street John NEW-YORK Pinneo & C^o General Agents MADRID P. J. de la Pena.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Après avoir dit adieu au Carnaval et à ses folles joies, nous sommes entrés dans les austérités du Carême. Cependant, l'élan donné au plaisir ne diminue pas, et les bals se succèdent presque partout comme auparavant.

On pense bien, d'après cela, que nous n'allons point encore annoncer l'apparition des modes du printemps. La maison *Lhopiteau*, seule, nous a révélé un de ses mille secrets qu'elle garde en réserve jusqu'à l'époque de Longchamps; et ce secret, c'est qu'elle nous fait confectionner, pour l'ouverture de la saison nouvelle, des petits châles en velours, qui seront, à ce qu'il paraît, une es fantaisies les plus coquettes que l'on puisse imaginer. Quant à présent, la maison *Lhopiteau* s'occupe encore de

la création des toilettes de bal et des mises de ville les plus recherchées. Mademoiselle *Pauline Conter* y déploie toujours son goût exquis, et la haute aristocratie féminine s'empresse de s'adresser à elle dans toutes les circonstances qui exigent la grâce et l'élégance.

Nous ne parlerons pas de la maison *Lhopiteau*, sans signaler de nouveau ses ravissants objets de lingerie, parmi lesquels on remarque, cet hiver, une foule d'adorables petits fichus de fantaisie pour mettre sur les robes décolletées; des sous-manches d'une richesse indescriptible, et des canezous blancs et noirs, ornés de la manière la plus capricieuse et la plus charmante.

M. Chapron, dont la maison a acquis une si grande et si légitime renommée dans la spécialité des mouchoirs de poche, vient d'être appelé à Windsor, par Sa Majesté la reine d'Angleterre. C'est lui qui aura l'insigne honneur de fournir les mouchoirs faisant partie du trousseau de la jeune princesse, fille aînée de la reine, que nous avons vue à Paris, et qui épouse S. A. R. le prince héréditaire de Prusse.

M. Chapron fournit toutes les cours de l'Europe, et il n'y a rien d'étonnant que Sa Majesté Britannique se soit adressée à lui dans cette circonstance.

Je verrai les modèles qui auront été choisis, et j'en donnerai la désignation dans un de mes prochains bulletins.

A ma dernière visite chez *M. Chapron*, j'ai remarqué quelques mouchoirs destinés à S. M. l'Impératrice Eugénie. Les décrire c'est préciser la mode. Ceux du matin sont fort simples; il ne s'y trouve qu'un large ourlet surmonté d'une galerie de jours; puis, dans un coin, la couronne Impériale.

Les mouchoirs que Sa Majesté porte en toilette, sont la plupart ronds, mais alors d'une grande magnificence: Sa Majesté choisit de préférence les broderies légères. Les armes impériales, que l'on y brode, ont tout le fini d'une peinture. *M. Chapron* fait de véritables chefs-d'œuvre en ce genre.

Point de changements en ce qui concerne les toilettes de ville. Étoffes somptueuses; jupes longues et amples; corsages montants.

Pour garnitures, toujours des volants aux robes de tafetas uni, ou des doubles jupes.

La première n'a qu'un large ourlet, la seconde un haut effilé du bas, puis un autre semblable à la même distance que celle qui existe entre le bord des deux jupes; ce qui en figure trois.

Cela se fait aussi sur les toilettes du soir, claires, avec

de la dentelle noire. Quelques autres robes se garnissent des côtés, à *pentés*, avec de larges bandes de velours en biais, ou du velours en bande, qui forme des quadrilles croisés.

Aux personnes qui enrichissent leurs robes de volants en dentelle, nous rappelons la maison *Violard*. On y trouve, en ce genre, ce qui se fait de plus splendide. Les dentelles de M. *Violard* ne se recommandent pas seulement par la magnificence des dessins, la perfection du travail, mais encore pour leur extrême solidité. Aussi obtiennent-elles la préférence sur beaucoup d'autres.

Je viens de voir dans ses magasins, une robe de mariée, des volants et deux mantelets, devant lesquels il faut vraiment rester en extase, tout cela est d'une admirable magnificence.

Pour robes de bal, on s'en tient aux étoffes diaphanes, ainsi le tulle, le crêpe et les gazes de fantaisie, s'emploient constamment pour jeunes femmes et jeunes filles.

Les volants, les bouillonnés, se partagent la vogue.

Les robes zébrées, de velours de couleur, sont de la plus grande distinction.

En étoffes de soie, on choisit toujours les moires antiques unies, ou semées de gros bouquets; les taffetas unis; ceux à dispositions; les brochés *Pompadour*; les robes à volants frangés. Il y a bien d'autres fantaisies, mais on ne saurait les désigner toutes.

Les doubles jupes restent en faveur pour les robes légères. Les autres étoffes, selon leur genre, se garnissent avec des volants de dentelle, ou, sur les côtés, on pose des ruches, des nœuds entremêlés de fleurs, des dentelles en zigzag. Chaque faiseuse s'abandonne, en cela, aux caprices de son imagination et au bon goût dont elle est douée.

Ce qu'il faut constater, c'est que jamais, en général, les toilettes n'ont été plus gracieuses, plus séduisantes qu'à présent.

Que dire des chapeaux? nous attendons les nouvelles créations de madame *Plé-Horain*, et nous pouvons être certaines à l'avance, qu'elles porteront le cachet de distinction que l'on remarque dans tous les modèles qui sortent de ses brillants magasins.

D'après ce que j'ai vu dernièrement chez madame *Plé-Horain*, je pense que la forme des chapeaux restera petite, renversée, avançant un peu sur le front et fuyante. Du reste, je le répète, il ne faut pas trop se hâter de prédire l'avenir. En modes, comme en toute autre chose, nous dépendons toujours de l'imprévu.

Laissons donc un peu aller le temps, il marche assez vite pour que l'attente ne soit pas longue.

On dit aussi que l'on reviendra aux capotes coulissées. J'en ai vu quelques-unes, en taffetas paille, lilas et vert-clair. Une des premières était sans fond épais. Derrière, on voyait une petite calotte de tulle blanc sur laquelle on avait posé, très bas, une espèce de choux froncé, qui ressemblait à un petit chignon. Au-dessus, d'une oreille à l'autre, passait une demi-guirlande de pois de senteur lilas. Le bavolet, fort long, était de même en tulle blanc bordé d'un large ruban paille; brides larges.

Au bord de la passe, une haute blonde se renversait en arrière, puis une autre, large de deux doigts, était mise en sens opposé. Ce chapeau était frais et plein de grâce.

Le chapeau lilas était couvert, sur la forme, de bandelottes larges d'un doigt. D'un côté, il y avait trois branches de lilas blanc et lilas.

Dans l'intérieur, une branche de lilas et une tresse de ruban traversant le front.

Le chapeau vert avait pour ornement une guirlande de violette de Parme, qui suivait le bord de la passe. Sur le fond, il se trouvait un gros choux de ruban posé très bas vers le bavolet.

On a donné dernièrement plusieurs bals d'enfants costumés. A tort ou à raison, il est devenu de mode d'initier

ces innocents petits êtres à nos plaisirs bruyants. Là, ils apprennent déjà les minauderies du monde, ses faussetés peut-être... Enfin!

Ces bals nous ont fourni l'occasion d'admirer une foule de délicieuses petites toilettes sortant du magasin *Saint-Augustin*. Je vais vous en désigner trois.

Un costume de bouquetière Régence.

Jupe de dessous blanche, à petits volants de mousseline unie tuyautés, qui montent jusqu'aux genoux.

Jupe de dessous en taffetas rose, retroussée d'un côté par une traîne de roses et de mugnets.

Corsage plat, avec fichu de mousseline à pans croisé sur la poitrine et noué derrière.

Devant le corsage, un gros bouquet de roses et de mugnets. Manches courtes, une rose sur chaque épaule.

Tablier de mousseline blanche à poches, entièrement garni de dentelle.

Pour coiffure, fanchon de dentelle.

L'enfant portera une corbeille de fleurs, soutenue à son cou par un large ruban rose.

Deuxième mise :

Costume de batelière.

Tunique de velours plain, vert, garnie de trois rangs de galons d'or. Corsage ouvert, traverses de velours avec galons. Chemisette blanche dessous. Manches pagodes larges plissées du haut et bordées de galons. Sous-manches jardinières blanches à poignet.

Sous la tunique, jupe en satin vert ornée au bas de trois rangées de galons d'or, comme ceux de la tunique de velours.

Pour coiffure, chapeau de paille d'Italie, orné dessous, de chaque côté, d'une touffe de coquelicots et bordé de velours noir. Ce chapeau n'est point à grands bords.

Brodequins de satin vert, lacés d'or.

Troisième mise, qui pourra servir pour toilette d'été.

Jupe de mousseline composée de deux hauts volants ourlés et semés d'une galerie de très gros pois.

Corsage drapé croisé. Ceinture large, avec un gros nœud écharpe de côté.

Pour les coiffures d'enfants et celles d'amazones, nous recommandons toujours la maison de chapellerie de M. *Desprey*. On y trouve constamment les plus jolies nouveautés dans ce genre.

Le corset est une chose si importante dans la toilette d'une femme, que c'est, je crois, rendre service à toutes, de leur désigner la meilleure faiseuse, en ce qui concerne cette spécialité. Voilà pourquoi nous vous parlons souvent de la maison *Hippolyte*, dont la réputation est, du reste, faite depuis longtemps. Ses corsets donnent à la taille une grâce parfaite, et ils sont adoptés aujourd'hui par toutes nos grandes dames.

Nous vous les recommandons spécialement.

Je ne veux pas finir cet article sans vous rappeler que les corbeilles de mariage et les trousseaux, sont une des spécialités les plus étendues et les mieux comprises de la maison de commission *Lassalle et comp.* Il suffit de lui indiquer la somme totale que l'on a l'intention de dépenser, pour recevoir une corbeille de mariage ou un trousseau complet. Grâce à l'habitude de M. *Lassalle*, pour ces sortes d'acquisitions, on peut avoir toute sécurité sur le choix des objets, non-seulement sous le rapport du bon goût, de la nouveauté et de la qualité, mais encore sous celui de la modicité des prix.

La maison *Lassalle* envoie, à choisir (sans obligation d'achat), tous les objets qui peuvent facilement voyager, tels que : cachemires, bijoux, avec ou sans diamants, montres, chaînes, dentelles d'Alençon, de Chantilly, ou application d'Angleterre; pointes de châles, mantelets, voilettes, etc.; échantillons d'étoffes riches pour robes, et même robes en pièce à volants; mouchoirs brodés, éventails, flacons; enfin tout ce qui peut dépendre de la toilette d'une femme élégante.

Ces envois étant purement conditionnels, n'engagent en rien les personnes qui les reçoivent, puisqu'elles sont parfaitement libres de tout renvoyer.

Nulla maison n'offre de pareils avantages, et nous ne saurions assez engager nos belles lectrices à en profiter.

Madame Juliette LORBEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 490.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en crêpe piqué orné de dentelle noire, garni dessous de blonde blanche et de ruban de velours épinglé. Brides en ruban de taffetas assorti au chapeau.

Ce chapeau est moins tombant, la passe encadre bien la tête. Il est *tendu*. Tout autour de la passe et du bavolet est un bouillonné en crêpe posé à cheval et ayant 10 centimètres, savoir : 5 dessus et 5 dessous. L'ornement, sur ce chapeau, se compose d'une barbe en dentelle noire posée en fanchon, et légèrement plissée. Sous la passe, il y a le bandeau et les mentonniers en blonde blanche, et deux nœuds de velours épinglé.

Robe à garniture dite *falbalas* en taffetas feuille morte, avec ornements en velours noir et dentelles noires.

Le corsage, plat et montant, boutonne droit devant; la taille est ronde avec une ceinture en taffetas pareil, garnie à gauche, sur le côté, d'un nœud et de deux bouts flottants en taffetas ayant la largeur d'un ruban n° 24. Ces pans ont un petit ourlet et sont, ainsi que le nœud, entourés d'une petite dentelle noire de 2 centimètres légèrement froncée.

Sur le corsage sont posés à plat, et derrière comme devant, deux velours noirs formant carré. Celui du bas garni d'une dentelle noire légèrement *badinée*.

La manche se compose d'une manche longue, étroite du haut, plus large du bas, avec couture en dedans du bras. Cette manche se rattache par des fronces à un poignet de taffetas très haut et ajusté. L'ampleur de la manche se rejette de côté, de manière à former une manche presque plate le long de la couture, et un bouffant gracieux en dehors, sur cette manche deux jockeys coupés carrément afin que l'angle forme pointe sur le côté. Ces jockeys sont bordés d'un velours noir et terminés par une dentelle noire.

La jupe longue et ample, comme on les porte, est garnie au bas d'un volant très tuyauté ayant 40 centimètres, dont la couture est cachée sous un petit volant de 10 centimètres formant *tête*. Le grand volant a un ourlet de 4 centimètres. Le petit en a un au bas de 1 centimètre et demi, et en haut de 1 centimètre.

La jupe déborde à peine le volant.

Le col et les manchettes sont en mousseline à pois, bordée

d'une valenciennes. Ce col est taillé de manière à être rond derrière, creusé sur les côtés, et à former une pointe aiguë devant.

Les manchettes sont taillées de même. Elles sont boutonnées au poignet et forment revers pointu s'éloignant du bras.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure ornée d'une couronne en feuillage de lierre.

Sur le front, les cheveux sont en bandeaux ondulés plats, se relevant au-dessus de l'oreille en bandeaux bouffants, et venant derrière se réunir très bas sur la nuque.

De longs tirebouchons retombent des côtés et derrière.

Sur la tête et posée tout à plat, une couronne de lierre formant la pointe devant, et venant, toujours très à plat, former, derrière, le cache-peigne et se mêler aux tirebouchons.

Robe en tulle blanc garnie de rubans de satin blancs et de blonde.

Le corsage en pointe, d'une longueur modérée, est garni d'une berthe composée de deux rangs de tulle bouillonné très léger, montés sur un tulle apprêt qui forme la berthe. Étroite sur l'épaule, longue devant et creusée des côtés. Sur cette berthe les bouillons forment deux rangs. Ils sont coupés de distance en distance par des bouclettes de ruban de satin n° 2, qui se replient sous le bouillon.

En haut, une légère ruche de tulle de soie. En bas, une blonde.

Le dos semblable au devant.

La manche se compose d'un bouffant de tulle, terminé par un volant de tulle ayant un ruban de satin cousu au bord et une petite blonde.

La jupe est double.

Celle du haut formant tunique, a un lé de moins que la jupe longue; l'ornement de chacune consiste en cinq bouillonnés de tulle coupés par des bouclettes de satin.

Au-dessus des bouillonnés il y a, sur chaque jupe, une ruche en tulle composée d'une bande de tulle haute de 6 centimètres, ayant à chaque bord un ruban de satin blanc. Cette ruche est froncée à la vieille dans le milieu. De sorte que les deux bords viennent presque se toucher en formant la ruche.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau de velours blanc, avec ornements de velours ponceau, dentelle noire et blonde blanche; dessous avec fleurs en velours ponceau.

N° 2. Chapeau de velours noir, avec ornements en velours roseille. Dessous, branche de mûres en velours.

N° 3. Bonnet du matin, à longues barbes, composées d'un riche entre-deux en broderie guipure, avec la garniture pareille. Le bavolet, très haut, est orné de petits plis, d'un petit entre-deux broderie guipure, avec la garniture pareille.

N° 4. Bonnet négligé, composé d'entre-deux brodés et d'entre-deux de valenciennes, et garni d'une bande de broderie guipure.

N° 5. Bonnet *matinée*, composé d'entre-deux brodés et d'entre-deux de valenciennes; puis pour ornements trois nœuds de

mousseline brodée, garnie de valenciennes, accompagnés de quelques nœuds de rubans.

N° 6. Corsage de soirée, pour jeune personne. Le bouillonné, formant berthe, est accompagné de deux bandes festonnées; un ruban de couleur est passé dedans le bas des basques, et les manches sont ornées comme la berthe.

N° 7. Col en mousseline brodée, avec entre-deux de valenciennes formant médaillons, entourés de biais piqués.

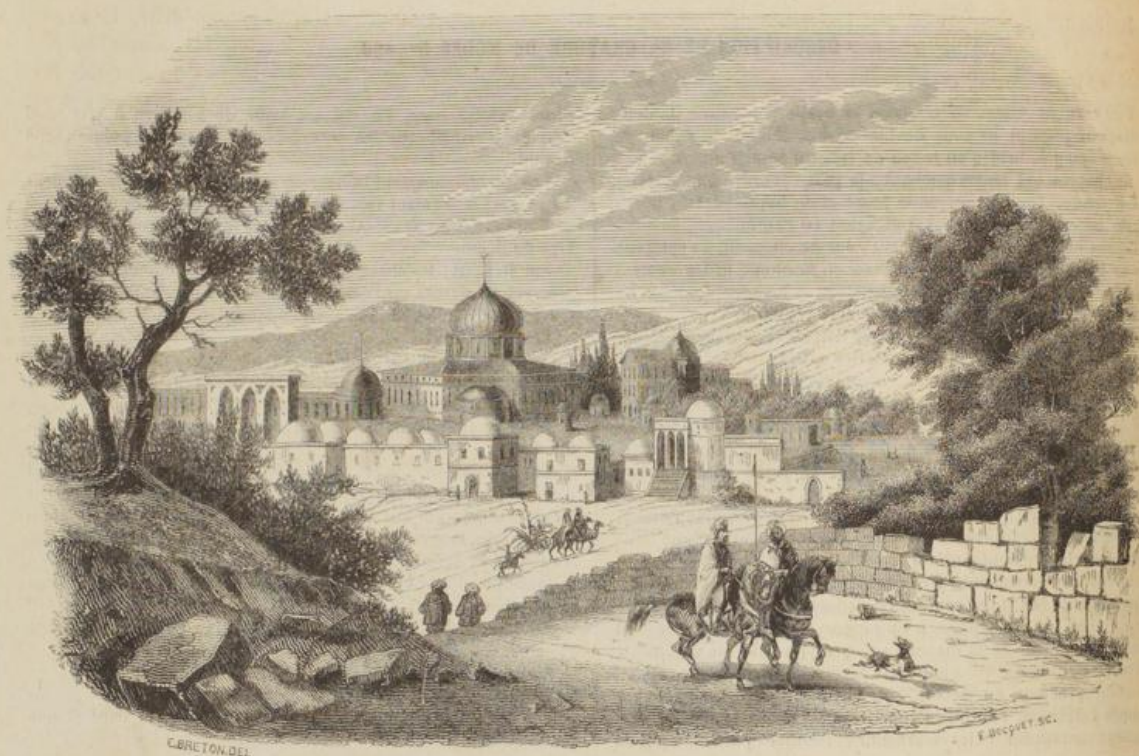
N° 8. Manche assortie au col n° 7.

N° 9. Manche *magicienne*, composée de deux gros bouillonnés de tulle, avec un plus petit formant poignet et petits velours de couleur.



PÈLERINAGE EN TERRE-SAINTE.

(Suite.—Voir page 171.)



Vue de la mosquée d'Omar.

Nous avons laissé la caravane franco-belge, assise au campement de Jéricho et se préparant au repos après avoir reçu la visite des chefs arabes dont les tentes nomades occupent le voisinage de la mer morte, ce tombeau des villes maudites.

Nous reprenons le récit, en laissant toujours la parole à M. le comte W. de Rottermund, président de la pieuse expédition :

Notre sommeil n'est pas de longue durée. A minuit nous levons le camp et nous reprenons le chemin de Jérusalem. Nous rencontrons sur notre route Béthanie, si intéressante par sa position pittoresque et les touchants souvenirs de Marthe, de Marie et de Lazare, dont nous visitons le tombeau. Une montée roide et rapide nous conduit près de l'emplacement du hameau de Bethphagé, d'où nous descendons dans une vallée pour remonter ensuite sur le penchant oriental de la montagne des Oliviers, où la tradition indique l'endroit du figuier stérile maudit par Jésus sur le bord du chemin ; et nous venons fléchir le genou à l'endroit d'où le Sauveur, apercevant la ville, pleura sur Jérusalem.

Nous arrivons assez à temps pour assister aux offices des Ténèbres et nous préparer à la communion pascalle du jeudi Saint. Le jeudi, à la messe solennelle du patriarche, on voyait s'approcher avec édification du banquet eucharistique, l'héritier du trône de Belgique et madame la duchesse de Brabant, les honorables représentants de la France et de la Belgique à Jérusalem, et toute la famille des pèlerins.

Au lever du jour, la grande porte de l'église du Saint-Sépulchre avait été ouverte un instant pour laisser entrer le duc, la duchesse et leur suite, qui avaient voulu faire leur prière, le front prosterné, au lieu même où le gibet d'un Dieu crucifié devint le trône du roi des rois.

Après un léger repas, nous allons, sous la conduite de M. l'abbé Payet, du patriarcat, faire publiquement le chemin de la croix, à l'heure même où notre Seigneur, chargé de l'ignominieux instrument de son supplice, parcourait la douloureuse montée du Calvaire.

Le soir, à sept heures, nous retournions à l'église du Saint-Sépulchre, pour assister à la procession solennelle aux flambeaux qui dura jusqu'à onze heures.

Le lendemain, à quatre heures, nous étions à la demeure de Kiamil-Pacha, où M. le comte Pezzomani, consul d'Autriche et de Belgique, nous avait donné rendez-vous, invités que nous étions par Son Altesse Royale le duc de Brabant à partager avec lui la faveur d'une visite à la mosquée d'Omar.

On sait que l'entrée de ce temple musulman est interdite aux chrétiens sous peine de mort. Cinq cents noirs, armés de massues y montent constamment la garde. Aussi, pour éviter une fatale méprise, Kiamil-Pacha, dont la demeure n'est séparée de la mosquée que par une étroite ruelle, avait pris des précautions dont le luxe nous eût étonnés si l'on ne nous eût avertis du danger que nous pouvions courir.

La visite de la mosquée d'Omar et de toute son

enceinte nous intéressait sous bien des rapports. Nous étions là sur le mont Moriah, sur l'emplacement du temple si souvent consacré par la présence et les actions du Sauveur... En même temps, nous avions là sous les yeux la troisième merveille de la foi musulmane, et tout près d'elle un souvenir du premier conquérant de la Terre-Sainte. L'église de la Présentation, changée en mosquée, mais qui, sous la forme complète de croix latine, proteste contre la victoire du croissant.

C'est là que nous primes congé des nobles héritiers du trône de Belgique. Ce fut un moment solennel. Les augustes pèlerins avaient partagé nos fatigues et nos joies pieuses. Ils avaient inauguré avec nous, dans les rues de Jérusalem étonnée, la conquête pacifique des lieux Saints. Ils emportèrent nos bénédictions avec nos regrets. Fasse le ciel que les vœux ardents que lui adressa le patriarche de Jérusalem, pour le prince et son auguste compagne, soient une prophétie d'un accomplissement certain !

Le lundi, 9 avril, lendemain du jour de Pâques qui avait vu tous les pèlerins avec les consuls de France, d'Autriche et de Belgique, communier en face du glorieux tombeau de la Résurrection, la caravane se mit en route pour se rendre à Saint-Jean-du-Désert. Le temps était magnifique, la chaleur tempérée, et les explications pleines d'intérêt du drogman Albengo, qui connaît le pays à merveille, rompirent de la façon la plus agréable la monotonie de la route. En passant au village de Saint-Jean nous descendîmes chez les RR. PP. Franciscains, qui s'empressèrent de nous offrir la plus cordiale hospitalité. Bientôt après nous arrivions à la grotte témoin de la pénitence du saint précurseur.

Cette grotte est parfaitement conservée. La fontaine qui jaillit en eaux abondantes, la végétation qui déroule son verdoyant tapis dans la profonde vallée de Térébinthe, le pays admirablement situé, invitent, par un abri séduisant, à la vie religieuse.

En revenant au village, les ruines d'un couvent se recommandèrent à nos hommages par le souvenir de la visite de la Sainte-Vierge à sa cousine Elisabeth. Nous y trouvâmes la partie inférieure de la maison de la mère de saint Jean, où les RR. PP. conservent un pauvre autel sur lequel, chaque année, ils célèbrent une messe le jour de la Visitation. Les pèlerins y chantèrent le *Magnificat*. Le lendemain, la messe fut dite dans le sanctuaire de la Nativité de saint Jean, et nous primes congé des bons pères pour nous rendre à Bethléem, qui bientôt nous apparut à l'horizon comme l'étoile merveilleuse des mages.

Chemin faisant, nous eûmes l'occasion d'admirer les vasques de Salomon, et les mines d'un ancien aqueduc qui amène encore à la ville Sainte l'eau de ces trois énormes bassins que le plus sage des rois fit tailler dans le roc.

Le monastère de Bethléem, élevé sur le lieu de la naissance même du Christ, renferme plusieurs chapelles qui toutes rappellent des souvenirs de l'histoire du Sauveur. Sous une chapelle dédiée à sainte Catherine, s'étendent plusieurs cryptes auxquelles on descend par un escalier. Au bas de cet escalier est un petit caveau creusé dans le roc; une colonne placée au milieu en soutient la voûte; c'est là que se trouve le mausolée des innocents massacrés par Hérode. Un

passage étroit et obscur conduit à la chapelle souterraine de la Nativité, qui n'est autre que l'étable creusée dans le roc où Jésus-Christ vint au monde, et qu'on a agrandie en la convertissant en chapelle. Non loin de là, dans d'autres cryptes, sont les tombes de saint Jérôme et de saint Eusèbe son compagnon. Revenant à la lumière, nous avons visité la grande église construite par sainte Hélène, appelé Sancta-Maria, de Bethléem. Ce beau monument, un des premiers sanctuaires élevés par le christianisme, est une vaste basilique partagée en cinq nefs par quatre rangées de belles colonnes de marbre cannelées et d'ordre corinthien; elle a été enrichie des dons de toutes les nations chrétiennes.

Le lendemain, la grotte du Lait, le champ des Pasteurs, et l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition, reçurent nos visites.

Le jeudi, 12 avril, nous continuâmes les visites des lieux Saints indiqués dans le programme. Le père Félix nous a fait les honneurs de Casa-Nova, maison dépendante du couvent et qui peut donner l'hospitalité à une centaine de pèlerins. C'est là que la caravane allemande avait posé sa tente pendant son séjour à Jérusalem.

Le lendemain 13, nous parcourûmes toute la voie de la captivité et la voie douloureuse, en commençant par la grotte de l'Agonie. Le silence religieux que nous commandait la circonstance n'était interrompu que par la lecture de l'Évangile à chaque station. Ce pèlerinage dura près de cinq heures.

La journée du samedi fut consacrée tout entière aux préparatifs de départ. Nous ne sortîmes que pour aller à l'église du Saint-Sépulchre, assister une dernière fois à la procession, et faire notre visite d'adieu aux lieux Saints.

Le dimanche 15, la messe d'actions de grâces nous réunit tous au Calvaire, où M. le chancelier, l'abbé Dequevauviller, adressa aux pèlerins un discours de circonstance. Immédiatement après devait avoir lieu la réception de deux chevaliers du Saint-Sépulchre. Nous fûmes admis à assister à cette émouvante cérémonie.

Le lundi, 16 avril, nous renouvelons notre visite au Saint-Sépulchre, au rocher du Calvaire, à la grotte de l'Agonie, à la vallée de Josaphat et aux autres lieux illustrés et sanctifiés par les souffrances du Dieu fait homme.

Une tradition fondée sur un passage de la prophétie de Joël, veut que ce soit dans la vallée de Josaphat qu'aura lieu le jugement dernier. « Que les peuples se réveillent, a dit Joël, qu'ils montent dans la vallée de Josaphat, j'y serai assis pour juger tous les peuples qui y viendront de toutes parts. » L'aspect de cette vallée célèbre est bien conforme, sauf par la grandeur, à la destination qu'on lui assigne; c'est un vaste cimetière couvert de tombes de toutes les formes et de tous les âges. Trois sépulchres antiques contrastent par leur grandeur avec la simplicité des tombes modernes. Ce sont ceux d'Absalon, de Josaphat et de Zacharie, qu'on désigne collectivement sous le nom de tombeaux des patriarches. Celui d'Absalon est le plus remarquable; il est détaché du roc dans lequel il fut taillé, et sa hauteur est de 6 à 7 mètres.

Immédiatement derrière ce mausolée, est le sépulchre de Josaphat, qui donna son nom à la vallée. Enfin,

TERRE-SAINTE



ver du jour, le grand sépulchre avait été orné de...
nter le dieu, la douleur...
oute faire leur pain, l'ém...
se où le gibet d'un lieu...
roi des rois.
un léger repas, nous étions...
bé Payet, du puits...
de la croix, à l'heure...
argé de l'ignominie...
parcourait la doloureuse...
à sept heures, nous...
pulture, pour assister à...
ambassadeurs qui dura jusqu'à...
main, à quatre heures, me...
Kiamil-Pacha, et il...
triche et de Belgique...
invités que nous étions...
de Bevalant à parquer...
à la mosquée d'Al...
que l'entrée de ce temple...
chrétiens sous peine de...
de masses y...
pour éviter une fatalité...
à demeure n'est...
trouée réelle, avait...
nous été...
ger que nous...
la mosquée d'Al...

un peu au sud du tombeau d’Absalon, est celui de Zacharie. Tout près de là, dans le flanc de la montagne, est une excavation qu’on appelle la grotte de saint Jean, et on prétend que c’est là que cet apôtre se retira durant la semaine de la Passion de notre Seigneur, décidé à ne prendre aucune nourriture jusqu’à ce qu’il eût appris sa résurrection.

Il fallut enfin quitter la ville Éternelle!

A deux heures seulement, les pèlerins étaient à cheval; tandis que les moukres chargeaient encore les mulets de l’appareil du campement et des provisions nécessaires, nous marchions vers la porte de Damas, quand de nombreux cavaliers, débouchant d’une rue,

vinrent nous faire la conduite. C’étaient M. Botta, consul de France, et son cousin, M. Paris, tous deux montant de magnifiques coursiers; M. Lequeux, M. Dequevauviller, MM. l’abbé Poyet et l’abbé Tongre. L’escorte d’honneur, composée de six bachi-bouzouks, envoyée par le gouverneur, se trouvait à la porte; elle se divisa en avant-garde et en arrière-garde.

A une lieue de distance, sur une éminence d’où l’on découvre encore la ville sainte, la caravane s’arrêta: les pèlerins mirent pied à terre, et, rangés sur une même ligne, ils appelèrent la paix et la bénédiction du ciel sur les murs crénelés de la cité de David.



Vue de La vallée de Josaphat.

Nous étions à peine remontés à cheval, que l’alerte fut donnée à la caravane. Une troupe nombreuse d’hommes, de femmes et d’enfants, brandissant des armes de toute espèce, accourait vers nous, à travers champs et rochers, en poussant des clameurs tumultueuses. Chacun s’arma et se prépara au combat. Mais nous apprîmes bientôt que c’était un village qui courait défendre son territoire contre une invasion de Naplousiens, race d’hommes belliqueux, ne vivant que de guerre et de pillage. De pareilles expéditions sont chose très commune dans ce pays. Remis bientôt de notre émoi, nous poursuivîmes notre marche.

A la nuit tombante, nous approchions de Naplouse. Le puits de la Samaritaine, qui se trouve à quelque distance sur le bord de la route à droite, devait naturellement nous arrêter. Notre campement étant de l’autre côté de Naplouse, nous dûmes traverser cette ville dont la situation est fort belle. Chaque maison est encadrée d’un petit jardin où fleurissent les orangers, les citronniers et les myrtes. Une caravane de trente chevaux, venant de Damas, était campée à quelque

distance de nos tentes, qui, vues de loin, ne devaient pas mal ressembler à un camp militaire, à cause des sentinelles qui avaient l’air de veiller à notre sûreté.

Dès six heures du matin, le lendemain, nous nous dirigeâmes vers Djennin, en passant par Samarie, Béthulie et l’immense plaine où était établie l’armée d’Holopherne, alors qu’il assiégeait cette ville que délivra Judith. Cette journée fut des plus fatigantes, par suite des difficultés du terrain dont nos chevaux eux-mêmes se ressentaient. Aussi fût-ce avec un extrême plaisir que nous arrivâmes le soir à notre halte de Djennin. De là à Nazareth, nous n’avions plus qu’une journée de marche. Devant nous s’étendait la grande plaine d’Esdreton, bornée par les montagnes de la Galilée. Au fond du paysage, le mont Thabor se détachant rudement sur un ciel pourpre, rappelait la victoire d’un jeune héros dont la gloire rayonne à travers les splendeurs de l’Écriture.

A peine installés, nous avons eu la visite du chef du village auquel nous avons orientalement offert le café

ous faire la comble. L'été
France, et sa cour. L'été
de magnifiques costumes.
traviller, M. l'abbé P...
d'honneur, composé de
sur le gouverneur, se trouva
en avant-garde et en attendant
lieu de distance, sur un
uvre encore la ville n'est
pelerins murent peut à l'été
e ligue, ils appelleront la p...
ciel sur les usages créés.



le nos tentes, qui, vers la
esssembler à un camp...
qui avaient l'air de

heures du matin, le train
vers Dijon, se pouva
et l'immeuse plaine de
me, alors qu'il se
dith. Cette journée fut de
des difficultés du terrain
se ressentait. Des
blaisir que nous arrivâmes
jeunin. De là à Saumur, on
armée de marche. Devant
me d'Estrela, l'armée
ée. Au fond du paysage
rochement sur un ciel
un jeune héros dont le
splendeurs de l'Éternel
installés, nous avons en
quel nous avons ornés.



490

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffes et Coiffes de la Maison Gagelin — Modes d'Aphonsine — Fleurs de Tilman fourn.
de S. M. l'Impératrice et R. de la Reine d'Angleterre — Vraies Dentelles de Cambrai
Papeteries et Rubans d'Andover (à la Ville de Lyon) — Corsages de M. Hippolyte fournisseur de S. M.
l'Impératrice — Mouchoirs de Chapron — Parfums de Legendre — Fleurs de S. M. l'Empereur
et des Cours Étrangères — Envoi de la M. de Commission Lassalle & C^{ie}

Entered at Stationers Hall. LONDON at the Monitor Office, 13, Great Street, Soho. NEW YORK Putnam & C^{ie} General Agents. MADRID P. J. de la Pina.

et le tabac. Le firman du gouverneur de Jérusalem, que je me suis empressé de lui présenter, a reçu de la part du chef arabe l'hommage respectueux de ses lèvres et de son front incliné. Il a voulu à toute force nous honorer d'une garde nocturne dont la vigilance chassait à coups de fusil un sommeil nécessaire, bien plus que ne l'aurait fait la crainte des voleurs.

Le lendemain nous traversâmes la plaine d'Esdrelon, au milieu de laquelle nous fûmes assaillis par une tempête des plus violentes accompagnée d'une de ces pluies torrentielles dont l'Orient a le privilège, et auprès desquelles les averses européennes paraîtraient de légers brouillards. Après deux heures d'une marche que la pluie alourdissait, Nazareth nous apparut sur un verdoyant amphithéâtre où le soleil nous attendait. Notre première visite fut pour le couvent des RR. PP. Franciscains, qui nous reçurent à bras ouverts. Le lendemain, on nous fit voir la fontaine de la sainte Vierge, l'atelier de saint Joseph, la synagogue où le Christ enfant enseigna la Bible aux docteurs, la montagne du Précipice et le couvent des Dames-de-Nazareth.

Le samedi 21, nous fîmes une excursion au mont Thabor. Il nous fallut trois heures de marche, à cheval, pour y arriver; et une heure et demie d'ascension, pour en gravir le sommet. Un spectacle sublime nous récompensa de nos fatigues. La montagne est couronnée par une belle plaine d'une végétation riche et variée.

Par un temps encore serein, et dans une atmosphère embaumée, notre regard interrogeait tour à tour la plaine d'Esdrelon, le lit du Jourdain, la mer de Tibériade, le mont Carmel et la Méditerranée. Volontiers les pèlerins y auraient planté les tentes de l'apôtre! Mais un orage naissant grondait dans le lointain; on se hâta d'entendre les messes, qui furent célébrées à l'emplacement traditionnel de la Transfiguration, indiqué par trois autels de pierre. Nous n'étions pas au quart de la montagne que l'orage éclata et continua de sévir pendant toute la durée de notre périlleuse descente. Aussi, quelle douce jouissance ce fut pour nous d'arriver à notre bivouac du lac Tibériade, où nous attendait un excellent feu et un délicieux souper dont les poissons du lac avaient fait tous les frais.

Trois de nos compagnons, légèrement indisposés, n'avaient pu se joindre à nous pour l'excursion au mont Thabor. L'un d'eux nous avaient précédés à Tibériade. Chemin faisant, il leur était arrivé une aventure bien faite pour rassurer ceux qu'auraient pu inquiéter les récits exagérés faits par certains voyageurs au sujet des attaques commises par les Arabes. Dans la plaine de Zabulon, ils en rencontrèrent à peu près une douzaine, tous à cheval et armés. Des saluts échangés avec politesse promettaient une route tranquille; mais bientôt des cris se font entendre: les voyageurs se retournent et ils aperçoivent un de nos moukres, un peu en retard, aux prises avec l'ennemi. Le moukre avait à défendre nos trésors de dessert, figues, oranges, etc. La menace des fusils européens et le jeu efficace du bâton eurent bientôt les honneurs de la victoire; et les pèlerins pouvaient garder comme dépouilles opimes un jeune poulain de toute beauté que leur générosité rendit aux arabes, trop effrayés pour en revendiquer la restitution.

Le 22 avril, de très bonne heure, la caravane alla

entendre la messe dans une église bien pauvre d'un petit couvent de Tibériade, desservie par un Père de Terre-Sainte, en compagnie d'un frère du même ordre. La tradition prétend que c'est à ce lieu même que Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait remis les clefs à saint Pierre.

Un temps admirable et un soleil brillant nous décidèrent à accepter presque tous le bain auquel nous invitaient les eaux si douces et si agréables du lac. Puis, nous frêtâmes l'unique nacelle qui tient lieu de vaisseau sur la mer de Tibériade, et nous cinglâmes vers Capharnaüm, à trois lieues de distance. L'Évangile à la main, nous sillonnions cette mer fécondée par les miracles de Notre-Seigneur.

Le lundi, 23 avril, nous retournions à Nazareth, en passant par Cana, en Galilée, et par les montagnes où eut lieu le miracle de la multiplication des pains, et où fut prêché le sermon des Béatitudes, — lieux pleins de souvenirs parmi lesquels se présentait naturellement l'histoire de la longue captivité de Lusignan.

A mi-chemin de Nazareth, nous fîmes la rencontre d'un certain nombre de Sœurs du couvent de cette ville, qui s'en revenaient de Caïffa où elles étaient allées recevoir des caisses, arrivant de France, qu'elles conduisaient chargées sur des chameaux. Nous offrîmes à ces dignes femmes l'hospitalité qu'elles acceptèrent avec tout le charme de la franchise et d'une liberté toute chrétienne. Après avoir marché quelque temps de concert, nous les quittâmes pour nous diriger vers le mont Carmel, tandis qu'elles continuaient leur route vers Nazareth.

Au sommet de la montagne prophétique, le couvent de Carmel, aux ailes étendues, semble respirer l'air de l'Occident vers lequel il est tourné. La Méditerranée nous envoyait le murmure monotone de ses flots qui semblaient des voix aimées nous parlant de l'Europe, des amis et de la patrie lointaine. Un bon religieux, le frère Charles, bien connu par ses voyages en France et en Belgique, nous fit les honneurs de la montagne, et nous fit visiter les sanctuaires du prophète Élie, dont la mémoire est vénérée même des Musulmans.

Nous eûmes, en partant, la douleur de laisser au Carmel deux pèlerins, dont l'un était devenu malade; mais le frère carme, médecin, nous promit qu'au bout de trois jours le bateau à vapeur le *Lloyd autrichien* le rendrait à nos désirs le jour même où nous arriverions à Beyrouth. Ainsi, la caravane, veuve de deux de ses membres, reprit tristement la route de Beyrouth en longeant les côtes de la mer, pour aller camper au-dessus de Saint-Jean-d'Acre, au bord d'une rivière, et le vendredi nous nous acheminâmes vers Tyr, qu'après une courte visite nous dépassâmes de quatre lieues.

Le samedi 28, l'excellent M. Durighello, vice-consul de France à Sidon, nous fit une brillante réception, et nous allâmes camper à huit lieues de Beyrouth, près d'un village maronite. Le soir, sous nos tentes, nous reçûmes l'agréable visite de l'aumônier de la princesse du Liban, veuve du fameux émir Beschir.

Pendant toute la nuit, une forte pluie nous interdit le sommeil; aussi le matin, à trois heures, nous nous hâtions sur la route de Beyrouth.

Le repos dans cette ville nous fut salutaire; nous y

passâmes deux jours. La famille des pèlerins était au complet ; car, selon la promesse du frère carme, le *Lloyd autrichien* nous avait ramené pleins de santé nos deux hôtes du Carmel.

Ainsi la communauté de fatigues, la participation aux mêmes jouissances de voyage, la dignité de pèlerins de Terre-Sainte, l'harmonie d'une même foi ont fait des pèlerins franco-belges une famille d'amis ; ils ont ajouté un anneau de plus à cette chaîne naissante de fraternité qui, des diverses parties de l'Europe, va se rattacher au Calvaire. Ainsi s'est accompli, sans accidents trop fâcheux, un pèlerinage que Dieu a béni et dont le souvenir aura sa place d'honneur dans notre mémoire.

Notre court séjour à Beyrouth nous a été agréable sous bien des rapports. Les Occidentaux y trouvent un accueil empressé. Nous y avons fait la connaissance honorable du consul général de France, M. de Lesseps, qui, par sa dignité personnelle, sa mâle physionomie, dont l'expression impose aux Arabes, par son caractè-

re hardi et par son intelligence sûre, représente si dignement la France.

Mgr Brunoni nous a légué le précieux souvenir de sa réception vraiment apostolique ; nous pouvons y joindre celui de notre visite aux Sœurs de Charité de Beyrouth, dont la supérieure, sœur Gélase, est une véritable providence pour la ville.

Le 1^{er} mai, nous échangeâmes nos adieux avec quatre pèlerins qui restaient pour attendre le paquebot de Constantinople, où ils devaient aller voir des parents ou des amis au service de l'armée, et nous reprîmes la mer.

A Alexandrie, nous laissâmes quatre des nôtres, qui se proposaient de visiter le Caire ; et, à Malte, six autres, qui se rendaient à Rome pour déposer aux pieds du Saint-Pontife les hommages respectueux de la caravane franco-belge. Trois seulement retournèrent alors directement à Marseille.

DE ROTTERDAM.

LA TOUR DE CASTILLAC.

(Suite. — Voyez page 176.)

En ce moment le voyageur du premier étage, attiré par cet effroyable vacarme, apparut au sommet de l'escalier. C'était un homme de haute taille, ayant en effet l'apparence d'un militaire. Il était pourvu aussi de longues moustaches ; seulement, au lieu de retomber sur la poitrine, comme celles du borgne, elles se redressaient fièrement en croc jusqu'aux oreilles. Enfin il portait également une épée, mais elle ne pouvait lui être d'une grande utilité, car il était privé d'un bras, et sa manche vide pendait de ce côté de son habit.

Un regard lui suffit pour le mettre au courant de la vérité. Son visage s'enflamma de colère, et il s'élança au bas de l'escalier.

— Insolent ! s'écria-t-il, dérober le dîner d'un gentilhomme de ma sorte ! Vous me rendrez raison de cet outrage...

— Insolent vous-même, qui laisseriez un gentilhomme de mon rang dîner avec des œufs et du fromage ! Je serai à vos ordres... après mon repas.

— Non, à l'instant ; mais vous êtes privé d'un œil !

— Celui qui me reste est bon ; et vous, vous êtes privé d'un bras !

— Celui qui me reste peut soutenir mon épée. En garde ! monsieur.

— En garde vous-même !

Ils croisèrent le fer, malgré les supplications de l'hôtesse. Le borgne n'avait pas lâché la broche, objet de la bataille, ce qui eût ajouté au comique de la scène, si ces deux figures grotesques n'eussent été d'un comique achevé. Cependant la scène pouvait rapidement tourner au tragique, tant les deux adversaires paraissaient animés l'un contre l'autre ; mais à peine se trouvèrent-ils face à face et se furent-ils envisagés, qu'une sorte d'hésitation se manifesta dans leurs mouvements. Aucun d'eux ne songeait à attaquer, et ils se contemplaient avec une sorte de stupeur.

— Frère Jean, dit enfin le manchot, est-ce bien vous ?

— Monsieur de Castillac ! s'écria le borgne.

Les épées tombèrent à terre avec un grand bruit de ferraille ; la broche allait rouler dans les cendres, si l'hôtesse ne se fût trouvée à point nommé pour la rattraper au vol. Puis les deux frères s'embrassèrent avec effusion, au grand étonnement de la bonne femme, qui ne savait que penser de ce revirement subit.

Enfin, ils se séparèrent et se mirent à s'examiner de nouveau.

— Ainsi donc, Jean, reprit Hector d'un ton de reproche, vous alliez diriger l'épée contre la poitrine de votre aîné ?

— Pardonnez-moi, monsieur, répliqua Jean avec la même déférence qu'autrefois pour le chef de la famille, pouvais-je vous reconnaître quand les boulets ennemis vous ont si malheureusement accommodé ?

— Il me semble, Jean, que les haches et les piques d'abordage de ces Anglais ne vous ont pas moins maltraité. Enfin, c'est le sort de la guerre que nous subissons l'un et l'autre ; laissons cela... Vous allez à Castillac, sans doute ?

— Oui, monsieur ; la fatigue et la faim m'ont obligé d'entrer dans cette auberge, où je comptais ne m'arrêter qu'un instant.

— C'est comme moi ; nous ferons route ensemble. Mais, mon frère, n'avez-vous reçu aucune nouvelle de notre pauvre sœur et du château, depuis notre départ ?

— Aucune ; j'ai été constamment sur mer ou dans des pays privés de toute relation avec la France. Vous, monsieur, vous avez été plus heureux, j'imagine ?

— Non, mon frère ; comme vous, je ne sais absolument rien et je suis dans des trances mortelles.

— Eh bien, monsieur, reprit Jean, si près de Cas-

tillac, car nous n'en sommes ici qu'à deux ou trois lieues, on pourra sans doute nous donner des nouvelles... Et, tenez, j'allais justement adresser quelques questions à cette femme lorsque cette sottise qu'elle s'est élevée entre nous.

Il se tourna vers l'hôtesse, qui n'était pas encore remise de son étonnement, et il lui demanda si elle avait entendu parler du château de Castillac et d'une noble demoiselle qui y demeurait. La vieille, après un moment de réflexion, avoua naïvement que ce nom de Castillac frappait ses oreilles pour la première fois.

Jean eut un mouvement d'indignation.

— Voilà comme ils sont tous ! s'écria-t-il ; bien

souvent je croyais éblouir ces roturiers et ces vauriens du vaisseau en leur disant mon nom, et ils avaient la sottise de ne le connaître pas ! Cependant, à tout prendre, ces grossiers chiens de mer étaient excusables, car ils n'appartenaient pas, pour la plupart, à notre province ; mais ici, à deux pas du pays où nos ancêtres avaient acquis tant de puissance et tant de renommée !

— Frère Jean, reprit Hector en poussant un profond soupir, je vois que, comme moi, vous n'avez pas toujours trouvé les égards et la considération qui devaient s'attacher à notre rang. Mais ne nous amusons pas à rechercher ici des renseignements incomplets, et hâtons-nous de prendre un peu de nourriture,



Celui qui me reste peut soutenir mon épée. En garde ! monsieur.

puis nous nous remettons en route pour arriver à Castillac avant la nuit. En attendant, espérons que nous trouverons notre sœur bien portante, et que la vieille tour aura résisté à la dune comme elle a résisté au temps et à ses ennemis.

— Vous avez raison, monsieur, et si elle a souffert quelques dommages pendant notre absence, nous voici enfin pour les réparer.

— Oui, oui, comme vous dites, Jean, nous voici, et vous n'avez pas sans doute oublié nos plans de salut, si insuffisants qu'ils me paraissent aujourd'hui.

Il donna l'ordre à l'aubergiste de les servir sur-le-

champ dans sa chambre, où ils pourraient plus aisément que dans la salle commune causer de leurs affaires de famille. L'hôtesse s'empressa d'obéir, se consolant de ne rien comprendre à leurs actions par la considération que son dîner lui était payé deux fois.

Néanmoins pendant le repas, qui fut lestement expédié, les deux frères montrèrent une extrême réserve sur leurs aventures passées. On parla bien de faits généraux, de villes emportées d'assaut, de navires enlevés à l'abordage, mais chacun semblait craindre de révéler à l'autre le fond de sa situation présente. Enfin on se leva de table ; Hector ramassa dans un coin un petit paquet d'effets qui semblait composer

STILLAC.

tout son bagage; Jean dissimula dans les vastes plis de son pantalon à la turque un sac de cuir suspendu à ses épaules; puis ils quittèrent l'auberge et prirent un chemin sablonneux qui se dirigeait vers la mer et la région des dunes.

Ils marchaient d'un bon pas, et bientôt ils reconnurent à la rareté des plantations, à la monotonie et à l'aridité du paysage environnant, qu'ils allaient quitter les fertiles campagnes du Médoc pour pénétrer dans les landes. Le temps était sombre, la nature prenait un caractère d'âpreté qui ne pouvait manquer d'éveiller d'anciens souvenirs dans l'esprit des voyageurs; aussi la conversation languissait-elle par moments.

— Tenez, monsieur de Castillac, dit enfin le cadet avec une sorte d'enthousiasme grossier, j'ai vu de bien belles campagnes aux Indes et en Afrique; mais rien ne me paraît plus magnifique que nos pauvres landes, leurs eaux solitaires, leurs noires pignadas, leurs maigres bruyères, et je regrette de n'avoir plus mes deux yeux pour les contempler à mon aise.

— Vous avez bien raison, frère Jean, répliqua l'aîné; de mon côté j'ai vu de splendides monuments à Vienne, à Berlin, à Paris; mais rien ne m'a paru plus beau que ma vieille tour de Castillac, ses chambres voûtées et sa plate-forme d'où l'on découvre les dunes et l'Océan. Nous ne la quitterons plus, n'est-ce pas, Jean? Aussi bien, mutilés comme nous le sommes, que nous reste-t-il à faire hors de chez nous?

— Absolument rien, monsieur; et, si vous m'en croyez, nous allons reprendre notre ancien genre de vie; nous pêcherons, nous chasserons et nous nous reposerons, comme on dit, sur nos lauriers.

— C'est à merveille; nous dépenserons en gentils-hommes les richesses que nous avons acquises au prix de notre sang. Et notre sœur Valérie que nous allons retrouver, Jean! Comme elle a dû s'ennuyer, la pauvre enfant! En vérité, j'ai eu plus d'une fois des remords de l'avoir ainsi abandonnée seule et sans appui à Castillac; mais avez-vous pensé, mon frère, qu'il était temps de lui chercher un mari? Nous la doterons, n'est-ce pas, cette chère fille? Qu'en dites-vous, frère Jean?

— Oui, oui, sans doute, monsieur; nous lui donnerons une grosse dot, et nous lui choisirons pour mari quelque bon gentilhomme de ce pays qui la rendra bien heureuse.

— Je suis ravi de vous voir ces sentiments, mon frère; cependant nous ne devons pas oublier que nous allons avoir à dépenser des sommes considérables pour déblayer ce maudit sable qui menaçait d'engloutir la tour?

— Bah! Marc, le vieux fou, nous avait effrayés à tort lorsque nous quittâmes Castillac, il y a quatre ans. Je gagerais que la dune n'a fait aucun progrès depuis cette époque.

— Que Dieu vous entende, frère Jean! Je vous bénirai tous les jours de ma vie si vous pouvez sauver de la ruine la demeure de nos pères et assurer l'avenir de notre charmante sœur.

— Moi, monsieur! s'écria Jean stupéfait en écarquillant son œil unique; c'est vous qui vouliez...

— Ah çà! vous ne rapportez donc pas les monceaux d'or et de perles que vous eûtes pour votre part après la capture du vaisseau anglais des Indes orientales?

— Et vous, monsieur, vous n'avez donc pas conservé les dépouilles des villes et villages que vous avez mis à rançon?

— Je suis plus pauvre, Jean, que le jour où je suis parti.

— Hélas! et moi aussi, monsieur.

Un pénible silence suivit ces aveux. Enfin on s'expliqua, et les deux frères durent se résigner à une confession générale.

Ce ne fut pour l'un et pour l'autre qu'un long récit de déceptions, d'infortunes et de misères. Hector s'était rendu à l'armée du maréchal de Belle-Isle, où il comptait prendre du service; mais sans argent pour acheter même une lieutenance, sans connaissances spéciales, sans protecteurs zélés pour l'appuyer, il avait dû se cacher dans les rangs des soldats, où il avait végété misérablement, malgré sa bravoure réelle. Cependant, il allait peut-être obtenir de l'avancement quand il avait été blessé et pris au combat de Prague. Depuis ce temps, il était resté prisonnier des Autrichiens. Enfin, un protecteur inconnu, mais puissant sans doute, était intervenu en sa faveur et l'avait fait comprendre dans le premier cartel d'échange. Revenu à l'armée, on lui avait remis, avec son congé, une somme de mille livres pour lui fournir les moyens de regagner ses foyers, mais sans vouloir lui dire de qui provenait cet argent. Hector alors avait traversé la France par les voitures publiques, et était enfin arrivé à Bordeaux, d'où il se rendait pédestrement à la tour quand il avait rencontré son frère.

L'odyssée de Jean n'était pas moins triste. Grâce à sa vigueur et à son air déterminé, il avait été admis sans difficulté à bord du corsaire l'*Exterminateur*. Là, il s'était trouvé au milieu d'un équipage de che-napans, ne craignant ni Dieu ni diable, et qui avaient mis son orgueil gascon à de rudes épreuves. D'abord, la fortune n'avait pas été contraire aux aventuriers; ils avaient réussi à s'emparer d'un vaisseau richement chargé appartenant à la compagnie des Indes. Mais le corsaire français, ayant eu plus tard l'imprudence de s'attaquer à plus fort que lui, avait été cruellement maltraité, et n'avait échappé que par miracle aux poursuites de son ennemi. Ce fut dans cette circonstance que Jean reçut un coup de pique d'abordage qui lui creva l'œil et lui balafra le visage. Avant que l'*Exterminateur* eût eu le temps de réparer ses avaries et de renforcer son équipage décimé par les boulets anglais, il avait rencontré, non loin du détroit de Gibraltar, un pirate de Salé qui s'était emparé de lui sans difficulté. Toutes les richesses des prises précédentes furent perdues, et on conduisit les Français en esclavage à Salé. Personne n'ayant voulu acheter Jean à cause de sa mutilation, il avait été fait esclave public, la pire condition de toutes, et chargé en cette qualité de balayer les rues de la ville. Il était depuis longtemps dans cet état misérable, et il ne savait comment il en sortirait, quand les pères de la Merci l'avaient racheté, au nom d'un ami inconnu, et lui avaient remis une somme de mille livres pour revenir en France.

— Il serait étrange, monsieur, continua-t-il en terminant, que cet ami anonyme fût le même qui vous a délivré vous-même. Quoi qu'il en soit, s'il est gentilhomme, j'aurais grand plaisir à lui serrer la main, car vraiment je m'ennuyais fort là-bas chez ces abominables Turcs!

— Lors même qu'il ne serait pas gentilhomme, Jean, nous ne lui devrions pas moins de reconnaissance, répliqua Hector avec mélancolie; mais nous rechercherons plus tard ce généreux protecteur... Toujours est-il, mon frère, que le sort ne nous a traités ni l'un ni l'autre en enfants gâtés. Qui nous eût dit, il y a quatre ans, quand nous avions de si douces espérances, quand nous partions si fiers de nos avantages, si confiants dans l'avenir, que nous passerions par ces cruelles épreuves?

Il pencha la tête sur sa poitrine d'un air de sombre rêverie.

— Enfin, reprit-il en se redressant, nous ne savons pas encore si nous avons bien le droit de nous plaindre. Quelles que soient nos disgrâces, l'honneur est sauf; nos blessures ont été faites par les ennemis de la France. Nous sommes pauvres, mais il nous reste pour abri le toit de nos pères; il nous reste une sœur qui nous chérit; Jean, n'est-il pas vrai que nous pourrions encore être plus malheureux?

Pendant cette conversation, ils traversaient une contrée plate et déserte où toute trace de culture avait disparu. En face d'eux se dressait déjà la chaîne des dunes, dont les dentelures irrégulières ressortaient vivement sur les nuages dorés du couchant. L'air était chargé de ces particules salines qu'apporte avec elle la brise de mer.

— Nous ne devons pas être loin de Castillac, reprit Jean; il me semble même que d'ici nous pourrions apercevoir le sommet du donjon. Vous, monsieur, qui avez vos deux yeux, ne voyez-vous rien là-bas, au-dessus de cette pignada?

— Rien, répliqua Hector après un moment d'observation; les dunes semblent avoir été bouleversées, et je ne m'y reconnais plus.

— En effet, de grands changements se sont opérés ici pendant notre absence, et ce maudit sable s'est beaucoup plus avancé vers l'est que je ne le pensais... Allons, cependant; nous ne pouvons manquer d'apercevoir bientôt la tour.

Ils marchèrent de nouveau pendant vingt minutes, et ils atteignirent la limite des sables mouvants. L'Océan était si voisin, qu'ils entendaient le murmure de la marée montante; néanmoins, ils regardaient vainement à se fatiguer les yeux: les formes massives du vieux donjon n'apparaissaient pas encore.

— C'est singulier, dit l'ancien corsaire; pourtant je me reconnais parfaitement: voici la Mare-au-Loup et la Croix-du-Sorcier; le château doit donc être juste devant nous, au pied de cette dune irrégulière et plus élevée que les autres.

— Vous avez raison, et là-bas, au loin, cette lumière mobile qui brille et disparaît tour à tour dans la brume, c'est le phare de Cordouan. Bien des fois il m'a servi à m'orienter et à retrouver mon chemin quand je revenais tard de la chasse; mais aujourd'hui il faut que le phare ait changé de place ou bien...

— Ce léger brouillard qui s'élève des bas-fonds aux approches de la nuit nous cache notre cher Castillac.

— Frère Jean, dit Hector, dont la maigre figure était bouleversée, je donnerais le bras qui me reste pour voir enfin la tour nous apparaître au milieu de ces sables, et notre sœur Valérie agiter son mouchoir, du haut de la plate-forme, comme le jour où nous partîmes!

A force d'avancer ils se trouvèrent au pied même de la dune. Le brouillard n'était plus assez épais pour leur cacher les objets, et la lueur qui venait encore du ciel leur permettait de suivre des yeux toutes les ondulations du monticule; cependant aucune trace de construction ne se montrait à la surface du sable.

— Montons, dit Hector brusquement; là-haut enfin nous connaissons notre sort.

Et il se mit à gravir la dune.

— Au nom du ciel, monsieur de Castillac, songez à ce que vous faites! s'écria Jean effrayé; il est imprudent de s'aventurer là-dessus avant d'avoir la certitude...

Hector ne l'écoutait pas et continuait de monter.

— Eh bien, reprit Jean avec résolution, si l'ainé de la famille y périt, du diable si le cadet restera pour porter la nouvelle de sa mort... A l'abordage donc et capon le dernier!

En quelques minutes il rejoignit son frère, comme s'il eût été honteux de montrer moins d'empressement et moins de courage que lui.

L'ascension fut rude et périlleuse; mais les deux Castillac ne semblaient songer ni à la fatigue ni au danger. Ils gravirent avec autant de hardiesse que de bonheur ces pentes perfides, ce sol mouvant qui se dérobaient sous leurs pas, et, haletants, couverts de sueur, ils atteignirent enfin le sommet du monticule.

Aussitôt ils scrutèrent d'un regard avide l'immense horizon qui s'étendait autour d'eux. Ils retrouvaient le tableau qui leur était si familier autrefois, la mer brillante, puis les dunes capricieuses, puis la lande plate et solitaire dont les limites se perdaient dans un vapoureux lointain. Tout cela, vu à l'heure du crépuscule, par un ciel nuageux, avait un caractère de tristesse solennelle, de morne désolation; mais le château, dont la masse sombre s'harmonisait si bien jadis avec ce paysage grandiose, avait disparu.

Comme Jean l'avait remarqué déjà, la dune semblait avoir été bouleversée, et son apparence irrégulière la faisait distinguer facilement de ses voisines. Des sillons profonds, des excavations considérables que chaque coup de vent tendait à effacer, étaient visibles à ses flancs. La cime particulièrement, au lieu de se terminer en pyramide, était évidée comme le cratère d'un volcan. Dans cet enfoncement, Hector entrevoyait confusément un objet de forme étrange; il y courut, et aussitôt il poussa une exclamation de désespoir.

L'objet qui avait fixé son attention était l'extrémité d'une tourelle surmontée de sa girouette brillante; à l'entour on reconnaissait d'une manière confuse le couronnement du donjon; quelques créneaux dépassaient encore le sable. C'était tout.

— Mon frère! s'écria le malheureux Hector avec un accent déchirant, venez voir ce qui reste du manoir de nos ancêtres!

Jean s'empressa de le rejoindre, et ils demeurèrent l'un et l'autre comme anéantis.

Tout à coup la douleur d'Hector parut éprouver un rebondissement nouveau:

— Et ma sœur! s'écria-t-il, qu'est devenue ma sœur?

— Elle aura trouvé asile dans quelque habitation du voisinage, dit Jean, dont la voix rude elle-même était tremblante.

— En êtes-vous sûr, Jean de Castillac? Croyez-vous réellement que la pauvre Valérie ait pu échapper à ce désastre? Notre sœur avait une âme vaillante et fière; elle nous avait promis de ne quitter qu'à la dernière extrémité le château dont nous lui avions confié la garde: elle a dû tenir rigoureusement sa promesse... Qui sait si elle n'aura pas été surprise par l'ouragan de sable qui s'est rué sur la tour? et si elle a péri, Marc aura péri avec elle, car ce pauvre homme nous était dévoué jusqu'à la mort!

L'esprit lourd de Jean saisisait avec moins de rapidité les conséquences possibles de l'événement; en revanche, il pouvait apprécier plus froidement le fait en lui-même.

— Vous allez trop loin, monsieur de Castillac, reprit-il; vous savez, comme moi, que bien rarement les dunes se déplacent avec assez de rapidité pour ôter le temps de fuir; d'ailleurs, n'est-il pas évident que des travaux considérables ont été exécutés ici postérieurement à la catastrophe? Voyez cette poutre et ces planches à moitié ensevelies dans le gravier: elles ont dû servir à construire des échafaudages. Si l'événement est arrivé comme vous le pensez, notre pauvre sœur et son domestique ont été sauvés.

— Je ne nierai pas qu'on ne voie ici des traces de grands travaux; mais, depuis notre départ de Castillac, mon frère, j'ai consulté des hommes instruits, et j'ai compris l'immense difficulté d'arrêter dans leur marche ces puissantes masses de sable. L'homme est bien faible contre un pareil fléau!... Notre chère Valérie a péri, vous dis-je. Ah! pourquoi l'avons-nous quittée! Pourquoi avons-nous donné suite à nos absurdes projets de fortune! Nous ne nous trouverions pas maintenant mutilés, sans ressource et sans asile, près du tombeau de notre malheureuse sœur!

Hector s'appuya contre la tourelle, et, le visage caché dans sa main, il versa d'abondantes larmes.

Jean n'était pas moins cruellement affecté ni moins découragé, mais sa vigoureuse nature résistait mieux à l'abattement moral. Après avoir laissé un moment son aîné se livrer à sa douleur, il lui dit doucement:

— La nuit approche, monsieur, et il est temps de chercher un gîte. Nous allons descendre, si vous le voulez bien, à la bergerie, qui existe encore là-bas dans la plaine et que l'on distingue d'ici au milieu des sapins. Peut-être pourrions-nous y loger; dans tous les cas nous y trouverons quelqu'un pour nous donner des nouvelles.

Hector se redressa avec accablement.

— Des nouvelles, oui, vous avez raison, Jean; allons chercher des nouvelles, allons acquérir la certitude de notre malheur.

Il jeta un long et dernier regard sur ce qui restait de la tour; puis, prenant le bras de son frère, ils quittèrent ce lieu sinistre pour regagner la plaine.

La roideur du talus, l'obscurité toujours croissante ne leur permirent pas de descendre du côté par lequel ils étaient montés. Ils prirent le revers opposé, dont la pente semblait infiniment moins escarpée. Cependant le danger était le même; ils pouvaient, à chaque pas, tomber dans ces terribles *anouses* ou *mouvants*, abîmes cachés d'eau et de sable où la mort est presque certaine. Mais ils parvinrent à les éviter, et au bout d'un quart d'heure de marche, ils se trouvèrent en sûreté dans la lande.

ÉLIE BERTHET.

La suite au prochain numéro.

COURRIER DE PARIS.

Le carnaval se meurt! le carnaval est mort! c'est le cri funèbre qu'on entend s'exhaler des lèvres de tous les chroniqueurs. Le fait est que le mardi-gras n'existe plus que pour mémoire. A peine rencontre-t-on le long des boulevards quelques pierrots mélancoliques que les gamins ne daignent plus même honorer de l'apostrophe consacrée, et le bœuf lui-même, le bœuf gras d'antique mémoire, perd tous les jours quelqu'un des détails de sa mise en scène traditionnelle. D'abord on l'a privé de ce *moutard* mythologique qui grelottait sur le dos du roi de la fête, un peu de froid, beaucoup de peur. Puis on l'a dépouillé des sauvages qui, armés de massues, lui servaient de gardes-du-corps. Enfin, — et c'est le dernier coup porté à cette institution séculaire, — ne s'est-on pas avisé depuis deux ou trois ans de mettre le bœuf-gras en carosse? Espérons que la Société protectrice des animaux votera à la boucherie parisienne un nouveau prix Monthyon.

L'Opéra-Comique et les Variétés ont profité de la solennité des jours gras, le premier pour reprendre l'*Eclair* de M. Halévy, les autres pour nous exhiber un drame-vaude-

ville tout brillant neuf, intitulé les *Princesses de la rampe*. L'*Eclair* est une de ces vieilles connaissances qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir. Aussi cette cinquième ou sixième reprise a-t-elle eu le même éclat qu'une première représentation.

Les *Princesses de la rampe* répondent médiocrement à leur titre. Sur la foi de cet intitulé gros de révélations d'*outré-scène* on s'attendait à un tableau de mœurs dans le genre des *Filles de marbre* et du *Demi-Monde*. On nous a offert un petit sermon mi-parti de sentiment et de gaieté contre le préjugé qui réprovoie le mariage des fils de famille avec les filles de théâtre. Hélas, il y a bien longtemps que ce préjugé-là est mort et enterré. Certes, si j'avais le temps d'en administrer la preuve,

Les exemples fameux ne me manqueront pas.

Quoi qu'il en soit, les *Princesses de la rampe* ont trouvé le public bien disposé pour elles, et les Variétés comptent un joli succès de plus.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Nous sommes à une époque critique pour ce qui concerne les modes. L'hiver se retire petit à petit, mais le printemps n'est point encore arrivé. Les jours sont froids et pluvieux, ce qui fait que nous ne pouvons rien changer à nos toilettes actuelles.

Les magasins ne se hâtent pas d'exhiber leurs nouveautés, et à quoi bon, en effet, puisqu'il nous serait impossible de les porter. Donc, il faut attendre Longchamps d'abord, puis le doux mois des fleurs où la brise est tiède et parfumée; où les oiseaux vont de

brancher en branche chanter la renaissance des beaux jours; où les premières feuilles, brillantes de fraîcheur et d'éclat, charment nos

regards, et nous font dire en soupirant ces jolis vers de Métastase :

Ah ! primavera, gioventu dell' anno !
Ah ! gioventu, primavera della vita !

Printemps, jeunesse de l'année ! Jeunesse, printemps de la vie.

C'est que le premier revient tous les ans, tandis que l'autre ne revient jamais !...

De nombreuses fêtes se sont succédées dans la finance et la haute aristocratie de la noblesse. On a beaucoup parlé du magnifique bal travesti donné par S. A. I. la princesse Mathilde. Plusieurs de nos grandes dames avaient des costumes d'une richesse inouïe. On cite surtout celui de Bohémienne, que portait la belle comtesse de Brigode, et un autre, Louis XVI, sous lequel madame de X... était non moins ravissante.

C'est dans la maison *Gagelin*, que ces charmants costumes avaient été confectionnés. On sait qu'il s'y trouve un atelier spécial pour les robes. Cet atelier, ainsi que les magasins, viennent d'être agrandis. La nombreuse clientèle de cette importante maison s'augmentant chaque jour davantage, il était devenu indispensable de donner plus d'extension au local. De la sorte, nos élégantes seront plus à l'aise, aussi bien dans le choix des splendides étoffes et des somptueux cachemires renfermés dans ce brillant magasin, que pour l'essai des robes et confections. A propos de ces dernières, voici quelques nouveaux modèles pour le printemps, que j'ai entrevus à la dérobée dans une visite récente faite chez M. *Gagelin*. Il y en a bien d'autres; mais, ainsi que je l'ai dit en commençant, on se réserve de les mettre en évidence quand le moment en sera venu. Je vous parlerai ensuite d'une façon de robe, comme on n'en saurait point trouver ailleurs.

Le premier modèle de mantelet se nomme *gotha*. Il est en taffetas marron, composé de sept lés mis en long. Il couvre les hanches comme une grande pèlerine. Ce sont des plis couchés les uns sur les autres, qui ajustent et forment l'échancrure du cou, qu'entoure une belle dentelle noire. Au bas de ce mantelet, il y a de larges dents garnies d'un riche effilé, auquel sont mêlées de grosses perles d'acier qui surmontent les dents; cela se nomme une résille quadrillée.

Second modèle du même genre. Les plis sont arrêtés deux fois. D'abord autour du cou, où se trouve une ruche de velours noir, puis au-dessus des épaules. Ce mantelet est en taffetas noir. Pour ornements, il y a des effilés frisés

mousse, et une résille quadrillée avec perles de jais. Il se nomme *lécamiér*.

Le mantelet *Azunga* est d'une autre forme. C'est une imitation de châle. Il fait la pointe derrière. Au haut se trouve un petit capuchon plat figurant double pointe. Sa garniture se compose de bandes en taffetas écossais, blanc et noir.

Ce modèle est gracieux et fort distingué.

Voici maintenant la description de la robe nommée *Gabrielle d'Estrées*.

La jupe et le corsage tiennent ensemble, et sont en moire antique marron. Cette jupe forme de gros plis creux tout autour de la taille, depuis un dessous de bras jusqu'à l'autre. Elle est longue et figure derrière une espèce de manteau de cour. Elle est découpée à larges dents de chaque côté et s'y arrête. Le devant de cette robe est fait d'une autre étoffe; c'est un joli taffetas de fantaisie rayé. Dans le milieu, du haut en bas, il y a une rangée de boutons marrons gros comme une pièce de deux francs. Le bas est garni d'un volant de 40 centimètres à peu près qui a une petite tête. Il est bien entendu que ce volant n'existe qu'au lé de devant. La jupe marron, en moire, est ornée de trois bandes d'étoffe pareille à celle qui compose le lé de devant. Ces bandes sont de 10 centimètres de largeur et également séparées. Tout le long de la jupe marron, de chaque côté, après les dents, dont chacune est fixée par un gros bouton, il y a une garniture en échelle formée de petites bandes larges d'un doigt, et toujours prises dans les rayures de l'étoffe faisant le devant de la robe.

Corsage montant. Dos zébré en long de petites bandes.

Sur chaque devant, les bandes sont posées en échelle comme à la jupe marron.

Manches larges à poignet en taffetas rayé. Une pointe, comme celle d'un fichu, en moire antique marron, est plissée à gros plis creux en haut du bras, et figure ainsi un bouffant. Le côté pointu retombe sur le coude en faisant l'éventail.

Cette explication est fort difficile; je me suis efforcée de la rendre claire: on verra le modèle lui-même chez M. *Gagelin*, où l'on a le talent suprême de créer toujours des choses de la plus ravissante distinction.

Il y a beaucoup d'étoffes à petits dessins, mais malgré cela les grandes dispositions ne seront point exclues. La mode s'est humanisée et est devenue accommodante pour tous les goûts.

La passenterie sera encore très employée pour ornements de robes, et le grand magasin de la *Ville de Lyon*, si renommé pour ce genre d'article, prépare, dit-on, des fantaisies charmantes. On peut s'en rapporter au bon goût de M. *Audoyer*. C'est à lui que nous devons tout ce qui s'est créé de plus joli l'été dernier ainsi que cet hiver; il ne nous fera pas défaut la saison prochaine.

Nous rappelons ses immenses assortiments de rubans, ses articles de mercerie et ses jolies coiffures en chenille.

Les fleurs se portent en profusion sur toutes les toilettes de bal, et madame *Tilman* obtient, comme d'habitude, les plus brillants succès avec ses délicieuses créations. C'est que madame *Tilman* est artiste par excellence. On dirait qu'elle a surpris les secrets de la nature; ses fleurs semblent vivre. En voyant leur éclat, si empreint de vérité, on est presque tenté de respirer leur parfum... Mais là s'arrête le pouvoir de notre habile imitatrice.

On peut être femme aimable, jolie et ingénieuse; on n'est pas Dieu, qui seul peut tout.

Pour coiffure de bal, madame *Tilman* continue à faire beaucoup de guirlandes rondes à branches tombantes.

Ces traînes de fleurs, qui flottent sur les épaules, produisent l'effet le plus gracieux et le plus poétique.

Les fleurs et la poésie me font songer aux chapeaux de madame *Alexandrine*, dont bientôt nous verrons apparaître les nouveaux modèles.

Jusqu'à ce jour, les formes restent fuyantes. Les passes avancent un peu devant et dégagent les côtés. Les brides sont larges, les bavolets hauts.

On emploie de hauts effilés dans les ornements.

Dans l'intérieur des chapeaux, devant, une tresse de velours ou de ruban assez volumineuse, d'un bon doigt de large, traverse les cheveux au-dessus du front; cela sied assez bien.

On voit déjà de fort jolis chapeaux de paille de fantaisie, avec mélange de chenille noire ou de velours.

Madame *Alexandrine* a de ravissants chapeaux en gros de Naples, dont le fond est uni et la passe coulissée, ainsi que la forme.

Le mélange des couleurs se fait encore.

Voici un joli chapeau de crêpe blanc. La passe est formée d'une bande de taffetas lilas. Au bord il y a deux blondes. L'une, étroite, flotte sur le tour de l'intérieur. L'autre, large de quatre doigts, se renverse vers le fond.

Le bavolet est bordé de taffetas lilas et recouvert d'une haute blonde.

Une touffe de fleurs de mauve est placée d'un côté de la calotte, et se continue en guirlande au-dessus du bavolet.

Un autre chapeau, aussi en crêpe blanc, était bordé et orné de velours marron. Une plume, à brins mouchetés de même couleur, tombait en saule sur le côté gauche. Une tresse de velours marron entourait le rond de la calotte.

Ce chapeau était original mais distingué.

En visitant le joli magasin de lingerie de madame *Colas*, j'ai remarqué des berthes charmantes en ruban, pour mettre avec les toilettes de bal ou de soirée. Celle qui m'a plu davantage, était en ruban rose très large. Ce ruban était garni d'une blonde blanche posée à plat haute de quatre doigts, et d'une blonde noire plus étroite qui la surmontait. Derrière, elle faisait le fichu et descendait jusqu'à la taille. Là se trouvait un nœud à longs bouts. Devant, le ruban se croisait comme les fichus Louis XIII, les pans étaient longs aussi.

Un nœud de ruban rose à petits bouts était posé au milieu du corsage.

Je citerai encore de fort jolies manches brodées à revers mousquetaires ornés de valenciennes. Puis un autre modèle en tulle uni à poignet.

Une large garniture, entourée d'un bouillonné à tête, dans lequel passe un ruban rose, se relève sur le bras. Cette garniture, qui forme revers, est fendue dans le milieu en long. Entre la pente on place un gros nœud de ruban.

Il ne faut point que j'oublie les adorables petits bonnets de madame *Colas*, parmi lesquels j'en ai surtout remarqué un d'une indescriptible coquetterie.

Le fond est en tulle noir quadrillé de velours *Tom-Pouce*. Il figure la fanchon. C'est une blonde blanche qui le garnit. Des touffes de ruban rose étroit sont placées de côté, se mêlant dans les flots de blonde.

Le magasin du *Persan* se fait toujours admirer pour ses somptueux cachemires de l'Inde et de France, aux dessins merveilleux, aux couleurs vives et brillantes. A côté de ces châles modèles s'étalent aussi pompeusement des dentelles d'une magnificence inouïe. Ici, ce sont d'élégantes pointes de Chantilly, là des voilettes, puis de riches volants. Les points de Bruxelles, d'Alençon, d'Angleterre, se confondent. Le *Persan* réunit tous les chefs-d'œuvre qui se font en ce genre.

Les dentelles ordinaires tiennent leur place à côté des autres. Ainsi, pour garniture d'objets de lingerie, les assortiments sont des plus étendus.

Le magasin du *Persan* expédie, en dentelles et cachemires, tout ce que l'on peut souhaiter pour corbeille de mariage. Il suffit pour cela d'une simple demande avec désignation des objets.

Pour tout ce qui concerne la parfumerie fine, je vous

recommande la maison *Legrand*. C'est avec justice une des plus en renom de la capitale. Son eau de Cologne jouit d'une réputation particulière. Le *baume de Tannin* est des plus efficaces contre la chute des cheveux. On vante beaucoup le *savon Impérial*, extrafin, aux fleurs; celui au suc

de *Laitue*, qui rafraîchit et adoucit la peau; les *Extraits d'odeurs* pour mouchoir. Enfin, en général, les produits de la maison *Legrand* sont recherchés par le monde élégant, qui sait apprécier ce qui mérite de l'être.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 491.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours épinglé blanc, recouvert sur la passe et sur le bandeau de calotte d'une blonde blanche posée presque à plat, garni, d'un côté, d'un nœud de blonde, de dessous lequel sort en retombant une plume blanche posée en manière d'aigrette.

La calotte est plate et unie.

Le bavolet, de velours épinglé, est recouvert par une blonde blanche qui le débord.

Sous la passe, une *neige* de blonde; dans le creux, une touffe de roses.

Mentonnières de blonde ruchée.

Brides de velours épinglé blanc.

Cochemire de l'Inde.

Robe de taffetas pain brûlé, avec trois volants terminés chacun par un velours noir large de 5 centimètres et bordé d'un petit effilé noir.

Sur chaque volant, un ruban écossais n° 80 assorti à la robe, c'est-à-dire pain brûlé, blanc et noir.

JEUNE FILLE EN COSTUME DE COMMUNIANTE. — Bonnet garni d'une ruche de tulle-blonde et noué sous le menton.

Robe de mousseline unie.

Corsage décolleté à la Vierge, bordé en haut d'un entre-deux

brodé formant poignet, sous lequel sont retenues les fronces du corsage; ces fronces se réunissent devant au bas de la taille.

Manches composées d'un bouffant de mousseline et de deux volants avec ourlets. Sous-manche longue de mousseline, se serrant au poignet, qui est composé d'un entre-deux brodé.

Deux jupes très amples, terminées par un ourlet; la plus courte a l'ourlet de 8 centimètres, l'autre de 12.

De chaque côté, sur le corsage, un ruban n° 60 en moire blanche avec un bord à effilé forme bretelle et descend, en se repinçant à la taille, former un beau nœud, d'où retombent de chaque côté, flottants sur la jupe, deux longs bouts.

Derrière, ces rubans viennent se réunir à la taille sous un nœud.

JEUNE GARÇON, même costume. — Cravate blanche.

Redingote-jaquette de drap noir, à un seul rang de boutons; celui du haut boutonne seul. Un rang de piqure à l'anglaise borde cette redingote.

Gilet de piqué blanc.

Pantalon de drap noir.

Souliers-escarpins.

Brassard de moire blanche, avec franges d'argent.

LA PERDRIX ET SES PETITS.

Fable.

« Vous tairez-vous ? » (disait une perdrix,
Pendant l'orage, à ses petits);
« Vous tairez-vous, bavards impitoyables ?
« Voyez un peu les petits misérables !
« Ils prétendent ici régir les éléments,
« Faire à leur gré la pluie et le beau temps.
« Ne quittez point l'aile de votre mère;
« Évitez avec soin les chiens et les chasseurs,
« Les lacets et les oiselleurs;
« Par-dessus tout, sachez vous taire.
« S'il pleut, laissez pleuvoir;
« Voilà votre devoir,
« Le reste n'est pas votre affaire:
« C'est peut-être pour votre bien
« Qu'il pleut ainsi; prenez le tout en patience. »

A peine elle achevait sa sage remontrance,
Qu'elle aperçut un chien,
Chien couchant qui, l'oreille basse,
Avançait en flairant la trace:
« Partons, dit-elle, et fuyons le trépas ! »
Elle part, on la suit, le chasseur arme, mire
Et tire.....
L'amorce était mouillée et le feu n'y prit pas.
La compagnie échappe; elle devient plus sage;
Loin de murmurer davantage,
Nos raisonneurs rendent grâce à Dieu,
De qui la bonté les conserve.
Ici-bas tout est pour le mieux:
Un léger accident d'un plus grand nous préserve.

P. V.



LA TOUR DE CASTILLAC.

(Suite. — Voyez page 188.)

La nuit était tout à fait venue, et il leur eût été difficile de trouver la bergerie, si les aboiements lointains des chiens de garde ne leur eussent indiqué la direction à suivre. Plus ils avançaient, plus ces aboiements étaient furieux. Cependant les deux frères n'avaient pas prononcé une parole depuis qu'ils avaient quitté la dune, et le sable étouffait le bruit de leurs pas. Enfin, quand ils arrivèrent à la bergerie, construite en troncs de sapins superposés et recouverte en terre, le vacarme intérieur devint assourdissant. Ce fut à peine si Jean put le dominer, en appelant le berger de toute la vigueur de ses poumons.

Ils attendirent un moment devant la porte soigneusement close. Enfin, une voix imposa silence aux virtuoses de ce concert; puis, une fenêtre, située à huit ou dix pieds au-dessus du sol, s'ouvrit avec précaution. On vit paraître d'abord l'extrémité du canon d'un fusil, puis une chandelle allumée, puis enfin la figure effarée d'un jeune pâtre, vêtu du costume ordinaire de peau de mouton noir. Il avança sa lumière afin d'examiner les voyageurs, et il semblait ne pouvoir comprendre leur présence en ce lieu : c'était la première fois peut-être que quelqu'un s'arrêtait à la bergerie le soir.

Mais Jean ne lui laissa pas le temps de ruminer le cas dans son épais cerveau :

— Allons, drôle! lui dit-il d'un ton impérieux en patois gascon, ouvre-nous bien vite, nous voulons entrer.

Le jeune homme resta immobile et continua de les observer.

— Eh bien, ne m'as-tu pas entendu? ne nous reconnais-tu pas? Je te dis de nous ouvrir.

— Non, repartit enfin le berger avec effroi.

— Et pourquoi non, maraud?

— Vous êtes des sorciers; vous donneriez du mal à mes vaches.

Jean frappa du pied avec colère.

— Nous, des sorciers! s'écria-t-il; imbécile, regarde-nous donc... Moi, je suis Jean de Castillac, et voici monsieur de Castillac, ton seigneur et ton maître.

Cette révélation produisit un effet opposé à celui que Jean attendait. Le jeune Landais laissa tomber son fusil pour faire précipitamment un signe de croix; les vacillations de la lumière qu'il tenait à la main prouvèrent qu'il tremblait de tous ses membres.

— Les anciens seigneurs sont morts, répondit-il d'une voix étouffée; si vous êtes des âmes en peine, qui cherchez des messes et des prières, passez votre chemin et ne venez pas tourmenter un pauvre chrétien; j'ai ici du buis bénit et des tisons de Noël pour vous mettre à la raison.

Il se signa encore une fois et parut vouloir se retirer de la fenêtre. Exaspéré par cette apostrophe superstitieuse, Jean allait se répandre en injures et en imprécations; l'aîné lui imposa silence.

— Pierre, dit-il d'un air de bonté en s'adressant au pâtre, je suis bien Hector de Castillac, ton maître et le seigneur de cette terre. Si tu ne veux pas ouvrir, je te prie du moins de répondre à une question : Que

sont devenus mademoiselle Valérie de Castillac et ton oncle le pauvre vieux Marc Pitou?

Pierre se taisait toujours.

— Réponds, manant, ou je te romprai les os! s'écria Jean en lui montrant le poing.

— Ce que vous demandez, répliqua enfin le petit paysan, vous le savez mieux que moi.

Hector lui-même fut sur le point de perdre patience à ce nouveau trait du caractère local; mais, dans son ardent désir d'apprendre la vérité, il domina sa colère.

— Mon enfant, reprit-il d'un ton suppliant, j'arrive des pays étrangers et j'ignore ce qui s'est passé ici. Je te conjure donc de me dire si ceux dont je te parle se trouvaient dans la tour lorsque le sable est venu l'engloutir.

— Eh! vous le savez bien qu'ils y étaient, reprit Pierre; ils ont été enterrés vivants et... Mais que Notre-Dame d'Arcachon me garde! sûrement, je mourrais dans l'année, si je causais plus longtemps avec ceux de l'autre monde.

Il ferma précipitamment la fenêtre et on l'entendit verrouiller le volet en dedans.

Les deux frères ne songeaient plus à lui : ces mots terribles *enterrés vivants* résonnaient encore comme un glas de mort à leurs oreilles. Pendant un long espace de temps, ils restèrent à la même place sans prononcer une parole.

Jean sortit le premier de sa stupeur et alla frapper de nouveau à la porte de la bergerie. Mais cette action n'eut d'autre résultat que de réveiller les aboiements des chiens.

— Que voulez-vous donc, mon frère? demanda Hector rappelé à lui-même; qu'attendez-vous encore de cet enfant stupide?

— Je veux qu'il s'explique, monsieur; il est impossible que les choses se soient passées comme il le dit.

— Eh! qu'est-il besoin d'en demander davantage? N'avez-vous pas entendu, Jean, que notre malheureuse sœur a péri avec le fidèle Marc? Elle est morte cause de notre imprudence et de notre orgueil, à nous ses frères, qui devions l'aimer et la protéger. Nous avons été injustes et cruels envers Valérie, frère Jean aussi Dieu nous châtie; il nous frappe dans nos corps, dans nos fortunes, dans nos plus chères affections; nous a rendus si misérables que nos serviteurs nous méconnaissent, nous repoussent, et que nous ne trouvons même pas d'asile dans l'étable de nos brebis!

Les sanglots lui coupèrent la voix.

— M. de Castillac, reprit le cadet, que feront nous? Nous ne pouvons coucher sur la lande, et petit drôle opiniâtre ne consentira jamais à nous ouvrir. Il faut nécessairement que nous cherchions un quelquel part : tout à l'heure, du haut de la dune, me souviens d'avoir aperçu des bâtiments considérables du côté de la Résinière, sur la limite de domaines. Ces constructions n'existaient pas lorsque nous avons quitté le pays, et leur importance prouve qu'elles appartiennent à un gentilhomme nouvellement établi dans ces parages. Allons-y demander l'hospitalité.

lité pour la nuit; je ne doute pas que notre nom et la renommée de nos malheurs ne nous y fassent accueillir à bras ouverts.

— Soit, répondit Hector avec une morne insouciance, allons où vous voudrez, mon frère : la lande, ou un château, ou une étable, qu'importe maintenant ?

Et ils se dirigèrent à pas lents vers l'habitation où ils comptaient trouver un asile pour la nuit.

IV.

L'HOSPITALITÉ.

Les deux frères ne tardèrent pas à rencontrer sous leurs pieds un de ces chemins de bois, alors en usage dans les landes, et dont on pourrait encore trouver des échantillons dans quelques parties reculées de ce département. Des troncs de sapin, grossièrement équarris et juxtaposés, formaient une espèce de chaussée sur laquelle les chariots pouvaient rouler sans crainte de s'abîmer dans les sables et les fondrières. Jugeant bien que cette voie de communication devait conduire à l'habitation qu'ils cherchaient, les Castillac la suivirent sans balancer. Des lumières qu'ils virent briller à travers les arbres les confirmèrent dans cette opinion. Bientôt même ils purent, grâce à la lune qui se levait alors, apercevoir les bâtiments, et ils s'arrêtèrent frappés de surprise.

En ce lieu autrefois on ne trouvait que trois ou quatre huttes de résiniers; le hameau qu'elles formaient était le plus triste, le plus pauvre du canton. A leur place s'élevaient maintenant de belles et imposantes constructions qui couvraient un espace de terrain considérable. Le regard se fixait d'abord sur un grand édifice en briques, d'une architecture simple et noble à la fois. Il était flanqué de deux ailes en retour qui semblaient contenir les communs et les écuries, et certes les chevaux du maître de céans étaient mieux logés que les plus riches paysans du voisinage. Entre ces trois corps de logis s'étendait une belle cour d'honneur, fermée par une de ces grilles de fer, ouvrage dont le secret est perdu de nos jours. En dehors de cette enceinte réservée, plusieurs autres bâtiments étaient destinés aux troupeaux et aux gens nécessaires dans une importante exploitation rurale.

Tout cela, malgré l'heure avancée, avait un air d'animation et de vie qui contrastait avec le silence morne, l'immobilité des déserts environnants. La plupart des fenêtres du corps de logis principal étaient éclairées; un bruissement formé de mille sons divers trahissait le mouvement et l'activité dans toutes les parties de cette immense habitation. C'étaient des sons de cloche, des aboiements de chiens, des piaffements de chevaux, des bêlements de brebis qui dominaient par intervalles des voix humaines. Ce lieu respirait l'abondance et la paix, quand partout à l'entour il n'y avait que tristesse, désolation et misère.

Hector de Castillac jeta un regard distrait sur ces merveilles; mais Jean, plus accessible aux impressions extérieures, ne put contenir son étonnement.

— Hein, monsieur de Castillac, disait-il, pensiez-vous jamais voir pareille chose à la Résinière? C'est à confondre la raison! il y a quatre ans on ne trouvait là que du sable et des bruyères. Mais quel est donc le

magicien qui en si peu de temps a pu se bâtir cette magnifique habitation? Il doit avoir fait un pacte avec le démon, ou il doit être aussi riche qu'un roi... Je cherche vainement parmi les nobles de la province; à moins que ce ne soit le duc de Beaufort, gouverneur du Béarn, ou bien...

— Eh! que nous font à nous, interrompit Hector avec impatience, le nom et le rang de notre nouveau voisin? Souhaitons qu'il soit compatissant et hospitalier, frère Jean; voilà ce qui doit nous toucher le plus maintenant.

Et ils allèrent sonner à la grille.

On ne se pressa pas de venir ouvrir; sans doute dans ce pays perdu, et à cette heure avancée, on ne comptait pas sur des visites. Pendant que les deux frères attendaient en silence, ils virent un homme enveloppé d'un de ces manteaux de laine à capuchon, en usage parmi les pâtres, sortir d'un bâtiment de service et traverser la cour. Jean de Castillac l'appela.

— Eh! l'ami, demanda-t-il en patois, comment se nomme le maître de ce château?

L'individu ainsi interpellé s'arrêta, mais il ne répondit pas d'abord, et parut s'efforcer de distinguer dans l'obscurité les traits de ces étrangers. Jean répéta sa question.

— Monsieur de la Brottière, répondit enfin l'homme au manteau avec une préoccupation visible.

— La Brottière! Parbleu! voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom; je connais pourtant toutes les familles nobles de la province. Et le domaine lui-même, comment l'appellez-vous?

— Le Nouveau-Castillac.

— Le nouveau... Entendez-vous cela, monsieur? reprit Jean en se tournant vers son frère; on s'est bien pressé de disposer de notre nom; et, morbleu! si vous voulez m'en croire...

— Paix! paix! monsieur Jean, dit Hector d'un ton de reproche, est-ce le moment de songer à semblables choses?

Jusqu'ici l'attention de l'homme au manteau s'était concentrée sur le plus jeune des frères; mais dès que l'aîné eut pris la parole, les regards du pâtre s'attachèrent avidement sur lui:

— Bonne sainte Vierge! s'écria-t-il tout à coup, ce sont eux, les voici! ils arrivent... ce sont eux!

Et il courut vers la maison comme un véritable insensé.

Hector avait reconnu la voix.

— C'est Marc! s'écria-t-il hors de lui, c'est Marc lui-même! que Dieu soit loué! Si Marc est vivant, c'est que ma sœur existe encore!

Il rappela le vieillard; mais celui-ci continua de courir vers la porte principale et disparut.

Hector se précipita sur la grille comme s'il voulait en briser les puissantes barres de fer.

— Elle existe! s'écria-t-il, puisque Marc est ici, elle y est aussi peut-être. Ouvrez, ouvrez, de par tous les diables!... Frère Jean, aidez-moi donc à enfoncer cette porte maudite!

Jean se montrait beaucoup plus calme.

— C'est Marc, en effet, dit-il; je l'ai bien reconnu; mais ne vous hâtez pas, monsieur, d'en conclure que notre sœur est sauvée; la découverte du contraire vous affligerait trop. Si cet homme était aussi fidèle que

ont devenus mademoiselle...
 ne le pauvre vieux Marc...
 Pierre se taisait toujours.
 — Répétez, monsieur, ne jetez pas...
 s'écria Jean en lui montrant le...
 — Ce que vous demandez, monsieur...
 aysan, vous le savez mieux que moi...
 Hector lui-même fut sur le point de...
 ce nouveau trait de caractère...
 éminent désir d'apprendre la vérité...
 re.
 — Non enfant, répétez-moi...
 es pays étrangers et j'ignorais...
 e le conjure donc de ne pas...
 e trouvaient dans la tour...
 englober.
 — Eh! vous le savez bien...
 terre; ils ont été enterrés...
 otre - Dame d'Arcahon ne...
 ourrais dans l'année, à peine...
 rec ceux de l'autre monde.
 Il ferma précipitamment la...
 errouiller le volet en...
 Les deux frères se regardèrent...
 rribles enterrés vivants...
 a glas de mort à leur...
 espace de temps, ils résistèrent...
 prononcer une parole.
 Jean sortit le premier de...
 e nouveau à la porte de la...
 eut d'autre résultat que de...
 es chiens.
 — Que voulez-vous dire, monsieur...
 Hector rappela à lui-même...
 e cet enfant stupide?
 — Je veux qu'il s'équipe...
 possible que les choses se...
 it.
 — Eh! qu'est-il besoin...
 avez-vous pas entendu, Jean...
 euse sœur a péri avec le...
 cause de votre imprudence...
 es frères, qui devaient...
 vous été injustes et...
 aussi Dieu nous châtie; il...
 ans nos fortunes, dans...
 vous a rendus si misérables...
 éconnaissent, nous...
 vous même pas d'être...
 Les sanglots lui...
 — M. de Castillac, vous...
 vous? Nous ne pouvons...
 eût droit d'opinion...
 faut nécessairement...
 quelque part; tout à l'heure...
 e souvenirs d'un...
 les du côté de la...
 humaines. Ces constructions...
 nous avons quitté le...
 elles appartenant à...
 abili dans ces parages.

vous le pensez, aurait-il abandonné la garde de nos troupeaux à un enfant stupide pour venir ici servir un maître opulent? D'ailleurs n'avez-vous pas remarqué qu'il paraissait avoir peur de nous?

Ces réflexions irritaient encore l'impatience fébrile de l'ainé; il se pendit à la chaîne de la sonnette en appelant sans relâche.

Une extrême agitation semblait régner dans la maison; des ombres passaient rapidement devant les fenêtres; des éclats de voix parvenaient jusqu'aux visiteurs à travers la cour. Enfin la grande porte s'ouvrit, et deux laquais en livrée magnifique se dirigèrent vers la grille, des flambeaux à la main. Ils précédaient un jeune homme richement vêtu, aux manières nobles, que devait être le maître du logis. Il accourait en toute hâte, sans chapeau et sans épée pour recevoir les voyageurs.

A sa vue, Hector de Castillac cessa de crier et parut honteux de s'être laissé aller à ses transports.

— Frère Jean, demanda-t-il rapidement, connaissez-vous ce gentilhomme?

— Non, monsieur, je ne l'ai jamais vu.

Comme ils achevaient ces mots, le maître du logis se trouva près d'eux. Les laquais tardant à ouvrir, il aida lui-même à faire tourner la pesante grille sur ses gonds; puis il salua les étrangers avec grâce:

— Entrez, messieurs, dit-il, et soyez les bienvenus... Au Nouveau-Castillac, comme à l'ancien, vous avez le droit d'être accueillis avec affection et respect.

Les deux frères étaient surpris de cette amicale réception, dont ils ne pouvaient comprendre la cause. L'ainé, pendant que M. de la Brottière, puisque tel était le nom de leur hôte, les conduisait vers la maison, balbutia quelques excuses sur la manière un peu bruyante dont il s'était annoncé un moment auparavant.

— Vous n'avez aucun pardon à me demander, monsieur de Castillac, interrompit le châtelain avec une sorte d'émotion; je connais vos malheurs; je sais à quels sentiments généreux cet emportement prenait source... Mais entrez, je vous prie; peut-être trouverez-vous ici des consolations sur lesquelles vous ne comptiez plus.

En même temps, il les introduisit dans un salon d'une magnificence sévère et brillamment éclairé par des candélabres d'argent. Les domestiques avancèrent des sièges et se retirèrent sur un signe de leur maître. Jean consentit à s'installer dans un beau fauteuil doré et promena autour de lui des regards éblouis; mais Hector refusa de s'asseoir, malgré les instances de M. de la Brottière.

— Monsieur, dit-il, je suis pénétré de reconnaissance pour votre accueil obligeant; mais puisque vous connaissez nos malheurs, vous nous excuserez sans doute d'en être exclusivement occupés... Mettez donc le comble à vos bontés en faisant venir ici sur-le-champ mon ancien serviteur, Marc Pitou, que nous venons de voir entrer dans votre maison; seul, il peut nous fournir des renseignements pour lesquels je donnerais tout ce que je possède au monde.

— Oui, oui! s'écria Jean, le coquin se cache; mais il devra nous dire quel usage il a fait de notre confiance.

— Marc n'a pas démerité de vous, messieurs, et

vous en aurez bientôt la preuve. Mais qu'avez-vous besoin de ce pauvre homme? Il est des renseignements que je pourrais peut-être donner tout comme lui.

— Vous, monsieur? demanda Hector. Pourriez-vous donc nous apprendre quelque chose sur la mort tragique de notre sœur?

— Sa mort? Et qui vous a dit, monsieur, qu'elle fût morte?

— Grand Dieu! serait-il possible?

— Elle existe, messieurs; elle est bien portante, elle est heureuse, et sans doute vous la reverrez bientôt.

En recevant cette assurance positive, Hector chancela: il se trouvait moins fort contre la joie que contre la douleur. Son frère s'élança pour le soutenir; leur hôte bienveillant avait lui-même les yeux pleins de larmes.

— On nous a donc trompés? reprit Jean; Valérie n'avait donc pas été ensevelie vivante dans la tour de Castillac?

— Le fait n'est que trop vrai; mais on aurait dû ajouter que des secours efficaces avaient été organisés aussitôt pour la sauver. Pendant trois jours, plus de cent ouvriers, sous la direction d'un habile ingénieur, travaillèrent à débayer le sable. Quand on pénétra enfin dans le donjon, la pauvre jeune fille paraissait morte; Marc, lui-même, quoique plus robuste, était sur le point d'être suffoqué par le manque d'air. Mais, grâce aux soins qui leur furent prodigués, l'une et l'autre revinrent à la vie.

— Que Dieu soit loué! s'écria Hector avec un élan de joie en levant les yeux au ciel; du moins mon imprudence et mon égoïsme n'auront coûté la vie à personne! La perte de ma fortune, la destruction du manoir de mes ancêtres, mes blessures, mes humiliations, ma captivité, tout cela n'était rien auprès de cette pensée que j'avais causé la mort de ma sœur chérie! Ma reconnaissance pour ceux qui ont sauvé Valérie sera éternelle.

— Par ma foi de gentilhomme! s'écria Jean en renchérissant encore sur son frère, selon son habitude, je voudrais pouvoir les embrasser tous, fussent-ils vilains et croquants à l'envi les uns des autres!

— Un de ceux qui ont contribué au salut de mademoiselle de Castillac, dit le maître du logis avec un sourire timide, vous rappellera bientôt peut-être ces favorables dispositions.

Ni Hector ni Jean ne remarquèrent l'accent particulier de M. de la Brottière en prononçant ces paroles.

— Mon cher voisin, mon digne hôte, reprit l'ainé en lui serrant affectueusement la main, ne vous offensez pas de l'importunité de mes questions... Où est mademoiselle de Castillac en ce moment? quel asile a-t-elle trouvé après la catastrophe? quels amis lui sont venus en aide? Hélas! je lui en connais si peu!

— Ils ne lui ont pourtant pas fait défaut, reprit la Brottière avec embarras; mais, dans votre intérêt même, messieurs, permettez-moi de ne pas vous répondre ce soir. Vous êtes épuisés de fatigue, et comme vous êtes allés sans doute voir les ruines du château avant de vous présenter ici, les émotions poignantes n'ont pas dû vous manquer. Permettez-moi donc de vous rappeler que l'heure du repos est

venue; on va vous conduire à une chambre que vous occuperez en commun, car il vous serait pénible peut-être de vous séparer après tant de secousses. Donnez des ordres, vous êtes ici plus maîtres que moi-même. Demain, je vous fournirai les explications que vous pourrez souhaiter; en attendant, ayez l'assurance que la position de votre sœur est honorable et digne de vous.

— Monsieur, s'écria Hector, vous en avez trop dit ou trop peu. Je vous en conjure, ayez pitié de mes angoisses; ni mon frère ni moi ne pourrions jouir convenablement de votre hospitalité, si vous laissiez quelques incertitudes dans notre esprit d'une personne chère.

— Demain je serai à vos ordres, balbutia M. de la Brottière avec un embarras évident, et je vous prie d'agréer mes excuses pour ce soir... Aussi bien je suis obligé de vous quitter: une personne souffrante, qui me touche de près, réclame impérieusement ma présence.

En effet, on entendait dans une pièce voisine des voix étouffées, de sourds gémissements; tout à coup une porte s'ouvrit, et une vieille femme, ayant l'apparence d'une gouvernante, vint dire quelques mots à l'oreille de M. de la Brottière.

— J'y vais, j'y vais, répliqua-t-il d'un air troublé; priez-la d'être raisonnable... tout va bien; je la rejoins à l'instant.

La vieille s'inclina et sortit. Hector comprit qu'il y aurait indiscretion à retenir son hôte plus longtemps.

— Monsieur de la Brottière, reprit-il avec effort; allez où des devoirs pressants vous appellent; à notre tour pardonnez-nous de vous en avoir distrait si longtemps, mais le malheur rend égoïste, et les malheureux ont des privilèges... Adieu donc et à demain; merci pour vos bonnes nouvelles, et puissent celles que vous avez encore à nous apprendre nous procurer une joie égale!

— J'ose espérer du moins que vous les entendrez sans colère, répliqua le jeune maître du château avec timidité.

Il se hâta de sonner, et un domestique parut. La Brottière lui ordonna de conduire MM. de Castillac à leur chambre; puis il leur souhaita le bonsoir, leur serra la main et sortit précipitamment.

On fit traverser aux deux frères une partie de cette immense habitation, et on les introduisit dans une belle chambre à deux lits, où tout était préparé pour les recevoir. Une attentive prévoyance avait prévu leurs besoins; un feu clair pétillait dans la cheminée; sur un guéridon, des viandes froides et quelques bouteilles de vin vieux étaient servies. Enfin, si Hector et Jean n'avaient été sûrs qu'une demi-heure auparavant on ignorait leur arrivée prochaine, ils auraient pu croire qu'ils étaient attendus depuis longtemps. Le domestique, après avoir offert ses services, qui ne furent pas acceptés, se retira, et les voyageurs purent enfin se communiquer librement leurs réflexions.

Quoique bien fatigués, ils ne se pressèrent pas de se coucher. Hector était pensif; quant à Jean, grand amateur du bien-être matériel, il s'était installé dans un bon fauteuil au coin du feu, et dégustait lentement une des bouteilles de vieux médoc laissées à sa disposition.

— Vraiment, monsieur de Castillac, disait-il avec

béatitude, notre hôte est un digne gentilhomme. Quel air avenant! quelles manières charmantes! Il n'y a que notre vieille Gascogne pour produire des gentilshommes de cette trempe... Et sa maison, comme elle est bien fournie! Sur ma foi, on aimerait à passer sa vie dans cette abondance et cette tranquillité.

— Vous avez raison, mon frère, répliqua Hector; ce M. de la Brottière est poli, cordial, et son accueil a été tel que nous ne pouvions guère l'espérer dans l'état d'abaissement où nous sommes tombés.

— N'est-ce pas, monsieur, continua Jean, que c'est bon de se voir enfin traité en gentilhomme? Là-bas, à bord du corsaire *l'Exterminateur*, où l'on ne se piquait pas, il est vrai, d'un grand savoir-vivre, un nom noble ne servait pas à grand'chose. Si je n'avais eu que mon titre pour me faire respecter de ces vauriens... Et à Salé donc, chez ces maudits mauricauds, comme l'on nous menait! C'était *chien de chrétien* par-ci, *chien d'infidèle* par-là, et les scélérats de musulmans ne s'en tenaient pas aux injures verbales... Aussi, je vous assure qu'aujourd'hui j'apprécie comme il faut les politesses et les bons procédés.

— Et moi aussi, Jean. De même que le vôtre, mon amour-propre a reçu de cruelles blessures, je vous l'affirme... Mais pour en revenir à notre hôte, avez-vous remarqué sa réserve, son embarras même, quand je le pressais de questions?

— Quoi donc, monsieur, pouvez-vous lui faire un reproche de ses ménagements délicats?

— Les ménagements sont inutiles, Jean, quand on n'a que de bonnes nouvelles à transmettre; peut-être M. de la Brottière, en différant ses aveux, a-t-il voulu nous donner le temps de nous préparer à quelque découverte fâcheuse.

— Mais, monsieur, puisqu'on nous assure que Valérie est vivante, heureuse, et qu'elle attend impatientement notre retour...

— Il existe encore bien des obscurités sur le sort de cette pauvre enfant, reprit Hector, dont le front se rembrunissait à mesure qu'il exprimait ses craintes; nous ignorons par qui elle a été sauvée, qui lui a donné asile, quelle est sa situation actuelle; il y a dans tout cela une large place aux suppositions inquiétantes.

— Que pensez-vous donc, monsieur de Castillac? Croiriez-vous notre sœur capable?...

— Notre sœur, Jean, est une noble et honnête créature; mais comment, dans l'affreuse détresse où elle s'est trouvée à la suite de la destruction du château, aurait-elle pu maîtriser les circonstances? Les fausses positions sont de mauvaises conseillères pour une fille.

Jean se gratta le front et parut réfléchir; mais les réflexions de l'ex-corsaire n'étaient jamais longues.

— Bah! bah! reprit-il, nous nous pressons trop de nous tourmenter. Vrai Dieu! si quelqu'un avait osé manquer à mademoiselle de Castillac, je passerais mon épée au travers du corps de cet insolent, aussi sûrement que je suis gentilhomme!

Puis il acheva sa bouteille, se coucha, non sans s'extasier sur la mollesse du lit et la finesse des draps; cinq minutes après, il ronflait comme une pédale d'orgue.

Hector résista au sommeil beaucoup plus longtemps; mais enfin la fatigue l'emporta sur ses agitations, et il s'endormit d'un sommeil fiévreux.

Le lendemain matin, les deux Castillac venaient de se lever, quand on frappa un coup léger à la porte de leur chambre. Un homme entra vivement, tandis que par la porte restée entr'ouverte, on apercevait une autre personne dans l'ombre du corridor. Cet homme courut à Hector et lui prit la main, qu'il couvrit de baisers.

— Mon cher seigneur, mon excellent maître, dit-il d'une voix étouffée, j'ai donc le bonheur de vous revoir après en avoir désespéré si longtemps !

— Marc! mon fidèle Marc! s'écria Castillac, est-ce bien vous ?

— Te voilà donc, vieux sournois, qui te sauves

quand on t'appelle, dit Jean d'un ton moitié affectueux, moitié grondeur ; mais cette fois nous te tenons, et tu ne nous échapperas pas que tu n'aies répondu à toutes nos questions.

— Je ne m'y refuse pas, mes chers seigneurs ; cependant, il y a ici quelqu'un qui saurait mieux que moi...

Et il regardait la porte.

— Qui donc ?

— Moi, mes frères ! s'écria une voix sanglotante. Au même instant, une jeune dame, en peignoir de satin et de dentelles, s'élança dans la chambre et vint se jeter à leur cou : c'était Valérie.



— Mademoiselle de Castillac, dit-il, ces mystères doivent avoir une fin...

On s'explique sans peine les transports qui éclatèrent alors. Hector ne pouvait parler ; il entourait convulsivement du bras qui lui restait la taille souple de Valérie et versait d'abondantes larmes. Jean lui-même était plus ému que son épaisse nature ne semblait le comporter ; il brossait de sa longue moustache les joues roses de sa sœur, en grommelant des expressions de tendresse mêlées de jurons.

Enfin Valérie se dégaga de leurs étreintes, et, s'éloignant un peu, les examina avec un sentiment douloureux.

— Ah! mes frères, soupira-t-elle, quel funeste changement! Quand vous êtes partis, vous étiez joyeux, forts, bien portants, et maintenant...

— Ne pensez pas à cela, dit Hector ; si nous n'avions pas eu notre large part de maux, nous aurions été inexcusables de vous avoir abandonnée ; mon bras et l'œil de Jean compensent un peu nos torts. Vous vous habituerez à nous voir ainsi, laissons cela ; des points plus importants doivent nous occuper. Où sommes-nous ici, ma sœur, et comment vous trouvez-vous dans cette maison ?

— Oui, oui, mademoiselle, répéta Jean, que faites-vous dans ce logis ?

Valérie parut embarrassée ; cependant elle répondit en souriant :

— Vous êtes chez moi, ou plutôt chez vous mes frères ?

— Chez vous, mademoiselle ?

— Chez nous, ma sœur ?

Hector et Jean demeurèrent stupéfaits ; puis l'aîné s'assit avec dignité.

— Mademoiselle de Castillac, dit-il, ces mystères doivent avoir une fin... Vous avez à rendre compte de votre conduite au chef de la famille ; parlez donc, je vous écoute.

— Nous vous écoutons, ajouta Jean de même, en venant s'appuyer sur le dossier du fauteuil d'Hector.

Valérie fut troublée de cette solennité.

— Mes frères, dit-elle timidement, je n'ai pas mérité cette sévérité de votre part ; si vous croyez avoir des reproches à m'adresser, quand vous saurez la vérité, vous ferez la part, je l'espère, des circonstances funestes où je me trouvais placée.

— Mais c'est précisément cette vérité que je désire apprendre ! s'écria Hector ; si ce n'est par devoir, Valérie, au moins par pitié pour mes angoisses, expliquez-vous enfin.

Un bruit de pas retentit dans le corridor, et M. de la Brothière entra dans la chambre.

— Oh ! il vous expliquera tout lui-même ! s'écria Valérie en courant vers le maître du logis en lui tendant la main, qu'il baisa. Mieux que personne il saura vous persuader et obtenir ma grâce.

La Brothière salua poliment les deux Castillac.

— Valérie, enfant que vous êtes, dit-il avec un accent d'affectueux reproche, pourquoi avez-vous oublié nos conventions ? Ne m'aviez-vous pas promis de ne pas chercher à voir vos frères avant que je ne leur eusse exposé moi-même ?...

— Pardonnez-moi, monsieur, répliqua Valérie un peu confuse, je n'ai pas su maîtriser plus longtemps mon impatience. Déjà hier au soir, je ne pouvais savoir sous le même toit que moi ces frères chéris que j'ai tant pleurés, sans éprouver un ardent désir de voler dans leurs bras. Ce matin, après une nuit d'insomnie, je n'ai pu résister davantage à la tentation.

La Brothière lui souriait avec indulgence. Les deux Castillac remarquaient avec une sourde indignation l'intimité qui régnait entre Valérie et ce gentilhomme inconnu.

— Et qui donc êtes-vous, monsieur, dit Hector avec hauteur, pour vous placer ainsi entre nous et notre sœur ? Je voudrais savoir de quel droit...

— Mon droit, monsieur de Castillac, dit la Brothière avec douceur, j'ose croire que vous ne le contesterez pas... Depuis deux ans, Valérie de Castillac est ma femme.

— Valérie !

— Votre femme !

Les jeunes époux attendaient avec angoisse l'effet de cette révélation ; ils crurent remarquer qu'elle excitait plus de surprise que de colère. Jean surtout ne paraissait pas fâché de voir sa sœur mariée à un gentilhomme riche et chez lequel on trouvait tant de bien-être ; mais, suivant son habitude, il se garda bien d'exprimer sa pensée avant que l'aîné de la famille se fût prononcé. Hector demanda froidement :

— Et comment mademoiselle de Castillac a-t-elle pu disposer de sa main sans notre consentement ?

— A l'époque où ce mariage a été décidé, mes frères, dit Valérie, on n'avait de vous aucune nouvelle ; on pensait que vous aviez péri l'un et l'autre ;

plus tard seulement, à force de recherches, nous sommes parvenus à découvrir ce que vous étiez devenus. Mais, en votre absence, ce mariage a obtenu l'aveu du seul parent dont je pusse, dans mon isolement, invoquer les conseils et l'appui, de mon oncle Robin, l'excellent homme que nous avons perdu l'année dernière et que nous pleurons encore.

Hector se tut, mais Jean s'écria sans réflexion :

— Quoi donc ! ma sœur, en avez-vous été réduite à accepter les bienfaits de ce marchand de vin ?

— Ce marchand de vin était le mari de la sœur de votre mère, monsieur Jean, riposta la Brothière avec fermeté, et il fallait qu'il vint en aide à Valérie, puisque ses frères l'avaient sacrifiée à de funestes et chimériques projets.

Hector fit un signe d'acquiescement maussade. Jean, un peu confus, ajouta d'un ton léger :

— Allons donc, monsieur de la Brothière, comment vous, un gentilhomme, pouvez-vous prendre le parti de ces espèces-là ?

— Je ne suis gentilhomme qu'en vertu d'un titre tout récent, mais je ne voudrais plus m'en parer s'il me fallait renier mon bon, mon sage et généreux père.

— Votre père !... Vous êtes donc...

— Paul Robin, monsieur, et je ne porterais pas un autre nom, plus sonore peut-être, si mon père, avant de mourir, ne l'avait exigé lui-même.

Il y eut un nouveau silence.

— Oui, mes frères, reprit Valérie, c'est Paul, mon cousin, mon ami d'enfance. Mais vous ne savez pas encore jusqu'à quel point il nous a comblés de ses bienfaits.

En même temps, elle se mit à leur raconter succinctement ce qui s'était passé depuis leur départ de Castillac, les visites de Paul sur la dune, son affection délicate, son dévouement. Lors de la catastrophe du château, Paul, instruit par l'arrivée d'un des pigeons voyageurs qu'il avait remis à Marc dans la prévision d'un pareil événement, était accouru en toute hâte avec son père. C'étaient eux qui avaient ordonné les travaux pour opérer le sauvetage des malheureuses victimes de l'accident. Des sommes immenses avaient été employées à cette entreprise, dans un pays dénué de ressources ; pendant trois jours, ni le père ni le fils n'avaient quitté d'un instant les travailleurs, les encourageant sans cesse et s'exposant eux-mêmes au danger. Paul avait eu le bonheur de pénétrer le premier dans la tour, dès que la porte de la plate-forme avait été dégagée ; conduit par Marc, bien faible et bien épuisé lui-même, il avait trouvé sa cousine expirante à côté d'une lettre sur laquelle Valérie ne s'expliqua pas et qu'elle se contenta de mentionner en rougissant. Alors, on l'avait transportée dans un village voisin, où l'air pur n'avait pas tardé à la ranimer ; de là, une voiture l'avait conduite à Bordeaux chez son oncle. Les soins affectueux du père et du fils avaient bientôt complété la guérison.

— Jugez, mes frères, continua Valérie en s'animant, si je n'avais pas des motifs suffisants pour aimer Paul ! Mais ce n'est pas seulement moi qu'il a sauvée ; vous aussi vous lui devez votre délivrance et notre heureuse réunion dans ce château, construit tout exprès pour vous tenir lieu de l'ancien. Mon mari est enfin parvenu, il y a quelques mois, à découvrir

où vous étiez l'un et l'autre ; alors il a employé des recommandations puissantes, entrepris des voyages, distribué de l'argent, et le succès le plus complet a couronné ses efforts. Bien sûrs que votre premier acte en touchant le sol français serait d'accourir à Castillac, nous sommes venus vous attendre ici, et... vous savez le reste.

En achevant ce récit, la jeune femme regarda anxieusement ses frères ; ils étaient émus.

— Ainsi donc, monsieur, dit Hector en se tournant vers Paul, c'est à vous que je dois de ne plus être prisonnier dans la citadelle de Prague ?

— Et moi, ajouta Jean, de ne plus être l'esclave de ces gredins d'enfants du prophète, que l'enfer confonde ?

— Messieurs, répliqua Paul d'un ton de modestie, je regrette que ma chère Valérie ait cru devoir énumérer en les exagérant mes prétendus services. Ce n'est pas sur ces bons offices que je comptais pour renverser des préjugés de naissance et d'éducation, mais sur une estime réciproque, sur l'expérience acquise à la suite de tant d'infortunes imméritées.

— Et vous avez raison, dit Hector en se levant tout à coup et en laissant voir les larmes qui remplissaient ses yeux ; il faudrait que nous fussions bien méchants ou bien stupides si la pratique des hommes, nos malheurs et nos fautes ne nous avaient rendus plus sages et plus indulgents. Mon cousin, je vous demande pardon de mes préjugés insultants d'autrefois, j'en demande pardon à la mémoire de votre digne père... Mon frère, embrassez votre frère.

Et il se jeta dans les bras de Paul.

— Eh bien ! et moi, s'écria Jean. Triple tonnerre ! cousin Paul, monsieur Robin, monsieur de la Brottière, ou quel que soit votre titre ou votre nom, je passerais mon épée au travers du corps de quiconque oserait dire que je ne vous serai pas bon frère et bon ami !

Depuis un moment Valérie avait disparu ; elle revint bientôt rouge et souriante, portant dans ses bras un petit garçon à la mamelle, qu'elle posa sur les genoux d'Hector.

— Mon frère, dit-elle, bénissez votre neveu.

Les deux oncles caressèrent ce joli enfant blond et rose qui les regardait tout effaré.

— Je l'adopterai, dit Hector, et il perpétuera le

nom de Castillac, menacé de s'éteindre en ma personne, à moins que frère Jean ne s'oppose...

— Et qui diable voudrait m'aider à perpétuer le nom de Castillac ? s'écria Jean ; décidément, monsieur, il ne faut pas compter sur moi pour cette besogne. Adoptons notre neveu, et, par ma foi de gentilhomme je compte bien le gâter autant que vous.

La joie la plus vive, la plus franche cordialité régnaient maintenant parmi les membres de cette famille. Hector aperçut à l'écart Marc Pitou, qui se frottait les mains.

— Eh bien ! vieux surnois, lui dit-il, je parierais que tu as été pour quelque chose dans tout ceci ? Tu avais tes projets depuis longtemps...

Marc continua de se frotter les mains en riant toujours.

— Eh ! eh ! mon cher seigneur, j'ai fait ce que j'ai pu... Maintenant que les choses ont bien tourné, je vais donner à la bonne Notre-Dame d'Arcachon un cerge de résine gros comme mes deux bras ; elle l'a bien gagné !

Les deux frères résidèrent désormais au Nouveau-Castillac, où leur vie s'écoula heureuse et paisible. M. et madame de la Brottière possédaient plusieurs autres terres, et ils leur avaient complètement abandonné la jouissance de celle-ci. Cependant Hector et Jean, tout en appréciant parfaitement les avantages de cette demeure, n'avaient garde d'oublier l'ancienne. Ils étaient parvenus à faire déblayer encore une fois l'extrémité supérieure de la tour, et ils allaient souvent passer plusieurs heures dans cette espèce de cachot obscur et sans air. A chaque tempête, le sable obstruait de nouveau les issues, le travail était à recommencer ; mais les Castillac ne se décourageaient pas. Tout l'argent qu'ils pouvaient se procurer était employé à cet ouvrage de Pénélope. Tant qu'ils purent se traîner, ils accomplirent quotidiennement leur singulier pèlerinage ; et ce n'était pas un médiocre sujet de frayeur pour les superstitieux habitants du pays, de rencontrer dans la solitude des dunes ces hommes mutilés, qui semblaient sortir de terre à côté d'eux. Enfin, accablés par l'âge, les deux frères durent renoncer à cette lutte obstinée contre le fléau ; le sable reprit son empire, et bien avant qu'ils fussent eux-mêmes descendus dans la tombe, la vieille tour avait disparu pour toujours.

ÉLIE BERTHET.

BLUETTES ET BOUTADES.

.. Quand le printemps vient à notre maison des champs sans nous y trouver établis, il jette ses violettes à la porte pour carte de visite.

.. L'athée, cherchant en vain Dieu dans la nature, me semble l'ombre niant le soleil qui ne la frappe jamais.

.. Un chagrin partagé diminue ainsi qu'un plaisir qui ne l'est pas.

.. L'ambitieux traite ses amis comme les bâtons d'une échelle. Il s'y cramponne avec les mains pour monter, puis les foule aux pieds.

.. Dans les arts il n'est pas de genre secondaire pour les talents de premier ordre.

.. Les hommes sont comme les biens de la terre : mieux on les connaît, moins on les estime.

.. Le génie prosterné devant le pouvoir ne prospère pas mieux que le blé couché par le vent ; tous deux doivent mûrir debout.

.. La prudence qui survit, chez une femme, à la jeunesse et à la beauté, me semble un épouvantail pour les oiseaux, oublié dans les champs après la moisson.

.. Il en coûte moins de prêter à ses amis des qualités que des écus.

.. Il n'est de préférable au souvenir d'une bonne action que le projet d'en faire une meilleure.

Des manières communes sont mises en relief par une toilette élégante, ainsi que des fautes d'orthographe par une belle écriture.

On ne voit souvent sur la physionomie des gens que les sentiments qu'on leur inspire, et la personne à qui tout le monde semble maussade risque fort de trouver dans la société un miroir.

Si le patriotisme dégénère en égoïsme national, ce qui est vice chez un individu peut-il être vertu chez un peuple ?

C'est donner à croire qu'on manque de sa propre estime que de rechercher trop avidement celle d'autrui.

Combien de gens dans le monde, qui, pareils aux

diamants, ne doivent leur éclat qu'au grand jour auquel ils sont exposés et qu'ils reflètent !

Bien ne fait saillir un défaut physique comme les soins qu'on prend et l'embarras qu'on éprouve pour le cacher.

On ne rencontre guère ses amis quand on a quitté la route de leurs intérêts et de leurs plaisirs.

Ne confions à notre ami que la somme que nous estimons inférieure à notre attachement pour lui.

Les désirs du sage s'épurent avec les années ; ce sont les bâton ; d'une échelle qui, semblable à celle que Jacob vit en songe, se dresse sur la terre et se perd dans le ciel.

COURRIER DE PARIS.

Le Théâtre-Français est en liesse. Le voici en possession d'un grand succès. La *Fiammina*, quoiqu'elle soit l'ouvrage d'un débutant qui, hier encore, n'avait de notoriété qu'à la Bourse et ne connaissait d'autre style que celui du comptant, du terme et du report, la *Fiammina*, dis-je, est entrée victorieusement dans la maison de Molière, et s'y est tout de suite installée en triomphatrice. A l'heure qu'il est, M. Mario Uchard fait prime et ses actions dramatiques sont cotées au-dessus du pair.

Cette *Fiammina* est une comédienne, une cantatrice à la mode, qui, mariée fort jeune à un artiste de talent, à un peintre devenu célèbre, abandonne de bonne heure le foyer conjugal en oubliant un fils qu'elle laisse au logis. Quant au père, elle en a si peu de souci, qu'elle se remarie (de la main gauche) en secondes noces avec un certain lord qui ne soupçonne nullement ses antécédents conjugaux. Mais un beau jour tout se découvre ; femme, mari, amant, tous les intéressés se trouvent en présence, sans préjudice de l'enfant dont les années ont fait un jeune homme. De là des situations touchantes, dramatiques, émouvantes, qui se dénouent par une morale dont le fond est à peu près celui-ci : Les comédiennes sont faites pour être applaudies, admirées, adulées, courtisées même, si l'on veut, mais non pas pour être épousées.

Il est vrai que MM. Thiboust et Siraudin soutiennent, dans les *Princesses de la rampe*, une thèse diamétralement contraire : mais le plaidoyer de ces messieurs n'a pas tout à fait, à mes yeux, la même autorité que celui de M. Mario Uchard : ils n'ont pas épousé mademoiselle Madeleine Brohan.

A l'Ambigu autre succès, succès de larmes, de soupirs, de sanglots, de gémissements. Le bruit circule que le cours des mouchoirs de poche augmente au boulevard du crime depuis l'apparition des *Orphelines de la charité*. Le fait est qu'on est effrayé quand on pense à ce qu'il a fallu de ressorts, de combinaisons, de ficelles, pour machiner ce mélodrame à la Bouchardy. Fille séduite, enfant trouvé, substitution de nourrissons, jalousie de femmes, rivalité d'amants, duel, condamnation capitale, lettres soustraites, écrits brûlés ou anéantis, haine, conversion, générosité, sacrifice, tous les moyens, tous les sentiments, toutes les passions, sont tour à tour mis en jeu, pour arriver au dénouement toujours reculé, toujours prévu, toujours inévitable, du mariage de M. Horace avec mademoiselle Frédérique. C'est compliqué comme la forêt de la cathédrale de Chartres, et savant comme la charpente de la Sainte-Chapelle.

La pièce est généralement jouée avec ensemble et avec

feu. Il y a là une certaine sœur de mademoiselle Rachel, qui vous a quelque chose de ce diable au corps qui est un héritage de famille. J'aime assez la sensibilité de mademoiselle Lemerle, la tenue de M. Castellano et le franc rire de M. Laurent ; mais pour ce qui est de M. Dumaine, le héros du boulevard du crime, la coqueluche des habitués et plus encore des habituées de l'Ambigu, je déclare en âme et conscience que je le trouve *trop beau pour rien faire*... de bon.

Plus de dix représentations d'*Oberon* viennent de confirmer l'éclatant succès qu'avait obtenu à la première l'œuvre de Weber donnée au Théâtre-Lyrique. L'exécution de cet admirable opéra a fait valoir des beautés qui, en Allemagne même, ne provoquent pas les applaudissements que le public parisien vient de leur prodiguer. C'est sur la partition existante à la bibliothèque du Conservatoire qu'a été transcrite celle qui a servi pour l'exécution d'*Oberon* au Théâtre-Lyrique, et le directeur a voulu que le texte en fût religieusement conservé. Deux morceaux seulement ont changé de place pour les nécessités du livret, dans lequel les auteurs français ont suivi d'ailleurs presque littéralement le poème anglais, y ajoutant seulement deux personnages qui ne chantent pas : l'aide de camp du calife et le chef des ennuques Aboulifar. Mais si ces légères modifications ont été heureuses pour l'exécution de l'œuvre au théâtre, par la gaieté qu'elles y ont répandue, elles n'ont aucune portée pour celle de la musique de Weber en dehors de la représentation scénique, et lorsqu'elle sera chantée par les amateurs. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la célérité que la maison Brandus vient d'apporter à la publication de la partition pour chant et piano, avec paroles françaises et des airs détachés qu'elle annonce aujourd'hui. Tous les dilettanti qui n'avaient pu apprécier, comme ils vont pouvoir le faire dorénavant, les richesses musicales que vient de leur révéler la représentation d'*Oberon*, voudront posséder ce chef-d'œuvre si magnifiquement réhabilité.

Ne quittons pas les parages du boulevard du Temple, sans enregistrer le succès de fou rire qui, chaque soir, accueille aux Folies-Dramatiques un vaudeville empreint d'une véritable couleur locale, les *Soirées du boulevard du Temple*, et dont madame Boisgontier fait ressortir avec une rare et victorieuse audace les joyeusetés un peu gailardes.

Constatons aussi la réussite de la *Chasse aux Ernest*, amusant steeple-chase, mené à fond de train par MM. Marquet, Blondelet et Dunan Mousseux, et, pour en finir avec le théâtre, consignons ici une anecdote fort piquante, que

nous empruntions au *Courrier de Paris de l'Estafette*.

L'auteur de *La Vaubalière*, Rougemont, n'avait pas toujours vaincu sur la scène. Il n'y a guère que ceux qui ne vont jamais au feu de la rampe qui ne soient jamais battus.

Or, un soir qu'on donnait la première représentation d'une de ses pièces, il lui arriva après le premier acte, qui avait été accueilli froidement, de gesticuler avec tant d'animation en donnant quelques conseils que, du bout de sa canne, il creva la toile d'un portant de coulisse.

— Faites donc attention, se contenta de dire le machiniste qui se trouvait par là. Puis, se radoucissant : Ah ! monsieur de Rougemont, ajouta-t-il, voilà un petit trou qui me donnera de la besogne ; mais cela ne m'empêchera pas, après le succès de ce soir, d'aller demain matin vous présenter mon bouquet.

On joue le second acte. La froideur devient presque de la menace, et le public impose aux applaudissements ce veto du *chut*, qui est d'ordinaire le signe avant-coureur de la déroute.

La figure du machiniste se rembrunit, et pendant l'entr'acte il s'approche de l'auteur et l'interpellant avec grossièreté :

— Au diable aussi ! lui dit-il, quand on est maladroit comme vous, on reste au foyer et on ne vient pas abîmer les coulisses d'un pauvre théâtre.

Au troisième acte, qui était le dernier, le public siffle comme une armée de merles.

Pour le coup, le machiniste ne se contient plus. Il met un dièse à la clé de son insolence, se munit d'un manche à balai, et n'attend pas la fin de la pièce pour aller dire à l'auteur :

— Ah ! ça, M. Balissan, — il ne l'appelait déjà plus *M. de Rougemont*, — vous étiez donc ivre ce soir pour démolir mon théâtre ; mais je ne vous lâche pas ainsi. Vous allez me payer tout de suite votre dégât, sinon je vous fais rouler par cette trappe jusqu'au troisième dessous.

Ainsi va le monde.

La coulisse n'était pas moins endommagée quand le machiniste promettait un bouquet que lorsqu'il s'armait d'un balai.

Autre anecdote :

Harel, ancien directeur de la Porte-Saint-Martin, si connu pour son esprit, l'est bien aussi comme impresario infortuné.

Certain mois s'écoulaient sans qu'il eût donné un simple petit à-compte à ses artistes. L'un d'eux, chargé de famille, vint chez le Figaro devenu directeur, et lui demanda quelques pièces de cinq francs.

Harel, la larme à l'œil, lui répéta son refrain ordinaire : Cher ami, pas le sou !

L'acteur insistait, lui racontant comment peu à peu il avait mis tous ses effets au mont-de-piété. En ce moment entra le domestique du directeur, qui traversait le cabinet de son maître pour aller déposer sur la table de la salle à manger une splendide dinde rôtie qui embaumait.

— Ah ! s'écria l'artiste, cher directeur, vous n'avez pas d'argent à nous donner et vous dévorez une dinde, tandis que nous n'avons pas de pain à nous mettre sous la dent.

— Cher ange, répliqua l'impresario, n'ayant plus de quoi nourrir cette bête, je l'ai fait tuer.

— Suffit, reprit l'artiste qui connaissait l'esprit inventif du quidam ; il n'y a rien chez moi. j'emporte la dinde rôtie, vous la mettez sur mon compte.

Et il prend le plat fumant et se dirige vers la porte extérieure. Harel, qui était bonhomme au fond, le rappelle, et lui tendant le pain :

— Imbécile, dit-il, emporte donc du pain pour manger avec ta dinde.

Maintenant passons, selon le précepte d'Horace et de Boileau, du plaisant au sévère, ou mieux du profane au sacré.

C'est le jeudi, 49 de ce mois, qu'a eu lieu, à l'église paroissiale de Saint-Eustache, la fête religieuse qu'organise chaque année M. Decan, maire du troisième arrondissement.

Le but de cette solennité est de venir en aide à la caisse des écoles du troisième arrondissement. Aussi, depuis plusieurs années, la charité n'a jamais fait défaut à cet appel.

L'aumônier de Sa Majesté l'Empereur a officié pendant l'exécution d'une admirable messe solennelle, composée, expressément pour cette œuvre de bienfaisance, par *Camille Schubert*.

La musique de ce jeune compositeur a été exécutée d'une manière remarquable par les artistes les plus distingués des orchestres des Italiens et de l'Opéra.

Les soli ont été chantés par mademoiselle *Marie Dussy*, soprano ; *Jourdan*, ténor, et par *Bussine*, baryton.

Les chœurs ont été chantés par les élèves des écoles communales et libres.

Cette fête touchante, productive pour les pauvres enfants, a réuni toutes les sympathies de la foule d'élite qui remplissait la vaste et belle paroisse de Saint-Eustache. Heureuse, en pratiquant la charité chrétienne, d'entendre encore la bonne musique du jeune compositeur.

Autre fête d'un genre différent : chacun sait que mademoiselle Rotschild, de Londres, vient d'épouser son cousin M. le baron Alphonse de Rotschild. Nous vous épargnons les détails de ce mariage féerique dont tous les journaux ont retenti ; mais nous ne pouvions, sans déroger à notre spécialité, nous abstenir de détailler, suivant le programme officiel donné par l'*Illustration* anglaise, la toilette de la mariée :

« Sa robe de satin blanc était ornée de point de Bruxelles d'une finesse rare, garnie de marabouts et parsemée de bouquets où la fleur de l'oranger se mêlait aux lis des vallées.

» La coiffure, admirablement propre à relever une beauté orientale, consistait en des tresses épaisses de cheveux tombant le long du cou et terminées par des nœuds de velours bleu qui produisaient un effet charmant. Dans la guirlande nuptiale se confondaient l'oranger fleuri, le lis des vallées, le jasmin et la riante fleur de mai. Un voile des plus riches, en dentelles de Bruxelles, était attaché derrière la tête et allait balayer le sol ; un second voile, le voile caractéristique des fiancées juives, nommé le *voile à la Vierge*, qui ordinairement cache les traits de la physiologie sous son étoffe de lin, était remplacé, dans ce cas, par un tulle léger et pour ainsi dire aérien, qui enveloppait entièrement Léonore sans masquer ses perfections. »

A. DE BRAGELONNE.



Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS, IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



En dépit des bals qui continuent, des concerts dont le nombre est si grand que les artistes ont une peine extrême à trouver des salons disponibles pour ces solennités musicales; en dépit de tout cela, dis-je, nous allons causer des modes du printemps, et je commence par vous annoncer que la maison de commission *Lassalle et comp.*, est déjà en mesure de satisfaire aux diverses commandes qui pourraient lui être adressées en robes, confections, chapeaux, châles ou objets de lingerie, pour la saison nouvelle.

La maison *Lassalle* ayant forcément, par son genre d'affaires, de continues relations avec les premières fabriques de France, possède toujours, une des premières, les innovations élé-

gantes. On peut donc s'adresser à elle en toute confiance.

Le plus grand soin est apporté dans le choix des modèles que l'on désire, ainsi que dans leur expédition.

Cette maison, si utile pour les habitants de la province, envoie des échantillons d'étoffes et même des étoffes en pièce à choisir, si cela convient mieux. Elle expédie aussi des cachemires, dentelles bijoux, diamants, pour corbeilles de mariage, se charge des trousseaux complets; enfin remplace positivement les personnes qui ne peuvent se rendre à Paris pour faire ces acquisitions importantes.

Il suffira, en adressant à M. *Lassalle* une demande quelconque, de donner quelques explications sur la somme totale que l'on veut dépenser, et le genre de la personne qui doit porter les objets. De la sorte, tout sera pour le mieux et l'on évitera à la fois des erreurs et des envois inutiles.

Quant au bon goût des étoffes, à leur nouveauté, comme à la grâce des chapeaux ou confections, la maison *Lassalle*, est depuis longtemps, en renom pour le tact parfait qu'elle apporte dans ses achats, et l'on peut être certain à l'avance qu'ils ne laisseront rien à désirer.

Le bulletin de modes que M. *Lassalle* publie à chaque renouvellement de saison, va paraître prochainement.

La maison *Delisle* se remplit en ce moment de tout ce que l'art et l'industrie composent de plus merveilleux. Sa brillante exposition annuelle doit avoir lieu dans la première quinzaine d'avril, et il paraît qu'elle surpassera encore ses devancières en magnificence et en variété.

Nous venons déjà de remarquer chez *Delisle* un grand nombre de cachemires d'une admirable beauté; des étoffes d'une richesse extrême, puis de jolies confections, fort coquettement ornées.

On portera à la fois des petits et des grands modèles. La plupart auront la forme de châle. Nous ignorons encore ce qui sera définitivement adopté, mais après l'exposition que l'on attend, je vous donnerai des renseignements très complets sur les confections en général.

A propos de mantelets d'été, ce que je puis vous affirmer c'est qu'il s'en portera beaucoup de ceux que l'on désigne sous le nom de *Marie-Antoinette*. Ils seront en dentelle noire pour la ville.

Ces mantelets sont petits, mais on les garnit d'un volant haut de 50 à 60 centimètres. Parfois il y a deux volants, alors gradués de hauteur. Ils ont une grâce ravissante. M. *Ferguson* aîné, dont on vante tant les belles dentelles de Cambrai, vient de faire fabriquer un grand nombre de mantelets de ce genre, qui se partageront la vogue avec les pointes de châle.

Les dentelles de M. *Ferguson* aîné sont remarquables par le fini d'exécution et la splendeur des dessins, imités des dentelles de Chantilly.

Grâce à l'invention de la dentelle de Cambrai, toutes les femmes peuvent aujourd'hui suivre la mode et s'entourer de ces tissus diaphanes et légers, qui donnent à une toilette tant de richesse, de distinction et de poésie!

La dentelle de Cambrai, qui est charmante, coûte de six à dix fois moins que celle de Chantilly, voilà ce qui la met à la portée des femmes dont le budget de dépense est limité, et ce qui fait sa vogue immense. Que de jolies choses on voit en ce genre, à part les mantelets sous forme de volants, voilettes, coiffures, etc.

C'est encore à M. *Ferguson* aîné, que nous devons la dentelle *Lama*, dont il a aussi, pour mantelets, un grand assortiment.

Cette dentelle, qu'enrichissent aussi de brillants dessins, est d'un réseau solide et supporte le froissement sans en être nullement altérée. On pourrait mettre en chiffon, sous son bras, un mantelet de dentelle *Lama*, qu'il ne lui resterait pas la moindre trace de plis. Cela est d'une commodité incontestable. Son prix est encore au-dessous de celui de la dentelle de Cambrai.

Parmi les charmants modèles de lingerie de mademoiselle *Anna-Loth*, je citerai des petits fichus nouveaux, forme Louis XIII, brodés et entourés d'un volant cousu sous le feston du bord, comme on pose ceux des mantelets de dentelle. Ces fichus seront fort coquets avec les robes légères que l'on portera bientôt.

Nous dansons toujours, c'est dire que le succès des délicieuses coiffures de madame de *Laere* ne se ralentit pas. Nous avons vu chez elle plusieurs garnitures complètes, pour robes de bal, qui étaient d'une fraîcheur et d'un éclat indescriptibles.

Je vous recommande ses jolies guirlandes en velours grenat, avec glands et sorbier d'or, dont j'ai parlé déjà dans un de nos précédents numéros; il est impossible de rien voir de plus distingué.

Je sors de chez madame *Alphonsine*, à laquelle j'ai voulu demander quelques renseignements sur ce qui se ferait pour le printemps, et j'ai trouvé, dans son brillant magasin, le choix le plus nombreux et le plus admirable de chapeaux et de coiffures nouvelles. Il me sera impossible de vous les désigner sans restriction, cela demanderait cinquante pages, et je suis limitée. Je vais donc seulement essayer de vous décrire quelques modèles.

Ce que je dirai sera bien loin de la réalité, quant à la grâce de chacun d'eux, mais je vous inspirerai, je pense, le désir de juger cela vous-même, et vous ne regretterez point, je vous jure, la visite que vous aurez faite chez madame *Alphonsine*.

D'abord, voici des indications générales et nécessaires.

On n'abandonne pas les calottes rondes et plates, cependant les fonds fuyants domineront.

Les bavolets, quoique longs encore, descendent un peu moins.

Les rubans s'emploient avec profusion dans les garnitures, mais ils sont peu larges. On en fait des petits nœuds et des bouclettes sur les bavolets.

La blonde et la dentelle noire s'emploient beaucoup dans les ornements.

Les capotes à coulisses reparaissent.

La passe des chapeaux avance devant à la *Marie-Stuart*.

On les orne de fleurs, ou de plumes si légères, qu'on dirait une vapeur.

Quelques brides se font en crêpe ou en tulle, selon la nature de l'étoffe du chapeau. Toutes sont très larges.

J'arrive maintenant aux explications annoncées plus haut.

Premier modèle.

Chapeau de crêpe blanc : trois volants de tulle uni

composent le bavolet. Ce tulle est bordé de blonde et encadré de deux rangs de chenille gros bleu. Du côté gauche de la passe, il y a une touffe de bluets, de laquelle s'échappe gracieusement une espèce de barbe en crêpe bordée comme les volants.

Dans l'intérieur, des bluets se mêlent au tour de blonde.

La forme est fuyante. Une pointe, garnie de blonde et d'ornements gros bleu, couvre en partie le derrière du chapeau.

Second modèle.

Le fond est en taffetas rose et le reste en crêpe, recouvert de tulle illusion blanc bouillonné. Quatre nœuds, en ruban étroit, sont placés graduellement sur le bavolet. Il n'y a point de fleurs. Dans l'intérieur, on a posé une touffe d'œillets roses, dits *œillets de poite*. Quel singulier petit conte cette fleur me rappelle. Permettez-moi de vous le dire, cela fera digression. Voici donc, selon la fable, d'où vient le mot *aillet*.

Diane arracha, dit-on, un jour les yeux à un berger qu'elle rencontra en chassant. Le pourquoi de cet acte cruel, on n'en parle pas. Elle ne savait qu'en faire; mais comme par réflexion ils lui parurent fort jolis, elle les dispersa dans les champs. De ces beaux germes sortirent des fleurs charmantes, qui prirent le nom d'*œillets* (petit oeil).

Troisième modèle.

Chapeau rose en étoffe cotelée. Le fond est entouré d'une haute blonde, qui passe au-dessus du bavolet et figure une couronne. La calotte est plate et ronde, le milieu est rempli par un feuillage léger. Une guirlande semblable suit le contour de la passe.

Quatrième modèle.

Chapeau de crêpe blanc, avec mélange de gros de Naples vert clair.

La passe est en crêpe blanc et coulissée. Le fond est en taffetas vert sans coulisses.

Pour ornement, d'un côté du chapeau, s'épanouissent de gros dalilias vert-pomme. Il y en a aussi sous la passe.

Un cinquième modèle était en crêpe rose, fort élégamment garni de dentelle noire.

Il y avait aussi des chapeaux de paille pour toilette du matin. J'en ai surtout remarqué trois.

Le premier, en fine paille cousue, avait un haut entourage de paille et chenille noire.

Dessus et dessous la passe touffes de pavots ou coquelicots.

Le second se composait entièrement de bandelettes de paille blanche, bordées en taffetas vert. Sa calotte était fuyante et même très plate. Il était orné de ruban vert. Plusieurs bouclettes flottaient sur le bavolet.

C'était un chapeau de jeune fille.

Le troisième, en paille de fantaisie, n'avait qu'un simple ruban vert-pomme large, qui traversait la forme mais en biais, c'est-à-dire prenant son point de départ au bord de la passe à gauche, et rejoignant le bavolet à droite. A chaque bout du ruban se trouve un joli petit chou tout rond, formé de ruban froncé.

Je n'ai pas tout dit sur les chapeaux habillés, et j'ai voulu garder, pour la fin, deux modèles ravissants, dont il me serait impossible de dépeindre la fraîcheur, la grâce, et ce qu'ils ont de vaporeux et d'élégant.

Toujours vraie est ma devise, et croyez bien, mes belles lectrices, que j'y reste fidèle. Or, rien n'est ici exagéré dans mes éloges.

Ces chapeaux, que je ne puis vous décrire que très imparfaitement, sont en tulle uni et blonde blanche. L'un est tout blanc et entièrement bouillonné. L'autre a un fond fuyant, que recouvre une plume-dentelle bleu de ciel et blanche.

Au bord, comme au premier modèle, il y a une blonde renversée; puis une autre, qui se joue sur le tour du cha-

peau en manière de voilette. Mais à chaque dent de celle-ci pend une clochette de perle blanche, qui produit le plus délicieux effet.

Madame *Alphonsine* s'est surpassée elle-même dans la création de ces chapeaux. Les plumes-dentelle composent l'ornement le plus poétique, le plus suave que l'on puisse rêver.

La femme qui portera ce chapeau sera suivie du regard, comme on suivrait la trace d'un sylphe gracieux et insaisissable.

Vous parlerai-je maintenant des bonnets de madame *Alphonsine*? Oui, sans doute, mais l'espace va me manquer pour tout dire.

Voici une coiffure *Marie-Stuart*. Le fond est en taffetas rose, la garniture en dentelle noire. Une foule de choux de petit ruban *tom-pouce*, sont coquettement jetés çà et là; c'est un vrai bijou de séduction. Une belle dame l'a essayé devant moi, et se le faisait envoyer pour mettre chez elle, dans une de ses brillantes soirées. Madame *Alphonsine* sera forcée de recommencer plus de cent fois ce modèle.

Plusieurs autres bonnets charmants, placés à côté de celui-là, mériteraient bien aussi une description, mais ce sera pour la fois prochaine. Je dois parler un peu des

robes, et d'abord je vous recommande particulièrement, pour le suprême bon goût et la grâce, la maison de madame *Judenne*. J'y ai vu une foule de toilettes délicieuses, et il m'arrivera souvent d'y prendre des indications et des modèles pour vous les transmettre ensuite.

Voici quelques détails sur une fort jolie robe, faite, pour une de nos grandes élégantes, chez madame *Judenne*.

Cette robe est en moire antique bleue. Corsage basquine orné de grelots mélangés de jais noirs. Une dentelle noire forme bretelles devant et derrière.

Sur chacun des lés de côté de la jupe, il y a un riche encadrement de dentelle noire très haute. Entre cet encadrement, on a posé des rangées de grelots.

Les manches sont composées d'une pointe renversée, à laquelle est attaché un haut volant en biais formant bien l'éventail du bas. Une dentelle flottait sur le volant.

On parle toujours d'adopter les doubles jupes pour robes de ville.

On conservera les volants.

Je ne puis encore rien vous dire de plus neuf. Attendre c'est espérer, et l'espérance est douce, attendons!

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 492.

TOILETTE DE VILLE. — Jeune femme. Chapeau en taffetas et velours impérial mauve de deux tons, orné de plumes des deux tons.

La passe se compose de trois biais en taffetas mauve des deux tons : c'est-à-dire un biais mauve clair au bord, un foncé au milieu, et le troisième clair.

Le bandeau est en velours impérial mauve foncé. Le fond en biais, de taffetas et de velours de deux tons formant des ronds.

Le bavolet, en velours mauve foncé, est terminé par trois biais comme à la passe. Une plume de deux tons part de la passe et coquille sur le côté.

Sous la passe en bandeaux, des touffes de violettes des deux tons avec un petit feuillage. Brides en 22, une foncée, l'autre claire. Le ruban foncé a un bord clair, celui clair a un bord foncé.

Robe en taffetas mauve foncé ornée d'effilés noirs.

Corsage montant à taille ronde. Le devant du corsage est couvert, de chaque côté, par trois coulissés légèrement froncés en travers, et séparés seulement par la couture qui forme coulisse. Le coulissé des côtés est plus large que ceux du milieu, et se termine par deux petits effilés noirs qui retombent en tout petit jockey sur le bout de la manche.

Les deux coulissés du devant sont très peu bouffants, ils s'arrêtent à la couture d'épaule. Le coulissé du côté se continue seul dans le dos en bretelle.

Sur la jupe, il y a de chaque côté une pente composée de deux coulissés un peu plus bouffants que sur le corsage, les deux côtés sont garnis d'un effilé.

La manche longue est large du haut en bas, et depuis l'entournure jusqu'au poignet, qui est ajusté, elle est coulissée par côtes larges de 4 centimètres dans toute la longueur.

Chapeau en crêpe rose, orné de blondes et de rubans de taffetas.

Sous la passe, ruche en blonde très légère. D'un côté une série de nœuds de rubans n° 12, de l'autre une touffe de boutons de roses et de mugnets.

Passe unie, bord évasé; tête fuyante et se terminant tout à fait tombante sur le bavolet. Sur cette partie, partant du pied de la passe, il y a des traverses en ruban qui viennent se réunir derrière et former une grappe de petites coques retombant à moitié du bavolet. Sur la passe il y a une ruche très légère, d'où part une blonde très légère qui se rejette sur le chapeau et se continue sur le bavolet pour remonter de l'autre côté.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Robe en taffetas café au lait foncé, ornée de galons de soie couleur sur couleur.

La basquine, montante et ajustée, se termine par une basque très ample, longue de 25 centimètres.

La manche se compose de deux parties; celle du haut, qui forme la cloche, est ronde et sans ampleur; celle de dessous forme le volant.

La garniture se compose de deux espèces de bretelles, qui se croisent devant et se continuent en deux pans qui retombent de 10 à 12 centimètres plus longs que la basque.

Ces bretelles forment le revers et sont un peu froncées sur l'épaule. Elles sont croisées derrière comme devant, seulement elles croisent plus bas, tout à fait au bas de la taille.

Un galon est cousu à plat sur les bords.

Le devant de la basque boutonne droit.

La jupe est garnie d'un volant de 75 centimètres, surmonté d'une petite tête froncée.

Col en dentelle. Petit ruban de velours noir noué.

Manches bouffantes en mousseline, un poignet en dentelle.



DEUX EXISTENCES.



Il ne rentrait guère que pour maltraiter sa compagne et briser ses meubles déjà boiteux.

M. Renaud, honnête employé, avait deux filles, et, quoiqu'il n'eût d'autres ressources que de modiques appointements, il donnait les plus grands soins à leur éducation. Il comprenait que dans sa situation un bon père ne doit pas se borner à entourer de bien-être la jeunesse de ses enfants, mais qu'il doit encore s'appliquer à leur donner une solide instruction, afin de les mettre à même de se procurer plus tard une existence honorable. Il ne pouvait arriver à ce but qu'en exigeant d'elles un travail assidu.

Malheureusement, madame Renaud, plus faible et moins prévoyante, oubliait trop que ses filles, n'ayant point de fortune, seraient un jour obligées de pourvoir à leur subsistance; malgré les justes observations de son mari, elle était pleine d'indulgence pour leurs défauts, et se montrait plus empressée qu'elles ne l'étaient elles-mêmes à les excuser auprès de leur père quand elles avaient mérité ses remontrances.

Blanche et Berthe étaient jumelles. Quoiqu'elles eussent reçu de la nature les mêmes dispositions, il y eut une bien grande différence dans leurs progrès. Blanche, dont le cœur était excellent, sentit de bonne

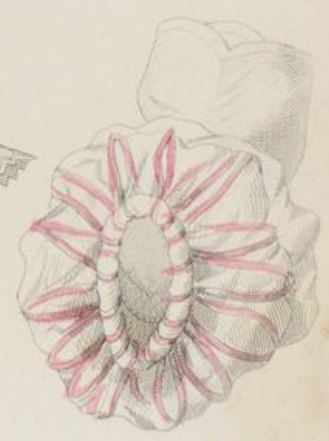
heure tout ce qu'elle devait aux bons parents qui, pour embellir l'avenir de leurs enfants, s'imposaient journellement mille privations; stimulée par la reconnaissance et par le désir de les dédommager de leurs sacrifices, elle apporta une si grande attention aux leçons de ses maîtres, elle étudia avec tant d'ardeur, qu'elle fut bientôt citée partout comme un modèle. Elle était en même temps l'honneur de ses professeurs et l'espérance de sa famille; aussi voyait-elle tant de satisfaction se répandre à son aspect sur les traits de ses parents, que, sûre de mériter leur amour et de les combler de joie, elle passait doucement les jours de sa jeunesse et, chaque soir, s'endormait bien heureuse en souriant au lendemain.

Berthe, qui était, comme sa sœur, douce, intelligente et bien élevée, était aussi, au premier abord, une fort intéressante jeune fille; mais elle avait deux défauts qui ternissaient toutes ses qualités. Si, moins faible, son excellente mère les eût de bonne heure réprimés, elle aurait, avec douleur sans doute, arraché quelques larmes à l'enfant qu'elle aimait, mais elle lui aurait épargné de longues souffrances dans l'avenir; car ces

ES.



at ce qu'elle devait au
bellir l'avenir de l'enfant
ment mille protoms; ainsi
e et par le dser de les bé
s, elle apporta une s gra
e ses maîtres, elle était
fut bientôt crier pour
t en même temps l'honneur
rance de sa famille; mais
ion se répandre à son ap
nts, que, sûre de mériter
de joie, elle passa l'ave
esse et, chaque soir, s'att
tant au lendemain.
te, qui était, comme s
bien élevée, était mes
éressante jeunesse; car
missaient toutes ses qu
elle mère les eût de bon
ant, avec douleur sans
à l'enfant qu'elle avait
de longues souffrances



LE MONITEUR DE LA MODE .

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux d'Alphonsine, Lingerie de la Maison Colas.

Mars 1857.

défauts, que l'indulgence de la mère ne fit qu'accroître chaque jour, entraînaient sa fille dans le malheur.

Berthe était égoïste et indolente. Que lui importait qu'après s'être donné pour l'instruire mille peines inutiles, ses maîtres fussent mécontents, que son père fût irrité, et qu'elle fût entre lui et sa bonne mère un sujet de discorde, parce que M. Renaud reprochait sans cesse à sa femme une tolérance qui devait être si fatale à sa fille? Celle-ci avait passé tranquillement sa journée dans l'oisiveté, elle ne s'était point fatiguée par une application contraire à ses goûts, c'était tout ce qu'il lui fallait; n'ayant pas à craindre d'être traitée sévèrement, les reproches qu'on lui faisait et le chagrin qu'elle causait à tous ceux qui l'aimaient lui étaient fort indifférents. Elle se serait surtout bien gardée de s'empresse, comme Blanche, d'assister madame Renaud dans les travaux du ménage, et d'épargner au moins à cette bonne mère la peine de la servir; bien loin de là, non contente d'être fort peu soigneuse de ses vêtements et d'obliger par là ses parents à faire pour elle le double des dépenses qu'ils faisaient pour Blanche, elle poussait encore l'exigence jusqu'à déranger sans cesse sa mère pour satisfaire à mille besoins capricieux. La pauvre madame Renaud, qui craignait d'éveiller l'attention de son mari en faisant la moindre observation et d'exciter ainsi son mécontentement à l'égard de sa fille, se taisait toujours, en se promettant de faire plus tard des remontrances qu'elle oubliait, la tendre mère, à la moindre caresse de ses enfants; car, lorsqu'il ne fallait pas pour cela se donner aucune peine, Berthe se montrait aussi affectueuse que sa sœur.

Les années se passèrent, les petites filles devinrent grandes. Toutes deux étaient jolies, et l'active bonté de Blanche faisait passer inaperçus les défauts de Berthe. Prévoyant de bonne grâce tous ses besoins, elle lui épargnait le désagrément de montrer son exigence, et lui évitait l'humiliation de porter les traces de sa négligence. Tant que M. Renaud vécut, tout alla bien; mais nos jeunes personnes n'avaient encore que dix-sept ans lorsqu'elles perdirent ce digne père, et se trouvèrent réduites à pourvoir par leur travail à leur subsistance. Pour Blanche, la chose fut bien facile: elle était apte à tout, et l'intérêt qu'elle inspirait aux personnes qui la connaissaient, la mit à même de choisir entre toutes les professions celle qui lui plairait le plus. Les uns l'engageaient à se faire professeur de musique et lui proposaient des élèves; les autres lui offraient des emplois avantageux dans le commerce; la maîtresse de pension qui l'avait élevée s'empressa de venir lui proposer une place de sous-maîtresse, et comme elle savait tout ce que l'on pouvait attendre d'elle, elle lui offrait des appointements plus forts qu'elle ne les aurait donnés à une autre. Cette dernière position aurait eu la préférence, à cause de l'affection que Blanche avait conservée pour son institutrice; mais le comte de L..., qui avait été le protecteur de M. Renaud, ayant, à l'occasion de sa mort, entendu parler de la brillante instruction et des aimables qualités qui distinguaient Blanche, la proposa à sa fille pour faire l'éducation de ses petits enfants, et vint ensuite la demander à sa mère. Malgré le chagrin que lui causait l'éloignement de Blanche, madame Renaud s'en sépara volontiers pour confier

son sort à l'homme riche et généreux qui avait toujours été le protecteur de sa famille. Blanche se vit donc, à dix-sept ans, gouvernante de deux jeunes comtesses, dont ses leçons et ses exemples firent de petits prodiges. Traitée en enfant gâtée par toute la famille du comte, qui l'aimait en raison des progrès de ses élèves, et qui avait pour elle toute la considération que l'on ne peut refuser à un mérite réel et à de brillantes capacités, elle passa là dix ans, pendant lesquels elle jouit de tout le bien-être qu'elle devait naturellement trouver dans cette maison opulente où elle n'avait pas seulement les privilèges que lui donnait son emploi, mais encore tous ceux que procurent l'estime et l'affection; et elle avait la satisfaction d'offrir chaque année à sa bonne mère les trois quarts de ses appointements.

Lorsque ses services furent inutiles à ses élèves, devenues de grandes demoiselles, toute la famille lui portait un intérêt si vif, que l'on ne put se résoudre à lui laisser quitter la maison sans assurer son sort; et pensant, avec raison, qu'elle avait toutes les qualités qui pouvaient satisfaire en même temps l'orgueil et le cœur d'un honnête homme, on eut l'idée de la doter et de la marier. Parmi les personnes qui venaient au château, il y avait un jeune avocat, M. Arnold, que les affaires de M. le comte de L... y amenaient fréquemment. Ce jeune homme, riche de son patrimoine, plus riche encore du produit d'une fort belle clientèle, possédait assez déjà pour être peu intéressé dans le choix d'une compagne. La distinction de Blanche, ses précieuses et brillantes qualités, l'intérêt presque paternel que lui portait le comte de L..., et les marques d'estime et d'affection dont l'entourait toute la famille, eurent plus de poids à ses yeux que la fortune de toutes les héritières du pays. M. Arnold étant dans ces dispositions que le comte avait devinées, un mariage fut facile à arranger entre lui et la jeune protégée de M. de L...

Blanche, devenue madame Arnold, éprouvait un vif sentiment de bonheur en contemplant l'homme généreux et plein de mérite qui venait de lui assurer une position aussi heureuse que brillante; mais la vive affection qu'elle sentait pour lui ne fermait pas son cœur à la tendresse qu'elle avait eue jusque-là pour sa propre famille, et elle était toute joyeuse de pouvoir assurer à sa mère une douce existence, et de soulager sa sœur des maux sans nombre qu'elle s'était attirés.

Tandis que l'avenir lui sourit au milieu des fêtes charmantes données à l'occasion de son mariage, d'abord au château de L..., où il fut célébré et où monsieur le comte lui fit l'honneur de représenter son père, ensuite dans la famille de son mari où elle fut accueillie de la manière la plus flatteuse, retournons à la pauvre Berthe, que nous reprendrons où nous l'avons laissée, c'est-à-dire à l'époque de la mort de son père. Quoiqu'elle inspirât beaucoup moins d'intérêt que Blanche, tous les amis de madame Renaud travaillèrent à trouver aussi pour Berthe d'honorables moyens d'existence. Elle fut d'abord placée comme sous-maîtresse dans un pensionnat, d'où elle sortit au bout d'un mois, parce qu'on ne lui trouva ni une instruction suffisante, ni cette active et constante sollicitude qui doivent distinguer une personne dont la mission est si délicate. Elle fut ensuite

employée dans le commerce, et pendant deux années ne fit que passer sans cesse d'une maison dans une autre sans jamais convenir nulle part. Tantôt elle était dans un magasin de lingerie, où chaque jour il fallait coudre sans relâche jusqu'à minuit; pour Berthe, si ennemie du travail, quel supplice incessant! Encore n'était-ce là que le moindre de ses tourments. Elle travaillait si lentement, de si mauvaise grâce et avec si peu de goût, que la maîtresse de la maison l'humiliait toute la journée par des reproches piquants qui dégénéraient quelquefois en paroles grossières, selon que la personne chez laquelle elle était placée était bien ou mal élevée. Elle était, en outre, le souffre-douleur de toutes ses jeunes compagnes de travail. C'étaient, pour la plupart, de jeunes et joyeuses ouvrières sans éducation, dont le contact était trop pénible à Berthe, pour que sa manière d'être avec elles ne se ressentit pas du dédain un peu hors de saison qu'elle éprouvait pour elles, et dont elles se vengeaient par toutes sortes de mauvaises plaisanteries et de mauvais procédés. Elles l'épargnaient d'autant moins, que la nonchalance et la maladresse de Berthe faisaient retomber sur elles la part de travail qu'elle faisait chaque jour de moins qu'elles. Tantôt elle se croyait sauvée en trouvant le moyen d'entrer dans une maison où l'on ne confectionnait rien et où elle n'aurait qu'à vendre; mais, là encore, l'insouciance qu'elle mettait à servir les clients lui attirait de leur part des compliments peu flatteurs et des paroles humiliantes de la part de ses patrons, et quand on avait remarqué que les personnes qui avaient affaire à elle s'en allaient presque toujours sans faire aucune acquisition, ou demandaient sans se gêner à être servies par une autre, on lui disait de se pourvoir ailleurs. D'autres fois, elle fut employée à la comptabilité; mais, comme elle ne faisait rien avec application, tantôt elle comptait mal, tantôt elle oubliait d'écrire; tous les jours coupable d'erreur ou de négligence, elle était bientôt congédiée.

En réalité elle ne manquait pas d'intelligence, mais seulement de bonne volonté, quoique sa manière d'agir dût faire supposer qu'elle était dépourvue de tout amour-propre, et elle souffrait intérieurement de voir qu'elle était considérée partout comme une incapable. La maison où Berthe resta le plus longtemps fut celle d'une mercière, qui n'était pas plus contente d'elle que les autres, mais qui, gagnant peu dans son petit commerce, prenait en considération le peu d'argent qu'elle lui coûtait; car, ne trouvant plus à se placer pour un prix convenable, la pauvre Berthe avait fini par être trop heureuse d'accepter un salaire si minime, qu'il n'aurait convenu à personne et qu'elle-même aurait été humiliée de l'avouer. Là, elle voyait presque tous les jours le neveu de la mercière, jeune homme bien élevé et qui, à peine âgé de vingt-cinq ans, occupait déjà un emploi très lucratif. Comme Berthe avait un extérieur distingué et ce ton de bonne compagnie que les relations fort mêlées qu'elle avait eues depuis la mort de son père n'avaient pu lui faire perdre, nos jeunes gens ne se virent pas longtemps sans éprouver l'un pour l'autre un très vif penchant. La pauvre Berthe surtout s'attacha d'autant plus fortement à Félix, qu'il lui semblait être sa seule ancre de salut. Épouser Félix, c'était non-seulement la réalisation de son doux rêve de jeune fille, mais encore c'était retrouver le bien-

être, la considération, la position sociale qu'elle avait perdue. Quant au jeune homme, ses réflexions combattaient bien l'entraînement qui le poussait vers Berthe; mais, généreux par caractère et ayant eu de tout temps une grande estime pour la famille de la jeune fille, qu'il avait connue dès son enfance, il s'abandonnait au sentiment tout dévoué qu'il éprouvait pour elle. Il l'aurait infailliblement épousée, si tous ses parents, qui avaient déjà tant de répugnance à lui voir faire un mariage si désavantageux du côté de la fortune, ne lui eussent pas répété sans cesse qu'épouser une femme sans ordre, sans courage, sans autre souci que de s'épargner toute espèce de peine, c'était, quand on ne se trouvait pas dans l'aisance, se condamner volontairement à la misère, à la malpropreté, aux privations de toutes sortes, à la discorde journalière, et à tous les chagrins qui font un enfer d'un pauvre et mauvais ménage, tandis qu'une femme active, soigneuse, économe, dévouée, trouve le moyen de répandre autour d'elle le bonheur et l'aisance, si modestes que soient ses ressources. On eut de la peine à arracher Félix au charme qui l'enchaînait d'autant plus à Berthe, que le chagrin qu'elle témoignait à son moindre refroidissement le touchait vivement.

Cependant on finit par obtenir de sa raison un sacrifice qui coûtait à son cœur, mais qui le sauvait d'une existence qui n'eût été pour lui qu'un long et douloureux regret; car il avait été bien doucement élevé par une bonne et digne mère, qui avait compris que la mission de la femme est d'être le bonheur et la providence de la famille. Quel ne fut pas le chagrin de Berthe, quand il lui fallut se résigner à perdre Félix et toutes les espérances de bien-être qu'elle avait fondées sur lui! Le cœur brisé, elle envisageait cet avenir sans espoir, sans repos et sans joies, cette vie pleine de souffrances et d'humiliations où, ballottée de maison en maison, elle était condamnée à manger toujours le pain des autres et à n'avoir que la dernière place au feu; elle aurait voulu mourir, tant l'existence lui semblait amère! Enfin, n'ayant plus qu'un désir: être chez elle, à son foyer, y manger librement sans craindre que l'on comptât ses morceaux et qu'on lui reprochât intérieurement de ne les pas gagner, réprimant son orgueil si fort, qu'il répugnât à une alliance qui lui faisait descendre encore quelques degrés de l'échelle sociale, et sa délicatesse qui répugnait encore davantage au contact d'un homme sans éducation et sans savoir-vivre, elle accueillit les avances d'un jeune ébéniste d'une conduite assez irrégulière et qui, ayant l'habitude de vivre au jour le jour, ne se préoccupait pas le moins du monde des qualités morales ou des défauts de Berthe.

Tout glorieux d'avoir fait la conquête d'une demoiselle de bonne famille, il ne vit en elle qu'une femme gracieuse et jolie, qui lui ferait honneur quand il l'aurait à son bras à la promenade, et il s'empressa de conclure un mariage dont il était d'avance tout fier, en comparant sa future aux femmes sans éducation qu'avaient ses camarades. Mais, lorsque les premiers moments furent passés et que, grâce à l'habitude, il fut devenu moins sensible à la beauté de Berthe, il ne vit plus en elle qu'une femme indolente et sans économie, qui lui rendait son intérieur insupportable, parce qu'il n'y trouvait jamais que le désordre et le plus complet dénûment.

être, la considération, la paix
perdue. (Quant on pense à cela, on
tient bien l'entraîneur qui l'a
mais, généraux par caractère et
une grande estime pour le bien
qu'il avait comme des ses
ou sentiment tout d'un coup
l'aurait infailliblement éprouvé
avaient déjà tant de reproches
mariage si désavantageux de la
eussent pas répété sans cesse
sans ordre, sans exemple, on
s'épargner toute espèce de pain
ne se trouvait pas dans l'usage
tairement à la mode, à la relation
de toutes sortes, à la fortune
chagrins qui font un objet de
mariage, tandis que son amour
dévouée, trouve le moyen de
bonheur et l'union, à moins
sœurs. On est de la part
qui l'enchaînait d'un jour à l'autre,
qu'elle témoignait à son mari
touchant vivement.

Cependant on finit par être
sacrifice qui coûtait à son cœur
d'une existence qui n'est que
douloureux regret, et il n'est
élevé par une bonne éducation
que la mission de la femme et de
providence de la famille. (C'est
de Berlin, quand il lui dit
Félix et toutes les espérances
fondées sur lui! Le cœur lui
venir sans espoir, sans repos
pleine de souffrances et d'inquié-
tude de maison en maison, elle est
toujours le pain des autres et
place au feu; elle avait vu
lui semblait mère! Enfin, un
être chez elle, à son foyer, et
craindre que l'on en parle
reprochât intérieurement de
son cœur si let, qu'il n'est
qui lui faisait descendre dans
l'échelle sociale, et si délicate
avantage au contact d'un homme
sans savoir-venir, elle avait
benêtiste d'une conduite sans
habitude de vivre au jour le jour
es le maître de toute sa famille
éloués de Berlin.

Tout glorieux d'avoir été le
elle de bonne famille, il se
ricieuse et jûle, qui lui
aurait à son bras à la prome-
e conclure un mariage tant
a comparant sa future son
à avaient ses camarades. Ses
moments furent passés et qu-
à devenit moins sensible à
à plus en elle qu'une femme
me, qui lui rendait son
ce qu'il n'y avait plus
as complet déclinant.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Costumes de M^{me} Judenne — Modes de M^{me} Pie-Horain — Fleurs de Titman fourn^{es} de S. M. l'Impératrice
et de S. M. la Reine d'Autriche — Robes et Jupons de S. M. l'Impératrice et de S. M. la Reine d'Autriche
— Corsets de M^{me} Hippolite — Fourreaux de S. M. l'Impératrice — Mouchoirs de Chapron — Parapluies de Legrand
fournisseurs de S. M. l'Impératrice et des Cours Étrangères — Couverts de la Maison de Commission Lassalle & C^o

at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office 13 Great Street Soho. NEW YORK Times Bldg General Agents.

MADRID P. J. de la Vigne

Berthe eut plusieurs enfants, qui faisaient peine à voir, tant ils étaient mal soignés, chétifs, souffreteux. A mesure que la famille s'accroissait, la misère de ce pauvre ménage devenait toujours plus affreuse, et les dons affectueux de Blanche, ainsi que ceux de la bonne madame Renaud, qui allait jusqu'à se priver du nécessaire pour secourir sa fille, passaient si vite dans ce gouffre sans fond, qu'ils n'y amenaient guère qu'un jour de bien-être de temps en temps, car Berthe, malgré les leçons de l'expérience, était incapable de rien mettre à profit. Fatigué d'un ménage où il ne voyait que misère, souffrance et larmes, où il n'entendait que les plaintes d'une femme pour laquelle il n'avait ni estime ni affection, Jules s'éloigna peu à peu de la maison et n'y rentra bientôt plus que pour maltraiter sa compagne et briser ses meubles déjà boiteux. C'était vraiment pitié de voir cette pauvre jeune femme, naguère si jolie, si gracieuse encore dans son attitude nonchalante, devenue maintenant d'une maigreur si extrême, qu'on ne pouvait la regarder sans se sentir affligé du malheur dont tous ses traits portaient l'empreinte. Rien n'avait pu lui ôter ses manières distinguées, sa douceur, l'attitude habituelle de son corps qui conservait un cachet de bon ton sous les haillons qui le couvraient; et ses voisins se disaient quelquefois : « Cette femme-là n'a pas été élevée comme nous. » Car Berthe, qui ne pouvait plus se loger que sous les toits, était entourée de gens si communs, que leur voisinage et leurs bavardages, auxquels elle ne pouvait se soustraire, étaient pour elle un supplice de plus. Combien elle souffrait surtout de la grossièreté de son mari, de ses habitudes communes, de son inconduite et de ses mauvais traitements ! Quant aux mauvais traitements, elle aurait pu les éviter : Jules Leroux n'était pas méchant ; il n'était que mal élevé, enclin aux divertissements de mauvais goût qui abrutissent le peuple, et poussé à bout par la paresse de sa femme, que toute la douceur de son caractère ne rachetait point à ses yeux, parce que l'activité est la première vertu, ou du moins la plus essentielle aux yeux de ceux qui ont besoin de gagner péniblement leur vie et celle de leurs enfants.

Lorsque, après son mariage, Blanche vint à Paris avec son mari pour le présenter à sa mère et à sa sœur, qu'elle n'avait pas vues depuis dix ans, elle s'attendait bien à les trouver dans une situation fort modeste, puisque sa mère n'avait d'autre revenu que ce qu'elle lui envoyait chaque année, et que sa sœur, chargée d'enfants, était mariée à un ouvrier ; mais elle ne savait pas que son beau-frère et sa sœur s'étaient tous deux conduits de manière à n'avoir à lui offrir que le spectacle de la plus profonde misère et du malheur le plus déchirant. Elle fut en même temps atterrée et bien humiliée, quand elle entra avec son mari dans ce taudis dont son imagination même n'aurait pu lui donner l'idée, si elle eût été prévenue d'avance de l'état dans lequel elle trouverait Berthe. Néanmoins, son cœur aimant et bon ne se souleva point de dégoût devant une sœur, et, s'efforçant de vaincre le sentiment d'amour-propre qui la faisait rougir de sa famille devant M. Arnold, elle ouvrit ses bras à Berthe, qu'elle serra avec effusion, et la présenta en pleurant à son mari, en le suppliant de ne pas dédaigner la misère de cette sœur chérie, et d'être assez bon pour lui permettre de l'aider à reprendre

une position qui ne fût point pour lui une honte. M. Arnold avait un cœur trop généreux et il aimait trop sa femme, pour ne pas consentir à améliorer, autant que possible, la position de ses parents. N'imaginant pas qu'un père de famille et une femme élevée comme l'avait été Berthe pourraient manquer de raison au point de rendre complètement inutiles, par leur négligence, les sacrifices qu'il ferait pour eux, il prêta à Jules Leroux une somme suffisante pour s'établir honorablement; seulement, comme il ne trouva en lui qu'un homme mal élevé qu'il ne pouvait, sans en être humilié, avouer pour son beau-frère, il fit comprendre à Blanche qu'il lui était impossible de le recevoir chez lui et que leurs relations se borneraient à celles qui étaient inévitables entre le bienfaiteur et l'obligé. Il ajouta que, quant à elle, elle correspondrait librement avec sa sœur, qu'elle pourrait même aller la voir quand elle en aurait le désir, parce qu'il comptait assez sur le savoir-vivre de Berthe, pour supposer que celle-ci comprendrait d'elle-même qu'elle ne devait pas aller où son mari n'était pas admis.

Blanche se sentit un peu blessée; mais elle n'osa faire aucune observation, pensant bien que son mari, qui avait tout fait pour elle, ne pouvait se condamner à rougir des parents de sa femme devant toute sa province; et, comme il la dédommagea de ce chagrin en témoignant à sa digne mère, qu'il emmena pour demeurer avec eux, toute l'estime et le respect qu'elle méritait, elle fut forcée de s'avouer que M. Arnold avait raison et qu'en agissant ainsi il lui épargnait à elle-même bien des désagréments.

En moins de deux ans, tout l'argent prêté à Jules Leroux fut dissipé, et le malheureux couple retomba dans une détresse qui ne différait de la première que parce que les bienfaits continuels de Blanche leur épargnaient au moins de trop pressants besoins. N'espérant plus pouvoir les arracher à la misère, Blanche les y abandonna, afin que ses sacrifices fussent profitables au moins à leurs enfants. Après s'être chargée de tous ces petits malheureux, qu'elle plaça dans différentes pensions, elle les fit élever de manière qu'ils pussent plus tard tirer parti de leur instruction pour se créer une existence convenable. Plus heureuse avec ses neveux et ses nièces qu'elle ne l'avait été avec sa sœur, elle eut la satisfaction de les voir répondre à ses bienfaits par de rapides progrès et une profonde reconnaissance. Quand ils furent en âge, elle les établit tous et les vit prospérer. Le malheur et les souffrances de leur enfance leur avaient profité; et, comme les reproches incessants de leur père et les plaintes de leur mère leur avaient assez appris que c'était à la paresse de l'une et à l'inconduite de l'autre qu'ils devaient tous les maux qu'ils avaient fait de leur enfance une continuelle torture, ils se gardèrent bien de contracter des habitudes qui pouvaient les jeter dans un abîme semblable.

Plus tard, Berthe perdit son mari : ce ne fut pas un grand malheur; mais l'affection qu'elle espérait trouver dans ses enfants ne fut guère pour elle qu'une illusion qu'elle perdit aussitôt qu'elle vécut auprès d'eux. Ils la traitèrent toujours avec tous les égards dus à l'auteur de leurs jours, et satisfirent largement à tous ses besoins; mais ne pouvant oublier que, s'ils lui devaient l'existence, ils avaient dû aussi à son égoïste négligence toutes les douleurs de leur vie, leur

cœur restait froid près d'elle; et, sans avoir le droit de s'en plaindre, elle sentait avec amertume qu'elle devait leurs égards au sentiment du devoir et des convenances, bien plus qu'à leur tendresse. Quoiqu'elle ne manquât plus de rien, sa vieillesse fut donc triste et déshéritée de toute affection. L'amitié de Blanche seule lui restait; mais, comme elle ne pouvait voir sans envie le respect et l'amour dont son mari et ses enfants l'entouraient, elle s'était elle-même éloignée de sa sœur, qui avait été la chercher avec tant d'empressement, aussitôt que Jules Leroux n'avait plus été un obstacle à leur réunion. C'est que Blanche avait été constamment une épouse si aimante et si

attentive, une mère si tendre, si dévouée, si intelligente dans la direction de ses enfants, qu'elle avait rendus aussi parfaits qu'elle-même, une maîtresse de maison si active et si bienveillante, qu'elle ne pouvait manquer d'être révérée comme doit l'être la douce et sainte femme qui voue sa vie entière au bonheur de tout ce qui l'entoure. Aussi était-elle adorée dans sa maison, et si honorée dans toute la ville, que c'était un titre à l'estime que d'être reçu chez elle.

« *Souvent on accuse le sort, et l'on se fait soi-même son destin.* »

Madame ADÈLE CLÉRET.

LA DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI.

Une des plus célèbres découvertes géographiques du XVII^e siècle dans le nouveau monde est sans contredit celle du grand fleuve du Meschasipi ou Mississipi, qui décharge ses eaux dans le golfe du Mexique, et de l'immense contrée de l'Amérique septentrionale, située entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale. C'est à un Belge qu'on est surtout redevable de cette découverte.

Louis Hennepin naquit à Ath en 1640, et malheureusement, comme beaucoup d'hommes de génie, il alla mourir loin de son pays natal. Il finit sa vie en Hollande, probablement à Utrecht, au commencement du XVIII^e siècle.

Entré jeune dans l'ordre des récollets, il fut d'abord attaché au service des hôpitaux et des ambulances militaires, où il se signala par sa charité, son énergie et ses connaissances chirurgicales. — Dévoré du désir de voir les pays lointains, dont la description avait excité son ardente imagination, il obtint d'être envoyé au Canada en qualité de missionnaire. Il s'embarqua à la Rochelle pour cette destination, et arriva à Québec en 1675. Il alla fixer sa résidence au fort de Fontenac, où il fit la connaissance de Robert de la Salle, de Rouen, qui lui disputa dans la suite la priorité de la découverte du Mississipi. — Les heures de loisir dont il pouvait disposer dans ce séjour, Hennepin les consacrait toutes à la lecture des voyages nombreux entrepris dans l'Amérique depuis Christophe Colomb, et chaque jour il formait des projets d'explorations nouvelles avec la Salle, qui partageait ses goûts aventureux. Les connaissances variées en géographie qu'il puisa dans ces divers voyages lui suggérèrent l'idée qu'en pénétrant par l'Ohio jusqu'à la mer, il pourrait atteindre le cap des Florides.

De nombreux travaux apostoliques empêchèrent quelque temps Hennepin de réaliser ses plans; mais bientôt se présenta une occasion favorable de tenter ce voyage.

Le roi de France avait autorisé Robert de la Salle à entreprendre des découvertes dans cette partie du nouveau monde, et lui avait fourni les moyens d'aller à la recherche de pays nouveaux.

Hennepin obtint de ses supérieurs religieux la permission d'accompagner ce voyageur, à qui il servit en quelque sorte de guide.

Ils partirent ensemble du fort de Fontenac ou Cata-

rocouy le 18 novembre 1678, passèrent une partie de l'hiver près de Vingara, voyagèrent par les lacs Huron, Ontario, Érié et d'autres tout aussi considérables, et atteignirent la rivière des Illinois, sur les bords de laquelle ils firent bâtir le fort de Crève-cœur.

Arrivé à cette partie du voyage, soit qu'il craignit de continuer ses dangereuses explorations en personne, soit tout autre motif, la Salle prétextait la nécessité de retourner au fort de Fontenac pour y chercher du renfort et des munitions, et fit tant par ses menaces et ses prières, qu'il déterminait Hennepin à aller seul à la recherche du Mississipi, espérant toujours, malgré son absence, recueillir la gloire de cette découverte, comme y ayant contribué en qualité de chef de l'expédition. Mais, en dépit des détracteurs de Hennepin, ses relations, empreintes d'un si haut caractère de vérité, prouvent qu'il eut non-seulement la première idée de cette découverte, mais qu'il eut seul l'honneur de voir ses efforts couronnés de succès.

Quoique souffrant depuis plus d'un an, il partit du fort de Crève-cœur le 29 février 1680, ayant pour toute compagnie deux intrépides Français qui montaient avec lui le canot d'écorce que lui avait donné la Salle. Se confiant à Dieu et à leur courage, ils descendirent la rivière des Illinois. — Arrivés le 7 mars à deux lieues de son embouchure, ils rencontrèrent une tribu, composée de deux cents familles, qui voulut les conduire à leur village, situé à l'ouest du fleuve Mississipi. — Mais, comme leurs vaisseaux étaient fort lourds, ces sauvages ne purent gagner de vitesse le canot d'Hennepin, qui avait grand-peur d'être pillé. — L'embouchure de la rivière des Illinois est à cinquante lieues du fort de Crève-cœur, environ à cent trente lieues du golfe de Mexique.

« Nous continuâmes notre route en traversant et en sondant de tous côtés le fleuve de Meschasipi pour voir s'il était navigable. — Ce grand fleuve Meschasipi va au sud-sud-ouest et vient du nord et du nord-ouest. Il coule entre deux chaînes de montagnes, assez petites en cet endroit, qui serpentent comme ce fleuve. — Il a presque partout une demi-lieue de large. Il est divisé par quantité d'îles couvertes d'arbres entrelacés de tant de vignes qu'on a de la peine à y passer. — J'étais sûr, d'une manière à n'en pas douter, que, si je descendais au bas du fleuve Meschasipi, le succès de la Salle ne manque-

« rait pas de me décrier dans l'esprit de mes supérieurs, parce que je quittais la route du nord que je devais suivre selon sa prière et selon le projet que nous en avions fait ensemble. Mais d'ailleurs je me voyais à la veille de mourir de faim et de ne savoir que devenir, parce que ces deux hommes qui m'accompagnaient me menaçaient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, et d'emmener le canot avec tout ce qui était dedans, si je les empêchais de descendre vers les nations qui habitent au bord de ce fleuve.

» Me voyant dans cet embarras, je crus que je ne devais pas hésiter sur le parti que j'avais à prendre, et que je devais préférer ma propre conservation à la passion violente qu'avait le sieur de la Salle de jouir seul de la gloire de cette découverte. »

Nous avons cité en entier ce passage de la relation d'Hennepin, pour faire voir quelle part considérable il prit à la découverte du Mississippi.

Il poursuit ainsi : « Ce fut le 8 mars de l'an 1680 que nous nous embarquâmes dans notre canot, après avoir fait nos prières ordinaires... Les glaces qui descendaient sur le fleuve en cet endroit, nous incommodaient beaucoup, parce que notre canot d'écorce n'y pouvait résister. Cependant nous gagnions toujours quelque distance commode pour nous échapper entre les glaçons. »

Après avoir fait six lieues de chemin, ils arrivèrent à une rivière qui se déchargeait dans le Mississippi, et qui était presque aussi grosse que ce fleuve. — La nuit ils relâchaient dans de petites îles, et pendant le jour ils s'aventuraient quelquefois sur le rivage, pour poursuivre le gibier du pays. — Des sauvages qu'ils rencontrèrent sur la route les engagèrent à descendre et leur firent bon accueil, dans les villages qui étaient échelonnés de distance en distance sur les rives du fleuve.

« Je ne fais pas profession d'être mathématicien ; cependant j'avais appris à prendre les hauteurs par le moyen de l'astrolabe. M. de la Salle n'avait eu garde de me confier cet instrument pendant que nous étions ensemble, parce qu'il voulait se réserver l'honneur de toutes choses. Nous avons cependant

» connu, depuis, que ce fleuve Meschasipi tombe dans le golfe de Mexique entre le 27° et le 28° degré de latitude, et, comme on le croit, dans l'endroit où toutes les cartes marquent le *Rio Escondido*, qui veut dire rivière cachée. — Cette embouchure du Meschasipi est éloignée d'environ 30 lieues de Rio-Brano, de 60 lieues de Palmas, de 80 ou 100 lieues de Rio de Panuco sur la côte la plus prochaine des habitations des Espagnols. — Pendant toute notre

» route, depuis l'embouchure de la rivière des Illinois qui entre dans le Meschasipi, nous avons presque toujours navigué au sud et au sud-ouest jusqu'à la mer. Ce fleuve serpente en plusieurs endroits, et il est presque partout d'une lieue de largeur. Il est fort profond et n'a pas de sable. Rien n'en empêche la navigation, et les navires, même les plus considérables, peuvent y entrer sans peine. On estime que ce fleuve a plus de 800 lieues d'étendue dans les terres, depuis sa source jusqu'à la mer, en y comprenant les détours qu'il fait en serpentant. Son embouchure est à plus de 340 lieues de la rivière des Illinois. »

Arrivés au terme de leur voyage, Hennepin et ses deux compagnons construisi-

rent une croix grossière de 12 pieds de hauteur, qu'ils enfoncèrent dans le sol et à laquelle ils attachèrent une lettre contenant leurs noms et un récit de leur découverte. Puis ils se mirent à genoux et chantèrent l'hymne *Vexilla regis*. Ils ne rencontrèrent pas un être vivant à l'embouchure du fleuve, de sorte qu'ils ne purent s'assurer si les bords de cette mer étaient habités.

Le 1^{er} avril, Hennepin, qui n'avait pu engager ses compagnons à s'aventurer plus loin, rebroussa chemin et remonta le cours du Mississippi. Il revint enfin au fort de Fontenac dans le courant de 1682, non sans exciter un profond étonnement parmi ceux à qui il raconta ses aventures et fit part de ses importantes découvertes. Il partit aussitôt pour Montréal, où résidait le comte de Fontenac, vice-roi du Canada, qui le reçut avec toutes les marques de tendresse et d'intérêt possibles ; car il avait cru qu'Hennepin avait péri depuis plus de deux ans par les mains des sauvages.



Découverte du Mississippi par le P. Hennepin d'Ath.

tenive, une mire à l'extrémité de sa...
 te dans la direction de sa...
 adus aussi parfois qu'ils...
 aison si active et si...
 nquer d'être...
 une femme qui...
 et ce qui l'est...
 aison, et si l'on...
 titre à l'estime...
 « Soient on...
 une son desir. »

DU MISSISSIPPI.

pour le 18 novembre 1677, après...
 iver près de Vaugoy, seigneur...
 tario, Étie et d'autres...
 eignèrent la rivière des Illinois...
 quelle ils firent bâtir le fort de...
 Arrivé à cette partie du voyage...
 continuer ses...
 tout autre motif, la Salle...
 ourner au fort de Fontenac...
 fort et des remises, et la...
 ses prières, qu'il détermina...
 recherche du Mississippi...
 absence, recueillir la...
 me y ayant consacré sa...
 tion. Mais, en dépit des...
 relations, emprunté l'un à...
 té, prouvent qu'il est...
 e de cette découverte, non...
 voir ses efforts...
 Quoique souffrant depuis...
 t de Crèvecoeur le 21...
 te compagnie dont...
 ent avec lui le comte d'Artois...
 le. Se contentant à l'in...
 ent la rivière des Illinois...
 ex lieues de son embouchure...
 ou, composée de...
 adaire à leur village,...
 ississippi. — Mais, comme...
 rds, ces sauvages ne...
 ot d'Hennepin, qui...
 L'embouchure de la...
 te lieues du fort de...
 te lieues du...
 « Nous continuâmes...
 andant de tous côtés...
 voir s'il était navigable...
 qui va au sud-est...
 nord-ouest. Il coule...
 zes, assez petites...
 comme ce...
 jeu de large. Il est...
 rtes d'arbres...
 de la peine à y...
 n'en pas...
 fleuve Meschasipi, le...

CATALINA DE ERANSO ⁽¹⁾.

Voilà une des histoires les plus étranges du monde, histoire que les femmes fortes qui demandent à faire partie de la garde nationale et à jouir de tous les droits civiques peuvent signaler à leurs détracteurs, car elle prouve que leur sexe, au besoin, a toute la valeur, toute la désinvolture, toute la rodomontade du sexe à moustaches, en conservant néanmoins les trésors de la vertu la plus pure. Si la conduite de dona Catalina de Eranso a bien eu quelque rapport avec celle de Gil Blas, et même avec celle de Lazarille de Tormes, cette créature singulière a du moins gardé, au milieu des compagnies les moins réservées, toute sa candeur d'honnête fille. C'est à ce point de vue surtout que nous recommandons son exemple aux viragos de notre époque. On n'avait pas encore songé de son temps à proclamer l'émancipation des femmes, mais les faits isolés ont toujours précédé toute science. La théorie n'était pas encore formulée, mais la pratique avait pris les devants. Les systèmes n'arrivent jamais qu'après coup.

C'est l'héroïne elle-même qui nous a laissé son histoire. Depuis César, les héros ont toujours aimé à se raconter eux-mêmes; ceux de nos jours l'imitent en ce point. Les réclames sont presque toujours fournies aux journaux par ceux dont elles font l'éloge.

Dona Catalina de Eranso naquit en 1585 dans la ville de Saint-Sébastien de Guipuzcoa. Elle était fille du capitaine don Miguel de Eranso et de dona Maria Perez de Galarraga y Arce, bourgeois de la ville. Ses parents, qui avaient déjà des filles et des fils, la mirent, dès l'âge de quatre ans, au couvent des dominicains de Saint-Sébastien-le-Vieux, dont sa tante Ursula de Unza y Sarasti était prieure, et où elle fut élevée jusqu'à l'âge de quinze ans, époque à laquelle on s'occupait de sa profession. Voilà qui est bien établi. Dona Catalina eut une dispute avec une sœur professe, et l'idée de quitter le couvent lui vint. Une nuit qu'on chantait matines, la veille de la Saint-Joseph, sa tante (il y a toujours des circonstances comme cela), sa tante, agenouillée au chœur, l'envoya chercher son bréviaire, qu'elle avait oublié. Elle lui donna la clef de sa cellule. La petite Catalina, non loin du bréviaire, avisa toutes les autres clefs du couvent, et (ei l'on nous permet ce jeu de mots) elle y vit tout de suite la clef des champs. D'un caractère résolu, elle n'hésita pas, elle prit une aiguille, du fil, un dé à coudre et des ciseaux, précaution qui n'était pas inutile, comme on va le voir, et sans oublier quelques pièces de monnaie, sortit de la cellule pour porter le bréviaire à sa tante, à laquelle elle demanda la permission de s'aller coucher, sous prétexte de migraine. La bonne tante ajouta foi au récit, et dona Catalina ouvrant et refermant toutes les portes du monastère, gagna un bois de châtaigniers voisin, où elle vécut cachée pendant trois jours, vivant de châtaignes comme les écureuils, et aussi satisfaite qu'un de ces petits animaux échappé de sa cage tournante. A quoi s'occupait-elle ?

à modifier son costume au moyen de son aiguille, de son fil, de son dé et de ses ciseaux. D'une basquine de drap bleu elle fit des hauts-de-chausses, d'un jupon de dessous en laine verte un pourpoint et des guêtres. Pour ce qui est de l'habit, elle le jeta, n'en pouvant rien faire, et coupant ses cheveux, qu'elle jeta aussi sans plus de façons, elle partit d'un pied léger pour Vittoria, ville située à vingt lieues de Saint-Sébastien.

On se doute bien que la voyageuse arriva mourante de fatigue à Vittoria. Les quelques pièces de monnaie qu'elle s'était appropriées, comme avancement d'hoirie sans doute, sur l'héritage de sa tante Ursula de Unza y Sarasti, l'aiderent à exister, jusqu'à ce qu'elle trouvât à entrer, comme garçon, au service du docteur Francisco de Cerralta, professeur de belles-lettres, dont la femme était cousine germaine de sa mère, ce qu'elle ignorait. Le docteur l'habilla convenablement; elle savait un peu le latin, et le docteur ne se tint pas de joie quand il apprit que son domestique pouvait décliner *rosa*, la rose. Il voulut pousser ce jeune homme bien appris et d'assez bon air dans la connaissance de la langue d'Horace et de Cicéron; mais dona Catalina n'avait aucun penchant pour le paisible exercice des facultés intellectuelles. Le latin, autre que celui du bréviaire de sa tante, lui fit peur, et, d'accord avec un muletier de Vittoria, elle partit de chez le docteur sans lui dire adieu, mais non sans serrer dans sa bourse quelques nouvelles pièces de monnaie égarées, licence qu'autorisait sans doute à ses yeux la parenté de dona de Cerralta avec sa mère.

Où allait-elle? à Valladolid: le muletier l'y conduisit pour douze réaux. Là elle entra comme page chez don Juan de Idiaquez, secrétaire du roi, qui la fit vêtir. Elle se donna le nom de Francisco Loyola, nom d'un heureux augure pour les capitulations de conscience; elle y passa sept mois, et ce fut le plus beau temps de sa vie. On aura remarqué que jusqu'à ce moment les souvenirs de famille n'exerçaient pas une grande puissance sur la jeune Catalina. Ils furent réveillés par une rencontre bizarre. Un soir qu'elle était dans l'antichambre de don Juan de Idiaquez avec un autre page, cousin éloigné, un visiteur se présenta et demanda à voir le secrétaire. Au son d'une voix bien connue, elle tressaillit. Le visiteur était son père; l'autre page se hâta d'aller savoir si don Juan Idiaquez était visible, et elle resta en tête à tête avec l'auteur de ses jours. Elle garda le silence, déroba le mieux qu'elle put ses traits, et son père ne la reconnut pas. Il entra dans le cabinet de don Juan. Elle écouta la conversation, dont sa fuite était le sujet, et, au lieu de se précipiter dans les bras de son père qui la cherchait, monta dans sa chambre, fit son bagage, prit huit doublons à son camarade (il était son cousin), et s'en alla trouver un muletier qui partait pour Bilbao, car elle affectionnait la compagnie des muletiers.

A Bilbao, il y avait des gamins, il y en a probablement encore; ceux de l'année 1601 étaient turbulents et goguenards comme de petits démons; ils cherchèrent noise au jeune page, qui n'était pas endurant.

(1) Extrait du *Portefeuille d'un journaliste*, 1 vol. par Hippolyte Lucas. Pagnerre, éditeur. Prix: 3 fr. 50.

Partout où il y a des gamins il y a des pierres, et le combat s'engagea. Ce fut la première mêlée où dona Catalina déploya sa vaillance; elle y fit ses premières armes avec une adresse et une vigueur dont le corrégidor aurait dû lui savoir gré, en prévoyant ses exploits futurs, mais l'aveugle justice (tels sont les commencements des grandes destinées) la mit en prison pour un mois, sur la plainte d'habitants de Bilbao dont les progénitures se trouvaient un peu trop fracassées par les projectiles de la belliqueuse héroïne, projectiles lancés d'une main sûre. Elle lut, pour se consoler, quelques chants de l'Arioste dans sa prison. Quelle différence de temps! comme les Morphise et les Bradamante étaient mieux reçues dans les villes!

Dona Catalina, irritée contre Bilbao, quitta cette ville inhospitalière et passa à Estella, en Navarre, grâce au secours d'un autre muletier, tant la courtoisie chevaleresque était descendue chez les muletiers, qui, moyennant quelques réaux, la transportaient au gré de ses désirs. A Estella, elle devint page de don Carlos de Arellano, et passa deux ans dans la maison, fort bien traitée, fort bien vêtue, et sans exciter le moindre soupçon. Elle eut la fantaisie, au bout de ce temps, de retourner à Saint-Sébastien. Toute fière de ses beaux habits, elle se promena dans sa ville natale, et suivit sa mère à la messe, à son ancien couvent. C'était de l'audace; sa mère la regarda, mais comme son père chez don Juan Idiaquez, sans voir autre chose en ses traits qu'une vague ressemblance avec une personne très regrettée. Eut-elle un mouvement de cœur qui l'emporta vers sa mère, et fut-elle au moment de se jeter à ses pieds? elle n'en dit rien, et l'on doit en conclure de nouveau que le sentiment de la famille n'était pas très développé chez elle, excepté en ce qui concerne le partage des biens.

Notre héroïne, déterminée à mener une vie aventureuse, alla à San-Lucar, et après plusieurs tours dans les environs, un voyage en mer souriant à son imagination, elle s'embarqua comme mousse dans le galion du capitaine Estevan Eguino, son oncle, qui portait pour la pointe d'Affaya, avec la flotte de don Luis Farjado. Elle se lassa de la mer, de son apprentissage de mousse et de son oncle Estevan; elle lui prit cinq cents piastres (on a vu que c'était sa façon d'agir avec ses parents) et se fit débarquer pour affaire de service. Une fois à terre, elle s'accommoda avec don Juan de Ibarra, facteur des caisses royales de Panama, et partit avec lui pour cette résidence. Peu satisfaite de lui, elle s'arrangea bientôt avec un marchand de Truxillo, nommé Juan de Urquiza. Il avait à Sana une boutique, à la tête de laquelle il mit l'ex-mousse, en lui adjoignant une négresse et deux esclaves. Les grands montèrent au cerveau de Catalina, qui se donna de l'importance et se fit une querelle au spectacle avec un certain Reges. A cette époque, il était d'usage de se donner des estafilades de coup de couteaux en ces sortes d'occasions, Catalina ne manqua pas à l'usage, et Reges eut la figure coupée de la largeur de dix pouces. Un ami de Reges tira l'épée; Catalina, qui portait aussi l'épée, mit flamberge au vent. L'ami tomba, et Catalina chercha un refuge dans une église; mais un diable de corrégidor ne respecta pas le lieu saint. On l'arracha du lieu d'asile; elle alla de nouveau en prison. Elle avait du malheur. La justice

s'acharnait contre ses débuts. Ce n'était pas sa dernière affaire avec les corrégidores.

Son maître la tira de là au bout de quelques mois, et afin d'arranger les affaires, voulut la marier avec une dame Béatrix de Cardenas, tante de Reges; le point était délicat. Catalina traîna les choses en longueur et finit par s'enfuir. Son maître la recueillit à Truxillo, et la mit à la tête d'une autre boutique. Cependant Reges et ses amis, doublement offensés, revinrent à la charge. Nouveau duel, nouveau corrégidor. Son excellent maître la fit encore sortir de prison, mais voyant qu'il était impossible de la garder à cause des haines excitées, il l'envoya à Lima, après avoir garni sa bourse de deux mille piastres pour ses bons services.

C'est à Lima, capitale du Pérou, qu'elle entra comme soldat dans une compagnie qu'on levait pour le Chili. Elle part pour la Conception, et là rencontre son frère, le capitaine Miguel de Eranso, sorti de la maison paternelle lorsqu'elle n'avait que deux ans. Il n'y avait pas de reconnaissance possible cette fois, mais il sut qu'elle était de Saint-Sébastien, et la prit en affection. Ils causèrent du pays; il lui demanda des nouvelles de sa petite sœur Catalina. Pendant près de trois ans, elle mangea à sa table et vécut à ses dépens: c'était son frère. Il ne se douta de rien, il devint même jaloux des assiduités de son commensal auprès d'une dame qu'il aimait; on tira l'épée des deux côtés sans résultat fâcheux, et peu de temps après commencèrent les hauts faits de Catalina. Un drapeau enlevé et cinq ou six blessures la firent nommer *alferes*. Des querelles de jeu, des duels nocturnes suivirent cette nomination, et dans un de ces duels, Catalina porta un coup à son propre frère, qui mourut sans le savoir de la main de sa sœur. La *monja-alferes* en eut un grand regret. C'est la première marque de sensibilité qu'elle donne à sa famille. Il est vrai que le cas était grave.

Catalina s'enfuit, et passa dans le Tucuman, où elle mena une vie assez misérable; elle fut obligée de manger son cheval, qui, le malheureux, n'avait que la peau sur les os. Elle eut un froid excessif en gravissant les Cordilières, et, perdue dans les montagnes, aperçut deux hommes adossés à une roche, auxquels elle courut demander son chemin. Ils étaient debout, mais morts, entièrement gelés, la bouche ouverte. Ils semblaient rire, mais de quel rire! Catalina en fut épouvantée. Il ne lui resta que la force de réciter son rosaire de religieuse, qui ne l'abandonna pas heureusement, et de se recommander à la sainte Vierge, sa protectrice naturelle. Comme par l'effet d'un miracle, elle rencontra à quelques pas de là des chrétiens au lieu de Caraïbes; ils eurent pitié d'elle et la conduisirent à une ferme, où on lui prodigua des soins; on s'attacha à elle, et on voulut lui faire épouser la fille de la maison, laide et noire comme Lucifer. Il fallut quitter cette fiancée comme dona Béatrix de Cardenas. Catalina se dirigea vers le Potosi, à cinq cent cinquante lieues plus loin. Les distances l'effrayaient moins que le mariage, qui la poursuivait partout. Du Potosi, elle se rendit au *Dorado*, à cinq cents autres lieues, toujours en se battant de temps à autre et en multipliant ses aventures.

Après avoir subi la torture, le bannissement et tué plusieurs personnes chemin faisant, Catalina revint à Lima, où elle tua encore et surtout le *nouveau Cid*,

ERANSO

modifier son costume au voyage
à El, de son le et de ses d'at
drap bleu elle fit des bandes
dessus en laine verte ou pour
ce qui est de l'habit, elle l'a
à faire, et comptait en d'at
le plus de layca, elle porta le
d'oro, ville sainte à cinq lieues
On se doute bien que la voyageuse
fatigue à Vittoria. Les papiers que
elle s'était appropriés, comme
à doute, sur l'histoire de la ville
eranso, l'aidèrent à créer quelques
autres, comme par exemple, un
de Cerrito, premier de la ville
comme était connue pendant sa
arrit. Le docteur Pablos commença
à en peu le latin, elle dit
quand il apprit que son docteur
er rose, la rose. Il n'aurait pu
une bien après et l'usage de
er de la langue d'Espagne et de
ains n'avait aucun penchant pour
des farouches indisciplinés. Le
à du bréviaire de la bible, la
l avec un muletier de Vittoria, elle
s'écarter sans lui dire rien, car
s sa bourse quelques années plus
rés, licence qu'on avait sur le
té de dona de Cerrito avec sa
si allait-elle? à Valladolid, à
à pour deux riaux. La date
don Juan de Ibarra, facteur de
à. Elle se donna le nom de
d'un bonheur supposé par sa
science; elle y poussa son
temps de sa vie. On ne connaît
moment les sources de la
grande puissance sur le point
elles par une renommée bien
dans l'antichambre de son
autre page, cousin d'après un
manda à voir le médecin. La
comme, elle trembla. Le
re page se hâta d'aller vers la
visible, et elle resta en silence
es jours. Elle porta le même
le put ses traits, et son père
tra dans le cabinet de son
ération, dont sa fille était
précipiter dans les bras de son
monta dans sa chambre. Elle
docteur à son commandement
alla trouver un muletier qui
lle affectionnait la compagnie
Bilbao, il y avait des gamins
encore; ceux de l'année 1811
guenards comme de petits
noise au jeune page, qui l'a

matamore qui épouvantait tout le monde dans les maisons de jeu. Elle fut blessée grièvement. L'évêque de Guamanga se mêla de la suite de cette affaire. Elle déclara à ce digne prélat qu'elle était femme, que malgré les torts de sa conduite, elle s'était gardée pure comme Jeanne d'Arc. En face de ce prodige, il la combla de bénédictions et la fit entrer au couvent de Sainte-Claire de Guamanga, où l'abbesse et les anciennes la reçurent avec de grands honneurs. Cet événement causa dans toutes les Indes un étonnement général.

Catalina passa de Guamanga à Lima en habit de religieuse et entra au couvent de la Trinité. Elle revint à Guamanga et continua sa route par Santa-Fé de Bogota et Ténériffe. Elle s'embarqua à Ténériffe pour Carthagène, et de là passa en Espagne, non sans jouer un peu du couteau, quoique en habit de religieuse, uniquement pour s'entretenir la main. Elle alla à Cadix, à Séville, à Madrid, visita Rome, et revint à Madrid par le Piémont. De retour à Madrid, elle présenta une supplique au roi, qui, sur l'avis du conseil des Indes, lui fit une pension de huit cents écus. Cela arriva en 1625, et le brevet existe aux archives des Indes, à Séville. Elle retourna à Rome, où elle baisa les pieds de Sa Sainteté Urbain VIII, qui fut édifié de son histoire comme l'évêque de Guamanga; il lui permit de porter l'habit d'homme, qu'elle honora par une vertu si exemplaire. On l'inscrivit même sur le livre des citoyens romains. Le cardinal Magalon ne lui reprochait qu'un défaut, c'était d'être Espagnole; mais ce défaut, elle le regardait comme une qualité avec tout l'orgueil de son pays.

Telle est la vie de dona Catalina de Eranso, vie qui ne manque pas d'intérêt par son extravagance même.

On comprend qu'elle devait fournir des sujets au théâtre, car le théâtre a toujours aimé les besognes tout imaginées. C'est ce qui est arrivé. Juan Perez de Montalvan a fait une *comédie fameuse*, selon l'expression consacrée par les poètes espagnols. Don Juan Perez de Montalvan, l'imitateur, l'ami et surtout l'admirateur de Lope de Vega, n'a pas tiré un parti extrêmement avantageux de ce romanesque sujet. Il a mis en scène naturellement l'histoire d'un des mariages manqués de son héroïne et sa rencontre avec son frère, mais ces deux situations, l'une comique, l'autre dramatique, n'ont pas échauffé la verve de l'auteur. Nos mélodramaturges actuels y trouveraient une plus ample matière à incidents passionnés et à décorations. Le théâtre s'est bien perfectionné depuis ce temps-là, sous plusieurs rapports, et particulièrement sous celui de la mise en scène. On n'a pas plus d'imagination, mais on a bien plus de machines.

On ignore comment, où et quand la Catalina mourut, car, si jaloux que puissent être les héros de narrer au public les moindres particularités qui les concernent, il n'ont pas encore trouvé le moyen de pouvoir raconter eux-mêmes leur mort et leur enterrement, à l'exception de saint Bonaventure, qui se releva de son cercueil pour écrire ses mémoires.

La Catalina a cessé de se biographier à l'âge de quarante-cinq ans. Nous aimons à croire qu'elle mourut comme elle avait vécu, qu'elle ne compromit ni dans l'ancien ni dans le nouveau monde, où elle retourna, la merveilleuse innocence qui lui avait valu l'admiration de son temps, et que nous signalons à la stupéfaction du nôtre.

Hippolyte Lucas.

La maison Susse frère, vient de faire paraître un nouveau manuel, pour apprendre sans maître, par un procédé infailible, les proportions de la tête, de l'Académie, et les principes généraux du dessin en tous genres, et de la perspective, à l'aide de vingt et une planches explicatives, qui permettent à l'élève de comprendre et d'exécuter, à première vue, tous les éléments du dessin.

Cet excellent ouvrage, qui ne se vend que 3 francs, est de M. Amaranthe Boulliet, professeur de dessin, et membre de l'Académie de Nuremberg.

La maison Susse a déjà fait paraître ainsi plusieurs autres manuels à 4 franc, qui tous ont obtenu un succès mérité. Nous les rappelons de nouveau à nos abonnés. Ce sont : le Manuel du dessin au pastel et au fusin, celui de l'aquarelle, de la peinture à l'huile, du modelage et de la miniature. Ainsi se trouve complétée aujourd'hui, cette petite encyclopédie des arts plastiques et linéaires.

Adresser les demandes à MM. Susse frère, à Paris.

En rendant compte de la solennité religieuse qui a eu lieu à Saint-Eustache, le 49 mars dernier, au bénéfice de la caisse des écoles du troisième arrondissement, nous avons commis une erreur fort excusable et d'ailleurs tout involontaire. Nous avons dit que madame Marie Dussy, M. Bussine et M. Jourdan, avaient chanté les solis de la messe de Camille Schubert. C'est au sortir de l'église, sous l'impression des chants que nous venions d'entendre, que nous avons écrit ces lignes. Nous ignorions, à ce moment, que M. le directeur de l'Opéra, forcé de se conformer aux règlements imposés à l'Académie impériale de musique, s'était vu dans l'obligation de refuser le concours des artistes de son théâtre, en sorte que c'est seulement *in extremis*, que madame Comte Borchart et M. Gassier, ont complaisamment remplacé madame Dussy et M. Bussine, et chanté avec M. Jourdan les solis de cette excellente musique.

On comprend aisément que, préoccupés par l'annonce du programme, nous ayons pris le change à l'égard des chanteurs dont l'orchestre, par sa sonorité, couvrait jusqu'à un certain point les accents, et contribuait à tromper notre oreille.

A. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Voici les nouveautés printanières qui apparaissent, et, bien que toutes ne soient point encore écloses, nous pouvons vous donner aujourd'hui, mes belles lectrices, des renseignements étendus et certains sur ce que l'on se propose d'adopter en général.

Nos bulletins à venir compléteront celui-ci et vous tiendront, comme toujours, fidèlement au courant des créations ultérieures de la grande souveraine que l'on nomme la mode, et qui nous asservit impérieusement à ses capricieuses fantaisies.

En fait d'étoffes pour robes, celles avec volants à dispositions ne perdent rien de leur vogue.

Pour robes de négligé, on portera beaucoup de grisailles. On sait que ces étoffes sont en laine et soie grises, les unes

à rayures transversales, les autres à petits damiers; il y a une grande variété dans les dispositions.

Pour demi-toilette, nous aurons beaucoup de fantaisies, mais on affirme que parmi elles, nos élégantes donneront surtout la préférence aux taffetas à carreaux noirs et blancs, qui ont paru déjà l'été dernier. Puis viennent des popelines et un nombre immense de taffetas à petits carreaux. Ce genre-là est frais, simple et élégant à la fois, il convient admirablement aux jeunes personnes.

Pour robes du matin et de la campagne, on voit de fort jolies dispositions, en bazins anglais et en piqués fond blanc.

Les robes restent très amples et longues. Celles ornées en *pentés*, c'est-à-dire sur chacun des lés de côté de la jupe, sont fort à la mode.

Les robes de piqué se garniront ainsi cet été, avec des galons faits exprès et des grelots de coton. Pour corsage, on y fera des basquines longues qui, semblables à celles d'étoffes épaisses, permettront de sortir sans châle.

Les manches à bouffants et volants seront en majorité.

Nous sommes fidèles à notre formidable attirail de sous-jupes en percales, crinoline, étoffes à côtes et cercles d'acier. Toutes les femmes en portent, mais peu les portent bien. Quand le jupon *résistant*, celui qui constitue le panier, est au-dessus des autres ou trop court, la jupe de la robe flotte libre dans le bas et tend à rentrer, ce qui produit un effet ridicule. Il faut donc que la jupe roide soit aussi longue que les autres, à peu près, et la mettre sur le premier jupon, puis la recouvrir du nombre de jupes qu'il plaît d'ajouter pour que la robe ballonne bien.

Cette mode de porter un amas de jupons pourrait bien nous être venue d'Amérique. Les créoles en mettent, dit-on, ordinairement jusqu'à sept.

Nous avons vu, cet hiver, quelques femmes qui affectaient de laisser entrevoir un jupon de dessous en étoffe de laine à rayures. Cela est assez pittoresque, mais peu en rapport avec l'élégance parisienne, qui attache une partie de son véritable luxe à la recherche extrême que l'on apporte dans tout ce qui concerne la lingerie, et surtout aux jupons, car jamais on ne fit pour cet objet de plus splendides broderies, de garnitures plus coquettes. Voyez ces jolis petits volants de mousseline tuyautés qui montent jusqu'aux genoux, est-il rien de plus galant? C'est bien là le jupon *Pompadour*. Une grande dame pourra seule le porter avec grâce, car il faut avec lui des airs naturellement aristocratiques.

Je ne puis parler de lingerie, sans songer à toutes les magnificences que renferme en ce genre la maison *Lhopiteau*. Nous y trouverons des fichus nouveaux ravissants

pour mettre sur les robes légères; des canezous, mantelets, sous-manches, d'une élégance indescriptible.

A ce propos, je dois dire que ces dernières sont toujours excessivement volumineuses et composées de gros bouffants, égayés de bouclettes en ruban ou en velours.

Les cols se portent un peu moins hauts.

La maison *Lhopiteau*, qui traite en grand toutes les nouveautés concernant notre toilette, puisque l'on y fait même des robes, dont chaque modèle est créé par mademoiselle *Pauline Conter*, prépare aussi des confections charmantes pour ce printemps.

Les pardessus ajustés ou grandes basquines, avec lesquels on sort en *taille*, ce qui veut dire sans châle ni manteau, se feront encore beaucoup. Quand aux autres modèles, mon prochain article vous donnera sur cela d'amples détails.

En parlant de la façon des robes, j'ai oublié de vous dire que l'on revient aux corsages à ceinture, et cela se comprend. Le moyen de mettre un pardessus avec un corsage à basques et une robe quelquefois à double jupe? Surtout en songeant que dessous il y a, en outre, une multitude de jupons. Dans ce cas l'exagération de volume serait si grande, qu'on ne pourrait raisonnablement pas la supporter.

Bien qu'il se fasse, ainsi que je viens de le dire, des corsages ronds, les basques ne sont point abandonnées. Seulement, les uns et les autres régneront de compagnie. On choisira, pour mettre avec les pardessus, le corsage le plus plat; voilà tout.

Ayez d'ailleurs le soin, pour que tout cela aille bien, de choisir un corset irréprochable, et je ne puis mieux faire que de vous recommander de nouveau ceux de la maison *Hippolyte*.

Les dentelles sont devenues un luxe indispensable dans la toilette d'une femme. On en met en profusion sur tous les objets de lingerie. Les voilettes sont plus de mode que jamais. Les belles robes de soirée, celles de mariée, ont pour ornement de riches dentelles.

Cet été, on portera beaucoup de mantelets *Marie-Antoinette* avec un haut volant. En ce moment, nous voyons de jolis châles en velours brodés de jais, garnis d'un volant de dentelle noire ou de guipure.

La maison *Violard* a toujours, en ce genre d'article, ce qui se crée de plus somptueux; aussi c'est à elle que l'on s'adresse de préférence, quand il s'agit d'emplettes semblables. M. *Violard* a su trouver le secret de donner à ses dentelles une solidité particulière, et cet avantage immense, joint à la magnificence inouïe des dessins, fait qu'elles l'emportent sur beaucoup d'autres.

Le magasin de *La sublime Porte* ne se laisse point oublier. Ses modèles de mouchoirs de poche offrent une variété si multiple, qu'il n'est personne, depuis la grande dame jusqu'à la simple bourgeoise, qui ne puisse trouver à y satisfaire son goût. La première fera exécuter merveilleusement en broderie son antique blason, la seconde choisira un de ces charmants mouchoirs à médaillons encadrés de dentelle, qui sont de vrais chefs-d'œuvre de coquette fantaisie. Toutes seront enchantées et proclameront une fois de plus la maison *Chapron*, comme étant une des premières de Paris dans sa spécialité.

Je vous engage à visiter très incessamment le magasin *Saint-Augustin*, qui, outre ses belles étoffes pour la saison nouvelle, commence à mettre en évidence des choses ravissantes en habillement d'enfants.

Je vous donnerai aussi, dans un de nos prochains numéros, des explications sur les modèles les plus jolis adoptés par la gentille et nombreuse clientèle qui s'attache à cette maison.

Pour les coiffures d'enfants et celles d'amazone, le magasin de chapellerie de M. *Desprey* est toujours celui qui jouit du plus grand renom.

Je dois encore vous dire, avant de continuer mes longs

détails sur ce qui se fait de nouveau, que la maison de commission *Lassalle* est en mesure d'expédier tout ce qu'il plairait de lui demander en étoffes pour robes, chapeaux, confections, lingerie, etc.

Il faut aussi que je répète, pour nos nouvelles abonnées, dont le nombre s'accroît chaque jour considérablement, parce que nous donnons à la fois les plus jolies gravures et les détails les plus complets sur les modes en général, que la maison *Lassalle* envoie, à choisir, sans obligation d'achat, toutes les marchandises dont le transport est facile, telles que cachemires, bijoux, avec ou sans diamants, montres, chaînes, dentelles d'Alençon, de Chantilly, ou application d'Angleterre; pointes de châles, mantelets, voilettes, échantillons d'étoffes riches pour robes et même robes en pièce à volants.

Elle se charge, en outre, des corbeilles de mariage et des trousseaux.

La coiffure est une chose fort importante à chaque renouvellement de saison, c'est même de cela que l'on s'occupe d'abord. Nous allons donc maintenant parler des chapeaux. Ils se font un peu moins petits, mais les formes restent fuyantes. Les uns sont à calottes rondes et plates, les autres à fond tout d'une pièce.

En général, on mélange les étoffes et hors quelques chapeaux tendus très simples, la plupart se composent de crêpe ou de tulle avec gros de Naples.

Les ornements obligés sont la blonde, les fleurs, les plumes.

Les passes avancent sur le front en *Marie-Stuart*, et creusent beaucoup des côtés. Elles sont longues et effilées près du menton.

Le bavolet prend naissance à la pointe de la passe, remonte bien évasé sur le côté et redescend en s'arrondissant sur le cou, mais avec moins d'exagération que cet hiver.

On met une infinité d'ornements sur les calottes.

Au bord des passes, il y a presque toujours deux blondes. L'une flottant en manière de voilette et peu haute, l'autre plus large, se renversant et allant former volant au-dessus du bavolet.

Comme grande nouveauté, on introduit dans l'ornementation des chapeaux, des grelots ou des petits *pendillants* en soie, chenille, paille, et même en verroterie.

Beaucoup de blondes, à bords dentelés, se garnissent d'olives minces et longues en jais, qui produisent un effet charmant. Quelques-unes de ces clochettes sont en vraies perles blanches.

Nous avons remarqué, remplaçant la blonde, des petits volants de tulle brodé, dont les dessins, imitant ceux d'une dentelle, sont composés de très petites perles blanches. Cela est plus bizarre que joli. Les blondes ordinaires nous semblent bien préférables sous tous les rapports, et rien ne sied mieux qu'elles au visage.

A propos de perles, on fait pour chapeaux une espèce de tulle, entièrement perlé fond semé, qui recouvre à volonté toutes les couleurs de taffetas. Ce genre d'étoffe est fort joli.

Les étoiles de blonde, de guipure ou de dentelle noire, sont très en vogue sur les fonds de chapeaux.

Les fleurs de dessous sont généralement posées en couronne sous la passe, mais en haut seulement. Un tour de blonde touffu accompagne toujours les joues.

Il se prépare une infinité de modèles genre *Paméla*.

Ceux-ci sont composés d'une haute lame en paille de riz, qui forme la passe et le bavolet. Les fonds sont en étoffe, en ruban ou dentelle de soie. Ces chapeaux seront plus particulièrement destinés aux promenades en voiture qu'aux sorties à pied.

Voici, pour compléter cette longue revue, la description de quelques modèles, ravissants d'élégance, de grâce et de fraîcheur, que j'ai admirés dans les magasins de madame *Plé-Horain*.

Premier modèle.

Chapeau de crêpe blanc, à calotte ronde et plate. La passe est bordée de taffetas lilas. Une couronne de violettes de Parme entoure la calotte. Une riche blonde flotte sur le fond.

Dans l'intérieur, guirlande de violettes et bandeau semblable traversant les cheveux.

Deuxième modèle.

Chapeau en gros de Naples blanc. Toute la passe et la calotte sont bouillonnées, mais d'une façon particulière. Les bouillonnés forment des losanges encadrés de petite blonde légèrement froncée. Le fond est rond, plat, un large ruban le traverse. Une plume seule se balance élégamment à droite. Dans l'intérieur, des violettes de Parme se mêlent au tour de blonde.

Au-dessus du bavolet et tournant en demi-couronne, il y a deux rangs de haute blonde froncée.

Troisième modèle.

Chapeau de crêpe blanc brodé au bord de la passe. Petit fond rond, plat, tout couvert de rouleaux bleu de ciel. A droite une tête de plume bleue. Boutons de rose mélangés de bruyère et d'herbes dans l'intérieur de la passe. Une tresse de ruban bleu de ciel forme bandeau au-dessus du front.

Quatrième modèle.

Chapeau en paille de riz, orné de raisin noir et de roses. Le fond du chapeau est fuyant, la paille est gracieusement plissée derrière.

Bavolet descendant et bien ondulé.

Dans l'intérieur, boutons de rose et raisin noir.

Cinquième modèle.

Chapeau en tulle blanc et gros de Naples. Fond fuyant couvert de rouleaux de gros de Naples posés en long et s'étalant en gerbe. Bavolet de tulle bordé de gros de Naples. Au-dessus une rangée de bouclettes en ruban n° 4 à bouts flottants.

Dans l'intérieur, guirlande de marguerites blanches mélangée de boutons de rose et d'herbes. Bandeau de marguerites.

Ce chapeau était d'une simplicité pleine de distinction, il venait d'être choisi pour une jeune personne.

Je m'aperçois que l'espace va me manquer, et qu'il m'est impossible de décrire tous les charmants modèles que j'ai vus chez madame *Plé-Horain*. Je me résume donc, et j'en choisis encore deux seulement, ne pouvant résister au désir de vous les signaler aujourd'hui; car ils ont un cachet tout particulier. Aussi, il paraît que nos grandes élégantes s'en emparent successivement, et que l'on a à peine le temps de les renouveler.

Le premier est en paille de riz et taffetas bouton d'or. Toute la partie en paille est dentelée et bordée de taffetas. Une dentelle noire se mêle aux ornements. Le bavolet, en paille et taffetas, est dentelé comme la calotte. Dans l'intérieur, il y a des roses jaunes. Un bandeau bouton d'or traverse les cheveux.

Le second modèle, plus séduisant encore, est en crêpe blanc et taffetas bouton d'or. Le bord de la passe, le tour de la calotte et le dessus du bavolet, sont dentelés de ruban bouton d'or, mais point à plat. C'est une espèce de coquillé inexplicable. Une riche dentelle noire se renverse au-dessus de la passe, rejoignant le bavolet. Une étoile semblable se joue sur le fond en voilant légèrement les coquillés de ruban; puis, au-dessus du bavolet, se trouve un joli nœud, d'où s'échappent des barbes étroites en dentelle noire, qui flottent gracieusement entre les coques de ruban.

Sous la passe, devant, il y a une demi-guirlande de boutons d'or, dont une petite partie se sépare coquettement d'un côté. A droite, deux touffes de boutons d'or bien mignonnes, et mélangées de longs glands en jais noir, descendent sur les joues au milieu du tour de blonde.

Ces nouvelles créations, dues au goût exquis de madame *Plé-Horain*, nous font constater une fois de plus son admirable talent, et la suprême distinction qu'elle sait donner à tous ses modèles.

Je n'omettrai point de me renseigner dans ses magasins, et je donnerai une autre fois ce que je suis forcée de supprimer en ce moment. Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DES GRAVURES DE MODES REPRÉSENTANT LES NOUVEAUX MODÈLES DE LA MAISON GAGELIN

ET LES CHAPEAUX DE LA MAISON PLÉ-HORAIN.

PSYCHÉ. — *Manteau carré à taille*. Ce vêtement, dont le fond est en moire antique, est garni de guipures posées en volants, avec agréments en jais sur le haut et avec ornements de jais aux bords.

Chapeau en crêpe gaufré. La passe est enfermée dans de bouclettes de petits velours, et le fond, le bavolet et la suite de la passe sont ornés de petits quadrillés en velours.

MANCINI. — *Mantelet à revers-châle* en taffetas, garni de barrettes en velours, avec un galon de velours à médaillons et des franges gaufrées. Sur le revers, le devant et le dos on peut remplacer les barrettes de petits velours par des agréments de jais.

Même chapeau que le précédent, vu de face.

DEMI-SAISON. — *Châle arrondi en burnous*, en taffetas, garni de bandes de velours, avec glands en soie et jais.

Chapeau en taffetas formant des côtes bouillonnées, coupées de blondes. Sur le bavolet retombent deux pans en taffetas bordés de blonde.

SENORA. — *Manteau à manches plissées*, garni d'une petite frange à tête de jais et d'un volant de dentelle.

Chapeau en crêpe et blonde, orné d'un côté d'un nœud de fleurs des champs et d'un bandeau avec nœud en ruban de velours épinglé.

TOPAZE. — *Casaque* en taffetas. Le bas, les manches et la pèlerine sont garnis d'une application de velours bordé de petits cordons de jais et d'une frange à tête en jais.

Chapeau en taffetas. La passe est couverte de ruches de blondes noires et blanches. Sur le chapeau, deux blondes, une noire et une blanche retombent en fanchon. Le bavolet est garni de même.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en paille et taffetas bleu avec ornement de dentelle noire; haute blonde blanche retombant sur le front, surmontée d'une petite dentelle noire. Branche de rose panaché dessous.

N° 2. Chapeau de demi-saison, moitié en paille et moitié en velours marron, garni de dentelle noire; dessous, branche de boutons de rose rouge.

N° 5. Bonnet soleil en blonde avec touffes de rubans n° 16, et petits rubans n° 2 dans le fond.

N° 4. Bonnet *Séviigné* en application d'Angleterre, avec touffes de petits rubans n° 2 sur le devant. Derrière, un nœud de ruban n° 16, bordé, sur chaque côté, par une petite ruche de ruban n° 2.

N° 5. Fichu Marie-Antoinette, orné de petits velours noir. Le fichu est en tulle réseau uni terminé par une petite blonde.

N° 6. Pèlerine de tulle de Bruxelles croisant sur le devant. Cette pèlerine est ornée de trois volants garnis de quatre petits rubans n° 1.

N° 7. Manche assortie à la pèlerine n° 6.

N° 8. Manche à revers, composé d'entre-deux de valenciennes joints ensemble par de petits biais de batiste piquée.

N° 9. Col pareil à la manche n° 7.

Ce col forme des dents tout autour, de même que le revers n° 8.

PATRONS.

CÔTÉ N° 1.

Matinée pour toilette de campagne.

Ce vêtement se fait en piqué blanc.

Le corsage est ajusté. Les basques sont très longues. Le haut du corsage est orné d'une pèlerine dont les coins sont arrondis sur le devant.

Le tour de la pèlerine, des basques et les revers des manches, doivent être garnis avec un quadrillé de galons retenus aux angles par des boutons; le bord est terminé par une bande de jaconas brodée à l'anglaise et au plumetis.

La jupe, qui complète cette toilette toute de lingerie, est également en piqué blanc, et terminée au bas, au-dessus de l'ourlet, par deux rangs de quadrillés en galon avec boutons, comme la basquine.

N° 1. Dos de la pèlerine

N° 2. Devant.

N° 3. Manche.

N° 4. Revers à relever sur la manche et à orner d'une bande brodée (sur le dessus seulement). Rien au revers de dessous.

N° 5. Bande, pour garnir la toilette, en piqué blanc.

Nous croyons inutile de donner le patron du corps de ce vêtement qui n'a rien de particulier, c'est une basquine ordinaire.

N° 6. Patron de chapeau modèle d'*Alexandrine*.

La forme de ce chapeau avance un peu sur le devant et relève beaucoup sur les côtés. On tailladera le bord de la passe, afin de pouvoir lui donner la forme convenable.

N° 7. Patron de chapeau de la maison *Plé-Horain*.

N° 8. Petit col à broder au plumetis et à garnir d'une haute dentelle.

N° 9. Manchette assortie.

On revient beaucoup aux cols petits. Le modèle de celui-ci, ainsi que de la manchette, est excellent.

La manchette se boutonne au bas seulement, le haut est libre et forme deux pointes de côté. Voir les croquis.

CÔTÉ N° 2.

Patron de manteau. — Burnous pour demi-saison, à confectionner en taffetas de couleur claire et à garnir.

(Voir la confection DEMI-SAISON sur la grande planche de modes.)

Ce vêtement se fait en taffetas noir ou foncé avec bandes en velours noir, comme elles sont indiquées sur la gravure qui reproduit les modèles nouveaux de la maison Gagelin. S'il se fait, au contraire, pour la saison des eaux ou pour les réunions parées de fêtes d'été, les bandes seront en velours épinglé assorti à la nuance du taffetas.

Ce vêtement est d'une parfaite simplicité et d'un goût irréprochable: très ample, il enveloppe complètement la robe.

La dimension du papier ne nous permettant pas de donner ce patron dans toute son ampleur, nous avons retranché régulièrement sur le bas 30 CENTIMÈTRES.

Rien de plus facile que de lui donner la dimension voulue, en prolongeant avec attention les lignes droite et celles de biais.

Chacune des parties à prolonger de 30 centimètres, est terminée par une ligne de points qui indique que le patron ne s'arrête pas là.

N° 1. Devant.

N° 2. Manche à joindre au n° 1, aux lettres A et B.

N° 3. Dos, partie inférieure.

N° 4. Pièce à placer sur le haut du n° 3.

N° 5. Capuchon (moitié).

Ce capuchon doit être placé sur le n° 4, en suivant la couture de réunion du n° 3 au n° 4, de manière à couvrir complètement cette couture.

PREMIÈRE COMMUNION.

De ta fraîche innocence parée,
Et des vœux de nos cœurs entourée,
Porte à Dieu ta naïve ferveur.
Ta jeune âme est si bien préparée!
Ouvre-la, riante et décorée,
Cette tente où viendra ton Sauveur.

Les trésors qu'il apporte à ton âme,
Garde-les comme on garde la flamme,
Qui parfume, en brûlant, au saint lieu.
Garde bien, garde aussi sa lumière;
Entretiens la lampe à la prière:
La prière, enfant, plaît tant à Dieu!

Tu sauras qu'en retour il nous donne,
Non les biens fuyants qu'on abandonne
Sitôt, quoiqu'ils nous coûtent si cher;
Mais bonté, vertu et raison droite,
Dons par qui, même en la route étroite,
Nous marchons ferme et sans trébucher.

Que longtemps ce saint livre rappelle,
A ton âme innocente et fidèle
De ce jour le ciel pur et serein.
Et bien tard, quand ta main affaiblie
L'ouvrira pour prier, Émilie,
Pense encore à nommer ton parrain.

L. ALVIN.



FÊTES ET SAINTS PATRONYMIQUES DU MOIS.

PAQUES (12 avril).



C'est dans le mois d'avril que tombent, cette année, deux des plus grandes fêtes que célèbre l'Église chrétienne, l'anniversaire de la mort et celui de la résurrection du Sauveur.

L'œuvre du Christ était faite. Le royaume de Dieu était annoncé à la terre; les germes de la doctrine qui devait sauver le monde étaient semés, il ne leur res-

tait plus qu'à produire leurs fruits. Il restait aussi à l'Homme-Dieu à accomplir les prophéties et à prouver sa divinité par la réalisation de tout ce qui avait été prédit depuis des siècles, et de ce qu'il avait prédit lui-même aux apôtres.

Sachant que le jour était proche où il devait être livré pour mourir sur la croix, il voulut en compagnie

ONS.

La manchette se brode en laine
à forme deux pointes de côté. Voir la page

105 r.

Patron de maison. — Armes par un
doux en relief de couleur

Voir la collection DEUX-TOUS

Ce vêtement se fait en tulle ou en
cotonnet noir, comme elles ont été
représentés les modèles indiqués au
en contraire, pour la saison de printemps
le fil de tulle, les bandes sont en tulle
au lieu de tulle.

Ce vêtement est d'une grande utilité
habile: très simple, il est également
La dimension du papier se mesure
autres dans toute son ampleur, un
ment sur le bas du corset.

Plus de plus facile que le bas de tulle
enveloppant avec attention la ligne
Chaque des parties à protéger de la
série par une ligne de point qui s'étend
sur le fil.

N° 1. Dessin.

N° 2. Manière à joindre au fil de tulle.

N° 3. Dos, pour tulle.

N° 4. Manière à joindre au fil de tulle.

N° 5. Capuchon tulle.

Ce capuchon doit être placé sur le
le dessous de N° 3 ou N° 4, la manière
de la couture.

COMMUNION.

Te nous plus nous à
Don les deux bords de la
sible, pour la communion
Mais bien, pour la communion
Don par un, mais la communion
Te nous plus nous à

Que toujours en tulle
à son des bords de la
de ce genre est pour
Et bien, pour la communion
L'œuvre pour nous à
Pense aussi à nous à



de ses disciples manger la pâque, c'est-à-dire l'agneau sans tache que Moïse avait prescrit aux Israélites, en commémoration de leur sortie de l'Égypte, et qui était un si éclatant symbole du Christ lui-même. Or, comme il était à Béthanie, il envoya deux de ses disciples, Jean et Pierre, à Jérusalem, pour faire les apprêts de la Cène. Mais ils lui demandèrent :

— Maître, où veux-tu que nous l'apprêtions ?

— Voici, leur répondit-il, quand vous serez entrés dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera, et dites au maître de la maison : « Le Maître t'envoie demander où est le logis où je mangerai l'agneau de Pâque avec mes disciples ? » Et il vous montrera une grande chambre, haute et parée. Apprêtez là l'agneau de Pâque.

S'en étant donc allés, Pierre et Jean trouvèrent tout comme il le leur avait dit, et ils firent les apprêts de la Cène.

Le soir étant venu, le Sauveur et ses disciples se trouvèrent réunis, et ils mangèrent ensemble cette pâque qui est l'image de la communion dans l'Église chrétienne.

Il serait trop long d'énumérer toutes les pratiques particulières qui, dans les différentes contrées du monde et dans les différentes confessions chrétiennes, se sont groupées autour de la fête de Pâques. Un de ces usages les plus communs est de préparer dans le temps de cette fête des œufs ordinairement teints en rouge et appelés *œufs de Pâques*, nom qui s'est attaché figurément aux cadeaux que l'on se fait ordinairement à cette époque. Quelques-uns ont pensé que cette coutume doit son origine à une confusion de deux mots latins, *ovum*, œuf; et *ovis*, agneau; et que la manducation de l'agneau a donné lieu à celle des œufs.

Cependant un point assez digne de remarque, c'est le rôle important que l'œuf joue dans tous les mythes cosmogoniques. Dans le livre des brahmes, les institutions de Menou, qui commence par la création du monde, nous lisons ce qui suit : « Lorsque l'Être suprême voulut créer l'univers, il créa d'abord par

sa volonté les eaux, ensuite il y jeta les autres éléments qui s'y réunirent et formèrent un œuf. Dans cet œuf se développa Brahma, qui en fendit la coquille dont une moitié forma le ciel, l'autre moitié la terre. » Selon la théogonie de Zoroastre, l'œuf du monde se fendit parce que Ariman, divinité de la nuit, voulut se séparer d'Ormuz, divinité du jour, qui y étaient enfermées, de même que, selon la mythologie grecque, Castor et Pollux, dont l'un présidait au jour et l'autre à la nuit, sortirent de l'œuf du cygne Leda, et que, d'après les fables égyptiennes, un œuf, sorti de la bouche de Cnef le créateur, donna naissance à la divinité Phtha, tandis que l'œuf lui-même resta l'image de l'univers. Il devint chez plusieurs nations, notamment chez les Perses, le symbole de la création, d'où est venu chez le même peuple l'usage d'échanger, dans le courant du mois d'avril, des œufs teints de diverses couleurs. Le même usage existait chez les Slaves à l'époque du paganisme.

Parmi les grandes fêtes que célèbre l'Église chrétienne, il y en a qui sont *fixes*, c'est-à-dire qui tombent toujours à des dates déterminées, et il y en a d'autres qui sont *mobiles*, c'est-à-dire qui n'arrivent à la même date qu'après une certaine période d'années. Ces dernières sont Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité et la Fête-Dieu. Le jour où tombe Pâques décide de toutes les autres. Mais, pour le déterminer, il faut procéder à un calcul un peu trop compliqué pour que nous l'exposions ici. Bornons-nous à dire que, la date de ce jour étant connue, on établit que l'Ascension arrive quarante jours après, un jeudi; la Pentecôte, cinquante jours après Pâques, un dimanche; la Trinité tombe au dimanche qui suit la Pentecôte; enfin, la Fête-Dieu, solennité d'institution assez récente, puisqu'elle ne date que de l'année 1264, vient au premier jeudi qui suit la Trinité. Quant aux fêtes non mobiles, elles se présentent dans l'ordre suivant d'une manière invariable : la Circoncision au 1^{er} janvier, l'Épiphanie au 6 du même mois, l'Assomption au 15 août, la Toussaint au 1^{er} novembre, et Noël au 25 décembre.

A. V. H.

UN TRAIT D'UNION.

I.

Louise Duperrier avait dix-huit ans; elle était jolie; elle dansait avec grâce, chantait agréablement, et jouait du piano comme tout le monde; sa famille jugea qu'il était temps de la marier.

Parmi les jeunes gens reçus dans la maison Duperrier, Édouard Laverny était un de ceux qui savaient le mieux se présenter, tourner un compliment, respecter les règles d'un quadrille, déchiffrer à première vue la romance nouvelle; il entra dans sa vingt-sixième année, et il venait de se faire inscrire sur le tableau des avocats de Paris : on ne pouvait jeter les yeux sur un mari plus convenable.

Madame Duperrier prit un jour son air le plus grave pour annoncer à sa fille qu'elle eût à se préparer à devenir madame Laverny, les Laverny et les Duperrier

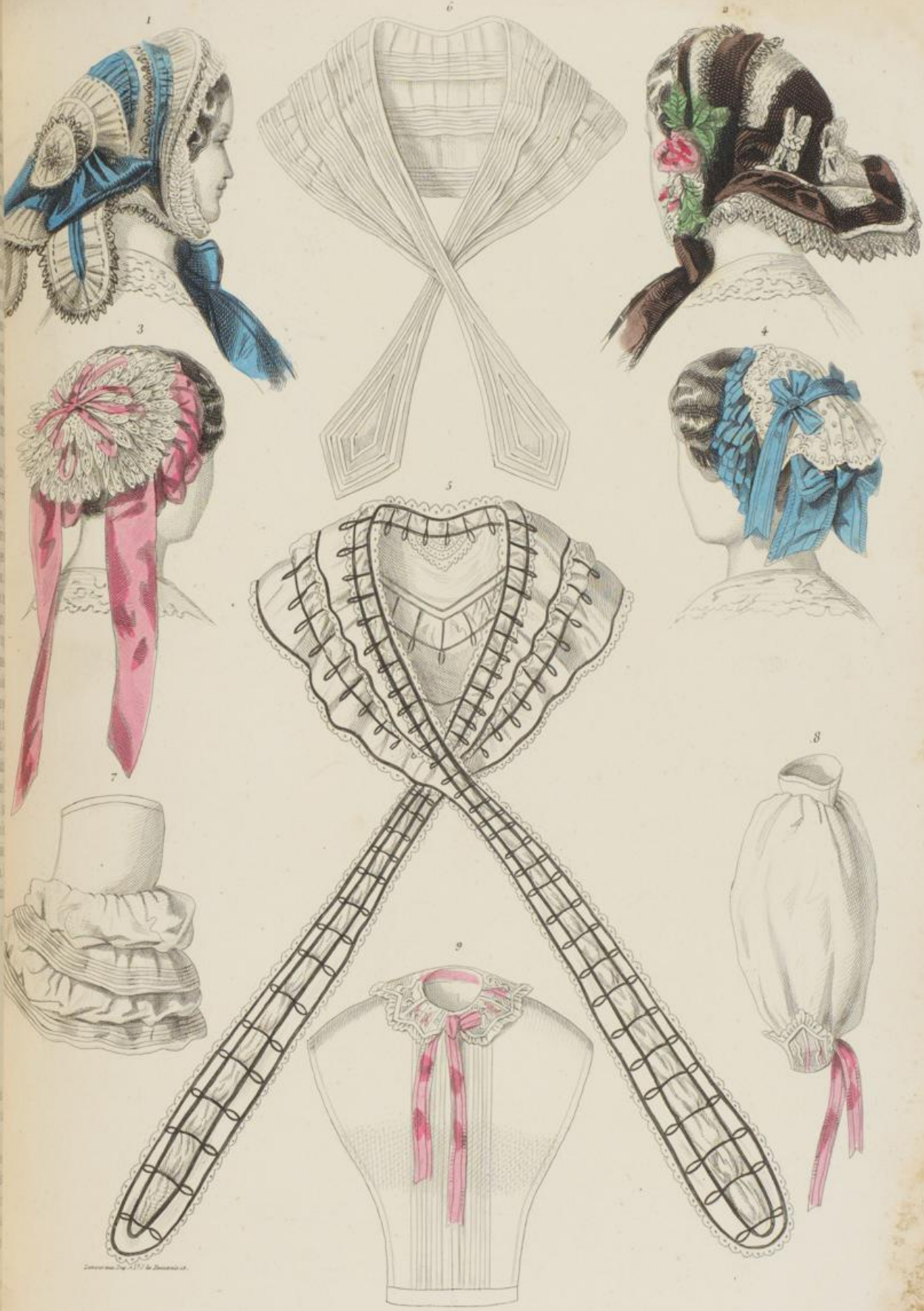
étant tombés d'accord sur l'opportunité, de même que sur les avantages réciproque d'un mariage entre Édouard et Louise.

Par respect pour cette coutume d'une sage prudence, qui veut que deux époux s'étudient et se connaissent avant de serrer le nœud qui ne se dénoue plus, on avait résolu d'accorder à cette étude mutuelle une latitude raisonnable, et la signature du contrat avait été remise à quinzaine.

Comme Édouard, pendant la durée de ce délai, était autorisé à faire chaque jour une visite à sa fiancée, madame Duperrier crut devoir donner quelques instructions à sa fille; elles auraient pu se résumer ainsi :

— Mon enfant, point de caprices, point d'inégalités d'humeur, et surtout point de disparates dans ta toilette. Il faut que ton fiancé, à quelque moment qu'il

volonté les yeux, assés de l'éclair
 à s'y réunissent et forment un
 développés l'arc, qui se forme
 et moule forme le ciel. L'arc
 la thésaurus de l'arc, l'arc
 est parce que l'arc, d'après
 séparer d'Arc, d'après
 fermées, de même que, selon
 et Pallu, dont l'un pousse
 à nuit, sortent de l'arc de l'arc
 après les fibres épaisses, se
 che de Cast le créateur, un
 mité Plus, tandis que l'arc
 l'univers. Il doit être pousse
 et chez les Perses, le globe
 v un chez le même peuple
 courant du mois d'été, des
 deus. Le même usage est
 poque du paganisme.
 Parmi les grandes fêtes de
 me, il y en a qui sont très
 et toujours à des dates détermi
 nées qui sont moles, c'est-à-
 même date qu'après un certain
 dernières sont Pâques, l'Assom
 Trinité et la Fête-Dieu. La jour
 de toutes les autres. Mais, par
 tout procéder à un calcul au
 r que nous l'espérons un jour
 la date de ce jour est commu
 sion arrive quarante jours après
 le, cinquante jours après l'Assom
 Trinité tombe un dimanche qu'on
 a, la Fête-Dieu, s'étant fixé
 le, puisqu'elle se date qu'à la
 premier jeudi qui suit la fête
 à moles, elles se passent tou
 ne manière invariable: la Trinité
 r, l'Épiphanie se 6 du mois de
 15 août, la Toussaint au 1^{er}
 décembre.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux d'Alphonvive Modèles de Lingerie de M^{lle} Anna Loth

Avril 1857

se présente, te voie bonne, souriante et bien coiffée. Le mariage est une bataille à gagner : sois toujours sous les armes.

Le cœur de Louise n'avait pas encore parlé ; son amour-propre ne trouva rien à objecter au parti qu'on lui imposait : le nom de Laverny lui parut même sonner agréablement à l'oreille. Elle se jeta donc au cou de sa mère, en signe d'acquiescement, et se disposa à suivre des préceptes qu'on aurait pu se dispenser de lui donner, attendu qu'ils sont innés chez les jeunes filles.

La tâche, au reste, ne fut pas difficile à remplir. Édouard, tout glorieux d'un mariage qui lui assurait deux choses généralement enviées, une belle dot et une jolie femme, n'eut garde de se montrer autrement qu'en toilette, au moral aussi bien qu'au physique. Louise pouvait-elle ne pas être aimable avec un fiancé toujours gracieux, toujours empressé, toujours soumis ?

La quinzaine d'épreuves se passa des deux côtés d'une manière si satisfaisante, qu'on eût pu regarder le mariage d'Édouard et de Louise comme un mariage d'inclination plutôt que de convenance.

Le jour du contrat venu, les parents entrèrent dans une foule de discussions et stipulèrent quantité de clauses propres à tenir en continuelle défiance l'un de l'autre les enfants qu'ils allaient unir : cela s'appelle sauvegarder les intérêts des futurs conjoints.

Puis Édouard et Louise furent conduits en grande pompe devant M. le maire et M. le curé.

Nous avons montré Édouard et Louise sous leur rôle de fiancés ; voyons ce qu'ils étaient au fond :

D'excellents jeunes gens peu faits pour vivre d'accord.

Louise était ce qu'on appelle une enfant gâtée. M. et madame Duperrier, en tout ce qui ne touchait pas directement à leur intérêt personnel, avaient toujours eu la faiblesse, ou, pour employer une expression plus juste, la paresse de ne point contrarier ses fantaisies ; si elle n'avait eu un bon cœur et de l'esprit, elle eût été certainement la plus maussade et la plus ridicule personne du monde. Selon les idées qu'elle s'était faites sur le mariage, les devoirs sociaux d'un homme se résumaient dans la perpétuelle adoration de la femme qui avait daigné accepter le sacrifice de sa liberté.

Édouard, sous ce vernis de galanterie et même de frivolité qui lui avait valu des succès dans le monde élégant, ne cachait point, comme beaucoup d'autres, un cœur vide et un esprit nul ; il avait au contraire des qualités sérieuses et solides. Son rôle de jeune homme aimable ne l'avait point empêché de prendre au sérieux l'article 213 du code civil : « Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari. »

Le moyen que deux navires marchent de conserve lorsqu'ils font voile vers des pôles opposés ?

Contrairement aux assertions des astronomes, qui prétendent que toute lune se compose de quatre quartiers, la lune de miel des nouveaux époux ne se prolongea point au delà du premier. Ils avaient encore pour ainsi dire dans l'oreille les mille voix qui leur avaient souhaité une félicité inaltérable, quand le premier nuage vint assombrir leur horizon ; et pourtant

il faisait une de ces journées qui rendent l'âme bonne et l'humeur facile : le ciel était bleu, le soleil resplendissant.

— Plus de visites à faire, Dieu merci ! dit Édouard ; voici un beau jour dont nous pouvons disposer à notre gré.

— Et que nous allons consacrer à une délicieuse promenade, répondit Louise ; n'est-ce pas ton avis ?

— Sans doute ; eh bien ! madame, mettez-vous vite à votre toilette.

— Sois tranquille, je ne me ferai pas attendre.

— Quel bonheur, reprit Édouard en se frottant joyeusement les mains, de sortir un peu de ce Paris si confus, si bruyant, pour aller respirer l'air pur de la campagne !

— Tu dis, mon ami ?

— Je dis qu'au mois de juillet, et par un temps comme celui-ci, la campagne doit être dans tout son éclat.

— Oh ! la campagne, c'est bien triste !

— Y songes-tu ? l'aspect le plus gai : des bois sur les coteaux, des fleurs et des ruisseaux dans les prairies, des sentiers unis comme les allées d'un parc, de oiseaux qui gazouillent dans les arbres.

— Et pas une voix pour apporter à notre oreille ces mots qui font toujours plaisir : « Voilà un joli couple qui passe ! » J'avoue que je préfère de beaucoup les boulevards.

— Oh ! les boulevards... Tu trouves que c'est amusant ?

— Ravissant, mon ami.

— Deux rangées d'arbres qui étouffent entre deux rangées de maisons !

— Mais quelles maisons ! des palais.

— Un pêle-mêle de gens affairés qui se heurtent, de voitures qui se croisent et qui s'accrochent !

— Une agréable variété de magasins, de toilettes..

— De l'agitation, du bruit, de la poussière.

— Point de bruit ni d'agitation à la campagne, je suis forcée d'en convenir, mais le silence du désert et l'immobilité de la tombe. Allons, mon ami, avoue de bonne grâce ta défaite : la campagne, c'est la mort ; les boulevards, c'est la vie. Hâte-toi donc, nous allons faire une promenade sur les boulevards, c'est convenu.

— Mais pas du tout ; j'ai pour les boulevards une insurmontable antipathie. Dépêche-toi ; c'est à la campagne que nous allons.

— Un ordre !

— Une prière ; et tu es trop bonne pour ne pas t'y rendre.

— Céder à la tyrannie, quel que soit son masque, ce n'est point bonté, c'est sottise.

— Je serais curieux de savoir qui de nous est le tyran.

— Vous, monsieur, qui exigez que je sacrifie mes goûts aux vôtres.

— C'est bien plutôt vous, madame, qui ne tenez nul compte de mes désirs, et qui prétendez me soumettre à vos fantaisies.

— Je vous déclare, en tout cas, que je ne suis nullement disposée à accepter le rôle de victime.

— Et moi, je ne veux pas être la vôtre, assurément.

Édouard et Louise se regardèrent un moment comme

ils n'avaient pas la certitude de s'être bien compris ; puis ils s'assirent, avec un air de mutuel défi, Louise devant son piano, Édouard sur un divan.

— Si j'ai la faiblesse de céder aujourd'hui, pensa-t-elle, me voilà réduite à céder demain, après-demain, tous les jours. Il sera le maître ; je serai l'esclave. Non, je ne céderai point.

Et, se tournant vers Édouard :

— Fi de la campagne ! s'écria-t-elle.

Édouard faisait de son côté la réflexion suivante :

— Il est plus aisé d'éviter une première faute qu'une seconde ; ne lâchons point ce matin des rênes qu'il me serait peut-être impossible de ressaisir ce soir.

Et, en réponse à l'exclamation provocatrice de Louise, il lui renvoya celle-ci :

— Fi des boulevards !

Il prit un livre et se mit à lire avec un calme imperturbable.

Les doigts de Louise laissaient immobiles les touches du piano ; mais l'agitation de ses petits pieds, battant sur le parquet une mesure précipitée, attestait qu'elle avait des nerfs plus irritables que ceux de son mari.

Édouard fit un léger mouvement d'impatience.

— Cette lecture m'intéresse, madame, et je ne serais pas fâché de la poursuivre tranquillement.

— Eh bien ?

— Mais ce bruit ?...

— Vous incommode ? Il faut pourtant bien que j'étudie, monsieur.

— Sans agiter les touches ? Singulière méthode !

— Chacun a la sienne ; je suis désolée que celle-ci ne vous convienne pas.

La mesure s'anima au point de prendre les proportions d'un véritable roulement de caisse.

— Au fait ! dit Édouard, je puis me retirer dans mon cabinet.

Je n'ai pas la prétention d'y mettre obstacle.

Édouard se leva. Louise, voyant qu'il se disposait à quitter le salon, reprit :

— Si pourtant vous vous décidiez...

— A vous accompagner sur les boulevards ? C'est impossible, madame.

Au moment de franchir le seuil de la porte, il se retourna :

— Mais si, de votre côté, vos réflexions vous conseillaient...

— De vous suivre à la campagne ? Jamais, monsieur.

Édouard sortit à pas comptés et referma la porte avec toute la gravité d'un aspirant à la magistrature.

— C'est une déclaration de guerre, fit Louise indignée ; je l'accepte.

Et les réflexions qu'elle se mit à faire n'étaient certainement pas de nature à la conduire dans la voie des concessions.

Était-ce donc là cet adorateur, si dévoué qu'il eût été jusqu'au bout du monde lui chercher la romance à la mode, si attentif à ses désirs qu'il en épiait les moindres indices ? Que d'hypocrisie perfide dans ce respect, dans cette attention, dans ce dévouement ! Mais si elle s'est laissé prendre au piège, elle ne souffrira point qu'on la traite en vaincue. C'en est fait, à partir de ce jour, quels que puissent être les goûts de

son mari, il est bien décidé qu'elle aura les goûts diamétralement opposés.

— Oh ! oh ! se disait Édouard de son côté, voilà donc cette égalité d'humeur, cette douceur d'ange qui m'avait séduit par-dessus tout ! C'est une éducation à refaire : je m'en charge.

La querelle avait commencé après le déjeuner ; l'heure du dîner arriva sans qu'il eût été fait de part ni d'autre la moindre tentative de raccommodement. On se mit à table avec une contenance passablement embarrassée, mais bien résolu des deux côtés à ne point s'imposer l'humiliation d'une avance.

Édouard passa du premier au second service, et du second service au dessert, en conservant une physionomie imperturbablement sérieuse. Louise se fit un point d'honneur de manger comme si elle n'avait jamais eu de meilleures raisons de se trouver en appétit.

Cependant Édouard ne résista point à la tentation d'éprouver quelle avait été sur l'esprit de sa femme l'influence de toute une journée de méditation. Mais afin de ne point s'exposer, par une raideur déplacée, à perdre le fruit de cette première épreuve, il voulut bien dissimuler un moment l'autorité du mari sous la forme modeste d'un simple vœu.

— J'aurais, dit-il, le plus grand désir d'aller entendre ce soir à l'Opéra la musique du *Prophète*.

— C'est un désir facile à satisfaire, répondit Louise de son ton le plus sec.

— Si le ton n'est pas aimable, pensa Édouard, je constate du moins l'absence d'objections ; il y a du mieux.

— Que la forme soit insinuante ou impérative, pensa Louise, ce n'en est pas moins une volonté que mon mari s'est permis d'exprimer ; je ne plierai point.

Édouard reprit après un instant de silence :

— Quelle sera votre toilette, ce soir ?

— Celle que vous voyez ; ma mère me trouvera très bien comme je suis.

— Votre mère ! Je croyais qu'elle n'aimait point l'Opéra.

— Qui vous parle de l'Opéra ? Ce n'est point à l'Opéra, ce me semble, que j'ai l'habitude de rendre visite à ma mère.

— Ah ! c'est chez elle que vous comptez aller ?

— J'ai résolu de lui consacrer cette soirée.

— Cependant, madame...

— Je vous souhaite, monsieur, beaucoup de plaisir à l'Opéra.

Louise se leva de table, fit à son mari une grave révérence, et s'éloigna précipitamment. Elle ne se fût jamais pardonné d'avoir laissé couler en sa présence une seule des larmes de dépit qui perlaient sous ses longues paupières.

— C'est plus difficile que je ne pensais, se dit Édouard ; mais avec de la patience on fait des miracles ; je tâcherai de n'en pas manquer.

Louise trouva pour toute société chez sa mère quatre demi-siècles silencieusement assis autour d'une table de whist. Elle ne put s'empêcher de regretter un peu la musique de Meyerbeer ; mais elle se dit, en guise de consolation, qu'elle n'aurait au moins pas à se reprocher d'avoir laissé l'expérience incomplète ; que, pour assouplir le caractère de son mari, une seconde leçon serait probablement superflue, et qu'un pareil

succès valait bien quelques heures d'ennui. Ce qui contribuait surtout à lui faire prendre son mal en patience, c'était la persuasion où elle était qu'Édouard, bien loin d'avoir eu l'audace d'aller tout seul à l'Opéra, employait le même temps d'une façon plus triste à gémir et à se repentir, seul dans son cabinet.

Vers dix heures, Louise jugea que le châtement avait suffisamment duré. Cédant à un mouvement de compassion, elle prit congé de sa mère, refusa le bras d'un colonel en retraite, qui offrait de la reconduire, et monta dans une voiture de remise, afin d'arriver plus vite; elle était impatiente de voir la mine allongée et de recevoir les excuses du coupable; elle s'exhortait surtout à ne point pardonner avant d'avoir bien posé toutes ses conditions.

— Vous pouvez annoncer à monsieur que je suis rentrée, dit-elle à sa femme de chambre.

Celle-ci répondit :

— Monsieur est sorti et m'a chargée de prévenir madame qu'il ne serait point de retour avant minuit.

La stupéfaction de Louise ne peut se comparer qu'au mouvement de colère qui la suivit.

— Je ne lui pardonnerai jamais cette conduite ! s'écria-t-elle en arrachant plutôt qu'elle ne dénoua les rubans de son chapeau.

Elle oubliait en ce moment qu'on ne refuse de pardon qu'à ceux qui en demandent. Or, Édouard ne paraissait nullement être en disposition de s'humilier.

Minuit était sonné lorsqu'il rentra. Il avait partagé toute la soirée l'avis de ceux qui trouvent que les auteurs d'opéras en cinq actes abusent singulièrement des oreilles du public; mais reparaitre chez lui avant la fin du spectacle, quelle faute ! C'eût été compromettre par un signe de faiblesse les heureux résultats qu'il attendait.

Que de réflexions salutaires cette longue absence avait dû inspirer à sa femme ! comme elle avait dû être inquiète, et de quelle folle joie elle allait saluer son retour !

Dans cette douce illusion, il se dirigeait vers l'appartement commun.

— Doucement, monsieur, fit la femme de chambre, vous allez réveiller madame.

— Elle dort ?

— Depuis qu'elle est revenue de chez sa mère; voilà bientôt deux heures.

Ce fut au tour d'Édouard d'être stupéfait et furieux.

— Ah ! elle s'obstine à lutter ! Eh bien ! nous verrons qui de nous deux se lassera le premier.

Il y avait au fond de l'appartement une chambre d'ami destinée à recevoir les visiteurs et les parents de province. Édouard alla prendre possession de la chambre d'ami.

Le lendemain, au déjeuner, Louise regarda son mari avec un sourire d'une ironie provocante.

— Monsieur n'est pas rentré cette nuit ?

— Je vous demande pardon; mais vous dormiez si profondément que, dans la crainte de troubler votre sommeil, je me suis accommodé de l'appartement destiné aux visiteurs.

— C'est une heureuse idée que vous avez eue là.

— Vous trouvez ? Je tâcherai de mériter longtemps votre approbation, madame.

Le ressentiment et l'amour propre aidant, — deux conseillers ennemis de la justice et de la modération,

— la situation, à partir de ce moment, alla s'empirant chaque jour. Édouard et Louise, de plus en plus animés l'un contre l'autre, n'eurent bientôt d'autre souci, d'autre occupation que de se heurter, que de se froisser mutuellement. Dans leurs rares entretiens, ils avaient toujours sur les lèvres l'ironie et l'épigramme. Chaque action de l'un avait invariablement pour but de contrarier chez l'autre un goût, un désir, une habitude. Le bonheur et la paix étaient définitivement bannis du ménage.

Louise était un jour en visite chez une amie; il pleuvait. Pendant que ces dames devisaient dans le salon sur les modes et les spectacles, le maître de la maison rentra, suivi d'un jeune chien de Terre-Neuve dont la robe et les pattes étaient trempées d'eau et mouchetées de boue. Heureux de se voir à l'abri, l'animal commença par secouer sa robe, faisant rayonner autour de lui sur le tapis et sur les meubles une rosée d'une pureté plus que douteuse; puis il se mit à bondir joyeusement, gravant sur les robes de soie de sa maîtresse et de Louise l'empreinte de chaque caracole; enfin il alla se blottir sur un divan de velours bleu-céleste, entre deux oreillers dont il rongea la passementerie par manière de distraction.

De retour chez elle, Louise eut l'imprudence de raconter cette scène en présence de son mari, et de s'étonner qu'on pût prendre plaisir à se donner le désagrément d'un commensal aussi incommode. Cette observation ne fut point perdue pour Édouard, qui revint, le même soir, avec un chien de Terre-Neuve magnifique, répondant au nom de Tom.

Pendant un déjeuner que donnait Édouard à quelques amis, l'entretien tomba sur les instincts et les mœurs des animaux; chacun des convives exposait ses répugnances et ses préférences.

— Parmi les animaux que l'homme a domptés pour son utilité ou pour son agrément, dit Édouard, quand vint son tour d'émettre une opinion, le chat est celui qui m'inspire le plus d'antipathie. Il est égoïste, il est voleur, il est cruel; ses caresses ne sont point des marques d'affection : elles expriment des besoins; l'office n'a point de réduit à l'abri de ses déprédations. Lorsqu'il tient une souris entre ses griffes, quel jeu barbare ne se fait-il point de lui rendre une liberté trompeuse, pour se procurer le divertissement de courir sus et de la ressaisir, répétant vingt fois, trente fois ces alternatives de délivrance et de captivité, jusqu'à ce que, rassasié d'un si féroce plaisir, il se décide enfin à terminer d'un coup de dent l'agonie de sa victime ! Jamais le bourreau le plus raffiné n'imagina, pour un patient, une si horrible torture.

Après cette virulente sortie de son mari contre la gent féline, Louise ne pouvait se dispenser d'avoir un chat; elle choisit un superbe angora, qu'elle baptisa du nom de Raton.

A l'exemple de leurs maîtres, Tom et Raton ne vivaient pas dans une entente des plus cordiales. Louise, toujours prête à venir au secours de son favori, se montrait prodigue envers Tom de vertes corrections. Édouard, en reconnaissance, faisait largesse de coups de fouet à Raton, ce qui ne pouvait guère contribuer à aplanir les voies d'un rapprochement.

Dans le nombre des personnes que les liens de parenté ou leur position dans le monde obligeaient

Édouard et Louise de recevoir, il s'en trouvait que monsieur favorisait de son affection, tandis que pour les autres il ne ressentait que de l'éloignement; madame se fit un devoir d'être pour ces derniers libérale de gracieusetés, et de réserver toutes ses froideurs aux premiers.

Il est inutile d'ajouter que monsieur usa largement de repréailles à l'endroit des personnes que madame affectionnait ou détestait.

Édouard, d'une humeur naturellement gaie, avait une aversion prononcée pour les couleurs sombres, et par-dessus tout pour le noir, dont l'aspect ne suggérait à son esprit que des idées de tristesse et de deuil. Louise se prit subitement d'une belle passion pour le noir; elle porta des robes noires, des mantelets noirs, des châles noirs, des chapeaux noirs, des voiles noirs; on eût dit qu'elle avait perdu tous les membres de sa famille.

La réplique suivit de près.

Louise avait dit cent fois qu'elle ne troquerait point pour un palais son délicieux appartement de la rue de Rivoli. Édouard éprouva tout à coup pour cet appartement trop coquet, pour cette rue trop animée, un insurmontable dégoût. Pressé de se cloîtrer dans une retraite moins mondaine et plus conforme, disait-il, aux nouveaux penchants que venait de lui révéler la toilette de sa femme, il donna congé à son propriétaire, et n'attendit pas l'expiration du terme pour aller occuper un local inaccessible au soleil, dans une vieille et triste maison de la rue la plus déserte du Marais.

La table, terrain neutre jusqu'alors respecté, devint à son tour un commode champ de bataille pour ces deux puissances en état permanent d'hostilité. Si Édouard, grand amateur de gibier, rayait du menu les viandes blanches, Louise avait aussitôt pour les viandes blanches une prédilection marquée et proscrivait impitoyablement le gibier, dont l'odeur lui offensait les nerfs. Au milieu de ce conflit, grand était l'embarras de Rose, la cuisinière.

La musique même, en dépit de l'opinion prêtée par Molière au professeur de M. Jourdain, était impuissante à rétablir l'harmonie entre des volontés si divergentes. Cependant Édouard et Louise étaient également doués d'un sens musical très distingué; Thalberg avait appris à Louise à faire courir sur le clavier du piano ses doigts habiles et légers; Édouard cultivait l'instrument du grand Frédéric, et pouvait passer pour un des bons élèves de Tulous. Mais, par une conséquence inévitable de leur mutuelle disposition d'esprit, et au grand déplaisir des oreilles délicates du voisinage, à peine madame jouait-elle dans le ton de *sol*, que monsieur paraissait se prendre de prédilection pour le ton de *la*; et si monsieur s'avisait de se complaire dans le mélancolique mouvement d'un *adagio*, madame attaquait aussitôt, avec une impétuosité sans pareille, une des plus sautillantes polkas de son répertoire.

Ils vivaient ainsi depuis plus d'un mois, se renvoyant épigramme pour épigramme, procédé pour procédé, avec une telle émulation que l'escarmouche la plus insignifiante menaçait d'atteindre les proportions d'une bataille, et que le moindre nuage paraissait toujours gros d'une tempête. Le vase était plein; il devait suffire, pour le faire déborder, de la goutte d'eau du proverbe: elle ne se fit pas attendre.

II.

Un matin, Édouard, au moment de sortir pour se rendre au palais, aperçut Raton nonchalamment couché sur les dossiers qu'il devait emporter à l'audience. Permis à Tom de prendre une telle liberté; mais, de la part de Raton, c'était une irrévérence qu'on ne pouvait châtier trop sévèrement. L'indiscret angora, vigoureusement saisi par le cou, alla décrire, dans toute la largeur du salon, une courbe dont l'extrémité rencontra sur la cheminée un très beau vase en porcelaine de Saxe. Ce vase était un cadeau que Louise avait reçu tout récemment à l'occasion de sa fête; elle y tenait d'autant plus qu'il lui venait de sa meilleure amie de pension. Attirée par le bruit, elle n'eut pas de peine à reconnaître le vrai coupable dans son mari, dont cet accident avait doublé la fureur.

— Vous m'avez appris, monsieur, à ne plus m'étonner de rien, dit-elle en ramassant les précieux débris.

— Eh! madame, prenez-vous-en à cette maladroite bête, que je trouve étendue sur mes papiers, que j'envoie chercher en l'air un autre canapé, et qui va stupidement s'abattre sur ce vase que, certes, je n'avais point visé.

— Cette maladroite bête n'a fait que vous épargner l'initiative d'une galanterie dont vous n'eussiez pas manqué de me ménager, un de ces jours, la surprise.

— J'admire votre perspicacité vraiment merveilleuse, et surtout la grande amabilité de vos suppositions.

— Mes suppositions d'aujourd'hui n'ont rien de forcé, si je me reporte à mes souvenirs d'hier.

— Il est fâcheux que votre mémoire, en ce qui concerne vos procédés à mon égard, ne vous serve pas aussi bien.

— Mes procédés ne sont, en raison des vôtres, que de bien faibles repréailles.

— Vous jouez à ravir le rôle de victime.

— On ne vous contestera point la palme dans celui de tyran.

— Mon Dieu! quand la tyrannie pèse si fort...

— L'esclave se soustrait au joug; n'est-ce pas ce que vous voulez dire, monsieur?

— En tout cas, rien de plus facile; les maris, pour appuyer ce pouvoir absolu qui fait tant crier les femmes, n'ont point de Bastille à leur disposition.

— S'ils en avaient, la plupart s'empresseraient d'en ouvrir les portes toutes grandes, à la seule condition de ne plus entendre parler de leurs prisonnières.

— Cette opinion pourrait bien n'être pas trop déraisonnable.

— Aussi ai-je songé sérieusement à contenter votre secret désir.

— En vérité? vous ne m'avez point habitué à de pareilles prévenances.

— Ma mère m'a déjà offert un asile.

— Ah! vous êtes femme de précaution.

— Et d'exécution.

— Quand vous voudrez.

— Ce sera dès ce soir, monsieur.

— Le plus tôt sera le mieux, madame.

La querelle en était là quand la femme de chambre accourut:

— Madame, voilà le docteur!

Louise, indisposée depuis quelques jours, avait donné ordre de faire venir son médecin.

De toutes les brouilles du jeune ménage, aucune encore n'avait été poussée si loin. Édouard salua le docteur, et sortit après avoir lancé un regard de superbe dédain à sa femme, qui ne demeura pas en reste avec lui.

Que se passa-t-il entre Louise et son médecin? Rien que de très ordinaire. Le docte et grave personnage interrogea le pouls de la malade, s'informa de son appétit, de son régime, de la disposition habituelle de son esprit; puis, ayant établi en quelques mots son diagnostic, il signa une toute bénigne ordonnance et se retira. Cependant, à peine avait-il pris congé de Louise, qu'elle s'était laissée retomber sur son fauteuil, immobile et pensive. Bientôt deux torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Suis-je assez malheureuse! s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir.

Mais ce désespoir ne fut pas de longue durée; peu à peu son front se rasséréna; le sourire reparut sur ses lèvres; ses joues, un moment décolorées, reprirent tout leur éclat; un rayon de joie brilla même dans son regard.

— Oui, fit-elle avec exaltation, c'est un devoir sacré; je saurai l'accomplir.

Et presque aussitôt elle ajouta :

— Un devoir! Je veux en faire un plaisir; je veux y trouver mon bonheur.

A cette agitation succéda le calme d'une douce rêverie; il fallait que le sujet de cette rêverie fût d'un intérêt bien puissant, Louise oublia de se coucher.

Elle n'alla point non plus chez sa mère, comme elle en avait menacé son mari.

Édouard, de son côté, ne passa pas une nuit des plus tranquilles. S'il était convaincu de son droit, au fond il n'avait pas une égale assurance d'avoir raison dans la forme.

— Peut-être, pensait-il, ai-je été provoquant au delà des bienséances. C'est toujours un devoir pour le fort d'user de ménagement envers le faible. Je pouvais, sans rien céder de mes prérogatives, employer dès le début un ton plus modéré, des expressions plus conciliantes, persuader et non commander, dorer la chaîne au lieu d'en montrer le fer. Et puis n'ai-je point poussé jusqu'à l'exagération les conséquences de mon droit? Arbitre souverain dans les occasions sérieuses, ne devais-je point adoucir les effets de cette supériorité en montrant que, dans les petites choses, je savais être de facile composition. J'ai eu des torts, il faut bien le reconnaître, et des torts irréparables: car, au point de vue où nous sommes arrivés, il est impossible que je revienne sur mes pas. Il me suffirait sans doute d'une démarche, d'une parole de regret pour empêcher un éclat que je déplore; mais, dans cette démarche, Louise ne verrait que le triomphe de ses principes; mais cette parole, si je la prononçais, serait mon abdication. Il est donc inutile de regarder en arrière; le mal est fait, il est sans remède, subissons-le avec fermeté et philosophie.

On peut juger quelle fut la surprise d'Édouard quand, le lendemain, à l'heure du déjeuner, il vit Louise reprendre à table sa place habituelle.

En vain il chercha dans sa physionomie quelques traces de la colère qui l'avait animée la veille: elle

avait le visage parfaitement calme; seulement, ses traits étaient pâles. Édouard, attribuant à une indisposition ce qui était la suite naturelle d'une nuit sans sommeil, ne crut pas pouvoir se dispenser de faire à sa femme la politesse de cette question banale:

— Vous êtes souffrante, madame?

— Je l'ai été, répondit Louise; à présent, je me crois guérie.

Le son de sa voix était d'une douceur extrême. Édouard en fut tout saisi d'étonnement.

Vers la fin du repas, Louise dit à Rose:

— C'était hier l'ouverture de la chasse: tâchez de vous procurer des bécassines; vous les accommoderez pour le dîner.

La cuisinière se fit répéter un ordre qu'elle croyait avoir mal compris.

— Mais, objecta-t-elle, n'ai-je pas entendu dire à madame qu'elle avait pour les bécassines une réputation invincible?

— Mon mari les aime, cela suffit.

Édouard jugea la chose trop peu importante en elle-même pour demander l'explication de ce revirement imprévu; mais il ne put s'empêcher de remarquer que le projet de séparation qui devait s'effectuer la veille paraissait au moins ajourné, que sa femme lui faisait une concession, la première depuis qu'ils étaient mariés, et que, pendant toute la durée du déjeuner, elle n'avait eu pour lui ni regard menaçant, ni parole amère, ni mordante épigramme.

— Puisque nous avons des bécassines à dîner, fit-il avec un air de bonne humeur, vous devriez, Louise, inviter votre oncle Joseph à venir en prendre sa part.

L'oncle Joseph était un de ceux sur qui monsieur vengeait le plus souvent ses amis des mauvais procédés de madame.

Édouard avait donc répondu à la prévenance de Louise par une autre prévenance; cependant il se tenait sur ses gardes.

— Les femmes sont adroites, pensait-il; ce qu'elles ne réussissent point à emporter de force, elles essayent de l'obtenir par la ruse. Qui sait si cette déférence inattendue n'est point une amorse à ma générosité? Peut-être espère-t-on m'entraîner, par la reconnaissance, sur cette pente rapide des concessions qu'il est impossible de remonter lorsqu'on l'a une fois descendue. Loin de moi sans doute la pensée d'opposer à une riante figure un visage rébarbatif; mais on peut se dérider le front sans pour cela être obligé de faire acte de faiblesse, et j'aurai soin de ne me point départir d'une fermeté non moins nécessaire que prudente.

Ainsi se trouvèrent suspendues les hostilités entre Édouard et Louise; tous deux paraissaient mettre la plus grande attention, l'un de parti pris, l'autre par réciprocité, à s'interdire les allusions fâcheuses, les réflexions déplaisantes, les expressions agressives; mais, comme ils avaient perdu l'habitude de se dire des choses aimables, celles-ci ne vinrent pas en abondance, et plus d'une fois la conversation tourna court.

Ce n'était pas, on le voit, tout à fait la paix; c'était seulement une de ces trêves qui la préparent, et pendant lesquelles les soldats des deux camps, sans se serrer encore la main, se contentent de se saluer.

La journée avait trop bien commencé pour finir mal. Édouard, dans un de ces moments de retour où

En matin, Édouard, au moment de se lever, se sentit indisposé. Il se leva cependant, et se rendit à son bureau. Mais à peine y fut-il assis, qu'il se sentit de plus en plus malade. Il se leva alors, et se rendit dans sa chambre. Là, il se coucha, et se sentit de plus en plus souffrant. Il appela son valet, et lui dit qu'il avait besoin de son médecin. Le valet alla chercher le docteur, qui vint aussitôt. Le docteur examina Édouard, et lui dit qu'il avait une fièvre. Il lui prescrivit un repos absolu, et lui donna quelques médicaments. Édouard se coucha, et se sentit de plus en plus malade. Il se leva cependant, et se rendit dans sa chambre. Là, il se coucha, et se sentit de plus en plus souffrant. Il appela son valet, et lui dit qu'il avait besoin de son médecin. Le valet alla chercher le docteur, qui vint aussitôt. Le docteur examina Édouard, et lui dit qu'il avait une fièvre. Il lui prescrivit un repos absolu, et lui donna quelques médicaments. Édouard se coucha, et se sentit de plus en plus malade.

l'on se fait à soi-même sa confession, se rappela le voyage aérien du malheureux Raton; il en conçut un remords sincère, et chercha des yeux l'angora afin de se mettre en paix avec sa conscience, en lui accordant au moins l'indemnité d'une caresse; mais Raton n'était ni sur le tapis, ni sur le divan, ni même sur les dossiers qui avaient été le point de départ de son saut périlleux.

— Où donc est allé se cacher ce pauvre Raton? demanda-t-il à la femme de chambre.

— Raton n'est plus ici, monsieur; je l'ai porté ce matin à la mère de madame, à qui madame en a fait présent.

Raton, l'antipathie de monsieur, la prédilection de madame, le prétexte de tant de brouilleries, Raton était banni du logis!

La chose parut à Édouard si extraordinaire, si incompréhensible, qu'il se la fit répéter plusieurs fois avant d'y croire.

Invité par Louise, à la recommandation d'Édouard, l'oncle Joseph ne pouvait guère se dispenser de répondre par une acceptation. Ce ne fut pas toutefois sans une certaine répugnance qu'il se rendit aux instances pressantes de sa nièce. L'accueil qu'il recevait dans la maison Laverny, où il allait le plus rarement possible, était peu fait pour le tenter: pendant tout le temps que duraient ses visites, la verve épi-

grammatique d'Édouard ne tarissait point à son sujet, et Tom ne cessait de lui montrer les dents, jaloux de mettre sa pantomime à l'unisson des sentiments de son maître. Or l'oncle Joseph était un excellent homme, vivant en crainte des sarcasmes et des morsures.

Grande fut donc sa surprise lorsque, à son entrée dans le salon, il vit Édouard venir à sa rencontre avec un sourire de bon aloi, lui serrer cordialement la main, et ne trouver que de bonnes choses à lui dire.

Un autre sujet d'étonnement lui était réservé, peut-être plus agréable encore. Tom, le hargneux Tom, ne vint pas saluer son apparition du grognement accoutumé.

— Est-ce que vous avez enfermé Tom? demanda à son neveu l'oncle Joseph émerveillé.

— J'ai fait mieux, répondit Édouard: à l'audience d'aujourd'hui, le conseiller Daniel m'a tant félicité de l'avantage de posséder un chien aussi beau que Tom, et m'a paru le convoiter d'une ardeur si vive, qu'à mon retour je me suis empressé de lui envoyer l'objet de son admiration, joyeux de trouver cette occasion de me défaire d'une bête incommode qui mordait mes amis et qui déplaisait à ma femme.

MOLÉRI.

(La fin au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

La Galté tient un grand succès. Ce succès-là s'appelle l'*Aveugle*. C'est l'histoire d'un honnête garçon accusé de vol et contre lequel toutes les apparences déposent. Or voilà, pour comble de malheur, que ce pauvre diable devient aveugle et qu'il a pour persécuteur, qui? le voleur, le vrai voleur, qui lui vole son honneur, sa famille, et qui prétend même lui voler jusqu'à sa femme. Heureusement qu'il se trouve-là un brave homme de médecin, bossu (pourquoi bossu? C'est le secret des auteurs), qui lui rend tout ce que le scélérat veut lui prendre, et sa femme par dessus le marché.

Tout cela est développé, détaillé, disposé avec un tact, un savoir-faire, une habileté où se révèle l'art consommé de deux *charpentiers* émérites. En effet, la pièce est de MM. Anicet Bourgeois et d'Ennery.

Or, il se trouve (tout arrive, comme disait M. de Talleyrand) qu'un M. Hugelmann, dont personne n'avait jamais ouï parler, avait eu avant ces messieurs l'idée de la susdite pièce, et qu'il en avait même confié le manuscrit à M. Hostein, le directeur de la Galté. *Indè* plagiat, c'est évident. M. Hostein a communiqué le manuscrit à M. d'Ennery.

Mais, d'autre part, voici qu'intervient au procès un second réclamat, qui se dit également auteur d'un *Aveugle* dont il aurait lui-même remis le manuscrit à M. d'Ennery en personne.

Que va-t-il sortir, s'il vous plaît, de cette double complication? M. d'Ennery aura-t-il plagié M. Hugelmann ou M. Arsène de Cey? ou bien est-ce M. Hugelmann qui a plagié M. de Cey? à moins que ce ne soit M. de Cey qui ait plagié M. Hugelmann.

Le curieux, c'est qu'il y a dans cette piquante affaire un troisième plagé qui ne dit mot, mais n'en pense pas moins, et celui-là, c'est le père de *Valérie* et de *Eclair*, c'est M. Scribe, auquel les auteurs de l'*Aveugle* ont emprunté leurs effets les plus applaudis. Ce qui prouve, soit dit en passant, que M. Scribe est assez riche pour ne pas crier au voleur!

Laferrière est toujours la coqueluche du boulevard du Temple. C'est le premier comédien du monde depuis la Galiote jusqu'au Château-d'Eau.

Mais un plus grand comédien que lui, c'est M. Hume, le Cagliostro, le Saint-Germain du nouveau monde. M. Hume est venu tout exprès d'Amérique pour faire pâmer de terreur le beau monde parisien. Figurez-vous que ce M. Hume est un *médium* de premier ordre, c'est-à-dire qu'il entretient avec les esprits un commerce dont la seule idée suffit pour donner la chair de poule. A sa voix les esprits jonglent avec des tables, font le sabbat dans les murs, escamotent le mouchoir, pressent la main aux dames, les embrassent et leur dénouent leurs jarrettières; toutes choses pour lesquelles il n'est pas absolument besoin d'évoquer les esprits de l'autre monde. A Dieu ne plaise que je mette en doute le pouvoir surnaturel de M. Hume, pouvoir vérifié et garanti par des gens dignes de confiance; mais enfin, il me semble, puisque ce M. Hume exerce sur le monde invisible et tout puissant une omnipotence si merveilleuse, il y aurait, dans l'intérêt de l'humanité, quelque chose de plus utile à faire que de la fantasmagorie; ce serait, par exemple, de trouver un antidote contre la rage et un remède contre l'oïdium.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les toilettes sont toujours vaporeuses et charmantes. On voit une foule de robes en étoffes légères, telles que : jaconas imprimé, piqué, soie grenadine, barège, tissus de fantaisie, sur lesquelles on met de grandes basquines ou, pour mieux dire, des pardessus en taffetas noir, garnis de petites ruches en ruban ou de galon moiré.

Les manches sont coupées carrément et fendues tout du long sous le bras. On les garnit de même que la jupe.

Ce genre de vêtement fait fureur, il peut dispenser du mantelet ou du châle, et sa vogue est telle qu'on l'exécute souvent en étoffe pareille à celle de la robe. Seulement alors les manches restent fermées. Elles se taillent sur le patron des manches pagodes, on peut y faire un lacé de velours ou de galon moiré.

Tous les corsages des robes de ville restent montants. Ceux des robes de cérémonie ou de soirée se font décolletés.

Les petits fichus de fantaisie à pans sont toujours très en faveur.

Les volants, les doubles jupes et les quilles règnent ensemble.

Si l'on ne veut rien de tout cela, on pose, à hauteur des hanches sur la robe, un gros bouillonné à deux têtes ou bien une ruche de ruban, si la robe est en étoffe de soie.

Les volants sont plus habillés que le reste.

On fait beaucoup de robes blanches en organdi ou en tarlatane pour toilette du soir, que l'on garnit de petits volants tuyautés.

Ces volants ont un ourlet large d'un doigt.

Les corsages de ces robes sont décolletés. On y pose une berthe composée de deux rangées de garnitures semblables.

Les manches sont très courtes. On y met un volant qui, dépassant ceux de la berthe, fait qu'elle a trois rangs sur le bras.

Toutes les robes en étoffe dite *grisaille*, et celles à carreaux noirs et blancs, soit en popeline, soit en taffetas, se garnissent à quilles. On pose, de chaque côté, de larges bandes de velours droites ou bien formant quadrillé. Il y en a auxquelles les bandes sont placées en échelle. Le corsage ou la basquine doivent être ornés dans le même genre.

Jamais les objets de lingerie n'ont eu plus d'élégance ; j'ai vu hier, chez madame Colas, une *matinée* ravissante en mousseline brodée fond semé de pois.

La basquine formait pardessus et descendait jusqu'aux genoux. Elle était garnie d'un haut volant festonné à petites crêtes, surmonté d'un bouillonné dans lequel passait un ruban mauve.

Sur le corsage, un bouillonné semblable était posé en manière de bretelles.

Les manches avaient deux volants surmontés de bouillonnés.

A la jupe un haut volant, avec bouillonné traversé de ruban mauve, montait jusqu'aux genoux et se trouvait ainsi rejoindre la garniture de la basquine, ce qui figurait deux volants.

J'ai remarqué aussi, chez madame Colas, des petits

bonnets délicieux, composés de mousseline rose et de mousseline blanche. Cela est frais comme une feuille de rose.

Madame Colas s'est fait une réputation particulière pour la grâce et la distinction de ses petits bonnets. A part ceux du matin et de négligé d'intérieur, il y en a de fort jolis pour toilette du soir, élégamment ornés de blonde, de fleurs et de ruban.

Ils restent petits, en général, et avancent peu sur le front ; cela est jeune et coquet. Les grands bonnets, comme les grands chapeaux, vieillissent et coiffent mal.

On porte des cols à barbes, et ce genre aura surtout une grande vogue cet hiver. Ces cols se composent de riches broderies ou d'entre-deux de dentelle, il s'en fait même entièrement en point de Bruxelles. Les pans croisent sur la poitrine et couvrent ainsi le devant du corsage, car ils descendent assez bas, jusqu'à la ceinture à peu près.

Les sous-manches conservent leur aristocratique élégance. On les fait encore à gros bouillonnés et volants de dentelle, illustrés de bouclettes en ruban.

Celles du matin sont en jaconas brodé en couleur. Le col doit être semblable. Ce genre nouveau est charmant et d'une extrême fraîcheur.

Les sous-manches de demi-toilette ne se composent souvent que d'un énorme bouffant, fermé du bas par un poignet bouillonné, dans lequel passe un ruban.

On continue à porter des canezous de mousseline blanche, unie ou brodée.

Viennent ensuite les fichus à pans ; les canezous noirs en tulle zébré de velours ; les petits fichus à pans du même genre, puis les grandes basquines brodées.

On porte aussi des robes brodées, pour toilette du soir ou bal d'été, aux villes de bains.

On les garnit de volants festonnés à crêtes ou bien ourlés, avec un ruban posé à plat dans l'ourlet.

Le corsage de ces robes est décolleté. On pose dessus un fichu en mousseline pareille à la robe, à pans et orné comme la jupe.

Devant le fichu, on met un gros chou de ruban à longs pans.

A la taille, le corsage étant rond, une petite ceinture à boucle ou une ceinture en ruban large à longs pans nouée du côté gauche.

On peut encore faire ces robes à double jupe, simplement ornées d'un gros bouillonné dans lequel passe de même un ruban.

J'ai vu aussi une robe de ce genre ayant des quilles posées en losanges sur les côtés, ces quilles étaient formées de petites ruches de ruban rose. Il y en avait de même au bas des deux jupes ; c'était une robe de jeune fille. Cela m'a paru très frais et avait un cachet tout à fait Pompadour.

La coiffure qui devait être portée avec cette robe, était une couronne de marguerites roses et blanches. Elle sortait du beau magasin de madame Tilman, où l'on voit éclore chaque jour des merveilles qu'on ne se lasse jamais d'admirer.

Madame Tilman excelle dans l'art de faire des fleurs et de monter les coiffures. Sa maison est une de celles les plus en renom de Paris, et elle expédie ses fraîches et suaves créations dans tous les pays du monde. Avant que de ceindre la couronne impériale, Sa Majesté l'Impératrice Eugénie portait déjà, sur sa jolie tête, les guirlandes de madame Tilman, et Sa Majesté la reine d'Angleterre, apprê-

ciant aussi le talent de notre gracieuse et habile fleuriste, a daigné la breveter et l'honore souvent de commandes importantes.

Ce qui prouve que le génie sait trouver sa place partout.

Quand je parle de fleurs, je songe de suite aux chapeaux. Il n'est pas question de formes nouvelles, bien entendu, mais je veux vous désigner quelques charmants modèles de madame *Alexandrine*, d'abord :

Un chapeau de dentelle blanche application de Bruxelles. Sur le pied de chaque rang de dentelle il y a un rouleau de taffetas bouton d'or. La forme est fuyante, la dentelle semble flotter sur le cou. Pour ornement, marabouts blancs panachés de jaune bouton d'or. Dans l'intérieur du chapeau des branches de boutons d'or se mêlent au tour de blonde.

Ce chapeau est à la fois riche et distingué.

Deuxième modèle :

Chapeau de crêpe vert brodé. Cache-peigne en marabouts panachés, verts et blancs. Deux belles blondes renversées sur la passe. Dans l'intérieur, des petites boules de neige roses.

Troisième modèle :

Chapeau de paille d'Italie, semé de coquelicots et de fleurs de paille, mais quelles fleurs ! on ne peut en voir de semblables ailleurs que chez madame *Alexandrine*, car c'est une nouveauté qui est sa propriété exclusive.

Bavolet haut, plissé ; dans les plis, des fleurs.

A droite, sous la passe, des coquelicots ; à gauche, une bouclette de velours noir à longs bouts.

Certes, voilà un chapeau d'une grande simplicité, mais sa grâce ne peut se décrire. Il est d'une coupe pleine de distinction. Ce n'est plus ce que l'on rencontre vulgairement ; c'est le chapeau de la vraie grande dame, et l'on devinera tout d'abord, en le voyant, qu'il sort d'une maison hors ligne, et porte le cachet de suprême bon goût reconnu depuis longtemps aux modes de madame *Alexandrine*.

Je citerai aussi deux coiffures.

La première est en velours noir, il s'y mêle des boules de neige roses et blanches. De longs pans de velours flottent sur les épaules ; rien de plus charmant.

La seconde se nomme la *coiffure Cérés*. Elle est en fleurs de paille, formant diadème devant. Des flots de ruban rose de Chine et bleu semblable s'échappent derrière et retombent aussi en longs pans, qui flottent poétiquement au caprice du vent.

Cette coiffure est d'un effet indescriptible, et pour peu que ce soit une beauté de *fine race* qui la porte, elle lui donnera un vrai cachet de majesté.

Je n'ai rien dit des étoffes de soie, il n'y a point de nouveautés ; mais que pourrait-on imaginer de mieux que ce qui existe ? Voyez les splendides tissus étalés dans la maison Gagelin-Opigez : est-il possible de créer des choses plus merveilleuses ? on ne le croirait pas, et pourtant je suis sûre que la saison prochaine verra éclore encore quelques somptuosités nouvelles. C'est que le génie industriel ne se repose jamais, que la mode lui dit comme au Juif errant : Marche ! marche toujours ! et qu'il s'élançe sans cesse en effet dans la voie du progrès.

La maison Gagelin, qui a créé, on le sait, au sein de ses vastes magasins des salons spécialement consacrés à la couture, vient de faire plusieurs toilettes magnifiques pour de riches mariages. J'aurais voulu pouvoir vous les décrire toutes ; mais je suis arrivée trop tard, plusieurs d'entre elles étaient déjà remises à leur destination. Je n'en ai vu que deux, les voici :

Une robe en moire antique blanche ; jupe ample, longue, faisant la traîne derrière. De chaque côté, montant de dentelle application de Bruxelles, encadrés dans des broderies en jais blanc.

Le corsage et la jupe tenaient ensemble. A la taille,

la jupe était plissée à plis plats jusque sous les bras, puis en tournant derrière, à gros plis doubles.

Les manches se composaient d'un bouffant de moire, suivi d'un double volant de dentelle.

Sur le corsage, une berthe en dentelle, surmontée de broderie en jais.

Robe de visite.

Fond bleu de ciel, trois volants, avec guirlandes de roses.

Corsage montant à basquine,

Manches à trois volants.

Je dois vous dire, à propos de robes, que le beau magasin de la *Ville de Lyon*, qui est un des plus renommés pour la passementerie et les rubans, prépare des choses nouvelles et très jolies pour garniture de confections et de robes d'hiver.

Nous vous signalons de nouveau cette importante maison, en la recommandant particulièrement.

Nous vous tiendrons, du reste, exactement au courant de ce qu'elle fera paraître.

MM. *Ransons* et *Yves*, qui en sont devenus récemment propriétaires, suivent dignement les traces de leur prédécesseur M. *Audoyer*, et ne négligent rien pour conserver leur brillante clientèle.

En visitant, comme d'habitude, pour me renseigner, les sanctuaires privilégiés où la mode étale ses magnificences, je suis entrée au magasin du *Persan*. Là j'ai vu de véritables trésors en cachemires et en dentelles de toutes sortes, depuis les plus simples jusqu'aux plus riches, et je signale à nos élégantes d'abord quatre cachemires des Indes d'une intraduisible beauté. Le premier, fond vert ; le second, fond blanc, destiné à une corbeille de mariage ; le troisième fond bleu de ciel ; le quatrième, encadré d'une haute et superbe galerie de palmes, puis ayant dans le milieu un médaillon ravissant, comme dessin et assemblage de couleurs.

En fait de dentelles, à part de fort beaux volants, je citerai deux châles : l'un est une pointe simple, dont le dessin s'étale gracieusement en éventail derrière ; l'autre est double, il est couvert de fleurs. Autour des bouquets semés dans le fond, il se trouve des espèces de palmes qui serpentent gracieusement.

Ce châle est ce que l'on peut voir de plus admirable.

A vous toutes, mesdames, et surtout aux belles voyageuses, qui ne trouveront pas en province les mêmes ressources pour leurs achats que dans notre capitale, je recommande la maison de parfumerie de M. *Legrand*, breveté de S. M. l'empereur des Français et de plusieurs cours étrangères. Vous y trouverez, outre les parfums les plus exquis, des recettes merveilleuses pour la conservation de votre beauté, soit en crèmes, soit en eaux de toilettes ; puis, le fameux *baume de tannin*, qui arrête la chute des cheveux ; enfin, d'élégants éventails pour combattre la chaleur trop vive qui pourrait allanguir vos doux yeux.

Madame Juliette LORMEAU.

GRAVURE DE MODES N° 504.

TOILETTE HABILÉE. — Coiffure en roses et dentelles noires, formant cache-peigne. Un petit fond en dentelle à bords écaillés renferme le nœud des cheveux. Une couronne de roses entoure le fond. La dentelle déborde et retombe un peu sur le col.

Robe en taffetas rose à disposition, composée de médaillons fond blanc, avec un bouquet broché noir sur blanc et un broché à effets satinés rose sur rose entourant chaque médaillon. Garniture en dentelle noire. Nœuds roses à rayures noires.

Corsage décolleté carré, bordé d'une bande à disposition large de 4 centimètres, et garni d'une petite dentelle noire remontant sur la chemisette. Taille ronde un peu busquée. Trois nœuds sur le devant, celui de la taille ayant les bouts plus longs qu'aux deux

autres. Basques ayant un peu d'ampleur, mais sans plis formés, garnies d'une dentelle de 12 à 14 centimètres, légèrement soutenue; le bord de la basque est orné de médaillons et découpé un peu en écailles en suivant la forme de l'ornement.

La manche est garnie d'un jockey un peu en pointe sur le côté, ayant un rang de petite disposition et bordé d'une petite dentelle; elle a 22 à 24 centimètres de longueur devant et fendue sur une hauteur de 12 centimètres, derrière elle a 36 à 38 centimètres; elle ne forme aucun pli dans le haut. Une dentelle de 7 centimètres la prolonge.

Jupe à sept lés, avec trois volants de six, six et demi et sept lés; chaque volant ayant une disposition et une dentelle comme à la manche.

Chemisette en mousseline blanche à petits plis, ayant la forme du corsagé et garnie d'une haute dentelle montante et plate.

Sous-manches en mousseline bouffante, avec une dentelle.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en paille de riz, orné de velours bleu ciel, de bluets (bleu ciel) et de blonde blanche.

Ce chapeau, forme Paméla, est bordé d'un velours, sur une largeur de 3 centimètres, qui contourne la passe et le bavolet.

Un liseré de velours marque le pied de la passe et un autre le tour de la calotte.

Un cordon de bluets part de la passe, descend vers la calotte, revient vers le creux de la passe et retourne en suivant le bavolet.

Une blonde à dents, d'un dessin léger, retombe tout autour.

La fausse passe est en tulle apprêt, avec un bord en taffetas et des ruches en blonde, avec une petite touffe de bluets dans le bas et un petit nœud en dessous entre les deux passes.

Des bluets garnissent le bandeau.

Brides en taffetas blanc et bleu.

Robe en mousseline blanche, brodée au crochet, avec ceinture en ruban blanc et bleu.

Petit fichu en tulle point d'esprit noir, garni de velours zéro et de dentelles noires.

La robe est décolletée à la vierge, froncée devant et derrière dans un poignet brodé et à la taille.

La manche est composée d'un jockey brodé, d'un bouffant et d'un volant brodé partant de dessous le bouffant.

La jupe est garnie de trois volants; le premier partant à 3 centimètres au-dessous de la ceinture, qui est en ruban blanc et bleu, noué devant et à longs bouts.

Le fichu croise devant au-dessus de la ceinture, et derrière il forme comme une pèlerine à pointe. Le corps est en tulle noir à pois. Il est garni en haut de deux petits velours cousus sur une petite dentelle et ensuite de trois velours à plat sur le tulle. Au bas, il y a quatre petits velours et une dentelle de 3 centimètres formant garniture. Les ornements viennent se réunir très étroits dans le bas et de chaque côté retombe un pan, dont le fond en tulle est garni de deux petits velours avec une petite dentelle, et bordé d'une dentelle comme au corps du fichu.

MAISONS CITÉES.

Alexandrine, rue d'Antin, 44. Modes et Parures.

Colas, rue Vivienne, 47. Lingerie.

Gagelin, rue Richelieu, 83. Hautes nouveautés, Confections, Trouseaux.

Legrand, rue Saint-Honoré, 349. Parfumerie, fournisseur de Sa Majesté l'Empereur.

Le Persan, rue Richelieu, 78. Cachemires et Dentelles.

Ransons et Yves (A LA VILLE DE LYON), rue de la Chaussée-d'Antin, 6. Merceries et Rubans.

Tilman, rue Richelieu, 104. Fleurs et Coiffures.

BLUETTES ET BOUTADES,

.. Ce que le temps apporte d'expérience ne vaut pas ce qu'il emporte d'illusions.

.. Un succès ne nous donne jamais une bonne opinion de nous-mêmes: il la confirme.

.. Il y a des gens qui n'ont d'esprit que pour réparer leurs sottises.

.. Quand nos amis vivent, nous voyons les qualités qui leur manquent; s'ils meurent, nous nous souvenons de celles qu'ils avaient.

.. On peut soulager la misère du pauvre; celle de l'avare, jamais.

J. PETIT-SENN.

SALON DE 1857.

Le remaniement presque complet de l'Exposition nous permet de réparer aujourd'hui quelques oublis bien involontaires, mais inévitables au milieu de l'immense confusion de 2715 toiles, rangées sans aucun ordre, autre que celui du parallélisme des bordures. Système absurde qui dissémine dans dix salles les dix tableaux d'un même peintre, et rend l'étude consciencieuse de l'œuvre de chaque individu la tâche la plus laborieuse qu'on puisse imaginer.

M. J.-A. Beaucé dont nous avons déjà précédemment cité avec éloges l'*Assaut de Zaatcha*, a encore une autre toile pleine d'entrain et de mouvement. C'est une épisode de la guerre de Crimée. Des officiers d'une compagnie de *Francs tireurs* ont été surpris par le jour dans un poste avancé. Une bombe vient tomber sur le flanc gauche du retranchement, culbute dans la neige et tue plusieurs hommes, et interrompt brutalement le repas modeste commencé avec la philosophie du soldat. Les têtes, qui sont autant de portraits, ont beaucoup d'énergie et la couleur est juste et vigoureuse.

Mademoiselle Lecran a envoyé le *Sommeil de Jésus* et la *Veillée*, un petit poème de bonheur intime. Dans un grand atelier, aux murs duquel pendent des esquisses, une jeune femme lit à la lueur de la lampe, le coude appuyé sur la table, et près d'elle est une autre personne, sa mère sans doute, qui l'écoute en travaillant à une broderie. Rien d'aussi tranquille et doux que cet intérieur d'artiste.

Près des *miniatures* de madame Herbelin, qui ont toujours un grand attrait de couleur, mais dont le dessin devient lâché et l'expression maniérée, M. Maxime David a exposé neuf *miniatures* très remarquables. Celui de *Mirza Ferruck-Khan*, l'ambassadeur persan, est très pittoresque, et celui du *Maréchal Bosquet* nous a paru fort ressemblant. Les *miniatures* de M. Maxime David se distinguent par leur grandeur, assez rare dans ce genre de peinture, un dessin très large, et un grand goût dans l'ajustement des costumes. A en juger par celle du maréchal Bosquet, leur ressemblance doit être parfaite, ce qui est déjà une bien grande qualité.

Quoique ces deux petits tableaux soient excellents l'un et l'autre, nous préférons la *Jeune fille tricotant* de mademoiselle Fougère à celui qu'elle intitule un *Regard vers la ville*, et dont l'intention est un peu confuse. Mais son portrait de la *Sœur Rosalie* est digne d'éloges en tous points. Il est d'une ressemblance complète, et nous n'entendons pas seulement par là celle des traits, qui se réussit facilement, mais la ressemblance morale qui est le privilège des peintres de talent et de cœur. On lit sur cette figure fine, douce et grave, toute une vie de charité, d'oubli de soi-même, d'indulgence pour toutes les misères. C'est ainsi qu'on peint les portraits, quand on veut laisser le souvenir de la vertu revêtue d'une forme humaine.



Paysages.

S'il est à notre époque une école qui ne procède d'aucune autre, c'est assurément celle de nos paysagistes, et M. Théodore Rousseau, qui a la gloire de l'avoir ouverte, en reste incontestablement le maître le plus illustre. Après avoir longtemps cherché, mais avec une franchise rude et sans concessions, dans les procédés de palette la réalisation de son sentiment, M. Th. Rousseau est arrivé depuis quelques années à ce faire large et simple, cette entente de l'effet, ce choix exquis des détails, cette vue grande de l'ensemble, cette composition grandiose qui est le signe des maîtres. Nous voudrions pouvoir décrire au lecteur toute son exposition, dont chaque morceau dévoile une de ses brillantes qualités. Nous ne pouvons le faire. Signalons seulement cette belle *Prairie boisée* où des vaches viennent boire à une mare au soleil couchant. Et dans les *Bords de la Loire au printemps* comme tout remue, tout vit, tout respire, jusqu'à cet arbre qui penche et baigne dans l'eau ses belles branches allourdis déjà de jeune feuillage!

M. Daubigny, moins magistral peut-être que M. Rousseau, exprime un sentiment plus profondément senti de la nature. On ne regarde pas un tableau, on est assis auprès de M. Daubigny pendant qu'il peint sa *Futaie de peupliers*, on voit avec lui le chardon qui domine les hautes herbes, le petit sentier qui monte et disparaît; les insectes bourdonnent, et la pie vient apporter une dernière branche de bois mort pour consolider son nid.

La *Vallée d'Optevos* est un chef-d'œuvre de mélancolie et de silence. Un étang envahi par les roseaux, des pentes sans herbes qui descendent, un horizon fermé par de hautes collines; voilà tout... mais quel poème!

Nous sommes encore sous le charme de ces belles pages; nous ne pouvons nous détacher de ce peintre qui attache et émeut si profondément sans paraître s'en préoccuper. Voici le soir: le *Soleil couche* jette au milieu des pommiers sombres ses derniers rayons, comme un doux regard d'adieu. Tout s'éteint, tout s'endort. Les paysans fatigués ramènent les vaches et les moutons silencieux; l'on n'entend plus que le courlis, qui jette son rire prolongé en fuyant devant le troupeau.

M. Blin, un jeune peintre hier, un jeune maître aujourd'hui, a pris en *Sologne* deux vues qui le mettent au premier rang de nos paysagistes. Nous les avons traversés, la boîte à peindre sur le dos, ces vastes déserts de bruyère et de fougère où les roches grises percent ça et là comme les os sur la peau d'un vieux cheval, et nous savons avec quelle justesse de ton, de dessin et d'effet M. Blin les a rendus. Un peu plus de fermeté dans les premiers plans voilà tout ce que l'on peut désirer dans ces belles toiles.

M. Corot est toujours l'amant des levers du soleil. Nul ne sait comme lui rendre ce brouillard transparent et fin dans lequel à son réveil la nature s'enveloppe comme d'un voile pudique. Les paysages de M. Corot ont un vague, une morbidesse sans afféterie qui jettent l'âme dans un milieu poétique. On croit entendre ce murmure inexprimable et confus qui s'élève de partout au moment incertain où l'aube fait place à l'aurore, et voir cette lumière qui n'est plus celle de la nuit et qui n'est point encore le jour.

M. Teinturier a fait un véritable tour de force de couleur et de lumière. En pleine forêt de Fontainebleau, dans le *Bas-Préau*, le soleil traverse un hêtre dont les feuilles deviennent comme une pluie de louis d'or. Diaz lui-même n'aurait pas rendu avec plus de justesse et de crânerie, cette gerbe étincelante accrochant aux troncs lisses des paillettes d'argent et s'éteignant sur le vert sombre des chênes, tandis que les genévriers éclairent l'ombre de leurs reflets bleus et sourds.

M. Bodmer est aussi un coloriste très bien doué, mais il peint dans une harmonie un peu trop rousse; et le *Soleil de mars*, dans un intérieur de forêt, n'éclaire point à cette époque une nature aussi blonde.

MM. C. de Cock et X. de Cock, deux frères je suppose, ont atteint dans la gamme verte une intensité extrêmement curieuse. La *Vue prise en Flandres* par le premier est une excellente composition profonde, aérée, transparente; et le second fait promener des animaux de belle tournure dans des paysages plantureux.

M. de Kniff a découvert dans les Ardennes, par un beau jour de soleil, une mare dont l'eau verte disparaît sous le cresson, les nénuphars aux fleurs d'ivoire ou d'or bruni, les iris jaunes où viennent se poser les libellules bleues que poursuit la fauvette des roseaux. C'est chaud, c'est vivant, et l'on voudrait marcher pas à pas à l'ombre de ces bois qui bordent l'horizon.

Les paysages de M. J. André sont comme toujours très remarquables de couleur et de composition. Nous regrettons de ne pouvoir les décrire tous. Indiquons seulement à nos lecteurs le plaisir qu'ils nous ont causé, et citons les *Vues de la Creuse*, dont jamais on n'avait aussi bien compris et rendu l'austère poésie. M. J. André est aujourd'hui un de nos paysagistes de premier ordre.

Aquarelles.

M. Eugène Lami a envoyé quatre aquarelles très importantes. L'une d'elles surtout, le *Souper dans la salle de spectacle de Versailles, offert à la reine d'Angleterre*, est une merveille d'entrain, de finesse et de difficulté vaincue.

M. Péquignot nous emmène en Normandie, dans un *Village sur le bord de la mer*. Il faut avoir vécu longtemps et avec un tempérament d'artiste avec ces rudes pêcheurs de nos côtes, pour avoir saisi aussi finement leur physiologie pittoresque, leur allure solide, leurs costumes aux tons éteints, et pour connaître à fond comme lui l'aspect et le détail de leurs bateaux de pêche. Les aquarelles de E. Péquignot se distinguent entre toutes par une grande franchise d'effet, beaucoup de justesse et de largeur dans le détail, et un faire d'une hardiesse et d'une habileté rare. C'est la vraie aquarelle française, spirituelle et forte.

M. Choupe a pris des grèves une *Vue de Saint-Malo*. Cette aquarelle, très grande, ainsi que la *Place du vieux marché à Dinan*, sont remarquables par leur bel ensemble et leur franchise de dessin.

Un autre Orléanais, M. Pensée, a été moins heureux. Ses aquarelles sont sourdes, sans transparence, sans intérêt, et son grand dessin au crayon noir, le *Chasseur de chamois*, n'a point du tout l'accent âpre de la nature des Alpes, et ressemble à un concours pour la distribution des prix dans une pension de demoiselles.

Natures mortes.

Nous ne saurions trop applaudir à la voie dans laquelle est entré M. Monginot. Voilà, si nous ne nous trompons, la décoration comme l'entendait l'école des décorateurs français sous Louis XIV. Peut-être encore les toiles de M. Monginot, un peu trop simples de modelé, perdentes au milieu d'œuvres plus faites; mais il est impossible d'intéresser plus qu'il ne le fait avec des fruits, des légumes, des fleurs et des draperies. Quelle jolie charge que sa *Leçon de lecture!* La maman Guenon, un martinet sur les genoux, enseigne gravement ses lettres à un petit polisson de singe, les mains liées derrière le dos et qui semble protester vivement contre cette éducation forcée. C'est si dur de se crever les yeux sur des hiéroglyphes noirs quand on est entouré de belles pommes roses, de raisins, d'amandes vertes! C'est spirituel comme un Chardin et peint avec une grande entente du décor. Les *Jeunes chats* sont tout aussi charmants. et M. Monginot peut se faire là une renommée sérieuse.

M. Saint-Jean a force de vouloir prouver qu'il était co-

avait réussi à ménager la patience, à entretenir l'espoir, à consoler l'amour-propre, à apaiser l'irritation de ses pauvres courtisans. Avec quelle jouissance elle savourait l'adulation ! et aussi quel soin elle mettait à garder ses conquêtes ! Cette étude de la coquetterie, poussée jusqu'au culte, était devenue pour elle un besoin ; et comme on dit que les dieux du vieil Olympe se nourrissaient de vapeur d'encens, ainsi Hélène n'était jamais plus radieuse qu'au sein des fumées de parfum que l'amour faisait monter jusqu'à elle.

Tous, n'est-ce pas, vous en avez connu de ces sirènes de salons, de ces femmes dangereuses qui font de la vie une véritable bataille rangée où il n'y a pas un mouvement, une disposition qui ne procède d'une règle stratégique ? Tous, n'est-ce pas, vous avez parfois éprouvé un sentiment pénible, une sorte d'effroi devant ces artifices qui ne vont point jusqu'au vice, mais qui déjà offensent la vertu ; devant ces pièges tendus à la naïve crédulité ? Vous vous êtes dit, sans doute : « Il serait bon de fuir ces femmes si attrayantes ! » Mais c'est justement parce qu'on ne les fuit pas, que leur puissance est illimitée.

Maintenant, vous me demanderez pourquoi, si madame de Sautérac exerçait tant d'ascendant sur son cercle de fashionables, elle s'était avisée de disparaître à l'improviste.

La réponse à cette question est tellement simple, que j'irai au-devant de la question même. Le départ de la vicomtesse se rattachait à cet art merveilleux qui sait prévoir les moments où il convient de sortir de scène. Savoir entrer est chose importante ; savoir sortir ne l'est pas moins. On se fatiguerait à la longue d'admirer les cheveux blonds cendrés de madame de Sautérac, ses toilettes délicieuses, sa taille incomparable, son pied mignon, le rire de ses belles dents, la musique de sa voix, la finesse de ses mots... Un départ, au contraire, une absence de quelques mois ravivera l'admiration, excitera des regrets, inspirera des désirs. Vienne l'hiver, et la reine des salons rentrera triomphalement parmi les flots de ses *immorali*.

Antony ne se fit pas tout ce raisonnement. Dans le départ de la noble veuve il ne vit qu'une chose, — ce départ, dont il conçut un violent déplaisir. Une pensée jalouse traversa son esprit en y portant un feu sombre.

— J'ai un rival... un rival heureux !

Sous cette cruelle idée il marcha d'abord vivement et dans une attitude farouche. Mais bientôt le sentiment de sa propre dignité le rendit à lui-même, et Antony se dit, en ralentissant son pas :

— Eh bien ! après tout, quand il serait vrai que la vicomtesse fût partie et qu'elle eût pour compagnon de route un des hommes qui composaient son cercle, aurais-je le droit de m'en formaliser ? Elle est sa maîtresse ; elle ne m'a rien promis, rien juré ; de mon côté, je ne suis pas engagé envers elle. Nous sommes quittes.

Après ce monologue philosophique, le baron se trouva un peu soulagé. Il résolut de se distraire, de devenir, le plus tôt possible, amoureux ailleurs, de punir l'oubli par l'inconstance.

Au milieu des engagements qu'il prenait ainsi vis-à-vis de lui-même, il se rappela tout à coup qu'il avait à la main un bouquet de violettes de Parme...

Un magnifique bouquet, vraiment, et qui avait été destiné à être offert à la vicomtesse.

Une jolie phrase, un beau bouquet, en faut-il davantage à la femme du monde, — à la Parisienne surtout ?

Mais la vicomtesse était partie, et le bouquet restait...

Antony eut envie de le jeter dans le ruisseau : le respect humain le retint. Il eut peur que son action ne fût remarquée et interprétée dans son sens véritable, — le dépit.

Il lui fallut donc garder à la main le bouquet, tout en le froissant comme pour se venger.

Et voilà que, au bout de vingt pas, il eut une révélation !

Est-ce bien « révélation » que je dois dire, lorsqu'il s'agit d'une vision inattendue, d'une apparition mystérieuse ?

Le baron venait de rencontrer une mortification ; ce bouquet même, qu'il tenait malgré lui, était une sorte de témoignage blessant... Et, soudain, au milieu de ce que la réalité du présent avait de pénible, le passé se montrait avec un bon souvenir, avec un arôme de douce poésie, sous la forme d'une femme penchée à son balcon...

— O ciel ! murmura Antony, je ne me trompe pas... Emmeline d'Ormont!...

Il resta immobile, comme pétrifié, partagé entre la stupéfaction et une mauvaise honte.

Un instant il crut que ses yeux l'abusaient, et qu'il était dupe d'une ressemblance fortuite. Mais le moyen de douter, quand un étage seulement le séparait de cette personne, qui, elle aussi, avait tressailli en voyant qu'elle était remarquée par le baron ?

Celui-ci alors fit un salut profond, qui lui fut rendu gracieusement ; et presque aussitôt, mais sans affectation apparente, la jeune femme se retira du balcon.

— C'est elle ! se dit M. de Bloissière ; oh ! c'est bien elle !... Il n'y a qu'Emmeline d'Ormont pour avoir cette réserve pleine de gravité..., un peu trop grave, peut-être... puritaine est le mot. Emmeline d'Ormont !... Il y a eu entre nous deux ans d'absence complète... Je l'ai connue en province, et je la retrouve à Paris ! C'est étrange !... Peut-être s'est-elle remariée..., car elle aussi elle est veuve..., certainement elle ne fût pas venue seule à Paris.

En pensant de la sorte, il continuait de marcher ; mais, s'arrêtant dès qu'il eut dépassé la maison et revenant sur ses pas :

— Je ne sais pourquoi, se dit-il encore, cette personne m'intéresse. Autrefois ses leçons de morale m'ennuyaient... Qui sait si sa philosophie n'est pas devenue plus traitable ?... J'aimerais assez à renouer connaissance avec elle. Cela serait convenable, d'ailleurs ; car si je passais devant sa demeure sans m'y arrêter, j'aurais l'air à ses yeux d'un homme grossier. C'est cela, j'entre !

Il entra.

— Madame d'Ormont, demanda-t-il, est-elle visible ?

— Oui, monsieur, lui fut-il répondu. C'est au premier étage.

Sans qu'Antony se rendit compte de cette impression, il fut agréablement surpris. Elle s'appelait donc

Un magnifique bouquet, vaient
 estimé à être offert à la vicomtesse.
 Une jolie phrase, un beau langage
 antage à la femme la mode. —
 est?

Mais la vicomtesse était petite, et
 dit...

Antony est en vie de la part de
 respect humain le refus. Il est en
 se fit remarquer et interrompit
 de, — le dépit.

Il lui fallut donc parler à la mode
 n le froissant comme pour se venger.
 Et voilà que, au bout de quelques
 ation!

Est-ce bien c révolution qu'il
 qu'il s'agit d'une vision mystérieuse
 mystérieuse?

Le baron venait de remonter sur
 e bouquet même, qu'il avait fait
 orte de témoignage blessant. —
 le ce que la rivalité du présent
 sasse se montrant avec un bon
 le douce poésie, sous la forme
 son balcon...

— O ciel! murmura-t-elle, un
 as... Emmeine d'Ormont!

Il resta immobile, comme pétrifié
 stupéfaction et une navrante
 Un instant il crut que ses yeux
 était dupe d'une ressemblance
 le douter, quand un objet apparut
 cette personne, qui, elle-même
 voyant qu'elle était remarquée
 Celui-ci alors fit un salut
 rendu gracieusement; se pressant
 affection apparente, la pour
 salon.

— C'est elle! se dit-il. Elle
 bien elle!... Il n'y a qu'un
 avoir cette réserve pleine de
 grave, peut-être... pourquoi
 d'Ormont!... Il y a en elle
 complète... Je l'ai connue en
 trouve à Paris! C'est étrange
 remarquée... car elle venait de
 ment elle ne fit pas remarquer
 En pensant de la sorte, il
 mais, s'arrêtant dès qu'il se
 revenant sur ses pas:

— Je ne suis pourtant pas
 somme m'intéresse. Antoinette
 m'ennuyait... Qui est-ce qui
 devenue plus traitable?... J'ai
 connaissance avec elle. Cela
 leurs; car si je pouvais deviner
 arrêter, j'aurais l'air à ses yeux
 C'est cela, j'en suis sûr!

Il entra.

— Madame d'Ormont, vous
 sible?

— Oui, monsieur, lui dit-elle
 nier étage.

Sans qu'Antony se rendit
 sion, il fut agréablement surpris



LE MONITEUR DE LA MODE
 Paris, Rue Richelieu 2.

Coiffures de M^{me} Bernard — Chapeau et Coiffure d'Alphonsine — Fleurs de Tilman pour
 de S. M. l'Impératrice et R. de S. M. le Prince d'Andalouze — Dentelles de Gascogne
 de Ferguson aîné — Vêtements de Chapron — Parfums de Legend pour de S. M. l'Empereur
 et des Cours Étrangères — Encre de la M^{me} de Comin^{ne} Lassalle et C^{ie}

LONDON at the Member Office, 15, Beek Street, Soho. — NEW-YORK Putnam & C^o General Agents
 MADRID P. J. de la Pina

504
Lassalle

toujours madame d'Ormont!... Les deux années d'absence n'avaient donc pas apporté de changement dans son état!... Deux ans, c'est-à-dire deux siècles pour une femme qui doit sentir le besoin de les utiliser. Non, il était impossible que cela fût ainsi. Et pourtant le nom de madame d'Ormont était bien celui qu'elle portait...

Mais, maintenant, consentira-t-elle à recevoir une visite qui, après tout, pourrait lui être médiocrement agréable? Une personne qu'on a laissée subitement, sans motif plausible, sans excuse, a le droit de conserver quelque rancune d'un pareil procédé. La conscience d'Antony n'était pas tranquille.

Arrivé à la porte de l'appartement, et ayant sonné, le baron, au moment même où la femme de chambre venait d'ouvrir, songea qu'il avait encore à la main le maudit bouquet. Il regretta de ne l'avoir point jeté dans un angle de l'escalier. Mais il était trop tard.

— Madame d'Ormont? demanda-t-il d'une voix légèrement émue.

— Je ne sais pas... je vais voir si madame y est... Veuillez entrer, monsieur. Qui annoncerai-je?

— Voici ma carte.

La camériste ne tarda pas à revenir. Elle introduisit Antony dans un joli petit salon-boudoir.

Il y demeura seul quelque temps, livré à cette espèce de trouble qui, d'ordinaire, accompagne l'attente. Son attention, après s'être portée sur ces riens gracieux, sur ces mille objets de fantaisie où se manifeste l'esprit d'une maîtresse de maison, se concentra sur un grand pastel ovale représentant Emmeline, œuvre d'Emmeline elle-même. C'était simple et finement touché. La jeune femme, légèrement inclinée sur un balcon de pierre, embrassait du regard une campagne faiblement éclairée par un soleil d'automne. Sa pose, sa physionomie, exprimaient une mélancolie douce, mais non inquiète; ce n'était pas le roman ou l'élégie, c'était le calme d'une âme pure, dont la mémoire est traversée par des souvenirs affligeants.

II.

Tout entier à sa contemplation, Antony n'entendit pas une tapisserie se soulever et une forme svelte se glisser dans le salon. Il fallut, pour le ramener à la réalité, qu'Emmeline l'avertit par une petite toux. Il se retourna comme en sursaut, et jeta un cri accompagné de ces excuses :

— C'est vous, madame!... mille pardons... Combien vous êtes bonne de m'accorder ainsi audience!... Vous le voyez, j'étais avec vous déjà.

— Bonjour, baron. Je suis vraiment très satisfaite de votre visite, je ne le cache pas.

Elle lui présenta sa main délicate, qu'il pressa du bout des doigts, et elle le fit asseoir en face d'elle.

Durant quelques secondes, il y eut entre eux un silence facile à comprendre. Séparés depuis si longtemps, ils avaient besoin de s'examiner mutuellement, de se rendre compte du changement que les années pouvaient avoir apporté sur les traits de chacun d'eux. Mais à leur âge on ne change pas si vite, et Emmeline s'était bornée à embellir.

Au bout de cet examen et de ce silence, l'un et l'autre échangèrent un rire jeune et confiant.

— Sommes-nous enfants, dit madame d'Ormont,

d'éprouver une sorte d'embarras lorsque nous avons tant de choses à nous raconter! vous, du moins, monsieur...

— Mais vous aussi, madame, sans doute.

— Oh! moi, ma biographie est bien simple. Les motifs qui me retenaient en province n'existent plus... Ayant perdu l'excellent oncle à qui je tenais lieu de fille, je n'éprouvais plus que de la répugnance pour une campagne où désormais j'étais seule. En outre, j'y étais obsédée de demandes en mariage, moi qui ai résolu de ne point me remarier. J'ai donc pensé qu'à Paris je trouverais dans un quartier calme tout autant d'isolement qu'en province, et même beaucoup plus de liberté. Je suis venue ici avec Jeannette..., vous savez, ma vieille et fidèle domestique. Mes crayons, mon piano, me tiennent compagnie. Quand je suis triste, une prière me rend de la force. Les heures s'écoulent bien employées, et je crois n'être pas à plaindre. Mais en voilà assez sur mon compte. Parlons de vous.

— De moi, madame!... s'écria le baron. En vérité, vous me faites rougir. Que dirais-je, après avoir entendu ce récit de votre passé et de votre présent? A côté d'une existence calme et réglée comme la vôtre, la mienne est une sorte d'Océan impétueux.

Emmeline sourit avec cordialité et de l'air le plus encourageant.

— Quoi d'étonnant à cela? dit-elle. Un homme doit nécessairement mener une autre vie qu'une femme, et surtout qu'une veuve, qui ne saurait garder trop de ménagements pour se faire pardonner sa liberté et désarmer les jugements du monde. Vous, messieurs, vous avez l'espace devant vous; et quand il vous convient de nous tenir dans l'ombre, c'est presque un devoir pour vous de rechercher la lumière, l'éclat, le bruit; j'ajoute: la gloire. Tout cela n'a lieu qu'au prix des luttes et des émotions; il faut donc s'élançer dans un champ clos... et parfois on peut tomber en chemin..., quitte à se relever aussitôt.

— Vous êtes indulgente, madame..., trop indulgente peut-être. Je vous aimerais plus sévère.

— Plus sévère, à quoi bon?... D'abord il faudrait que j'eusse le droit de gronder, et ce droit je ne me le reconnais pas... Puis, est-il sage de montrer une sévérité qui peut, jusqu'à un certain point, effrayer la sincérité?

— Je vous comprends, répliqua Antony avec un peu d'amertume. Nous ne sommes plus assez amis pour que vous vous reconnaissiez le droit de m'adresser la moindre observation. Voilà comment je traduis vos paroles, si obligeantes du reste.

— Vous les interprétez mal; et puisque vous tenez à être grondé, je vous gronderai à ce sujet. Je ne considère nullement que notre amitié ait cessé d'exister.

— Mais, mon absence si longue...

— Cela arrive tous les jours. On n'est pas amis uniquement parce qu'on se fait des visites. Tant de circonstances séparent, et quelquefois pour toujours! Les meilleurs amis ne sont pas les gens qu'on voit sans cesse: ceux-ci vous fatiguent, vous importunent; tandis qu'il y a des amis éloignés auxquels on conserve un bon souvenir, poétisé même par le temps et la distance. Si l'épreuve d'un commerce assidu est très souvent dangereuse, en revanche celle de l'ab-

sence est utile pour fortifier l'affection et le dévouement.

— Eh quoi! madame, s'écria M. de Bloissière, vous m'avez pardonné mon brusque départ, mon silence?...

— Je vous ai déjà répondu que je n'avais aucunement le droit de m'en fâcher; j'ajoute que ces circonstances coïncidaient assez avec mon système d'amitié.

— J'entends : l'amitié... de loin.

— Mon Dieu! ne vous en étonnez pas. Est-ce la moins agréable, la moins sûre? Tenez, nous, peut-être quelque parole amère eût-elle pu nous diviser tout à coup; peut-être aussi nos très innocentes relations eussent-elles pu être mal interprétées par le monde. Eh bien! qu'est-il arrivé? Vous êtes parti soudain, vous avez fait votre entrée dans la vie parisienne, vous êtes devenu un héros de salons, vous avez vu nombre de belles dames brillantes, coquettes, recherchées; et moi j'ai gardé un bon souvenir de vous; et à votre tour, quand vous me revoyez par hasard... en passant... cela ne vous est pas désagréable.

— Est-ce en termes si froids que vous devez qualifier le plaisir, le bonheur que j'éprouve à vous revoir, madame?

— Écoutez, n'exagérons rien. Ne m'avez-vous pas promis de me raconter à votre tour ce que vous avez fait depuis ces deux dernières années?

Antony baissa les yeux et se sentit rougir. Allait-il entreprendre sa confession?

— Ah! reprit Emmeline en balançant sa jolie tête, monsieur le mondain, vous me semblez embarrassé. Est-ce que vous récusez mon indulgence, et ne vous en ai-je pas donné des preuves?

— Vous êtes charmante!

Emmeline dit sérieusement :

— Non, je ne suis pas charmante. Ce mot-là est de trop. Pas de compliments : cela me fâcherait.

— Vous pouvez donc vous fâcher?

La jeune veuve se mit à rire.

— J'en avais envie, répondit-elle, mais vous m'avez désarmée. Parlez, parlez; je verrai si vous êtes sincère.

— Hélas! qu'ai-je à raconter? Les mille folies de la jeunesse dorée. J'ai couru les soirées, les bals...

— C'est bien! Il faut se montrer, quand on porte un nom comme le vôtre.

— J'ai été un des héros du *sport*. Souvent j'ai jeté l'or sur les tables de Bade.

— Avez-vous perdu?

— Oui.

— Tant mieux! il est dangereux de gagner; car alors la fantaisie devient passion. Après?

— Après?... Mais cela devient délicat.

— Vous avez été épris de plusieurs belles dames...

— Comment le savez-vous?

— Ah! vous vous coupez... Je le présuiais.

— En effet, c'est la vérité.

— Vous n'êtes pas mort d'amour, n'est-ce pas?

— Certes, non.

— Je suis rassurée sur votre compte. L'amour..., on n'en meurt que par amour-propre. Après?

— Après? C'est tout, je crois.

— Oh! mon petit doigt me dit le contraire.

— Qu'est-ce qu'il vous dit?

— Que vous avez eu un duel avec le comte de Verghen, que vous avez été blessé dangereusement.

— Comment le savez-vous? mon Dieu!

— Par le privilège de l'amitié. Tant que vous n'étiez occupé que de vos plaisirs, je ne m'en mêlais pas. Lorsqu'il y a eu péril pour votre existence, j'ai voulu être informée jour par jour.

— Mais, enfin, par qui avez-vous pu connaître mon état?... dit Antony, très ému.

— Tout simplement par la sœur de Bon-Secours, que je vous avais envoyée moi-même pour qu'elle veillât auprès de vous.

— En effet, cet ange m'a sauvé... Et vous, madame, je vous en rends grâces. Mais vous étiez donc déjà à Paris?

— J'y étais.

Le baron se mit à réfléchir. Toutes ces circonstances réunies le confondaient. Soudain il tressaillit. Il venait de penser qu'Emmeline, si bien informée sur son compte, pouvait ne pas ignorer la cour assidue qu'il avait faite à madame de Sautérac. Il soupira; car en même temps son échec, son humiliation, lui étaient revenus à la mémoire.

Une fois encore, Emmeline lui présenta la main en disant avec effusion :

— Ne vous attristez pas. Tout cela, c'est la jeunesse, c'est la vie parisienne. L'expérience doit se payer.

En voyant cette jolie main tendue vers la sienne, Antony eut une inspiration subite : ce fut d'y placer le bouquet de violettes, qu'il avait tenu jusque-là soigneusement caché derrière son chapeau.

— Enfin!... dit madame d'Ormont de l'accent le plus gracieux, pourquoi n'osiez-vous pas me l'offrir?... Je vous fais donc bien peur?...

— Vous, madame!

— Il est exquis, ajouta-t-elle en couvrant à demi du bouquet son visage régulier et expressif. Je vous remercie de cette attention.

Ici Antony devint plus embarrassé que jamais. Il eût voulu se soustraire à un remerciement qu'il sentait ne point mériter. Mais, sans paraître rien remarquer, ou pour le mettre à l'aise, madame d'Ormont se hâta d'ajouter :

— Je suis très satisfaite de votre confiance. Sauf quelques petits points, vous avez été véridique; c'est fort bien. Nous nous sommes entendus... comme autrefois, quand nous faisons nos bonnes promenades. Vous les rappelez-vous?

— Parfaitement.

— C'est beaucoup de savoir se souvenir. Mais, à présent, je vais exiger de vous une promesse que je joindrai aux meilleures notes du passé.

— Laquelle?... Je m'engage d'avance.

— Ce serait de la témérité si ma prudence ne vous était connue.

— Formulez donc cette promesse.

— C'est d'utiliser désormais votre vie. Vous êtes de bonne naissance; vous avez de l'instruction, du mérite; il vous reste une fortune honorable; vous possédez du crédit : il faut entrer dans la diplomatie.

— Me donner des chaînes!

— Eh! qui n'en porte pas en ce monde? Les pires de toutes, ce sont celles du plaisir et de l'ois-

veté. Le plaisir sans interruption, c'est l'énerverment; l'oisiveté sans terme, c'est la mort.

— Vous avez raison. Demain je verrai le chef de cabinet du ministre.

— Et comme il est votre cousin, vous obtiendrez facilement par lui une nomination.

— Cependant m'exiler de Paris!...

— C'est pénible, dit Emmeline en le regardant fixement; mais, après tout, peu vous importe, puisque madame de Sautérac est partie!...

Le baron se leva dans un véritable paroxysme, en s'écriant :

— Est-il possible!... Saviez-vous donc aussi?...

— Calmez-vous, calmez-vous. Votre surprise cessera si vous songez que j'ai des yeux, et que, de mon balcon, j'ai pu vous apercevoir à peu près tous les jours.

— Ah! que vous êtes méchante!... Me voir et ne pas me donner signe de vie!

— Pourquoi faire?... Votre âme, votre cœur et votre esprit étaient si occupés!...

— Et maintenant?...

— Maintenant la vicomtesse s'est jouée de vous comme des autres. Rassurez-vous, cependant : elle sera de retour cet hiver pour savourer encore les hommages de ses admirateurs. Ces femmes-là ont besoin de leur grand théâtre.

Antony fit quelques pas dans le salon; puis, revenant s'asseoir en face d'Emmeline, qui lui montrait gracieusement son fauteuil :

— Il se peut, dit-il, qu'elle rassemble de nouveau autour d'elle les admirateurs dont vous parlez; mais je ne serai pas de ce nombre. J'ignore comment cela se fait, mais depuis une heure que je suis avec vous, madame, vous m'avez transformé. J'éprouve à présent une force qui me manquait, un bien-être de conscience que j'avais rarement connu.

Les yeux d'Emmeline se levèrent au ciel avec une sorte de reconnaissance.

— Partez, partez!... dit-elle ensuite d'une voix pleine d'émotion. Partez!... Nous avons causé trop longtemps peut-être. Je suis heureuse de ce changement... car il me permet d'espérer que vous vous souviendrez de moi... quand vous serez loin. Et comme, à présent, rien ne vous appelle plus dans ce quartier... adieu!

Le baron comprit qu'il devait s'éloigner; il se leva et se dirigea vers la porte. Emmeline était au centre du salon et agitant le bouquet.

Antony se retourna, et, sans savoir ce qu'il faisait, alla tomber aux pieds de la jeune veuve.

— Non! murmura-t-il, c'est impossible... pas d'adieu!... Ne me chassez pas ainsi, Emmeline!...

— Chut! chut! enfant que vous êtes!... Si je vous prenais au mot!... C'est une folie. Relevez-vous.

— Il faut auparavant que vous ayez pitié de moi.

— Mais comment? Mais que voulez-vous donc?

— Un guide.

— Une amie peut en servir.

— Ce n'est pas assez : une compagne!

— Y songez-vous, monsieur... Antony?

— Mais si je vais à l'étranger?...

— Ah! c'est vrai, dit-elle en paraissant réfléchir. Eh bien! nous verrons...

— Grand Dieu! vous consentiriez?

— Vous avez besoin d'un mentor.

— Dites, d'un ange gardien!

— Je vous prévient que je gronderai quelquefois...

— Et moi, que je serai soumis. Croyez-le, mon Emmeline, à vous parler franchement, je n'avais jamais aimé que vous!

La jeune femme hocha la tête en souriant avec un peu d'incrédulité.

— Tout sera bien, dit-elle, si vous n'aimez jamais que moi.

— Oh! je jure...

— Je tâcherai qu'il en soit ainsi..., et je vous prévient que ce bouquet, serré précieusement dans un coffret, sera pris à témoin!

On nous a dit que, le jour où le baron Antony de Bloissière mena à l'autel Emmeline d'Ormont, la charmante mariée tenait à la main, avec son livre de prières, un bouquet de violettes desséchées.

Alfred DES ESSARTS.

LES DENTS

DE JACQUES D'ARMAGNAC.

NOUVELLE HISTORIQUE DU XV^e SIÈCLE.

(Voyez le numéro précédent.)

— Hé! compère Olivier, si je t'ai nommé commandant de mon château de Loches, est-ce pour que tu enfermes d'innocents apprentis pâtisseries et surtout des enfants marqués de lentilles brunes? Voyons, qu'as-tu à me dire pour ta justification?

— Sire, que Votre Majesté daigne me pardonner, repartit Olivier en rougissant jusque dans le blanc des yeux, je me reconnais coupable, trois fois coupable. Seulement j'ai cru devoir administrer à ce garçon une correction pour un couple de méfaits qu'il avait à sa charge, et de cette leçon il aura profité, j'espère. Du reste, je me crois en droit de réclamer une petite part du mérite qu'il a eu de sauver Votre Majesté du grand péril auquel elle vient d'échapper si miraculeusement.

— Toi, Olivier? mais, sur mon âme, tu deviens fou! repartit Louis d'un air étonné.

— Je suis fou, si Votre Majesté le veut bien; et cependant je maintiens mon droit, répliqua l'ex-barbier en payant d'audace. Car il est certain qu'au lieu d'être votre ange sauveur, ce garçon serait, à l'heure qu'il est, occupé dans l'officine de maître Escabeau, pâtissier-confiseur de la cour, à piler ou à tamiser du sucre, à éplucher des oranges ou à peler des amandes, si je n'avais eu le bon esprit de l'enfermer pour quelques jours dans le château de Loches.

Au langage effronté de son favori, le roi poussa un éclat de rire. Décidément Olivier avait gagné sa cause.

— Compère, lui dit le prince, ta justification est mauvaise. Cependant nous voulons bien l'accepter pour cette fois. Mais, ajouta-t-il d'un ton sévère, dès ce moment nous prenons ce garçon sous notre protection spéciale, et celui qui se permettra désormais de le

toucher du bout du doigt aura affaire à nous. Que chacun se le tienne pour dit. Quant à toi, Olivier, tu auras à le reconduire sain et sauf et honorablement où tu l'as pris. Tu lui assureras un bon accueil chez son maître, le brave Escabeau, et tu l'excuseras de la longue absence qu'il a faite par ta faute. Au surplus, nous nous réservons d'accorder à celui qui nous a sauvé la vie une récompense conforme à son mérite.

Le roi se fit ensuite amener les deux coupables qui, en s'appuyant trop fort sur le rebord de la fenêtre, avaient déterminé la chute de la pierre. On les avait trouvés dans l'intérieur du château et reconnus à l'émotion extrême qui les agitait : c'étaient un jeune page et une demoiselle d'honneur. En comparaisant devant le roi, ils devinrent pâles, et tremblant de tous leurs membres, ils protestèrent de leur innocence.

Louis XI avait cela de commun avec le lion, qu'il n'aimait que la grande chasse et le noble gibier, et qu'il dédaignait la menue venaison. Aussi pardonna-t-il au page et à la demoiselle d'honneur, à condition qu'après un minutieux examen la preuve de leur innocence fût acquise. Une instruction fut commencée aussitôt, et cette preuve en sortit pleine et entière.

Le rusé Olivier, en ramenant Hugo à Paris, mit tout en œuvre pour lui faire oublier la violence dont il avait été l'objet. Toutefois quelques prévenances que lui témoignât le châtelain de Loches, l'élève de maître Escabeau fût bien plus volontiers retourné auprès de sa mère et de sa sœur, et, s'il n'avait craint d'encourir la disgrâce de son oncle, il aurait certainement demandé au roi la permission de retourner à Carlat. Quand il fut arrivé à Paris, le pâtissier royal et sa femme le reçurent à bras ouverts, et, dès ce moment, ils redoublèrent d'égards et d'attentions délicates pour lui. Cependant, quoi qu'ils fissent, Jasmin éprouvait chaque jour davantage le désir de revoir sa mère et sa sœur. De son côté, Jacques Coittier s'estimait heureux que la prédiction, faite par lui au hasard et uniquement pour sauver son neveu des mains de Tristan, se fût si merveilleusement accomplie. En outre, il vit, grâce à cet événement, son crédit assuré mieux que jamais auprès du superstitieux Louis XI.

Objet de la sollicitude presque paternelle que ses maîtres avaient pour lui, Jasmin eût été heureux s'il avait pu l'être, éloigné depuis si longtemps de Carlat où il avait laissé les seules affections qu'il portât dans le cœur. Tous ses rêves, toutes ses pensées, le ramenaient à la maison maternelle. Il en était presque venu à oublier la récompense que la bouche du roi lui avait solennellement promise.

Obsédé de ces préoccupations, il trouvait le temps d'une lenteur désespérante, et les jours d'une longueur démesurée. Cependant arriva le mois d'avril 1474, de sorte qu'une année tout entière s'était écoulée depuis qu'il avait quitté sa mère.

Dès le commencement du mois, on eût eu de la peine à trouver à Paris un tailleur ou une couturière qui ne fût surchargé d'ouvrage et ne passât le jour et la nuit à travailler. Dame Escabeau était vaillamment à l'œuvre avec deux tailleuses, qui l'aidaient à découper et à coudre deux hoquetons de serge rouge, que le maître de la maison et son élève étaient appelés alternativement à venir essayer. Jasmin se cassait la tête à chercher dans son esprit à quel usage ces vêtements étranges devaient servir. Lorsque les casques se trou-

vèrent terminées et qu'elles eurent été complétées par une croix d'étoffe blanche cousue à l'épaule gauche, maître Escabeau tira d'une vieille armoire deux pertuisanes rouillées, et remettant à son élève celle qui avait le plus souffert de l'humidité :

— Tiens, Jasmin, lui dit-il, va me polir ceci. Fais en sorte que tu en retires de l'honneur. Car le roi, notre gracieux seigneur, a ordonné, pour demain 16 avril, une montre générale de tous les habitants de Paris qui sont en état de porter les armes. Il désire que nous soyons tous uniformément vêtus ; c'est pourquoi nous n'avons pas reculé devant la dépense de ces deux superbes hoquetons rouges. Quand nous fûmes passés en revue il y a sept ans, chacun vint habillé à sa fantaisie, parce qu'il n'était question alors que d'effrayer les ennemis du roi, en leur montrant une armée uniquement composée de Parisiens et prête à marcher. C'est bien dommage, mon ami, que tu n'aies pas vu cela. C'était le 22 septembre 1467, et je ne figurais pas trop mal parmi la cavalerie ; elle se composait d'au moins trente mille hommes montés, et elle couvrait, comme une nuée de sauterelles, tout l'espace qui s'étend entre le faubourg Saint-Antoine et le village de Conflans. Depuis cette époque, la population de la ville s'est bien accrue, de sorte que le roi peut compter aujourd'hui sur une armée bien plus considérable que celle d'alors. Demain il ne s'agira que d'inspirer du respect aux ambassadeurs du royaume d'Aragon, et nous ferons notre possible pour y réussir.

En effet, le lendemain, une troupe d'au moins cent mille Parisiens, tous vêtus de justaucorps rouges, sortit de la ville au bruit des tambours et au son des trompettes, et elle alla se ranger en ordre de bataille en avant de la porte Saint-Antoine, dans la direction de Charenton. Sans doute, la différence des équipements ne donnait pas à cette multitude l'aspect d'une véritable armée ; mais le nombre des hommes dont elle se composait ne manquait pas de leur prêter une apparence formidable. Elle se déployait en plusieurs lignes qui se prolongeaient à perte de vue, et que le roi, monté sur un superbe cheval et accompagné des ambassadeurs aragonais, inspecta d'un bout à l'autre. Sans rien trahir de ce qui se passait en lui, il éprouvait un plaisir secret à voir l'effet que cette montre produisait sur les envoyés du roi Juan, auxquels il lançait par intervalles un regard oblique et scrutateur. Mais un moment arriva où Louis parut tout à coup préoccupé, comme si un souvenir perdu se fût réveillé dans son esprit ; car on le vit s'arrêter brusquement et porter la main à son front. Ce fut l'affaire d'une seconde ; il reprit immédiatement son air impassible et poussa son cheval en avant.

Ce qui avait frappé le roi, c'était la vue de maître Escabeau et surtout celle de Jasmin, qui, avec son hoqueton rouge et sa pertuisane luisante comme un miroir, présentait, malgré son jeune âge, un aspect singulièrement martial. Au moment où Louis eut reconnu le visage de l'apprenti pâtissier, il s'était souvenu qu'il lui devait toujours la récompense promise, l'année précédente, devant le château d'Amboise.

Préoccupé de cette dette sacrée, il chargea, dès son retour au palais, maître Coittier de faire parvenir à Hugo Michelet un rouleau de cent pièces d'or et une lettre patente qui l'autorisait à demander une faveur à son souverain. Le mire se rendit immédiatement à

la rue Saint-Michel, et il ne put assez louer son neveu lorsqu'il l'entendit le supplier de faire parvenir cet or à sa mère et le prier de garder lui-même la lettre royale, pour n'en faire usage que lorsqu'une occasion favorable se présenterait. Il l'attendit longtemps, mais elle finit par se présenter.

CHAPITRE VIII.

SIÈGE DE CARLAT.



Le glaive de la colère royale, depuis si longtemps suspendu sur la tête du duc de Nemours, s'était enfin résolu à frapper le grand coup. C'était au mois de mars 1476. Le château de Carlat était ébranlé par le tonnerre des canons qui l'assaillaient de tous côtés, et par moments il disparaissait, de même que la petite ville qu'il servait à protéger, dans un nuage de fumée bleuâtre. Car une armée royale, commandée par le sire de Bourbon-Beaujeu, était venue assiéger l'un et l'autre.

De lourdes masses de fer battaient sans relâche les remparts du manoir et en faisaient voler les pierres en éclats. D'autres brisaient les toits et les fenêtres, de manière à ne laisser aucune tuile sur les uns ni aucune vitre aux autres. L'édifice craquait de toutes parts sous la pluie incessante de boulets qui fondait sur lui. Par endroits, on voyait monter dans l'air des tourbillons de fumée plus noire, dans lesquels jaillissait de moment en moment une flamme rouge comme celle d'un incendie. De tous côtés on apercevait des combattants qui, abrités derrière les créneaux, les parapets et les terrassements, faisaient feu sur les assaillants, dont le nombre cependant dépassait de beaucoup celui des défenseurs de Carlat. C'était partout un mouvement et un tumulte effroyables, un horrible mélange de cris de rage et de détonations d'armes à feu. Néanmoins, au milieu de cette tempête, on ne cessait d'entendre la voix du duc de Nemours, qui se multipliait sur tous les points où le combat était le plus acharné, et qui excitait, par la promesse de grandes récompenses, les siens à se défendre vaillamment.

Pendant ce temps, une autre scène, moins tumultueuse mais plus navrante, se passait dans l'un des souterrains les mieux abrités du château. On y avait dressé à la hâte un lit de repos, sur lequel était couchée la duchesse Louise, pâle et tremblante de tout son corps. Auprès d'elle se lamentait dans son berceau un enfant nouveau-né, qui par moments portait son poing à sa petite bouche et le suçait, ou le mordillait, sa mère ne pouvant le nourrir. Autour du lit se pressaient, agenouillés et pleurant amèrement, les trois autres enfants de la dame de Carlat, qui se tendaient les bras à chaque détonation dont le bruit retentissait dans le souterrain. Des nombreuses suivantes de la duchesse,

pas une n'était restée auprès d'elle, toutes ayant trouvé quelque prétexte pour s'éloigner à l'approche du péril et se mettre en sûreté. Aussi la pauvre femme, dans l'horrible abandon où on la laissait, éprouvait-elle une indicible angoisse. Par moments elle promenait, avec une émotion impossible à exprimer, ses yeux ternes et presque éteints sur les têtes si chères qui l'entouraient ; mais elle les fixait le plus souvent et avec le plus d'anxiété sur le berceau qui renfermait son nouveau-né. Enfin elle rassembla toutes ses forces, et d'une voix de plus en plus faible elle murmura :

— Je sens que je vais mourir. L'épouvante me tue. Mais vos cris, mes enfants, me brisent le cœur, et vous m'empêchez de remplir mes derniers devoirs de mère envers le petit frère que le bon Dieu vient de vous envoyer. Je ne craindrais pas la mort, si je ne devais vous laisser orphelins dans le monde. Oui, oui, orphelins ! Car, ô mon Dieu ! je vois sans cesse passer et repasser devant mes yeux une tête, et cette tête a les traits de votre père. Si ce malheur arrive, qui donc aura pitié du pauvre être que voilà ? Cette pensée douloureuse, je n'ai pas la force de la supporter. O mes chers enfants, si vous voulez me rendre moins pénibles les derniers moments qu'il me reste à passer avec vous, promettez-moi de bien vous aimer les uns les autres et de reporter sur votre frère, quand je ne serai plus, l'amour que vous aviez pour moi-même, de veiller sur lui et de sacrifier votre propre bien-être au sien. Posez vos mains sur la tête de cet enfant, qui s'appellera Riche-en-Deuil, et faites-moi, devant Dieu tout-puissant, la promesse que votre mère mourante vous demande.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

A peine avons-nous fermé les tomes d'Alfred de Musset et de Béranger, qu'on nous annonce la mort d'un écrivain qui a joui pendant plusieurs années d'une grande célébrité, et exercé une influence très réelle sur le goût d'une génération et d'une époque : nous voulons parler d'Eugène Sue, qui vient de mourir à Annecy, en Savoie, à l'âge de cinquante-trois ans.

La vie assez courte de l'auteur des *Mystères de Paris* a été laborieuse et bien remplie ; il n'est pas sans intérêt, aujourd'hui, d'en signaler les principaux traits.

Né à Paris le 1^{er} janvier 1804, Eugène Sue, fils de M. le docteur Sue, médecin distingué, eut pour parrain le prince Eugène Beauharnais et pour marraine l'impératrice Joséphine. Il commença par étudier la médecine, et fut employé en 1823 dans les ambulances de l'armée d'Espagne. A son retour, il fit jouer un vaudeville à Toulon ; mais loin de persister dans ses essais littéraires, il s'embarqua en qualité d'aide-chirurgien sur le *Breslaw*, fit un assez long voyage de circumnavigation, assista en 1827 à la bataille de Navarin, après quoi il renonça au service chirurgical, revint à Paris, et s'occupa de littérature, en écrivant des moitiés de vaudevilles, et de peinture en travaillant dans l'atelier de Gudin. Devenu maître d'une fortune assez considérable en 1831, il se mit résolument à l'œuvre comme romancier, et publia, de 1832 à 1835, plusieurs volumes qui obtinrent du succès : *Plick et Plock*, *Atar-Gull*, *la Salamandre*, *la Coucaratcha*, *la Vigie de Koat-Ven*. En même temps il s'occupait d'une *Histoire de la marine française*, d'une édition des *Mémoires du cardinal Sourdis*, et collaborait à plusieurs recueils, tels que le *Livre des Cent*

et un, le *Livre des Conteurs*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal des Demoiselles*, etc.

Cécile, Arthur, Godolphin, l'*Hôtel Lambert*, Paula Monti, le marquis de Létorières, Latréaumont, le *Morne au Diable*, suivirent bientôt, entremêlés de quelques tentatives dramatiques tant au Théâtre-Français qu'ailleurs. Une comédie la *Prétendante*, et un drame *Latréaumont*, représentés sur la scène de la rue Richelieu, eurent tous deux un certain succès.

1840 fut l'année de *Mathilde*, roman dont la publication dans la *Presse* eut un grand retentissement.

En 1842, le *Journal des Débats* commença la publication des *Mystères de Paris*. Les premiers feuilletons de ce roman produisirent une profonde impression sur tous les lecteurs; ils excitèrent presque autant de surprise que d'intérêt et de curiosité; ce fut bientôt un succès de vogue, le sujet de toutes les conversations, au salon comme dans l'atelier; l'ouvrage, qui ne devait comporter primitivement que quatre volumes, fut successivement étendu à six, à huit, et finalement à dix volumes, et cela à la sollicitation non-seulement de l'administration du journal qui le publiait, mais encore pour ainsi dire du public qui le lisait. C'est à partir de ce moment qu'une popularité au-devant de laquelle il n'avait pas couru, s'empara d'Eugène Sue et transforma le romancier en homme politique.

En 1844, le *Constitutionnel* acheta le *Juif Errant* 400,000 francs; le livre n'eut pas dans le journal le succès qu'on avait espéré; mais depuis les diverses éditions qu'on en a publiées ont été vendues ensemble à plus de cent mille exemplaires. *Martin ou l'Enfant trouvé*, les *Sept péchés capitaux* vinrent ensuite, ainsi que les *Mystères du peuple*.

Depuis plus de cinq ans, Eugène Sue vivait retiré à Annecy; c'est de là qu'il avait envoyé ses derniers romans: les *Mémoires d'un mari*, *Cornelia d'Amalfi*, la *Bonne aventure*, les *Fils de famille*, l'*Institutrice*, les *Enfants de l'amour*, le *Diable médecin*, et quelques autres dont les titres ne sont pas présents à notre mémoire.

Peu de romanciers ont fait preuve d'une imagination plus féconde et plus variée, d'une puissance d'invention plus grande, d'une habileté plus savante pour combiner des caractères saisissants et des situations intéressantes; observateur et peintre à larges traits, il a surtout excellé à reproduire les mauvaises passions et les vices de l'humanité et à inspirer pour les méchants une juste horreur; malheureusement la forme fut rarement chez lui à la hauteur de la conception, surtout dans les œuvres de ces quinze dernières années. Eugène Sue était un romancier, il n'était pas un écrivain.

En ce qui concerne sa vie et son caractère, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter ces quelques lignes à la *Chronique parisienne* de M. Paul d'Ivoy.

« Eugène Sue était riche; il aimait le luxe, les fleurs, l'élégance, les beaux chevaux.

» Eugène Sue est le seul homme de lettres qui ait été membre du Jockey-Club. Il a fait courir à diverses reprises; en 1835 notamment, on vit un de ses chevaux, *Mameluke*, fils de *Mameluke* et de *Leita*, lutter contre les chevaux du prince de la Moskowa, de M. Fasquel, etc.

» On a beaucoup raillé les bois sculptés, les bronzes, les meubles de Boule, les tableaux flamands, les marqueteries, les laques, les tentures de soie, les vases du Japon de ses appartements de la rue Caumartin et de la rue de Provence; on s'est moqué de ses serres, de son château de Bordes, dans le Loiret, qu'il a revendu à son beau-frère, M. Gaillard; on s'est moqué de lui parce qu'il faisait savonner ses louis.

« Qu'importe après tout? S'il faisait savonner ses louis, il ne craignait pas de les mettre dans la main calleuse du pauvre. Au château des Bordes, il ne menait pas une vie d'orgies comme on l'a prétendu; il y menait, au contraire,

la vie d'un philosophe. Il se faisait aimer des paysans par ses bienfaits, il fondait une école et il créait une sorte de petit omnibus pour y amener les enfants habitant au loin. »

Et de Paris? quelles nouvelles?

Paris se dépeuple de plus en plus de Parisiens. Les collèges entraînent hier en vacances; on distribuait des prix partout, on ne rencontrait de tous côtés que lauréats et lauréates chargés de livres et de couronnes, accompagnés de mères à la figure épanouie et de petits frères et de petites sœurs qu'on avait conduits à la solennité, pour l'exemple.

Le soir, c'était dans les rues qui aboutissent à des chemins de fer une profusion incalculable de fiacres chargés de malles et de cartons, emportant vers les provinces ces jeunes espoirs de la France à venir.

En revanche, si Paris se dépeuple de Parisiens, il se repeuple chaque jour de provinciaux en vacances et d'étrangers en tournée. Quelles mines invraisemblables on rencontre çà et là! c'est pour ce monde d'arrivants que les théâtres modifient ou varient leurs répertoires et se mettent même en frais de nouveautés.

Ici l'Opéra-Comique reprend l'*Étoile du Nord*, à l'occasion de la rentrée de madame Cabel, et prépare les reprises de *Jeannot et Colin* et de *Zémire et Azor*, pour mademoiselle L'héritier, l'éminente virtuose.

Là, le Théâtre-Français reprend le *Voyage à Dieppe*, une comédie on ne peut plus gaie, que Provost, Got, Leroux, mesdemoiselles Favart et Dubois jouent avec un merveilleux entrain.

Plus loin le Gymnase, ainsi que je vous le disais, renouvelle son affiche et nous donne, à côté de deux petites pièces d'été assez heureusement venues, une charmante comédie de M. Alexandre Dumas, l'*Invitation à la valse*, un petit chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et d'élégante finesse, que Dupuis et mademoiselle Delaporte font délicieusement valoir.

Ailleurs, les Variétés égayent leur public avec une exilarante parodie, *Dalila et Samson*, qui montre Lassagne et mademoiselle Alphonsine avec tout le relief de leurs talents excentriques.

Là-bas, enfin, l'Ambigu séduit les imaginations friandes de merveilleux et d'impossible avec la légende fantastique de *l'Homme sans tête*, que joue le héros du lieu M. Dumaine, au milieu de décors nouveaux d'un effet très saisissant.

Julien LEMER.

On écrit d'Auxi-le-Château au *Courrier du Pas-de-Calais*:

« Deux de nos compatriotes, MM. Marcotte frères, viennent de gagner la prime de 400,000 francs attribuée au premier numéro sortant, au cinquième tirage qui a eu lieu samedi dernier à l'Hôtel-de-Ville de Paris, pour l'emprunt de 60 millions fait par cette ville en 1855.

» Les deux frères Marcotte, dont l'un habite Paris, où il exerce la profession de layetier-emballeur, et l'autre Auxi depuis peu de temps, où il vit des économies faites à Paris dans la cordonnerie, avaient donné chacun une somme de 600 francs à l'emprunt municipal parisien. »

SALON DE 1857. — *Avis*. Le public et les artistes sont prévenus que la durée de l'Exposition des beaux-arts au palais des Champs-Élysées est prolongée jusqu'au lundi 31 août.

La distribution solennelle des récompenses aura lieu le dimanche 16 août, à deux heures, au palais des Champs-Élysées.

Les artistes exposants seront admis à cette solennité sur la présentation de leurs cartes.

Les salles de l'Exposition seront fermées au public la veille et le jour de la distribution.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les variations de la température font que l'on commence à se préoccuper sérieusement des modes d'automne. On ne voit point encore paraître les nouveaux modèles parce que l'été se prolonge, mais nous avons quelques données certaines sur ce qui se fera, et je vais vous communiquer les renseignements que j'ai recueillis dans quelques-uns de nos premiers magasins.

Voyons d'abord les riches étoffes de la maison *Gagelin*.

Voici de magnifiques taffetas fond uni avec volants, les uns à baguettes, d'autres illustrés de bouquets, de damiers, de bandes en velours. Puis viennent de superbes moires antiques, soit unies, soit mélangées de rayures, guirlandes ou fleurs détachées; des taffetas brochés de deux nuances; des robes à *pentés*, de l'effet le plus élégant; des taffetas à rayures transversales. Ce genre sera encore très en vogue pour les étoffes de soie comme pour celles en laine.

Les demi-toilettes se composeront de tissus mélangés, laine et soie et tout laine, à dessins de fantaisie ou fond rayé. Nous citerons les droguets, velours épinglés, popelines d'hiver, veloutines, velours d'Afrique, reps pointillés, satins Malakoff, etc.

Pour robes d'automne, les popelines et les taffetas à damiers noirs et blancs, les taffetas noirs se porteront surtout beaucoup.

Toutes les étoffes nouvelles n'ont point fait leur entrée dans le monde. C'est le mois prochain seulement, que l'on commencera à les mettre officiellement en évidence.

Je sais qu'une foule de merveilles sont renfermées dans la maison *Gagelin-Opigez*, aussi bien en étoffes qu'en confections. J'ai voulu les voir, mais le sanctuaire était impénétrable. Le ciel est trop beau, m'a-t-on dit, pour exhiber les modes d'hiver. Or, tout cela verra le jour quand les teintes grisâtres de l'automne apparaîtront à l'horizon. D'ici là, je ne vous donne qu'un aperçu général, bientôt vous aurez la liste exacte des innovations.

En ce qui concerne les confections, disposez-vous à prendre le burnous, c'est décidément le vêtement adopté. On en voit déjà de charmants dans les étalages des magasins, en drap gris, noire antique et peluche frisée. Aux uns, il y a des houpettes en soie grise; aux autres, elles sont en laine-cachemire blanche. Ce modèle est fort élégant, confortable et chaud: il réussira complètement. Nous aurons aussi, certainement, quelques fantaisies particulières, car il faut changer, et les grandes toilettes demandent quelquefois des coupes légères qui dégagent la taille. On peut s'en rapporter à la maison *Gagelin*, les innovations ne l'embarassent pas, et l'on y trouve toujours une variété telle, que le choix reste forcément indéfini au milieu des mille séductions dont elle nous entoure.

On affirme que les satins unis vont revenir à la mode. Je n'en serais point surprise, cette étoffe faisait de fort jolies robes.

Puisque je viens de citer la maison *Gagelin*, je veux vous décrire un nouveau modèle de robe que j'y ai vu hier. L'étoffe est un riche taffetas broché, grosseille et noir.

Jupe très ample, faisant la traîne. A 40 centimètres de hauteur environ du bas, trois rangées d'effilé grosseille et noir superposées, figurant double jupe.

Corsage montant plat. Une rangée de boutons assortis tout du long.

Basques taillées ainsi:

Devant le corsage, en fuyant, comme certaines vestes de chasse, par conséquent à cet endroit presque nulles. Mais, en tournant vers les hanches, elles grandissent et se trouvent fort longues derrière, où elles forment même un peu la queue.

Effilé autour des basques.

Manches coupées en droit fil, larges, plissées du haut et du bas.

Les plis du haut sont retenus à 45 centimètres de l'épaule, là se trouve une espèce de petit jockey figuré par une jarretière en velours qui surmonte un effilé.

Poignets en velours noir hauts de 45 centimètres.

On fera, dit-on, beaucoup de manches fermées de ce modèle.

Les corsages seront montants, cela se conçoit.

Pour toilettes du soir, ils resteront décolletés.

On garde les doubles jupes, les *quilles*, les volants, et quelques robes se garnissent de nouveau en tablier. C'est un genre toujours distingué.

Sans faire de double jupe, on peut mettre sur une robe, à hauteur de 40 centimètres au bas, un ruban plissé à la vieille, une ruche, ou un bouillonné à double tête, si la robe est en étoffe légère.

Ce dernier genre s'emploie beaucoup aussi pour les doubles jupes diaphanes, alors il y aura un bouillonné à chaque jupe.

Le genre bretelles reste de mode ainsi que les berthes, soit rondes devant et derrière, soit rondes derrière et descendant en pointe devant. Pour moi je préférerais celles-ci.

La passementerie jouera encore un grand rôle dans tous les ornements de robes, et le magasin de la *Ville de Lyon* a créé pour cet usage des choses charmantes.

MM. *Ranson et Yves*, successeurs de M. *Audoyer*, soutiennent brillamment la renommée de cette importante maison.

Les mantelets de dentelle noire se portent plus que jamais, et ils se mettront encore cet hiver en toilette de soirée.

Nous rappelons, dans ce genre d'article, les chefs-d'œuvre qu'on admire dans le beau magasin du *Persan*. Cette maison jouit aujourd'hui d'une aussi grande renommée pour ses dentelles que pour ses somptueux cachemires. On ne saurait trouver nulle part plus de splendeur dans les dessins des unes comme des autres, plus de perfection dans le travail. Les dentelles et les cachemires du *Persan* figurent dans toutes les riches corbeilles de mariage, et sont expédiés dans la plupart des pays étrangers.

Les manches fermées ne nuiront pas à la lingerie, et nous aurons toujours les jolis modèles de la maison *Colas*, car les manches ouvertes resteront adoptées pour soirée.

A propos de la maison *Colas*, je vous recommande de ravissants négligés que j'y ai vus; des mantelets d'une exquise élégance, des petits bonnets qui rendent jolie à ravir, puis une foule de fichus de fantaisie, de canezous, de manches, devant lesquels on reste vraiment en admiration.

Madame *Tilman*, dont les coiffures viennent d'avoir tant de succès aux villes de bains, s'occupe des nouveautés de la saison prochaine, et fait en ce moment aussi de ravissantes garnitures pour les chapeaux d'automne. Le magasin de madame *Tilman* est un des temples favoris de Flore

(style mythologique), et c'est là que se reproduisent, avec un art particulier, les contours et l'éclat enchanteur des fleurs du bon Dieu.

Je ne puis vous dire encore si la forme des chapeaux subira de grands changements, nous attendons l'apparition des modèles de madame *Alexandrine*. N'est-ce pas elle qui fait loi? Madame *Alexandrine* est reine du bon goût. Elle soumet la mode à ses caprices, et lui fait faire à peu près ce qu'elle veut. Il faut pour cela une influence bien grande, n'est-il pas vrai? C'est que la mode sait bien que madame *Alexandrine* tient le cachet de la grâce, et que toutes ses créations en portent l'empreinte; donc elle s'abandonne à ses ingénieuses fantaisies, certaine qu'elles seront dignes d'être sanctionnées par elle-même.

Voici les chapeaux d'automne :

Quelques-uns en crêpe foncé.

D'autres en taffetas.

Il y en a mélangés de velours.

Comme ornements, des fleurs, des plumes, des dentelles, de la blonde.

Dans l'intérieur, branches de fleurs, coques en velours ou demi-guirlande sur le front.

Quelques chapeaux de tulle noir brodé de jais.

Cela sied divinement et est toujours joli.

Je dois citer encore, parmi les merveilles de madame *Alexandrine*, plusieurs coiffures qui n'ont certes pas leurs pareilles. L'une est une espèce de chaperon formé de petites marguerites groseille, et d'où s'échappent derrière deux barbes en dentelle noire.

La seconde est composée d'une natte de velours bleu de Prusse, enlacée de blonde blanche. Derrière il y a un gros nœud de velours à longs pans, de chaque côté retombent des boules de neige roses et blanches.

Une troisième coiffure est en fleurs de paille et velours noir.

La quatrième est une coiffure italienne avec de longues barbes en dentelle, des grelots et du velours poinceau.

Tout cela sied dans la perfection, et est d'une grâce inexprimable.

La fois prochaine j'aurai certainement vu quelques nouveautés, et je vous les signalerai fidèlement.

Tout le monde voyageur est loin de Paris, on prend l'habitude de n'y revenir que fort tard, ce la empêche les magasins de mettre en évidence les choses destinées à la saison prochaine. Du reste, il n'y a pas grand mal, puisque le beau temps nous permet encore les toilettes légères.

Vous pouvez sans crainte, mesdames, vous faire faire de longu es basquines en drap, moire antique ou velours, : on a décidé qu'elles resteraient en faveur.

Le règne des cachemires carrés commence, on en verra beaucoup jusqu'au moment où le froid fera prendre le cachemire long, qui sera éternellement d'une suprême élégance.

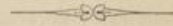
Jevous dirai bientôt aussi ce que l'on fera des fourrures.

On parle d'en garnir les burnous, il n'y a rien de positif.

Les parfums sont une nécessité pour toute femme distinguée et élégante. Je vous recommande, pour ce genre d'article, la maison de M. *Legrand*, parfumeur breveté de Sa Majesté l'Empereur Napoléon III, et de plusieurs Cours étrangères. Ce magasin, dont la renommée est très étendue, renferme tout ce que l'on peut désirer en objets de parfumerie concernant la toilette, et leur qualité est depuis longtemps reconnue supérieure. Rien de plus suave, de plus exquis, que les odeurs triples pour mouchoir. Je citerai encore la *muélosine* au quinquina, qui arrête la chute des cheveux; la *crème de timaçons* pour le teint; le *lait virginal*; l'*eau de Ninon*; l'*eau des Alpes*, qui peut remplacer l'eau de Cologne. Enfin, ne pouvant tout désigner, je m'arrête à la *pâte d'amandes au miel*, à laquelle tant de belles

dames doivent la douceur et la blancheur de leurs mains. M. *Legrand* possède bien d'autres produits excellents, qui sont même recommandés par les médecins les plus distingués, adressez-vous directement à lui, et vous aurez aussitôt ce qui se fait de meilleur pour la conservation de la beauté.

Madame Juliette LORMEAU.



GRAVURE DE MODES N° 507.

TOILETTES DE VILLE. — Chapeau en crêpe blanc, avec passe et bavolet bordés de taffetas de couleur. Dessous en blonde ruchée. De chaque côté, sur la passe, il y a un bouquet de plumes, dont une revient sous un côté. Ruban écossais.

Robe en taffetas, ornée de velours.

Corsage plat. Taille ronde, longue. Ceinture en velours, avec un nœud et deux longs bouts devant (le velours large de 15 centimètres).

Manche à bouffe, composée d'un plissé en long à l'épaule, d'un plissé en bas, le milieu formant le bouffant, et garnie d'un volant plus long derrière que devant.

Cette manche se taille en *droit fil*, très large et plus longue que le bras. On ramasse toute l'ampleur en plis plats en haut et en bas; puis pour qu'elle ne descende pas sans grâce, on met à l'intérieur trois ganses de la longueur qu'on veut laisser à la manche; ces ganses sont tendues à la longueur du bras; de la sorte le bouffant prend de la grâce en maintenant son ampleur, et la manche ne descend pas plus longue que ne le permettent les ganses qui en fixent la longueur.

Le volant est garni de trois velours 0 de 1 centimètre tout au plus.

Le corsage est orné de trois rangs de petits nœuds pompons en velours; derrière il n'y a que les deux rangs des côtés qui redescendent en V.

Il y a aussi des petits nœuds au bas des plis de la manche.

Jupe double; celle de dessus ne découvre que 16 centimètres de l'autre; chacune des deux est ourlée.

— Chapeau en velours épinglé, forme *Paméla*, orné de deux longues plumes qui viennent légèrement accompagner le bas et s'enroulent derrière le chapeau. Dessous garni de grenades et de blonde, avec un flot de velours noir entre la passe de la mentionnière et celle du chapeau.

Châle parisien en gros d'Irlande (soie gros grain), taillé en pointe et terminé par une bande de velours qui borde le châle. Cette partie de velours a 35 centimètres de hauteur, mais elle se réduit à 25 à la saignée.

Ce châle est garni d'une frange en cordonnet, avec brins en chenille.

Robe en taffetas, avec trois volants à la jupe, garnis chacun d'une frange en cordonnet et chenille, avec crête en tête, posée à la couture de l'ourlet et descendant au raz du bord du volant.

MAISONS CITÉES.

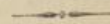
Gagelin, rue Richelieu, 83. Hautes nouveautés, Confections, Trousseaux.

Maisons et Yves (A LA VILLE DE LYON), rue de la Chaussée-d'Antin, 6. Merceries et Rubans.

Le Persan, rue Richelieu, 78. Cachemires et Dentelles.

Alexandrine, rue d'Antin, 44. Modes et Parures.

Legrand, rue Saint-Honoré, 349. Parfumerie, fournisseur de Sa Majesté l'Empereur.



LES DENTS

DE JACQUES D'ARMAGNAC.

NOUVELLE HISTORIQUE DU XV^e SIÈCLE.

(Voyez le numéro précédent.)

Quand on y songe bien, on doit reconnaître une preuve de la bonté de Dieu dans cette singulière facilité avec laquelle l'homme parvient à se soumettre, lentement il est vrai, mais cependant graduellement, à toutes choses, même à celles qu'il regardait dans le principe comme les plus insupportables. Il en fut de même des deux jeunes captifs, surtout de Jacques qui ne cessait de faire des expériences pour rendre au moins sa prison aussi peu intolérable que possible, et qui s'empressait de communiquer à son frère tout ce qu'il s'ingéniait à inventer pour se tenir dans sa cage aussi commodément que la forme de l'étrange machine le permettait. Après avoir réfléchi au moyen de se procurer un appui solide, où il pût poser, au moins alternativement, chacun de ses pieds, il pensa qu'en ôtant son justaucorps et en le repliant sur lui-même, il obtiendrait aisément ce point d'appui si ardemment désiré. Cette idée mise en pratique, Jacques s'applaudit de l'heureux résultat qu'il venait d'obtenir. Mais il ne se borna pas à ce premier essai. Il multiplia ses études sur les applications diverses que son idée première était susceptible de recevoir. Ayant une fois transformé son justaucorps en point d'appui, il en vint à le changer successivement en un coussin commode qui lui permettait de se reposer quelques instants de la fatigue causée par la pression de son corps sur les durs barreaux de fer, ou même en un excellent oreiller sur lequel il lui fut possible de poser par intervalles sa tête endolorie. De cette manière les deux enfants, avec cet ingénieux instinct que la nécessité développe si puissamment dans toutes les circonstances difficiles de la vie, remédièrent, à un certain degré, à ce que leur position avait de plus douloureux. Ils purent, dès lors, aussi, se résigner un peu mieux à leur sort. Si bien que leur gardien, vaincu peu à peu par la douceur avec laquelle ils lui parlaient chaque fois qu'il venait les visiter, ne put se défendre lui-même d'une grande pitié en voyant avec quelle soumission ils paraissaient accepter leur infortune. Par degrés il devint plus affectueux et plus communicatif. Il prolongeait volontiers de quelques minutes le temps qu'il employait chaque jour à nettoyer leurs cages. Parfois il leur apportait en secret quelque fruit ou quelque autre friandise. Il leur donna même à chacun un morceau de vieille couverture de laine, pour s'en servir en guise d'oreillers, mais en leur recommandant expressément de la cacher avec le plus grand soin sous leurs vêtements, aussitôt qu'ils entendraient le moindre bruit au dehors.

Plusieurs jours s'étaient passés de la sorte, et les jeunes prisonniers semblaient oubliés du monde entier.

Cependant Louis XI ne cessait de se préoccuper d'eux. Il n'avait plus rien à craindre de leur père qui était mort, et il n'y pensait plus. Eux, au contraire, il les voyait sans relâche passer et repasser dans son esprit comme des fantômes menaçants. Plus d'une

fois, depuis le jour sanglant du 4 août, on l'avait vu se passer une main sur le front comme pour chasser une idée pénible; on l'avait même entendu à plusieurs reprises murmurer tout bas :

— Ah! ces enfants! ces enfants!

Évidemment le roi méditait quelque chose de mauvais.

— Maître Coittier, dit-il un matin à son mire, connais-tu quelque arracheur de dents que tu puisses me recommander?

— Auriez-vous mal aux dents, sire? demanda le médecin tout étonné.

— Oh! non, répliqua Louis en grimaçant un sourire. Mais, Pâques-Dieu! je possède une couple de jeunes lions que je voudrais empêcher de mordre. Au coin de la rue du Feurre, j'ai remarqué l'autre jour l'enseigne d'un maître dentiste. Si je ne me trompe, l'homme s'appelle Lazare. C'est un confrère, et tu dois le connaître.

— Je le connais assez pour affirmer qu'il est le plus misérable massacre qui soit au monde; je plaindrais de tout mon cœur le chien qui lui tomberait entre les mains, répondit Coittier d'un ton qui ne pouvait laisser le moindre doute sur sa conviction.

— En ce cas, reprit le roi, on doit donner à cet homme l'occasion de se perfectionner dans son art. Donc tu iras le trouver en mon nom pour lui ordonner de se rendre aujourd'hui, avant midi sonné, auprès du commandant de la Bastille, de qui il apprendra ce qu'il aura à faire.

Ces paroles dites, Louis congédia son mire favori.

Le même jour, à une heure inaccoutumée, la porte de la chambre où les deux jeunes princes étaient enfermés, s'ouvrit brusquement. Au premier bruit qu'avaient fait les verrous en grinçant dans leurs anneaux de fer, les prisonniers s'étaient hâtés de cacher aussi bien qu'ils purent les morceaux de couverture de laine qu'ils tenaient de la générosité de leur gardien. Puis, sans bien se rendre compte de ce qu'ils devaient craindre ou espérer de la visite si peu attendue que ce bruit insolite leur annonçait, ils avaient fixé leurs yeux du côté de la porte.

Ils virent entrer d'abord leur gardien. A sa suite marchait un homme dont la figure leur était inconnue et qui était d'une taille et d'une corpulence peu ordinaires. Après avoir fait quelques pas dans la chambre, l'étranger leur parut tressaillir à la vue des cages étranges où ils étaient enfermés. Ce mouvement d'effroi ne put échapper au regard scrutateur du gardien, qui cependant eut l'air de n'y pas faire attention, et qui ordonna à Jacques de sortir de sa nasse de fer. L'enfant étant sorti, l'étranger, qui jusqu'à ce moment n'avait pas eu la force de proférer un seul mot, lui dit :

— Mon enfant, montre-moi donc tes dents.

Aussitôt Jacques ouvrit la bouche, et l'homme y vit briller deux rangées de dents aussi blanches que les perles les plus fines.

— Maintenant assieds-toi là sur cet escabeau, reprit l'inconnu qui n'était autre que Lazare, et sois assez gentil pour ne pas bouger.

— Mais que voulez-vous donc faire? exclama l'enfant en regardant avec une vive anxiété le géant qui tirait d'une trousse de cuir, attachée à sa ceinture, une pince d'acier d'une forme tout à fait particulière.

DE LA MOIE.

dames doivent la découper et la faire
M. Legend possible hier l'œuvre
sont même recommandées par les
gées, adressez-vous directement à
aussitôt ce qui se fait de mieux pour
la beauté.

GRATIS DE MOIE

Toujours en vogue. — Chapeaux en
et bariolés bordés de tulle de couleur
ruchée. De chaque côté, sur le pouce,
plumes, dont une revient sur le côté.
Bande en tulle, ornée de rubans.
Corset plat. Taille droite. Longue
un corsé et deux long bordure
15 centimètres.

Marche à bouff, comme les
d'un plissé en bas, le même devant à
voient plus long devant que devant.
Ces marches se taillent en deux à
que le bras. On remonte sans l'aide
en bas : pour pour qu'il se détache
l'extérieur trois parties de la largeur
manche; ces parties sont réunies à
sorte le bordant profond de la partie
la manche ne devant pas plus large
parties qui se font la largeur.

Le corsage est garni de trois
plus.
Le corsage est orné de trois
velours; derrière il y a une
résident en Y.

Il y a aussi des petits corsés
large double; celle de devant et
de l'autre, chacune des deux et
de l'autre, chacune des deux et

— Chapeaux en velours noir, les
longues plumes qui viennent
s'élevaient derrière le chapeau. Les
blonde, avec un fil de ruban
noir et celle de devant.

Châle persan en gros fil
poudre et terminée par un
Ces châles de velours à
restent à 25 à la mesure.

Le châle est garni d'un
châle.

Bande en tulle, avec
d'une bande en tulle et
à la ceinture de l'œuvre et

HAISON

Gagelin, rue Richelieu, 41. Bon
lecteurs. Truismes.

Hansons et Yves, 11, 12, 13
Champs-Élysées, 6. Bonnes

Le Persan, rue Richelieu, 21. Bon

Alexandrine, rue Richelieu, 21. Bon

Legend, rue Saint-Denis, 11. Bon
museur de St. Noyelle.

— Rien du tout, rien du tout, si ce n'est t'arracher une de ces jolies petites dents que voilà, répliqua Lazare.

— Mais aucune d'elles ne me fait souffrir, objecta le prisonnier.

— Ma foi, je te crois sur parole, repartit l'homme. Néanmoins il faut que tu me donnes une dent, car... telle est la volonté du roi.

— Du roi ? s'écria Jacques en pâlisant. Du roi, dites-vous ?

— Du roi lui-même, fit Lazare en appuyant ces paroles d'un signe de tête affirmatif. Allons, assieds-toi : la chose serait déjà faite sans tout ce bavardage.

Sans plus ajouter un mot, Jacques s'assit sur l'escabeau que Lazare lui avait indiqué. Celui-ci lui prit aussitôt la tête, qu'il fixa, comme dans un étau entre ses deux genoux, dit à l'enfant d'ouvrir la bouche et commença l'opération. Si jamais Coittier avait dit la vérité, ce fut au moment où il désigna sous la qualification de massacre le dentiste du coin de la rue du Feurre. La sueur ruisselait à grosses gouttes le long du visage du jeune patient, qui poussait des gémissements de douleur et murmurait en syllabes à demi articulées :

— Finissez donc ! finissez donc !

Cependant le plus jeune des deux frères, le visage appuyé contre les barreaux de sa cage suivait avec une anxiété mortelle la terrible opération, et mêlait ses cris aux cris de douleur de son aîné.

— Enfin la voici ! exclama tout à coup Lazare en élevant à la hauteur de ses yeux la petite dent et en la contemplant d'un air de triomphe. Maintenant, mon enfant, ajouta-t-il, en lui faisant remettre par le gardien un verre à moitié rempli d'une liqueur légèrement jaunâtre, une gorgée d'eau et de vinaigre avec laquelle tu te rincerai la bouche, et il n'y paraîtra plus, lorsque j'aurai fini d'opérer ton frère...

— Mon frère ? s'écria Jacques saisi de terreur.

— Mais, sans doute, repartit l'homme de la rue du Feurre.

— Et lui aussi, vous voulez ?...

— Lui arracher une dent, répondit Lazare ; car... telle est la volonté du roi.

Pendant que l'opérateur produisait cet argument péremptoire, le gardien s'était mis en devoir d'ouvrir la cage de François.

Immobile comme une statue, mais les yeux ruisselants de larmes et oubliant sa propre douleur, Jacques regardait avec une angoisse inexprimable son pauvre frère, qui, tremblant de tout son corps et plus mort que vif, sortait de sa gaine de fer et se laissait tomber plutôt qu'il ne s'asseyait sur l'escabeau. Plus jeune et d'une constitution plus délicate, François subit avec moins de courage et de fermeté l'horrible torture, et il faillit s'évanouir entre les mains de Lazare.

Sa double opération terminée, l'homme remit la pince dans sa trousse, enveloppa soigneusement dans un morceau de papier les deux dents et s'en alla avec le gardien, après que celui-ci, sans avoir dit un mot, mais le cœur navré, eut enfermé les deux prisonniers dans leurs cages.

Le lendemain l'arracheur de dents, conduit par le geôlier, revint à la même heure, et les deux enfants se mirent à trembler d'épouvante en apprenant que cette nouvelle visite n'avait pas pour objet une enquête

sur l'état de leur santé, mais une répétition de l'opération de la veille.

Ils eurent beau supplier, ils eurent beau demander grâce. A leurs larmes, à leurs prières, à leurs supplications, l'homme de la rue du Feurre n'opposait que ces mots implacables :

— Telle est la volonté du roi.

L'opération recommença donc.

Quand elle fut finie, Lazare dit avec une sorte de satisfaction à ses deux malheureuses victimes :

— N'est-ce pas qu'aujourd'hui cela a marché plus vite qu'hier ? Ma foi, il faut du temps pour se faire la main. Aussi, je vous le promets, chaque jour cela ira plus lestement.

— Chaque jour ? demanda Jacques en pâlisant d'effroi. Combien de temps continuerez-vous donc à nous torturer de la sorte ?

— Aussi longtemps qu'il vous restera une dent dans la bouche, répliqua Lazare. Car, ne l'oubliez pas, telle est la volonté du roi.

Les deux frères faillirent tomber à la renverse en apprenant cette effroyable sentence. Dès ce moment ils furent comme deux condamnés qui savent d'avance le jour et le moment où ils doivent cesser de vivre et qui voient fuir avec une effrayante rapidité les heures qu'il leur reste encore à passer parmi les vivants. Autant elles leur paraissaient longues et interminables pendant qu'ils étaient enfermés seuls dans leurs cages, autant ils les trouvaient courtes et rapides quand ils entendaient revenir le redoutable Lazare. Dès que l'aube recommençait à poindre, ils se prenaient à trembler, et un frisson leur parcourait tous les membres aussitôt que le grincement des verrous de la porte leur annonçait la visite de leur bourreau.

— Explique qui voudra, mais il est une chose que je ne comprends pas, dit un jour la femme de Lazare à quelques-unes de ses voisines et amies ; c'est la rage qu'a mon homme d'arracher des dents. Si je le laissais faire, il serait capable de m'arracher les miennes. Depuis le matin quand il se lève, jusqu'au soir quand il se couche, il a la pince à la main. Il appelle les passants, et les opère pour rien. Ne peut-il attraper bourgeois ni paysan, il se rejette sur les chiens et les chats. Vraiment c'est incroyable.

— Hé ! compagnon, dit un autre jour maître Escabeau à son ami Lazare en le rencontrant dans la rue, est-il vrai que vous allez chaque matin arracher une dent aux deux fils du duc de Nemours qui sont détenus à la Bastille ?

— Certainement, repartit Lazare. Telle est la volonté du roi.

— Et vous avez le courage de vous prêter à une chose semblable ? reprit le pâtissier dont le visage revêtit une expression de colère qu'il ne se donna pas même la peine de déguiser.

— Que voulez-vous ? reprit Lazare. Si ce n'était pas moi, ce serait un autre, et celui-là ferait souffrir bien davantage ces pauvres enfants, à qui, Dieu m'en est témoin, j'aimerais mieux mettre dix dents que de leur en arracher une seule, si ce n'était la volonté formelle du roi.

Sur quoi Escabeau continua son chemin en hochant la tête et en grommelant tout bas :

— Ah ! si le roi venait encore un jour visiter ma boutique et s'asseoir dans le retrait des friands, j'au-

rais bien le courage de lui dire un petit mot en faveur des pauvres princes. Car, enfin, pourquoi faire retomber sur eux la faute de leur père, qui l'a suffisamment expiée, je pense ?

Dans ces entrefaites Hugo n'avait cessé de rôder aux environs du Louvre dans l'espoir de rencontrer son oncle Coittier au moment où celui-ci se rendrait auprès du roi ou qu'il sortirait du palais. Après bien des pas inutiles, il réussit un matin à voir le mire royal.

— Mon oncle, lui dit-il d'une voix brève et chaleureuse, rendez-moi, je vous prie, rendez-moi bien vite les lettres patentes du roi que vous avez en garde. Je veux aller supplier Sa Majesté de ne pas laisser plus longtemps les deux petits princes dans leurs cages de fer, mais de leur permettre de retourner avec leur sœur auprès de ma mère. Mon Dieu ! si j'avais appris plus tôt comment on les torture, je serais depuis longtemps déjà venu vous réclamer ces lettres.

— Ton intention est excellente, repartit Coittier, et elle fait l'éloge de ton bon cœur ; mais l'exécuteur, c'est autre chose. Crois-moi, mon enfant, la France tout entière se mettrait aux pieds du roi, qu'elle ne réussirait pas à le fléchir au sujet des fils du duc de Nemours. Nous pouvons déjà remercier le ciel de voir le roi laisser en paix le petit Riche, dont il ignore probablement l'existence. Crois-en ce que je te dis, épargne une peine inutile.

— Vous ne pouvez donc rien pour ces malheureux enfants ? reprit Hugo en fixant sur son oncle un regard suppliant.

— Rien, mon garçon, rien du tout, répliqua le mire. Qui peut espérer de fléchir la colère d'un lion irrité ? Retourne donc chez toi et abandonne les Armagnacs à la miséricorde divine.

Le cœur navré par ces paroles, Hugo regagna tristement la rue Saint-Michel pendant que le mire entra dans le palais et se rendait auprès du roi pour lui faire sa visite habituelle.

Louis était assis dans son cabinet à une table sur laquelle se trouvait une cassette d'ébène entr'ouverte ; il avait l'air de s'amuser à compter une douzaine de petits osselets blancs qu'il en avait tirés, et qu'il y laissait retomber un à un avec un bruit sec qui paraissait ne pas trop lui déplaire.

Au moment où il vit entrer son médecin, il s'écria :

— Ah ! Coittier, te voilà ! tu viens à propos. Tiens, regarde donc comme le nombre de mes petites dents de lion augmente chaque jour. Bientôt nous en aurons assez pour faire un charmant collier. Pâques-Dieu ! ne sont-elles pas aussi blanches que la neige ?

— Blanches comme la neige qui vient de tomber, sire, répondit Coittier. Malheureusement elles sont bien aiguës aussi.

— Que veux-tu dire par là ?

— Sire, écoutez-moi, reprit le mire, je crains une chose...

— Et quoi donc ? interrompit le roi piqué de curiosité.

— Je crains, vu l'état où vous êtes, que bientôt ces dents ne vous mordent plus àprement que si elles se trouvaient encore dans la bouche de ceux à qui on les a arrachées.

— Comment cela ? s'écria Louis en retirant vivement ses mains de la cassette.

— Ce comment-là, je ne puis vous l'expliquer en ce moment, répondit Coittier en prenant un air de plus en plus sérieux. Votre horoscope n'est pas encore assez clair pour cela. Permettez-moi seulement de rappeler à Votre Majesté ce jeune garçon aux trois lentilles et la prédiction que je vous ai faite à son sujet.

— Pour le coup, tu veux me faire rire, exclama le roi. Car, enfin, comment ces dents qui sont là tranquillement enfermées dans ma cassette pourraient-elles mordre encore ? Mais tu viens là de me rappeler notre garçon aux lentilles. Est-il encore en vie ? Et se trouve-t-il toujours chez maître Escabeau ? Comment donc se fait-il qu'il n'ait pas, jusqu'à présent, songé à faire usage de mes lettres patentes ?

A cette question posée pour ainsi dire à brûle pourpoint, le mire voulut répondre que l'intention d'Hugo était de se prévaloir de ces lettres en faveur des trois enfants du duc de Nemours. Mais il se retint aussitôt, jugeant prudent de ne pas toucher un point aussi difficile.

— L'heureux garçon vit encore, répliqua-t-il, il est en bonne santé, et, pour autant que je sache, il est toujours au service de maître Escabeau. Il ne fera probablement usage de ses lettres qu'au moment où sera épuisé le petit trésor qu'il tient de la faveur de Votre Majesté.

Ici l'entretien de Louis et de son médecin ordinaire prit une autre direction et il n'eut plus pour objet que l'état de santé du roi, qui, après les affaires de son gouvernement, faisait la principale préoccupation de son esprit.

CHAPITRE X.

DÉVOUEMENT FRATERNEL.



e même jour, comme Lazare faisait sa visite accoutumée à la Bastille, Jacques d'Armagnac lui dit d'une voix suppliante :

— Brave homme, mon pauvre frère est très mal. Regardez vous-même comme il est pâle et souffrant.

Ce qui le tourmente surtout, c'est la peur qu'il a de vous. Ayez donc un peu de pitié, brave homme, et laissez-lui le peu de dents qui lui restent encore.

— Je croyais cependant que, grâce à ma dextérité, ma pince avait cessé de vous paraître aussi redoutable que vous le croyiez d'abord, répliqua le dentiste presque offensé de l'observation que l'enfant venait de lui présenter. Car enfin on ne peut mieux faire la chose. Quant à épargner ton frère, je ne puis ni ne l'ose, puisqu'il faut que je remette chaque jour deux dents au roi, telle étant sa volonté expresse.

A cette réponse désespérante, Jacques se mit à regarder avec une angoisse et une compassion inexpri-

mables son frère, dont la figure pâle et contractée eût provoqué la pitié dans une pierre elle-même. Après quelques moments de muette réflexion, il témoigna, par un petit signe, à l'opérateur le désir de lui dire un mot à voix basse. Le géant se pencha et présenta son oreille aux lèvres de l'enfant qui lui dit de manière à ne pouvoir être entendu de son frère :

— Arrachez-moi deux dents chaque jour, et épargnez ce pauvre petit.

Au même instant Lazare détourna le visage en essayant deux grosses larmes qui venaient de jaillir de ses yeux. Le géant pleurait. Ce trait touchant de dévouement fraternel avait remué jusqu'au fond du cœur cet homme qui paraissait inaccessible à tout sentiment de pitié. Le gardien, qui avait tout compris, ne put se défendre de céder à la même émotion. Aussi il se fit en ce moment un court et solennel silence, que nul ne songea à troubler. Il semblait que l'horrible cachot fût transformé pour un instant en un lieu saint; car les deux prisonniers, Lazare et le gardien, tous ensemble élevaient leur âme vers Dieu comme dans une prière. Sans doute, si le roi, pendant ce moment-là, avait pu se trouver présent, il n'aurait pu s'empêcher de faire grâce à ces pauvres enfants, et son cœur n'eût pu rester fermé à la pitié.

Lazare fut le premier à rompre le silence qui avait régné jusqu'alors.

— Mais, mon cher petit, reprit-il d'une voix tremblante d'émotion, comment ferons-nous quand tu n'auras plus une seule dent à me donner? Il faudra bien que je finisse par en arracher deux à ton frère et le faire souffrir doublement.

— Oh! d'ici là mon frère aura le temps de se rétablir, répondit Jacques avec chaleur. Et qui sait? Le roi peut-être adoucira sa rigueur, ou quelque secours inattendu peut nous arriver. Dieu est bon, et je ne désespère pas de sa clémence. Faites donc, brave homme, ce que je vous ai demandé, et nous prions tous deux pour vous.

Alors le dentiste ne résista plus; après avoir obtenu du gardien la promesse du secret, il arracha deux dents à Jacques qui supporta la double opération avec le plus grand courage, de crainte de faire trop de chagrin à son frère. Cependant François avait deviné le sacrifice que l'affection de Jacques lui avait fait avec tant de joie. Aussi il se précipita dans ses bras en sanglotant, et il le serra sur son cœur avec une effusion inexprimable. Celui-ci, heureux d'avoir pu épargner un moment de souffrance à son pauvre frère, oublia dans cet embrassement ce qu'il souffrait lui-même. Il se souvenait seulement que sa mère, avant de mourir, leur avait recommandé à tous de bien s'aimer les uns les autres, et se disait qu'il avait obéi aux dernières paroles de sa pauvre mère aussi bien qu'à la voix de son propre cœur.

Quand Lazare, muni des deux dents de Jacques, entra dans le Louvre, il se heurta contre Coittier qui l'apostropha d'un ton aigre et sec.

— Hé! maître, avons-nous déjà opéré aujourd'hui les deux petits prisonniers? Aurons-nous longtemps encore à tirer des dents et à gagner de l'argent?

— Messire Coittier, répliqua l'homme de la rue du Feurre avec un visible embarras, croyez bien que je donnerais tout au monde pour ne plus être forcé de remplir cet horrible office. C'est la commisération

seule qui me fait encore aller chaque jour auprès de ces pauvres petits...

— Vous parlez de commisération? interrompit la mire étonnée d'entendre un mot semblable sortir de la bouche de l'arracheur de dents.

Alors le géant se mit à lui raconter, avec une émotion dont on ne l'aurait pas cru capable, la scène touchante qui venait d'avoir lieu à la Bastille, et dont il avait été lui-même témoin et acteur tout ensemble. A ce récit, Coittier se sentit ému jusqu'au fond du cœur, et, serrant avec effusion la main du dentiste :

— Nous nous reparlerons, lui dit-il à voix basse.

Lazare ayant été admis auprès du roi, déposa sur la table les deux dents de Jacques.

— Ah ça, compère, lui demanda Louis d'un ton de bonne humeur, comment se portent mes jeunes lions? Penses-tu qu'ils seront apprivoisés quand ils n'auront plus de dents?

— Sire, répondit l'homme de la rue du Feurre, je pense que le plus jeune aura bientôt cessé de vivre, tant je l'ai trouvé bien affaibli. Quant à l'autre, il y passera un peu plus tard; car l'un ne saurait vivre sans l'autre.

— Soit, reprit Louis avec une indifférence pleine de cruauté. En ce cas, ils t'épargneront la peine de leur tirer les dents, et à moi celle de m'occuper d'eux plus longtemps.

— Votre Majesté veut-elle que je continue à opérer le plus jeune des deux lions pendant qu'il est malade? demanda Lazare avec un calme plus apparent que réel.

— Certainement oui, répliqua le roi. Tu continueras aussi longtemps qu'il aura la force de desserrer les mâchoires.

— Fort bien, sire, reparti Lazare.

Puis, ayant pris congé du roi, il sortit à reculons du cabinet.

Le lendemain, Louis répéta la même question que la veille :

— Eh bien! compère, comment se portent mes petits lions? Le plus jeune va-t-il un peu mieux?

— Sire, répondit le dentiste, la maladie a fait des progrès si rapides, que j'ai grand peur de ne pouvoir apporter demain qu'une seule dent à Votre Majesté; car ce n'est qu'avec des efforts inouïs qu'il m'a été possible d'introduire ma pince dans la bouche du plus jeune de nos deux prisonniers; il est pris de convulsions et serre les mâchoires ni plus ni moins que les lèvres d'un étou.

— Pâques-Dieu! reprit Louis avec un horrible sang-froid, ce qui pourrait lui arriver de plus heureux, ce serait de mourir avant d'avoir mis en pratique les leçons que son père lui a données par ses détestables exemples. Sur ce, maître Lazare, que Dieu t'ait dans sa sainte garde.

C'était par ces paroles sacramentelles que le roi avait coutume de congédier les gens qui lui avaient apporté quelque bonne nouvelle ou dont il voulait remercier le zèle par un témoignage de politesse.

— Coittier, dit-il un peu plus tard à son mire, sais-tu ce que notre arracheur de dents vient de m'apprendre? Il m'a dit que le plus jeune des Armagnacs se trouve malade, et qu'il pourrait fort bien s'en aller prochainement quelque part d'où l'on ne revient pas. Je voudrais donc que tu te rendisses à la Bastille et qu'après avoir examiné l'état du garçon, tu viusses

LA MODE.

...sile qui ne fait encore aller...
 ...es pauvres points...
 ...Vous parlez de consolation...
 ...aire étonné l'histoire en son...
 ...ouche de l'arracher de dents...
 ...Alors le gend se mit à lui...
 ...on dout on se l'aurait pu...
 ...enchante qui venait d'arriver...
 ...avait été lui-même témoin de...
 ...ce récit, Cothier se sentit...
 ...sur, et, serrant avec effusion...
 ...— Sous tous rapports...
 ...Lazare avait été témoin...
 ...table les deux dents de la...
 ...— Ah çà, compère, tu...
 ...comme l'histoire, comment...
 ...tenez-tu qu'ils seront...
 ...plus de dents ?
 ...— Sire, répondit l'homme...
 ...e pense que la plus jeune...
 ...ant je l'ai trouvée bien...
 ...osera un peu plus tard...
 ...ans l'autre.
 ...— Sait, reprit Louis...
 ...le cranin. En ce cas, le...
 ...eur tirer les dents, et s'il...
 ...lus longtemps.
 ...— Votre Majesté veut-elle...
 ...e plus jeune des deux...
 ...demanda Lazare avec un...
 ...— Certinament on, resp...
 ...ussi longtemps qu'il...
 ...nichours.
 ...— Fort bien, sire, reprit...
 ...Puis, ayant pris congé...
 ...le cabinet.
 ...Le lendemain, Louis...
 ...a vieille :
 ...— Eh bien ! compère, comment...
 ...petits lions ? Le plus...
 ...— Sire, répondit le...
 ...argris si rapides, que j'ai...
 ...apporter demain qu'un...
 ...ar ce n'est qu'une...
 ...possible d'introduire...
 ...une de nos deux...
 ...ions et serre les...
 ...erres d'un...
 ...— Piques donc ! reprit...
 ...ang-froid, ce qui...
 ...e serait de mourir...
 ...egons que son...
 ...exemples. Sur ce, maître...
 ...a sainte...
 ...C'était par ces...
 ...ait contenu de...
 ...apporté quelque...
 ...mercier le...
 ...— Cothier, dit-il...
 ...ais-tu ce que...
 ...rendre ? Il n'a...
 ...e trouve malade, et...
 ...prochainement...
 ...e voudrais donc...
 ...qu'après avoir...



Jules David

J. Delille

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 9.

Coiffures et Confections de R. Hopteau, s. Vivienne, 41. — Modes et Alphonse, s. de la Harpe, 22. — Plumes et Fleurs de Perrot Petit, s. de la Bourse, 12. — Parapluies et Rubans, Audoyer, s. de la Ville de Lyon, 1. — Mouchoirs de Chapron, s. de la Paix, 11. — Parfums de Legrand, fournisseur de S. M. l'Empereur et des Cours étrangères. — Envoi de la M. de Commission Lassalle et Co. — Denis le Grand, 3.

LONDON at the Publisher Office, 25, Great Street, Soho. NEW YORK France & Co. General Agents MADRID, P. J. de la Pina

m'en rendre compte immédiatement. Car, enfin, maître Lazare peut être fort expert dans son état, sans l'être pour cela à juger d'un cas de maladie et de ce qui doit s'en suivre.

Le mire se hâta d'exécuter l'ordre du roi, et revint directement au Louvre pour donner connaissance à son maître de ce qu'il avait vu.

— Sire, lui dit-il, Lazare a dit vrai. Le jeune Armagnac aura de la peine à atteindre la journée de demain. Cela est facile à voir, et vous le diriez vous-même au premier coup d'œil. Du reste, il n'y a pas à s'en étonner. Se trouver continuellement enfermé dans une cage, où le corps est toujours dans une position forcée, tellement qu'on ne peut ni se tenir debout, ni s'asseoir, ni se coucher; être privé d'air et de mouvement; passer chaque jour par les mains d'un massacre; avoir pour toute nourriture du pain noir que les gencives endolories ne peuvent pas seulement mâcher; vivre dans des trances et des angoisses auxquelles rien ne permet d'espérer de voir mettre un terme, en voilà plus qu'il n'en faut pour briser une nature aussi délicate que celle de ce garçon.

(La suite au prochain numéro.)

L'ABBÉ BERTHELOT.

(Voyez le numéro précédent.)

— « Laissez les morts ensevelir leurs morts, » a dit Jésus-Christ : il ne convient pas, monsieur le comte, d'entretenir outre mesure une douleur qui, en diminuant le ressort de l'âme, peut nous induire à négliger nos devoirs permanents, ou à ne les accomplir qu'avec découragement et tiédeur. Le pieux souvenir que madame la comtesse a conservé de sa mère, est légitime et louable; mais il ne faut pas l'exagérer comme les femmes sont quelquefois trop portées à le faire. J'ai en ceci l'exemple de ma propre mère : les natures délicates, dépravées peut-être, ont fait la découverte redoutable et impie de la volupté de la douleur; malgré sa sombre hypocrisie, on ne la doit pas moins fuir que les autres, cette volupté terrible... la plus destructive peut-être, ajouta-t-il d'une voix profonde, la plus contraire aux devoirs de l'homme envers soi-même. Moins nous parlerons du triste sujet auquel nous allons dans trois jours payer notre tribut, mieux vaudra, croyez-en ma propre expérience, monsieur le comte. J'irai voir madame la comtesse souvent et de grand cœur, mais je me ferai mondain pour elle : il ne faut pas être curé plus qu'il ne convient, dans l'intérêt même de la cause du bon Dieu, et pourvu que l'on conserve sa soutane, on n'est pas tenu d'être toujours en surplis.

L'abbé Berthelot tint parole, et devint bientôt un hôte habituel du château : il plut beaucoup à la comtesse, et s'attacha lui-même fort affectueusement à elle.

M. de la Chesnaye, doué d'une activité dévorante et d'un incroyable besoin de mouvement, s'était lancé dans une série d'entreprises industrielles dont le soin l'absorbait tout entier. Aussi, bien qu'il adorât sa femme, passait-il rarement plus d'un mois de suite au château que la comtesse habitait toute l'année, et

où elle avait pour compagne ordinaire madame de Mornais, tante maternelle du comte. Madame de Mornais était une grosse personne, aux bras courts, extrêmement myope au moral comme au physique, exclusivement née pour faire de la tapisserie et jouer aux cartes, dépourvue de toute pénétration, incapable d'un raisonnement quelconque, cuirassée d'une indifférence profonde et d'un tranquille dédain pour tout ce qui n'appartenait pas directement à la série très restreinte d'idées toutes faites, qui se carraient à l'aise dans son cerveau et dont elle se servait, comme les gens qui jouent du cor emploient les tubes divers à l'aide desquels ils modifient le ton de leur instrument. Visage bouffi, peau veloutée, teint rose, trente-deux dents courtes et blanches, sourcils nuls remplacés par un arc très artistement fait avec la tête d'une épingle enfumée, cheveux fins et blonds, mains petites et blanches, pieds mignons, mais engorgés à la cheville. Madame de Mornais ne voyait dans l'abbé Berthelot qu'un *ecclésiastique* ordinaire, et le traitait sans plus de considération que n'en avaient pour leurs chapelains les seigneurs féodaux. Son interlocuteur habituel, son partenaire de prédilection était M. du Portal, gentilhomme de cinquante-cinq ans, qui avait essayé de faire un peu de chouannerie en 1830, se croyait Breton bien qu'il fût né en Picardie, et s'imaginait très sincèrement être le collègue de Charrette et des Lescure. Ancien garde du corps de Charles X, il avait avec lui une ressemblance singulière, qu'il augmentait encore en arrangeant ses cheveux comme le faisait le roi, et comme nos vieilles pièces de cinq francs le consacrent.

Possesseur d'une fortune considérable, il était resté garçon par affection pour son unique neveu, « le jeune monsieur du Plessis, » qui venait inaugurer cette année une redevance, récemment convenue, de deux mois de cour et de petits soins à payer annuellement à son oncle.

Son oncle, qui l'avait fait élever selon ses idées et, à ce qu'il croyait, en parfait gentilhomme, avait trouvé en lui une rare docilité. Il avait tenu opiniâtrement à ce que son fils d'adoption fût avant tout bon écuyer et fort à l'escrime. Puis il lui avait fait faire ses études à Paris, en qualité d'externe libre dans un collège, sous la direction d'un abbé de sa connaissance, homme fort savant et fort spirituel, mais des plus mondains. Le côté des arts d'agrément n'avait pas été négligé. Paul du Plessis avait eu pour maître de danse un premier sujet de l'Opéra, Kalkbrenner pour professeur de piano, Bordogni pour maître de chant, et pour maître de dessin je ne sais plus quel paysagiste à la mode au faubourg Saint-Germain. Le jeune homme avait agréablement réussi dans ces diverses choses, sans montrer de prédilection particulière pour aucune. Il les possédait isolément sans qu'aucun lien les unit entre elles, et passait indifféremment de l'une à l'autre, sans les embrasser jamais toutes ensemble dans un sentiment commun. Il n'avait nul soupçon de la philosophie de ses connaissances, et sa science manquait absolument de synthèse. Ce n'était, du reste, ni son oncle, ni son précepteur qui eussent pu se charger de cette partie élevée de l'éducation, — généralement et particulièrement négligée et méconnue, — et tout le côté moral du pauvre garçon était resté absolument en jachère, sans qu'aucune herbe folle y eût été brûlée,

sans qu'aucune bribe d'engrais y fût tombée, sans qu'aucun coup de houe en eût entamé le sol compacte et pierreux.

Par-dessus le marché, le bonhomme du Portal n'était pas religieux : il en était toujours aux abbés galants de la régence, et traitait comme tel l'abbé Berthelot lui-même, auquel il frappait amicalement sur l'épaule, qu'il regardait en clignant malicieusement de l'œil quand s'égarait dans la conversation quelque allusion scabreuse, et qu'il appelait « gaillard » et « bonne pièce. »

Paul du Plessis avait été mené de bonne heure dans le monde et dirigé dans ses premières aventures par son oncle lui-même, qui rangeait les exploits galants parmi les illustrations d'un gentilhomme.

Livré à lui-même à sa majorité, il vivait seul et libre à Paris depuis quatre ans, ne faisait absolument rien autre chose que monter à cheval, faire des armes, tirer aux pigeons, suivre l'Opéra, bien vivre et, selon l'expression de son oncle, « servir les dames. » C'était un joli garçon, brun, aux yeux bleus, habillé ordinairement comme un domestique anglais, et qu'on eût pris facilement, en grande tenue, pour un Américain de distinction. Sans passions et très ordonné dans sa conduite, il ne dépassa jamais pour ses dépenses la pension de mille écus par mois que lui faisait son oncle, si ce n'est une fois; mais ce fut de propos délibéré, un de ses amis lui ayant démontré la nécessité de simuler une dette quelconque pour que rien ne manquât à sa renommée de gentilhomme, et pour donner à M. du Portal le droit de parler des folies de son neveu.

Présenté par son oncle au château, cordialement accueilli par le comte alors présent, gracieusement reçu par la comtesse qu'il trouva jouant avec les deux plus jolis enfants qu'on puisse imaginer, M. Paul ne douta pas un seul instant que madame de la Chesnaye ne dût être la docile héroïne du petit roman qu'il se proposait bien de mettre en action pendant son séjour à la campagne.

La chose, dans l'application, lui présenta des difficultés inattendues : madame de la Chesnaye n'avait pas en elle trace de coquetterie. Guidée, au contraire, par une piété solide et des principes sérieux, elle avait enfermé sa vie dans l'amour de son mari et de ses enfants. Mais M. de la Chesnaye était si souvent absent!

Paul du Plessis était depuis trois mois à la Chesnaye et ne parlait point de partir. Il avait compris que la tactique parisienne ne réussirait point auprès d'une femme comme la comtesse, et après avoir, sans succès, essayé d'appliquer divers procédés qu'il tenait de son oncle, il avait fini par adopter, de dépit, le plus sûr peut-être, mais le plus dangereux, celui qui consiste à devenir d'abord amoureux soi-même de la personne dont on veut se faire aimer.

Malheureusement, il faut bien l'avouer, le moyen n'avait pas été absolument sans effets : non que ces effets fussent encore très positifs et directement au bénéfice de M. Paul du Plessis, mais enfin il y avait eu un résultat produit.

Rompue au train ordinaire de sa vie, la comtesse s'ennuyait beaucoup moins que ne le supposaient la vieille Brigitte et les bons habitants du petit village de la Chesnaye; mais il est bien vrai que, depuis la pré-

sence de M. du Plessis au château, la comtesse percevait d'une façon plus nette le sentiment de sa solitude. Depuis trois mois M. de la Chesnaye avait passé deux fois huit jours auprès d'elle, et, depuis son dernier départ, toutes ses lettres annonçaient d'indispensables prolongations d'absence. La comtesse en éprouvait une irritation singulière, et une impatience vague et toute nouvelle avait remplacé sa quiétude ordinaire. En somme, — et ceci fait grandement l'éloge de la vertu native de madame de la Chesnaye, — les assiduités de Paul du Plessis n'avaient fait jusqu'alors qu'éveiller chez elle le légitime désir de la présence de son mari, qu'elle ne voyait plus que pourvu de tous les charmes d'un amant. Elle écoutait volontiers le courtisan de son cœur et subissait même son influence; mais il réalisait le *sic vos non vobis* de Virgile, tressant le nid pour un autre : madame de la Chesnaye rêvait l'amour dans le devoir! Si le comte peu avisé fût revenu, il eût trouvé l'amante dans la femme, et rien n'eût manqué à la mystification du pauvre séducteur; mais le comte ne revint pas.

Huit longs jours s'étaient écoulés depuis la dernière lettre de M. de la Chesnaye; la comtesse se sentait prise d'une invincible mélancolie, elle n'attendait plus... que les visites de M. du Plessis, qui savait si bien occuper une place trop longtemps vide. Le feu secret qui couvait dans le cœur de la comtesse commençait à rayonner quelques reflets vers le foyer qui l'avait allumé.

Ce n'était pas madame de Mornais qui eût pu jeter de l'eau sur ce rudiment d'incendie : elle trouvait Paul du Plessis incomparable, et n'avait pas plus de goût que de talent à lire dans les âmes. Quant à M. le baron du Portal, il savait trop à point accaparer sa fidèle admiratrice, disparaître dans certains cas, lever les lièvres de la conversation ou rompre les chiens quand ils faisaient fausse piste, pour ne pas mériter le soupçon d'une coupable connivence.

Le lendemain de cette soirée dont nous avons vu revenir l'abbé Berthelot, le digne curé de la Chesnaye s'éveilla comme un général un jour de bataille.

A peine avait-il ouvert les yeux, — il était encore de fort bonne heure, — que Brigitte entra, après avoir discrètement frappé.

— Monsieur le curé, dit-elle d'un air confus, j'ai dit sept fois l'acte de contrition et sept fois mon *Confiteor*...

— Pourquoi sept fois? dit l'abbé devenu distrait dès qu'il avait compris qu'il ne sagissait que d'un cas de conscience de Brigitte; pourquoi pas six ou pas huit? Vous eussiez demandé mentalement pardon à Dieu avec un sincère regret de la faute commise et la ferme volonté de n'y plus retomber, que cela eût encore mieux valu. N'importe, se hâta-t-il d'ajouter, vous avez agi à bonne intention; allez et ne péchez plus, si c'est possible. Voilà tout ce que vous aviez à me dire?

— Il y a le père Sauvageot qui vous fait demander, monsieur le curé; son garçon est là qui vient vous quêrir; il paraît que le pauvre cher homme est bien bas.

— Dites que j'y vais, Brigitte.

— Faudra que vous passiez par le chemin d'au long du parc; à travers champs, vous n'en sortirez pas sans y laisser vos souliers, sauf votre respect. Il a

tombé de la pluie toute la nuit comme si on la donnait pour rien.

— Eh bien ! dit l'abbé, se répondant à lui-même, en revenant j'irai au château.

La pluie et le vent avaient cessé avec la nuit : le soleil montait dans un ciel pur, éclairant de ses rayons éclatants, à travers une atmosphère d'une transparence merveilleuse, les ravages causés par la tourmente.

Les allées du parc de la Chesnaye étaient jonchées de feuilles et de menues branches ; quelques arbres même avaient été couchés ou *étêtés* par l'autan. Les massifs de dahlias, battus par la bourrasque et chargés par la pluie, gisaient renversés sur le sol, couvrant de leur frondaison lourde et sombre les touffes écrasées des chrysanthèmes d'automne et des asters. Les herbes et les feuilles commençaient à se redresser sous l'influence du soleil : les parterres, les taillis et les bois étaient pleins de leurs bruissements, mêlés au fourmillement confus causé par l'agitation affairée de tout un petit monde animal, plus ou moins éprouvé par les désastres de la nuit.

Pendant que l'abbé Berthelot se rendait auprès du moribond qui réclamait son ministère, la jeune comtesse de la Chesnaye se levait mélancolique et songeuse.

Coiffée d'un large chapeau de paille et chaussée de petites mules de bois, trop élégantes et trop fines pour mériter le nom de *sabots* qu'elle leur donnait, elle se disposait à descendre au jardin, quand ses enfants, au bruit qu'elle fit, sortirent de leur chambre et coururent après elle. Leur vue provoqua chez la comtesse un mouvement d'expansion passionnée : elle les prit dans ses bras et les couvrit de baisers. Cependant elle trouva qu'il faisait « trop mouillé » pour qu'ils pussent sans inconvénient l'accompagner dans sa promenade, et pria leur bonne de les retenir sur la terrasse sèche et sablée qui régnait au-devant du château.

Armée d'une paire de ciseaux, la comtesse entreprit de couper les fleurs flétries ; mais elle renonça bien vite à cette occupation, aimant mieux promener sa rêverie par les allées du parc, où elle s'engagea, écoutant chanter les oiseaux et roulant entre ses doigts la tige d'une rose du Bengale à peine éclose, dont elle respirait, par instants, le parfum suave et léger.

L'allée qu'elle suivait l'ayant conduite à une terrasse qui avait vue sur la campagne, elle s'assit sur le rebord de l'espèce de parapet que présentait le mur du parc, assez bas en cet endroit, et au pied duquel passait un chemin sablonneux. Au moment même où la comtesse paraissait sur la terrasse, M. Paul du Plessis, à cheval, débouchait dans le chemin.

Le cavalier, en selle, se trouvait juste au niveau de la dame, et la conversation n'était pas difficile. La foi en son étoile, que cette rencontre inattendue donna subitement à M. du Plessis, le rendit plus hardi ; le petit obstacle du mur qui les séparait rendit peut-être la comtesse moins réservée ; la situation d'ailleurs était poétique et gracieuse, et la nature, par certaines influences et certains aspects, est quelquefois plus complice qu'on ne pense de certains méfaits dont elle s'accommode volontiers. La conversation fut longue, la cloche du château avertit seule la comtesse du temps qui s'était écoulé : elle se leva rougissante et honteuse.

— Comtesse, dit M. du Plessis, donnez-moi cette rose en souvenir des instants adorables que je viens de passer près de vous.

La comtesse lui tendit la rose sans prononcer une parole.

— Ne venez pas ce soir, dit-elle ensuite, en regardant à terre d'un air distrait ; quelque chose me dit que l'abbé viendra.

— Non, pas ce soir, dit Paul du Plessis, ivre d'espérance, mais tout à l'heure...

— Adieu, dit la comtesse...

— Adieu, dit le jeune homme.

Et il partit. A quelque deux cents pas, pourtant, il s'arrêta : la comtesse n'avait pas quitté sa place. Elle lui fit signe de s'éloigner ; il répondit par un signe de tête négatif. A ce moment parut dans le chemin l'abbé Berthelot, que ni l'un ni l'autre ne virent. La comtesse posa le bout des doigts de sa main droite sur sa bouche, et un baiser passa presque au-dessus de la tête de l'abbé. Alors les deux amants, en baissant leurs yeux, l'aperçurent, et ils s'envolèrent en tourtereaux effarouchés.

L'abbé Berthelot s'arrêta sur place, comme si la foudre fût tombée à ses pieds. Puis son esprit et ses jambes se délièrent. Que faire ? fut sa première pensée, et il l'exprima tout haut. Le cas était, en effet, assez embarrassant.

— La comtesse lui a envoyé un baiser, dit-il avec stupéfaction, comme s'il se l'annonçait à lui-même ; c'est là un fait positif, irréfragable ! Évidemment ils se séparaient lorsque je suis apparu. Y avait-il eu rendez-vous ou rencontre fortuite ? La comtesse serait-elle assez fragile pour ?... C'est impossible ! Oh ! jour d'une splendeur fatale ! chants d'oiseaux, senteur des bois, séduction redoutable de la perfide nature, deviez-vous aussi conspirer contre elle ? O souvenir implacable ! ajouta-t-il avec une tristesse profonde, ne me feras-tu donc jamais grâce ? Mais que faire. Seigneur Dieu, que faire ? Votre divin Fils a dit : « Ne pensez ni comment vous parlerez ni à ce que vous devrez dire ; ce que vous devrez dire vous sera donné à l'heure même. » Je me fierai donc à sa parole, car je ne crois pas à ma sagesse.

Là-dessus, l'abbé Berthelot se dirigea d'un pas résolu vers le château, où il fut bientôt arrivé. Il se fit annoncer : la comtesse l'attendait. Les pommettes empourprées, l'œil brillant, elle attisait le feu d'une colère factice sur laquelle elle comptait pour déconcerter l'abbé. Profondément pénétrée de la gravité de son imprudence, elle se roidissait contre toute censure, et se haussait d'autant plus dans sa dignité qu'elle se sentait plus diminuée dans son estime. En un instant, tous les mauvais sentiments qui séjournent au fond des cœurs se mirent au service de son orgueil et de son dépit.

L'abbé Berthelot était fort pâle, mais calme : son regard était triste et doux. Sa seule vue, malgré qu'elle en eût, produisit une certaine impression sur la comtesse, à laquelle ce devoir vivant imposait. Mais M. du Plessis allait venir, il s'agissait de se délivrer de l'abbé en le décourageant dès le début, et tel est l'entraînement fatal auquel il faut, bon gré, mal gré, qu'on cède dès qu'on a mis le pied hors de la voie droite, que la comtesse fut inévitablement poussée à des mesures de rébellion, d'injustice et de dureté, qu'elle n'eut pas,

heureusement pour son honneur, le temps de réaliser. Une protection providentielle était entrée chez elle avec l'abbé Berthelot.

— Comment se portent vos chers enfants, madame la comtesse ? dit-il avec une émotion tendre qui faisait trembler sa voix.

— Fort bien, monsieur l'abbé, répondit la jeune femme d'un ton bref qui cherchait la hauteur. Ils me demandent chaque jour leur père, qui les confond avec moi dans un étrange oubli.

— N'avez-vous pas reçu de nouvelles de M. de la Chesnaye ?

La femme de chambre entra.

— Une lettre pour madame la comtesse, dit-elle en présentant un pli.

— Ah ! en voici sans doute, dit avec joie l'abbé Berthelot, croyant à un secours inattendu.

— Vous permettez ? demanda la comtesse, en rompant précipitamment le cachet de ses doigts tremblants.

La lettre était de M. du Plessis : une inspiration bien malencontreuse pour lui qu'il eut là !

Voici ce que contenait cette lettre, aussi rapidement écrite que maladroitement conçue :

« Ce maudit abbé a tout vu ; il va courir chez vous ; ces gens-là ont toujours la rage de se mêler de ce qui ne les regarde pas. Je ne vous verrai que ce soir, ne voulant pas risquer de me rencontrer avec mon ennemi. Recevez-le, mais de façon à ce qu'il n'ose pas aborder un sujet dont il n'a pas le droit de s'occuper. Mon oncle me dit qu'il a entendu parler vaguement à un de ses amis, le colonel de la Comterie, de certaine aventure du saint homme, que je saurai et avec laquelle nous le tiendrons. Courage, chère comtesse, l'amour a ses épreuves, mais il a de si adorables récompenses pour les cœurs qui sont à lui !

« Votre chère rose est sur mes lèvres, elle fleurit sous mes baisers.

» A ce soir ! »

Il n'était pas possible d'enfermer en quelques lignes plus de choses choquantes pour les sentiments réels et les délicatesses de madame de la Chesnaye. D'abord le ton général de l'épître lui révélait la grandeur de sa faute : sa religion se trouvait singulièrement froissée de la manière dont M. du Plessis traitait le sacerdoce en général, et en particulier l'abbé Berthelot qu'elle aimait et qui, selon la lettre, de jugé devenait accusé. Et puis, voici que ce tendre mystère, sur lequel osait à peine s'arrêter sa pensée, était déjà profané ! M. du Plessis avait un confident, son oncle, dont les théories légères avaient souvent offensé la comtesse. Il n'avait dû son succès qu'à l'indécision vague dans laquelle flottaient les sentiments de la jeune femme, et perdait les bénéfices de l'influence en voulant trop tôt étreindre le fait, dont il dénonçait l'énormité par cela seul qu'il en donnait imprudemment la formule.

Mon Dieu ! en y regardant de bien près, peut-être n'y avait-il pas un retour tout désintéressé dans le revirement subit qui s'opéra chez la comtesse ; la vertu, dans ce cœur en émoi, ne brillait peut-être pas encore de sa propre lumière ; mais cette phrase terrible :

— Il l'a dit à son oncle ! — la première qu'elle pensa, s'inscrivit en feu sur les murailles, comme le *Mané*, *Thécel*, *Pharès* des Écritures, et domina la situation.

Frappée à la fois sur tant de points divers et sensibles, madame de la Chesnaye n'éprouva qu'un sentiment distinct : ce fut une révolte générale et aveugle contre tous les aiguillons qui la blessaient. De même que le cheval qui prend le mors aux dents perd l'instinct de la présence tutélaire de son cavalier et ne sent plus la pression du frein, elle se laissa emporter par sa douleur, sans nul souci du seul être qui pût lui porter secours.

— Eh bien ? fit le digne curé d'un ton naïvement interrogatif.

— Monsieur l'abbé, répondit la comtesse, — elle ne l'appelait jamais ainsi, — je ne sais si vous vous rendez bien compte des droits d'un *desservant* sur ses paroissiens ?

— Je sais, madame, dit l'abbé Berthelot avec un crève-cœur immense, je sais que je ne suis qu'un pauvre prêtre qui n'a pour lui que sa bonne volonté, mais qui, certes, ne mérite pas la mortification que lui infligent vos paroles.

— Soyez donc franc, monsieur ; pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Pour souffrir, à ce qu'il paraît, madame la comtesse, et parce que j'ai cru qu'il était de mon devoir de le faire.

La douceur et la réserve de l'abbé irritant la comtesse :

— Fort bien, dit-elle, vous faites comme les gens forts, vous vous montrez longanime parce que vous vous croyez puissamment armé contre moi ; mais pour s'ériger en censeur des autres, ne faudrait-il pas être irréprochable soi-même ?

La comtesse s'arrêta sur le seuil de l'infamie et de la lâcheté qu'elle allait commettre ; mais une vague de sang, violemment poussée de son cœur à sa tête, troubla de nouveau ses eprits, et tandis que l'abbé Berthelot la regardait avec stupéfaction, elle ajouta sur un ton plein d'un dédain féroce.

— Connaissez-vous le colonel de la Comterie ?

Les sentiments douloureux et invincibles qui, depuis la surprise du baiser, assaillaient le pauvre abbé, avaient trop rudement secoué son âme pour qu'il pût résister à ce dernier coup. Se sentant gagner par les pleurs, il se couvrit le visage de ses mains et chercha, mais en vain, à étouffer les sanglots qui débordaient de sa poitrine gonflée.

La comtesse, brusquement rappelée au sens vrai des choses et prise d'un désespoir profond, se jeta aux genoux du prêtre, prosternée comme la femme adultère aux pieds du Christ, et fondit en larmes.

— Cher monsieur Berthelot, disait-elle avec angoisse, pardonnez-moi, je suis si malheureuse !

— Il faut, en effet, que vous ayez bien souffert, dit le pauvre abbé en s'essuyant le visage, pour avoir conçu la pensée de me parler comme vous venez de le faire, madame la comtesse.

— Oh ! mon digne abbé ! mon seul ami ! mon père ! j'ai honte et horreur de moi-même ; ne me fermez pas vos bras, mon unique refuge ! O chère mère, que j'ai dû t'offenser en traitant d'une façon si indigne un homme que tu aurais aimé sans doute si... Mais elle vous a connu, même, et...

— Oui, comtesse, interrompit l'abbé Berthelot avec une résignation triste. — Allons, décidément, ajouta-t-il, Dieu veut que je parle. — J'ignore ce que vous

savez, madame, ou ce que vous croyez savoir ; mais aucune créature au monde n'avait moins que vous le droit de me jeter à la face les paroles cruelles que vous m'avez fait entendre.

La solennité singulière avec laquelle ceci fut dit impressionna vivement madame de la Chesnaye, dont la pensée parcourut, involontairement et avec une rapidité électrique, tout un cycle de suppositions étranges.

— Mais je ne sais rien, rien que ceci, dit-elle en tendant à l'abbé Berthelot, avec une indicible expression de mépris pour l'objet, la lettre de M. du Plessis. Vous voyez que je sais boire ma honte. Mais parlez, vous avez paru rattacher ma personne à ce fait mystérieux auquel cette lettre fait allusion.

— Ce fait, madame la comtesse, est depuis trente ans enfoui dans mon cœur. Jamais depuis ce temps je ne me suis permis d'y reporter ma pensée, et, malgré les obsessions auxquelles je fus souvent en proie, j'ai toujours cru devoir me priver du soulagement de la confession, dans la crainte d'y retrouver un plaisir qui me semblait criminel. Cette confession que je me suis jusqu'ici refusée, c'est à vous, madame la comtesse, que je voudrais la faire. Votre âme est préparée à l'entendre, vous l'appréciez mieux que personne, et mieux que personne vous en comprendrez l'enseignement. Ce n'est pas toujours, ajouta l'abbé Berthelot avec un sourire plein d'une bonté mélancolique, ce n'est pas toujours aux cœurs trop au-dessus des faiblesses et des passions des hommes qu'il est le plus salutaire de confier ses douleurs : les consciences trop nettes ont quelquefois, comme elles en ont le poli, la dureté du métal. Il y a souvent, au contraire, double profit et consolation double à mettre à nu son âme devant un frère de fautes et d'angoisses, et l'on peut, tout aussi bien qu'au juste, se confesser au pécheur.

— Cher et saint homme ! s'écria la comtesse en lui saisissant la main qu'elle baisa avec respect.

— Ma confession, c'est mon histoire.

— Parlez, dit la comtesse avec ferveur, mon âme vous écoute.

CHARLES DE LA ROUNAT.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Vous le savez aussi bien que moi, rien n'est changé à la situation du monde parisien depuis dix jours. L'affluence des voyageurs est de plus en plus considérable, mais Paris continue à se promener hors de chez lui. Aussi, voyez à quel point les chroniqueurs des journaux grands et petits sont aux abois. Ils se prennent à courir de leur côté pour recueillir à droite et à gauche, sur le Rhin, ou au bord de l'Océan, sur les plages de la Manche ou sur les rives de l'Arno, des nouvelles, des anecdotes, des légendes neuves ou vieilles. Celui-ci recommence pour la vingtième fois un éternel article sur Bade, varié par l'opéra-comique de M. Massé, la comédie de MM. Amédée Achard et Jules de Prémaray, la pièce de M. Eugène Guinot ; celui-ci décrit les sites du Mont-Dore en phrases empruntées aux dictionnaires géographiques ; tel autre continue, dans les cinquante livres et brochures que le sujet a inspirés, de longues et neuves impressions de promenades dans les Pyrénées. Il est inutile d'ajouter qu'il en est plusieurs qui font tous ces beaux voyages dans leur fauteuil, sans autres bagages qu'un encrier, une plume et un cahier de papier. Ils pourraient parler des démolitions de Paris, raconter les péripéties de la reconstruction du pont Saint-Michel, pein-

dre et mettre en scène les visiteurs du jardin des Plantes et de ses hôtes privés ou sauvages, décrire la Flore du Luxembourg et de ses parterres réservés, entreprendre des pérégrinations au bois de Boulogne, dire les émotions des cygnes, des oies et des canards plus nombreux que les bateaux qui sillonnent le lac, railler les prétendues fêtes vénitienes de l'île, s'arrêter au Pré Catelan, dont les fêtes de jour sont très bien fréquentées, et qui réunit, à quatre heures et demie, aux représentations de son théâtre des Fleurs et dans ses allées parfumées d'héliotropes, de résédas et de roses, tout ce qu'il y a d'élégant à Paris ; parler des curiosités que suscite, dans cet établissement unique, la nouvelle installation du bel appareil de pisciculture, qui a été construit tout exprès à Bruxelles, par M. Schram, contrôleur du jardin Botanique, d'après les dessins de M. Suys, architecte ; ils pourraient passer en revue les promeneurs des Champs-Élysées ou bien ceux des Tuileries, ainsi que le faisait, il y a quelques jours d'une façon si piquante, un des plus spirituels journalistes du moment, M. Paul d'Ivoy, le chroniqueur quotidien du *Courrier de Paris*, dans une fantaisie sur ce qu'il appelle la demoiselle des Tuileries.

« Nous sommes, dit-il, dans le mois des mariages murs. A toutes les mairies de Paris sont affichés des mariages d'officiers en retraite avec des demoiselles des Tuileries. Les demoiselles des Tuileries sont un type peu connu. Maintenant que le monde a déserté le jardin des Tuileries pour les Champs-Élysées et le bois de Boulogne, cette promenade est devenue la Petite-Provence de l'hymen. On n'y trouve plus que des bonnes d'enfants et des demoiselles des Tuileries.

» La demoiselle des Tuileries avoue vingt-cinq ans : elle en a trente bien sonnés. Elle est arrivée à cette époque fatale de la vie d'une demoiselle où l'on dit : Voilà une femme qui a dû être fort bien. Elle a usé simultanément les ressources qu'offrent à toutes les demoiselles à marier le salon, le bal, le spectacle et la promenade. Au salon on la traite avec déférence, mais on la néglige ; les hommes lui préfèrent les femmes mariées même de son âge. Au bal, elle n'a plus que ces invitations de corvée que la maîtresse de la maison impose à ses petits jeunes gens. Au spectacle, elle n'a pas la moindre raison pour maîtriser ses émotions ; personne ne la regarde. Les Tuileries seules lui restent. C'est là qu'elle peut jouer son Waterloo, et souvent son Waterloo se change en Austerlitz.

» La demoiselle des Tuileries n'est pas sans prétentions littéraires. Elle a lu tous les romans qui paraissent. On n'a plus de compliments à lui adresser sur sa beauté, il faut qu'on en fasse à son esprit.

» Si la demoiselle des Tuileries voit passer à sa portée un bel enfant avec des cheveux blonds, elle l'attire à elle, l'embrasse tendrement et pousse un profond soupir. Ce soupir veut dire : J'aurais été si bonne mère, je ne demandais pas mieux.

» On a vu ce moyen réussir auprès de quelque célibataire goutteux : Elle aime les enfants, elle doit être bonne.

» La demoiselle des Tuileries appartient aux Tuileries à titre de meuble, comme la statue de Méléagre ou comme celle de Spartacus. Les gardiens la saluent en vieille connaissance, les loueuses de chaises causent avec elle. La demoiselle des Tuileries a une mère qui l'accompagne, mais cette mère n'a plus qu'un rôle passif ; c'est le souffre-douleur de sa fille, c'est un chaperon inutile qu'on voudrait faire croire encore nécessaire.

» De trente à trente-cinq ans, la demoiselle des Tuileries dissimule la tristesse qui la gagne ; elle s'efforce de sourire. Ce sourire, pâle et froid comme un rayon de soleil d'automne, va chercher tout homme de bonne volonté âgé de cinquante ans au moins, et en particulier les officiers en retraite. Avec eux elle est affectueuse, douce, prévenante ; il faut qu'on dise d'elle : Ce serait une agréable société pour mes vieux jours.

» La toilette de la demoiselle des Tuileries est aussi jeune que possible ; sa couleur favorite est le rose tendre, qui fait croire à la jeunesse. Il faut que les trente-cinq ans, c'est-à-dire trente ans dans son style, soient définitivement sonnés et que le tour de sa bouche se teigne d'une ombre légèrement bistrée pour qu'elle passe au jaune, si elle est brune, et au bleu clair, si elle est blonde ; les femmes mariées seules portent le rose jusqu'à soixante ans.

» Les trente-cinq ans arrivent ; oh ! alors, c'est l'énergie du désespoir, c'est une rage : la demoiselle des Tuileries s'accroche à tout, elle est prête à tout ; elle épousera, si vous voulez, et avec un égal empressement, un jeune homme de dix-huit ans qui veut s'émanciper ou un vieillard qui cherche une garde-malade ; elle consentira à accepter la tutelle des huit enfants d'un veuf ; au besoin elle sera grand'mère le jour de ses noces.

» A quarante ans, le rôle de la demoiselle des Tuileries est fini : elle prend le mariage en horreur ; elle est vieille fille et restera vieille fille ; elle aime mieux encore mourir vieille fille, dit-elle, que de risquer son avenir dans une union qui pourrait ne pas être heureuse. Elle n'est plus demoiselle des Tuileries, elle se retire pour faire place à d'autres. Plaignez-la, car elle a vu tomber feuille à feuille la rose de son bonheur ; elle a passé vingt-cinq ans à rêver d'amour, à espérer, et ce qui lui reste de jours à vivre ne sera plus qu'un long regret, une longue colère contre ceux qui l'ont méconnue.

» Heureusement, comme je le disais en commençant, le nombre des demoiselles des Tuileries diminue en ce moment d'une façon plus heureuse. Le mois de septembre est, pour cette classe intéressante, le moment du mariage. Elles ont semé, pendant toute la belle saison, des sourires, des soupirs, des mots charmants, de douces coquetteries, elles récoltent un mari à la fin de la saison. C'est le moment où les promenades aux Tuileries vont être interrompues par le mauvais temps. Il faut à tout prix triompher ou s'approprier à recommencer une nouvelle campagne.

» Les demoiselles des Tuileries se connaissent toutes et se fuient. Elles se détestent et ne se perdent pas de vue. Lorsqu'une d'elles se marie, toutes les autres l'apprennent aussitôt et leur émulation s'en accroît de toute leur colère. Une demoiselle des Tuileries qui se mariera la semaine prochaine, disait hier à quelqu'un qui reçoit ses confidences, que cette année la chasse avait été bonne, parce que les beaux jours avaient été nombreux. Ce mois-ci, il y aura quatre mariages de demoiselles des Tuileries au premier arrondissement, sept au troisième, deux au dixième, cinq au deuxième.

» Autre mariage qui prouve jusqu'où va aujourd'hui l'importance de MM. les por..., qu'allais-je dire ! de MM. les concierges.

» Un concierge de Paris, marié, mardi prochain, sa fille au fils d'un autre concierge. La bénédiction nuptiale sera donnée dans une des paroisses les plus élégantes de Paris. Le dîner de noces aura lieu chez l'un des plus grands restaurateurs du quartier de la Bourse. Il y aura quatre-vingts couverts à 20 francs par tête ; total, 1,600 francs. — Le soir, bal et souper, au prix de 1,400 francs : total, 3,000 francs. Il fut un temps où un suisse n'aurait pas osé espérer pour sa fille une dot égale à cette dépense faite pour un jour de noces.

Les théâtres continuent à donner des preuves fréquentes de leur activité ; ils montent et jouent pièces sur pièces ; nous avons eu quatre ou cinq solennités théâtrales cette semaine. Mais qu'il est singulier ce mouvement de la littérature dramatique, qui se manifeste par des traductions !

A l'Odéon, *Louise Miller*, traduction en vers de *l'Intrigue et l'Amour*, de Schiller.

Aux Italiens, *Otello*, traduction en italien de *l'Othello* de Schakspeare.

Au Cirque, *Le roi Lear*, imité de Schakspeare.

Et, il y a quinze jours, c'était au théâtre Lyrique une traduction de *l'Euryanthe* de Weber.

Ajoutez qu'on nous parle encore d'une prochaine traduction de *Roméo et Juliette*.

Est-ce pauvreté d'imagination de la part de nos auteurs ? Ou bien est-ce qu'ils sentent la nécessité de ramener le public au sentiment de l'idéal et de la poésie dramatique, en lui donnant une idée des chefs-d'œuvre des maîtres ?

De toutes ces traductions, la plus importante, au point de vue littéraire, est assurément la *Louise Miller*, de M. Bravard, jouée vendredi pour la réouverture de l'Odéon. La grande tragédie bourgeoise du poète allemand a été étudiée avec soin et rendue avec infiniment de conscience par le poète français. Aucune modification n'a été apportée à l'action, sauf toutefois la suppression au second acte de la scène dans laquelle un vieux valet apporte, de la part du prince, à milady Milford, des diamants que celle-ci refuse en apprenant qu'ils sont le prix de la liberté de pauvres enfants envoyés en émigration, et une légère simplification du dénouement, que le traducteur a eu la prudence de faire beaucoup moins long que celui de l'original. Les pensées et le mouvement du dialogue sont rendus avec une exactitude souvent heureuse ; la facture du vers est facile, mais le tour n'a paru manquer généralement d'originalité.

L'exécution scénique laisse parfois beaucoup à désirer. M. Armand, transfuge du Gymnase, qui débutait à l'Odéon par le rôle de Ferdinand, n'a pas toute l'ampleur et toute la passion que comporte un pareil personnage ; M. Amy, autre débutant, chargé du rôle du président, grasse d'une façon qui n'est pas en harmonie avec la gravité de cet odieux père. MM. Tisserant, Kime et Thiron sont à peu près satisfaisants. Les rôles de femmes sont tenus avec une grande supériorité relative. Mademoiselle Jane Eslier trouve des accents fort touchants, et mademoiselle Périga se montre à la fois élégante, digne et passionnée.

Dans *l'Otello* du Théâtre-Italien, Salvini s'est surpassé lui-même. A côté de lui, madame Aliprandi, chargée du rôle de Desdemona, a également produit beaucoup d'effet.

Enfin au Cirque, le *Roi Lear*, imité par MM. Devicque et Crisafully, a été accueilli froidement, malgré l'exactitude de la traduction, peut-être à cause même de cette exactitude qui a laissé subsister dans la pièce française des scènes trop crues pour notre public habitué aux ménagements et aux précautions préparatoires des dramaturges du boulevard. Il faut convenir aussi, à la décharge des auteurs, que leur pièce est déplorablement jouée. M. Rouvière n'a ni la majesté, ni l'ampleur, ni la diction qui conviennent à ce grand type du martyr de l'amour paternel, à ce père Goriot royal et poétique qu'on appelle le roi Lear. Madame Person est une bien triste Cordélia.

Si vous voulez des choses plus gaies, allez voir mademoiselle Déjazet, qui vient de rentrer aux Variétés, où elle joue avec une merveilleuse et juvénile vivacité, où elle chante d'une voix simple, habile et toujours pénétrante, un de ses plus jolis rôles, *Gentil Bernard*. Allez applaudir cette piquante Ninon de l'art dramatique, à qui tant d'ingénues de nos théâtres n'oseraient pas disputer le prix de jeunesse.

A titre de nouvelles, sachez que l'Opéra-Comique nous prépare *Don Pedro*, opéra en deux actes, de M. Poise, et les *Fourberies de Marinette*, pièce en vers de M. Michel Carré, dont M. Crest a écrit la musique. Mademoiselle L'Héritier, la comédienne distinguée, la jeune virtuose hors ligne, remplira le principal rôle dans ce dernier ouvrage.

Julien LEMER.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les toilettes d'hiver seront d'une élégance excessive, à en juger par les quelques nouveautés qui commencent à se montrer. Les étoffes surtout surpassent en somptuosité tout ce que l'on a vu jusqu'à ce jour.

Les robes à *quilles* naturelles, c'est-à-dire faites dans l'étoffe même, auront une vogue immense, il faut le croire, car tous les fabricants ont exécuté ce genre d'ornement, aussi bien sur les tissus de laine que sur les tissus de soie. Il y a, dans ce genre, des choses ravissantes.

Voici, en étoffes de soie, les dispositions hors ligne qui attirent l'admiration.

Des gros de Naples unis en nuances claires, telles que rose, bleu, blanc, vert-pomme, gris-perle, etc., avec *quilles* en velours blanc, bordées d'un effilé de soie blanche tissé aussi dans l'étoffe. Au milieu de la bande de velours, il y a une guirlande de roses aux couleurs fraîches et vives; cela est d'un effet délicieux.

Sur d'autres taffetas du même genre, les *quilles* figurent de grands nœuds en velours ou bien des bandes, soit droites, soit posées en échelle.

Quelques robes sont semées de fleurettes en velours, et les *quilles* forment des losanges ou de capricieux dessins qui serpentent sur la jupe. Enfin j'ai vu des moires antiques d'une beauté indescriptible; ce sont des robes à double jupe.

La première est bordée de plusieurs raies *bayadères* satinées, couleur sur couleur. La seconde est couverte, jusqu'à hauteur de 40 centimètres environ, du plus riche dessin broché qui se puisse voir. Ce dessin est en soie blanche, on dirait de l'argent. Ainsi sur fond rose, par exemple, jugez combien cela doit être splendide.

Les taffetas à rayures transversales seront encore très en faveur.

Viennent ensuite une foule de dispositions simples.

Les popelines, droguets, velours épinglés, veloutines, matelassés, brésiliennes, grisailles, se porteront pour demi-toilette, ainsi que je l'ai déjà dit.

Il y a d'autres tissus de fantaisie, la plupart à rayures transversales, pointillés, chinés, fleurettes.

Les tissus écossais seront parmi les préférés.

On n'abandonnera pas les volants, mais les robes à *quilles* et les doubles jupes jouiront d'une prédilection très marquée.

Depuis quelques mois, il s'est fait un grand nombre de mariages, et la fièvre de l'hymen continue. Quelques renseignements m'ayant été demandés pour les toilettes de mariée, je vais vous en décrire plusieurs; on pourra choisir.

Toilette riche :

Robe de moire antique recouverte de trois volants de dentelle, application de Bruxelles ou d'une double jupe entière aussi en dentelle.

Le corsage et les manches seront garnis de même.

La jupe, très ample, fera la traîne derrière et sera plissée à gros plis ronds à partir de chaque dessous de bras, si le corsage est rond. Devant, les plis de la taille seront plats comme d'habitude.

Si l'on veut, on peut faire des petites basques taillées carrément entourées de dentelle.

Quand je dis petites, c'est comparativement à celles de

nos jupes pardessus. Elles doivent avoir 20 centimètres de hauteur toutes faites, sans comprendre la dentelle ou l'effilé dont on voudrait les border.

On n'entourera pas les fentes.

Les manches peuvent être fermées ou ouvertes. Dans le premier cas on les coupera larges, il y aura des plis du haut et du bas. On peut ajouter du haut un petit jockey.

Si elles restent ouvertes, on les composera de trois volants en biais garnis de dentelle, d'un bouffant et deux volants, ou bien elles seront d'une seule pièce, descendant plus sur le bras que dessous, et taillées comme les basques du corsage.

Je dois ajouter que les manches ouvertes sont les plus habillées.

Les sous-manches seront en dentelle, assortie à celles de la garniture de la robe.

Le voile de même.

Autre toilette, moins riche :

Robe de moire antique, de gros de Naples uni ou en étoffe brochée.

Je dis que cette toilette est moins riche, parce que je suppose les dentelles, elle est néanmoins fort élégante.

Si l'on prend la moire antique, on mettra, soit à la hauteur des hanches, soit à la distance d'une double jupe, une belle frange résille en soie blanche. Je ne conseille pas une double jupe en moire, cette étoffe étant déjà bien lourde par elle-même. Cependant, d'après ce que j'ai dit plus haut à propos de la désignation des étoffes nouvelles, on a vu que l'on ferait des doubles jupes en moire. Les robes dont j'ai parlé, avec double jupe à galerie brochée, seraient d'une admirable beauté pour toilette de mariée.

S'il y a une frange résille à la jupe, le corsage et les manches seront ornés en harmonie avec le reste.

Voici une dernière mise, c'est la plus simple que l'on puisse adopter.

Robe de mousseline blanche unie à double jupe. Au bas de la première jupe un ourlet de 40 centimètres, à la seconde de 5.

Corsage rond montant, froncé en gerbe du bas.

Ruche de tulle uni, ou petite valenciennes à l'échancrure du cou.

Manches à trois volants ourlés, ou avec un bouffant et deux volants.

Sous-manches garnies de dentelle.

Si l'on veut, manches fermées façon *jardinière*, c'est-à-dire larges, froncées du haut et du bas, taillées en droit fil et à poignet.

On peut aussi les faire à quatre bouillonnés, alors les sous-manches seront à bouffants de tulle.

La robe de dessous doit être en taffetas blanc.

Voilà, je pense, des indications suffisantes. Je les ai prises chez madame *Judenne*, qui exécute journallement les plus ravissantes toilettes.

Les robes qui sortent de ses ateliers de couture habitent dans la perfection, et personne n'a plus de goût pour la composition des ornements; tout cela est jeune, coquet, élégant, plein de grâce et de distinction. Madame *Judenne* ne donne pas à toutes les femmes le premier modèle venu, elle sait créer, varier, selon l'âge, la tournure, le genre de chaque personne. Elle a enfin, dans sa spécialité, le vrai sentiment de l'art, et saisit tout de suite avec un tact parfait ce qui convient le mieux à ses belles clientes. Je vous recommande particulièrement sa maison.

Les corsages restent très montants pour toilette de ville. Ceux des robes du soir seront toujours décolletés.

On fait beaucoup de petits fichus à longs pans, en étoffe pareille aux robes. Ils sont ornés de velours, d'effilés ou de ruches en ruban, quand les robes sont en soie.

Sur les gazes légères, les mousselines, organdis, tarlatanes, on met les ravissantes fantaisies créées par mademoiselle *Anna Loth*. Ce sont des espèces de pèlerines courtes, pointues ou arrondies derrière, ordinairement en tulle pointillé, garnies de dentelle et illustrées de plusieurs rangées de velours diversement disposés ou de ruches en ruban. Devant on pose un et même parfois plusieurs nœuds, selon la forme du fichu.

Le velours et la passementerie seront encore généralement employés pour ornements de robes et confections.

Quelques jupes se garnissent de nouveau en tablier devant; cela est toujours fort distingué.

Les doubles jupes, dont la seconde seulement est bordée d'un haut effilé, plaisent infiniment; c'est un genre à la fois élégant et simple.

Je viens de voir une robe de taffetas noir qui avait pour quilles, de chaque côté, un lé de peluche gros bleu, sur lequel s'étalait un treillage de petits velours noirs.

La fantaisie a plus de liberté que jamais. On fait de tout et chaque chose trouve sa place.

Les mantelets et les châles en dentelle noire à volants, sont le complément obligé des riches toilettes, et ils serviront cet hiver, pour soirée, théâtre et concerts.

Les volants de dentelle noire resteront aussi en faveur.

Nous rappelons, à ce propos, les belles dentelles de Cambrai, qui ont aujourd'hui tant de vogue. Chaque femme aime à suivre la mode, et toutes ne peuvent pas faire monter leur budget de dépense au même chiffre, mais il est facile de concilier les exigences de l'élégance avec celles de sa position de fortune, depuis que MM. *Ferguson* aîné et fils, ont créé tant de merveilles.

Les dentelles de M. *Ferguson* aîné sont souples comme celles de Chantilly. Les plus belles soies cuites entrent dans leur fabrication; elles ont une extrême solidité, et rien n'égale la somptuosité de leurs dessins. Les femmes les plus riches font aujourd'hui usage de la dentelle de Cambrai, et cela ne nuit point aux autres, car on achète des deux. Pourquoi non, en effet, quand on a assez de fortune pour se permettre la variété dans ses fantaisies?

Les personnes forcées de calculer avec leur bourse, prennent les dentelles de Cambrai seules, et, en vérité, l'œil le plus exercé se trompe sur l'origine de leur naissance.

M. *Ferguson* aîné fabrique aussi ces charmantes dentelles *Lama*, si commodes parce que rien n'altère leur tissu, dont on fait des petits mantelets et des pointes fort coquettes, ainsi que des volants de robes et de confections. Nous vous les recommandons pour garnitures de basquines, elles sont d'un prix modéré et d'une solidité à toute épreuve.

Puisque je parle des articles de la maison *Ferguson* aîné et fils, je dois citer encore, parmi les dentelles de Cambrai, de nouvelles voilettes rondes ravissantes, des coiffures, cols et manches.

Parlons un peu des chapeaux.

On en portera beaucoup de velours plain, mais en nuances claires, telles que bleu, rose, vert, pensée, mauve, groseille. S'il s'en fait en noir, ce ne sera que pour le négligé.

Le velours royal aura aussi une grande vogue.

Ce que l'on nomme velours royal est à côtes très fines.

Les formes nouvelles avancent sur le front et sont plus grandes que celles de cet été.

Les bavolets se font encore assez descendants; tous se recouvrent de hautes blondes qui les dépassent.

Je vais vous désigner quelques modèles pris dans le magasin si en renom de madame *Alphonsine*.

Premier modèle :

Chapeau de velours pensée bordé d'un biais en velours royal blanc. Fond fuyant plissé. Une haute dentelle lante renverse au bord de la passe, bouquet de plumes blanches de côté.

Deuxième modèle.

Chapeau de velours groseille. Pour ornement, une couronne de feuillage en velours de même nuance.

Dans l'intérieur, petites grappes de mûres en velours groseille.

Troisième modèle :

Chapeau de velours royal vert, mélangé de satin semblable. Une haute dentelle noire serpente tout autour, couvre le bavolet et vient retomber en voilette sur le devant de la passe.

Quatrième modèle :

Chapeau de velours plain bleu de ciel. Fond taillé d'un seul morceau. Pour ornement, enlacement de velours bleu d'où s'échappent des têtes de plumes *thibet*. Ceci est une grande nouveauté.

Cinquième modèle :

Chapeau de velours écossais, orné de dentelle noire. On dit que ce genre d'étoffe va être très employé pour modes; j'en doute, parce que, en général, le bariolage des couleurs ne va pas à toutes les toilettes. Il est vrai qu'ayant toujours plusieurs chapeaux, on les assortit avec les robes.

Sixième modèle :

Chapeau de crêpe blanc recouvert de tulle moucheté noir. Pour ornement, une couronne de velours ponceau bouillonné qui entoure à la fois le bord de la passe et le bavolet. D'un côté, un bouquet de plumes blanches; dans l'intérieur, branches de fruits et feuillage en velours ponceau.

Ce délicieux modèle se reproduit en toutes nuances.

Septième modèle :

Chapeau *arc-en-ciel*, en velours plain mauve. Sa dénomination lui vient de ce que le bord est composé de plusieurs nuances, mauve, rose, orange. La forme est ravissante. Il est orné de dentelle noire et de fleurs de cactus, répétant les diverses couleurs réunies dans le chapeau.

Pour jeunes filles, madame *Alphonsine* fait de gracieux modèles en taffetas vert, pensée, bleu de Prusse, coquettement enjolivés de ruches.

J'en ai vu plusieurs en crêpe foncé.

Les modes de madame *Alphonsine* sont fraîches, charmantes, et ne ressemblent en rien aux modèles vulgaires que l'on rencontre. Elles ont un je ne sais quoi qui plait tout d'abord. On voit qu'une main habile a présidé à leur création, et l'on ne se lasse pas de les admirer. Nos grandes élégantes affectionnent particulièrement le magasin de madame *Alphonsine*, où l'on trouve à la fois variété dans les modèles et bon goût.

Je ne finirai pas cette revue sans vous rappeler la maison de commission *Lassalle et comp.*, car voici l'époque de l'expédition des modes d'automne et d'hiver. La plus grande célérité est apportée dans tous les envois faits par M. *Lassalle*, et ils sont dirigés avec une entente parfaite, autant pour la nouveauté et l'élégance des objets que pour la modicité de leurs prix. Étoffes, dentelles, cachemires, bijoux, meubles, etc. La maison *Lassalle* se charge des envois les plus étendus.

Je dois répéter, pour les nouvelles abonnées dont le nombre s'accroît chaque jour, que l'on reçoit de la maison *Lassalle* tous les échantillons et devis demandés, et même des marchandises à choisir (sans obligation d'achat). Ces avantages sont immenses et d'une extrême commodité pour les personnes éloignées de Paris. Nous les engageons vivement à prendre pour intermédiaire la maison *Lassalle et comp.*

Madame Juliette LORNEAU.

MAISONS CITÉES.

Judenne (Madame), rue Louis-le-Grand. Robes.

Anna Loth (Madame). rue de la Paix, 42. Lingerie et Nouveautés.

Ferguson aîné et fils, rue des Jeuneurs, 40. Dentelles de Cambrai.

Alphonsine, rue du Helder, 42. Modes.

Lassalle et C^{ie}. Commission générale, rue Louis-le-Grand, 39.

GRAVURE DE MODES N° 508.

TOILETTE D'AUTOMNE.—Chapeau en velours, orné de plumes, d'une dentelle noire, et de brides en ruban n° 22, à rayures et bayadères en velouté.

La passe avance sur le front et n'est que modérément creusée au joues. Le fond et le bandeau de calotte sont plats, en velours. Le bavolet est en velours.

Une dentelle noire de 5 centimètres est posée au bord de la passe en voilette, elle retombe sur le haut du front et retourne derrière la passe sur les côtés.

Une haute dentelle noire couvre et dépasse le bavolet. Une large plume part de droite, se couche à gauche sur le chapeau, et le bout est retourné de manière à garnir le côté gauche au-dessus du bavolet.

Bandeau et ruches en blonde sous la passe. A droite est posé un nœud de ruban de velours épinglé vert.

Burnous en drap ourson, c'est-à-dire à laine assez longue avec l'envers tigré, sans doublure, orné de longs glands en cordonnet de soie, et bordé, à cheval, d'un lacet de soie couleur sur couleur.

Ce vêtement, très ample, est taillé de façon à être un peu ajusté devant. Il ferme droit sur le corsage par six boutons et six boutonnières.

Le capuchon et le collet sont d'une seule pièce. Le capuchon ne commence qu'à partir de l'entaille faite au collet à partir de l'épaule.

Le collet laisse devant un écart de 5 centimètres. Il est plat, et forme devant deux pointes garnies chacune d'un gland.

Il y a deux glands au capuchon, l'un sur le bord, l'autre à la pointe.

La manche est bien séparée du vêtement. L'emmanchure est grande, mais la manche est plate. Du haut elle va en s'élargissant carrément sur le bras, et retombe très longue derrière.

Un gland garnit l'angle du devant. Derrière, ce burnous est très ample et taillé en *talma* sans creuser les coutures.

Robe en moire antique.

TOILETTE DE VISITE.—Chapeau en crêpe blanc recouvert d'une résille en tulle noir brodé de petites perles en jais noir, orné de blonde blanche et de petits grelots en jais noir.

Sur le bord de la passe et du bavolet, il y a une chicorée en crêpe blanc.

Deux blondes, l'une de 4 centimètres, l'autre de 5, bordent la passe et se retournent de côté, pour ensuite retomber au bas du bavolet.

Des petits grelots de jais retombent de distance en distance dans les plis de la blonde. Il y en a deux rangs à la passe et un seul au bavolet.

Robe en taffetas noir ornée tout simplement, au corsage et sur la manche, d'agrafes en passementerie de soie et de jais.

Le corsage est montant et plat. Il forme le gilet devant par deux pointes légèrement écartées et bordées d'un petit liseré.

Quatre agrafes le ferment depuis le col jusqu'à la hauteur de la taille.

Un *châle* en taffetas noir, large de 7 centimètres sur l'épaule et se réduisant à 3 au bas devant, est monté sur le corsage sous un petit liseré, et terminé au bord extérieur par un effilé *tom pousse* en cordonnet. Des agrafes en passementerie (soie et jais)

en composent l'ornement. Ce châle ou cette berthe est moins creusé derrière que devant.

Sous le châle, à l'épaule, sort un petit jockey arrondi garni d'une agrafe et bordé d'un effilé qui cache le haut de la manche.

La manche, très large et presque aussi longue que le bras, a son ampleur retenue par des plis à l'épaule et retenue aussi par des plis arrêtés à partir du poignet sur une hauteur de 12 centimètres.

Le bas de la manche, qui est garni de deux rangs d'effilés et d'une dentelle qui retombe sur le bracelet et la naissance du gant, est juste assez large pour livrer passage à la main.

Cette manche est toute en droit fil.

Une patte en taffetas, bordée d'un effilé, est posée sur la partie plissée du bas de la manche et vient croiser sur chaque côté, maintenue sous une agrafe.

La jupe est double. Celle de dessus ouverte droit devant, et ne s'écartant que par le mouvement et l'ampleur de l'autre, dont elle ne découvre que 12 ou 15 centimètres au bas.

La jupe de dessous est terminée par un ourlet de 6 centimètres.

L'ABBÉ BERTHELOT.

(Voyez le numéro précédent.)

Couvrant ses yeux de sa main, l'abbé Berthelot se recueillit un moment et commença ainsi :

Emmanuel Berthelot de Granval, mon père, capitaine de vaisseau dans la marine française, mourut en 1802, de la fièvre jaune, à Saint-Domingue. Ma mère avait été déjà plus d'une fois éprouvée par le malheur : elle avait eu plusieurs enfants qu'elle avait perdus successivement à un âge auquel ils ont coûté assez de soins et donné assez de gages de leur intelligence et de leurs sentiments pour motiver un amour dont la nature n'est pas avare. Elle les avait perdus vers leur cinquième année. La funèbre lettre d'avis du ministère de la marine l'avait surprise au moment où elle écrivait à mon père pour lui annoncer ma naissance prochaine. La mort semblait s'acharner à frapper notre famille !

Anéantie par ce nouveau coup, la pauvre femme s'abandonna tout entière à sa douleur, sans y réfléchir, sans la mesurer, sans la regarder même : elle fit comme les malheureux qui se noient, et qui, renonçant à tout espoir, se sentant perdus sans ressource, ferment les yeux et se laissent aller au courant qui les roule et les entraîne.

Dependant l'inexorable nature vint bientôt réclamer les droits de l'individualité. Ma mère ouvrit les yeux sur elle-même, et, en sentant remuer dans son sein l'enfant qu'elle portait, une pensée consolante, quoique timide encore, un lointain espoir lui apparut. Mais au même instant, un subit effroi la saisit. L'horrible pensée que Dieu pouvait lui reprendre, comme il avait fait des autres, la fragile créature qu'elle allait mettre au monde, rempli d'une telle épouvante l'esprit de cette mère douloureuse, qu'elle jura, pour que son enfant lui fût laissé, de le consacrer au ciel.

Ce vœu, fort naturel sans doute, était au fond fort peu légitime : il engageait une personne que l'on ne consultait point et sur laquelle tout le poids en devait retomber, tandis qu'il n'était pas le moins du monde onéreux pour celle qui le prononçait. Un pareil engagement pouvait être gros de malheurs et de souffrances pour l'être en faveur duquel il était pris ; mais les

femmes, en général, et les mères en particulier, sont aveugles dans leur amour.

Ma pauvre et chère mère n'avait pas vu au delà de quelques années; elle n'avait rien aperçu par-dessus l'enfance; elle n'avait tenu aucun compte des passions qui existent toutes en germe dans le cœur de l'homme, des inspirations, des révélations, des lumières, des élans vainqueurs qui s'épanouissent avec la jeunesse. Il lui avait semblé que vivre était le suprême bien, sous quelque condition que ce fût, et l'idée ne lui était pas un seul instant venue que son fils, — et elle croyait à un fils! — que son fils fait homme pourrait demander à rompre le marché, dût-il payer le dédit de la mort.

Ce fut un fils, en effet, qui vint au monde. Nourri, élevé par sa mère, l'enfant se développa sous ses yeux, fort, actif et vivace. A dix ans, il fallut m'envoyer au séminaire. Je quittai la maison maternelle, pleurant ma mère et la liberté.

La vie de la pauvre veuve redevint sombre: elle voyait rarement son fils. Le premier jour de la séparation, elle était venue pleurer devant le portrait de son mari. Heureuse mère, elle n'avait plus, depuis longtemps, pour ce souvenir, qu'une calme mélancolie; retombée à sa solitude, elle lui rendit ses pleurs. Cette triste contemplation devint un culte habituel, et elle ne manqua plus, chaque jour, à son offrande de larmes. Son fils, le souverain de son cœur, une fois en exil, elle ne trouva rien de mieux, pour combler le vide qu'il laissait, que la restauration de ses douleurs.

Je souffris aussi, sans doute; mais, quoique d'une nature active et ardente, élevé par une femme, j'étais doux, timide et soumis: je me courbai sous le joug.

Mes premières pensées cependant, je dois le dire, avaient été séditieuses et rebelles; mais j'avais rencontré un leurre offert à ma fougue première, l'étude, sur laquelle je me précipitai avec désespoir.

Quels que soient les motifs qui le déterminent, jamais le labeur n'est infécond. J'y trouvai des satisfactions imprévues et immenses qui m'empêchèrent de m'apercevoir que j'étais passé, pour ainsi dire, de l'état sauvage à l'état domestique. Le torrent aventureux et désordonné qui, tantôt oppresseur et tantôt opprimé, impuissant, destructeur, triomphant et vaincu, devait, selon ses impulsions aveugles, creuser lui-même son lit à travers des régions inconnues, coula rapide encore, mais égal et discipliné, entre les bords réguliers et rigides d'un canal creusé d'avance.

L'attention se porta sur moi; on me prit pour un sujet remarquable; peut-être exagéra-t-on les résultats d'une ardeur à laquelle je n'avais nul mérite; mais le bruit de mes succès monta jusqu'aux princes de l'Église, et l'on me considéra bientôt comme l'une des gloires futures du sacerdoce. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sous l'empire de mon exaltation propre et des éloges que je reçus des hommes les plus éminents, ma vocation se déclara, et que l'amour de ma profession s'empara souverainement de moi.

Cependant, à l'époque où l'adolescent devient homme, de bizarres visions avaient traversé l'horizon si pur de ma foi: une vague inquiétude, une agitation étrange s'étaient manifestées en moi; des sensations brûlantes avaient couru dans mes veines; de splen-

dides lueurs avaient ébloui mes regards; mais une piété profonde me soutint contre ces sourdes menaces de rébellion humaine, et le fleuve mugissant des passions, près de faire irruption et de se répandre, fut contraint de refluer vers sa source, condamné à n'épancher jamais le tribut de ses eaux.

Un jour, un domestique vint me chercher: ma mère était malade et demandait qu'on voulût bien me laisser quelques jours auprès d'elle. Je la trouvai alitée; ses traits étaient calmes et sereins, et portaient plutôt les traces du chagrin que celles de la maladie. Le teint était de cire, les lèvres amincies et bleuâtres, le nez effilé: l'orbite de l'œil paraissait agrandi, et la pupille démesurément dilatée. Un éclair de joie et de triomphe illumina son visage à la vue de ma florissante jeunesse; elle me serra dans ses bras, croisant sur moi ses mains amaigries et presque diaphanes, et pleura silencieusement sur mon front, en tournant ses grands yeux vers le portrait du capitaine Berthelot de Grandval, qui semblait s'animer dans son cadre.

Je venais assister à la mort de ma mère: deux jours plus tard, elle n'existait plus.

Mon désespoir fut immense; vous savez, madame la comtesse, tout ce que peut être une douleur semblable à celle qui me frappait.

Les jours, les mois, quatre années s'écoulèrent au milieu d'un travail sévère et d'une réclusion continue. J'atteignais vingt-deux ans, le moment était venu où j'allais enfin recevoir les premiers ordres.

Madame de Villemur, ma plus proche parente, ma tante par alliance du côté de ma mère, crut devoir provoquer alors un conseil de famille à l'effet de s'assurer si j'embrassais de plein gré et en parfaite connaissance de cause l'état ecclésiastique. Je comparus devant ce conseil, et il fut décidé, malgré toutes mes protestations, que je quitterais le séminaire pour trois mois, pendant lesquels je devais, en manière d'épreuve, rentrer dans le monde et y vivre en contact avec toutes ses séductions. J'acceptai cette décision sans bravade, mais avec une grande joie en moi-même et une parfaite sécurité. L'intention de madame de Villemur et du conseil n'était pas de me détourner de la voie où j'étais entré; c'était, je dois le reconnaître, une pensée parfaitement sage et clairvoyante qui les guidait: ils ne voulaient pas que je m'engageasse sans connaître toutes les conditions et la valeur des conditions du pacte. La maison de madame de Villemur devait me servir d'asile.

Madame de Villemur était veuve depuis longtemps et n'avait pas d'enfants. Vieille, elle aimait la jeunesse et recevait beaucoup de monde, à Paris où elle passait l'hiver, et à sa campagne de Meudon où elle demeurait tout l'été. Sa fortune, sans être considérable, suffisait à rendre sa maison atrayante; et, ancienne femme de plaisir, elle s'entendait à merveille à faire de sa résidence un lieu très agréable. Elle avait un grand goût pour moi, et avait toujours manifesté une affection et une estime des plus vives pour ma mère.

Il me fallut donc faire mes adieux à ce séminaire où s'étaient écoulées de si pures et de si tranquilles années! Je franchis la cour sablée, déserte et sonore, la porte s'ouvrit, je posai le pied sur le seuil: un pas de plus me mit à même le monde! Quittant l'eau dormante du port, le jeune vaisseau prenait la mer. Les

grands murs lisses à base verdâtre des bâtiments se dressaient dans leur ombre claustrale, comme les parois d'un immense sépulcre, béant, nu, sombre, froid et morne : au dehors vibrat une atmosphère molle et lumineuse, verdoyaient des arbres, gazouillaient des oiseaux, resplendissait enfin la vie dans toutes les choses. Tout ébloui de cette transition qui ne m'avait jamais frappé, je gagnai, en sortant du séminaire d'Issy, la route qui conduit à Meudon.

Il était huit heures du matin, d'un matin du commencement de mai. Le temps était calme, le ciel sans un nuage. Le soleil versait sa lumière encore pâle sur la terre moite et chaude du printemps, terre pleine de germes et d'ardeurs, terre amoureuse, comme disent si poétiquement les jardiniers de nos pays. Les hauts trembles de la route avaient couvert le sol de leur chatons flétris, et, parmi leurs branches ombragées de feuilles tendres, voltigeaient des couples pétulants de pinsons, jetant au vent leurs fanfares retentissantes. Un air tiède et pénétrant descendait des hauteurs boisées de Meudon et de Verrières, chargé d'arômes, imprégné de senteurs, encore tout parfumé de son passage à travers les vergers en fleur, les genêts et les bruyères des landes, les aubépines des hal-liers !

Je me sentais dans un état bizarre : j'ai dit que le soleil était pâle ce jour-là, c'est qu'en effet tous les objets me semblaient baignés de leurs phosphorescentes, et que la nature entière ne me paraissait que dans l'étrange clarté des rêves. J'arrivai fort troublé chez madame de Villemur, qui m'accueillit avec une extrême bienveillance, et qui fit de son mieux pour me mettre à mon aise. Mais je restai distrait, presque hébété, et sans trop de conscience du milieu dans lequel je me trouvais jeté.

— Nous n'avons personne aujourd'hui, me dit madame de Villemur d'un ton tout maternel ; nous serons seuls, je n'ai pas voulu vous effaroucher ; mais demain j'attends une visite, et dimanche nous aurons du monde. Ah ! je vous en prévient, ajouta-t-elle en riant de mon air ébahi, il va falloir jeter un peu votre petit collet aux orties !

Moi, je baissai la tête et retombai dans mes réflexions, à la poursuite d'une chimère, la définition de mon état, qui m'inquiétait beaucoup.

— Seriez-vous indisposé, mon cher enfant ? me demanda ma tante.

Cela m'ouvrit une idée, et je pensai que j'allais être malade, ce qui me calma un peu ; car j'étais poursuivi par de naïves terreurs d'obsessions et d'influx démoniaques.

La maladie qui couvait en moi n'était pas du corps, mais de l'âme.

Le lendemain, qui fut le jour le plus mémorable de ma vie... — c'était, dit l'abbé Berthelot, l'œil perdu dans le vide et comme se parlant à lui-même, c'était le 10 mai 1825... — Après un silence d'une deminute environ, le pauvre abbé poussa un soupir et reprit sur le ton du récit :

— La visite attendue par madame de Villemur s'accomplit : c'était une jeune fille avec son père. Cette jeune fille me parut d'une merveilleuse beauté. Ma tante me présenta en demandant pardon pour ma gaucherie, et mademoiselle de..., elle s'appelait Valentine aussi, dit en s'interrompant l'abbé profondé-

ment ému... comme vous, se hâta-t-il d'ajouter. Oh ! je sens encore sur moi le regard qui tomba de ses yeux !

— Eh bien ! l'abbé, me dit en riant madame de Villemur quand nos visiteurs furent partis, comment trouvez-vous Valentine ?

Et comme j'en faisais un ardent éloge :

— Eh ! là, là ! calmez-vous, me dit ma tante ; lors même que vous seriez disposé à remplacer l'ordination par le sacrement du mariage, elle ne serait pas pour vos beaux yeux.

J'appris alors que Valentine était fort riche, et qu'elle devait épouser, quelques mois plus tard, un gentilhomme très honorable, et possesseur, comme elle, d'une immense fortune. Quoique je n'eusse absolument aucune idée sur ce fait et que je n'éprouvasse pas l'ombre d'un désir que je ne pusse formuler, cela me causa un chagrin très vif, et j'eus toutes les peines du monde à retenir mes larmes. Mais presque aussitôt mon ciel assombri s'éclaira : je sus que Valentine allait habiter Meudon, qu'elle passerait chez nous la journée du dimanche, et que sans doute elle y reviendrait souvent. Je me gardai bien de réfléchir alors sur les sentiments profonds qui commençaient à sourdre au fond de moi-même, moi qui m'obstinais, la veille, à vouloir percer le mystère des sensations toutes superficielles dont je m'alarmais ! Assuré de ma journée du dimanche, je restai dans un calme hypocrite, qui rendait, selon moi, superflu tout examen de conscience. Je voulus croire qu'une défiance exagérée de soi n'était qu'un appel à la tentation ; qu'un retour sur des instants qui n'avaient pas été sans intérêt pour moi, — je daignais en convenir, — ne serait peut-être qu'un prétexte pour m'occuper d'une personne à laquelle il était fort inutile de songer ; qu'enfin il ne convenait pas de charger mon esprit de préoccupations futiles et mondaines.

Ces belles considérations traversèrent rapidement ma pensée, et les saluant de mon dédain, je me hâtai de chercher un meilleur emploi de mes méditations. — C'est ainsi, madame la comtesse, que naissent les passions : obscures, fugaces, insaisissables à leur début, elles trouvent toujours pour les servir, chez les individus les plus simples et les plus sincères, comme chez les plus forts et les plus clairvoyants, un fonds incroyable d'adresse et de ruse. Si ce n'est pas par la rapidité avec laquelle elles se meuvent, se transforment et se mêlent parmi nos plus calmes sentiments qu'elles échappent, c'est par leur immobilité profonde, qui fait qu'on passe auprès d'elles sans les apercevoir. Comme les animaux des régions polaires revêtent la livrée des neiges et les animaux du désert celle des sables, les passions, pour mieux tromper les regards, prennent aussi des aspects appropriés aux milieux où elles éclosent.

Enfin se leva le soleil de ce dimanche discrètement attendu ! La journée fut belle comme celle d'aujourd'hui, à cette différence près que c'était mai au lieu d'octobre. Il avait plu aussi la nuit, mais une de ces pluies de printemps, tièdes et fécondes, qui doublent en quelques heures les puissances de la végétation.

Il vint quelques personnes, on me présenta, je parlai : je n'ai jamais su ce que j'avais pu dire. Puis elle parut avec son père. Elle me sembla comme dans un nimbe d'or. On se répandit dans le jardin, où l'on

se promena longtemps, bien que les allées ombragées fussent très humides encore. On riait quand les charmes, agitées par un souffle de la brise, ou quelque arbre heurté au passage, faisaient pleuvoir sur les promeneurs les gouttelettes retenues dans le creux des feuilles. J'entends encore son rire à elle, si frais et si harmonieux. Pour échapper à ces ondées inattendues, elle avait des mouvements d'une grâce étrange. Où elle allait, j'allais, entraîné passivement à sa suite, comme un satellite dans l'aire de l'astre qui l'attire. Je ne puis exprimer ce qui se passait en moi : bercé par un concert délicieux de parfums et de murmures, il me semblait être soulevé au-dessus du sol et marcher de la marche uniforme des ombres ; mon âme ne percevait plus par mes organes, mais par une sorte de transmission directe : je vivais dans une hallucination ! Cet état surhumain cessa tout à coup, et je rentrai subitement dans la possession de moi-même : elle venait, dans un de ses brusques mouvements, de se retenir machinalement à mon bras.

Au dîner, un vieux monsieur raconta qu'un certain abbé, alors célèbre, lui avait parlé de moi, et il partit de là pour faire de ma personne un éloge excessif, dont je ressentis un plaisir tout nouveau pour moi.

La soirée fut fraîche : on resta au salon, où l'on fit de la musique. Madame de Villemur ayant proposé une contredanse, un jeune et bel officier de dragons de la garde royale vint inviter Valentine : cet officier, madame la comtesse, c'était le capitaine de la Comterie. Je lui jetai un regard de Caïn et je sortis. J'allai pleurer dans le jardin. Mais bientôt je me sentis attiré vers les fenêtres du salon demeurées ouvertes, et je me mis à espionner, à travers les persiennes, Valentine et son danseur. Comme ils étaient, pendant le repos des figures, adossés à la fenêtre où je m'étais posté, je pouvais les entendre. Dévoré d'une curiosité invincible, j'écoutai sans scrupule et sans remords. Le jeune officier disait des galanteries à la jeune fille ; il lui faisait la cour, et je pris là une bien étrange leçon pour un homme de mon habit. Alors, seulement, je m'aperçus que M. de la Comterie était beau, et je m'imaginai qu'il devait plaire à Valentine. Son uniforme me parut plus joli que ma soutane, et ses bottes fines et luisantes plus gracieuses que mes larges souliers de séminariste. Enfin je me sentis si humilié et si triste de la comparaison, que je ne voulus point reparaitre au salon et que je courus m'enfermer dans ma chambre.

Depuis ma sortie du séminaire, que de fautes déjà, que de sentiments coupables, que de manquements, non pas seulement au devoir du prêtre, mais au devoir de l'homme aussi ! Je pouvais encore m'arrêter, si j'avais voulu percer les nuées sombres et orageuses dont s'enveloppait mon âme ; mais je n'employai les facultés d'investigation et d'analyse dont le bon Dieu m'a pourvu, qu'à déguiser mes sentiments vrais, qu'à égarer ma logique. Des faits positifs, accomplis, ne furent plus pour moi que les assauts de la tentation, et mon devoir ne m'ordonnait-il pas de l'affronter et de la combattre ! Un vieux sage a dit : « Ce n'est pas le dernier pas qui fait la lassitude, il la déclare, sans y avoir pour cela plus de part que le premier. » Il en est de même pour les passions.

La partie la plus douloureuse de son récit allait évidemment commencer pour l'abbé Berthelot,

— Si j'ai insisté, madame la comtesse, dit-il après une pause, sur les origines d'un sentiment qui modifia profondément mon avenir normal, c'est que là, selon moi, est le véritable et le plus important enseignement. On sait très bien comment les passions se manifestent, on sait peu comment elles naissent : si l'on pouvait les surprendre au début de leur croissance insidieuse, on aurait toujours assez de force pour s'y soustraire, — car le plus sûr est encore de fuir devant elles, — et l'on ne serait pas obligé d'en venir à ces terribles efforts de volonté, qui les domptent, au prix de sacrifices et de douleurs immenses, ou à ces coupables lâchetés, qui les épousent, avec la déchéance et un inévitable châtement pour dot.

Cependant, reprit l'abbé, le lendemain de ce jour si rempli de mes fautes, j'eus, à mon réveil, un instant lucide, et j'en profitai pour arrêter la meilleure résolution du monde, celle de rentrer immédiatement au séminaire. Je ne me permis point de descendre au jardin pour ne pas éveiller mes souvenirs, et je passai toute la matinée à faire mes petits préparatifs de départ en fredonnant les cantiques de Saint-Sulpice, seules chansons que je connusse. Je ne me montrai qu'à l'heure du déjeuner, et je préparais déjà la phrase par laquelle j'allais annoncer ma détermination à ma tante, quand elle m'apostropha la première.

— Ah ! vous voilà, monsieur le sauvage, me dit madame de Villemur, se méprenant singulièrement sur le motif qui m'avait fait déserrer son salon. Vraiment cela n'a pas de nom : le beau mérite de fuir le monde quand on ne le connaît pas ! Voyons, mon cher enfant, ajouta-t-elle en me prenant les mains, c'est de la niaiserie, il ne faut pas être comme cela. Si votre pauvre mère était là, elle vous dirait la même chose. Et puis c'est faire trop bon marché de ma vanité de tante, vous êtes bon à montrer. — Ici, elle se livra, pour m'encourager sans doute, à un éloge assez inopportun de mon esprit et de ma personne, et, après avoir passé tout le déjeuner à me sermonner dans ce sens :

— Allons, dit-elle en se levant, résignez-vous à m'offrir votre bras : cette pauvre Valentine est seule pour toute la journée, il faut profiter de cela pour aller lui faire une visite de bon voisinage. J'espère que vous vous mettez en frais, et que vous serez aimable pour vous faire pardonner votre escapade d'hier au soir. Comme elle était la seule personne de la société à laquelle vous n'eussiez pas daigné dire une parole, — je crois même que vous laissâtes sans réponse une ou deux phrases qu'elle eut la charité de vous adresser, — la pauvre enfant s'est imaginée qu'elle avait eu le malheur de vous froisser ou de vous déplaire, et elle a été assez bonne pour s'en préoccuper.

— Elle ! m'écriai-je avec un étonnement radieux, que ma tante ne comprit pas.

— Oui, elle : allons, venez, et sachez, monsieur l'abbé en herbe, qu'on peut très bien porter la soutane et être poli avec les femmes.

Il n'y eut en moi ni hésitation ni combat ; j'abdiquai à l'instant toute autorité sur moi-même, et je présentai mon bras à ma tante.

Que vous dirai-je ? cette seconde entrevue acheva de me vaincre. Notre visite fut assez longue pour que j'eusse le temps de rasseoir un peu mes esprits, et lorsque je quittai cette charmante et généreuse fille, je

— Si j'ai insisté, madame, c'est
 ne pousse, sur les origines d'un
 profondément mon amour pour
 est, est le véritable et le plus
 la sait très bien comment les
 a sait peu comment elles
 es surprendre au début de leur
 n'aurait toujours assez le
 — car le plus sûr est encore de
 et l'on ne serait pas obligé de
 efforts de volonté, qu'ils
 ices et de docteurs immenses, et
 échetés, qui les épouvent, sur la
 inévitable châtiment pour les.
 Cependant, reprit l'abbé, le
 à rempli de mes larmes, j'en suis
 acide, et j'en prendrai pour
 action du monde, celle de m'arrêter
 séminaire. Je ne me permet pas
 jardin pour ne pas éveiller les
 toute la malicie à faire mes
 départ en froissant les contours
 seules charasses que je connais.
 qu'à l'heure du déjeuner, et je
 phrase par laquelle j'allois
 à ma tante, quand elle m'aperçut
 — Ah! vous voilà, madame de
 madame de Villeneuve, se
 sur le motif qui m'avait fait
 ment cela n'a pas de nom : le
 monde quand on ne le connaît
 enfant, ajouta-t-elle en me
 de la maîtresse, il ne faut
 votre pauvre mère était là, elle
 chose. Et puis c'est faire
 de tante, vous êtes bien à
 livra, pour m'encourager
 inopportun de mon esprit et
 avoir passé tout le déjeuner
 sens :
 — Allons, dit-elle en se
 m'offrir votre bras : cette
 pour toute la journée, il
 lui faire une visite de bon
 vous mettrez en bras, et
 vous faire parler votre
 Comme elle était la seule
 quelle vous m'assiez que
 je crois même que vous
 deux phrases qu'elle est la
 — la pauvre enfant s'est
 malheur de vous laisser
 a été assez bon pour s'en
 — Elle! m'écriai-je avec
 que ma tante ne comptait
 — Oui, elle : allons, venez
 l'abbé en herbe, qu'on
 et être poli avec les
 Il n'y eut en moi ni
 qu'ai à l'instant tout
 présentait mon bras à
 Que vous dire? cette
 de me venger. Nous
 j'eusse le temps de
 lorsque je quittai cette



Ch. Boudon sculp. *Jules Gavet del.* 508

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffes de la M^{lle}. R. Lhopiteau (Robes de Quatre Saisons), Vivienne, 31. — Modes d'Alphonse rue du
 Halles, 1. — Blancs et Fleurs de Tilman, faux de S. M. l'Impératrice et B^{te} de S. M. la Reine
 d'Angleterre — Passermentiers d'Andover à la Ville de Lyon, 2, de la Chaussée d'Antin, 6. — Corsols de M^{lle}. Hippolyte.
 fournisseur de S. M. l'Impératrice — Mouchoir de Chapron Rue de la Paix, 11.
 Carri de la M^{lle}. de Commission Lassalle & C^{ie} Rue Louis le Grand, 17.

LONDON at the Monitor Office 25, Essex Street, Soho. NEW-YORK, PIERCE & CO. General Agents.
 MADRID, F. A. de la Pina.

... à l'instar que
... au milieu de la
...
... je suis rap
... de se par, je
... que je suis l
... à mes pas i
... je suis tout
... M. de l'inst
... M. de l'inst
... de mes pas
... et de mes pas
... des robes
... de Valentin
... et à la que je
... à l'inst de mon
... à mon côté
... surprise que
... dont la pen
... d'esprit, qu'elle
... de l'éclair, dans
... l'effet pr
... d'air, certaines
... voyes souvent
... s'écroulent sur
... pas de cause
... en vil plus
... des mains
... et j'ai
... la personne
... ne li
... une que
... passait, je
... le moment de
... terrible que dev
... impulsion de
... de
... cherchant les endr
... de la maison qu
... les autres de
... peut-être, et d
... dans des réve
... de la maison
... pour me
... de Valentin en
... quand tout dorm
... à petit le
... je voyais
... à d'écarter
... devant
... que j'avais pu
... elle s'é
... le jour, l'au
... l'entrain les ac
... Les bis
... des part
... de l'inst en
... de son
... quelle m
... mais double et
... des charles d'inst
... le champ sur
... l'inst de
... des bis
... de Valentin, volé

me déclarai à moi-même que je pouvais sans crime me laisser aller au bonheur de l'aimer, pourvu qu'elle n'en sût jamais rien.

Vous le voyez, je glissais rapidement sur la pente fatale ! A compter de ce jour, je cessai d'interroger ma conscience, que je sentais fermement résolue à rester muette ; je n'eus plus à soutenir de discussion avec moi-même ; je me livrai tout entier au sentiment qui m'envahissait. Malgré l'honnête restriction que j'y avais mise, je n'en épiais pas moins, avec une sagacité singulière et une intensité de désirs toujours croissante, les témoignages, les révélations, les indices des sentiments secrets de Valentine. J'observais assez exactement la loi que je m'étais imposée de ne faire aucune allusion à l'état de mon cœur : mais, hormis cela, rien ne manquait à ma condition d'amant. Quelquefois je croyais surprendre chez Valentine les marques d'une réciprocité dont la pensée seule m'enivrait ; mais la liberté d'esprit, qu'elle conservait toujours, lui permettait de détruire, dans une mesure qui me condamnait au doute, l'effet produit par certaines phrases, certains airs, certaines façons d'être avec moi. Nous nous voyions souvent, et, bien que nos conversations n'eussent aucun caractère particulier, nous ne nous lassions pas de causer, et il était évident que nous éprouvions un vif plaisir à nous trouver ensemble. Elle venait chez madame de Villemur deux ou trois fois par semaine, et j'allais quelquefois chez elle. Un jour, j'y vis la personne qu'elle devait épouser : quoique cette personne ne fût pas d'un extérieur agréable, sa vue me laissa une grande tristesse.

Cependant le temps passait, je voyais avec épouvante approcher le moment de ma rentrée au séminaire. Une anxiété terrible me dévorait ; je ne supportais plus qu'avec une impatience de plus en plus vive les instants qui me séparaient de Valentine. J'errais dans les bois, cherchant les endroits d'où je pouvais apercevoir les toits de la maison qu'elle habitait, ou seulement les sommets des arbres de ce grand parc où elle se promenait peut-être, et alors je restais là des heures entières perdu dans des rêveries sans fin. Souvent, je rôdais autour de la maison même, attendant la sortie d'un domestique pour me donner la joie de prononcer le nom de Valentine en m'informant de sa santé. Le soir, quand tout dormait chez madame de Villemur, je m'échappais à petit bruit et j'allais regarder les fenêtres où je voyais quelquefois passer l'ombre de la jeune fille. A diverses reprises, j'escaladaï les murs du parc, trouvant un bonheur insensé à parcourir les allées que j'avais parcourues avec elle, à m'asseoir sur le banc où elle s'était assise : je parlais aux charmilles qui, le jour, l'avaient regardée de leurs yeux verts, j'embrassais les arbres qui l'avaient couverte de leur ombre. Une fois, j'entendis la voix de Valentine, elle chantait des paroles italiennes sur un air triste et tendre. Je fondis en larmes, et je crus que je n'aurais jamais la force de sortir du parc et de regagner ma chambre. Oh ! quelle nuit ! presque une nuit des tropiques ! nuit chaude et parfumée ! Point de lune ; rien que des clartés d'étoiles, emplissant de leurs scintillements le champ noir et profond du ciel. Pas un souffle dans l'air. Partout sur les pelouses et sur les bordures des vers luisants teignant les herbes de leurs pâles et chétives lueurs. Un rossignol, comme invité par la voix de Valentine, voltigeant d'arbre en

arbre, et tantôt ici, tantôt là, faisant entendre à temps inégaux les phrases sans suite de son chant guttural et sonore ! Oh ! quelle nuit !

Le lendemain Valentine vint chez ma tante, dans un moment où je me trouvais seule avec elle :

— Quelle est donc cette romance italienne si mélancolique et si douce que vous chantiez hier au soir ? lui dis-je, sans réfléchir aux conséquences de ma question.

— Comment savez-vous que j'ai chanté une romance italienne ? demanda-t-elle avec plus de curiosité que d'étonnement.

— En revenant d'une promenade où je m'étais un peu attardé, j'ai passé devant votre maison et je vous ai entendue.

— Un peu attardé ! reprit-elle ; il était une heure du matin.

Je n'avais aucune conscience de la chronologie de mes actions.

— Ne pouvant pas dormir, ajouta-t-elle, je m'étais levée, j'avais ouvert ma fenêtre, et en entendant chanter le rossignol, l'envie m'était venue de chanter aussi : j'ai chanté comme l'oiseau de nuit, un chant triste, la romance du *Saule*. Mais, remarqua-t-elle très judicieusement, comment avez-vous pu m'entendre en passant devant la maison ? ma chambre donne sur le parc, et...

— C'était précisément le long du mur du parc que je passais, dis-je précipitamment et en rougissant beaucoup.

— Mais ce mur est à une grande distance, dit Valentine en me regardant fixement.

— Oh ! dis-je avec un embarras visible, la nuit, le silence..., et puis le vent portait le son vers moi...

— Il n'y en avait pas un souffle. Écoutez, me dit-elle d'une voix qui me parut émue, en posant sa main sur mon bras, le valet de chambre de mon père prétend avoir vu, il y a quelques nuits, un homme pénétrer dans le parc...

Je devins pâle ; elle continua :

— Il affirme de plus avoir vérifié le fait et assure avoir constaté sur le mur des traces positives d'escalade. Hier au soir, comme il faisait encore grand jour, je me suis assise sur ce banc où vous m'avez trouvée, votre tante et vous, à votre première visite, et j'ai cherché des coquillages dans le sable ; or, ce matin, devant ce banc même, précisément à l'endroit que j'ai tant fouillé de mes regards, j'ai trouvé ceci.

Elle me tendit une petite croix de bois qui m'avait été rapportée de Jérusalem. Cette croix, je la portais habituellement suspendue à mon cou, et je l'avais montrée un jour à Valentine comme une relique. Je demeurai interdit.

Alors elle me contempla quelques secondes avec un regard profond et attendri, puis tout son visage prit une expression douloureuse, et elle me dit :

— Vous êtes fou !

— Valentine ! m'écriai-je...

Madame de Villemur entra, on reçut des visites ; il me fut impossible de me retrouver un moment seul avec Valentine, et elle partit sans que je pusse parvenir à lui adresser un mot.

J'eus bien la pensée de lui écrire, mais je ne l'osai point faire. Au lieu de remercier Dieu de l'interruption qui m'avait retenu en deçà de la dernière barrière

qui me restât à franchir, je conservais contre le ciel une rancune dont je comptais bien me servir pour me mettre encore plus à l'aise; mais je ne pouvais me décider à écrire, parce que je sentais, sans m'en rendre compte, qu'il me fallait, auprès de Valentine, au moins l'excuse de l'entraînement.

Je n'avais plus que quelques jours à rester chez madame de Villemur, je n'avais plus surtout qu'un seul dimanche, et ce dimanche, j'y touchais, la scène dont je viens de parler ayant eu lieu un samedi. Mais le lendemain ma tante se trouva fort malade et ne reçut point. Alors, vers midi, muni du plus gauche prétexte, je me présentai chez Valentine: j'y trouvai M. de la Comterie. J'en ressentis une contrariété si visible, que la pauvre Valentine fut obligée de venir à mon secours en appuyant sur l'inquiétude que devait me causer l'indisposition de ma tante. Du reste, M. de la Comterie n'avait pas non plus, de son côté, l'air très satisfait de me voir. Nous nous gênions évidemment tous les deux. Je m'installai effrontément; il resta et nous demeurâmes en arrêt l'un sur l'autre. Mais on apprend mieux la patience au séminaire qu'à la caserne. M. de la Comterie se laissa le premier; il se leva, regarda les tableaux, feuilleta quelques livres; enfin, après quelques manœuvres qu'il crut fort habiles, il s'imagina pouvoir déposer, sans que je m'en aperçusse, dans la corbeille à ouvrage de Valentine, un billet que je surpris. Valentine, qu'il avait osé prévenir du regard, eut peine à réprimer l'indignation que lui causait une pareille insulte: elle restait indécise, ne sachant quel parti prendre, lorsque, me levant résolument, je marchai droit à la corbeille, j'y pris le billet qui venait d'y être déposé, et, le présentant à Valentine, je dis d'une voix ferme et brève:

— De la part de M. le capitaine de la Comterie!

Il y eut dans l'œil de la jeune fille un éclair d'orgueil et de triomphe: elle prit le billet et le déchira.

— Merci, monsieur de Grandval, dit-elle en me tendant la main avec une vraie dignité. Venez, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Pardon, dit M. de la Comterie, je voudrais échanger quelques mots avec monsieur.

Les traits de Valentine prirent l'expression d'une vive inquiétude; elle dut sortir cependant, et je restai seul avec le jeune officier. Je ne lui laissai pas le temps de parler. Je pris le premier la parole.

— Je sais, monsieur, ce que vous allez me dire: non, monsieur, non, je ne me crois pas, sous l'habit que je porte, à couvert de la responsabilité de mes actes. Dieu merci! je suis libre encore, et j'aime mieux dépouiller le froc à jamais que de laisser votre insulte impunie!

M. de la Comterie ne pouvait rien objecter à cela, et nous primes aussitôt nos mesures pour qu'une rencontre pût avoir lieu le lendemain. Le père de Valentine survint, nous le saluâmes, et je ne pus que jeter tout bas et rapidement à la pauvre fille interdite et tremblante ces mots:

— Ce soir, dans le parc, à la nuit tombante.

Je sortis, sans oser la regarder, de peur de trouver un refus dans ses yeux. Cette journée, pour moi, fut terrible! Il n'y avait plus à s'en dédire, toutes les entraves étaient rompues, j'entrais en plein dans la lutte, le premier coup de canon était tiré, le combat commençait. Après une telle conduite, après un tel

éclat, je ne pouvais plus songer à rentrer au séminaire; mais, dès lors, j'étais libre, libre sur tous les points! Je n'étais plus un prêtre, j'étais un homme comme tous les hommes, et l'amour me devenait permis. Ma conscience me criait bien que je n'en étais pas moins soumis aux lois de la probité, et qu'en m'abandonnant, moi pauvre et sans position aucune, à ma passion violente pour une femme riche et promise à un autre, je ne faisais point un acte d'honnête homme; mais je n'étais plus en état de l'entendre et je me laissai emporter par toutes mes énergies vers les rêves enthousiastes d'héroïsmes impossibles. Préceptes, lois, difficultés, obstacles, tout disparaissait pour moi des hauteurs où je m'étais placé pour contempler les choses: la passion n'aperçoit les distances qu'à vol d'oiseau.

Je ne sais comment s'écoulèrent les heures: nous étions au 15 août, c'était le jour de l'Assomption, je n'avais pas assisté aux offices. Je ne lus point, je ne priai point, et mes pensées étaient si désordonnées et si confuses, que je n'en pus tirer aucun sens qui m'aidât à former une résolution précise, un projet exécutable, un plan de conduite quelconque, il me semblait par moments que le temps s'arrêtait dans sa marche, et pourtant quand le soir vint, je fus épouvanté de la brièveté du jour. Pour en finir une bonne fois avec le trouble secret de mon âme et couper court à toute revendication incommode de mon jugement, je m'avisai d'un moyen merveilleux: ce fut de décider que je serais tué le lendemain par M. de la Comterie. Cela me mettait à l'aise et me débarrassait de l'avenir.

En arrivant au mur du parc, j'en trouvai la petite porte ouverte. J'entrai. Valentine était assise sur le banc dont j'ai déjà parlé. Ce banc se trouvait près d'une encoignure du parc, au centre d'un bouquet de sycomores; d'épais massifs l'entouraient, au-dessus desquels se dressait le chevet de l'église de Meudon.

Valentine me fit asseoir près d'elle et posa sa main sur la mienne.

— Je suis venue, dit-elle d'un ton doux et triste, parce que vous m'avez fait peur, et parce qu'il faut que tout cela finisse.

Elle s'arrêta, je restai muet; mais deux larmes brûlantes tombèrent de mes yeux sur sa main. Son émotion devint profonde.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle toute troublée et comme si elle ne le savait pas.

— Je vous aime! m'écriai-je avec un atroce déchirement d'âme.

— Vous m'aimez, pauvre malheureux! dit-elle en mettant la main sur son cœur et d'une voix si tendre, qu'elle me sembla trahir une joie secrète, vous m'aimez! Et qu'espérez-vous?

— Rien!

— Voyons, mon ami, rentrez en vous-même. Je ne vous accuserai pas, comme je l'ai fait pour M. de la Comterie, de vouloir m'insulter par l'aveu que j'entends, je sais quelle distance immense vous sépare de cet homme... Mais oubliez-vous tout, jusqu'à l'habit que vous portez?

— Il n'est plus le mien, Valentine.

— Il n'est plus le vôtre? répéta-t-elle avec stupeur.

CHARLES DE LA ROUNAT.

(La suite au prochain numéro.)

LES DENTS

DE JACQUES D'ARMAGNAC.

NOUVELLE HISTORIQUE DU XV^e SIÈCLE.

(Voyez le numéro précédent.)

Louis écouta ce rapport, sans qu'un seul trait de son visage s'altérât et sans cesser de compter et de recompter les petites dents blanches que contenait la cassette ouverte sur la table.

Coittier s'attendait au moins à ce que le roi lui répondît quelque chose. Mais celui-ci gardait un silence obstiné, durant lequel vous n'eussiez entendu que le bruit crépitant que faisaient les dents en tombant les unes après les autres au fond de la cassette d'ébène comme les perles d'un collier dont le cordon s'est rompu. Comme Louis ne faisait pas mine de vouloir répondre, le mire reprit :

— Sire, dans l'intérêt de la science, dans l'intérêt de l'humanité, et peut-être de vous-même, je me permettrai de vous faire une prière. Un médecin comment peut-il étudier la nature d'une maladie intérieure et le genre de remède qu'il doit employer pour la combattre, si le siège du mal, l'intérieur du corps humain, lui reste fermé et par conséquent inconnu ? Le préjugé et la superstition s'opposent à ce que les corps humains soient livrés à l'étude des gens de l'art, c'est seulement en secret et à grand renfort d'argent qu'on peut parvenir à se procurer un cadavre. Veuillez donc, sire, m'octroyer les corps des deux Armagnac quand ils seront morts ; par ce cadeau Votre Majesté méritera bien de toute l'humanité souffrante.

— Pâques-Dieu ! exclama aussitôt Louis, si toutes les demandes qu'on m'adresse étaient aussi modestes que les tiennes, ce serait merveille, en vérité. Je te donnerai bien volontiers les deux garçons, dès qu'ils ne seront plus du nombre des vivants. Avant ce soir je ferai expédier une commission écrite à ce sujet au commandant de la Bastille. Mais, dis donc, maître Coittier, que faites-vous, vous autres mires, des corps que vous avez mis en pièces, après que votre curiosité ou votre science y a vu tout ce qu'elle désire ?

— Ce que nous en faisons ? Nous les enterrons, comme on fait des autres corps. Seulement ceux qui nous passent ainsi par les mains, ont cet inappréciable avantage d'être bien certains de n'avoir pas été mis en terre quand ils étaient encore vivants.

Ni Lazare ni Coittier n'avaient trompé le roi sur l'état de François d'Armagnac. Le pauvre enfant s'affaiblissait chaque jour davantage, et il dépérissait à vue d'œil. Il ne touchait plus au pain que le gardien lui apportait chaque matin pour le remporter le lendemain. Mais, en revanche, avant la moitié de la journée sa cruche se trouvait vidée ; il buvait sans cesse, tant était grande la soif que lui donnait la fièvre dont il était dévoré. Ces symptômes ne purent échapper

à l'œil vigilant de Jacques, qui remarqua avec effroi que son frère bien-aimé devenait toujours plus tranquille dans sa cage, qu'il ne répondait plus qu'en simples monosyllabes et d'une voix de plus en plus faible, que sa respiration était plus rapide et plus irrégulière, qu'il ne mangeait plus, et qu'il avait une soif que rien ne pouvait apaiser.

— François, cher petit frère, lui dit Jacques avec une anxiété mortelle, es-tu bien malade ? Tends-moi la main à travers les barreaux, afin que je sente si elle est froide et si tu as la fièvre.

— Oh ! laisse-moi donc, répondit l'enfant avec l'accent de la supplication. Je suis si fatigué. J'aimerais tant dormir !

— Alors prends du moins mon morceau de couverture, reprit Jacques. Voilà aussi mon pourpoint, afin que tu sois mieux couché.

— Merci, mon bon Jacques, répondit le petit avec reconnaissance. Garde ta couverture et ton pourpoint. Je pourrai bien dormir sans cela. Bonsoir, mon Jacques aimé. Maintenant laisse-moi bien tranquille.

— Bonsoir, a-t-il dit ! murmura Jacques en lui-même ; pourtant nous sommes à peine à la moitié de la journée. Mais ce mot il l'a prononcé d'un ton si étrange qu'on croirait qu'il a voulu dire : « Adieu pour toujours. »

Puis, collant plus étroitement sa figure contre les barreaux de sa cage :

— François, continua-t-il à voix haute, un dernier mot encore, si tu ne veux me faire mourir d'inquiétude. Cher frère, assure-moi bien que tu ne songes pas à... mourir.

Ce dernier mot il ne put le proférer que dans un sanglot déchirant.

Après avoir prêté l'oreille pendant quelques secondes et s'être aperçu que le petit ne répondait plus, Jacques se sentit glacé des pieds à la tête et s'écria :

— Il ne m'entend plus ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! écoutez donc ma prière !

Il essaya vainement de se mettre à genoux ; et, levant ses deux mains vers le ciel, il commença à prier du fond de son âme :

— Seigneur, conservez-moi mon frère. J'ai consenti volontiers à donner mes dents pour lui épargner un moment de souffrance. Je ne donnerai pas avec moins de joie ma vie pour conserver la sienne. Il vaut bien mieux que moi. Ne le laissez pas mourir, Seigneur ; je vous en supplie par les angoisses de votre passion, par les douleurs que votre sainte mère a souffertes, par les saints martyrs qui vous ont fait le sacrifice de leur sang en confessant votre nom ! Que si vous voulez l'appeler à vous, permettez que je meure aussi ; car je ne puis ni ne veux vivre sans lui. Faites qu'on nous couche tous deux dans le même cercueil et dans le même tombeau ; faites aussi que nous retournions ensemble auprès de notre bonne mère qui est dans le ciel. Oh ! daignez m'écouter, mon Dieu ! et ne me laissez pas vous implorer en vain !

Ayant dit cette prière avec toute la ferveur de son cœur, mais en l'entre-coupant à chaque moment de sanglots et de larmes, il fixa de nouveau les yeux sur son pauvre frère qui ne bougeait plus, mais qui s'était endormi d'un profond sommeil.

— Comme sa respiration est précipitée ! murmura Jacques toujours plus inquiet. Et comme il gémit par

intervalles ! Ah ! s'il avait seulement une meilleure couche ! S'il avait seulement le banc de bois qui est là-bas dans l'angle de la chambre ! S'il avait au moins voulu prendre mon morceau de couverture et mon pourpoint ! Mon Dieu ! je suis si près de lui et je ne puis pas seulement le toucher. Que j'aimerais pouvoir tenir sa tête sur mes genoux, afin qu'il reposât plus doucement, ou sur ma poitrine, comme faisait notre bonne mère en nous berçant dans ses bras quand nous étions tout petits !

Pendant qu'il se parlait ainsi, il ne cessa de coller son visage plus étroitement contre les barreaux, tourné du côté de son frère et écoutant avec une indicible anxiété la respiration de plus en plus rapide du petit qui dormait toujours. Ainsi le soir vint. Ainsi vint la nuit. Par moments les yeux de Jacques, toujours fixés sur la cage voisine, se fermaient sous le poids du sommeil. Mais il les rouvrait presque aussitôt, et de nouveau il regardait malgré l'obscurité, et de nouveau il écoutait. Vers minuit, il cessa d'entendre respirer François. Alors une angoisse horrible, que les ténèbres et le silence augmentaient encore, navra le cœur du jeune prisonnier.

— Cher frère, murmura-t-il d'une voix étouffée, dors-tu toujours ? Comment te trouves-tu maintenant ? Au nom du ciel, rassure-moi donc par un seul mot, par un seul !

Comme le petit ne répondait ni ne bougeait, Jacques se prit à crier plus fort. Mais il eut beau répéter ses cris ; le même silence continuait à régner.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! exclama-t-il alors en se tordant les mains, ne le laissez pas mourir, ou laissez-moi mourir avec lui ! Pitié, Seigneur ! pitié !

Au milieu de ces cris, de ces prières, de cette angoisse sans nom, l'enfant épuisé s'affaissa à son tour dans sa cage et s'endormit. A la première lueur de l'aube il se réveilla ; sa première pensée et son premier regard furent pour son frère. Il le vit toujours immobile et ne l'entendait plus respirer.

— Mort ! mort ! se dit-il avec l'accent du désespoir.

En ce moment le gardien se disposait à ouvrir la porte de la chambre pour procéder à la visite qu'il faisait chaque jour aux deux jeunes prisonniers. Avant même qu'il eût tiré les verroux, il entendit les cris déchirants de Jacques. Quand il fut entré, il s'arrêta un moment à contempler le navrant spectacle qui s'offrait à ses yeux. Il vit le plus âgé des deux captifs

ébranler de toutes ses forces les barres de sa nasse de fer, en poussant des sanglots et des hurlements presque sauvages, sans détacher ses regards de celle où son frère paraissait inanimé.

Jacques était si complètement absorbé par sa douleur qu'il n'avait pas entendu ouvrir la porte, ni remarqué le gardien, ni vu celui-ci hocher tristement la tête en essayant une larme.

Il ne l'aperçut qu'après quelques secondes, et lui cria :

— Mon frère est mort. Laissez-moi sortir. Laissez-moi aller auprès de lui, car je veux mourir avec lui. Laissez-moi sortir, au nom du ciel !

Le gardien commença par ouvrir la cage où François était enfermé ; il trouva le petit infortuné immo-

bile, déjà tout refroidi, et affaissé sur lui-même au fond de l'entonnoir de fer. Sans la refermer, sans écouter les cris que Jacques ne cessait de pousser, il s'élança hors de la chambre, pour y rentrer quelques moments après, accompagné du commandant de la Bastille et de plusieurs autres officiers attachés au service de cette formidable forteresse. Tous entourèrent en silence la cage au fond de laquelle l'enfant gisait sans souffle et sans mouve-



Mon frère est mort. Laissez-moi sortir.

ment. Ayant reconnu que le petit prisonnier était bien mort, le commandant ordonna qu'on retirât le corps de l'endroit où il était ; et, cédant à un mouvement de pitié, il permit aussi que Jacques sortit pour quelques moments. A peine libre, celui-ci se jeta comme un insensé sur la dépouille inanimée de son frère, dont il baisa les joues glacées et qu'il arrosa de ses larmes, en s'écriant :

— Tu es donc parti sans m'emmener avec toi ? Je t'ai pourtant prié si ardemment de ne pas t'en aller seul rejoindre notre mère dans le ciel. Et tu ne m'as pas laissé un mot d'adieu, et tu ne m'as pas fait connaître le moment où tu t'en allais ! Tu ne m'as dit qu'un seul mot *bonsoir*, comme tu faisais chaque jour avant de t'endormir. Si tu m'aimes, prie donc le bon Dieu, prie avec notre mère, afin qu'il m'appelle aussi à lui et que nous puissions reposer dans la même tombe. Mais comme tu es amaigri ! A peine si tes membres tiennent encore ensemble. Aussi, pauvre petit, comme tu as souffert ! Voilà bien des jours que tu n'as plus touché à ton pain, si souvent que je t'aie engagé à le faire tremper dans ton eau. Un seul mot encore, mon frère. Souffre-t-on beaucoup quand on meurt ? Oh ! non, n'est-ce pas ? Car tu aurais crié, tu

aurais gémi, comme tu faisais lorsqu'on t'arrachait les dents.

Ici la voix de l'enfant s'éteignit dans des sanglots navrants. Il semblait devenu une image vivante du désespoir. Aussi tous les témoins de cette scène en furent-ils touchés jusqu'au plus profond de leur cœur. On le laissa donc se livrer à tout l'épanchement de sa douleur, et on eut même la charité de ne pas le séparer en ce moment des restes de son infortuné frère. Seulement le gouverneur de la Bastille se hâta d'envoyer des messagers au roi et à Coittier pour les informer de la mort du jeune prince.

Dans ces entrefaites, Lazare entra dans la chambre, afin de se livrer à son opération accoutumée. Ainsi qu'il l'avait annoncé au roi, il n'eut, ce jour là, à tirer qu'une seule dent. Jacques s'y prêta de lui-même, et, prenant place sur l'escabeau, il dit au géant :

— Brave homme, comme je vous remercierais si vous pouviez m'arracher en même temps le cœur de la poitrine !

Au moment où Coittier arriva pour enlever le corps de François, il y eut une nouvelle explosion de désespoir. Jacques ne voulut pas laisser partir son frère. Il s'y attacha de toutes ses forces. Il fallut que Lazare et le gardien se réunissent pour lui faire lâcher prise. Alors il s'affaissa sur lui-même et tomba évanoui sur les dalles de la chambre.

Coittier mit une main sur le front de l'enfant et murmura tout bas :

— Console-toi, pauvre petit ; car tu seras bientôt réuni à ton frère.

Cette prédiction du mire royal ne tarda pas à se réaliser.

Lazare ne répéta plus que deux fois son opération sur le prisonnier qui restait. Le troisième jour, il parut devant le roi les mains vides, et lui annonça que, par la mort de Jacques Armagnac, il n'avait plus rien à faire à la Bastille.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

C'est parmi les intelligences d'élite que la mort semble surtout chercher ses victimes cette année. En moins de huit jours, trois hommes, trois lettrés français célèbres à divers titres, viennent de succomber.

M. Quatrenière, le célèbre orientaliste, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est mort à Paris ; M. Eugène de Pradel, l'improvisateur fameux, qui parcourait la France, il y a quelques années, semant de tragédies, de bouts rimés, de chansons et d'épîtres les chefs-lieux de tous les départements, vient de mourir à Wiesbaden, à l'âge de soixante-dix ans, après quelques heures de maladie ; sa mort a pour ainsi dire été improvisée comme toutes ses œuvres ; enfin, M. Gustave Planche, l'un des critiques les plus éminents de ce temps-ci, en même temps qu'un des esprits les plus honnêtes, l'un des caractères les plus élevés par leur loyauté et leur indépendance, vient de mourir à Paris, à l'âge de quarante-neuf ans, des suites d'une blessure au pied imprudemment négligée.

Peu d'existences ont été plus accidentées, plus tourmentées, que celle d'Eugène de Pradel.

Toute sa vie s'est passée à improviser, et il n'est pas une ville de France où il ne se soit fait entendre. Il a abordé tous les genres : tragédie, comédie, poèmes, couplets, bouts-rimés... Ce qu'il a jeté de vers, souvent de vers extrêmement remarquables, au hasard, est incalculable. Chose bizarre ! de toutes ces improvisations, c'est à peine s'il reste quelques fragments...

Il doit cependant en exister plusieurs entre les mains d'un de nos confrères de la presse que ces luttes poétiques intéressaient. Il les suivait avec soin et sténographiait les œuvres du poète nomade.

Eugène de Pradel était fort instruit. Il avait, surtout en histoire, les connaissances les plus étendues. Il était toujours prêt à traiter tous les sujets qu'on pouvait lui présenter.

Passionné pour le luxe et pour les jouissances de la fortune, il a presque toujours vécu dans la gêne, et, notamment dans ses dernières années, sa position était des plus pénibles. C'était principalement dans un joyeux repas, au dessert, que sa verve prodigieuse était intarissable. Il était impossible de jouer plus résolument avec la rime.

Quant à Gustave Planche, il n'avait jamais aimé le luxe. Né le 16 février 1808, à Paris, élevé par son père, pharmacien, dans des habitudes de travail et dans des goûts bourgeois, il avait dès la jeunesse connu la lutte et le besoin. Il avait dû en effet résister aux volontés de sa famille qui espérait avoir en lui un successeur dans l'établissement paternel. Au lieu d'aller suivre les cours de l'École de pharmacie où il avait pris une inscription, il se mit à étudier les beaux-arts, à parcourir le Louvre et tous les musées en compagnie des peintres avec lesquels il s'était lié ; il se fit même admettre à visiter plusieurs collections particulières et acquit ainsi de connaissances précoces sur les maîtres anciens et sur les modernes.

Bientôt son père apprit avec colère que Gustave Planche ne se montrait jamais à l'École de pharmacie et qu'il perdait son temps à devenir un homme de talent.

Forcé d'opter entre la pharmacie et les beaux-arts, Gustave Planche quitta la maison paternelle et continua ses chères études, bravant la misère et poussant la négligence de sa personne à un point que n'excusait pas même sa pauvreté. Cette négligence lui a été reprochée bien amèrement plus tard, par ceux qui ne pouvaient pas s'en prendre à son talent et qui avaient à souffrir de ses jugements sévères.

Achille Ricourt, directeur de l'Artiste, l'accueillit avec empressement. Les premiers articles du jeune critique furent très remarquables et lui valurent tout d'abord une réputation méritée.

M. Alfred de Vigny présenta Planche à la *Revue des Deux-Mondes*, où il publia le Salon de 1831, qui eut un grand succès.

Depuis, il quitta plusieurs fois la rédaction de ce recueil, mais toujours pour y revenir au bout de peu de temps ; vers 1832, il fit partie de la rédaction du *Journal des Débats* ; en 1836, Balzac, qui venait de fonder la *Chronique*, voulut se l'attacher ; Planche publia en effet dans ce recueil divers articles très remarquables ; ce fut là qu'il donna les premières notions et les premiers exemples de haute critique à ce malheureux Chaudesaigues, qui fut un de ses disciples et de ses amis.

De 1839 à 1846, il resta en Italie à étudier les chefs-d'œuvre des maîtres en tout genre ; car il n'avait pas moins de passion pour la musique que pour les lettres et la peinture. A son retour, il reprit le sceptre de la critique à la *Revue des Deux-Mondes*.

Un grand nombre de lettrés et d'artistes, en tête desquels on distinguait MM. Cousin, Alfred de Vigny, Jules Janin, Jeanron, Chenavard, se pressaient à ses obsèques. Jules Janin a prononcé sur la tombe quelques paroles émues qui ont produit sur toute l'assistance une profonde sensation,



Comment, après ce triste début, voulez-vous que je trouve la force de rechercher où en sont à Paris les fêtes et les plaisirs? Dois-je vous parler de la fête de Saint-Cloud, pour laquelle le soleil de l'été de 1857 semble avoir mis en réserve ses derniers sourires? Faut-il vous signaler les merveilles des fleurs qui s'épanouissent au Pré-Catelan en ce moment et vous inviter à aller voir en détail le bel appareil de pisciculture qui vient de s'y installer, en même temps que vous applaudirez aux dernières représentations des *Danseuses espagnoles*?

Mais les théâtres me réclament; ils ont fait preuve depuis dix jours d'une activité prodigieuse.

L'Opéra s'est mis en frais d'une mise en scène magnifique pour le *Cheval de bronze* de MM. Scribe et Auber. Trois morceaux nouveaux ont été ajoutés à la partition originale et le dialogue a été transformé en récitatifs. Les trois morceaux sont deux duos au troisième acte et au quatrième un octuor d'un charmant effet, qui a été bissé.

L'exécution, sans donner précisément ce qu'on serait en droit d'espérer de l'Opéra, est cependant suffisante dans certaines parties. Obin est très bien placé; mademoiselle Marie Dussy joue et chante avec beaucoup d'esprit, et Marié fait preuve d'étude et de bonne volonté.

Mais ce qui paraît avoir été surtout l'objet des plus grands soins, c'est la partie dansée. On a fait du nouveau *Cheval de bronze* un véritable opéra-ballet. A ce titre, il a obtenu et il obtiendra un très grand succès. Un joli divertissement est placé au premier acte; en outre, madame Ferraris danse un pas important au troisième acte et occupe à elle seule presque tout le quatrième. Ce qu'elle déploie de légèreté et de force à la fois, de grâce et de finesse, on ne saurait l'exprimer; il y a des moments où l'admirable danseuse qui possède un style si pur et si élevé, sait donner à ses mouvements une originalité piquante qui ressemble presque à de l'esprit. Cette création a été pour elle un véritable triomphe; elle a été rappelée deux fois de suite après son dernier pas.

Au Théâtre-Français, la reprise de *Don Juan d'Autriche* a été accueillie avec plaisir. M. Delaunay a joué en vrai jeune homme ardent et impétueux le principal rôle. MM. Geffroy, Monrose, Beauvallet et mademoiselle Favart ont partagé son succès. La rentrée de M. Samson et celle de madame Plessy-Arnould ont été célébrées par de vifs applaudissements. *Mademoiselle de la Seiglière*, la spirituelle et touchante comédie de Jules Sandeau, *Une Chatne*, le *Bougeoir*, cette ravissante fantaisie de Caraguel, ont été remis au répertoire courant.

L'Opéra-Comique a repris *Joconde*, pour la rentrée de mademoiselle Lefebvre et de M. Faure, qui ont retrouvé le succès des premiers jours.

Au Gymnase, la *Question d'argent*, une des bonnes comédies de ce temps-ci, quoi qu'on en ait dit, a reparu sur l'affiche; MM. Lesueur, Dupuis, Ferville, mesdames Delaporte et Lesueur y sont applaudis comme par le passé.

La Gaité fait merveille avec le *Père aux écus*, un drame de MM. Ch. Dupeuty et Ferdinand Dugué, qui descend en ligne directe du *Roi Lear* et du *Père Goriot*, mais qui est fortement agencé et produit, notamment au quatrième et au cinquième actes, une profonde impression. Mesdames Lacressonnière, Suzanne Lagier et Augusta, MM. Lacressonnière et Surville le jouent avec un ensemble parfait; M. Chilly, dans le principal rôle, émeut vivement les spectateurs par la puissante énergie de ses mouvements dramatiques.

A l'Ambigu, un roman de M. de Montépin, les *Viveurs*

de Paris, a obtenu un certain succès, dû plutôt au titre de la pièce et au talent des acteurs qu'à la valeur même de l'ouvrage. Mademoiselle Page y montre de fort belles toilettes, M. Dumaine y déploie de la noblesse et de la dignité, et M. Laurent est parfois assez comique.

Permettez-moi de terminer en réparant un oubli. J'ai là un charmant volume de poésies de M. Pierre Barbier: *Feuilles d'avril*, dont je fais, par mon retard, des *Feuilles d'automne*. Il y a de la grâce, du sentiment et parfois aussi de la satire dans ce recueil de vers inspirés par tout ce qu'on aime sur cette terre. Les trois dernières strophes adressées par l'auteur à son livre vous donneront une idée de sa manière:

Oh! que longtemps encor l'aiglon ou les neiges
Vous laissent aux rameaux verdier après l'été;
Et que d'un doux regard parfois tu les protèges,
Sexe charmant que j'ai chanté!

Si pourtant le destin rit de mon espérance,
Et si je dois vous voir, avant la fin du jour,
Au souffle de l'injure ou de l'indifférence,
Mourir et tomber sans retour;

Puisse le ciel guider sous votre ombre naissante,
Au bruit des doux baisers, quelque couple amoureux,
Et qu'un instant du moins, la brise caressante
Vous berce sur des fronts heureux!

Le début de M. Pierre Barbier promet un poète élégant et distingué, surtout s'il se résigne à renoncer aux images banales et aux formules vieillies qui déparent çà et là son joli volume.

Julien LEMER.

MIMOSCUPTURE.

Les modèles que nous avons donnés dernièrement pour ce charmant travail, ont provoqué, de la part d'un grand nombre d'abonnées, des demandes de renseignements auxquelles nous allons répondre en peu de mots.

1° Sous le titre de *La mimosculpture*, M. Sajou vient de faire paraître une brochure illustrée de dessins d'après nature, qui suffit pour enseigner ce nouvel art. Le texte simple et clair, s'appuyant sur les figures, se comprend à première lecture. Cette brochure vaut 4 francs, rendue franco pour toute la France.

2° Les modèles d'appâts et les modèles d'outils sont désignés et représentés dans la brochure avec indication de leur prix. Ainsi, non-seulement on voit ce qu'on veut demander, mais on connaît la dépense qu'un ouvrage nécessitera. Nous devons ajouter que cette dépense sera toujours peu élevée.

3° M. Sajou, dans l'intention de propager le plus possible ce travail, vend au prix de 12 francs des boîtes qu'il appelle *Boîtes école*, qui contiennent cent quinze objets, composés d'outils, de flacons, d'objets faits et d'appâts, pour faire deux fleurs de toutes celles qui sont représentées dans sa brochure.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Toutes les nouveautés commencent à se montrer.

Dans la maison *Lhopiteau*, ce splendide sanctuaire de la mode, voici d'élégants burnous en velours noir, garnis de riches ornements en passementerie. Ils sont amples, longs; c'est ce que l'on peut voir de plus confortable, de plus digne d'une toilette recherchée.

D'autres, consacrés aux mises simples, se font en drap marron ou gris.

Pour sortie de bal ou de théâtre, la maison *Lhopiteau* a créé le burnous *Dalila*; il est en peluche, rayée de bleu et de blanc. De jolies houppettes en soie blanche se balancent coquettement sur le capuchon et à chaque pan du bas.

Ce modèle est de la plus ravissante distinction.

J'ai remarqué aussi quelques manteaux à grandes manches fendues, avec pélerine dentelée. Il y en a figurant une pointe de châle. En général, toutes ces formes sont très amples. La maison *Lhopiteau*, connue pour le suprême bon goût des toilettes exécutées par mademoiselle *Pauline Canter* et de ses charmantes confections, a parfaitement compris qu'avec l'immense volume que l'on donne aux jupes de robes, il ne fallait plus adopter de petits modèles courts et mesquins qui ne se trouveraient point en harmonie avec le reste de la mise; autres temps, autres mœurs, dit-on; nous pouvons nous permettre de tronquer un peu la phrase et dire: autres temps, autres modes.

Pour la saison d'automne, on mettra beaucoup de châles en velours brodés de jais et ornés de deux volants de dentelle. Rien n'égale la richesse de ce genre d'ornement, dont la maison *Violard* nous offre constamment tant de somptueux spécimens, sous forme de mantelets, volants, jupes entières pour mariée, voilettes, coiffures, cols, enfin en tout ce qui se peut faire de plus merveilleux dans ce genre. M. *Violard* mérite cent fois notre reconnaissance, non-seulement pour le soin qu'il apporte à la beauté unique des dessins dont il illustre ses dentelles, mais encore pour la solidité de leur fabrication. Par un procédé à lui, il est parvenu à créer des fonds sans couture, ce qui rend les dentelles qui sortent de ses fabriques beaucoup plus solides que d'autres. On ne doit point s'étonner, d'après cela, de la renommée qui s'attache depuis si longtemps à son importante maison.

Toutes les femmes qui ont le moyen d'acheter de la vraie dentelle de Chantilly, comme de vrais diamants, font leurs emplettes dans la maison *Violard*, qui fournit aussi la plupart des corbeilles de mariages aristocratiques.

La maison *Perrot-Petit*, qui jouit d'une si haute réputation pour les fleurs et les plumes, fait déjà paraître ses nouveaux modèles de coiffures.

S'il fallait citer toutes les fleurs admirables de la maison *Perrot-Petit*, un volume serait insuffisant. Je vais choisir quelques-unes des créations charmantes que j'y ai le plus admirées, et je vous tiendrai fidèlement au courant dans nos autres revues des innovations que je ne puis citer aujourd'hui.

Je signale d'abord une fraîche et suave coiffure de fleurs de houblon, variées de nuances. Ces fleurs, montées souples, se jouent dans un feuillage légèrement couvert de rosée. C'est la nature prise sur le fait, comme on dit vulgairement.

Deuxième coiffure en clématites du Cap de la plus exacte vérité.

S'il faut en croire ceux qui ont voulu prêter un langage aux fleurs, la clématite signifie: *artifice*. Voici peut-être ce qui a fait accoupler ce vilain mot à son joli nom: c'est que les gueux de profession, en s'appliquant les feuilles de cette plante sur les bras ou les jambes, se font venir de fausses ulcérations, qui les aident à apitoyer le public.

Pardonnez-moi cette petite digression, mes belles lectrices, je reviens aux fleurs ravissantes de la maison *Perrot-Petit*.

Voici une autre coiffure de *glocinto* et *roses de Provins*, dont rien n'égale la grâce.

J'en citerai encore de délicieuses en cactus roses, graines d'Amérique, sorbier, retombant en plusieurs rangs sur les épaules, comme des perles qui semblent prêtes à s'égrener. Cela est léger, poétique, et sied à ravir.

Pour jeune fille, je ne dois point oublier une coiffure de boules de neige, que l'on peut choisir blanches ou roses, formant couronne et laissant échapper du côté gauche une grappe de fleurs que rien ne semble tenir, tant l'artiste a mis de délicatesse à l'attacher.

La maison *Perrot-Petit* s'est placée depuis longtemps en première ligne pour la beauté exceptionnelle de ses fleurs, comme pour le goût exquis qui préside à la forme de ses coiffures.

J'ajouterai que les couronnes seront encore volumineuses. On n'exclut point les branches tombant sur les épaules, qui offrent le double avantage d'ornez le cou et de produire aux regards un effet des plus gracieux. On parle aussi d'employer parfois dans les coiffures un léger mélange d'or. Du reste, on se guidera sur ce que fera par la suite la maison *Perrot-Petit*.

J'ai demandé au magasin de la *Sublime-Porte* quelques renseignements sur les modèles de mouchoirs de poche; car cette maison, on le sait, s'occupe exclusivement de ce genre d'articles, c'est sa vraie spécialité. Voici ce que j'ai appris:

Outre les riches mouchoirs de princesses ou de grandes dames, sur lesquels M. *Chapron* fait exécuter en fine broderie les blasons qui présentent les plus grandes difficultés, on porte pour toilette de ville beaucoup de mouchoirs brodés à la fois en blanc et en couleur; les uns ont des bordures de roses, œillets, tulipes, dahlias, etc., on les nomme mouchoirs *Sétam*, parce que, selon les fleurs qu'ils représentent, on peut leur prêter un langage. Cela est ingénieux et digne de l'esprit inventif de M. *Chapron*.

D'autres modèles représentent des fruits de couleur naturelle, comme les fleurs désignées plus haut.

J'ai promis quelques détails sur les vêtements d'enfants, et c'est dans les belles galeries du magasin de *Saint-Augustin* que je suis allée chercher mes indications; car cette maison fait en ce genre des choses ravissantes de distinction.

Les petites filles porteront, comme nous, des burnous. Ce vêtement est ample, chaud, commode.

Elles conservent aussi les longues casaques en velours noir, drap, ou peluche de fantaisie.

Tous leurs corsages de robes seront montants. On y mettra souvent des basques. Pour les enfants, comme pour les grandes personnes, cela est toujours joli.

Quant aux jupes, aux unes il y a des volants, aux autres de petites *quilles* en velours. On imite, pour ces gentilles dames en herbe, tout ce qui se fait pour nous.

Voici une petite robe avec une garniture de fantaisie; elle se compose, du bas, de trois rangées de velours de la largeur d'un ruban n° 4; sur ces rangées, qui sont posées en suivant le contour de la jupe, il y en a d'autres en long formant quadrillés et dont les bouts se terminent de chaque côté par des bouclettes.

Autour de la basquine, il n'y a que deux rangées toujours traversées de bandes en long.

De même aux manches, du bas.

Le corsage a des bretelles en velours et est en outre orné de bandes en échelle.

Ce modèle est fort joli.

Une autre jupe est garnie de trois larges bandes en velours seulement.

Pour petits garçons, j'ai vu de jolies blouses soit en velours, soit en popeline écossaise; toutes sont très ornées de passementerie ou velours. Sur la dernière il y avait devant, au milieu d'une bande en biais de semblable étoffe, deux rangées de boutons d'acier.

Aux robes à *quilles* on fait, devant le corsage, une espèce de petite barette toute en velours. On met des nœuds semblables sur les épaules.

Si le corsage est sans basques, il faut de même un nœud en velours devant à la pointe de la pièce qui forme le cœur.

Le magasin *Saint-Augustin* renferme une immense variété de modèles. Je ne puis les décrire tous, et je vous engage à les voir vous-mêmes.

En ce qui concerne les coiffures d'enfants, c'est la maison de chapellerie de M. *Desprey* qui a le plus joli choix de modèles.

Nous recommandons aussi ses ravissantes coiffures d'amazone. Il est de grand genre aujourd'hui de ne se fournir, pour ces objets, que dans la maison *Desprey*.

Les chapeaux d'automne sont fort coquets, la plupart se font en crêpe et velours.

Les pailles marron et grises se mettent encore pour finir la saison. On en voit aussi un certain nombre en tulle noir brodé de jais; cela sied admirablement.

Voici quelques désignations de modèles :

Chapeau de crêpe vert très clair. Le rond de la calotte est en crêpe et le tour en velours d'une nuance plus foncée. Il avance sur la passe en figurant une fanchon renversée. Cette passe est en crêpe vert clair, comme le rond de la calotte. Une petite dentelle noire entoure la pointe de velours qui retombe vers le milieu du bord. Le bavolet est en crêpe bordé de velours et de dentelle noire.

A gauche du chapeau il y a un bouquet de plumes de deux nuances, comme le chapeau vert clair et vert foncé.

Dans l'intérieur, feuillage en velours vert.

Second modèle :

Chapeau de velours noir. La passe est en velours ponceau et recouverte d'une résille en chenille noire avec *pendillants* en jais. D'un côté, à la place de plumes, on a posé deux houpettes en soie ponceau. Ces sortes de glands deviennent en vogue.

Le tour de blonde, placé dans l'intérieur de la passe, est semé d'une pluie de fleurettes en velours ponceau.

Le velours épinglé sera souvent employé pour chapeaux.

Ainsi que je l'ai annoncé déjà, les formes sont plus grandes. Nous n'aurons pas cet hiver des chapeaux qui ne coiffent que le derrière de la tête, ils avancent sur le front d'une manière fort prononcée, quelques-uns même font un peu la pointe arrondie.

Les bavolets restent assez descendants, et presque tous sont couverts de hautes blondes ou de dentelles qui les dépassent.

Les robes sont toujours amples, longues, montantes.

Les jupes très ballonnées.

Les manches fermées font la guerre aux manches ouvertes, mais elles ne l'emporteront pas sur ces dernières.

Pour tout concilier, la mode a décrété que les premières pourraient se mettre aux robes négligées de ville, mais que les autres continueraient à être adoptées pour les robes de grande toilette. Ce jugement est plein de sagesse, car proscrire les manches ouvertes ferait tort à la lingerie, à l'élégance et aux jolis bras, qui aiment assez à se montrer.

Nous n'abandonnons pas les volants, mais les *quilles* et les doubles jupes seront en grand nombre.

Des étoffes d'une splendeur inouïe s'étalent partout. On parle de robes qui toutes faites reviendront à 1200 francs! Tous les maris ont la fièvre et tremblent pour leurs caisses, ils se récrient contre le luxe, et M. Belmontet vient de publier sur ce sujet une satire fulminante.

Mais en vérité le luxe ne date pas d'hier, et pour preuve, c'est que l'on vient de découvrir qu'une satire du même genre a paru en 1742, il y a cent quarante-cinq ans. Voici quel était son titre :

Satire sur les cerceaux, paniers, criardes, manteaux, volants des femmes, et sur les autres ajustements, par le chevalier Nisart.

Le titre de ce morceau nous démontre qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, puisque les cerceaux mêmes étaient déjà inventés dans ce temps-là. Voici, à ce propos, ce que l'auteur disait de nous dans la satire en question :

Leur corps n'est plus rien qu'une boule,
Qui fait, quand on le voit de loin,
Douter ou s'il marche ou s'il roule.

Maintenant, mesdames, je rappelle à votre souvenir la maison de commission *Lassalle et comp.*; elle se charge, nous l'avons dit souvent, des plus brillantes expéditions en étoffes, cachemires, bijoux, dentelles, objets d'art, etc.

Les fournitures d'ameublements sont une des branches les plus importantes de la maison *Lassalle*. Ces fournitures se confectionnent dans ses ateliers mêmes, avantage qui lui permet de joindre à une qualité parfaite de matériaux une modération de prix exceptionnelle.

Les personnes qui habitent Paris trouvent, dans les salons de la maison *Lassalle*, un grand choix de meubles, étoffes, bronzes, etc. Ces objets peuvent aussi s'expédier, et l'on en fait choix au moyen d'échantillons, de dessins, accompagnés de devis explicatifs envoyés par la maison *Lassalle et comp.*

Avec les longues casaques à taille juste, un corset bien fait est de rigueur. Je ne saurais donc assez vous recommander ceux de la maison *Hippolyte*, qui remplissent toutes les conditions voulues pour être habillée dans la perfection. Ils soutiennent la taille, l'arrondissent, effacent les épaules de manière à élargir la poitrine, et tout cela sans causer la moindre gêne. Ce sont vraiment des corsets modèles.

Toutes les femmes élégantes se fournissent de corsets dans la maison *Hippolyte*.

Madame Juliette LORNEAU.

Nous recommandons vivement à nos lecteurs les publications indiquées aux annonces.

La Sainte-Bible et *l'Histoire du moyen âge et de la Renaissance* sont deux admirables livres dont l'acquisition est rendue facile par le fractionnement des paiements.

Les amateurs hésitent à souscrire aux ouvrages paraissant par livraisons, dans la crainte d'en voir interrompre ou retarder la publication, ou bien aussi dans celle de voir les livraisons se multiplier et souvent porter à plus du double le prix de l'ouvrage annoncé. Ici rien de cela n'est à redouter, les deux ouvrages sont entièrement terminés, et les souscripteurs qui les reçoivent complets immédiatement.

ment, ne les payent ensuite que par fractions minimales et de façon à ne grever aucun budget.

Les personnes qui désireront acquérir l'un des deux ouvrages ou même les deux, n'ont qu'à nous adresser leur proposition, et il y sera immédiatement répondu.

Ces deux ouvrages sont admirables chacun dans son genre, et honorent les éditeurs courageux qui ont eu assez de confiance dans le goût éclairé du public pour établir des livres dont le prix de fabrication s'est élevé à plus de six cent mille francs !

L'édition de la *SAINTE-BIBLE* est presque épuisée, et il ne reste plus que 200 exemplaires de celle du *MOYEN AGE*, dont les clichés et les planches ont été détruits, afin que les exemplaires soient un jour recherchés à un prix qu'on ne saurait limiter.

A. GOUBAUD.

MAISONS CITÉES.

Lhopiteau. Confections, Robes et Lingerie, *rue Vivienne, 39.*

Violard. Dentelles en tous genres, *rue de Choiseul, 2.*

Perrot et Petit. Fleurs et Plumes, *rue de la Bourse, 42.*

Besprey (A L'AMAZONE). Chapelier, *boulevard des Italiens, 38.*

Lassalle et C^{ie}. Commission générale, *rue Louis-le-Grand, 39.*

Hippolyte (brevetée de Sa Majesté l'Impératrice). Corsets, *rue de la Paix.*

PLANCHE DE MANTEAUX.

Manteaux d'hiver de la maison GAGELIN et Modes d'ALEXANDRINE.

LE CAMMA, en drap-velours, garni avec galon orné de grelots de jais et disposé à carreaux. Le bas du manteau derrière se trouve retourné en dessous et de larges plis partent de l'épaule. Le milieu du dos se cambre un peu et un capuchon triple complète ce manteau. La manche se relève sur le bras, comme à un burnous.

Chapeau en velours épinglé, orné d'une fanchon avec velours et dentelle. Bavolet semblable. Deux plumes retombent derrière dans les plis du bavolet. Dessous en blonde, avec bouquet de petites roses.

LE CAPULET, en velours, forme talma, tuyautant du dos. Les manches mousquetaires sont ornées, ainsi que tout le tour du manteau, avec des pyramides de passementerie avec jais.

Chapeau en velours, avec plumes sur les côtés.

LE DAUPHINÉ, en velours noir, garni d'un grand volant de guipure et avec des broderies en pareil formant draperie et relevées avec boutons. La forme est celle d'un châle devant et les plis Louis XV montent jusqu'au cou derrière. Les bras baissent et forment une cloche.

Derrière du chapeau précédemment indiqué. La passe est couverte d'un coquillé en dentelle, ayant de chaque côté une touffe de plumes. Une dentelle recouvre le bavolet.

LE D'ALBRET, en drap, avec envers en ourson. La manche carrée est garnie, pour faire suite au dos, avec plusieurs rangs de petits effilés superposés. Des bandes en velours à bord cannelé tombent en long tout autour le manteau et se terminent avec des glands en soie et jais.

Chapeau en taffetas, avec nœud genre. Sur le bord de la passe ornements en blonde.

LE PALATIN, grand manteau en drap chinchilla. Le dos est tout uni; le devant, après être tombé en forme d'écharpe, se tourne autour du bras et laisse voir une manche tout à fait sans couture. Le bas de l'écharpe est garni avec de larges brandebourgs et celui du manteau avec un galon à bandes de velours et à bandes matelassées. Un effilé termine le tout.

Chapeau en velours grec, avec ornements en ruban et en blonde, avec petits grelots mêlés à la blonde de la passe et du bavolet.

PLANCHE DE DÉTAILS.

N° 1. Chapeau, fond en taffetas bouillonné orné de pompons en très petits velours noirs; le bord de la passe et du bavolet est en velours plissé, de la même couleur que le taffetas.

N° 2. Chapeau en crêpe blanc, fond en taffetas bleu, orné de plis qui séparent le fond du bandeau de calotte et qui sont terminés par un nœud de satin de même couleur que le taffetas. Branche de rose blanche dessous.

N° 3. Bonnet du matin à larges brides de taffetas, coupées en travers par des entre-deux brodés posés sur le ruban. Garniture coquillée en dentelle de Lille.

N° 4. Bonnet négligé, fond en valenciennes avec application de broderie, garniture de valenciennes, brides de taffetas n° 16.

N° 5. Coiffure de soirée, ornée d'un côté d'une plume blanche et cerise, et de l'autre d'un nœud de velours blanc à carreaux cerise.

N° 6. Coiffure entièrement en blonde, ornée de fleurs appelées cinéraires.

N° 7. Fichu à pointes croisées en point d'Alençon, garniture pareille, terminée par un ourlet avec ruban passé dans l'ourlet.

N° 8. Manche de tulle assortie au fichu n° 7.

N° 9. Manche de mousseline à bouillon. La couture est recouverte d'une engrelure ornée d'un petit velours. Sur chaque côté de l'engrelure, poignet avec garniture relevée, petit velours avec engrelure pour former le poignet.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

Burnous en drap ourson bordé d'un lacet de soie posé à cheval sur les bords; ce vêtement ferme devant par six boutons.

La manche prend sur l'épaule, elle est ensuite entièrement détachée du burnous.

Col en pointe, écarté devant de 5 centimètres à l'encolure et formant capuchon derrière à partir de l'épaule.

CÔTÉ N° 1.

N° 1. Devant.

N° 2. Dos à joindre au devant de la lettre D à la lettre D.

N° 3. Manche L.

La partie de la manche marquée par des points depuis A jusqu'à B, doit être jointe au devant de A jusqu'à B. Puis la partie de C à D, accompagnée de ronds, doit être fixée sur le dos de C à D. Puis encore sur le devant de B à D. (Pour le capuchon voir au côté n° 2.)

CÔTÉ N° 2.

N° 1. Capuchon.

La croix tracée sur le patron indique le devant du capuchon. Le recouvrement forme derrière deux plis creux, indiqués par les n° 1 et 2.

N° 2. Fichu demi-décolleté à confectionner en tulle et à garnir de dentelle. Sur l'épaule on place une suite de nœuds en ruban étroit, et de même sur le devant du fichu.

Patron de chapeau par Alexandrine :

N° 3. Passe.

N° 4. Bavolet.

Bonnet du matin à broder au plumetis et en feston sur de 1 mousseline ou du nansouck :

N° 5. Passe.

N° 6. Fond du bonnet.

N° 7. Petite garniture à exécuter en feston.

N° 8. Garniture pour manche ou fichu à broder à l'anglaise et en feston.

N° 9. Garniture pour manche ou fichu en broderie guipure.

LES DENTS

DE JACQUES D'ARMAGNAC.NOUVELLE HISTORIQUE DU XV^e SIÈCLE.

(Voyez le numéro précédent.)

CHAPITRE XI.

LES MORTS RESSUSCITENT.



Il arrive souvent que le bien ne trouve pas sa rémunération, ni le mal son châtement sur la terre; mais c'est là précisément une des preuves les plus consolantes de l'immortalité de notre âme et d'une vie future. Dans l'autre monde, la justice divine, qui n'ou-

blie rien, pèse le bien et le mal. C'est à elle de juger la cruauté que Louis XI exerça sur les infortunés enfants du duc de Nemours.

Cependant, hâtons-nous de le dire à nos lectrices, l'odieux monarque fut déçu dans ses projets inhumains, et Dieu ne voulut pas qu'ils se réalisassent. Car les deux prisonniers vivaient encore, et ce fut presque un miracle.

On se souvient qu'un jour Coittier, en rencontrant Lazare sur le seuil du Louvre, lui avait dit :

— Nous nous reparlerons.

C'est que le mire avait reconnu chez le dentiste de la rue du Feu des sentiments d'humanité qu'il ne s'attendait guère à trouver dans une nature aussi grossière. Aussi crut-il, dès ce moment, pouvoir mettre en lui toute sa confiance, et tracer en commun un plan pour tirer les deux jeunes captifs de la position horrible où ils étaient. Après avoir longtemps réfléchi, Coittier ne trouva qu'un seul moyen, mais un moyen singulièrement dangereux, car il pouvait entraîner la mort des deux enfants. Cependant le mire se décida à l'employer, et il mit dans le secret le brave Lazare. Il s'agissait d'administrer au plus jeune, au plus faible des deux frères, un narcotique qui lui donnât toutes

les apparences de la mort. Une fois sous l'influence de ce breuvage, l'enfant endormi serait transporté à la maison de Coittier, qui avait eu soin de demander d'avance au roi les corps des deux captifs, et qui s'empresserait de le réveiller à l'aide d'une forte décoction de café, graine simplement employée en médecine au xv^e siècle. Lazare se prêta de tout son cœur à cette combinaison désespérée. Le jour même qui précéda la mort apparente de François, le dentiste avait habilement profité du moment où, les deux dents de Jacques arrachées, le gardien s'occupait d'aider le patient à se rincer la bouche, pour verser la potion soporifique dans la cruche d'eau qui servait au plus jeune des deux captifs. La fraude pieuse réussit au delà de toute espérance, et l'enfant se réveilla entre les bras du mire. Celui-ci, heureux du succès de sa tentative, eût voulu, dès le lendemain, essayer de pourvoir de la même manière au salut de Jacques. Cependant il fut arrêté par la crainte que le roi ne conçût quelque soupçon voyant la mort du second prisonnier suivre de si près celle de l'autre. Il résolut donc d'attendre cinq ou six jours. Lazare partagea d'abord cet avis. Mais, témoin chaque matin du désespoir de l'enfant, il n'y put résister plus longtemps, et dès le second jour il glissa la potion dans

la cruche du frère aîné. De cette façon Jacques fut sauvé à son tour; et le lendemain, le dentiste put aller annoncer au roi qu'il n'avait plus rien à faire à la Bastille, les deux princes ayant cessé de vivre.

Ainsi fut procuré le salut de ces enfants si dignes l'un de l'autre.

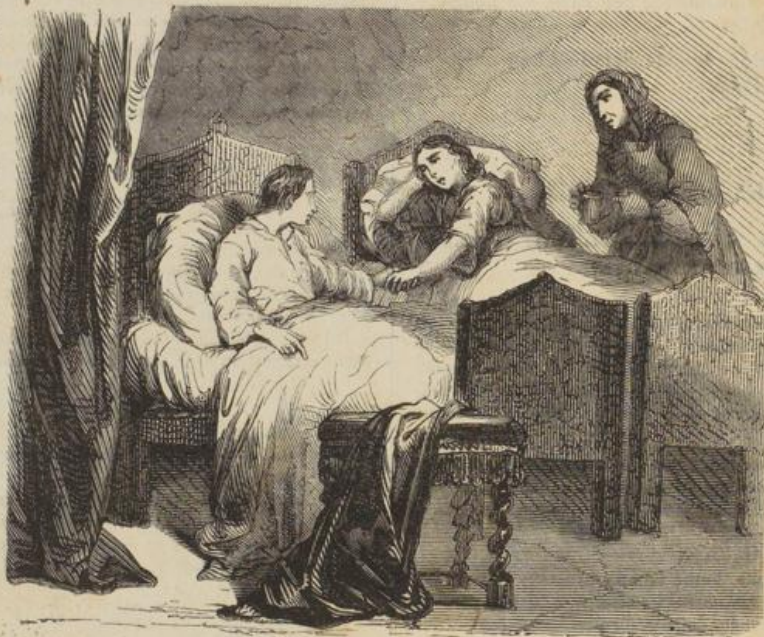
Mais l'œuvre de Coittier et de Lazare n'était pas complète.

Le mire, avant de procéder à l'enterrement fictif des deux prisonniers, alla

bravement demander au roi comment il voulait qu'ils fussent inhumés.

— Pâques-Dieu ! cela te regarde; je ne me mêle pas d'empiéter sur l'office des croque-morts, répondit Louis d'un ton de mauvaise humeur.

Coittier s'attendait à recevoir une réponse à peu près semblable du roi, à qui l'état de plus en plus chancelant de sa santé inspirait une invincible horreur de la mort. Aussi s'empressa-t-il de rentrer chez lui, de faire façonner un cercueil assez large, d'y enfermer quelques objets enveloppés de vieilles hardes, de le clouer avec soin et de le transporter le soir au cimetière de Saint-Germain-des-Prés. Deux jours plus tard,



Tout à côté du lit où il était couché il en aperçut un autre, etc. Voir page 221.



L'éditeur, rue de Valenciennes, 11, Paris.

10. 37.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Chapeaux d'Alphonsine, rue du Helder, 12.

Bonnets et Lingerie de M^{lle} Anna Loth, Place Vendôme, 28.

vers la nuit tombante, une litière, conduite par Lazare et portée par deux mulets, sortit de la maison du mire et s'achemina lentement vers une des portes de la ville, en traversant ce vaste dédale de ruelles qui formaient, au xv^e siècle, une sorte d'enchevêtrement inextricable entre l'île de la Cité et l'emplacement où fut bâti plus tard le palais du Luxembourg. Quelques voisins, à la vérité, avaient remarqué cet équipage au moment où, débouchant de la porte de derrière de l'habitation de Coittier, il s'était mis en marche. Cependant aucun d'eux ne conçut le moindre soupçon ; on était habitué à voir au moins chaque jour un attirail semblable se diriger vers la maison du célèbre médecin ou en revenir, soit pour lui amener des malades, soit pour les reconduire chez eux. La litière avançait toujours, mais avec une telle lenteur qu'il était aisé de voir qu'elle ne devait pas aller bien loin. En effet, après deux ou trois heures de marche, elle avait atteint les hauteurs de Meudon, où elle s'arrêta tout à coup. Là elle fut rejoint par un cavalier, qui, s'adressant à Lazare, lui dit :

— Par ici, mon ami. Suivez-moi.

A ces mots, le géant de la rue du Feurre fit décliner légèrement son équipage vers la droite dans la direction de Chaville, et suivit le cavalier à travers les bois qui couvrent encore en partie les collines dont les ondulations se prolongent entre Fontenay-aux-Roses et Montreuil. Au plus épais de ces ombrages s'élevait une petite maison isolée qui semblait faite tout exprès pour la rêverie ou pour l'étude. Abrisée contre le vent du nord par un accident de terrain qui lui formait comme une sorte de rempart naturel, elle regardait le midi qui lui envoyait toujours les plus chauds rayons du soleil. Les douces et vivifiantes émanations des arbres et des fleurs embaumaient l'air tout à l'entour, et une source d'eau vive, qui courait en frétilant dans l'herbe, baignait un vaste jardin qui, entouré de hautes murailles, précédait, comme un vestibule végétal, cette charmante et calme demeure.

Arrivé devant cette maison, le cavalier dit à Lazare :

— C'est ici.

Au même instant la litière fit halte. Le cavalier descendit des étriers, passa la bride de sa monture autour du bras gauche, traversa le petit jardin et fit jouer le marteau de la porte. Quelques secondes après, la porte s'ouvrit et sur le seuil apparurent deux vigoureux personnages dans lesquels il était aisé de reconnaître deux domestiques du cavalier, rien qu'à voir les marques de respect et de soumission qu'ils lui témoignaient. L'un d'eux se hâta de prendre la bride du cheval que son maître lui remit sans dire un mot. Après quoi ce dernier fit signe à l'autre valet de le suivre à l'entrée du jardin où la litière s'était arrêtée.

— Enfin, messire Coittier, dit Lazare au cavalier (car celui-ci n'était autre que le mire du roi), voici mes malades arrivés à bon port. Dieu fasse que la fièvre les quitte bientôt!

— Nous ferons tout ce que nous pourrons pour y réussir, répartit Coittier.

— Quand vous vous en mêlez, voyez-vous? les morts ressuscitent.

— Mon ami Lazare, Dieu seul fait des miracles; l'homme ne peut qu'aider la nature selon la volonté de Dieu. Maintenant voyons nos malades.

— Je crois qu'ils dorment encore, reprit le dentiste en ouvrant la litière.

— Tant mieux, répliqua le mire.

Puis il regarda les deux enfants qui étaient dans le véhicule et que nos lectrices ont peut-être déjà reconnus pour les petits prisonniers de la Bastille, Jacques et François d'Armagnac.

Après s'être assuré qu'ils dormaient toujours, il prit dans ses bras le plus jeune des deux frères, le souleva doucement et le porta dans la maison, après avoir recommandé au géant d'en faire autant de l'aîné, pendant que le valet veillait à l'attelage.

Bientôt les malades se trouvèrent couchés dans de bons lits. Mais une fièvre ardente ne cessait de les tourmenter. Cependant, grâce aux soins empressés de Coittier qui venait les visiter toutes les nuits dans sa petite maison du bois de Meudon, la fièvre diminua peu à peu, et elle ne tarda pas à disparaître entièrement.

Quand Jacques ouvrit pour la première fois les yeux, il crut qu'il se réveillait dans le ciel. Tout à côté du lit où il était couché, il en aperçut un autre qui était d'une blancheur éblouissante et dans lequel se trouvait François, son frère bien-aimé dont il avait si amèrement pleuré la mort et dont la figure lui souriait avec une douceur extrême. De l'autre côté, il vit assise la bonne Michelet qui, portant tour à tour ses regards d'un lit à l'autre, exprimait sa joie par des larmes silencieuses, et tenait à la main une cuiller vide avec laquelle elle venait de couler entre les lèvres de François quelques gouttes noires d'extrait de café. Vers la fenêtre, il remarqua Toinon qui tenait d'une main le petit Riche, et qui lui amenait l'enfant dont le visage rayonnait et dont la bouche, encore trop peu exercée pour articuler distinctement le nom de Jacques, se mit tout à coup à crier :

— Ja! Ja! Ja!

Pour compléter l'image du ciel il ne manquait à ce tableau que deux figures, celle de la duchesse de Nemours et celle de Marguerite.

Épuisé par l'émotion qu'il venait d'éprouver en apercevant autour de lui tous ces êtres chéris, Jacques referma les paupières et personne ne se hasarda de le réveiller ni de lui adresser une parole. Cependant, après une demi-heure de repos, il rouvrit les yeux et regarda fixement son frère, qui lui tendit la main et serra doucement la sienne en lui disant à voix basse :

— N'est-ce pas, Jacques? Comme on dort bien ici?

— Oh! oui! murmura Jacques d'une voix presque inintelligible, pendant que sa tête s'affaissait de nouveau dans le moelleux oreiller où elle avait reposé.

Pendant plusieurs jours, les deux enfants se trouvèrent dans un état de faiblesse extrême. Aussi bien l'absence du sommeil, les tortures qu'ils avaient subies, la mauvaise nourriture qui leur avait été donnée pendant leur séjour à la Bastille, les avaient transformés de telle sorte qu'on les eût pris pour des squelettes vivants plutôt que pour des êtres humains. Cependant ils reprirent peu à peu quelques forces. A mesure qu'ils se rétablissaient, les craintes et l'angoisse que la bonne Michelet et sa fille avaient éprouvées en les revoyant dans l'état misérable où leur captivité les avait réduits, se changèrent en une joie,

en une ivresse inexprimable. De son côté, le mire du roi, qui ne manquait pas de venir les voir chaque nuit, partageait la joie de sa sœur et de sa nièce, et il n'eût pas donné pour tout l'or du monde le plaisir qu'il éprouvait à l'idée d'avoir rendu à la vie les deux pauvres enfants.

Chaque jour les malades se trouvaient mieux, et bientôt ils manifestèrent le désir de quitter le lit. Coittier le leur permit graduellement, prolongeant de quelques minutes chaque jour le temps qu'il leur avait assigné d'abord pour rester levés; car leurs pieds avaient été tellement tordus et endoloris dans les cages de la Bastille qu'il leur fut longtemps impossible de se tenir debout, quoique le mire les leur fit frotter par intervalles avec des essences fortifiantes.

Grâce à la science de Coittier et aux soins assidus de la veuve et de sa fille, la guérison des jeunes princes marcha à pas toujours plus rapides. Si bien qu'ils purent enfin se tenir sur pied. François devait au dévouement de son frère de posséder encore une bonne moitié de ses dents. Mais Jacques n'avait plus que quelques molaires, de sorte qu'il ne put prendre pour nourriture que des pâtes molles ou des liquides. Cependant la gêne extrême qui en résultait pour lui, il la supportait avec joie et avec le sentiment de la plus vive reconnaissance envers Dieu et envers le brave Coittier qui avait été si merveilleusement l'instrument de la Providence. Car le plus souvent nous n'apprécions qu'après avoir beaucoup souffert, un bien réel dont nous négligions auparavant de reconnaître la valeur.

Ce fut surtout un jour de fête pour les deux enfants que celui où ils purent descendre pour la première fois dans le jardin, où les arbres achevaient de faire mûrir leurs fruits aux rayons du soleil d'automne. Il fallait voir les pauvres petits s'épanouir à cette douce chaleur, et se sourire l'un à l'autre en comparant dans leur esprit cette charmante et radieuse clarté aux ténèbres effrayantes où ils avaient passé tant de jours et de nuits dans la morne enceinte de la Bastille! L'air et le soleil ne tardèrent pas à les rendre complètement à la santé.

Comme Jacques et son frère étaient censés morts aux yeux du monde, ils renoncèrent au nom de Nemours et d'Armagnac qu'ils avaient porté jusqu'alors, et ils ne voulurent plus être appelés autrement que Michelet, du nom de leur mère adoptive. Mais Coittier s'y opposa formellement.

— J'ai moi aussi des droits sur ces enfants, objectait-il en souriant; car certainement ils ne vivraient plus, si, avec le secours de Dieu, je ne les avais sauvés de la mort. Je n'ai eu qu'un petit mérite en cela. Mais je demande en récompense de mes peines, qu'ils portent désormais mon nom, car je n'ai ni femme ni enfants à qui le laisser. Pour le reste, vous pouvez vous regarder tous comme frères et sœurs, car mon héritage vous sera commun.

Le bonheur dont la petite famille, ainsi réunie par la grâce de Dieu, jouit dès lors eût été complet si Marguerite et Hugo n'y eussent manqué. A la vérité, Coittier rassura ses fils adoptifs sur le sort de leur sœur, en leur disant qu'elle était traitée avec la plus grande douceur dans le couvent où elle se trouvait. Du reste, le roi avait trop à faire avec ses ennemis vivants pour s'occuper encore de la descendance d'un

ennemi renversé et détruit, surtout quand cette descendance ne consistait plus qu'en une simple jeune fille. Quand à Hugo, toujours connu sous le nom de Jasmin, il continuait à travailler chez maître Escabeau, qui, n'ayant point d'héritier direct, songeait, ainsi que sa femme, à laisser au brave garçon le glorieux titre de premier pâtissier de la cour; car tous deux le considéraient comme leur fils. Presque tous les mois, il se dirigeait, sous le prétexte d'une promenade, vers le bois de Meudon, et venait voir sa bonne mère, sa sœur et les jeunes d'Armagnac, gardant sur les objets de ces visites le plus grand mystère; car il savait que leur vie dépendait de la stricte observation du secret. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que chacune de ces visites faisait naître une double allégresse dans la petite maison de Coittier; non-seulement elle y ramenait un des membres bienvenus de l'heureuse famille, mais encore elle opérât une joyeuse diversion à la vie un peu monotone qu'on devait naturellement mener dans cette solitude.

La veuve Michelet, ravie d'avoir pu, avec le secours de Dieu, tenir la promesse qu'elle avait faite à la duchesse mourante dans le souterrain de Carlat, semblait revivre, et rendait, chaque jour, grâce au ciel d'avoir encore assez de force pour remplir le saint devoir dont elle s'était chargée. Cependant, plus elle voyait heureux et contents les enfants qui l'entouraient et entre lesquels son affection se partageait avec une égale sollicitude, plus elle sentait revivre dans son cœur le souvenir de son fils aîné, Baudouin, qui avait si mystérieusement disparu en accomplissant un message adressé par le sire de Carlat au duc de Bretagne. Chaque soir elle récitait et faisait répéter par les enfants une prière pour le repos du mort; car elle était convaincue que son fils, absent depuis tant d'années, devait avoir cessé de vivre, sans quoi il aurait bien trouvé un moyen de faire parvenir de ses nouvelles à sa mère. Ces prières, Dieu les entendit. Il réservait une grande joie à la bonne et pieuse femme. En effet, un jour Coittier conduisit à la petite maison de Meudon son neveu que tout le monde croyait perdu. Le pauvre garçon, étant tombé entre les mains des gens de Tristan l'Hermite, n'avait échappé que par miracle à la corde et on l'avait jeté à bord d'un vaisseau comme simple mousse. Après avoir fait de longs voyages sur mer, il avait enfin saisi l'occasion de s'échapper et était venu à Paris trouver son oncle, qui le ramena à sa mère et le chargea de la direction du petit domaine de Meudon. On comprend quelle surprise et quelle allégresse toute la famille éprouva au retour de Baudouin. La veuve eut de la peine à croire que ce fût lui plutôt que son fantôme. Elle faillit devenir folle de joie, et, sentant son fils sur son cœur, elle s'écria :

— Mon Dieu! maintenant je puis mourir; mon enfant est retrouvé!

Dès ce jour plus rien ne manquait au bonheur de la veuve ni aux êtres chéris qui vivaient sous son aile. Ils pouvaient ensemble oublier le passé et tourner désormais avec confiance leurs regards vers l'avenir.

(La suite au prochain numéro.)



MON GAGELIN
Medailles
PARIS
RUE RICHELIEU 58

Camina

Capulet

Dau

LE MONTEU

Paris, Rue

Stoffes de soie Robes et Confections de la
Chapeaux d'ALEXANDRINE. Plumes et

Parfums de LeGrand fournisseur



D'Albret

Palatin

Imprimerie Imp. N. 151 de la Rue de la Harpe à Paris

DE LA MODE

feuille n. 92.

MAISON GAGELIN pour la Saison d'iver

de Tilman pour brev. de S. M. l'Impératrice.

S. M. l'Empereur.

Octobre 1857

L'ABBÉ BERTHELOT.

(Voyez le numéro précédent.)

Je bouleversais par ces quelques mots tous les arguments qu'elle avait préparés.

— Pourquoi, pourquoi? dit-elle, en proie à je ne sais quels assauts secrets, et comme si elle se fût débattue sous l'étreinte d'une pensée qu'elle s'efforçait d'éloigner d'elle.

— Parce que je t'aime, m'écriai-je hors de moi, et parce que je me bats demain avec M. de la Comterie!

— Vous! murmura-t-elle avec angoisse, mais il vous tuera!

— C'est ma plus chère espérance!

La pauvre fille était à bout de ses forces, ses larmes débordèrent. Je lui pris les mains et lui parlai avec un entraînement invincible. Ce contact acheva d'égarer ma raison.

— Écoute, lui dis-je, en entrecoupant mes phrases d'expressions de la plus folle tendresse, ne pleure pas; tu es la souveraine absolue de moi-même, parle, ordonne, je ferai tout ce que tu voudras, mais dis-moi que tu m'aimes!

— Si je t'aime! demanda-t-elle d'une voix mourante...

Elle chancela; mes bras s'ouvraient pour la recevoir, quand des chants religieux éclatèrent au-dessus de nos têtes! On chantait le salut dans l'église de Meudon: je voyais les vitraux éclairés par les lueurs des lampes et des cierges.

— Écoutez! dit Valentine.

Il me sembla que je devenais fou. J'écoutai. Alors, dans un état d'exaltation extraordinaire, je m'écriai, répétant en français ce qui se chantait en latin dans l'église:

« Celui qui sera vainqueur, je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu! »

Et puis, sans dire un mot, et détournant mes regards, je m'enfuis et courus me jeter au pied de l'autel de l'humble temple où retentissaient les louanges de Dieu. J'y passai la nuit entière, prosterné dans l'humiliation et la prière.

Jamais je n'ai senti aussi vivement qu'à cette heure solennelle et terrible le sublime secours de la religion catholique, la religion des âmes tendres et blessées, la religion de l'amour. La raison m'avait abandonné au moment du péril, ou plutôt, complice de ma passion souveraine, elle s'était inclinée devant son pouvoir tyrannique et s'était lâchement abaissée jusqu'à la servir; la foi me sauva. Je fus subitement illuminé par la grâce que Dieu laissa tomber pour les ferveurs qui le glorifiaient dans son temple, et son reflet divin dissipa mes ténèbres. Non, les formes extérieures du culte ne sont point vaines; il faut que les fleurs et l'encens répandent leurs parfums sous les voûtes, que les cierges brûlent à l'autel, que les chants retentissent, pour que les sens émus et charmés viennent en aide à l'âme et ne la troublent point, restant étrangers à ses joies; et, de même qu'il faut une atmosphère au rayon pour transporter à travers l'espace sa chaleur et sa clarté, qui sait s'il ne faut point à la flamme spiri-

tuelle, dont le foyer est en Dieu, cette sorte d'atmosphère immatérielle qui émane des cœurs religieux et fervents?

Au matin, je me rendis à l'endroit où je devais rencontrer M. de la Comterie. Je l'y trouvai, et marchant droit à lui:

— Monsieur, lui dis-je, je viens vous demander pardon de l'offense que je vous ai faite...

Il sourit, mon orgueil se révolta: j'étais dévoré du désir insensé de me battre, et, au fond, de l'appétit forcené de la mort.

— Non! m'écriai-je, non, j'accomplirai jusqu'au bout le sacrifice: oui, je vous demande pardon, monsieur de la Comterie, et que le respect de l'habit que je porte avec indignité n'arrête pas la sévérité de votre jugement ni l'âcreté de vos moqueries: je me suis ordonné de tout entendre.

M. de la Comterie ne comprit pas la grandeur de mon immolation et voulut savourer la joie inhumaine de frapper l'homme abattu, d'insulter au cadavre. Il railla. J'écoutai. J'étais comme Jésus honni par un soldat. Il ne comprenait pas combien il était lâche et quel était mon courage. J'endurai tout, saignant sous sa raillerie, meurtri sous son injure, mais songeant aux martyrs et souriant dans ma souffrance; et je disais: « Mon Dieu! pardonnez à cet homme; car il ne sait ce qu'il fait! »

Le soir, je couchais au séminaire; quelques jours après, je recevais les premiers ordres; un mois plus tard, je partais en mission pour la Guiane.

— Allez, mon fils, me dit notre supérieur, le digne abbé Monteil, puisque mes exhortations et mes instances ne peuvent vous retenir parmi nous. Je sens qu'il y a un grand conflit dans votre âme, et votre résolution doit vous être inspirée. Allez, mais revenez-nous; car vous vous devez à l'Église, qui attend beaucoup de vous.

— Je me dois à Dieu, mon père, répondis-je avec humilité, et s'il m'accorde de revoir un jour la France, l'Église n'aura jamais en moi qu'un humble et pauvre prêtre qui s'est juré de ne point élever ses vues plus haut qu'une modeste cure de village.

L'abbé Monteil me bénit et m'embrassa sans ajouter une parole: il avait compris qu'une grande faute et une grande expiation étaient devant lui.

Je partis!... Mais avant de m'embarquer au Havre, j'écrivis à Valentine une lettre dont voici à peu près le sens...

— Attendez, dit madame de la Chesnaye, qui se leva en essayant les larmes dont son visage était inondé; attendez, cher monsieur Berthelot.

La comtesse se dirigea vers un petit coffret d'écaille fermé à clef, l'ouvrit, y prit un papier jauni qu'elle déploya et lut à haute voix:

« Vous êtes et resterez pour jamais la seule affection humaine de ma vie; car ce n'est qu'à votre inspiration bénie que j'ai dû la force d'accomplir mon devoir. Depuis longtemps, je n'entendais plus la parole divine; loin de vous, j'y restai sourd; près de vous, elle a trouvé le chemin de mon cœur. Ma faute était de moi, c'est de vous qu'a été mon salut. Vous m'avez rendu la grâce. Valentine, soyez bénie entre toutes les femmes. Cherchez votre bonheur dans l'union qui va s'accomplir pour vous, vous l'y trouverez, et la protection de Dieux'écendra sur vos enfants. Je vous par-

lerais plus longtemps si je ne craignais les surprises et les pièges d'un sentiment dont je suis trop près encore. Adieu donc, adieu, Valentine : n'oubliez pas que tant que je vivrai il y aura en exil sur la terre un cœur qui priera pour vous. »

— Maman, maman, s'écrièrent soudain les enfants en faisant irruption dans le salon, voilà papa, voilà papa !

— Comtesse, s'écria l'abbé, qui se leva radieux, cette nouvelle n'est-elle pas, comme l'arc-en-ciel, le gage de la réconciliation ? Dieu m'a pardonné, ce retour est ma récompense ?

M. de la Chesnaye entra, et la comtesse se jeta avec amour dans les bras de son mari.

— Eh bien ! Eh bien ! dit le comte, se méprenant sur la cause des larmes de la jeune femme, pourquoi cette émotion ?

— Votre absence a été si longue ! murmura l'abbé.

— Longue, oui, mais décisive. J'ai assez de la vie agitée de l'industriel, j'y renonce, et je n'ai pas voulu revenir sans avoir liquidé ma position, sans m'être débarrassé de toutes mes entreprises. Oui, mes enfants, oui, ma chère Valentine, je ne vous quitte plus. C'en est fait, cher abbé, je me transforme en gentilhomme campagnard ; j'irai à la messe, et je veux être marguillier de votre église.

— Vous lui devez bien cela, monsieur le comte, dit l'abbé en souriant avec tristesse.

— Oh ! dit la comtesse à son mari, ne vous pressez point tant de vous débarrasser de vos bottes de voyage, je vous mets à mon tour en réquisition pour mon service : vous pouvez bien me passer ce caprice. Nous partons demain.

— Pour où ? demanda le comte.

— Pour l'Italie !

— Adieu, monsieur le comte, adieu, madame, dit l'abbé se préparant discrètement à se retirer ; puis, attirant la comtesse dans l'embrasement d'une fenêtre, pendant que M. de la Chesnaye donnait quelques ordres : — Vous n'avez plus besoin, je suppose, ajouta-t-il doucement, de me demander pourquoi je suis venu ?

— Non ; mais moi, aurai-je aussi mon pardon ?

— Oui, à une condition : je vous inflige une pénitence ; — et montrant à la comtesse les deux enfants assis sur les genoux de leur père et l'accablant de leurs caresses, — cette pénitence, dit l'abbé Berthelot, la voilà : c'est leur bonheur !

CHARLES DE LA ROUNAT.

UN AMI DE L'ALBANE.

I.

Je venais, par la diligence, de Florence à Bologne, dans les derniers jours de septembre. Je suivais la route dite de la *Porreta*. Après avoir traversé les Apennins, à quatre ou cinq lieues de Bologne, nous côtoyâmes le *Reno*, rivière-torrent, dont les eaux jaunâtres se jettent dans le Pô près de Ferrare. Nous entrions dans le bourg *del Sasso*, l'une des campagnes les plus pittoresques du Bolonais. Là, en effet,

on aperçoit une plaine fertile, bordée d'un côté par les petits Apennins, qui coupent l'horizon et promettent de l'imprévu au voyageur, terminée d'un autre côté par les vallons qui entourent Bologne, et qui resplendissent de verdure.

Au moment où la diligence passa devant la maison de campagne de l'Évêque, l'un des voyageurs, italien, mais parlant très bien le français, me montra à mi-côte une blanche habitation, merveilleusement située, solitaire, et qui faisait face aux montagnes.

— Voilà la *Quiete*, me dit-il.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

— Une villa habitée autrefois par le grand peintre Francesco Albani, que les Français appellent plus ordinairement l'Albane.

Je regardai avec attention le paysage ; il ressemblait à un tableau, ou plutôt à presque tous les tableaux du maître qu'on venait de me nommer. C'était une nature verdoyante et douce, un peu uniforme sous le rapport de la couleur, quoique variée par les accidents de terrains. Elle respirait un calme ineffable. Le lieu méritait bien le nom de *Quiete*, repos.

— Ainsi, dis-je, l'Albane a habité longtemps cette demeure magnifique ?

— Oui, monsieur. Il y a passé peut-être vingt années de sa vie. Né à Bologne, en 1578, il a gardé un goût prononcé pour cette ville et pour ses environs.

— Alors, repris-je avec cette vivacité qui caractérise les voyageurs curieux, on doit conserver par ici quelques traditions qui se rapportent à ce célèbre artiste ?

— Assurément.

— Et vous les connaissez toutes ?

— Sans en excepter une seule. Je parle de celles qui sont bien connues dans notre pays.

— Vous plairait-il, chemin faisant, de m'en raconter une ?

— Très volontiers, à propos de la *Quiete*, même.

— Je vous écoute. Notre voisin dort. La route paraît assez bonne pour que le bruit de la diligence ne nous assourdisse pas. D'ici à Bologne, vous aurez le temps de terminer votre récit.

Mon compagnon de voyage ne se fit pas prier. Je répète, le plus exactement possible, l'histoire qu'il me raconta sur l'*Ami de l'Albane* :

« Francesco Albani, glorieux élève de Denis Calvart, peintre flamand, était le fils d'un marchand de soie qui, malgré l'inclination naturelle de son enfant pour la peinture, avait voulu l'appliquer aux études, et ensuite au commerce. L'art l'emporta sur les volontés paternelles ; Francesco, forcé d'obéir, n'en garda pas moins au fond de son cœur le culte de la peinture, et, à la mort de son père, il trouva un protecteur éclairé dans son oncle, qui l'envoya chez Denis Calvart. Il est inutile de s'appesantir sur la brillante carrière de Francesco Albani, émule de Dominiquin, et surnommé, à juste titre, l'*Anacréon des peintres* !

» La renommée de l'Albane était déjà immense, lorsqu'il s'établit dans la *Quiete*. Jeune encore, il avait une amitié profonde pour le fils d'un commerçant de Bologne, Adriano Varuzzi.

» Adriano, moins âgé que Francesco, ne passait guère de semaine sans rendre visite à son illustre ami, et, comme on le pense bien, sa liaison avec le

peintre éveillait en lui des idées d'art auxquelles, chose extraordinaire, le père de Varuzzi n'opposait aucun obstacle. Adriano, il faut le dire, ne possédait pas le moindre talent : sa vocation était malheureuse ; rempli d'excellentes qualités comme homme, il manquait, comme artiste, d'imagination et de méthode dans le travail. Quoi qu'il en fût, l'Albane ne cessa pas de l'encourager, de lui donner des conseils la plupart du temps mal suivis, de le compter même au nombre de ses élèves en titre.

Déjà le médiocre artiste atteignait à sa vingt-troisième année, et chacun, considérant la faiblesse de ses ouvrages, se demandait pourquoi il ne vendait pas de bas comme son père près de la tour des Asinelli.

Suivant l'Albane, la cause de la non-réussite d'Adriano tenait à l'état même de son cœur, qui n'avait jamais battu d'amour pour aucune femme.

Loin de se livrer aux passions faciles, selon l'exemple de plus d'un camarade, Adriano les fuyait. Il disait à qui voulait l'entendre, notamment à Francesco, qu'il ne comprenait pas l'amour sans l'estime, l'amour sans le mariage.

— Je suis de ton avis, lui dit un jour l'Albane. J'ai pris femme de bonne heure, et j'ai de charmants enfants dont je place les portraits dans beaucoup de compositions. Il faut te marier, Adriano, et aussitôt le bonheur d'être époux et père t'inspirera. Un cœur vide de sentiments amoureux peut l'être aussi souvent d'inspirations artistiques. Aime, marie-toi, et tu deviendras bon peintre.

— Ce rêve me poursuit depuis deux années et plus, répondit Adriano. Où rencontrer cette femme qui doit opérer en moi une métamorphose si complète ? Mon père, déjà vieux, ne me cherchera pas cette merveille, et...

— Je m'en charge, moi, interrompit l'Albane. Soit à Bologne, soit à Ferrare, où je vais souvent, je découvrirai quelque jeune fille digne de fixer ton attention et d'unir son sort au tien. Je me rends à Ferrare pour un mois ; j'y connais une famille qui doit s'établir au Sasso pendant la saison d'été ; si elle se décide à venir, je t'écrirai, et tu auras une entrevue avec la signorina Teresa Baldi.

— Teresa Baldi !

— La connaîtrais-tu ?

— Non.

— Eh bien, mon cher Varuzzi, ne t'inquiète pas de l'avenir, travaille, et je suis persuadé qu'avant un mois, lorsque tu auras vu Teresa, tu te proclameras le plus heureux des hommes.

Adriano serra la main de Francesco Albani.

Trois jours après, le premier était à Bologne, et le second peignait deux panneaux de salon dans le palais *diamanté* de Ferrare.

II.

On remit bientôt à Adriano une lettre que lui envoyait l'Albane. Il lut :

« Mon cher ami,

» Je reviens à la *Quiete*. La famille Baldi me suivra presque, ne restera que peu de jours à Bologne, et ira s'établir au Sasso, après m'avoir rendu quelques

visites, pour connaître le pays. Je ne passerai pas, moi, par notre ville, parce que je dois aller de Ferrare à Modène, et de Modène à Florence. Aussitôt que je serai rentré à la *Quiete*, mon domestique Antonio te viendra prévenir du jour où la famille Baldi se trouvera chez moi.

» Amitié très sincère,

» FRANCESCO ALBANI. »

Un mois s'écoula sans que Varuzzi pût rencontrer seulement la famille Baldi dans Bologne. Il attendit patiemment, et travailla avec une ardeur extraordinaire. Il termina une composition capitale, qui lui sembla réussie, et qu'il se proposa de montrer à l'Albane, pour suivre les conseils de ce maître et opérer les retouches qu'il indiquerait.

Le domestique de Francesco, si vivement désiré par Adriano, se présenta. L'illustre peintre donnait rendez-vous à son ami pour le lendemain soir.

Vers la tombée de la nuit, Adriano prit la route du Sasso. Il était à cheval et se hâtait, également poussé par le désir de revoir Francesco et par l'espérance de juger enfin des grâces de cette Teresa Baldi dont on lui avait tant parlé.

Déjà notre voyageur avait laissé derrière lui le hameau de Casaleccio, déjà l'obscurité devenait profonde, lorsqu'il aperçut à sa gauche deux villas, existantes encore aujourd'hui, qui resplendissaient de lumières. Les possesseurs de ces magnifiques domaines donnaient des fêtes, et rivalisaient, soit pour le luxe, soit pour le nombre des invités qu'ils recevaient. Leur amour-propre respectif n'avait pas de bornes : chacun d'eux voulait l'emporter sur l'autre, et pouvoir dire que sa fête avait été la plus brillante.

Jusqu'à ce jour, la rivalité de ces deux seigneurs s'était arrêtée devant les mesures extrêmes. Ils envoyaient des invitations à toute la noblesse bolognaise et même à beaucoup de marchands enrichis. La victoire restait tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Les invités se rendaient chez celui qui leur avait procuré les plus agréables divertissements ou dont la table leur paraissait la plus abondamment fournie.

Comme cela devait être, il arriva que l'un des deux vit pencher la balance de son côté.

Il y eut presque un vaincu.

Celui-ci, mortellement ulcéré, tomba dans le désespoir. L'idée que son rival triomphait et recevait plus de monde que lui, lui ôta l'appétit et le sommeil. Comment prendre une éclatante revanche ? Comment ramener la foule en sa villa ?

Après bien des réflexions, voici le moyen qu'il imagina d'employer.

Un piquet d'hommes d'armes, — car ce seigneur avait des soldats sous son commandement, — fut échelonné sur la grande route, avec mission spéciale d'arrêter les voyageurs et de les forcer à entrer dans la villa.

Cette mesure nous paraît non-seulement étrange, mais impraticable. Pourtant, qu'on pense au xvi^e siècle dans les États romains. La noblesse ne jouissait-elle pas de privilèges immenses ? N'était-elle pas sûre de l'impunité ?

— Qui va là ? s'écria une voix de Stentor, celle d'un homme d'armes.

— Adriano Varuzzi ; répondit notre artiste fort surpris de la question.

— Monseigneur mon maître, dit alors plus doucement l'homme d'armes, vous invite à la fête qu'il donne en ce moment dans sa villa.

Le soldat montrait une des deux habitations dont nous avons parlé.

— Ah ! merci, merci, repartit en riant Adriano. Je suis excessivement sensible à l'invitation que m'adresse votre maître, mais je ne puis m'y rendre ce soir. On m'attend à la *Quiete*.

— Qu'importe ! fit une voix encore plus forte que la première.

— Il importe si bien, mon brave, que je vais continuer mon chemin.

— Non, *signore*, non !

Un homme d'armes s'élança devant le cheval d'Adriano et le retint par la bride.

— Oh ! oh ! bandits, s'écria l'ami de l'Albane en tirant son épée, vous voulez me faire un mauvais parti, mais gare à vous ! je me défendrai !

Comme il parlait, un des soldats sauta sur le cheval, saisit le bras droit du voyageur, un autre le désarma, un troisième lui dit avec ironie :

— Allons, il ne s'agit pas d'un cas grave, *signore*. Ne refusez pas une invitation qui vous procurera sans doute beaucoup de plaisir. Agissez de bonne grâce. Vers trois heures du matin au plus tard, monseigneur mon maître vous rendra à la liberté, et vous irez directement à la *Quiete*. Je vous en supplie, ne nous résistez pas davantage ou nous nous verrions forcés d'employer les voies de rigueur.

Quelle que fût la singularité de cette arrestation, Adriano Varuzzi ne jugea pas convenable ni prudent d'opposer une longue résistance aux compagnons qui avaient pour mission de l'inviter *ex abrupto* à une fête.

— Je me rends, dit-il. J'espère que vous ne me trompez point et que vous ne voulez pas me faire tomber dans un piège.

— *Signore*, avant une heure, vous nous rendrez justice, dit un des hommes d'armes. Vous trouverez dans notre villa les plus belles, les plus nobles dames de tout le Bolonais, et vous éprouverez combien nous savons traiter nos invités avec abondance.

— Eh bien ! il suffit. Je vous suis.

Trois soldats accompagnèrent Adriano jusqu'à la porte même de la villa.

En entrant dans le vestibule, Varuzzi ne conserva pas le moindre doute sur la véracité des gens qui l'avaient arrêté.

Ce vestibule annonçait des salons splendides.

On lui dit que son épée lui serait rendue lorsqu'il sortirait.

Cette mesure le contraria d'abord très vivement.

— Pourquoi, demanda-t-il, me désarmer ainsi ? J'ai accepté l'invitation de votre maître. On n'a rien à craindre de moi.

— Il le faut, *signore*, dit un petit vieux qui saisit aussitôt la main de Varuzzi et qui le conduisit dans les appartements où la fête avait lieu.

C'était le majordome.

En montant le principal escalier, il demanda au jeune homme ses nom et prénoms, lui expliqua la cause de son arrestation, lui découvrit la rivalité existante

entre son maître et le seigneur voisin, et termina ses confidences par ce petit conseil :

— *Signore*, soyez aimable envers monseigneur mon maître ; paraissez charmé d'assister à sa fête, et sa protection vous sera immédiatement acquise. Surtout, ne prononcez pas un seul mot sur la manière dont vous avez été introduit ici.

Varuzzi se promit bien de suivre ce conseil et de pousser jusqu'au bout sa résignation et sa complaisance.

Cet invité *forcé* se transforma facilement en invité *volontaire* aussitôt qu'il eut mis le pied dans les salons.

III.

Jamais les yeux d'Adriano n'avaient été éblouis par un spectacle aussi resplendissant que celui auquel il assista. Tout ce que la nature et l'art ont créé de plus beau se rencontrait dans ces salons. Les riches tentures, les glaces de Venise, les dentelles précieuses, les lustres étincelants, les toilettes magnifiques y abondaient. Parmi les dames, quelques-unes pouvaient passer pour des merveilles de beauté, et la plupart des cavaliers faisaient excellente figure.

Seulement, on le comprend sans peine, il y avait du mélange dans cette nombreuse société. Quelques *invités* ne brillaient pas par leur toilette ; mais telle était la foule dans les salons, qu'on ne s'apercevait pas des mises un peu excentriques ou un peu négligées.

Une jeune fille, en compagnie de sa mère et de son jeune frère, ne tarda pas à attirer par ses grâces parfaites les regards de Varuzzi.

Le peintre dansa avec elle, s'en éprit soudainement, et chercha à savoir le nom de ses parents. Mais personne ne put le renseigner, et il dut se contenter de contempler en silence la jeune fille qui avait captivé son attention et animé le bal pour lui.

La pensée de se déclarer, au moins indirectement, à celle qu'il admirait, lui traversa un instant l'esprit. Deux circonstances s'y opposèrent : le jour parut et les danses cessèrent, d'abord ; puis la merveille du bal se retira comme par enchantement. Adriano, d'ailleurs, réfléchit au rendez-vous qu'il avait pris chez son ami Francesco, et il se consola un peu du départ de la jeune fille, en se disant à part lui, avec cette légèreté et cette mobilité d'esprit qui a toujours caractérisés les artistes :

— Qui sait ce qui serait advenu de ma déclaration ? Francesco se charge de mon établissement. Laissons-le faire. Oublions mon idole de la nuit, et préparons-nous d'avance à adorer celle que l'on me présentera à la *Quiete*.

Un quart d'heure environ après son soliloque, Adriano reçut du majordome la permission de se retirer. Notre invité, tout en complimentant cet homme sur la beauté de la fête qui se terminait, n'attendit pas qu'on lui réitérât l'excellente nouvelle du départ. Un valet lui amena son cheval, qu'il monta aussitôt, et dont il dirigea la course du côté de Sasso.

Chemin faisant, Adriano se nourrit des souvenirs charmants de la nuit. Cette jeune fille inconnue, qu'il ne reverrait peut-être jamais, et que d'abord il s'était promis d'oublier si facilement, ne cessa d'occuper son

esprit. La ravissante image de Teresa voyageait avec le peintre. Il n'y avait pas deux heures que la jeune fille était absente, et déjà l'ami de l'Albane tombait dans une mélancolie profonde, rebelle à tous les raisonnements qu'il s'adressait lui-même.

Quand Adriano se trouva en vue de la *Quiete*, il se posa cette question :

— Accepterai-je les services de Francesco, sauf à ne me décider que plus tard sur le mariage, ou bien lui avouerai-je que mon cœur n'est plus libre ?

Tout bien considéré, son opinion pencha pour un aveu.

Aussi, lorsque apparut l'Albane, dans la petite cour extérieure de l'habitation, Adriano s'élança-t-il vers lui en s'écriant :

— Ah ! mon cher Francesco ! Quelle aventure ! Je vais tout t'expliquer. Laisse-moi seulement mettre pied à terre.

Ce qu'il fit avec une vivacité extrême.

Les deux peintres, entrés dans l'atelier d'Albani, entamèrent le chapitre d'explication. Si Adriano s'excusa de ses retards, Francesco, à son tour, étouffa bien son ami en lui annonçant que la signora Baldi et sa fille n'avaient point paru au Sasso la veille, et qu'il les avait attendues vainement.

— C'est presque heureux, dit Adriano.

— Et la cause de ce quasi bonheur ?...

— Provient de l'aventure même qui m'est arrivée sur la route de Bologne. J'ai rencontré au bal une jeune fille adorable...

— Que, par conséquent, tu adores... interrompit l'Albane avec un sourire. Bravo, Francesco ! Voici l'amour qui entre dans ta tête. Peu importe l'objet de tes affections. Je ne tiens pas absolument à ce que tu épouses la signora Teresa.

— Cela me serait difficile; tu as raison de ne pas y tenir.

— Il y a donc promesse de mariage avec ?...

— Il n'y a aucune promesse de mariage, puisque je ne sais pas le nom de celle qui m'a charmé.

— Elle habite probablement Bologne ?

— Je le crois. Elle assistait, cette nuit, à la fête pour laquelle j'ai été retenu. La reverrai-je ? Je l'ignore. Mais, en ce moment surtout, Francesco, je ne pourrais m'occuper d'une autre personne. Je ne trouverais pas deux mots galants pour la plus belle fille de la terre.

— C'en est fait. Te voilà amoureux ! dit l'Albane. Tu as été vite en besogne, et, avant quelques jours, tu sauras à quoi t'en tenir sur le compte de la merveille en question, n'est-ce pas, Adriano ?

— A force de recherches dans Bologne, je parviendrai sans doute à connaître cette jeune fille. Sa beauté doit la faire admirer partout.

— Selon moi, tu es sauvé. Tu as découvert une source d'inspirations artistiques. D'ici à trois mois, tu peindras un chef-d'œuvre. Le moyen de travailler froidement, avec tant de passion au cœur !

— Dieu l'entende, Francesco, et qu'il permette que je revoie ma bien-aimée !

Comme les deux amis devisaient, on vint annoncer à l'Albane qu'un domestique demandait à lui parler.

Augustin CHALLAMEL.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

L'automne est véritablement la meilleure et la plus belle saison de l'année ! En aucun temps la nature ne revêt des couleurs plus riches et plus variées ; partout, dans les jardins s'épanouissent les fleurs de nuances les plus diverses, exhalant les senteurs les plus exquises ; les arbres renouent au vert monotone de leur feuillage d'été pour se parer successivement de tous les tons, depuis le vert le plus cru des feuilles de seconde pousse jusqu'au jaune le plus pâle. Nous touchons au moment où les bouquets d'arbres avec leurs teintes vivement colorées vont ressembler à des bouquets de fleurs.

Déjà l'atmosphère est assez fraîche pour que le soleil ne semble plus importun. Et pourtant quel charme encore dans les nuits d'octobre ! Voyez au loin dans la forêt, lorsque les rayons de la lune illuminent les éclaircies, voyez glisser les vapeurs qui semblent envelopper les nymphes mystérieuses des grands bois ! Laissez-vous prendre un instant à ce poétique mirage, et bientôt la nature entière va se peupler pour vous de tous les dieux de cette mythologie sylvestre que les poètes ont dû rêver par quelque belle nuit d'automne.

Dans un ordre de plaisirs plus sensuels, l'automne est aussi la saison des fruits exquis ; l'automne est la saison qui fait les délices du gourmand, du gastronome ; en aucun temps la chair des animaux n'est plus savoureuse ; tout ce qui contribue au bien-être de l'homme atteint son plus haut degré d'abondance et de perfection.

L'automne est la saison de la toilette. C'est en octobre que la fantaisie, que l'esprit de la femme a le plus beau jeu pour varier les manifestations de son élégance au gré des mille caprices de son goût. Toilettes d'hiver pour le matin, toilettes de printemps ou d'été à volonté pour l'après-midi ; toilettes de bal pour le soir ; car le bal est déjà de saison, et l'on ne se fait point faute de danser au piano dans les grands châteaux et dans les villas. On danse au salon et l'on se promène entre les quadrilles sur la terrasse ou dans le parterre.

Faut-il vous parler de la chasse ? Vous savez aussi bien et mieux que moi que la chasse est le roi des plaisirs de l'automne ; mais la chasse est rarement un plaisir de dame. On félicite volontiers le chasseur de ses exploits, mais c'est en oubliant que chacun de ces exploits représente une victime qui a souffert, gémi, pleuré, sous l'atteinte du plomb meurtrier.

— Mon ami, disait une grande dame, au cœur noble et sensible, en voyant revenir son fils, le carnier plein, le visage épanoui, le sourire de triomphe sur les lèvres, vous êtes assurément un habile chasseur ; mais prenez garde, vous avez du sang aux doigts ; allez d'abord vous laver les mains, vous pourrez venir ensuite recevoir mes compliments.

A ceux-là qui ne sont pas aussi grands chasseurs, mais qui aiment surtout dans la chasse le plaisir de la promenade et la contemplation de la nature, je conseillerai de lire les petits bonheurs de la chasse, dans un livre de Jules Viard qui paraîtra prochainement sous le titre de *Les petites félicités de la vie humaine*. Nous vous donnerons dans un des numéros de ce mois une idée de cette charmante fantaisie philosophique et souvent satirique par quelques fragments sur les petits bonheurs de la toilette.

En attendant ces fragments, voici un livre, *la Vie élégante*, de M. de Mortemart, qui a eu le singulier bonheur d'inspirer à M. Paul d'Ivoi un éloquent plaidoyer en faveur des femmes d'aujourd'hui. On ne le lira pas sans quelque plaisir. La lecture est aussi un plaisir d'automne.

« Nous nous représentons les siècles passés comme plus élégants et plus spirituels que le nôtre : Pourquoi ? parce que, maintenant, nous ne voyons plus de ce temps que les types les plus distingués et les plus spirituels. Mais n'oublions pas qu'alors on avait bien des vices et bien des travers. Madame de Maintenon écrivait :

» Je vous avoue, madame, que les femmes de ce temps-ci me sont insupportables : leur habillement insensé et immodeste, leur tabac, leur vin, leur gourmandise, leur grossièreté, leur paresse, tout cela est si opposé à mon goût, et, ce me semble, à la raison, que je ne puis les souffrir.»

» Mais nous, nous jugeons les femmes de ce temps-là d'après l'adorable madame de Sévigné. Convenons-en, notre temps vaut mieux que le temps passé. On trouve aujourd'hui plus de décence, plus de convenance, plus de mérite solide, plus de grâce répandus dans la classe moyenne. Le vrai goût n'est plus, comme jadis, l'apanage exclusif de la classe aristocratique.

» Aujourd'hui, bien que ces qualités soient toujours rares, nous trouvons que l'amabilité sérieuse, la distinction des manières, l'élévation de l'esprit, la dignité de la tenue ne sont plus incompatibles avec une fortune modeste et un nom obscur.

» Je me trompe peut-être; mais moi, qui suis de mon temps, j'aime mieux les femmes d'aujourd'hui que les femmes d'autrefois. Avant Jean-Jacques, les femmes pouvaient avoir autant et plus d'esprit, autant et plus de passions que les femmes d'aujourd'hui; après Jean-Jacques, il se mêle au caractère des femmes une veine de sentiment qui n'y avait point paru jusque-là; mais ce n'est encore que du sentiment *artiste*, si je puis m'exprimer ainsi. Il faut venir jusqu'à nous, avoir traversé nos révolutions pour trouver la femme de cœur telle que je la comprends, telle qu'on en rencontre aujourd'hui.

» Il me semble qu'il est possible de faire un portrait de femme qui ne puisse ressembler qu'à une femme de cœur du XIX^e siècle. Si je voulais personnifier la femme du XIX^e siècle, je me représenterais quelque chose comme ceci :

» Elle est svelte, pleine de grâce, petite mais énergiquement constituée, de formes délicates et arrondies; le pied et la main singulièrement petits; le front couronné d'une chevelure noire dont la profusion annonce une féconde supériorité d'intelligence; ses yeux voilés lancent des regards rapides et perçants qui laissent douter s'ils donnent plus qu'ils ne reçoivent; sa robe est noire. Elle semble glisser comme une ombre; mais que d'aisance et que de grâce! Quelle manière de saluer avec convenance et douceur! Quelles vibrations angéliques d'une voix venant du cœur! Quel charme merveilleux de conversation!... Naïveté, esprit, finesse, amabilité, originalité dans les vues, saillies brillantes, tout est là. Il y a souvent du bronze dans cette volonté de femme, et avec cela une douce chaleur de bienfaisance et de bienveillance. Tout le monde se trouve heureux auprès d'elle; elle est indulgente même pour les sots; la médiocrité et le génie sont heureux auprès d'elle.»

Autre plaisir d'automne : — Le théâtre Italien vient d'inaugurer sa saison. L'ouverture a eu lieu à jour fixe, le 1^{er} octobre. M. Calzado sait que l'exactitude est la politesse des directeurs aussi bien que celle des rois.

Il Trovatore, l'opéra de Verdi qui a eu le plus de succès à Paris, a fait les frais des premières soirées. Mario, Graziani, mesdames Stefennone et Nantier-Didiée, sont chargés de l'exécution. On connaît suffisamment le talent des trois premiers artistes, qui se sont déjà fait entendre l'an dernier dans la même partition; l'événement de cette ouverture de saison, c'était donc le début de madame Nantier-Didiée, qui n'avait joué à Paris, il y a quelques années, que des rôles peu favorables. Cette fois elle a pu choisir un des meilleurs de son emploi. Le rôle d'Azucéna offre, en effet, à une artiste de premier ordre des occasions nombreuses de faire apprécier les ressources de sa voix et de son organisation de comédienne. La nouvelle venue a été tout à fait à la hauteur de sa tâche, et elle a su mériter

de nombreux applaudissements dans une création où elle avait à lutter contre les souvenirs laissés par mesdames Borgli-Mamo, Pauline Viardot et Alboni. Madame Nantier-Didiée a contribué pour sa bonne part au succès général.

L'Opéra-Comique vient de donner un charmant ouvrage en deux actes et en trois tableaux, *Le roi Don Pèdre*, dû à la collaboration de MM. Cormon et Granger, auteurs des paroles; et de M. Ferdinand Poise, jeune compositeur qui s'est déjà fait connaître par deux opéras comiques, joués avec succès au théâtre Lyrique, *Bonsoir voisin* et *Les Charmeurs*.

Don Pèdre dit le *Cruel* ou le *Justicier*, roi de Castille, vient de rendre un édit contre le duel, aux termes duquel tout délinquant sera condamné à avoir le poing coupé. Or, pendant que l'alcade de Tolède est en train de promulguer l'édit en question, le roi rencontre Fabio, le jeune sculpteur, à un rendez-vous d'amour donné sous le même balcon, à la même belle, la charmante moresque Nereda, fiancée de l'alcade. Un duel s'ensuit, Fabio est blessé et transporté dans la maison du magistrat; son coup d'épée lui a porté bonheur. Aussi le roi le trouve-t-il bientôt complètement installé dans le logis et dans le cœur de la jeune étrangère, et c'est elle-même qui demande naïvement la grâce du blessé. On pardonne non sans soupçonner; mais on promet de punir l'autre coupable, si l'alcade le découvre. Or, le mystérieux adversaire ne peut longtemps se cacher; on apprend que c'est le roi lui-même qui a manqué à la loi; pour donner l'exemple du respect de la justice, le monarque s'exécute en effigie et brise le poing à sa statue que Fabio son adversaire venait d'achever.

Il y a du mouvement et quelques situations dans ce livret, sur lequel M. Poise a écrit une partition pleine de grâce et de charme. Des couplets chantés par Jourdan,

Un vieux jaloux tenait sous grille;

La scène de la lecture de l'édit;
Une romance dite par Delaunay-Riquier

Nuit charmante, nuit tutélaire;

Une très gracieuse mélodie que mademoiselle Boulart fait valoir avec infiniment de goût;

Un air bouffé débité avec beaucoup de verve par Lemaire;

Des couplets d'une ravissante inspiration mélodique dont le motif favori revient plusieurs fois dans la partition;

Enfin, une chanson très piquante :

Jaloux, vieux maris,
Vous serez toujours pris...

ont été particulièrement applaudis.

L'exécution confiée à Jourdan, Delaunay-Riquier, Prilleux, Lemaire, mademoiselle Boulart, est à peu près irréprochable; la mise en scène est faite avec autant de goût que d'éclat.

Le Palais-Royal a eu son succès-Ravel, avec la *Veuve au camélia*, leste et piquante fantaisie de MM. Siraudin, Lambert-Thiboust et Delacour. Une veuve qui fait la coquette avec un jeune avocat un peu excentrique, se voit, à son tour, amenée adroitement à un tendre aveu par sa victime, qui lui rit au nez et lui fait sa révérence. La chose ne finit pas par un mariage; elle n'en est pas moins gaie pour cela; Ravel et mademoiselle Duval la jouent du reste avec l'entrain le plus charmant.

Julien LEMER.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Permettez-moi, chères lectrices, d'entrer aujourd'hui en matière par la description d'une charmante toilette de mariée, que je viens de voir dans la maison *Lhopiteau*, et qui a été créée par mademoiselle *Pauline Conter*, dont nous avons cent fois constaté le goût parfait.

C'était une robe de moire antique blanche à double jupe et garnie de cygne.

Le corsage était montant sans basques. Devant, sur la poitrine, il y avait plusieurs petites bandes de cygne en manière de brandebourgs.

Les manches se composaient d'un double volant garni comme le reste.

Cette robe était à la fois pleine d'élégance et de simplicité.

J'ai signalé déjà les jolies confections nouvelles de la maison *Lhopiteau*, je n'en recommencerai donc point le détail. Je dirai seulement que beaucoup de dames adoptent son dernier modèle de burnous de velours, sans aucune espèce de garniture; cela est excessivement distingué.

En fait d'objets de lingerie, j'ai remarqué, chez M. *Lhopiteau*, une foule de fichus ravissants. Les uns en mousseline avec broderie, entre-deux et dentelle, pour mettre sur les robes décolletées du soir, au théâtre, au concert, ou dans les réunions intimes.

D'autres sont en tulle, enjolivés de blonde et de ruches mignonnes en ruban étroit de couleur claire.

Il y a parmi tout cela un modèle particulier d'une gentillesse exquise nommé *berthe à pans*.

Ce modèle figure des espèces de bretelles arrondies et descendant sur les épaules. Derrière et devant, il y a un petit plastron en cœur.

Les pans sont la continuation des bretelles, et ils se croisent au bas de la taille.

La garniture se compose de ruches en tulle et en ruban rose n° 4.

Un autre modèle, formant la pèlerine ronde, est entièrement bouillonné en long. De place en place, il y a des ruches de ruban rose et du petit velours noir en bandes.

Ce genre est original.

Les sous-manches sont plus volumineuses que jamais, et, comme les manches fermées, ne seront adoptées que pour négligé.

La maison *Lhopiteau* fait de fort jolies sous-manches à gros bouillants, enrichies de dentelle pour mettre en grande toilette, puis des modèles simples à revers, spécialement consacrés aux mises simples.

Les chapeaux d'hiver sont charmants. Pour ornement, on y met beaucoup de fleurs en velours. J'ai vu, dans ce genre, des choses admirables chez une de nos premières fleuristes, madame *Camille Duchateau*. Je citerai d'abord des fleurs des champs, coquelicots et marguerites, puis des tulipes aussi artistement nuancées que par la main du bon Dieu; des coucous, jolies petites fleurs jaunes, qui produisent un effet délicieux sur le velours noir, enfin des fleurs de *cateleya*, belle plante des Indes à longues feuilles, qui est aussi distinguée qu'une plume, pour orner un chapeau.

Madame *Camille Duchateau* a un grand assortiment de fleurs de tous les genres, et prépare maintenant ses nouveautés en coiffures de bal.

Je vous recommande particulièrement sa maison, et je vous tiendrai au courant de tout ce qu'elle nous offrira pour la saison d'hiver.

Les fleurs et les chapeaux se touchent de trop près pour que je ne parle point ici des modes séduisantes et coquettes de madame *Bayol*. En allant à la recherche des nouveautés, car c'est ma mission constante dans Paris, je suis entrée chez madame *Bayol*, où j'ai vu des chapeaux d'une élégance remarquable. Le bon goût, la grâce, la distinction, tout est réuni dans ses modèles qu'on ne peut se lasser d'admirer. Je n'avais pas l'avantage de connaître la maison de madame *Bayol*, et à présent que j'y ai fait une longue station, je me promets bien de renouveler ce plaisir. Vous y gagnerez, mes chères lectrices, car cela apportera une variété de plus dans les renseignements que je vous donne sur les galantes fantaisies de la mode.

Voici quelques modèles que je vous recommande, dans le cas où il vous plairait de faire chez madame *Bayol* l'achat d'un joli chapeau d'hiver. Forcée de me limiter, au milieu de tant de choses gracieuses et élégantes, je prends au hasard.

Premier modèle :

Chapeau *sauvage*, pour grande toilette, en tulle blanc bouillonné auquel se mêle artistement un vrai gazon de plumes blanches, qui couvrent entièrement le fond, comme le ferait une petite couche de neige.

Ce chapeau n'a de sauvage que le nom, et toutes nos grandes dames se le disputent déjà.

Second modèle :

Chapeau de velours groseille, sans autre ornement qu'une belle résille blanche en marabouts, qui se déroule élégamment au bord de la passe.

Dans l'intérieur, il y a un arrangement en velours avec bandeau d'un genre tout particulier qui sied à ravir. Les brides sont en ruban fort large blanc et groseille.

Ce chapeau est d'une simplicité ravissante et des plus distinguées.

On emploie souvent aussi des résilles-marabouts écossaises.

Troisième modèle :

Chapeau de velours plein gris feutre, coupé de velours rose de Chine.

Ce mélange est d'un effet charmant.

Quatrième modèle :

Chapeau *écharpe* en velours noir, orné d'un ruban écossais figurant écharpe à longs pans sur le côté. Forme jeune, coquette, comme celles des chapeaux de madame *Bayol*.

Cinquième modèle :

Chapeau en velours épinglé gris feutre, le fond est couvert d'une résille en jais noir. Dans l'intérieur, arrangement de velours noir.

Je dois bien aussi parler un peu des coiffures de soirée, madame *Bayol* en a de délicieuses.

Citons :

Un petit chaperon dont le fond est en velours épinglé rose bouillonné, et le reste en tulle blanc chiffonné avec une grâce exquise.

Un autre en tulle et velours ponceau. Le tulle s'étale derrière sur les cheveux en éventail et est traversé, de place en place, par des bandes de velours. Devant se trouve un bandeau plat en velours. De chaque côté, ce sont de grosses touffes bouillonnées et mélangées de fleurs en velours ponceau retombant en grappes.

Cette coiffure est pleine d'élégance.

A part cela, j'ai vu de très mignardes fantaisies pour toilette de réception d'intérieur.

Quelques personnes ayant choisi des chapeaux devant moi, dans le magasin de madame Bayol, j'ai remarqué qu'elle avait le tact parfait de ne donner à chaque physionomie que ce qui lui convenait. Il n'en est pas ainsi chez toutes les marchandes de modes, où l'on ne s'inquiète souvent que de vous faire acheter et nullement de vous coiffer d'une manière avantageuse. Un chapeau peut vieillir et enlaidir, cela est certain, donc, pour éviter ce malheur, car c'en est un réel, il faut toujours s'adresser dans les premières maisons où le tact et le goût égalent la loyauté.

Voilà pourquoi je vous recommande si vivement celle de madame Bayol.

On parle beaucoup, dans le monde élégant, des magnifiques dentelles que la maison *Violard* vient de fournir pour un grand mariage.

La robe avait trois volants. Ce qui devait servir de voile était un châle d'une splendeur inouïe, à pointes arrondies, qui couvrait la taille derrière comme un manteau royal.

Dans la corbeille, il y avait en outre un châle à volants noir de Chantilly; des voilettes et plusieurs pièces de dentelle blanche pour ornement d'objets de lingerie. Tous ceux qui ont pu voir ces magnificences, s'extasiaient sur la beauté des dentelles de la maison *Violard*, l'indescriptible richesse de leurs dessins, et sanctionnaient de nouveau par leur juste admiration, tout ce que l'on a dit cent fois sur le génie de fabrication hors ligne de M. *Violard*.

Je dois citer encore de fort jolis cols, deux fichus à pans et des barbes pour coiffure.

La même corbeille renfermait des mouchoirs de poche du magasin de la *Sublime-Porte*.

On connaît aussi tout l'art de M. *Chapron*, en ce qui concerne ce genre d'articles, dont il a fait sa spécialité. Il y a un nombre d'années que sa maison est en renom pour les mouchoirs.

On y trouve toutes les fantaisies imaginables, depuis le mouchoir de négligé du matin jusqu'à celui qui accompagne les plus grandes toilettes.

M. *Chapron* est en outre passé maître dans l'exécution des armoires, et fait en cela des chefs-d'œuvre que nul autre n'imité. Il fournit toutes les cours de l'Europe, et l'on va admirer ses mouchoirs comme on ferait de véritables objets d'art.

Les jolis modèles d'hiver, pour les toilettes d'enfants, ont fait leur apparition au magasin *Saint-Augustin*, et je vous engage à les voir. Nous vous avons donné la fois dernière une planche charmante, qui en contenait plusieurs en robes et confections, cela me dispense d'entreprendre un nouveau détail. Mais comme pour le jour de l'an il se fait beaucoup de cadeaux en vêtements d'enfants dans toutes les familles, j'insiste fortement à recommander les habillements, coiffures et objets de lingerie que renferme le magasin *Saint-Augustin*.

Je viens de voir le bulletin de modes que la maison *Lassalle et comp.* se charge d'expédier. Voici un aperçu général de ce qui se fait, cela pourra aider dans le choix des objets que l'on voudrait recevoir.

Outre le burnous en drap, étoffe de laine ou velours, qui est le vêtement dominant de la saison, on voit des châles en drap à grand volant pareil, ornés de galon ou en velours, avec jais, ruches de satin et guipure, ainsi que des mantilles espagnoles et mantelets à capuchon. Mais ce qui l'emporte, nous le répétons, c'est le manteau plat, long, ample, à capuchon ou à petite pèlerine avec manches.

Pour les femmes d'un certain âge, on recommence à faire des pelisses en satin uni et en gros de Crimée.

La casaque longue en drap, velours, ou étoffe de fantaisie n'est point abandonnée. Rien n'est plus commode pour toilette d'intérieur, car à la ville, elle n'exclut point les autres vêtements en vogue.

On fait encore des robes à volants, mais les *quilles*, les doubles jupes et les garnitures en tablier l'emporteront.

On met beaucoup d'ornements sur les corsages, surtout des berthes d'effilés, ou composées d'une résille en chenille, avec perles de jais ou d'acier.

Ces berthes sont charmantes.

On fait aussi des *montants* en velours découpé, prêts à poser sur les jupes.

Les manches fermées, plissées ou froncées du haut et du bas, avec large poignet, ne se font qu'aux robes négligées.

Parmi les robes riches, nous recommandons celles en taffetas et en moire antique à double jupe, avec *quilles* pompadour à la première jupe, c'est-à-dire à celle de dessus.

Ces robes n'existent qu'en nuances claires et ne peuvent par conséquent convenir que pour toilette du soir.

On a repris pour robes le satin uni en couleur et en noir.

Il y a un grand nombre d'étoffes de fantaisie à rayures transversales et à dessins divers; les unes en soie, d'autres en laine, ou laine et soie.

On voit beaucoup de velours épinglés en laine. C'est nécessairement une étoffe à petites côtes.

Dans une de nos premières revues de la saison, nous avons donné de longs détails sur les étoffes, on peut les revoir.

La moire antique unie n'est plus aujourd'hui recherchée pour très grande toilette.

La maison *Lassalle* possède une collection complète d'échantillons de toutes les étoffes qui se portent de préférence, et elle en expédie pour choisir aux personnes qui le lui demandent, ainsi que des étoffes en pièce.

Il faut indiquer d'abord les couleurs que l'on préfère et les prix que l'on veut mettre aux objets.

Elle envoie aussi des fourrures, cachemires, dentelles, bijoux, etc., ainsi que nous l'avons déjà annoncé plusieurs fois. Du reste, quand on parle d'une maison de commission, cela comprend tout.

Je rappelle à votre souvenir les jolis corsets de la maison *Hippolyte*, dont la renommée n'est pas nouvelle. Ces corsets habitent dans la perfection et donnent à la taille une grâce extrême; ils élargissent la poitrine sans la comprimer. Enfin, la vogue dont ils jouissent depuis si longtemps, suffit, ce me semble, pour convaincre de leur perfection.

Nous signalerons maintenant à toutes les personnes qui tiennent au confortable et à l'élégance de leurs appartements, une des plus importantes maisons de Paris où l'on trouve ce qui se fait de plus beau en étoffes pour meubles et tentures. Cette maison est celle de MM. *Desvignes, Rives et compagnie*. J'y ai vu un grand choix de lampas brochés pour meubles de fantaisie, boudoirs et tentures, qui m'ont paru admirables de bon goût et d'effet. Les uns sont à rayures noires et jaune d'or, mélangées de petits bouquets pompadour; d'autres ont des bouquets semés. Toutes les plus belles fleurs écloses dans nos parterres et que l'hiver, hélas! va moissonner, semblent avoir cherché un refuge au sein de ces brillants tissus. Il y en a en couleurs très claires; cela est frais et coquet au delà de tout ce qu'on pourrait dire. J'ai remarqué surtout une étoffe sur laquelle s'étale un gros bouquet de lilas, qui est vraiment le sublime de l'art dans son exécution, comme dessin et délicatesse de nuances. Si j'étais grande dame, c'est-à-dire bien riche, je voudrais un boudoir tendu ainsi, avec meuble assorti. Ce serait frais, coquet, élégant, divin! On y rêverait du paradis et l'on n'en voudrait plus sortir.

Je citerai encore des reps brochés à médaillons tout soie pour meubles d'une magnificence extrême. Puis de riches tapis de table, genre *Aubusson*, qui certes l'emportent en beauté sur tout ce qui s'est fait de semblable jusqu'à ce jour.

En étoffes plus modestes, il y a des reps brochés laine et soie; puis des matelassés soie et coton d'une grande soli-

dité et très éclatants de couleur. Viennent ensuite, mais toujours en qualité supérieure, tous les tissus qui se fabriquent en laine seule, ou avec mélange de soie.

En fait de stores en mousseline blanche brodée, la maison *Desvignes, Rives* et comp. possède aussi ce que l'on peut désirer de plus splendide. Je citerai seulement deux modèles : l'un est à bordure de fleurs avec semé de petits pois, on dirait une dentelle; l'autre représente une belle corbeille de fleurs, encadrée dans des bouquets semés. Le travail de ces stores est une merveille, et savez-vous qui fait cela? Ce sont de simples bergères, non pas telles que Watteau nous les représente, car elles n'ont pas les mains blanches et le tissu, quand il en sort, est, dit-on, d'une couleur des plus indécises, mais on le blanchit facilement et il paraît bientôt dans tout son éclat.

On s'occupe beaucoup des machines à coudre américaines, parmi lesquelles le système *Singer*, de New-York, exploité aujourd'hui par M. *Callebaut*, propriétaire constructeur, l'emporte sur tous les autres. Les machines à coudre de cette maison se divisent en « système à un seul fil » et « système à deux fils (navette) », ce qui les rend applicables à toute espèce d'ouvrage à coudre, quels que soient la forme, le tissu, la matière.

Qu'on ne s'imagine pas que cette invention n'a pour elle que la rapidité (rapidité surprenante, d'ailleurs, puisqu'on peut obtenir mille points à la minute); elle a encore une solidité à toute épreuve, une précision presque artistique.

Ainsi, le système à un fil donne un travail véritablement admirable, pour ce qu'on peut appeler la lingerie fine et les travaux ordinaires; le système à deux fils pour les travaux forts.

Avec la machine à coudre de M. *Callebaut*, on peut donc exécuter les vêtements d'hommes et de femmes, mais encore les travaux qui semblent exiger soit une force exceptionnelle, comme la cordonnerie et la sellerie, soit une délicatesse particulière en même temps qu'une méticuleuse précision, comme les corsets, les bottines, etc.

Les coutures droites ou courbes se font avec une merveilleuse aisance et leur solidité est telle que l'on peut tirer soit en long, soit en travers, au point même de déchirer l'étoffe sans rompre le fil.

En présence de tous ces avantages, on comprend qu'à l'Exposition universelle les machines *Singer* aient obtenu la médaille de première classe, la plus haute récompense accordée à cette industrie.

Ces machines à coudre sont appelées à un grand succès, non-seulement à cause de leur incontestable supériorité, de leur perfection réelle, mais aussi par la modération des prix.

Les machines que nous avons vues dans les ateliers de M. *Callebaut* varient de prix, et la plus chère ne dépasse pas 800 francs. Le mécanisme est tellement simple et rationnel qu'une lecture attentive de l'instruction, qui accompagne chaque machine, peut mettre la première personne venue à même de s'en servir avec succès.

Madame Juliette LORMEAU.

GRAVURE DE MODES N° 510.

TOILETTE DE VISITE. — Chapeau en velours orné de crevés en taffetas, de plumes, de dentelle noire et d'une fleur en velours, dite tulipe-aigrette.

La passe est tendue, formant la pointe très prononcée, devant à la *Mario-Stuart*; elle est garnie d'une dentelle noire coupée au bord. De chaque côté, la passe en velours est coupée par un crevé en taffetas. Le bavolet, en velours, est coupé de distance en distance par un crevé de taffetas. Une dentelle borde le bavolet. Le fond de la calotte est remplacé par un bouffant de taffetas et accompagné de deux plumes frisées qui s'enroulent ensemble, et d'une belle plume noire frisée qui garnit le bavolet.

Sous la passe est une ruche en blonde blanche, et de côté retombe une longue tige à laquelle est suspendue une tulipe en velours, de laquelle part une espèce de frange à petits grains. Le feuillage est en velours; les brides en taffetas n° 22.

Manteau en velours orné de guipures, d'effilés de cordonnet et de boutons en velours.

Ce vêtement se fait avec du velours de 70 centimètres. Il ouvre droit devant sous une bande en velours (dont les bords forment des dents creusées), qui figure comme un long plastron boutonné de chaque côté, avec six boutons dans la longueur. Chaque côté de ce plastron est bordé d'une petite engrelure en guipure.

Sur le milieu de cette bande est cousu à plat un large entre-deux en guipure.

Le même entre-deux est posé à plat au bas du manteau, qui est terminé par un effilé-cordonnet de 10 centimètres.

La manche du manteau est taillée assez large à l'entournure pour laisser passer le bras habillé, et elle est très large du bas. Voici ses dimensions : 30 centimètres de longueur devant, 75 de longueur derrière, et 1 mètre 50 centimètres de tour au bas. Le bord de la manche est évidé à dents comme le plastron; l'entre-deux est posé à plat dessus à 6 centimètres du bord.

Un ornement partant de chaque côté devant monte sur l'épaule et forme berthe derrière. Cet ornement est composé d'une petite crête ou engrelure en guipure, sous laquelle est cousu un biais en velours formant le châle, et cousu d'un côté seulement au vêtement. Sur ce revers retombe une dentelle-guipure; de dessous ce revers sort une guipure et un effilé. Ces ornements se réunissent en pointes arrondies à chaque extrémité, et de chaque côté et derrière ils s'arrondissent en berthe assez large.

Le manteau a 90 centimètres de longueur devant et 1 mètre 5 centimètres derrière. Il a 4 largeurs de tour au bas.

Robe en taffetas avec garniture de ruban écossais au bas de chaque volant.

TOILETTE DE DINER OU DE SPECTACLE. — Coiffure garnie d'un *cache-peigne* en velours.

Robe en soie à rayures en travers en velouté, couleur sur couleur, ornée de velours et d'effilés en cordonnet.

Le corsage est à pointe devant, décolleté, garni d'une berthe en soie pareille à la robe, sur laquelle est cousu à plat, en haut, un velours garni d'un effilé, et au bas d'un velours, cousu en haut seulement, libre du bas, et qui laisse un bord de la berthe à découvert. Cette berthe est ouverte devant, en V, et ornée d'un chou en ruban de velours.

La manche se compose d'un bouillon en l'étoffe de la robe, serré dans une bande de velours garnie d'un effilé qui retombe sur une cloche en velours, qui, elle-même, recouvre une cloche en étoffe de soie.

La jupe est couverte de 3 volants, dont la garniture est, en grand, pareille à la berthe.

Sous-manches en dentelle.

COSTUME DE PETITE FILLE DE 8 A 10 ANS. — Chapeau Louis XIII en velours avec une plume, brides en soie avec un gros chou.

Manteau-burnous en laine algérienne.

Capuchon à trois pointes ornées d'un gland assorti.

Robe en velours uni.

Grandes guêtres en velours.

PLANCHE DE DÉTAILS.

N° 1. Bonnet habillé garni devant d'une haute dentelle noire. Il y a d'un côté une touffe de petites pivoines presque simples, et de l'autre une agrafe de ruban terminée par deux bouts flottants d'inégale longueur; derrière, barbe en blonde blanche avec agrafe de ruban.

N° 2. Bonnet *jolie femme* en mousseline semée de pois brodés au plumetis; le tour du bonnet, ainsi que les brides, sont garnis d'une valenciennes. Sur chaque côté il y a une touffe de rubans. Nœud derrière.

N° 3. Coiffure pour soirée, en point d'Angleterre : de chaque côté touffe de fleurs; sur le sommet de la tête ruche en blonde; derrière, agrafe de ruban terminée par un long bout et entourée d'une barbe en point d'Angleterre.

N° 4. Bonnet de diner, en blonde blanche et noire, orné de velours; sur le devant touffes de fleurs en velours, fond de blonde formant limaçon, haut bavolet.

N° 5. Bonnet du matin avec entre-deux brodés et entre-deux de valenciennes. Sur la passe petite fançon garnie de deux volants terminés par de la dentelle.

N° 6. Bonnet du matin avec bouillonné de mousseline et entre-deux de valenciennes, garniture de mousseline festonnée.

N° 7. Fichu en valenciennes-filets et carrés de mousseline brodée; ce fichu très habillé est terminé par un entre-deux brodé et garnis d'une haute valencienne; la garniture qui accompagne le haut du fichu doit être assortie à celle du tour, mais beaucoup moins haute.

N° 8. Manche bouffante en mousseline avec entre-deux brodés et petits plis, dans lesquels sont passés des rubans, de l'extérieur de la manche.

N° 9. Manche-ballon en mousseline avec entre-deux de valenciennes à jours dans lesquels sont passés de petits velours de couleur.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

CÔTÉ N° 1.

MANTEAU D'ALBRET, en drap, avec envers en ourson. La manche carrée est garnie, pour faire suite au dos, avec plusieurs rangs de petits effilés superposés. Des bandes en velours à bord cannelé tombent en long tout autour du manteau et se terminent avec des glands en soie et jais.

N° 1. Devant.

N° 2. Dos.

N° 3. Partie à placer entre les n° 1 et 2, pour former l'épaule et la manche, en observant de rapprocher très exactement les lettres correspondantes.

CÔTÉ N° 2.

N° 1. Patron de chapeau de chez *Alexandrine* (passe).

N° 2. Autre patron de chapeau de chez *Alexandrine*.

Les bords de ce dernier sont un peu relevés sur chaque côté. Ce retroussis est indiqué sur le patron par une ligne de points.

N° 3. Bavolet (première forme).

N° 4. Autre bavolet.

N° 5. Fichu *Porcheron*.

Ce fichu très habillé s'exécute en dentelle blanche ou même en dentelle noire. Il forme sur chaque côté plusieurs plis creux terminés par un rang de dentelle qui retombe sur l'épaule et donne ainsi deux rangs de garniture sur chaque côté. Ce fichu peut être exécuté aussi avec des entre-deux de mousseline brodée et des entre-deux de valenciennes. On pose un nœud de ruban sur le devant et un autre derrière.

N° 6, 7 et 8. Volants gradués à exécuter en feston.

N° 9. Col à exécuter au point de poste et à la minute.

N° 10. Manchette assortie au col qui précède.

N° 11. Entre-deux en feston.

N° 12. Petite garniture anglaise et plumetis.

N° 13. Riche garniture anglaise et plumetis, pour habillements d'enfant.

N° 14. Col amazone pour jeune fille, à exécuter en feston.

N° 15. A D entrelacés.

N° 16. S. G. à broder au plumetis.

N° 17. O. H. à broder au plumetis.

N° 18 et 19. Lettres gothiques plumetis.

N° 20. Lettres anglaises au plumetis fleuri.

LA FILLE DU COLON.

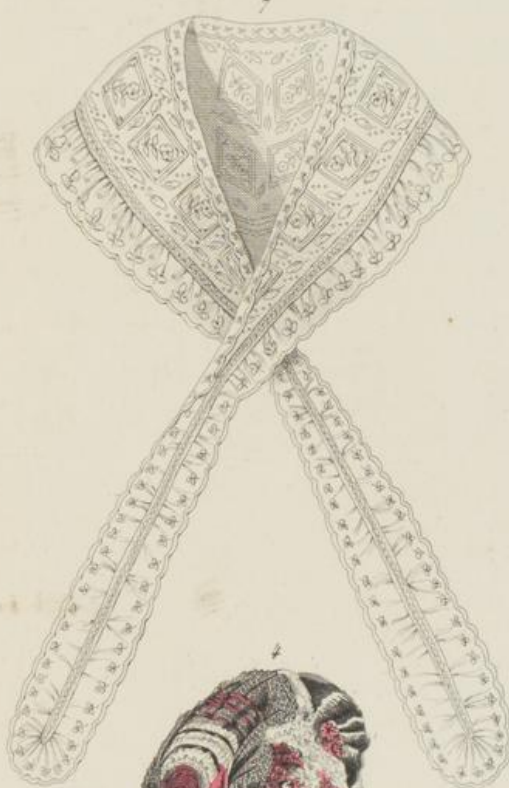
CHAPITRE PREMIER.

LA MAISON DU PLANTEUR.

La vaste étendue de territoire qui se déploie entre l'Amazone, le Rio-Negro, le Cassiquiare, l'Orénoque et l'Atlantique, est comprise, par les géographes, sous le nom général de Guyane. Découverte en 1498 par Christophe Colomb, elle est aujourd'hui divisée en quatre parties, dont la plus grande, celle qui s'étend entre l'embouchure de l'Amazone et la république de l'Équateur, appartient au Brésil. La vaste lisière, qui est bornée au nord et à l'est par l'Atlantique, à

l'ouest par le Venezuela, et au sud par la rivière d'Essequibo et par la chaîne Tumucumaque, forme trois colonies appartenant à la France, à l'Angleterre et à la Hollande. La partie française, qui est la plus orientale, a pour limites la chaîne de montagnes dont on vient d'entendre le nom assez baroque, la rivière de Maroni et l'Atlantique. La plus occidentale est la Guyane anglaise, bornée à l'ouest par la république de Venezuela, et à l'est par la rivière de Corantine. Entre ce dernier cours d'eau et le Maroni, s'intercale la partie qui appartient à la Hollande et où se passa l'histoire que nous allons raconter.

C'est dans cette contrée que les navigateurs du XVI^e siècle placèrent cette province imaginaire qu'ils appelaient Eldorado, ou pays d'or, parce qu'ils compaient y trouver une quantité fabuleuse de métaux précieux. Ils croyaient que, sur un territoire où la nature a répandu avec une largesse et une profusion incroyables toutes les splendeurs du règne végétal, elle ne pouvait avoir manqué de se montrer également prodigue en enrichissant le sol d'une abondance d'or et d'argent. Cependant ils se trompaient. Car c'est seulement dans les flancs des montagnes qu'elle élabore les richesses du règne minéral, et toute la contrée ne présente, jusque fort loin de la côte, qu'une vaste plaine, dont la luxuriante végétation surpasse même celle par laquelle se distingue le Brésil. Là s'étendent d'immenses et épaisses forêts dont les arbres majestueux s'élèvent dans toute leur beauté primitive. Dans ces profondes solitudes, dont l'œil humain n'a qu'à peine entrevu le mystère, se multiplie une infinité de végétaux que l'on chercherait en vain dans le reste de l'Amérique. Sur les bords du Surinam, de l'Oyapoc et du Sinimari, pullule ce bois particulier qu'on appelle bois à lettres parce que les veines qu'on y remarque, lorsqu'il est poli, affectent toute sorte de caractères graphiques; là croissent la jacarande aux fleurs violettes, le gigantesque pananoco, le grand lécythis aux grappes purpurines, et l'atlante dont la couleur rouge veinée de jaune est de l'effet le plus étrange. Le bois de campêche, le sassafras et le gaïac y foisonnent. Le copaïer y étale ses branches toutes gonflées de résine balsamique, et le tamarinier, ses gousses rafraichissantes. Mais c'est surtout par la variété infinie de leurs palmiers que ces forêts se distinguent. Vous y trouvez le pinau et le sampa, dont on creuse les stipes gigantesques pour les transformer en pirogues faites d'une seule pièce, l'aouara qui fournit une huile précieuse, l'arounier tout hérissé de fleurs paniculées, et le latanier dont les bouquets sont tantôt d'un jaune d'or, tantôt d'un rouge écarlate. Le nombre des arbres fruitiers que l'on y rencontre est plus considérable encore. On y voit croître pêle-mêle les orangers des espèces les plus diverses, le mangui qui donne une sorte de gourde délicate à manger, le sapotillier dont les fruits globuleux et charnus sont d'une saveur si exquise, le goyavier et l'avocatier qui produisent des poires d'un goût si fin et si parfumé, le cocotier dont les drupes contiennent un lait si agréable, les pekées dont les uns fournissent des amandes si douces et les autres un beurre si gras, le genipaïer dont les baies savoureuses font les délices des Indiens, et le corissalier dont une espèce donne la pomme canelle, et une autre un suc qui a tout le fumet du vin le plus généreux.



L'illustration sur page 57 de la Revue de la Mode

II. 57

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Bonnets et Lingerie de la Maison Colas Rue Vivienne, 17

Novembre 1857

Autant il y a de variété dans les individualités végétales dont ces forêts sont peuplées, autant il y en a dans les familles du règne animal qui les habitent. Sur les énormes lianes qui se balancent, comme des guirlandes de fleurs et de verdure, aux branches de ces arbres dont quelques-uns remontent peut-être aux premiers jours de la création, on voit se bercer les espèces les plus étranges de singes, des toucans au bec énorme, et des perroquets dont le plumage présente toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ici perchent sur les rameaux l'ara bleu et rouge, et le tangara qui semble une grande fleur vivante. Là se glissent dans les feuillages des volées de colibris qui étincellent aux rayons du soleil comme des topazes, des améthystes ou des émeraudes animées. Plus loin, le dindon sauvage glougloute à côté du hocco dont la voix vibre comme le son lointain d'une trompette. Dans les profondeurs des solitudes on voit errer les armadilles cuirassées, le paresseux grimper lentement d'une branche à l'autre, le myrmécophage faire la chasse au peuple laborieux des fourmis, et le tapir monstrueux se faire jour à travers les fourrés au bord des eaux où il se complait à camper. Comme la Guyane n'est qu'une vaste plaine baignée par une infinité de rivières et de ruisseaux, les amphibiens et les reptiles qui aiment les lieux humides, s'y trouvent en plus grande abondance que dans aucune autre partie du continent américain. Dans les savanes marécageuses et dans les cours d'eau qui les traversent, on voit se traîner ou nager l'horrible caïman, ou crocodile d'Amérique, qui répand une odeur si fétide et si forte qu'on sent de loin le hideux animal, avant même de l'apercevoir. Là, se trouvent aussi une quantité inouïe de serpents, les uns inoffensifs, les autres venimeux; l'aboma, le boa constrictor, y atteint jusqu'à une longueur de trente pieds. Parfois, dans le lit des rivières, on aperçoit quelque énorme lamantin qui dresse sa tête difforme au-dessus de l'eau et vient flâner les plantes mucilagineuses dont leurs rives sont couvertes et dont il fait son unique nourriture, tandis que de monstrueuses tortues rampent sur le sable des bas-fonds, et que des files de milliers de crustacés noirs, blancs ou violets, cheminent à travers les herbes mobiles et tracent leurs lignes de migration qui se prolongent souvent à d'énormes distances.

Mais ce ne sont pas seulement ces forêts, ces temples mystérieux du Seigneur, avec leurs gigantesques dômes de feuillages et leurs interminables colonnades d'arbres, qui présentent un charme tout à fait particulier à l'œil de l'Européen dont le pied s'y aventure pour la première fois. Toute la partie du territoire cultivé qui longe le littoral de la colonie hollandaise, et spécialement le gouvernement de Parimaribo, offre au regard un tableau non moins riche et varié. A peine a-t-on laissé derrière soi cette ville pour s'avancer vers le sud, qu'on voit entre la rivière de Surinam, d'où la colonie a tiré son nom, et celle de Sarameca, se dérouler une immense plaine de verdure, composée de plantations de cacao, de sucre et de café, au milieu desquelles se montre çà et là le toit de quelque maison de planteur, comme un navire démâté qui flotte au milieu des vagues d'un océan tout vert. Cette plaine s'étend jusqu'à la région des forêts, sans y toucher cependant; car elle en est séparée par une bande de terrain tout à fait découverte, et où les arbres ont été abattus sur une profondeur de plusieurs cen-

taines de toises. Dans cet espace on voit s'élever par endroits une baraque militaire ou une redoute, étinceler de distance en distance des baïonnettes de sentinelles, et rougeoyer, pendant la nuit, des feux de bivouac. En effet, cette ligne marque la frontière de la colonie, et cette chaîne de postes sert à la défendre contre les incursions de nègres marrons, ou, comme on les appelle dans la langue des colons, *boschnegers*, c'est-à-dire nègres des forêts.

Ces marrons forment une population tout à fait à part, dont l'origine remonte au milieu du XVII^e siècle. Ce sont d'anciens esclaves qui, profitant, à plusieurs reprises, des dissensions ou des guerres dont la colonie fut le théâtre, s'enfuirent des établissements et se réfugièrent dans les forêts ou dans des marais inaccessibles pour se soustraire à la dure domination de leurs maîtres. Retranchés dans ces mornes solitudes, ils se donnèrent des chefs et se formèrent en peuplade indépendante. Bientôt ils s'accrurent au point que, vers 1660, ils commencèrent à inquiéter les colons eux-mêmes en opérant des incursions violentes dans les plantations. Trente ans plus tard, on en comptait cinq à six mille. Aujourd'hui le nombre est évalué à vingt-cinq ou trente mille individus. Dès 1759, le gouvernement colonial se vit forcé de composer avec eux et de conclure l'année suivante un traité, en vertu duquel il leur fournit tous les ans une quantité déterminée de présents en signe de la continuation de la paix. Ces présents consistent ordinairement en un certain nombre d'ustensiles de ménage, de pièces de toile ou de drap, de vêtements, d'outils, de verroteries et autres objets d'utilité ou de luxe sauvage, que les *boschnegers* viennent en grande cérémonie recevoir des mains de plusieurs représentants de la colonie, sur le terrain neutre ménagé entre celle-ci et la région forestière.

Cependant, malgré le traité conclu et malgré la régularité qu'on mettait à payer le tribut, un mouvement formidable s'opéra, en 1772, parmi les nègres marrons établis sur les bords du Sarameca. Ils se jetèrent en foule sur la colonie et faillirent la livrer à une destruction complète. Ce ne fut qu'après une lutte inouïe que les colons réussirent à les refouler dans l'intérieur des forêts; et, grâce aux infatigables efforts du major Fourgeaud, qu'on avait fait venir d'Europe avec un régiment de fantassins, on parvint à conclure un nouveau traité qui mit fin à la guerre, mais qui reconnut les *boschnegers* comme peuple libre et indépendant. Dès ce moment la paix ne fut plus rompue qu'à de rares intervalles. Mais on ne cessa d'être sur le qui-vive, car les marrons continuèrent à entretenir des rapports secrets avec les esclaves de la colonie, et il fallait constamment se tenir sur ses gardes. La moindre circonstance politique était pour eux une occasion de recourir à la violence, et de profiter des embarras de la colonie pour l'inquiéter et l'envahir.

Lorsque la nouvelle de l'explosion de la grande révolution de 1789 leur fut parvenue de Cayenne, chef-lieu de la Guyane française, ils recommencèrent à s'agiter et à donner les plus vives inquiétudes aux colons. Cette agitation fut extrême, surtout lorsque le nouveau gouvernement que la France s'était donné, eut décrété, en 1794, l'abolition de l'esclavage, et que cette mesure eut fait naître dans les colonies voisines, sinon l'espoir d'un affranchissement, au moins le désir de la liberté.

C'est à cette époque qu'eurent lieu les événements que nous allons raconter.

La plantation de s'Gravenhaag était plus particulièrement exposée aux incursions des marrons; car elle était située dans la partie la plus méridionale de la colonie, vers la limite des forêts et non loin de la région occupée par les boschnegers les plus redoutables, ceux qui occupaient les bords du Sarameca. Cependant rien n'y annonçait que l'on craignît la moindre attaque; tout y manifestait, au contraire, la plus complète sécurité. Le propriétaire de cet établissement, Mynbeer Jacob Jansens, était non-seulement un homme riche, considéré et abondamment pourvu de toute sorte de moyens de défense, mais encore il était, sous le rapport du caractère, le type et le modèle du planteur, tel qu'on croyait, à cette époque, qu'il devait être pour faire prospérer une exploitation. Il passait dans toute la contrée pour un homme fier, ferme, et d'une dureté de cœur qui touchait presque à la cruauté. Les nègres le redoutaient. Même ses voisins n'aimaient guère à avoir le moindre démêlé avec lui, et ils évitaient avec un soin extrême tout ce qui pouvait donner lieu au plus léger différend avec notre homme. Il avait passé une partie de sa jeunesse à Berbice, où les esclaves étaient traités, à cette époque, avec le plus d'inhumanité; c'est là qu'il avait contracté ces habitudes sévères, ces procédés inexorables qu'il regardait comme les seuls au moyen desquels on pût conduire les nègres. Les planteurs du voisinage venaient rarement lui faire visite. Ils semblaient même éviter tout contact avec lui; car, toujours disposé à se vanter de ses richesses, il traitait ses confrères avec une sorte de dédain; et, dans l'assemblée coloniale, il prenait constamment le ton le plus déplaisant.

Cependant tout le monde s'accordait à reconnaître Jansens pour un homme d'un courage à toute épreuve, et surtout pour le colon le plus habile dans l'art de diriger un établissement. Le sien, il faut le dire, était le mieux administré qu'il y eût entre le Maroni et la Sarameca. A la vérité, on citait çà et là quelques traits de générosité à sa louange; mais ces actes avaient été inspirés plutôt par une sorte de caprice passager, que par un sentiment plus noble, c'est-à-dire par l'élan d'un cœur réellement accessible à la

bienveillance ou à la bonté. C'est à ces diverses circonstances qu'il fallait attribuer l'isolement extrême dans lequel on vivait à la plantation de s'Gravenhaag, contrairement aux habitudes qui prévalaient dans les autres exploitations, dont les habitants étaient constamment en relation d'amitié et cherchaient, par un fréquent échange de visites, à rompre la monotonie de la vie coloniale. La rudesse et l'orgueil du planteur tenant tous ses voisins éloignés de lui, il était, pour ainsi dire, réduit à l'unique société de sa fille Clara et d'un jeune mulâtre que, depuis une année à peu près, il avait acheté à Berbice.

Par une belle matinée d'automne, Jansens avait quitté sa plantation pour se rendre à Pa-

ramarilo, où sa présence était réclamée par une affaire de haut intérêt, qui devait se débattre dans une assemblée générale des colons, et déjà le soleil penchait vers son déclin sans que le maître fût rentré.

Sous la véranda de la maison se trouvait dressée une table où étaient disposés un service à thé, une boîte à tabac, une demi-douzaine de pipes de terre cuite, une bouteille de rhum, une carafe d'eau et trois ou quatre verres, tandis qu'à côté une grosse bouilloire de cuivre rouge chantait gaiement sur un réchaud de bois d'acajou doublé de cuivre jaune. Deux jeunes



Jansens.

négresses étaient occupées à ranger avec une symétrie minutieuse, les tasses, la théière, le sucrier, le pot au lait, la bouteille, la carafe et les verres, afin que tout fût en ordre pour le moment où le *masra*, c'est-à-dire le maître, serait de retour. Comme elles se livraient à ce soin, une jeune fille d'environ dix-huit ans sortit de la maison pour s'assurer que rien ne manquait à la collation accoutumée.

A la voir, personne n'eût dit qu'elle fût née sous le ciel ardent des tropiques; car le teint de son visage était un véritable mélange de roses et de lis. On n'aurait pu imaginer une personne plus gracieuse et plus charmante, avec ses grands yeux bleus où se peignaient la douceur et l'aménité, avec ses longs cheveux blonds qui se déroulaient en boucles capricieuses sur ses épaules, et surtout avec cette expression calme et sereine que la pureté du cœur donne au visage. Vêtue d'un simple peignoir de mousseline blanche, qui lui remontait modestement jusqu'au cou, et qui serrait à peine sa taille fine et déliée, elle semblait enveloppée d'un nuage qui lui donnait l'apparence d'un esprit. C'était un esprit en effet, le bon esprit de la plantation. Autant le rude Jansens était redouté de ses esclaves et détesté de ses voisins, autant sa fille Clara (car c'était elle qui venait de nous apparaître sous la véranda) était révérencée de tous les serviteurs de son père et aimée de tout le voisinage. Aussi bien, y avait-il quelque misère à soulager, c'était à elle qu'on s'adressait avec la certitude d'être secouru. Y avait-il quelque malade ou quelque blessé, c'était à elle qu'on venait demander de l'aide. Elle avait appris à connaître la vertu secrète des plantes, et, mieux encore, elle possédait ce pouvoir mystérieux d'inspirer la confiance et l'espoir. Elle avait des consolations pour les affligés, des conseils pour ceux qui en avaient besoin, des paroles affectueuses pour tout le monde. De sorte qu'on l'appelait plus communément l'ange de s'Gravenhaag, qu'on ne la désignait par son propre nom.

Madame JENNY D'AVELINE.

(La suite prochainement.)

MADemoiselle CRÈTE.

(Suite et fin.)

M. Crète n'avait d'autre fortune que quelques faibles sommes placées, à peine suffisantes à l'existence de la famille, si la position qu'il occupait chez le prince de *** ne lui eût permis de la soutenir honorablement.

Tout à coup il renonça à cette position, sans fournir ni motif ni prétexte. Sa démission, mise de nouveau à sa disposition, entre ses mains, par la bonté du prince, fut de nouveau envoyée par lui.

On ne put pénétrer les raisons qui avaient dicté sa conduite. Eulalie ne se permit pas d'interroger son père sur cette résolution si fort inattendue. Elle avait seulement remarqué que les accès de tristesse et de solitude de son père étaient plus fréquents qu'ils ne l'avaient jamais été; elle surprit plusieurs fois son regard attaché sur elle avec une indéfinissable expression de douleur et de désespoir. Elle eut peur, comme à la veille de quelque désastre...

La famille se retira dans une petite ville aux envi-

rons de Paris. On eût dit que M. Crète voulait se dérober tout à fait au monde. Le fils fut laissé au collège, où il ne faisait pas grand chose. Eulalie resserra dans sa main les rênes: les dépenses furent restreintes, plus d'étrangers dans la famille, plus de petites fêtes, on se replia sur soi-même; l'économie la plus stricte présida aux dépenses. Eulalie avait passé déjà l'âge où un sentiment nouveau vient raviver au cœur la source d'affection un peu épuisée par la famille: il semblait qu'au contraire, chez elle, les premières tendresses devinssent plus vives, plus infinies, plus prévoyantes: elle se décupla pour faire face au présent et à l'avenir, qui se présentait sombre.

Plus sombre que jamais! — car le pressentiment d'Eulalie ne l'avait point trompée, et le malheur était entré dans la maison: — six mois après le départ de Paris, M. Crète devint fou.

Bientôt Eulalie reconnut l'inutilité des soins qu'elle prodiguait à son père. Le vieillard était atteint d'un mal incurable. Il fallut se séparer de lui.

La pension d'un aliéné dans une maison de santé est coûteuse. Il s'agissait encore de ne pas rester en arrière pour les trimestres du jeune frère. Eulalie prit le parti de retourner à Paris. Elle chercherait des élèves.

La veille du jour fixé pour le nouveau déménagement, la sœur était partie d'avance pour aller préparer à Paris le modeste logement.

Eulalie fit monter son père dans une voiture fermée, où elle se plaça en face de lui. Le temps était affreux, la pluie fouettait les vitres. La voiture s'embourba deux fois dans des chemins impraticables, aux jurements du cocher. Le vieux Crète, l'œil fixe, seul avec sa pensée étroite, ricanait par moment. Eulalie le regardait épouvantée. A chaque cahot, il poussait des cris lamentables, qui ne cessèrent plus à l'approche de la nuit. Il se laissait aller aux secousses de la voiture. Eulalie le retenait étreint dans ses bras; il se fût brisé le crâne.

La nuit vint: il y avait encore quatre heures de chemin à faire!...

Le père a été placé dans la maison de santé, le frère est toujours au collège. La jeune sœur s'occupe laborieusement de ses études musicales; son état est là, à elle aussi.

Eulalie a deux ou trois élèves.

Mais ses ressources étaient insuffisantes. Eulalie se résigna à chanter dans quelques concerts.

Je ne vous dirai pas ce qu'elle souffrit, élevée dans les modesties de la famille, lorsqu'il lui fallut, devant le public inconnu, faire le sacrifice de ses saintes répugnances. — Elle n'en a pas encore fini avec toutes les douleurs.

Je ne vous parlerai pas de son triomphe, de ce triomphe qu'elle pleura de ses larmes de joie, de douleur et de honte. Paris entier voulut l'entendre.

Elle put se dire que son père mourrait, — j'allais dire « tranquille, » ô mon Dieu! — dans l'asile qu'elle lui avait choisi, et que le frère terminerait ses études pour se créer ensuite une carrière.

Son succès alla croissant.

Au milieu de ce bonheur empoisonné, la sœur tomba malade de la petite vérole. On voulut en vain éloigner Eulalie, dans la crainte de la contagion.

Elle ne quitta plus sa sœur, lui prodiguant les

soins, les caresses, — oui, les caresses, — serrant contre son sein cette tête pestiférée, baisant le venin sur ses lèvres.

Un de ces jours-là, un homme se présenta chez Eulalie Crète. C'était le directeur de l'Académie royale de Musique, M. Berton, surintendant de la musique du roi,

Il offrait à Eulalie, pour le soir même, le rôle que mademoiselle Laguerre venait de laisser. Les conditions étaient inouïes, surtout pour ce temps-là, où un chanteur ne gagnait pas cent mille francs par an.

Elle refusa : — elle ne pourrait pas confier sa sœur à des mains étrangères.

« Mais, dans l'intérêt même de votre sœur, acceptez ! lui dit-on, vous la faites riche. »

Elle refusa toujours.

Sa sœur mourut le lendemain. — Et deux mois après, Eulalie quittait le même lit, défigurée par l'horrible mal qui l'avait frappée à son tour.

Elle recula en se regardant au miroir.

Ce qui la désola surtout, ce fut de penser que le monde la repousserait peut-être maintenant.

Car il faut plaie au monde quand on a besoin de lui, et il y avait encore deux êtres dont Eulalie était le seul soutien.

Mais, enfin, il lui restait toujours sa voix ! c'est-à-dire sa puissance, la vie pour eux !

Elle voulut chanter :

Sa voix était morte comme sa beauté !

Des leçons, dernier recours, furent reprises ; mais les élèves étaient peu nombreux : Eulalie effrayait ..

Pourtant le frère n'avait point quitté le collège...

Au bout de quelque temps, Eulalie remarqua en elle-même un grand changement : elle perdait son activité. Elle avait, pendant ses leçons, des distractions inaccoutumées ; elle éprouvait une sorte de lassitude, de dégoût général. Il lui arrivait d'oublier les heures de ses cours ; elle ressentait dans sa tête des pesanteurs invincibles, des somnolences ; la musique même n'avait plus d'attrait pour elle.

Cet état s'aggravait chaque jour. Elle restait parfois des heures entières immobile. On eût dit qu'elle attendait. Qu'attendait-elle ?

Oui, vous l'avez deviné ! c'est la folie qui commence, c'est la maladie de son père ; c'est la maladie du père de son père ! Venez, messieurs les docteurs, messieurs les professeurs de la faculté, guérissez-nous ceci : — une folie héréditaire !

J'ai vu à la maison de santé du docteur R... une femme idiote, traitée depuis trois ans dans la maison. Depuis trois ans on n'avait pu obtenir d'elle une parole. Elle se promenait toute la journée dans la même allée du jardin. Son fils venait la voir une fois ou deux par semaine. Il ne lui parlait pas ; qu'eût-il pu lui dire ? Il faisait, à côté d'elle, cinq ou six tours d'allée.

Ce fils était le portrait vivant de sa mère. Il avait trente ans, l'œil bombé, d'ordinaire baissé, les narines larges, le teint terreux ; sa tenue était celle d'un petit huissier de province. Comme sa mère, il était atteint au cerveau — et il attendait.

Six mois après, je le revis. Le moment n'était pas encore tout à fait venu cependant, mais peu s'en fallait. Il venait passer ses journées, toutes ! à se promener côte à côte avec sa mère, muets tous deux. Il

partait chaque soir, pour revenir le lendemain recommencer la morne promenade.

Il entra dans sa cellule le mois suivant...

Qui pourra les pénétrer ces impénétrables mystères de la raison humaine ? Voilà toute une génération marquée au front par le doigt fatal. La mère qui enfante a conservé jusque-là sa raison pour se bien dire que son enfant sera fou, fou comme elle sera folle elle-même lorsque, dans quelques jours, l'heure aura sonné pour elle. Elle l'embrasse, ce premier-né qui vient de déchirer ses entrailles, — mieux eût valu qu'il y trouvât son tombeau, — cet enfant qu'elle dévore de ses baisers pour toute la douleur qu'il lui rappelle. Car elle a beau l'embrasser, — il sera fou ! La loi est impitoyable.

Vous l'avez compris tout à l'heure, n'est-ce pas, ce père, qui attendait son heure, lui, qui la voyait accourir ? Vous l'avez compris lorsqu'il regardait ses filles, la chair de sa chair, le sang de son sang !...

Pour en finir avec le père d'Eulalie, il n'avait résigné ses fonctions chez le prince de ... qu'au dernier moment, quand il n'avait plus eu la force de résister, quand il s'était dit qu'il était temps.

Le vieux soldat eût voulu cacher à l'univers sa honte ; — la folie est une honte ! — et il allait le plus loin possible creuser sa fosse.

On n'a jamais su ce qu'était devenue Eulalie Crète pendant plusieurs années, jusqu'au jour où elle fut recueillie sur une route, près de Montpellier, déguenillée, à demi morte de faim et amenée chez madame Challamet. Toutes les recherches aboutirent seulement à faire connaître ce que je viens de raconter.

On sollicita pour Crète ; — et pour qui solliciterait-on ? — On obtint de la reine, je pense, un secours mensuel, petite pension alimentaire désormais assurée : la charité de madame Challamet fit le reste.

Crète n'était pas trop folle, comme disait cette bonne madame Challamet ; c'était plutôt de l'idiotisme. On la laissait quelquefois, tout au plus, traverser la rue pour quelque approvisionnement de ménage.

J'ai parlé déjà, trop peut-être de son incurie profonde pour tout ce qui tient à la propreté. Crète avait encore un autre défaut capital : une gourmandise d'enfant, effrénée, insatiable. Elle dépensait en affreuses sucreries, en pain d'épice avarié, les sous que les pensionnaires lui donnaient de temps en temps.

Les jeunes habitués de la maison Challamet se plaisaient souvent — cet âge est sans pitié ! — à tourmenter la pauvre Crète par des plaisanteries, bien inoffensives d'ailleurs, sur les prétendues amours qu'on lui supposait. Crète alors devenait rouge comme si elle eût eu seize ans, et se sauvait.

Un jour, quelqu'un d'entre nous, celui que Crète redoutait comme son plus grand ennemi, l'amena solennellement devant nous, et lança contre elle une écrasante accusation : — Crète, qui ne connaissait, pensait-on, à me qui vive, avait été surprise à communiquer dans la rue avec un pauvre diable portant la lévite de bure grise, livrée de l'hôpital !...

Crète devint plus rouge encore cette fois que les autres. Elle ne put même pas balbutier quelques paroles pour se défendre.

Le lendemain, car madame Challamet avait cru devoir s'alarmer un peu, on apprit que l'individu en

redingote grise était un malheureux idiot à qui le portier de l'hôpital permettait quelquefois de sortir. Cet idiot était Hippolyte Crète, frère d'Eulalie; et Eulalie Crète remettait à son frère, pour acheter du tabac, sa friandise à lui, la menue monnaie qu'elle avait recueillie près de nous, monnaie qui lui servait autrefois à acheter ces fameux sucres d'orge et cette excellente pâte de réglisse!... Le cœur de l'idiot avait conservé sa raison.

Maintenant, par quelles circonstances étranges ces deux pauvres créatures s'étaient-elles retrouvées, juste à point, dans la même ville, au bout de tant d'années, pour que l'une se dépouillât encore pour l'autre?...

C'est ce qu'à eux deux ils n'eussent pas été en état de vous expliquer.

« Tenez, Crète, voici du sucre et des raisins secs.
 » Dites-moi merci! — Bien. — Il ne faut pas manger
 » tout à la fois. Voici encore deux petites pièces d'ar-
 » gent que vous pourrez donner à votre frère, si cela
 » vous fait plaisir. La première fois que vous voudrez
 » me voir, je vous en donnerai autant. Adieu, ma
 » bonne, portez-vous bien et tâchez... de vous laver
 » un peu les mains.

» Madame Challamet, je suis bien votre servi-
 » teur. »

NADAR.

PHŒBUS.

A MON CHER LÉON GOZLAN.

I.

Depuis la fin de l'hiver, Louis D... et Marie T... s'aimaient avec passion.

Louis D... jouait alors et au mieux sur le théâtre humain le rôle d'un beau et brave garçon de trente ans. Sans doute il n'était pas aussi spirituel que Voltaire, mais il était, à coup sûr, doué d'une nature plus amoureuse. — En philosophie, il appartenait à l'école des insoucians, et n'eût-il pas possédé l'aisance qui le faisait indépendant, je crois qu'il ne se fût soucié encore que des choses qui lui intéressaient le cœur. N'est-ce pas dire que ses facultés les plus développées étaient les facultés aimantes?... Comme à l'âge de quinze ans Louis s'était vu sans un seul parent sur la terre, ce qu'il aimait le plus à ce moment de sa vie, c'était Marie, sa maîtresse, puis son chien Phœbus, puis son ami le docteur Adrien. A des degrés inférieurs ou différents, Louis aimait encore les vieux vins de Bourgogne, ses camarades Pierre et Paul, les premiers vers d'Alfred de Musset, les viandes saignantes, les grandes chasses dans les grandes forêts, la musique de Meyerbeer, les promenades sous les branches, les belles armes anciennes ou nouvelles, les tableaux d'Eugène Delacroix, et le tabac turc.

Marie T... avait un rang dans la phalange, grossissante toujours, des vertus de fantaisie. Elle usait à ravir de son âge de vingt ans. Ce n'était certes pas une très puissante intelligence, c'était une fille *drôle*. Comédienne par nature et pleine de nature, elle pre-

nait aisément le ton, les façons, le langage de tous les milieux masculins que le sort pouvait lui faire traverser. Dans la même minute elle vous faisait admirer des airs d'impératrice, et vous signait son origine de cent manières éloquentes : cette souveraine était fille d'une marchande des quatre-saisons; mais en ce temps-là Marie, elle, ne vendait que des choses de printemps — son cœur comprit, qu'elle pouvait aussi donner pour rien par aventure, et pour un temps, selon son caprice, même pour toujours! ça dépendait moins d'elle que de l'acquéreur. — Elle n'était ni jolie ni belle; elle avait le visage comme l'esprit : drôle; sa bouche un peu grande, ses yeux un peu petits, son front un peu bas, son menton très rond, son nez frémissant toujours, composaient quelque chose de charmant les jours où Marie était contente — ou amoureuse — ce qui ne la contentait pas toujours. Dans le pays où elle brillait on l'appelait *Marie-la-mal-peignée*, et elle ne s'en fâchait pas; à quoi bon? Le surnom lui venait de ce que ses cheveux châtains clair étaient si touffus, si abondants, que nul peigne ne pouvait ni les discipliner, ni seulement les contenir! Un peigne-capitaine avec deux lieutenants sur les côtés n'arrivaient point à prévenir leurs continuelles révoltes — sans compter que dans le cabinet de toilette de Marie se voyait une caisse emplie de démêloirs brisés. — En fait de philosophie, la *Mal-peignée* semblait honorer le souvenir de sa mère, elle avait une philosophie des quatre saisons; et quant à ce qu'elle aimait... elle aimait tout.

Phœbus était un bel épagneul blanc et roux, âgé d'environ cinq ans. Il était orné de tous les mérites que les hommes n'ont pas. A le juger superficiellement, on aurait pu ne voir en lui qu'un beau chien bon chasseur; sous cette apparence, il y avait la plus inébranlable fidélité, le plus déterminé courage, la plus inviolable discrétion; et quel culte de sa beauté pour réjouir toujours les yeux où il cherchait sa joie! On n'avait pas à s'occuper de lui, et sa propreté était exquise; jamais on ne le voyait autrement que lustré, lissé, frisé par ses propres soins; pas une dent ne manquait dans sa gueule rose, toujours fraîche! il s'était pourtant maintes fois battu, mais sa bravoure et sa force avaient gardé intact son puissant ratelier. Comme s'il eût deviné que là gisait le secret de la pureté de son haleine, il pratiquait une sobriété de derviche; et quelle douceur de manières avec les petits enfants! Quand il jouait avec eux, il devenait d'une légèreté d'oiseau, il s'assimilait certaines caresses de femme, et il n'eût pas traité avec des tendresses plus délicates de petits enfants à lui! Phœbus était si véritablement beau que plusieurs fois des peintres de haute valeur, amis de Louis D..., avaient sollicité la joie de faire son portrait; et comme Louis restait là à fumer dans chaque atelier, pendant chaque séance, Phœbus posait plus admirablement que jamais personne. Alfred de Dreux et Jadin l'avaient donc peint l'un debout et l'autre étendu; Mène l'avait éternisé en bronze, et Eugène Giraud l'avait commencé au pastel : mais ni l'un ni l'autre, ni celui-ci ni celui-là n'avait pu rendre son regard limpide, brillant comme le soleil, profond comme l'infini, et bon surtout!.. bon comme n'est bon le regard d'aucun homme, comme l'est par instants le regard de la femme qui aime, comme doit être bon le regard de Dieu! — Le dernier qui avait

tenté l'entreprise, Eugène Giraud, avait fini par jeter son crayon au diable et par venir embrasser la belle grosse tête de Phœbus en lui disant : — Tiens ! faudrait être aussi bon que toi pour camper un œil comme ton œil ! quand je te vaudrai, nous nous y remettons. Lui aussi, Phœbus, avait sa philosophie. Il la puisait dans le fond de sa magnifique nature de chien, et c'était la résignation. Pourvu que les yeux de Louis lui dissent qu'il n'avait rien à lui reprocher, Phœbus était résigné à tout. On peut affirmer qu'avant de rencontrer Marie T..., Louis n'aimait rien tant au monde que son chien : eh bien, en comprenant qu'il n'était plus que le second dans le cœur de son Louis, Phœbus n'était même pas devenu jaloux, bien au contraire, il s'était mis à aimer Marie et à jouer avec elle tant qu'elle voulait, et sans la moindre arrière-pensée. Je ne connais guère de famille où homme ou femme occupant la place du chien, pareille chose se passerait pareillement.

II.

Louis et Marie s'étaient connus au dernier des bals de l'Opéra, et huit jours après, c'est-à-dire à la fin de mars, ils se plaisaient encore. Avant la mi-avril ils se séparaient, mais, le vingt-cinq du même mois, on les revoyait ensemble : ils avaient reconnu qu'ils s'aimaient. Le cinq mai, tout est brisé entre eux ; néanmoins le sept, Louis, après trois heures de malédictions sur la *Mal-peignée*, dit tout à coup à Phœbus : — « Va chercher Marie ! » et le chien, qui sait le chemin, de courir et de ramener Marie, les yeux encore en pleurs et pas peignée du tout. Le vingt, c'en est assez ; on se quitte sans éclat ; il y a constante et flagrante incompatibilité d'humeur. Mais le premier juin, Phœbus s'étant remis en voyage a rencontré en route celle qu'il allait quérir, et le lendemain les amoureux parcoururent les bois de Verrières, les bras enlacés et admirant Phœbus qui gambade devant eux ; ils s'adorent, et décidément ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre ; cette séparation est la dernière, ils en seraient morts... Tant que durent juin et juillet, ils vivent ! et c'est dans l'adoration, dans l'extase, dans les joies du projet renouvelé cent fois d'une vie toute entière de solitude à deux, A DEUX ! les ingrats ! — A son tour, le mois d'août fait son entrée, amenant avec lui d'écrasantes chaleurs. Il y a des orages dans l'air, chaque nuage en contient au moins un, et Marie se refuse aux promenades dans les bois ; elle a, dit-elle, trop grand'peur du tonnerre, et bien plus peur encore de la rencontre à travers la campagne de quelque chien enragé. Les journaux sont pleins de ces histoires-là ! et tous les chiens ne vivent pas à la façon rassurante de l'épagneul roux et blanc. La vérité, c'est d'une part, que Marie est plus lasse de promenades sous les branches qu'elle n'est peureuse des coups de tonnerre, mais c'est aussi, d'autre part, qu'il n'est aucun danger au monde qui épouvante aussi vivement la briseuse de peignes que la rencontre d'un chien pris de rage... Toujours est-il que le dix août, jour de tempête s'il en fut ! à la suite d'un double orage, l'un subi à Ville-d'Avray, l'autre éclaté chez Louis, on se déclare que c'en est trop ! Impossible de vivre ensemble plus longtemps ; c'est fini, c'est bien fini, on s'abandonne, et pour jamais ! cet amour n'é-

tait pas fait pour vivre, il a trop vécu ; le voilà mort, bien mort : *Requiescat in pace !*

III.

— Phœbus ! erie tout d'un coup l'ex-amoureux, le quinze au soir ; d'un bond, Phœbus est devant Louis ; le cou tendu, les naseaux ouverts, il dit clairement : — Me voici, qu'est-ce que tu veux ? — Rien, mon ami, répond Louis qui semble se reprocher quelque lâcheté entre cœur et chair, rien !... ou plutôt donne-moi ma chibouke ! Mais cinq minutes après, dans la fumée blanche et bleue du latakîé, le lâche voit danser Marie-mal-peignée ; en dansant, les peignes tombent, les cheveux se déroulent, Louis croit sentir leur parfum aphrodisiaque, et dans leurs ondes son cœur fait un plongeon. Indigné, Louis jette de côté sa chibouke, plante là Phœbus stupéfait, et s'en va chez son ami le docteur Adrien.

Adrien est un médecin opulent qui commence à lâcher ses malades. Il vient d'acheter une jolie campagne à Valvins tout près de Fontainebleau, et en ce moment il ferme ses malles pour partir tout à l'heure par le chemin de fer de Lyon. Il s'arrêtera à Bois-le-Roi, ou à Fontainebleau, afin d'aller coucher à son château de Valvins où il attendra, en jouissant de l'été, l'ouverture de la chasse. — Si tu veux, je t'enlève, dit-il à Louis, va chercher ton chien, et partons ! — Non, fait Louis... Adieu, Adrien.

En s'en retournant d'un pas pressé, Louis se disait : — Je vais peut-être la retrouver chez moi ; elle est si drôle ! si elle m'attend dans ma chambre, bon, bien ! je ne lui ferai de reproches que du bout des lèvres et entre les siennes... mais si elle n'y est pas, elle peut bien m'attendre toute la vie chez elle ! ce n'est pas moi qui reviendrai le premier.

Louis n'était attendu dans sa chambre que par son ami l'épagneul roux et blanc.

Et le lendemain matin, après une nuit pendant laquelle les épines du désir ont remplacé la laine dans les matelas de Louis D...

— Phœbus !

— Qu'est-ce que tu veux ? dit toujours l'épagneul.

— Va chercher Marie !

Le chien est déjà loin.

— Allons, allons, se dit Louis resté seul, et lavant un peu de tabac turc, il est évident que j'ai eu tous les torts, et que j'agis aujourd'hui avec équité ; aussi, quand la pauvre victime va apparaître, je m'incline jusqu'à terre, et je lui baise les genoux... A propos, il faudra que je lui achète quelques douzaines de peignes, et qu'elle me fasse présent de tous ceux qu'elle a cassés et qu'elle cassera encore !

Louis s'est mis à fumer. En fumant :

— Pauvre chère Marie !... Phœbus est bien long ce matin ! Que de journées perdues pour l'amour, pour le bonheur !... Est-ce que Phœbus aurait noué quelque relation en ville ?... Ne pas vouloir revenir le premier, est-ce assez bête !... Misérable chien ? que diable peut-il faire ?... où vais-je bien conduire Marie ce soir ?... Ah ! enfin, je reconnais le coup de sonnette de M. Phœbus !

Louis D... s'élance vers la porte ; M. Phœbus se montre, mais se montre tout seul ; comme dans les

moments de crise, il a la queue rentrée tellement entre les pattes de derrière qu'il semble n'avoir plus de queue; ses longues oreilles pendent languissamment d'un air consterné, son museau tout confus touche presque à terre. Il est navrant à voir.

— Et Marie? dit Louis.

Phœbus relève la tête, regarde son ami, d'un œil désolé, et laisse retomber son museau d'un air de découragement indicible.

Il faut bien l'écrire ici, puisque c'est la vérité, Louis ne fait aucun effort pour retenir un jurément et un coup de pied. — S... animal! s'écria-t-il; et le voilà dehors pour courir chez Marie. En recevant le coup de pied, Phœbus étouffe un gémissement doux, mais il ne reste pas là à boudier, il se met en devoir de suivre au bon trot l'amant anxieux jusque chez la fantasque Mal-peignée.

— Mademoiselle Marie est absente depuis quatre jours, dit le concierge de cette vertu de fantaisie.

— Savez-vous où elle est?

— Non, monsieur.

— Savez-vous où l'on pourra me l'apprendre?

— Monsieur, je l'ignore.

— Oh! mon Dieu! se dit Louis en revenant chez lui, qui m'eût jamais dit que j'aimais tant cette misérable fille!... la voilà perdue pour moi! Il me semble que c'est assez pour en mourir!

IV.

L'automne était arrivé. En dépit de mille efforts, Louis n'avait pu se procurer aucun renseignement sur la briseuse de peignes. Son vif chagrin, tout plein d'emportements et de colères, avait fait place à un désespoir morne et silencieux. Phœbus en maigrissait.

Un jour, au fumoir de Tortoni, Louis, en entendant des jeunes gens se donner rendez-vous sur des terrains giboyeux, se rappelle que la chasse vient d'être ouverte. Peut-être que la chasse me distraira, pense-t-il. Le lendemain, il fait donner par Devisme un coup d'œil à son fusil; il passe au Bazar du voyage, il achète un port d'armes, et, à la nuit tombante, accompagné de Phœbus, il s'en va sonner à la porte de la villa Adrien, à Valvins (Seine-et-Marne). L'accueil est cordial, mais plusieurs jours se passent, fatals aux lièvres et aux perdrix des environs, sans que Louis soit moins triste. Un matin pourtant, en tâtant pour ainsi dire le pouls à son cœur avec la pensée présente de Marie-la-Mal-peignée, l'ami de Phœbus constate que le cœur lui bat un peu moins fort. — Allons, allons, se dit-il avec une certaine joie mélancolique: le remède est bon; encore quelques jours de fatigue, encore un peu de poudre brûlée, et l'on me reverra rire! Et le docteur étant occupé ce matin-là de soins à donner à une châtelaine sa voisine, Louis déjeune et part sans lui. Le fusil sur l'épaule, son chien flairant çà et là à ses pieds, il marche à l'aventure, et pour la première fois depuis déjà longtemps un motif des *Huguenots* vient se moduler entre ses lèvres: « *Oui, tu l'as dit! oui, tu m'aimes!* » mais Louis ne va guère plus loin, soit que ces paroles lui semblent manquer d'à-propos, soit qu'il fasse trop chaud vraiment pour chanter en plein air. C'est qu'il faut dire aussi que dès le matin de ce jour, l'atmosphère s'em-

braisait d'une chaleur torride, telle que le chasseur s'était déjà dit: « Si ce soleil-là ne s'amende pas un peu, sire Phœbus, mon vieux chien, nous rentrerons lire des *Revue*s émanées de Paris. »

Édouard PLOUVIER.

(La fin au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Le fait le plus important du commencement de ce mois, c'est assurément la publication des *Dernières chansons de Béranger*, qui viennent de paraître en un volume à la librairie de Perrotin. Nous n'avons eu que le temps de feuilleter à la hâte ce livre curieux et plein d'admirables inspirations; nous aurions voulu pouvoir nous arrêter à chaque page pour étudier cette pensée qui n'a jamais été plus élevée, cette forme d'une pureté, d'une élégance si exquises.

Une préface substantielle, écrite en prose, concise et nerveuse, précède les dernières œuvres poétiques, et donne l'explication du silence qu'a gardé le poète pendant de si longues années, dans l'espoir d'échapper aux curiosités indiscrettes des journalistes et des biographes; on remarque dans ces belles pages une appréciation très sensée du rôle que la chanson politique peut et doit jouer dans la littérature d'une nation, et particulièrement de la mission du poète dans la société actuelle. Cette belle préface corrobore parfaitement, du reste, les assertions émises par M. Savinien Lapointe, dans son remarquable volume des *Mémoires sur Béranger*.

Les derniers chants de Béranger ne sont pas tous, à proprement parler, des chansons. La plupart sont imprimés sans indication d'*airs*, et peuvent être considérés comme de véritables petits poèmes lyriques, contenant chacun une pensée complète développée en quatre, cinq ou six strophes, sans refrain. Un de ces poèmes, le diamant le plus étincelant de cet admirable écrivain, celui qui a pour titre *La fille du Diable*, ne contient pas moins de dix-huit strophes. Dans tous ces morceaux éclate cette haute charité philosophique, cet amour de la France et de l'humanité, qui a été le principal caractère de la vie de ce grand homme de bien. Nous pourrions citer bien des titres de pièces à recommander à nos lecteurs: *L'Apôtre*; — le *Savant*; — la *Prisonnière*; — la *Maitresse du roi*; — la *Fée aux rimes*, dédiée aux poètes ouvriers; — l'*Adieu*, sublime chant du cygne, testament poétique adressé à la France. Mais l'espace nous manque, non-seulement pour analyser mais même pour énumérer les belles pages de ce livre. Nous aimons mieux citer quelques strophes prises pour ainsi dire au hasard dans le volume:

LE CHASSEUR.

Petits oiseaux, que j'aime entendre
Vos concerts dans ces houx épais!
Votre chanson, joyeuse ou tendre,
Est pour mon cœur l'hymne de paix.
Mais craignez les lacs qu'on peut tendre -
Le bonheur fait tant de jaloux!
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Vient un chasseur; son pas redouble.
Malgré ses chiens, point de gibier.
S'il allait de son fusil double,
Faute de mieux, vous foudroyer.
Ah! maudit soit l'homme qui trouble
L'écho que vous rendez si doux.
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Rien n'arrête des mains cruelles.
Las! j'ai vu des chasseurs, un jour,
Abattre au vol deux hirondelles
Dont je saluais le retour.
Vos chansons attendriront-elles
L'enfant qui s'arme de cailloux?
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Charmants oiseaux, connaissez l'homme,
Qu'il soit boucher, soldat, chasseur,
Il fusille, il sabre, il assomme,
Et trouve au sang de la douceur.
Les moins cruels sont ceux qu'on nomme
Bourreaux; soit dit bien entre nous,
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Bon Dieu! c'est le chasseur qui tire!
Il blesse à l'aile une perdrix.
Son chien la prend; pauvre martyre!
Le chasseur, que gênent ses cris,
Lui brise la tête; elle expire.
Ce soir il médiera les loups.
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Il s'éloigne. Son œil avide
Voit un chevreuil au bord du bois.
A l'abri de l'arme perfide,
Laissez éclater votre voix.
Mais si demain, le carnier vide,
Il passe encor près de ces houx,
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Il faudrait pouvoir s'arrêter à l'émotion littéraire produite par ce livre, et laisser de côté les nouvelles d'un ordre inférieur. Cependant les théâtres nous réclament, et l'activité qu'ils déploient en ce moment mérite au moins une mention.

L'Opéra Italien, par exemple, a mis à son répertoire la *Lucrezia Borgia*, de Donizetti, sans beaucoup de succès, il est vrai, mais avec infiniment de bonne volonté. Les honneurs de cette soirée ont été pour madame Nantier Didiée, qui a très bien chanté le fameux *Brindisi*, et pour madame Stefennone, qui a eu quelques éclairs dans le principal rôle. Belart, assez froid dans le rôle de Gennaro, ne s'est distingué que dans l'air du troisième acte. Un débutant, M. Genibrel, a prouvé que la voix ne lui manquait pas, mais il chante sans style. Madame Nantier Didiée a aussi abordé avec succès, cette semaine, le rôle de Rosina dans *Il Barbieri*.

A l'Opéra-Comique, un débutant, M. Crosti, baryton-ténor, a chanté le rôle de Joconde avec charme et élégance. Sa voix jolie et étendue se développe facilement et produit de l'effet quand elle n'est pas paralysée par l'émotion; ainsi il a dit d'une façon délicieuse la romance du troisième acte. Il ne lui reste plus à acquérir que des qualités de comédien et l'expérience de la scène, pour qu'il devienne un des plus agréables pensionnaires du théâtre Favart.

La reprise de *la Calomnie*, de M. Scribe, au Théâtre-Français est considérée par l'auteur et par l'administration comme un événement important. Le public, par la faveur avec laquelle il a accueilli cette reprise, paraît jusqu'à présent partager cette opinion. Pourtant la pièce n'avait obtenu dans l'origine qu'un demi-succès; mais M. Scribe avait, à tort ou à raison, attribué la froideur du public à une circonstance accidentelle, étrangère au mérite de l'ouvrage. La première représentation avait lieu le jeudi 20 février 1840; or, ce jour-là même, la candidature de Victor Hugo avait été repoussée à l'Académie française, qui avait préféré au grand poète un simple savant M. Flourens. Selon M. Scribe, cet arrêt du grand corps littéraire, arrêt dont l'auteur de *la Calomnie* était regardé comme complice, avait produit sur le public un effet de mécontentement dont la pièce avait porté la peine.

Quoi qu'il en soit, il est bien certain que *la Calomnie*, malgré les allusions politiques et les actualités qu'elle contenait, fut jugée comme un ouvrage froid, dépourvu d'intérêt, dans lequel on ne trouvait pas même ces saillies, ces mots spirituels plus ou moins neufs qu'on était habitué à applaudir dans les autres œuvres du même auteur. L'exécution seule la sauva d'un prompt oubli. Elle était confiée à Firmin, Menjaud, Samson, Provost, Geffroy, Armand Dailly; mesdames Desmousseaux, Plessy et Anaïs.

Un rôle de deux lignes était rempli par M. Berton, qui débutait alors.

Aujourd'hui, M. Bressant prend la place de Firmin. Leroux, Regnier, Mirecour, Monrose, Saint-Germain, mesdames Jouassain, Delphine Fix et Bonval sont substitués à Menjaud, Samson, Geffroy, Provost, Dailly, à mesdames Desmousseaux, Plessy et Anaïs. Nous ne comparerons pas les nouveaux venus à leurs devanciers; tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'ensemble, sans être irréprochable, paraît satisfaire les spectateurs et que Bressant notamment s'est fait applaudir à plusieurs reprises dans le rôle du ministre Raymond.

Une autre nouveauté, c'est la reprise à l'Odéon de *Tartuffe*, avec une distribution assez curieuse. Fechter abordait pour la première fois le rôle de Tartuffe et madame Thierret débutait dans le rôle de Dorine. Le théâtre était à peine assez vaste pour contenir le public d'artistes attiré par cette tentative. La critique aurait beaucoup à dire sur la façon originale dont le jeune artiste a composé le rôle de l'imposteur; mais on ne peut s'empêcher de confesser qu'il a fait preuve de talent et d'étude consciencieuse. Madame Thierret et mademoiselle Périga méritent aussi une mention.

Au Vaudeville, le *Panier de pêches*, spirituelle comédie de MM. Henry de Kock et Philibert Audebrand, a été fort applaudi par le public du dimanche et promet de tenir une place honorable au répertoire, à côté de *Clairette et Clairon*, comédie en deux actes de MM. Gabriel et Didier, qui a servi de pièce de début à mademoiselle Pauline Grauger et obtenu un succès complet.

Aux Variétés, le *Gardien des scellés*, de MM. Pol Mercier et de Jallais a fourni un bon rôle comique à Colbrun et est vu tous les soirs avec plaisir, en compagnie des *Chants de Béranger*, dont le succès a pris des proportions magnifiques.

Enfin, le Palais-Royal escorte les deux joyeuses pièces du répertoire d'Arnal, le *Supplice de Tantale* et *l'Affaire de la rue de l'Ourcine*, avec une nouveauté très bouffonne, la *Vente d'un riche mobilier*, dans laquelle Grassot remplit le principal rôle. C'est tout dire! Julien LEMER.

CENDRILLON.

Trésor des Familles.

Nous recommandons vivement à nos abonnés la propagation de notre petit journal « CENDRILLON, Trésor des Familles. » Ce petit recueil inaugure la huitième année de son existence par une série d'améliorations qui en font un véritable bijou sous le point de vue de la belle composition de son texte, de l'exécution soignée de ses petites gravures de modes, de tapisseries, de crochet, tricot, etc.

CENDRILLON ne donne, il est vrai, aucun roman, mais son texte est complet en modes, en travaux et en recettes de tous genres. C'est un joli cadeau à offrir à une dame ou à une demoiselle. L'abonnement d'un an, pour Paris, ne coûte que 4 fr. 50 c., et pour la France que 6 fr. Envoyer un bon de poste ou un mandat à l'ordre de M. GOUBAUD, directeur, rue Richelieu, 92.

AVIS.

Nos abonnés du département de la Seine-Inférieure, sont prévenus que M. Coty, père, est notre correspondant pour tout le département, et qu'il a nos pouvoirs pour nous représenter auprès des abonnés. Encaisser le montant des abonnements, donner quittance, recevoir les observations, nous les transmettre; en un mot, faire tout ce que comporte la qualité d'agent général.

Les abonnés sont donc priés de s'adresser directement à lui, au Havre (M. Coty père, pensionnat Coty aîné), s'ils ne peuvent attendre l'époque de son passage dans les villes du département.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Tous nos retardataires reviennent petit à petit, et Paris retrouve chaque jour quelques-unes de ses brebis égarées. Les plaisirs de l'hiver vont bientôt reprendre leur cours habituel et, le mois prochain, les bals, les concerts et les soirées brillantes, occuperont la classe privilégiée que l'on nomme celle des heureux du monde, c'est-à-dire des gens qui ont le loisir de se procurer toutes les jouissances de la vie.

La mode est sous les armes, en grande tenue de parade, étalant autour d'elle ses plus séduisantes créations; nous allons vous en désigner quelques-unes.

Pour revoir les confections et les étoffes, j'ai fait une nouvelle visite à M. Gagelin-Opigez, car c'est toujours dans les premières maisons de Paris que j'ai l'habitude de me renseigner sur les modes en général. Or, je ne puis mieux choisir que celle de M. Gagelin, qui possède constamment ce qui se fait de plus élégant et du meilleur goût en haute nouveauté. Toute l'aristocratie de la France et de l'étranger vient chercher, dans cette importante maison, les merveilles de la mode, car on sait depuis longtemps que ses étoffes, ses confections et les robes que l'on exécute dans ses beaux salons de couture, sont vraiment ce que l'on peut créer de plus splendide.

En fait de confections, le burnous est la fureur du jour. Ce vêtement est ample, chaud, confortable, tout le monde veut le porter. Il y en a de fort beaux en velours et en étoffes de fantaisie; les unes rayées, d'autres tigrées. Il y en a aussi de fort laids en étoffes communes. Dans ce dernier cas, le burnous perd son cachet d'élégance et ne ressemble plus qu'à un manteau vulgaire, que l'on mettrait pour cacher une toilette fanée. Donc, quand on adopte le burnous, il faut le choisir en riche tissu. Ceux de la maison Gagelin, pour toilette et demi-toilette, sont toujours en belles étoffes.

On voit quelques manteaux carrés en velours avec capuchon.

Des manteaux-châles, en laine de fantaisie, sans volant, mais aussi à capuchon, car cet accessoire s'adopte aujourd'hui sur presque toutes les confections. Puis, d'autres manteaux-châles en drap et volant à pèlerine avec manches, et très ornés de grelots. Enfin des espèces de limousines à capuchon en laine rayée, que l'on borde de peluche ou de flanelle de couleur tranchante, le plus ordinairement ponceau.

Je vous ai parlé longuement déjà des modèles riches de la maison Gagelin, je n'y reviendrai donc que légèrement pour vous rappeler que ce sont des manteaux entiers ou sous forme de pointe de châle richement illustrés de guipure; passementerie en jais ou avec mélange d'acier. Ces modèles sont ce que l'on peut voir de plus somptueux.

Quant aux étoffes, je vous signalerai de merveilleux tissus en soie de toutes nuances, dont le fond est semé à la fois de fleurettes brochées noires sur fond bleu, gros vert ou autres; puis, en outre, de médaillons dans lesquels s'encadrent de ravissants bouquets colorés; cela est d'une beauté indescriptible.

Viennent ensuite une foule d'étoffes à rayures, damiers, carreaux, fleurettes mignonnes; des robes à volants ornés d'effilés et de velours; de belles dispositions à quilles, des

velours écossais, des popelines du même genre, des dispositions nouvelles à carreaux noirs et blancs, que sais-je? Tout ce que l'on fait de plus splendide.

Je ne dois point oublier de citer les châles nouveaux de la maison Gagelin. Leur variété est très grande. Il y en a en peluche, en chenille, cachemire rayé, cachemire des Indes et français. Puis d'autres fantaisies trop longues à énumérer mais des plus charmantes.

Les chapeaux de cet hiver sont d'une exquise coquetterie, et madame Alexandrine nous offre, en ce moment, des modèles ravissants que ma plume va être bien inhabile à esquisser; car s'il m'est facile de nommer une plume par ici, un ruban par là, il m'est impossible de vous décrire la grâce d'un chapeau ou d'une coiffure; cela est insaisissable, comme un parfum, comme la pensée! Je suis donc obligée de m'en tenir à la description toute matérielle. Quant à la partie poétique qui constitue la grâce, vous en jugerez en allant admirer vous-même les modes de madame Alexandrine.

Je signalerai particulièrement le chapeau duchesse d'Albe, qui est une adorable coiffure.

Le bord de la passe est en velours noir, la calotte et le fond forment une espèce de crevê simple et bouffant en dentelle de Chantilly.

D'un côté, deux larges pans carrés en velours noir, bordés de dentelle noire, sont retenus par cinq roses à mille feuilles groupées en couronne. Dans l'intérieur, deux roses semblent se cacher parmi des flots onduleux de dentelle noire.

Les brides sont en velours noir.

Ce genre de bride est très en vogue.

Un autre chapeau est en velours plain et satin mauve avec blonde. Le fond et la calotte sont en satin, le bord de la passe et le bavolet en velours mauve. Dans l'intérieur, tulipe de velours mauve avec graines blanches.

Brides en velours mauve.

Voici maintenant un modèle en velours épinglé blanc. La calotte est en velours russe bleu de Chine, on dirait un petit bérêt coquettement posé sur le fond du chapeau.

Des barrettes de velours épinglé séparent le bérêt et se terminent par de jolis glands bleus.

Au bord de la passe et sur le chapeau, blonde blanche parsemée de petits glands de passementerie en soie frisée.

Brides en velours bleu.

Ce chapeau est d'une admirable distinction.

Je termine là mes citations de modèles pour les chapeaux, car ils sont multiples chez madame Alexandrine, et toutes les colonnes de notre journal ne suffiraient pas à les enregistrer.

J'ai remarqué aussi de ravissantes coiffures de soirée et de théâtre, que je vous engage vivement à voir.

Les unes se composent de tulle et velours, avec illustration de blonde et de perles.

D'autres sont coquettement ornées de plumes blanches et de barbes retombant sur le cou.

Il y en a en tulle bouillonné dont le fond forme un vrai petit nid de fleurs.

On fait aussi des calottes résilles toutes quadrillées de chenille, de velours noir ou de couleur, le plus particulièrement ponceau. De chaque côté on pose des touffes de fleurs; puis de larges brides flottantes sont rejetées en arrière sur les épaules.

Nous admirons toujours les belles dentelles du magasin

du *Persan*. Quelle somptuosité dans le travail et les dessins! La foule des promeneurs reste en extase devant les brillants étalages de cette maison. Ici, ce sont de magnifiques mantelets, là des volants splendides; des jupes entières en dentelle pour les jeunes fiancées, des voilettes charmantes, de jolies dentelles simples pour lingerie, des coiffures, des cols élégants; enfin tout ce que l'industrie dentellière crée de plus merveilleux.

Le magasin du *Persan*, dont la réputation est déjà très anciennement faite par la beauté des cachemires qu'il renferme, vient encore d'acquiescer un nouveau relief, en composant d'immenses assortiments de dentelles qu'il tire directement de ses fabriques, et nous offre, par conséquent, à des prix fort avantageux.

Parlons un peu de la façon des robes.

Les jupes restent amples, longues, ballonnées.

Tous les corsages sont montants pour la ville, décolletés aux toilettes du soir.

Les *quilles* ou *montants* l'emportent en ce moment sur les volants; cependant ceux-ci ne seront point abandonnés; ils resteront au contraire en faveur auprès des femmes riches, pour la raison toute simple qu'une robe fort belle à volants coûte plus cher qu'une robe unie, et que l'on aime assez, surtout quand on le peut, à porter ce que tout le monde n'a pas le moyen d'avoir.

Les manches se font de toutes les façons.

Les unes sont larges du bas, coupées en entonnoir, ouvertes jusqu'à la saignée. Lacées ou non.

D'autres se font encore à deux ou trois volants plats en biais.

Il y en a avec bouffants et volants.

J'ai vu des manches fermées plissées du haut et du bas avec poignet très haut, d'autres à petit poignet.

Souvent les plis sont retenus par des boutons ou des grelots.

Il y a des manches à cinq bouffants avec poignet du bas.

Les manches plissées sont excessivement larges.

Quelquefois le haut est plat, on y pose un jockey et c'est au bas de l'endroit plat que l'on plisse ou que l'on fronce la manche large.

Il y a des basques longues et d'autres petites.

La mode se montre, on le voit, d'un empressement plein de galanterie à tolérer tous les caprices.

Les ornements sont employés avec profusion. Pour ceci elle ne nous fait pas de grâce.

Quand une robe n'a point de *montants* naturels, c'est-à-dire tissés dans l'étoffe, il faut en mettre de fantaisie, soit en velours écossais, soit en popeline du même genre ou bien en velours noir.

Sur les corsages, on pose de magnifiques berthes en passementerie avec effilés ou en chenille, mélangée de jais ou de perles d'acier.

Le jais est cent fois préférable pour l'effet d'abord, puis parce que l'acier se rouille à l'humidité.

Voici maintenant un ornement tout nouveau :

Il se nomme une *fourragère*. C'est le terme dont on se sert pour le désigner lorsqu'il est question d'équipement militaire. Eh, quoi! allez-vous dire, va-t-on nous imposer l'uniforme? Pourquoi non? on nous a bien imposé le gilet et de plus on y revient presque; je vous dirai cela tout à l'heure.

Revenons à la *fourragère* et ne la rejetez pas, car cet ornement est original et coquet. C'est chez MM. *Ransons* et *Yves*, au magasin si renommé de la *Ville de Lyon*, que j'ai vu cela, ainsi que les berthes, velours écossais et autres enjolivements que j'ai cités plus haut. Ce magasin est celui où l'on trouve toutes les nouveautés qui se font en passementerie.

Or donc, la *fourragère* est un accessoire d'uniforme. On voit cela sur les vestes de hussards.

Figuez-vous une grosse tresse, plus large qu'un doigt

traversant librement le devant d'un corsage d'une épaule à l'autre, c'est-à-dire sans être cousue. A l'un des bouts, à droite, retombant sur la manche, il y a un gland plat à trois branches; à gauche, un seul de forme différente.

A part tout cela, j'ai vu au magasin de la *Ville de Lyon* un effilé nouveau en plume et jais, que l'on a baptisé du nom de *sauvage*, parce qu'il ressemble assez, en effet, aux garnitures de plumes que les sauvages portent en ceinture.

Comme fantaisie, il y a aussi de riches effilés en couleur, assortis aux nuances des robes.

J'ai parlé plus haut des gilets. Voici à propos de quoi j'y pensais: c'est que l'on fait des robes à *casagues*, qui sont comme un corsage ouvert, sous lequel on aurait mis un gilet. Ce qui figure ce gilet est en pointe du bas et montant au cou.

Cette *casaque*, moins longue que celles que l'on porte maintenant dans les rues au lieu de châle, est garnie de chaque côté des devants et tout autour du bas soit par un petit volant, s'il y en a à la jupe de la robe, soit par une bande en biais, un effilé, ou du velours.

Les manches sont de forme pagode ordinaire et bordées comme le reste.

Il va bientôt être question des toilettes de bal. La maison *Perrot-Petit* fait en ce moment paraître ses coiffures nouvelles.

Comment encore décrire tout cela?

La plupart des guirlandes sont rondes avec branches tombantes; car la maison *Perrot-Petit*, dont toutes les coiffures de fleurs ont un cachet particulier de suprême bon goût, ne rejette jamais ce qui sied, et rien n'est joli comme ces branches qui semblent s'échapper naturellement d'une guirlande, pour se jouer au hasard sur de blanches épaules. Cela accompagne gracieusement le cou, et c'est le cas de dire « qu'un beau désordre est un effet de l'art; » le tact le plus parfait ayant présidé à cet arrangement naturel en apparence.

J'ai remarqué parmi les charmantes coiffures de la maison *Perrot-Petit* plusieurs modèles d'une exquise distinction en fruits d'Amérique, sorbier et mélange de fruits et de fleurs.

Pour *montants* de robes et corsages, on fait des garnitures pareilles.

Dès qu'il sera question de bals, j'irai prendre dans la maison *Perrot-Petit* des notes très détaillées, pour vous les transmettre. D'ici là, je vous engage à voir ses ravissantes coiffures.

Il faut que je vous renseigne aussi sur ce qui se fait en objets de lingerie. Pour cela, comme pour tout, chaque maison a son genre. Je prends aujourd'hui mes modèles dans la maison *Colas*. C'est encore une de celles qui tiennent le premier rang dans Paris, pour l'élégance et la grâce de ses coiffures d'intérieur et tout ce qui a rapport à sa spécialité.

J'y ai vu de fort jolis canezous, pour mettre sur les robes décolletées du soir. On les orne de dentelle et de bouillonnés, dans lesquels on passe du ruban de couleur.

Les bretelles ne sont point abandonnées; ainsi, souvent les bouillonnés traversent le corsage devant et derrière.

Parfois, madame *Colas* pose à part une espèce de petit châle se terminant en pointe devant et rond derrière. Ce châle est entouré d'un bouillonné, qui surmonte une dentelle.

Le même ornement existe aux basques et au bas des manches.

De jolis nœuds de ruban semblent sortir des bouillonnés devant le canezou et sur les manches.

Les petits fichus de fantaisie à pans seront encore très en vogue.

Les sous-manches habillées se font à deux bouffants et un volant.

Les manches fermées ont un petit poignet renversé.

Pour bonnets du matin, rien de délicieux comme ces

petites fançons fermées derrière, en mousseline à pois, doublée de taffetas rose ou bleu de ciel; puis les bonnets en mousseline de couleur, ornés de ruches pompadour en ruban. Cela est mutin, coquet, charmant. Madame Colas met à ses créations un cachet de grâce intraduisible.

Quant à ses *matinées*, peignoirs, camisoles, la broderie y joue toujours le premier rôle.

Je vous ai désigné souvent le magasin de chapellerie de M. Desprey, comme étant très justement en renom. En vous rappelant ses jolies coiffures d'amazone, je dois vous signaler particulièrement un nouveau modèle dans les coiffures d'enfants, dont on remarque constamment chez lui un si délicieux assortiment. Ce modèle est un petit chapeau nommé *Coligny*. L'ornement se compose d'une espèce d'aigrettes de plumes. Le bord est doublé en couleur tranchante; parfois, selon l'âge de l'enfant, M. Desprey ajoute dessous des touffes de ruban.

Cette forme sied à ravir.

L'hiver est une saison pendant laquelle on emploie beaucoup de parfumerie, parce que l'on va généralement plus dans le monde. Je ne dois donc point oublier de mentionner aujourd'hui de nouveau le beau magasin de M. Legrand, fournisseur breveté de S. M. l'Empereur et de plusieurs cours étrangères. Voilà des titres qui prouvent que la parfumerie de M. Legrand n'a rien de vulgaire. En effet, c'est le suc le plus exquis des plantes qui y est employé.

La parfumerie commune est un véritable poison, et pour les achats de ce genre, on ne doit jamais s'adresser que dans les maisons de premier ordre. Je ne puis donc mieux faire, dans votre intérêt, mes belles lectrices, que de vous recommander le magasin de M. Legrand.

Parmi ses excellents produits, n'oubliez pas la *muélosine au quinquina*, qui arrête la chute des cheveux; l'*eau des Alpes*, qui remplace l'eau de Cologne; le *savon au suc de laitue*, si doux, si rafraîchissant pour la peau, et la *pâte d'amandes au miel*, pour les mains.

Vous trouverez aussi chez M. Legrand de nouveaux parfums pour mouchoir, qui ont positivement l'odeur des fleurs dont ils sont tirés.

Pour les bals, je vous recommande le bel assortiment d'éventails de la maison Legrand. C'est un meuble indispensable et qui exige aussi une certaine élégance.

Madame Juliette LORMEAU.

Les appartements parisiens, devenant de jour en jour plus petits, nécessitent un choix de meubles tout particuliers, dont le double rôle consiste à figurer, pendant le jour, de charmants canapés ou d'élégants fauteuils, et à devenir pendant la nuit des lits confortables et complets. C'est pour répondre à ce besoin, qu'un habile tapissier a créé la spécialité des meubles à double usage à la fois aussi élégants que peu dispendieux.

Les *canapés-lits*, de l'invention de M. Vuacheux, ne coûtent pas plus cher qu'un canapé ordinaire, et permettent dans un appartement de transformer un salon irréprochable en une chambre à coucher avec le meilleur lit qu'on puisse espérer, transformation qui s'effectue en moins d'une minute.

C'est aussi M. Vuacheux qui, par des combinaisons ingénieuses, est parvenu à composer de bons fauteuils articulés pour les malades, les médecins et les dentistes, en un mot, pour toutes les personnes qui ont besoin d'un siège doux, commode et se prêtant, par la simple pression d'un ressort ou à l'aide d'un petit engrenage, à tous les développements et mouvements désirables.

Nous avons surtout remarqué son dernier modèle de fauteuil pour les malades ou pour les personnes âgées, et nous avons vu que sans faire aucun effort on peut, par un simple mouvement de la main, faire prendre, graduelle-

ment, à volonté et sans secousse, à son fauteuil la position horizontale, oblique et perpendiculaire.

M. Vuacheux vient de transporter ses ateliers rue de Grammont, n° 41.

GRAVURE DE MODES N° 514.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours, orné de pensées de velours et de soie, de blonde et de rubans à rayures.

La passe, le bandeau, la calotte et le bavolet sont en velours et tout unis.

Une couronne de grandes pensées prend naissance sous la passe, garnit les joues, se continue en passant sur le bord et descend sur les côtés en tournant sur le bavolet.

Le dessous est en blonde ruchée; les brides en n° 22 sont à rayures de velours noir, pensée et bouton d'or.

Robe à bandes de taffetas damier, coupées de bandes moirées, ornée de velours noir et de petites guipures noires.

Le corsage en taffetas à bandes moirées est décolleté; il est rendu montant par une petite pèlerine ajustée, en moire, formant pointe devant, sur les épaules et derrière. Cette pèlerine, qui boutonne devant, est garnie au bas d'une bande de velours de 3 centimètres, ayant une petite guipure à chaque bord.

Jupe-tunique terminée au bas comme la pèlerine, mais dont la bande est double de hauteur.

Manches à bouffants, séparés par des poignets en velours noir bordés de guipure.

Un bouffant de moire coupe deux bouffants composés avec les bandes en damier.

Deux dentelles très amples terminent la manche; celle de dessus noire, celle de dessous blanche.

La jupe longue, dont 25 centimètres sont découverts, est en moire antique.

— Chapeau en crêpe blanc, orné de ruches en tulle, d'une grande plume blanche et d'une blonde en forme de voilette. Dessous orné de mauves.

La passe avancée en Marie-Stuart; elle est bordée d'une ruche qui se continue sur le bord du bavolet. Une ruche marque aussi la réunion de la passe au bandeau. Une plume blanche retombe sur le côté.

Robe et pardessus en velours, ornés tout simplement de boutons en velours.

Le pardessus est ajusté par une seule pince de chaque côté à la taille; il boutonne devant.

La jupe, bien ajustée à la taille et sur les hanches, descend longue en tuyautant beaucoup derrière et sur les côtés.

La manche à coude est large du bas et garnie d'un parement Louis XV, bas du devant, plus haut derrière, où il forme la pointe. Ce parement est fendu tout le long et garni de chaque côté par trois boutonnières dans lesquelles on passe des boutons doubles pour le retenir.

La robe est unie, boutonnée tout le long.

Col en mousseline, à broderies et dentelles.

Sous-manche bouffante, avec poignet de dentelle.

LE VER LUISANT ET LE CRAPAUD.

Fable.

Le ver luisant, dans une nuit obscure,
Prêtait à des fourmis son utile flambeau;
Mais le crapaud, son voisin, en murmure,
Et couvre de venin l'innocent vermisseau.
« Je n'ai rien fait qui dût m'attirer ta colère,
» Dit l'insecte expirant, j'en atteste le ciel.
» — Eh! quoi, lui répondit l'animal plein de fiel,
» Ne répands-tu pas la lumière? »

FAULEM.

BLUETTES ET BOUTADES.

- .. Ce que le temps apporte d'expérience ne vaut pas ce qu'il emporte d'illusions.
- .. Un succès ne nous donne jamais une bonne opinion de nous-mêmes : il la confirme.
- .. Il y a des gens qui n'ont d'esprit que pour réparer leurs sottises.
- .. Quand nos amis vivent, nous voyons les qualités qui leur manquent ; s'ils meurent, nous nous souvenons de celles qu'ils avaient.
- .. On peut soulager la misère du pauvre ; celle de l'avare, jamais.
- .. Qui se confie au bavard et prête au prodigue retrouve son secret partout et son argent nulle part.
- .. Les cœurs des jolies femmes, comme les bonbons du nouvel an, sont enveloppés d'énigmes.
- .. Si la fortune ne donne pas d'esprit, elle fait du moins que chacun nous en prête.
- .. Le mauvais débiteur peut pardonner à qui ne lui prête pas, mais à qui le ferait payer... jamais.
- .. Ayez un bon cœur et de l'espr't : le premier vous servira pour être dupe, le second à reconnaître que vous l'avez été.
- .. La riche dot paternelle ajoute plus sûrement à l'orgueil d'une femme qu'à la reconnaissance d'une femme.
- .. Il est quelque chose d'infiniment plus difficile que de faire de beaux vers, c'est de les vendre ; aussi la rime des poètes est-elle toujours plus riche qu'eux.

J. PETIT-SENN.

LA FILLE DU COLON.

(Suite. — Voyez page 256).

Aussitôt que la jeune fille eut paru sous la vérande, elle jeta un coup d'œil sur la table pour voir si tout y était rangé dans l'ordre traditionnel. Quand elle se fut assurée que rien ne manquait au service :

— C'est bien, mes enfants, dit-elle aux deux négresses avec un accent doux comme une musique et avec un sourire plein d'affabilité. Maintenant que tout est en ordre, va, Corina, monte sur la colline et regarde sur la route de Paramaribo si tu vois revenir mon père. Aussitôt que tu l'apercevas, tu viendras en prévenir Psyché afin qu'elle puisse immédiatement faire frire les petits beignets dont nous voulons nous régaler ce soir.

A cette invitation, l'une des deux charmantes filles d'ébène se hâta de monter sur la colline et de se mettre en observation, tandis que l'autre, désignée par le nom étrange de Psyché, se dirigeait vers la cuisine pour chauffer les fers destinés à faire cuire les beignets.

Demeurée seule devant la vérande, Clara se tourna du côté de la route par où son père devait venir, et se haussa un moment sur la pointe des pieds pour dominer des yeux le vaste champ des caféiers qui s'étendait dans la direction de la ville, en avant de la maison, placée elle-même sur la déclivité d'une colline. Comme elle regardait ainsi, en tenant une main au-dessus de ses yeux pour les défendre contre les rayons

trop vifs encore du soleil, elle entendit tout à coup derrière elle une voix qui disait :

— Mademoiselle Clara attend sans doute le masra. Il ne peut plus guère tarder d'arriver.

En ce moment elle tressaillit tout à coup et se retourna brusquement pour voir qui lui parlait ainsi.

— Hé ! Goliath, comme tu m'as effrayée ! s'écria-t-elle en reconnaissant le contre-maitre de son père.

C'était un jeune mulâtre qui pouvait avoir deux ou trois années de plus que Clara, mais à qui sa structure presque herculéenne avait fait donner le nom bizarre dont il était décoré. Il était vêtu d'un habit de planteur, qu'il portait avec une aisance merveilleuse, et qui faisait ressortir avec avantage la souplesse et l'énergie musculuse dont il était doué. Les traits de son visage présentaient une régularité peu ordinaire aux hommes de sa race ; et, n'eussent été sa chevelure crépue et son teint cuivré, on n'eût certainement pu le regarder comme issu de sang africain.

Du reste, l'expression de sa physionomie offrait un singulier mélange de fierté et de douceur, d'orgueil et de soumission. Cette fierté et cet orgueil constituaient, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, le fond natif de son caractère ; le reste était chose acquise, grâce à l'habitude du servage où il avait vécu depuis sa plus tendre enfance.

En voyant l'effet que son apparition, ou, pour mieux dire, l'interpellation qu'il venait d'adresser à Clara, avait produite sur la jeune fille, il se confondit en excuses.

— Si j'ai effrayée mademoiselle, balbutia-t-il, je la sais assez bonne pour être certain qu'elle me pardonnera, d'autant plus que je viens lui annoncer le retour du masra.

— En ce cas, merci, Goliath, répliqua la jeune fille avec un gracieux sourire ; merci de la bonne nouvelle que tu viens m'apporter. Car, vraiment, je commençais à perdre patience en voyant que mon père tardait tant à revenir.

— Oh ! je m'en étais bien aperçu, mademoiselle, répondit le mulâtre. Aussi je me suis hâté de monter sur la colline, et j'ai regardé, regardé longtemps la route. Enfin, j'ai aperçu tout là-bas, derrière les caféiers deux chevaux dont l'un est monté par le masra, et l'autre par un étranger que je ne connais pas. Alors je suis accouru bien vite pour vous l'annoncer, sachant que cela vous ferait plaisir.

— Merci encore, répéta Clara toute joyeuse, en songeant aux beignets délicieux qu'elle allait offrir à son père.

— Tenez, écoutez bien, mademoiselle, interrompit tout à coup le jeune homme. N'entendez-vous pas le trot des chevaux ?

Clara prêta l'oreille. Mais elle ne put rien distinguer encore du bruit mesuré du pas des chevaux, que le mulâtre, doué de cette finesse d'ouïe qui est propre aux hommes de couleur, avait déjà perçu depuis quelque temps.

— Goliath, tu as beau dire, reprit-elle en hochant sa jolie tête blonde, je n'entends rien, si ce n'est le vent du soir qui frémit dans le feuillage des arbres.

— Pourtant je suis sûr de ce que je dis, repartit le contre-maitre, et vous verrez tout à l'heure que j'avais raison.

En effet, il s'était à peine écoulé deux ou trois se-

condes que Corina se mit à crier du haut de la col-line :

— Le masra! le masra!

Bientôt le trot cadencé de deux chevaux, masqués encore par les hautes tiges des caféiers, se fit entendre distinctement. Quelques moments après, deux cavaliers tournèrent l'angle de la maison et s'arrêtèrent devant la vérande.

L'un était Jacques Jansens, homme d'environ cinquante ans, aux traits énergiquement accentués et aux formes un peu trapues; l'autre était un étranger, un peu plus jeune, figure longue, maigre et osseuse.

— Hola! Salomon! Ulysse! Hercule! où restent-ils donc tous ces drôles aux visages d'ébène? s'écria le planteur en descendant brusquement des étriers. Ah çà, monsieur Goliath, continua-t-il en s'adressant au contre-maitre, il me semble que nous avions quelque chose de mieux à faire que de passer notre temps à jaser avec cette enfant-là, et nous aurions bien pu prévenir ces coquins de se tenir prêts pour le moment de mon arrivée. Mais que veut-on? Bon chien chasse de race, et sang d'africain, sang de paresseux. Cependant reste; voilà mes coquins qui arrivent. Hercule, tu frotteras de ton mieux les jambes des chevaux avec des feuilles de maïs bien sèches, entends-tu? Toi, Ulysse, tu auras soin de ne leur donner à boire que lorsqu'ils seront suffisamment reposés. J'irai moi-même voir tout à l'heure si mes ordres sont ponctuellement suivis, et gare à celui que je trouverai en défaut; car voici une cravache qui me démange la main.

Pendant ce temps les cavaliers, ayant mis pied à terre, montèrent les marches de la vérande, tandis que Clara s'élança au-devant du planteur avec le mouvement d'une jeune biche dans la forêt, et s'écria avec une joie tout enfantine :

— Bonjour, père! avec quelle impatience j'ai attendu votre retour!

— Chère enfant, que Dieu te bénisse! répondit Jansens en posant ses lèvres sur le front pur et candide de la jeune fille.

Puis, après s'être dégaî de l'étreinte de Clara, il prit un air cérémonieux en paraissant se souvenir qu'il avait une présentation à faire.

— Ma fille, dit-il à son compagnon en la désignant de la main gauche; monsieur Van der Straten, continua-t-il en le désignant de la main droite.

Le hasard voulut qu'en faisant ce mouvement, il laissât tomber les yeux sur le mulâtre.

— Pardonnez-moi, mon cher monsieur Van der Straten, exclama-t-il. J'allais oublier de vous présenter aussi mon contre-maitre, un brave garçon, Goliath Berbice, ainsi nommé parce que c'est à Berbice que je l'ai acheté. Ma foi, il est loin d'être un des plus mauvais de sa race. Aussi vous voudrez bien permettre qu'il prenne une tasse de thé avec nous. Car, voyez-vous, mon cher voisin, c'est mon avis à moi qu'il faut conduire les nègres avec le fouet, et les mulâtres avec le point d'honneur.

Van der Straten jeta au contre-maitre un regard où se peignait à la fois l'indifférence et le mépris. Puis, sur un signe de Jansens, il prit place dans un fauteuil et répondit à son hôte :

— Quant à moi, j'estime que le premier de ces deux modes d'éducation est le plus simple, le plus naturel et le plus efficace.

Pendant que les deux amis se communiquaient ainsi leurs idées concernant la manière de conduire les esclaves, Clara n'avait cessé de regarder à la dérobée le jeune mulâtre avec une visible compassion. Mais celui-ci, refoulant en lui-même le sentiment de l'orgueil blessé, ne laissait apparaître aucune émotion intérieure, et son visage gardait l'apparence de la plus grande sérénité. Tout au plus si par moments une légère contraction de ses lèvres indiquait le sentiment de dédain qu'il éprouvait pour ces deux hommes, ses égaux devant Dieu, mais qui le traitaient indirectement avec si peu de pitié.

Dans ces entrefaites Psyché avait servi les beignets. La bouilloire chantait sur le réchaud et les deux jeunes négresses se tenaient prêtes à pourvoir à tous les besoins du service, tandis que Clara versait dans les tasses la liqueur parfumée du thé.

— Il était temps, reprit tout à coup Jansens en relevant le dé de la conversation, il était temps que le conseil colonial fermât la séance. Y a-t-il rien de plus absurde que d'entendre dire qu'il faut traiter les esclaves avec plus de douceur et leur fournir l'occasion de racheter leur liberté? Ce sont là des théories venues de France. Mais qu'on vienne y voir. Sans l'esclavage point de colonies, voilà mon principe. Encore si nous traitions nos nègres avec inhumanité! N'ont-ils pas tout ce qu'il leur faut, à manger et à boire? Leur rendre la liberté, la leur laisser gagner! Folie que tout cela, pure folie. Car enfin que feraient-ils de leur liberté? Et savent-ils même ce que c'est, ces semblants d'hommes pour qui, boire, manger et dormir, sont les trois suprêmes bonheurs?

Van der Straten hochâ la tête comme pour témoigner qu'il partageait complètement les convictions de son confrère.

— On s'avise de parler des rigueurs que nous exerçons sur nos gens, continua Jansens. Mais que l'on parcoure toute la colonie, où verra-t-on pratiquer encore ce qui se faisait autrefois? Il y a vingt, il y a trente ans, c'était autre chose. Alors on ne pouvait faire trois lieues de chemin sans rencontrer un gibet où pendait un nègre. Mais alors aussi nos hommes, soumis et dociles, respectaient leurs maîtres. Depuis qu'on nous a défendu de les pendre, toute obéissance a disparu. Quel tapage ne fait-on pas lorsque nous administrons deux ou trois cents coups de bâton à quelqu'un de ces drôles et qu'il y succombe? Autrefois cela se voyait presque tous les jours, et les choses n'en allaient que mieux. Sans la crainte point d'obéissance. Voilà mon opinion.

— Mais peut-être, interrompit Clara d'un ton de voix plein de sympathie, peut-être, en traitant ces pauvres gens avec plus de douceur, parviendrait-on à se les attacher par l'affection et par la reconnaissance plutôt que par la crainte.

— Par l'affection? par la reconnaissance? exclama Jansens avec un sourire ironique. Ma chère enfant, si tu me parlais d'un tigre apprivoisé, tu pourrais avoir raison. Mais compter sur l'affection et la reconnaissance d'un homme de couleur, c'est compter sans son hôte.

— Cependant, reprit la jeune fille, je ne puis me figurer que le bon Dieu ait rendu incapable du sentiment de la reconnaissance le cœur d'un homme, quelle que soit sa couleur.

— C'est pourtant comme je te le dis, mon enfant, répondit le planteur; et d'autres que moi en ont fait l'expérience. Traite un homme de couleur comme tu voudras; tu auras beau faire, il restera ton ennemi secret. De cette race on ne peut espérer que de l'ingratitude et de la haine. Tiens, cela me rappelle une histoire dont j'ai été témoin à Berbice. Il y avait là un planteur qui possédait au nombre de ses esclaves trois mulâtres, le mari, la femme et un enfant nouveau-né. Il les traitait avec la plus grande douceur.

Cependant le mulâtre essaya de soulever un jour toute la plantation contre son maître, qui le fit pendre sans miséricorde.

— Et la femme que devint-elle? demanda Clara, qui ne pouvait dissimuler entièrement son émotion.

— La femme? répartit Jansens avec un sang-froid presque effrayant. Elle fut fouettée à outrance, puis vendue.

— Et le pauvre enfant? interrompit à son tour Goliath à demi-voix.

— Il fut jeté à l'eau.

— Et personne ne l'a sauvé? personne ne l'a recueilli? s'écria Clara.

— Je l'ignore, répondit le planteur. Mais en voilà assez de cette histoire. Du reste, je ne sais pas comment c'est précisé - ment celle-là qui m'est venue à l'esprit parmi tant d'autres.

En prononçant ces derniers mots, Jansens passa une de ses mains sur son front comme un homme qui veut écarter une idée ou un souvenir pénible. Personne ne s'aperçut de ce mouvement, ni Goliath que la réponse de son maître avait rendu tout pensif, ni Clara que le sort de cette pauvre femme et de ce pauvre enfant avait touchée jusqu'au fond du cœur, ni Van der Straten qui absorbait avec un phlegme imperturbable la tasse de thé que la jeune fille lui avait offerte.

Sa tasse vidée, il se mit à bourrer tranquillement une pipe; et, l'ayant allumée au réchaud :

— Mon voisin, dit-il au planteur, vous avez tort de tant vous échauffer le sang à propos de la conduite que vous jugez nécessaire de tenir à l'égard de vos esclaves. Quant à moi, si l'envie me prenait d'en faire pendre l'un ou l'autre, je ne me soucierais pas mal des lois. Du reste, il n'est pas difficile de se mettre d'accord avec elles au moyen de quelque légère amende qu'on trouve toujours au fond de son sac. Ce qui

m'inquiète bien plus, voyez-vous, ce sont les blancs eux-mêmes. Ceux-là sont nos pires ennemis; car ils chevauchent sur des rêves et sur des utopies qui marchent bien autrement vite que les idées de liberté, si confuses encore dans la tête de nos gens.

La conversation des deux planteurs continua sur ce ton pendant une grande partie de la soirée. Dans ces entrefaites, le soleil avait disparu, et déjà les étoiles commençaient à s'allumer dans l'espace infini du ciel. Alors, sur un signe de son maître, Goliath se leva, prit congé de la société et se retira vers le quartier des nègres, où il avait son logis, tandis que Jansens conduisit son hôte à l'appartement où il

devait passer la nuit, pour regagner sa plantation dès le lever du jour.

Le quartier des nègres formait un vaste carré, sorte de préau, dont trois côtés étaient garnis de cases. Le quatrième côté était occupé par une petite maison à un seul étage, que couvraient de leur feuillage immense deux énormes lataniers et qui servait d'habitation au jeune mulâtre, afin qu'il se trouvât, même la nuit, au milieu des esclaves pour les surveiller.

Le langage que Goliath venait d'entendre l'avait blessé au fond du cœur. Il semblait au pauvre jeune



Clara

homme que toutes ces paroles de mépris que les deux planteurs avaient échangées à propos des hommes de couleur s'adressaient à lui personnellement. Mais ce qui le préoccupait surtout, c'était l'histoire de cet enfant de Berbice, jeté à l'eau pour un crime dont il était innocent. Il voyait sans cesse devant ses yeux cette petite créature se débattre dans les flots, puis disparaître dans l'abîme. Et il en ressentait une profonde pitié. Jamais peut-être il n'avait éprouvé un sentiment aussi vif de compassion, si bien que, par moments, il s'identifiait avec cet être infortuné, lui dont le passé était aussi un mystère et qui n'avait jamais connu sa mère, disparue de Berbice sans que personne eût pu lui dire ce qu'elle était devenue.

Préoccupé de la sorte et sans pouvoir se rendre compte des pensées tumultueuses qui s'agitaient en lui, Goliath traversa en silence le carré des nègres, et entra dans sa petite maison. Il lui tardait de se trouver seul avec lui-même pour donner un libre cours à ses pensées. Au moment où il avait passé par le préau, la joie et le mouvement les plus étranges y régnaient; peut-être pour la première fois de sa vie, il n'avait point répondu aux joyeuses acclamations des esclaves, qui l'aimaient et voyaient en lui un ami plutôt qu'un chef. Aucuns d'eux n'avait compris le motif qui pouvait l'avoir absorbé à ce point. Aussi, lorsqu'il eût refermé sa porte, tous recommencèrent gaiement leurs jeux un moment interrompus; car ils se livraient à une de ces danses africaines que les noirs des colonies désignent communément sous le nom de *dou*.

Dans un angle du préau étaient assis les musiciens. L'un d'entre eux frappait en mesure du bout des doigts sur un tambour formé d'un tronçon d'arbre creusé et recouvert d'une peau de chèvre tannée, tandis qu'un autre tapotait au moyen de deux baguettes une planchette posée sur un pied. Les danseurs et les danseuses se démenaient et s'agitaient dans le carré en balançant le corps, en tournant et en glissant sur la pointe des pieds.

En avant des musiciens on voyait accroupie une vieille négresse toute ridée, qui pinçait de ses doigts amaigris les quatre cordes tendues sur une demi-calebasse fixée à l'extrémité d'un bâton et transformée en une sorte de guitare sauvage. Elle chantait d'une voix nazillarde et sur un air lent et monotone ces paroles qui semblaient un lointain souvenir de la patrie :

Des rochers de Genghella,
Qui se perdent dans les nues;
Des rivages d'Angola,
Deux colombes sont venues...

En ce moment tout le chœur des chanteurs entonna ce refrain :

Doux oiseaux, d'où venez-vous?
La patrie est loin de nous.

Aussitôt la vieille reprit :

Sur les monts de Genghella,
Il est tant de fleurs vermeilles.
O colombes d'Angola,
Que j'en eus dans mes corbeilles!

Quand les danseurs eurent pour la seconde fois fait

entendre le refrain, la chanteuse reprit d'un ton plus lent encore :

Sur les monts de Genghella,
Une rose se balance.
O colombes d'Angola,
C'est la fleur de l'espérance.

A ces mots elle déposa l'informe guitare dont sa main crochue avait tiré des sons aussi aigres que sa voix elle-même, et le chœur répéta pour la seconde fois ce refrain :

Doux oiseaux, d'où venez-vous?
La patrie est loin de nous.

Une ronde presque furieuse suivit ce chant; et, bientôt vaincus par la lassitude, les danseurs s'arrêtèrent. Les musiciens firent silence et le *dou* était fini. Quelques moments après, tous les esclaves étaient rentrés dans leurs cases, et le silence le plus profond régnait dans le préau.

Mais, pendant que la danse tumultueuse avait rempli de bruit et de cris le carré des nègres, une scène d'une autre nature s'était passée dans la petite maison de Goliath.

Rentré dans son humble habitation, le jeune mulâtre avait fermé sa fenêtre, baissé son store de feuilles de bambou et allumé sa lampe. Les deux coudes appuyés sur la table, et le front appuyé sur ses mains, il songeait sans trop savoir à quoi; car mille pensées incohérentes se heurtaient dans son esprit. Cependant à chaque moment il voyait reparaitre l'image de ce pauvre enfant jeté dans les flots du Berbice.

— Masra Goliath est bien triste, et pourtant le masra n'est pas noir, dit en ce moment derrière lui une voix dans cet idiome créole dont les inflexions enfantines ont parfois tant de charme et de naïveté.

Cette voix était celle d'un nègre si noir que peut-être il n'en vint jamais de semblable des bords du Quorra ou de la Tchadda. C'était un homme d'environ quarante ans et d'une structure herculéenne. A ses lèvres épaisses, à son nez écrasé, à la proéminence de sa mâchoire inférieure et à sa grande bouche entr'ouverte et garnie de deux rangées de dents aiguës comme celles d'un loup-cervier, on eût, dès le premier abord, reconnu en lui un naturel de l'intérieur du Soudan.

Réveillé tout à coup de ses rêves par cette voix inattendue, le mulâtre se retourna avec vivacité. Il vit sa porte entre-baillée et avisa sur le seuil la figure du nègre.

— Ah! c'est toi, Phébus? lui dit-il. Pourquoi donc n'es-tu pas à la danse? Va, je n'ai plus besoin de toi ce soir.

— Pourtant qui sait si le masra n'a plus besoin de moi? Car Goliath est bien triste, repartit le noir d'un ton qui était à la fois celui de la sympathie et celui de la curiosité.

— Et s'il était vrai que j'eusse des motifs de chagrin, il ne serait pas en ton pouvoir de les faire disparaître, répondit le jeune homme avec un sourire amer. Va donc, mon garçon, et amuse-toi.

— Comment Phébus aurait-il le courage de danser quand il a quelque chose de mieux à faire? repartit l'esclave en appuyant avec une certaine énergie sur ces dernières paroles.

— Quelque chose de mieux? demanda Goliath presque étonné. Mais un nègre que peut-il donc faire de mieux que de danser?

— L'homme noir peut aider son maître et lui mettre la joie dans le cœur à la place où est le chagrin, répliqua Phébus en fixant ses grands yeux sur ceux de son chef.

— M'aider? toi, pauvre garçon? continua le mulâtre en hochant la tête. Des secours il n'en est point pour moi; et, quand même il y en aurait, tu ne serais pas l'homme de qui je pourrais en attendre...

— Cependant cet homme c'est moi, et masra Goliath sera aidé quand il voudra.

— Mon garçon, tu déraisonnes; tu ne peux pas savoir.....

— Je sais! interrompit brusquement le nègre en attachant avec une incroyable ténacité ses prunelles ardentes sur le contre-maître étonné.

Celui-ci parut tellement fasciné par ce regard qu'il n'eut pas la force de proférer une syllabe. Aussi Phébus reprit avec une véhémence qui croissait à chaque seconde:

— Goliath aime-t-il rester un objet de mépris parmi les blancs, quand il pourrait devenir le chef du peuple noir? Oh! le cœur de Phébus pleure des larmes de sang en voyant le masra souffrir, quand il pourrait le voir heureux...

— En vérité, je ne te comprends pas... balbutia le jeune mulâtre.

— Écoutez, masra, continua le nègre en baissant la voix. Un nouveau soleil est près de se lever. Il resplendira superbe et tout rouge, comme on le voit monter sur les eaux du Tchad ou sur les cimes des montagnes de la Lune. Quand ce jour viendra, le masra se rangera-t-il du côté des siens?

— Au nom du ciel, que dis-tu là? demanda Goliath en se levant brusquement de son siège.

— Rien, si Goliath est un traître, mais tout, s'il se souvient de ses frères et s'il veut se relever à ses propres yeux.

— Explique-toi, Phébus, car j'ai presque peur de te comprendre.

— Volontiers, repartit le nègre. Mais le masra veut-il s'engager par le sang à garder le silence lorsqu'il ne jugera pas à propos de prendre fait et cause pour le peuple de sa patrie?

— Oui, répliqua Goliath sans soupçonner quel genre de révélation l'esclave allait lui faire.

A cette réponse, Phébus prit un verre à moitié rempli d'eau, qui était posé au bord de la fenêtre; puis il tira de sa ceinture un petit couteau, en gratta légèrement la main droite du mulâtre, et exprima de la blessure qu'il venait de faire deux ou trois gouttes de sang qu'il laissa couler dans le vase. Cela fait, il retroussa la manche de son bras gauche, y fit une vigoureuse entaille et en laissa ruisseler un jet de sang dans l'eau. Ensuite, il prit le verre, avala la moitié du liquide et tendant le reste à Goliath:

— Que le grand fétiche, dit-il d'une voix farouche, prenne la vie de celui qui, après avoir bu ce sang, songera à trahir son frère!

Le mulâtre hésitait. Il éprouvait une terreur dont il ne pouvait se rendre compte, et il semblait que sa main fût près de laisser échapper le verre. Le nègre s'en aperçut.

— Masra, dit-il, vous avez donc peur de connaître la vérité? Vous voulez donc rentrer dans la nuit, quand l'aurore est près de monter devant vous?

La voix du nègre avait pris un accent si solennel et son regard une expression tellement surhumaine, que Goliath porta rapidement le verre à ses lèvres et le vida d'un seul trait.

En même temps un éclair de joie illumina la figure de Phébus.

— Maintenant, s'écria-t-il, le masra est un associé du peuple noir! Reculer désormais lui est aussi peu possible, qu'il est possible au sang qu'il a bu de sortir de ses veines; et, s'il trahissait ses frères, il cesserait de vivre.

Le ton sur lequel ces paroles furent dites était à la fois un avertissement et une menace. Le nègre, si humble jusqu'alors, s'était redressé de toute sa hauteur, son maintien était devenu fier et imposant. On eût dit l'image du tentateur triomphant. Après avoir, pendant quelques secondes, fixé ses prunelles ardentes sur le mulâtre:

— Frère, lui dit-il, une voix a retenti bien loin d'ici, du côté où le soleil se lève, et elle a fait entendre un cri d'espérance à l'oreille des nègres. Si tous ne l'ont pas entendu, quelques-uns pourtant l'ont compris et l'ont répété parmi le peuple noir.

— Phébus, repartit Goliath, si je te comprends bien, tu fais allusion aux nouvelles qui circulent dans les colonies françaises au sujet de l'affranchissement des esclaves.

— L'oreille de mon frère s'est ouverte; il sait ce que je veux dire, répliqua le nègre. Les hommes qui ont entendu ce cri, l'ont propagé en secret sur les bords du Surinam et sur les rives de l'Oyapoc, et voici qu'il résonne parmi les hommes libres de Sarameca. Mais ceux-ci ne veulent pas y croire. Ils disent qu'on leur tend un piège et qu'on veut les exciter à déchirer le traité, pour avoir un motif de fondre ensuite sur eux et de les anéantir. Voilà pourquoi les frères de Surinam et ceux de Sarameca doivent se réunir la nuit prochaine dans la savane des Caïmans, afin de se concerter. Si mon frère y veut aller avec moi et redire aux hommes noirs de Sarameca le cri qui est venu de l'autre côté de la mer, il n'aura pas à s'en repentir; je lui jure qu'il me dira: « Merci. »

Goliath resta un moment comme interdit, et il ne sut que répondre. Sans lui laisser le temps de réfléchir, le nègre reprit:

— Je le vois, ou bien mon frère a peur, ou bien il ne croit pas ce que l'homme noir vient de lui dire. Qu'il m'écoute donc: plus de mille d'entre nous savent que mes paroles sont la pure vérité. Qu'il aille dans le préau; qu'il visite chaque case; qu'il frappe de la main droite deux petits coups sur l'épaule gauche de chaque esclave qu'il y trouvera, et il verra combien d'entre eux répondront à ce signe.

Goliath n'ignorait pas que les nègres avaient entre eux des signes de ralliement par lesquels se faisaient connaître les membres d'un *parrah* ou association secrète, comme il en existe à peu près parmi toutes les tribus noires, introduites d'Afrique dans les colonies occidentales. D'ailleurs, la confiance extrême avec laquelle le nègre lui avait parlé de la conspiration tramée entre les esclaves et l'assurance qu'il avait mise à lui annoncer l'entrevue projetée avec les marrons de Sa-

rameca ne pouvaient lui laisser le moindre doute sur la vérité de ces assertions. Il se disait aussi que Phébus ne pouvait lui avoir fait des offres et des promesses formelles qu'après s'être concerté préalablement avec ses associés. Fort de cette conviction, le mulâtre entrevit d'un seul coup d'œil l'avenir brillant qui s'ouvrait devant lui : la liberté d'abord, et qui sait ? une grande autorité peut-être. Cependant une lutte terrible ne tarda pas à s'établir dans son cœur, entre ses espérances et ses souvenirs. Si, d'un côté, il voyait lui sourire une fortune et une destinée auxquelles il n'aurait pas même osé aspirer dans les moments de ses plus belles illusions ; de l'autre côté, il songeait à tout ce que Jansens et sa fille avaient fait pour lui. En effet, le maître n'avait jamais agi avec dureté à son égard, si ce n'est que par paroles et encore presque toujours par simple badinage, il lui avait fréquemment fait sentir son infériorité. Il est vrai, ces badinages n'en avaient pas moins froissé l'orgueil du jeune homme ; mais elles ne suffisaient pas à ses yeux pour justifier une rupture ouverte et moins encore une révolte armée. Ce qui lui faisait répugner surtout à une pensée semblable, c'était le souvenir des bontés que Clara avait constamment eues pour lui, comme pour tous les habitants de la plantation. Mais la liberté, ce bien que Dieu a fait pour tous les hommes, pouvait-il la repousser ? Telle était la question qu'il agitait dans son esprit et qui se posait, comme d'elle-même, en lettres de feu devant sa pensée.

On comprend aisément l'étrange perplexité où se trouva pendant quelques moments le jeune contre-maître.

Pendant ce temps, le nègre n'avait cessé de tenir les yeux fixement attachés sur Goliath. Une main appuyée sur le dossier de la chaise où le mulâtre était assis, il restait immobile comme une statue, et l'on voyait à l'expression de sa figure que non-seulement il devinait tout ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme, mais aussi qu'il était certain d'avance de l'issue de la lutte intérieure à laquelle son compagnon était en proie. Aussitôt que Goliath remua les lèvres, le noir se dressa comme un colosse et dit :

— Eh bien, le masra qu'a-t-il résolu ? veut-il rester le chien d'un maître ou devenir le chef des hommes de sa race ?

— Non, je ne resterai pas le chien d'un maître, répliqua le mulâtre d'une voix sourde.

— En ce cas, le masra m'accompagnera la nuit prochaine sur la savane des Caïmans, répondit Phébus, afin qu'il rende témoignage de sa résolution aux oreilles des frères.

— Et quand reviendrons-nous ?

— Avant le lever du soleil ; car l'aller et le retour ne demandent que trois heures de chemin.

— Personne ne saura que nous allons à cette entrevue ?

— Personne ; Phébus a fermé la bouche de tous les frères, car tous les esclaves le sont, et personne qui ne fasse partie du *purrah*.

Sans plus ajouter une syllabe, Goliath tendit la main au nègre en signe d'assentiment.

— Ainsi à demain, au moment où le croissant de la lune paraîtra au ciel, dit Phébus avec un sourire significatif.

Après quoi il quitta doucement la petite chambre

du contre-maître, traversa le préau en quatre ou cinq enjambées et regagna sa case dans le plus grand silence.

Demeuré seul, Goliath crut avoir été l'objet d'un rêve. Pendant toute la nuit, dans son sommeil, il lui sembla entendre la voix du nègre qui lui disait : — A demain.

MADAME JENNY D'AVELINE.

(La suite prochainement.)

PHÆBUS.

(Voyez le numéro précédent.)

Mais tout en allant, Louis a fait quelque chemin. Le voici arrivé par le bois de la Madeleine jusqu'à la ligne du chemin de fer de Lyon, à la station de Fontainebleau. Un court viaduc qui porte la route de Provins domine à cet endroit la voie ferrée, à quelques pas du débarcadère, et les débarquants viennent passer sur ce viaduc pour entrer dans l'avenue qui conduit à Fontainebleau. Or, un train venant de Paris allait s'arrêter à la station, le sifflet du conducteur venait de le dire aux échos. Machinalement, ou à peu près, Louis s'arrêta sur le viaduc, et, s'accoudant au parapet, il regarda un instant la banale opération d'un stationnement de chemin de fer. Cette opération n'était point terminée que Louis en avait déjà les yeux fatigués ; il replaçait son fusil sur son épaule et il allait repartir, quand tout à coup, et tout d'un coup, son regard fut saisi par la vue d'une certaine personne qui interrogeait vivement les employés de la gare. Cette personne, rien de plus, rien de moins : c'était Marie, et Louis ne pouvait s'y tromper une seconde. Sur une réponse faite à ses interrogations elle allait monter dans un omnibus. — Marie, voulut crier l'amoureux, mais le nom mourut dans sa bouche, entendu seulement de Phœbus. En fallait-il davantage ? Le chien regarde, hume et flaire à gauche et à droite ; puis chasseur à deux chasses, au nom d'Eros comme au nom de saint Hubert, il bondit du côté de Marie et l'empoigne par la jupe au moment où elle levait son second pied pour prendre place entre une blanchisseuse et un vigneron. Marie se retourne, elle reconnaît Phœbus, elle redescend, et des yeux appelle Louis ; c'est lui qu'elle venait chercher ; ses yeux n'errent pas beaucoup ; Louis a eu le temps d'arriver jusqu'à elle ; volontiers il la serrerait sur son cœur éperdu et l'embrasserait aux yeux du convoi qui repart, mais il parvient à se contenir ; il passe donc le bras de Marie sous le sien, et il l'emmène agitée, souriante, heureuse et ses cheveux s'échappant, vers l'avenue de Fontainebleau. Les belles gambades que fait devant eux Phœbus, qu'ils ne regardent seulement pas ! Les joyeux petits cris qu'il envoie dans l'air ! Dans la langue canine, ces cris-là doivent être des chansons. Et comme sa belle queue toute blanche, semblable à un panache renversé, frémit avec bonheur, en balayant à grands coups la poussière du chemin !

Il y a entre l'avenue et le viaduc une manière d'auberge, moitié café et moitié restaurant. Cela porte, je crois, pour enseigne : *A la Citerne d'Alby*. Jamais Louis n'eût pensé à entrer en un tel lieu, mais

Marie lui avouant qu'elle va mourir de faim en route sous ses yeux, s'il tient à la conduire à Valvins ou à Fontainebleau, c'est là qu'on entre et qu'on déjeune. Marie mange plus d'une livre et demie de pain bis avec beaucoup d'autres choses, et quand c'est fini, elle s'écrie : « Maintenant allons nous promener ! » Si bien que les amoureux réunis entrent dans la forêt par la *Porte aux Vaches* comme dans un paradis retrouvé.

— Ah ! dit Louis en pénétrant sous les ramures touffues tandis que Marie se laissant conduire appuie sur son épaule sa tête enamourée, ah ! que la vie a de beaux jours ! et que c'est bon d'aimer !

Phœbus les suit paisible et ravi ; tout à l'heure dans un transport d'ivresse, Louis a empoigné sa belle grosse tête rousse et l'a baisée entre les deux yeux. Comme Louis et comme Marie, Phœbus aussi sans doute pense en ce moment-là que la vie a de beaux jours et que c'est bon d'aimer !

V.

L'un, perché sur une haute branche dans un hêtre géant ; l'autre, caché dans un épais taillis où s'entremêlent les jeunes chênes, les houx et les genévriers, deux rossignols du bois luttent de voix, de mélodie et d'harmonie, ensemble et tour à tour. Le premier brille surtout par les trilles et les vocalises, mais le second s'empare habilement d'un point d'orgue et fait alterner les gammes chromatiques avec les grupetti ; entre deux notes ténuës, l'un glisse les trois notes d'un accord et tire un feu roulant de triolets dans tous les tons, l'autre saisit l'espace d'un soupir et riposte par un feu d'artifice d'arpèges dans tous les temps. Parmi la futaie environnante, tout l'orchestre ailé écoute les deux ténors. Comme intermède, et lorsqu'ils reprennent haleine, une fauvette hasarde sa cavatine, un chardonneret la transforme en duo ; un bouvreuil survient, un rouge-gorge intervient, un pinson les imite ; puis le roitelet s'en mêle, et dans le concert la caille ne craint pas de jeter sa phrase unique à laquelle répondent la note railleuse du merle, et, d'un peu plus loin, le cri guttural de la perdrix. En même temps prennent la parole la mésange et le verdier, le sanzonnet et le loriot ; on distingue même dans l'ensemble le roucoulement plaintif du ramier et l'apostrophe mélancolique du coucou... Mais ces derniers ont des préoccupations amoureuses qui les rendent inaptés à la musique et indifférents aux concours des oiseaux chanteurs.

Ceux-ci font silence : les rossignols ont recommencé. Ah ! les beaux sons filés de celui qui chante dans le hêtre ! Ah ! les gracieuses fioritures de celui qui fait frissonner le taillis ! Comme leurs voix retentissantes se poursuivent, se rejoignent, se séparent, se rapprochent sautant d'octave en octave ainsi qu'eux de branche en branche ! Les variations succèdent aux andantes, qui cèdent aux adagios ; c'est une grêle d'allegros, c'est une cataracte de cabalettes, c'est un déluge de codas qui ne finissent plus ! On croit écouter dix oiseaux, et puis l'on jurerait n'en plus entendre qu'un, maintenant que tous deux réunissent dans un chant à l'unisson les cadences perlées, brodées par eux sur leurs fugues éblouissantes.

Est-ce pour écouter que le scarabée, verte étincelle, émeraudine animée, s'arrête sous les parasols blonds

des plantes desséchées ? que la fourmi suspend son prodigieux travail, s'allongeant par précaution sur la poutre microscopique qu'elle traînait bravement du côté de son habitable souterrain ? que le lézard interrompt sa course vive à la chasse d'un rayon de soleil ? que l'écureuil qui dansait dans un chêne se tapit contre le tronc et demeure immobile ?... — On entend bien çà et là des bourdonnements dans l'air, des frissons sous les feuilles, des tressaillements d'ailes, des pattes effarouchées : un épervier qui arrive, plane et passe ; un lièvre qui écarte de jeunes pousses, une guêpe en voyage, un papillon qui, se détachant brusquement d'une fleur, la fait trembler longtemps palpitante sur sa tige ; on entend bien toujours le murmure incessant de la végétation en travail, mais quand enfin les oiseaux se taisent pour le repos ou pour l'amour, quel savoureux silence ! quel odorant mystère, quel calme harmonieux !

Pourtant on peut distinguer encore un vague et langoureux frémissement : cela ne vient ni des hôtes du bois, ni du vent qui respire, ni de la terre qui enfante !... C'est un bruit non moins tendre, non moins divin ! C'est la musique du baiser de deux bouches humaines ! un couplet de la chanson de l'éternel amour !

La scène est digne de l'orchestre et du spectacle, de l'œuvre visible et de l'auteur inconnu : c'est une étroite clairière, circulairement close d'un transparent rideau de charmes et de chênes. Au delà, un amphithéâtre de feuillage où tous les verts se fondent ou bien tranchent magnifiquement, où sur leurs nuances diverses, des houleaux solitaires dressent leurs colonnes d'argent. Ici, le soleil de septembre transperce les voûtes sombres avec des flèches d'or ; là, ses rayons brisés semblent répandus en poudre lumineuse sur la pointe des hautes herbes croissant entre les roches et sur les grandes fougères y balançant leurs éventails. Le sol est inégal. Revêtu d'herbe courte ou de mousse veloutée, parsemé de petites fleurs violettes, de clochettes bleues et de boutons d'or, il monte mollement jusqu'au flanc verdi d'une roche, séparée sans doute en deux jadis par quelque coup de foudre. Entre les deux fragments, un chêne rejeton a pris naissance, les disjoignant avec une lenteur divine à mesure qu'il grandit. Le chêne penche avec préférence au-dessus du fragment inférieur, divan naturel aux creux rembourrés de mousses et de lichens, et de ses feuilles étroites encore lui fait un dais léger. A la base de la roche, dans tout interstice, et se mariant çà et là aux fougères et aux pierres moussues, jaillissent des touffes de bruyères aux teintes roses, orangées et lilas ; enfin, là où le gazon la laisse voir, la terre est mêlée d'un fin sable doré.

C'est une refuge, c'est un oasis, c'est un Éden. Au dehors le soleil brûle ; là, un souffle pur fait onduler les feuilles et rafraîchit les plantes. Une forêt est un temple et cet asile est un autel : l'ombre s'y marie au rayon, le parfum à la brise, le papillon à la fleur, le murmure au silence.

Chut ! paix et respect ! Phœbus veille et les amoureux sont là.

VI.

Phœbus aussi a fini par s'endormir ; la voix de Louis le réveille.

— Assez de repos ! a dit Louis ; il faut partir. Je veux conduire ma souveraine *Mal-peignée* à Fontainebleau, dans une hôtellerie digne d'elle ; or, nous avons un bout de chemin à faire que je veux faire à travers bois, et le soleil va bientôt tourner ! Partons !

On part. Le couple s'engage dans une allée ombreuse qu'il a découverte en sortant de l'oasis ; il y marche environ pendant cinq minutes au milieu des émanations résineuses des pins du voisinage et des effluves engourdissantes d'une des plus ardentes journées de cette année-là.

— Citadelle et Bacchanal ! dit tout à coup Marie, il fait sérieusement chaud !

— Il y a de l'orage en préparation, dit Louis ; pourvu que rien n'éclate avant que tu sois à l'abri, Marie, — mes amours !...

Ils débouchaient alors sur un terrain nu. Marie aurait bien voulu n'avoir point à le traverser, mais Louis ne voit pas de chemin ; d'ailleurs, au delà de l'espace aride le sentier se replonge sous des branchages touffus.

— Du courage ! dit l'amoureux, c'est cinq minutes de soleil à subir. Là-bas, d'ailleurs, je crois le reconnaître à certaines teintes du terrain et des arbres, il doit y avoir de l'eau. Auprès de cette eau, nous nous reposerons, mon aimée ; du courage !

— Ayons donc du courage
Par crainte de l'orage...

fredonne l'aimée, en avançant.

Et après deux minutes de marche :

— Il fait en vérité trop chaud pour de pauvres Parisiens comme nous ! Pourvu que nous ne rencontrions aucun chien qui me fasse peur ! c'est que par ce temps-là...

Édouard PLOUVIER.

(La fin au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Il faut vraiment que mes chers concitoyens de l'an de grâce 1857 soient bien irrésistiblement piqués de la tare littéraire, pour que le nombre des journaux et des écrits de toutes sortes se multiplie chaque jour d'une façon si prodigieuse ! Il n'est point de semaine qui ne voie naître à Paris un ou deux journaux, et la province est à peu près aussi féconde en proportion. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la plupart de ces nouvelles feuilles ne sont, à proprement parler, ni des revues, ni des recueils spéciaux ; ce sont des chroniques, des courriers, des nouvelles à la main, des échos, en un mot des collections de petits cancons de la ville, des théâtres, des prétendues coulisses du monde, plus ou moins exactement informées, écrites avec plus ou moins d'esprit, de style et de grammairie.

Un grand nombre de ces écrits sont l'œuvre individuelle d'un simple particulier, qui éprouve le besoin de causer avec ses contemporains en gardant toujours la parole pour lui-même, comme Alexandre Dumas père dans ses causeries avec ses lecteurs. Paris et la France renferment ainsi, à l'heure qu'il est, pas mal de Tallemant des Réaux et de marquises de Créqui en herbe, qui veulent à tout prix gagner leurs éperons de chroniqueurs en habillant à la mode du jour les vieilles anecdotes de tous les temps et de tous les pays, qu'on trouve dans les *Anas* du passé.

Cette maladie pourrait être appelée la *chroniquomanie*, maladie bien réelle, allez ; car les gens même les plus

éloignés de toute tentation de se faire imprimer ne peuvent se soustraire à l'épidémie régnante, et donnent à leurs lettres les plus insignifiantes des allures de chronique et de nouvelles à la main ; au besoin ils copient, pour l'usage de leurs correspondants, les anecdotes qui traînent dans les journaux de toutes sortes.

Il paraît, du reste, que pour les chroniqueurs qui n'en font pas métier, ce genre de travail constitue un véritable plaisir ; car il en est plusieurs qui fondent des recueils tout exprès pour les besoins de leur plume, et les font imprimer à leurs frais avec la conviction qu'ils ne rentreront jamais dans leurs déboursés ; c'est de leur part une simple fantaisie d'hommes riches.

Tel doit être, par exemple, le fondateur et rédacteur du *Gaulois*, qui s'annonce ainsi dans une préface en vers :

Je vous comprends, public ; vous voulez que je fasse
Ce qu'en terme du monde on nomme une préface ;
Or donc, voici la chose ; en deux mots seulement
Je prétends vous la dire : — Eh ! mon Dieu ! oui, vraiment,
Je me fais un journal, et, dussiez-vous en rire,
Quand on a de l'argent, c'est amusant d'écrire.

Vous le voyez, la rime et le rimeur sont également à leur aise.

Bien du plaisir, monsieur le Gaulois !

En voici un autre, M. Eugène Pergeaux, qui adresse de Passy des lettres d'un provincial à Paris, et ne demande, pour prix de l'abonnement, que la *bienveillance du lecteur*. Il débute ainsi :

« Mes lecteurs,

» Dieu m'a affligé d'une terrible infirmité, celle d'écrire.
» Des gens tourmentés de la même lèpre vous font payer cher le droit indigeste de vous repaître de leurs œuvres. Oh ! les tyrans, qui demandent de l'argent au genre humain qu'ils empoisonnent ! Si je leur ressemble, lecteur, mieux je vaudrais, moi qui vous envoie *franco* mes écrits et ne vous force point à les lire. »

C'est un satirique qui manie assez bien l'ironie que ce chroniqueur gratuit ; il a eu l'esprit de faire sa première lettre fort courte, et d'y placer cette aimable définition de Paris :

« Il existe sur terre une ville comme je n'en avais encore jamais vu :

- » Où l'on remarqua maint courtaud
- » Qui tournait le visage en haut,
- » Croyant, qu'après cette sortie,
- » L'alouette toute rôtie
- » Lui tomberait dedans le bec.... »

Une ville où l'on se console en chansons et calembours, quand on est affligé de cuisants chagrins ; où l'on se passerait de dîner pour avoir le moyen de faire un bon mot ; dont les habitants sont des enfants barbus qu'on amuse avec des hochets et des grelots ; qu'on mène par la main aux théâtres de Guignol et de Polichinelle ; qui pleurent pour peu, qui rient pour beaucoup moins, mais dont, en général, le caractère est très bien fait.

» Cette ville est, dit-on, habitée par le peuple le plus civilisé de la terre. »

Après avoir vivement caractérisé la manie des eaux, celle des courses, celle des bals et des toilettes décolletées, il reprend :

« Mais pourquoi médire du peuple le plus civilisé de la terre ? — Il est si bon !... Ses goûts sont si simples !... surtout en littérature. Voyez, les œuvres du vicomte Pons du Terrail le touchent infiniment ; les poésies soporifiques de M. Belmontet lui paraissent pleines de charmes ; la plus humble opérette, le plus petit vaudeville, pourvu qu'on y trouve des caprices mignons, la moindre pamoison, des sourires doux et des rubans, le transportent. Quoi

demander de plus à un si bon peuple, qui se contente de hochets si faciles à se procurer ! Ne craignons plus les disettes ; peut-être ces braves gens finiront-ils par se passer de pain : ils se passent de tant de choses déjà, sans paraître privés !

» Allez orchestres, carillonnez, chaudronnez pianos, volez en rond crinolines, traînez jusqu'à terre nobles paletots, puisque vous faites les délices du peuple le plus civilisé de la terre ! »

Quoi qu'il en soit, les chroniqueurs tant nouveaux qu'anciens, tout en saluant novembre et l'hiver qui vient, ne signalent pas encore l'inauguration de la saison des bals. Les soirées continuent à se passer en famille ou dans des cercles d'intimes ; quant aux journées, elles n'ont pas cessé d'être favorables à la promenade au bois, qui offre en ce moment les plus belles variétés de feuillages rougeâtres, jaunes et mordorés, tranchant sur le vert des sapins et des autres arbres à feuilles permanentes. Le Pré Catelan lui-même est dans le plus magnifique état de floraison. Ses collections de dahlias, de chrysanthèmes, ses marguerites blanches, ses œillets d'Inde, ses roses de Bengale, ses héliotropes, ses pétunias, ses fuchsias, ses pensées, ses véroniques, forment des massifs et des bordures d'un éclat ravissant qui se détachent sur le fond vert de la grande pelouse ; cependant on commence déjà à rentrer dans les serres les plantes les plus sensibles au froid, et l'on va s'occuper des travaux préparatoires de la saison prochaine, notamment de quelques modifications à apporter dans le dessin des massifs.

Nous touchons à l'époque en effet où doivent se faire les opérations les plus importantes du jardinage, au moment où l'on doit faire ou refaire les jardins, dessiner les allées nouvelles, composer les bordures et les massifs, préparer en un mot les jouissances florales qu'on veut se ménager pour le printemps prochain. A ce sujet, qu'il me soit permis de recommander aux propriétaires qui savent combien l'art de l'horticulture demande d'expérience et de goût, un véritable artiste en ce genre, M. Houdant aîné, horticulteur à Lagny (Seine-et-Marne). Nul n'est plus habile que lui pour tirer parti d'un terrain, en étendre en quelque sorte les proportions, en ménageant des perspectives, pour varier en les mariant harmonieusement les nuances, les espèces et même les senteurs des plantes, de façon à satisfaire à la fois les yeux et l'odorat ; nul ne sait mieux mettre au courant les clients et leurs jardiniers des soins, des précautions à prendre pour chaque objet, des approvisionnements à faire pour avoir en toute saison les parterres les plus fleuris et les plus gais. Combien de fois déjà n'a-t-il pas fait ses preuves dans tous les genres de jardinage, depuis les grands parcs jusqu'aux plus petits parterres qu'il a exécutés tant à Paris qu'au Raincy, à Auteuil, à Neuilly et dans tous ces jolis villages où les bourgeois de la grande ville vont établir à qui mieux mieux leur résidence d'été ! Aussi M. Houdant est-il fort connu à vingt lieues à la ronde, depuis la rue Saint-Denis de Lagny où il demeure, jusqu'au Marais et à l'île Saint-Louis, où il a encore de nombreux arbustes qui ne lui sont pas étrangers.

Mais rentrons en ville, et hâtons-nous de courir au Théâtre-Lyrique où madame Miolan-Carvalho vient de faire de nouvelles merveilles vocales dans la création du rôle de Margot, la villageoise. *Margot*, c'est le titre de l'opéra nouveau de MM. Saint-Georges, de Leuven et Clapisson.

C'est une pauvre et naïve fille que cette Margot, élevée dans un village par le fermier Landriche. Filleule du marquis de Brétigny, elle est bien heureuse de se faire connaître à son parrain, mais elle refuse d'aller habiter le

château, parce qu'il faudrait quitter son ami Jacquot, l'orphelin qu'elle a fait recueillir à la ferme. Mais voilà que Jacquot vient de laisser tomber dans la rivière trente écus que maître Landriche lui avait donnés à porter ; il craint d'être chassé ; qu'il soit tranquille, Margot va tout prendre sur elle, et en effet, elle s'accuse de la perte de la somme, et c'est elle que Landriche met à la porte. Margot n'a d'autre ressource que de profiter de l'offre de son parrain et de s'en aller au château.

Au château, la petite paysanne se transforme en jardinière pompadour ; elle n'en reste pas moins fort sage pour cela ; elle a un talisman de sagesse ; M. de Brétigny lui a donné comme cadeau baptismal la croix de la marquise, sa mère ; Margot serait donc fort heureuse si elle voyait plus souvent son ami Jacquot. Cependant celui-ci vient d'arriver en compagnie de Landriche le fermier, qui a des comptes à régler avec son seigneur. A force d'avancer de l'argent au marquis, Landriche a fini par devenir créancier d'une telle somme, qu'il peut déposséder son maître, et c'est ce qu'il vient faire à l'instigation d'une certaine présidente, qui prétend épouser le marquis, lorsque celui-ci n'aura plus d'autre ressource que ce mariage pour rétablir sa fortune. Il va sans dire que cette présidente est jalouse de la faveur de Margot ; or, celle-ci, qui vient de recevoir de son parrain une centaine de pistoles pour sa dot, ne trouve rien de plus naturel, quand elle apprend la ruine de son bienfaiteur, que d'aller les remettre dans son appartement ; elle s'y arrête pour écrire un billet qu'elle place dans la bourse. Mais à peine est-elle entrée, que les amis et commensaux du marquis et de la présidente arrivent dans le salon voisin, et quand la pauvre fille sort de la chambre du marquis, on la traite en femme perdue. Effrayée des railleries et des insultes de tous ces méchants, aussi bien que des allures de son parrain qui vient l'embrasser en chancelant comme un homme ivre, elle se sauve pour aller au village retrouver son Jacquot.

Malgré tout ce qu'on lui dit, le pauvre Jacquot croit bien à sa Margot, et plus que jamais il tient à l'épouser ; mais elle, en apprenant qu'un tel mariage le ferait montrer au doigt, aime mieux y renoncer. Heureusement le marquis a refait sa fortune au jeu avec les cent pistoles de Margot, et passant en carrosse auprès de la rivière, il a aperçu sa filleule qui s'appêtait à se noyer ; il a pu la retenir à temps et la rapporter évanouie au pauvre Jacquot ; la lecture de la lettre contenue dans la bourse suffit pour la justifier aux yeux de tout le village.

Sur ce livret qui n'est pas neuf et n'offre guère de situations intéressantes, M. Clapisson a écrit une partition composée d'une foule de romances, de couplets, de chansonnettes, de nocturnes, un véritable album, augmenté de quelques chœurs et d'un grand air à l'italienne. Une certaine grâce banale, une vivacité assez triviale dans le rythme, donnent à tout cela une sorte d'apparente fraîcheur. Madame Miolan-Carvalho se charge de faire de tout ce qu'elle a à chanter autant de merveilles. Toute cette eau claire des mélodies qu'on lui donne se transforme en perles fines en passant par son gosier enchanté : quelle pureté ! quel éclat ! quel style ! Pourquoi se donne-t-elle la peine de faire des tours de force, d'agilité et des cadences impossibles à toute autre ? la plus simple mélodie, chantée par elle, produit autant d'effet ; mais il ne lui suffit pas de charmer, elle tient encore à surprendre les auditeurs. Son succès a été très grand ; ses partenaires, mademoiselle Girard, MM. Meillet, Monjauze et Fromant la secondent en artistes de talent.

Julien LEMER.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

On annonce un grand bal de souscription, qui aura lieu le 12 décembre dans la salle de l'Opéra. Il commencera sans doute la série des plaisirs de l'hiver.

J'ai déjà vu plusieurs toilettes charmantes, qui se confectionnent en ce moment, pour cette fête, dans les salons de couture de madame *Judenne*.

Je vais vous en donner la description.

Première robe, pour une jeune femme.

Elle est en satin bleu de ciel à double jupe avec *montants*, composés de larges bandes en velours bleu qui se croisent. De chaque côté des montants, il y a des petites touffes de paquerettes blanches.

Le corsage est plat, busqué, très en pointe.

On y ajoutera des draperies de tulle bleu, qui seront retenues par des agrafes de paquerettes, devant, derrière et sur les épaules.

Deuxième robe :

Celle-ci est en tulle blanc, bouillonné jusqu'à 20 centimètres du corsage. Il y a neuf rangs de bouillons, séparés trois par trois par une ruche en ruban de satin n° 4 bien touffue. Pour cela, on met deux rangs plissés simples l'un dans l'autre.

Le corsage en pointe est orné d'une berthe en tulle bouillonné. Il y a deux rangs de bouillons et une blonde haute de 10 centimètres qui encadre la berthe.

Les manches ont un bouffant et deux petites garnitures.

Le dessous de cette robe est en satin blanc.

De place en place, dans les bouillonnés de tulle, on a semé des bouclettes en ruban de satin blanc.

Cette toilette est d'un fort joli effet.

Troisième robe :

Double jupe en crêpe rose.

La première jupe est bordée d'une large bande de satin rose en biais. Une ruche de crêpe découpée forme un haut feston qui part du bas et va rejoindre la seconde jupe. Celle-ci est elle-même taillée en feston haut de 20 centimètres au moins. Les dents sont bordées d'une ruche de crêpe découpée.

La seconde jupe est plissée à gros plis creux tout autour du corsage, qui est plat, en pointe et très busqué.

Une berthe à pans, en crêpe plissé et bordée d'une petite ruche découpée, se posera sur le corsage.

Les manches se composent d'un gros bouffant, sur lequel on a posé, en biais, plusieurs rangs de très petites ruches de crêpe en harmonie avec celles de la jupe.

Cette toilette était pour une belle jeune fille blonde, à peine âgée de dix-huit ans.

Quatrième robe, en taffetas blanc, ornée de trois volants pareils. Chaque volant est bordé d'un velours ponceau de la largeur d'un doigt. Ce velours est encadré d'une dentelle noire haute de 5 centimètres environ. Au-dessus de la bande en velours, la dentelle ne forme qu'une petite tête.

On ne saurait s'imaginer combien cette garniture produit d'effet.

Sur le corsage, il y a une berthe de taffetas blanc ornée de velours et de dentelle noire comme la jupe.

Les manches sont plates et justes, elles ne dépassent pas la longueur d'une manche courte ordinaire. Au bas, il y a une jarrettière de velours ponceau encadrée de dentelle

noire, puis une espèce de pointe en taffetas drapée part de cette jarrettière et retombe flottante sur le bras.

Cette pointe est ornée de velours et de dentelle comme la robe.

Je dois dire en passant, à propos de cette toilette, que les ornements ponceau auront une vogue extrême.

On fera aussi beaucoup de corsages de fantaisie. Ainsi, j'ai vu une jupe chinée avec *montants* de velours ponceau et le corsage était tout en velours de cette couleur. Une grande berthe en dentelle noire le recouvrait.

Ces corsages, différents de la jupe, ressemblent un peu à un costume, mais cela est joli, distingué et original. Voilà trois bonnes raisons pour qu'on les adopte; puis c'est du nouveau.

Les berthés à pans, légères créations du caprice, jouiront encore d'une grande faveur.

Pour soirée ordinaire, j'ai vu, chez madame *Judenne*, quelques robes à corsage *Raphael*. Ces corsages sont montants derrière, décolletés carrément devant avec plastron orné de ruches en ruban, de dentelle ou d'effilés.

Ce modèle n'est pas nouveau, mais on y revient parce qu'il habille bien. La robe faite ainsi que j'ai remarquée, était en mousseline de soie à rayures grises et roses.

Les ornements se composaient d'effilés roses.

Les manches étaient longues, coupées tout à fait carrément et fendues sous le bras du haut en bas. Il y avait deux petits bouillonnés, à partir de l'épaule, qui servaient à retenir quelques fronces.

Ce modèle s'exécute beaucoup en ce moment, ainsi que le modèle drapé cité plus loin.

Une autre manche, que je dois signaler encore, est plissée jusqu'au coude, et là elle s'étale en vaste entonnoir.

On comprend qu'avec tout cela il faut de bien jolies sous-manches.

Les manches fermées ne s'adoptent que pour toilette simple de ville ou d'intérieur.

Comme garniture, madame *Judenne* ne rejette point les volants, mais elle les fait régner de compagnie avec les *montants*, les ornements en tablier et les doubles jupes.

Madame *Judenne* a raison, il faut de la variété en modes plus encore qu'en autre chose. D'ailleurs, c'est un moyen de donner à chacun ce qui lui convient le mieux. Ainsi, une femme petite et rondelette, à laquelle on fait porter une robe couverte de volants, n'est pas habillée avec autant de grâce qu'avec une jupe à *montants* ou garnie en tablier.

Les couturières vulgaires nous habillent, celles de premier ordre, comme madame *Judenne*, sont artistes dans leur genre; elles ont fait des études de coquetterie et d'élégance, tout est savamment combiné dans ce qu'elles exécutent; elles cherchent ce qui pourra être en harmonie avec le physique de chaque cliente, et ne mettent pas, indifféremment à toutes, ce qui ne convient parfois qu'à quelques-unes.

Il ne se fait plus de basques, proprement dites, on termine maintenant quelques corsages avec une toute petite basque Louis XV, bien arrondie sur les hanches mais n'excédant pas 12 centimètres.

Les longues basques en velours, c'est-à-dire les par-dessus, se font en quantité. Car il ne faut pas confondre les *corsages à basques* et les *basquines longues*, que l'on porte dans les rues sans châle.

J'ai déjà dit, je crois, que beaucoup de corsages en ve-

lours se couvraient d'ornements en passementerie, avec jais ou perles d'acier.

Pour rester chez soi, on fait de fort élégantes petites casaques carrées. Les unes brodées en soutache; d'autres en jais, perles ou acier. Il y en a bordées de fourrure; ceci est charmant aussi.

Ces casaques sont en apparence ouvertes et se ferment par une espèce de gilet montant, de sorte que les bandes de fourrure se trouvent posées dans le genre bretelles, de chaque côté puis tout autour du bas.

Les manches sont de forme pagode ordinaire, ou à revers et bordées de fourrure.

La martre est ce qui convient le mieux pour garnir.

On fait aussi des casaques d'intérieur en étoffe de laine de fantaisie unie. Pour les garnir, on prend une autre étoffe de laine plus foncée, faite exprès, imitant la fourrure.

Les couturières intelligentes ont l'habitude de *busquer* le bas du devant des jupes, afin d'obtenir l'effet des robes longues derrière sans avoir recours au *busqué* à la taille qui, en raccourcissant le devant, fait revenir l'ampleur des côtés sur le devant. En les busquant du bas, c'est-à-dire en les raccourcissant du bas devant, selon les mesures prises, soit de 8, de 10 et même de 12 centimètres, le devant reste gracieux et l'ampleur se rejette aux côtés.

Ces casaques sont infiniment plus simples et plus négligées que les premières.

En voilà bien long sur les robes, parlons un peu de la lingerie.

D'après la façon des manches, vous voyez que les sous-manches doivent être plus élégantes qu'elles ne l'ont jamais été. Aussi, mademoiselle *Anna Loth* vient-elle de créer des merveilles dans ce genre, comme elle en crée, du reste, dans tout ce qu'elle exécute.

Les modèles de mademoiselle *Anna Loth* ont le vrai cachet de la grâce et de la distinction. Comment pourrait-il en être autrement? On décèle toujours un peu le fond de sa nature dans ses œuvres, et mademoiselle *Anna Loth* est elle-même parfaitement gracieuse et distinguée. Voilà pourquoi il ne sortira jamais de son imagination rien de vulgaire.

Je vous signalerai particulièrement de nouvelles manches entièrement bouillonnées, avec illustration de ruches et de bouclettes se perdant tout le long du bras dessous, que mademoiselle *Anna Loth* vient de faire pour mettre avec le modèle de manches longues carrées, fendues jusqu'en haut, dont je vous ai parlé.

Pour demi-toilette, j'ai vu chez elle des manches bouillonnées, coupées d'entredeux brodés avec poignet renversé et illustration d'engrelure et velours *tom-pouce*, noir ou de couleur.

Ce genre est d'une simplicité charmante.

Pour négligé du matin, mademoiselle *Anna Loth* fait des manches en mousseline avec poignet à l'anglaise en toile; cela est très demandé.

Il y a des cols en harmonie.

Je dois citer encore une foule de berthes à pans, les unes pour soirée, d'autres pour bal. Les premières en tulle moucheté et dentelle, les autres en crêpe, blonde et ruban.

On ne pourrait rien trouver de plus coquettement élégant.

J'allais oublier de jolies petites pèlerines montantes en tulle noir, quadrillées de velours, avec illustration de perles de jais.

Quant aux coiffures, comment vous les dépeindre? C'est un mélange gracieux de blonde et de fleurs, de velours et de ruban.

Les bonnets d'intérieur, en lingerie, sont ordinairement en broderie et dentelle, avec coques de velours ou de ruban.

Plusieurs ont des barbes, ou bien des nœuds à longs pans flottant sur les épaules.

Les coiffures du soir sont en tulle, on y place des bran-

ches de fleurs tombantes ou de grosses touffes de côté: Tout cela est très varié, parce que mademoiselle *Anna Loth* a l'imagination féconde, mais il n'y a pas un modèle qui ne soit charmant.

A propos d'ornements de robes du soir, je vous ai beaucoup parlé de dentelles noires, c'est qu'elles seront très employées, comme volants *montants* et garniture en tablier.

Les pointes et les petits mantelets *Lama* seront portés par les femmes qui ne dansent pas au bal, et pour toilette de théâtre ou de concert.

Je crois utile de vous rappeler, que la dentelle *Lama* est une des créations particulières de la maison *Ferguson* ainé et fils, que je vous ai signalée souvent.

C'est à M. *Ferguson* que nous devons ces belles dentelles de Cambrai, si riches de dessins, que toutes nos grandes dames ont adoptées, et qui nous permettent de suivre la mode dans ses plus luxueuses exigences.

M. *Ferguson* n'a rien négligé, dans la fabrication de ses dentelles, pour qu'elles puissent rivaliser dignement avec les autres, et l'œil le plus exercé s'y tromperait.

En ce moment, la température froide rend indispensable l'emploi des voilettes qui se font rondes. J'ajouterai que la maison *Ferguson* vient d'en préparer un choix ravissant.

Les dentelles, les bals, les fleurs, tout cela doit marcher de compagnie, aussi je veux vous décrire les adorables coiffures nouvelles de la maison *Tilman*, notre habile fleuriste.

Les guirlandes restent rondes et très volumineuses des côtés.

On fera beaucoup de *montants* de robes de bal en fleurs, pareilles à celles qui se mêleront à la coiffure.

Maintenant, que dirons-nous des chapeaux?

Ils sont frais et coquets comme un beau jour de printemps.

Les formes restent petites, mais disposées de façon à couvrir davantage le dessus de la tête. A cet effet, on dispose la passe un peu baissante et en Marie-Stuart.

Il se fait beaucoup de chapeaux ayant la passe en velours plain ou en velours gris ou épinglé, de nuance différente au reste du chapeau; et sur cette passe on pose une résille à franges en plumes légères d'un goût parfait. Cette résille se compose de trois ou quatre rangs de *grille* en plumes nouées, et se termine par une frange de brins de plumes qui voltigent légèrement, et dont les extrémités débordent la passe.

On remplace souvent cet ornement par un quadrillage de petits velours les plus étroits.

Quelques fonds de chapeau se font mous et enfermés dans des quadrillages de velours. Les bavolets sont moins grands quoique retombant gracieusement arrondis sur le cou.

On porte beaucoup de brides en velours garnies de petits effilés écossais, qui s'accordent avec les ornements écossais, dont on fait grand emploi sur les chapeaux de velours uni.

Beaucoup de chapeaux sont ornés de deux écharpes en velours qui retombent d'inégales longueurs sur un côté de la passe et du bavolet. Ces écharpes sont terminées par un long et très soyeux effilé écossais.

On met presque toujours une belle grappe de fleurs en velours sous un seul des côtés.

Toujours des bandeaux et des joues en blonde ruchée.

Voici un joli modèle de chapeau en velours rose: la calotte est entourée de petites pattes garnies de blonde blanche. Le bavolet est recouvert d'une blonde haute et très riche. Pour ornement, il y a de côté un bouquet de plumes.

Un autre modèle est en velours dahlia (fort à la mode). La passe en velours royal blanc. Le bavolet, bordé de même du côté gauche, il y a une espèce de nœud écharpe en ruban dahlia et blanc.

Une dentelle noire se renverse sur le bord du chapeau. Un troisième modèle est en velours épinglé bleu de ciel avec fond souple chiffonné en satin. Une belle blonde se joue sur la calotte en traversant une touffe de marabouts blancs.

Dans l'intérieur, il y a des branches de fleurs avec feuillage en velours bleu de ciel.

Ce chapeau est de la plus aristocratique distinction.

Partout, dans les chapeaux, il y a mélange d'étoffes, souvent même de couleurs.

Le velours plain en nuances claires et le velours royal, sont les deux étoffes en vogue pour chapeaux.

Madame Alphonsine nous offre aussi, en ce moment, de délicieuses coiffures de soirée. Les unes se composent de blonde et de fleurs, les autres de plumes, de velours et de perles blanches d'or ou de fantaisie.

Madame Juliette LORMEAU.

MAISON LASSALLE ET C^{ie},

A cette époque, la maison de commission *Lassalle et Comp.*, fait ses plus brillants envois en province et à l'étranger. Par son entremise, on peut recevoir tout ce qui se fait de plus joli et de plus nouveau en objets de toilette, cachemires, dentelles et bijoux. Elle expédie même beaucoup de choses à choisir, sans obligation d'achat, pourvu toutefois que ce ne soit point des modèles confectionnés.

La maison de commission *Lassalle et Comp.*, est digne de la confiance qu'on lui accorde généralement. Les achats et les envois sont faits promptement et de manière à satisfaire les personnes les plus difficiles.

GRAVURE DE MODES N° 512.

TOILETTE PARÉE. — Coiffure de velours, ornée d'étoiles en acier, de tulle de soie brodé de perles d'acier très fines et de touffes de marabouts à brins d'esprit.

Cette coiffure qui se pose en arrière est composée de gros plis en velours, qui forment trois cercles : celui du haut avance sur la tête, le second entoure le bas et le troisième, qui se trouve à la hauteur du milieu des cheveux, semble retenir le milieu d'un bouffant de tulle qui forme cache-peigne. Deux barbes de tulle retombent derrière.

Robe en velours *impératrice* (étoffe de soie à grosses côtes, comme du velours épinglé), garnie de dentelle, de ruban brodé d'acier, d'une résille avec graines d'acier, glands de soie et de petits galons comme des lacets brodés de perles d'acier.

Corsage busqué à la taille, pointe longue et cambrée, très décolleté en cœur du haut et garni en forme de berthe d'une résille de soie ayant à chaque *croisement* une perle d'acier et terminée du bas par de petits glands effilés en soie.

Au-dessus de cette berthe est un rang de boucles en ruban de taffetas (n° 9), brodées de chaque côté d'un petit pointillé de très petites perles d'acier ; ces rubans forment un joli rang de boucles demi-bouffantes et sur ce rang de rubans retombe une dentelle.

La manche est coupée en pointe très longue et bien aiguë derrière ; elle est formée dans l'entournure par deux plis de chaque côté. Le dessous de la manche passe sur le bras et vient se rabattre en haut sur le devant. Le bord de la manche est garni sur une hauteur de 8 centimètres par de petits galons très étroits pointillés d'acier (huit rangs environ), et le bord se termine par un effilé *tom-pouce*.

Robe très longue derrière. Deux jupes : celle de dessous terminée par un volant, sur le haut duquel vient s'étaler le bas de la jupe de dessus, qui est garni tout comme le corsage avec de petits galons comme au bord de la manche.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours, monté à plat sur la passe, le bandeau et la calotte.

Au bord de la passe est une dentelle noire de 8 centimètres, qui retombe devant et se retourne au côté.

Au bord de la passe à gauche est un *nœud-genre* très hardi

de ruban à deux tons ; ce nœud garni à la fois le dessous et le côté.

Sur le chapeau est renversée en arrière une blonde noire, dont le dessin forme des damiers noirs mats et des damiers à jour. Le bord a un tout petit dessin.

Sur le chapeau et se croisant à gauche, il y a un *apprêt* de velours noir, composé de plis plats et descendant comme deux barbes de chaque côté, courte derrière le nœud de gauche, longue à droite ; la blonde est cousue au bord de cet *apprêt*.

Evolet uni, avec une petite blonde blanche au bas ; blonde dessous ; bandeau en velours sur le sommet du front ; à droite, une grosse fleur de velours.

Basque et robe en *matelassé* Louis XV, fond de couleur avec médaillons brochés noirs.

Cette basquine est montante ; elle boutonne devant sur le côté, en formant un plastron qui croise de droite sur gauche.

La taille est très longue et très cambrée.

La manche est à coude ; elle est assez large et terminée par un beau parement Louis XV.

De chaque côté est une poche avec patte *rabattant* plus large du bas que du haut et à bord mouvementé.

La jupe ouvre derrière tout du long comme devant et le côté gauche croise un peu sur le côté droit.

Tout autour de ce vêtement est un riche galon à dessins, posé à plat.

Au bas du dos, bien bas à la cambrure, sont deux cocardes rondes formées par le galon et bien cousues à plat sur l'étoffe, ces deux cocardes se touchent bord à bord au milieu de la taille.

Du milieu d'entre les deux sort une pointe, composée avec le galon, qui monte droit dans le dos, de chaque côté de laquelle il y a deux autres pointes moins longues, montant un peu en biais de chaque côté sur les coutures du dos. Un gland retombe du milieu de chaque cocarde. A chaque angle du bas de la basquine, il y a une cocarde d'où partent trois pointes du genre de celles du dos. Deux petites pointes ornent la poche.

La jupe est très ample derrière ; l'ampleur est retenue par trois plis qui sont réunis en un seul au bas de la cocarde du dos.

Petit col relevé de dentelle ruchée.

Sous-manche composée d'un bouffant de dentelle, serré au poignet dans un entre-deux.

Jupe en pareil, sans ornement, très longue et ample derrière. L'étoffe matelassée, étant très épaisse, ne se double pas.

PHŒBUS.

(Voyez le numéro précédent.)

— Tiens !... interrompit Louis en s'arrêtant tout court, où donc est Phœbus ? Phœbus ! Phœbus !!!

Rien ne répond.

— Ah ! mon Dieu, reprend Louis, qu'est-ce qui peut être arrivé à mon chien?... Et de toute sa voix :

— Phœbus !

Même silence.

— Retournons, Marie, veux-tu ?

— Mais, Louis, nous aurons encore à recommencer ce chemin sans ombre ! c'est effrayant ! j'en mourrai, moi, j'en meurs déjà !...

— Phœbus ! crie encore Louis ; et encore vainement.

— Louis, je t'en conjure, gagnons ces arbres que tu m'as montrés, nous sommes plus d'à moitié route... Phœbus va nous rejoindre, c'est certain. S'il ne nous a pas rattrapés quand nous serons là, tu iras à sa recherche, mais au moins tu me laisseras à l'ombre ; ce soleil me brûle.

— Marchons donc, dit Louis.

— Ton chien aura suivi une piste, il chasse en ce moment.

— Tu ne connais pas mon chien, Marie ; il ne fait

rien de pareil sans que je le veuille, tout bon chasseur qu'il soit. Et se retournant encore :

— Phœbus !

Le silence toujours.

Les voici arrivés aux arbres. Ils s'arrêtent. Marie s'assoit. Il court là en effet un étroit filet d'eau.

— Je n'y tiens plus, ma chère enfant, je vais voir après mon chien.

— Ton chien, mon ami, regarde ! Je crois que le voilà ! oui, c'est lui !

En effet, de la futaie qu'ils ont quittée, on voit sortir Phœbus courant à toutes forces.

— Viens, viens, crie Louis, la voix joyeuse, viens, mon bon chien, viens là !

Phœbus traverse en peu d'instants l'espace brûlé de soleil ; comme il approche, son ami s'aperçoit qu'il a du sang au museau. — Quoi donc ! dit-il, a-t-il été piqué par une vipère ? s'est-il battu ! Nous l'aurions entendu crier... quoi donc !

En entendant ce mot : vipère, Marie s'est levée avec effroi.

Phœbus arrive devant eux. Louis se baisse pour lui prendre la tête, le chien se dégage et s'échappe, en aboyant du côté du soleil, puis il s'arrête, les yeux tournés vers nos amoureux, et aboyant plus fort ; Louis va vers lui, il recule, criant toujours. Louis reste immobile, indécis. Phœbus revient alors, mais c'est en redoublant de hurlements et d'agitation ; sa langue est sèche comme les pierres du sentier, ses yeux sont injectés de sang, son poil est hérissé ; il saute autour de Louis à la hauteur de son cou et de ses épaules, il lui arrache même quelques lambeaux de ses vêtements. Le pauvre Louis se sent en proie à une angoisse indéfinie et douloureuse.

Marie, non moins troublée, laisse échapper une parole étourdie, folle, terrible.

— Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, s'il était enragé ?

— Tais-toi, dit Louis, tais-toi ! tu es folle ! Il n'y a pas vingt minutes qu'il était couché tranquillement à l'ombre, à nos pieds...

— Oui, je suis folle !... d'ailleurs, tantôt il a bu et mangé comme d'ordinaire.

— Mais non, Marie, je me rappelle qu'il n'a ni bu ni mangé...

— Eh, mon ami, c'était la joie de me revoir ! il n'a pas cessé un instant de me caresser.

— Était-ce cela ? oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il a donc, mon pauvre chien ?

Cependant Phœbus continue de bondir en hurlant ; il va maintenant de Louis à Marie, et celle-ci s'éloigne malgré elle épouvantée.

— Ici, Phœbus ! crie Louis qui, éclairé d'une idée soudaine, a été emplir d'eau les creux serrés de ses deux mains ; ici, Phœbus !

Le chien se détourne de Marie pour obéir à la voix qui l'appelle, mais devant l'eau qui lui est offerte, il recule d'un air furieux et se remet à bondir, en hurlant d'une voix qui commence à s'épuiser.

— Malheur ! malheur ! dit l'amant devenu pâle.

— Louis, dit la maîtresse éperdue en fuyant sous les arbres, sauvons-nous !

En la voyant courir, le chien se met à la poursuite de Marie ; toujours plus épouvantée, celle-ci court plus fort.

— Louis, crie-t-elle d'une voix étranglée par l'effroi, je suis perdue, sauve-moi !

Le pauvre jeune homme voit déjà son adorée maîtresse atteinte par la morsure de l'animal ; un nuage rouge passe devant ses yeux, il ne réfléchit plus, il ramasse sur l'herbe son fusil chargé, il arme, ajuste et tire... en fermant les yeux. Le coup part, la détonation cloue Marie à terre, et derrière elle le chien vacille et tombe ; il se redresse pourtant, se retourne vers celui qui l'a frappé, fait un pas vers lui, et retombe inanimé, la tête tournée du côté de son ami.

VII.

A grands pas, sans se dire une parole, sans regarder derrière eux, les deux amants avaient repris leur marche vers la ville. Elle, tremblait encore ; lui, avait les yeux mouillés. D'instants en instants, il s'essuyait les paupières, il arrêtait Marie et l'embrassait en la serrant contre sa poitrine, après quoi il se remettait en route comme elle ; mais bientôt ses yeux se retrouvaient humides.

Ils avaient fait ainsi trois cents pas environ, lorsqu'au milieu d'un carrefour, ils se trouvèrent vis-à-vis d'un homme en costume de chasseur.

— Toi, Louis ! dit cet homme.

— Toi, Adrien ! fit Louis relevant la tête.

— Madame, ajouta le chasseur en s'inclinant, et ses regards revenant à son ami : Qu'as-tu donc, mon bon D... ? Tu as l'air tout bouleversé.

Louis raconta tout, depuis l'arrivée de sa maîtresse à la station de Fontainebleau jusqu'au coup de fusil qui venait de mettre fin aux jours dévoués de l'épagueul.

— Où l'as-tu laissé, ce pauvre chien ? demanda le docteur Adrien à la fin du récit.

— Pourquoi veux-tu le savoir, mon ami ?

— Parce que, comme médecin, je tiens à constater quelques effets de l'hydrophobie, et que tu m'en fournis aujourd'hui l'occasion.

Après certaines hésitations des amants, vaincues par les instances du docteur, on revint à l'endroit triste où Phœbus était tombé. A la grande stupéfaction de ses justiciers, Phœbus n'était plus là, mais retrouver sa trace n'offrait rien de difficile. Elle était marquée par des gouttes de sang. On les suivit sans mot dire. Marie n'osait plus résister et Louis parlait d'embrasser son chien encore une fois. Quand on arriva aux dernières gouttes, on était dans l'oasis où les amants avaient passé les heures les plus douces de leur journée — de leur vie peut-être !... En travers de la roche fendue, sur la fente même, on trouva étendu l'épagueul blanc et roux. Il respirait encore, mais le museau posé entre les deux fragments de la roche, il laissait couler là, avec son généreux sang, sa vie pure et fidèle. Il avait l'œil presque fermé ; sa langue débordait légèrement. Adrien lui souleva la paupière avec le pouce et interrogea la prunelle dont la flamme s'éteignait. Louis pleurait, appuyé contre un arbre ; il se sentait comme une honte à venir regarder en face l'ami qu'il avait tué. Adrien entr'ouvrit ensuite la bouche du chien sans effleurer ses lèvres ; il regarda attentivement les gencives et la langue ; puis, d'un mouvement brusque et dépouillé de toute précaution,

il souleva l'animal dans ses bras, et dit en le mettant à une place plus commode :

— Voilà un bon chasseur de moins ; mon pauvre Louis, tu l'as tué sans qu'on ait le droit de t'en faire des reproches, mais, je te le déclare sur l'honneur, Phœbus n'était pas du tout enragé.

Louis vint tomber à genoux devant son chien. En le reconnaissant, Phœbus remua doucement la queue et fit un effort pour lever la tête, sans y parvenir.

— Mais qu'avais-tu donc, mon Phœbus ? dit Louis en soulevant cette tête et la baisant.

Ce qu'il avait ? Ce fut Marie qui le révéla. Comme elle était assise sur la roche, les coudes sur ses genoux, et les mains contre ses tempes, ses yeux, en errant dans le cercle de sa vue, venaient de découvrir à la profondeur d'une longueur de bras, entre les deux parties de la roche fendue, un portefeuille qu'elle reconnaissait pour être celui de son amant. Elle avait vivement plongé le bras dans l'ouverture et ramené le portefeuille taché du sang de Phœbus.

— Ah ! je comprends maintenant, dit Louis d'une voix brisée, en saisissant cet objet, je comprends ; j'ai tiré cela de ma poche pour montrer à Marie des vers commencés pour elle, puis j'ai posé mon portefeuille sur la roche, et je ne sais comment, sans y prendre garde, je l'aurai poussé dans l'ouverture. Phœbus suivait tous mes mouvements, comme d'habitude ; il connaît ce portefeuille qu'il m'a toujours vu et qui me vient de mon père. Cent fois, quand j'avais oublié de m'en munir il est retourné chez moi le chercher ; quand nous sommes partis, il aura fait mille efforts pour pouvoir le reprendre là, mais où le bras de Marie pouvait plonger, la tête de Phœbus ne pouvait atteindre !... Regardez ! le malheureux a même essayé de desceller la pierre... Désespéré, il a couru après moi, il a voulu me ramener ici, et moi... moi je l'ai tué !

En reconnaissant le portefeuille tombé devant lui, à travers ses paupières qui s'alourdissaient, Phœbus tressaillit et rouvrit les yeux ; il regarda Louis, puis le portefeuille, puis encore Louis d'un regard profond plein de pardon, de pitié, de tendresse ; il essaya de lécher la main qui lui tenait le museau, cette main qui l'avait abattu... et fermant l'œil comme pour s'endormir, il expira.

VIII.

Nous sommes à la fin d'octobre ; les jeunes châteaux reviennent des vieux châteaux ; sous les arbres jaunés des Tuileries et des Champs-Élysées, les feuilles tombent ; les soirées sont fraîches, les marchands de marrons s'installent aux coins des rues. Voici l'hiver.

Louis D... est seul dans son joli appartement de la rue Pigale. Il est bien triste. Phœbus n'est plus là, c'est fini ! Il n'y sera plus jamais ! Et le soir même du jour où il a rendu l'âme, Marie a repris le chemin de fer pour Paris, et on ne l'a plus revue.

Où dirait qu'il n'y a plus de place dans la mémoire de Louis que pour le souvenir de cette journée. — Ah ! que la vie a d'horribles jours ! répète-t-il sans cesse, oubliant — ce que c'est que le cours des choses humaines, et les fantaisies du sort et l'instantanéité de nos joies ! — oubliant que de cette même journée qu'il maudit, il disait le matin : — Ah ! que la vie a de beaux jours !

Il n'y avait que Marie qui pût consoler Louis de la mort de Phœbus : que n'a-t-il pas fait aussi pour la retrouver ! c'est son unique, son exclusive, son absorbante occupation. Marie semble perdue. Rien ne peut fournir à Louis sur elle la plus vague indication. — Elle peut revenir encore, se dit-il néanmoins de temps en temps : elle est si drôle ! elle est revenue tant de fois ! Ah ! si Phœbus vivait, je l'enverrais se poster devant sa porte, et, de force ou de gré, il me la ramènerait un jour ou l'autre !... mais Phœbus est mort... Pauvre Phœbus !... Attendons.

Et les jours se passaient ; et Marie ne revenait plus. Un matin, le ciel était clair, l'air tiède, le soleil souriant. Une fantaisie de malade ou d'amoureux, — de poète, si vous voulez, — envahit l'esprit de Louis D... — Voici sans doute, se dit-il, le dernier beau jour de cette année, profitons-en.

Là-dessus, Louis s'habilla et déjeuna ; il mangea avec quelque appétit ; il étonna son domestique. Il y avait dans sa manière des semblants de résurrection — il avait trouvé une distraction dans la gamme de son chagrin.

Ayant déjeuné, il se fit conduire au chemin de fer de Lyon, renvoya son briska et prit un billet pour Fontainebleau. Un peu moins de deux heures après, il arrivait à cette station.

— Voilà la taverne de la *Citerne d'Alby*, dit-il en franchissant le viaduc, voici la *Porte aux Vaches* ! C'est là qu'elle a effeuillé une marguerite !... allons, marchons, refaisons le même chemin à travers la forêt. Demain, je me mettrai à faire ce qu'il faut pour oublier, mais aujourd'hui je veux revoir l'endroit...

Revoir l'endroit ! Ont-ils assez répété cette parole, assez assouvi ce désir, les amoureux, les vieillissants, les désabusés ?... Eh ! malheureux, quand vous l'aurez revu, l'endroit, le point lumineux dans les brumes du temps disparu, quand vous aurez donné cette pâture au souvenir du bonheur passé, vautour qui ronge votre présent, vous serez-vous rendu l'avenir plus rose ? aurez-vous ressuscité ce qui n'est plus ?

L'orchestre ailé chantait encore, les senteurs forestières étaient aussi pénétrantes, le soleil ne jouait pas avec moins de grâce dans les feuillages bronzés par l'automne ; les papillons voletaient encore, encore les fleurs les provoquaient ; l'impassible nature resplendissait toujours. Tout à coup Louis D... laissa échapper un petit cri, son cœur se gonfla ; peut-être ses yeux se mouillèrent-ils... Dans un sentier à peine perceptible où il venait de poser le pied, il reconnaissait celui qui menait à la clairière où il avait laissé toutes ses joies. Un peu plus de branches sur sa tête, un peu plus d'herbe sous ses pieds : pas d'autre changement pour lui. Louis avance plus lentement ; involontairement il retient son haleine, son cœur bat dans sa poitrine à en briser les parois. Encore un pas, pense-t-il, et c'est là, c'est là, là que Marie...

Louis fait ce pas, il est dans la clairière. Le plus complet silence y règne encore, mais sur la roche fendue, à l'endroit où Marie a tant aimé Louis, le docteur Adrien est endormi ; tout en dormant, il tient dans sa main la main de Marie elle-même, qui sommeille doucement, les cheveux dénoués, la bouche mi-close... à l'endroit où Phœbus est venu mourir.

Édouard PLOUVIER.

MICHEL PRÉVITZ.

I.

Un jeune domestique, galonné et tout de vert habillé, paraissant n'avoir guère plus de vingt ans, mais déjà pourvu d'une barbe naissante qui promettait de devenir épaisse et brune, se présenta, pendant le carnaval de 1846, chez un coiffeur de la rue St-Marc-Feydeau.

— Pourriez-vous, monsieur, demanda-t-il en bon français au patron de la boutique, venir, aujourd'hui même à deux heures, à l'hôtel de Paris?

— Volontiers... comment donc!... tout de suite... répondit l'artiste capillaire, avec cet empressement obséquieux qui caractérise les honnêtes boutiquiers de la capitale.

— Non, pas tout de suite, reprit le jeune domestique; à deux heures seulement.

— A deux heures, j'y serai.

— C'est convenu.

— Oui... mais, jeune homme, qui demanderai-je? fit M. Aristide Capitol, coiffeur émérite, breveté pour deux pommades propres à garantir les cheveux d'une chute complète.

— Ah! c'est vrai, dit le domestique... J'oubliais... Vous demanderez le prince Sergius Troubotoï.

A l'audition de ces noms de grand seigneur russe, M. Aristide Capitol redoubla de verve mercantile, parla de porter au prince ses pommades mirifiques, offrit à l'envoyé un fauteuil, le salua, le resalua, prouva, en un mot, le cas qu'il faisait « du nouveau client » qui le voulait bien honorer de sa confiance.

Michel Prévitz, heureux sans doute d'être l'objet de tant de prévenances, accepta, s'assit, soutint quelques minutes de conversation, tout en s'exprimant d'un ton rêveur, et ouvrit de grands yeux, en apercevant une fort jolie personne qui sortait de l'arrière-boutique.

C'était mademoiselle Augustine Capitol, fille du célèbre coiffeur avec qui Michel conversait.

Augustine, blonde presque agaçante, possédait cette beauté parisienne qui l'emporte sur toutes les autres, la mine chiffonnée, les yeux expressifs, la bouche riieuse, et la chevelure naturellement ondulée qui, il y a quelques dix ans, était fort à la mode.

Augustine jeta à la dérobée sur Michel un regard investigateur qui nous permet de traduire ainsi sa pensée :

— Voilà un jeune homme qui n'a rien de désagréable du tout; au contraire, il a une physionomie qui me plaît beaucoup; c'est un étranger, bien sûr.

Quant à Michel, il n'osa pas regarder la fille de M. Aristide Capitol.

Craignant de devenir importun, il se leva, et, ouvrant la porte de la rue :

— A deux heures, n'est-ce pas, monsieur? dit-il.

— Chez le prince Serijur Betrouboï, répondit le coiffeur, en écorchant si violemment le nom du maître de Michel, que celui-ci eut beaucoup de peine à réprimer un éclat de rire, et qu'il cria, en fermant la porte :

— Sergius Troubotoï!

Michel sorti, Aristide dit gravement à Augustine :

— Les princes russes devraient changer de noms quand ils viennent en France... Impossible de se les rappeler... A peine peut-on les prononcer convenablement... Vois, ma bonne petite, c'est le troisième prince russe qui, cette année, descend à l'hôtel de Paris... Je deviens son coiffeur... Ma clientèle s'agrandit... Oui... oui... D'excellentes pratiques...

— Qui paient en roubles...

— En double... Ça rime... grimaça jovialement le père d'Augustine. Ma foi, l'hôtel de Paris est pour moi un parfait voisinage... Si cela continue, ma bonne petite, je t'amasserai des écus. Tu as dix-huit ans... à vingt et un ans, tu te marieras... avec un premier garçon, qui prendra la suite de mes affaires, et que je stylerai de mon mieux... Ne t'inquiète pas... J'espère même te marier avant que tu sois majeure. Le fils de mon ami Absalon excelle dans le postiche... C'est un talent, un génie dans sa partie... et...

— Lui!... il est si bête!

— Ça n'y fait rien, ma bonne petite... Je te dis qu'il n'a pas son pareil dans le postiche... et cette spécialité-là mérite considération. Mais, attendons... nous en reparlerons... D'ailleurs, si Jules Absalon ne te plaît pas, tu en choisiras un autre... Liberté pleine et entière pour ma chère Augustine!... Pourvu que tu choisisses un coiffeur... qui me convienne, bien entendu, je te laisserai épouser qui bon te semblera.

Et M. Aristide Capitol débita une longue tirade à ce propos, si longue, si verbeuse, si bruyante, que deux heures sonnèrent.

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-il... Vite... Augustine, mes rasoirs... mon peigne... ma trousse...

Il s'arma de pied en cap. Pourtant, entraîné qu'il était dans les considérations philosophiques sur la nécessité de ne pas « violenter les cœurs », désireux aussi de former un bel assortiment de pommades à l'usage du prince Sergius, Aristide Capitol tarda bien encore d'un bon quart d'heure.

Au moment où il se décidait enfin à conclure son éloquent discours, et à se diriger vers l'hôtel de Paris, Michel Prévitz reparut.

— Allons, donc, monsieur, allons donc! mon maître vous attend... Il s'impatiente!

— J'y cours...

Aristide fit comme il disait. Il partit prompt comme l'éclair, et, ce qu'il ne remarqua pas, ce qui lui importait peu d'ailleurs, le peigne encore fixé dans sa luxuriante crinière.

II.

Pour s'élancer plus vite hors de sa boutique, Aristide a quelque peu bousculé Michel, et celui-ci, faisant place, s'est tout naturellement trouvé près d'Augustine.

La porte s'est refermée. O Providence! voilà de tes bontés!...

Michel va s'éloigner; mais Augustine lui adresse la parole.

La voix de la jeune fille semble si sympathique, si douce, si bienveillante au jeune homme, qu'il triomphe de sa timidité native, qu'il balbutie d'abord quelques mots de réponse, et qu'ensuite il parle à son

interlocutrice avec plus d'entrain qu'il n'en avait eu pour causer avec M. Capitol.

Inutile de dire que mademoiselle Augustine ne péchait pas par la sauvagerie : ce péché-là ne charge guère les consciences de nos boutiquières. L'amabilité vaut cinquante pour cent dans un comptoir.

Au bout de cinq minutes, la conversation, bien établie, roulait déjà sur la position de Michel Prévitz.

Tout, dans ce jeune étranger, prévenait Augustine en sa faveur. Sa mélancolie, surtout, intéressait vivement la fille d'Aristide Capitol.

— Bien des fois, lui dit-elle, j'ai désiré de voir votre pays !

— Vraiment ! exclama Michel.

— Oui. Plus j'entendais parler de ses plaines glacées, de ses sites sauvages, de ses forêts profondes, et plus j'avais la fantaisie de visiter tout cela. Dites-moi, monsieur, votre pays est-il véritablement beau ?

— Magnifique, mademoiselle. On y a de l'air et de l'espace... on y passe merveilleusement de l'hiver à l'été... Oh ! la Russie ne manque pas de charmes... c'est une terre fertile... qui nourrit largement ses enfants... mais, si le sol y est généreux, les mœurs y sont terribles...

— Que voulez-vous dire ?

— Que l'air et l'espace n'appartiennent pas également à tous...

— Comment cela ? interrogeait Augustine, du ton le plus naïf.

— Il y a en Russie, expliqua Michel, qui poussa un profond soupir, des hommes voués dès leur naissance au malheur...

— Ah ! oui... monsieur, mon père m'a dit cela... C'était un vieux soldat de la garde impériale, revenu de Moscou, qui lui a raconté que là-bas... il y a des...

— Des serfs... c'est-à-dire des esclaves, mademoiselle. À ceux-là rien n'appartient en propre... Le maître a le droit de les transporter d'une province dans l'autre. On les arrache parfois à leur village natal, à leur mère, à leur femme, à leurs enfants... ce qu'ils gagnent va dans la bourse de leur maître... Heureux s'ils ne meurent pas sous le fouet !...

— C'est affreux ! c'est affreux ! interrompit Augustine.

Michel Prévitz traça le tableau des misères sous lesquelles succombent tant de serfs russes, tableau que nous épargnons au lecteur qui, dans ces derniers temps, a subi un déluge de romans, de voyages et de nouvelles, où les mœurs de l'empire des tsars étaient plus ou moins fidèlement reproduites.

Notre histoire se passe à Paris : profitons-en pour ne pas multiplier ici les mots que nous ne pouvons prononcer ; faisons comme Aristide Capitol, déclarons que tout nom russe ne doit point passer la frontière.

En parlant, Michel ne tarda pas à avoir des larmes dans la voix.

Et la rieuse Augustine éprouvait un indéfinissable chagrin ; elle s'associait aux plaintes du jeune domestique.

Bientôt celui-ci se retira, et, quand il fut parti, la fille d'Aristide se prit à pleurer.

Le coiffeur rentra.

— Bonne pratique ! s'écria-t-il... Si j'en coiffais

comme cela dix par jour, tu te marierais avant deux ans, ma fille ! Six francs pour une coupe de cheveux et une frisure !... De plus, cinq francs de pommades ! Voilà une aubaine !... Vive le prince Seruger Boibetrou ! Ah ! par exemple, il ne me fait pas l'effet d'être aimable... Non... il rudoie fort et ferme ses gens... il doit les battre !

— Vous croyez, mon père ? demanda avec anxiété Augustine.

— Je n'en doute pas... mais, ma foi, tant pis pour eux... Pourquoi sont-ils serfs ?...

— Ainsi, reprit la jeune fille, ce domestique qui vous est venu chercher, qui semble si doux, si travailleur, il le battra ?...

— Comme les autres...

— Ce jeune homme est donc serf ?

— Oui, ma bonne petite ; serf, tout ce qu'il y a de plus serf...

— Quel dommage !

— Ah ! ça, mais tu pleures, Augustine... cela ne t'arrive jamais, ou rarement, du moins... J'y suis... Je comprends... C'est parce que je t'ai parlé tantôt de Jules Absalon. Ne te déssole pas, ma fille, tu choisiras un mari à ton gré, pourvu qu'il soit coiffeur et qu'il me convienne, je te le jure...

Augustine ne répondit rien ; elle essaya de contenir ses larmes.

En moins d'un quart d'heure, les deux garçons de M. Aristide Capitol « rentrèrent de pratiquer en ville », comme on dit en argot capillaire.

Tout le personnel alla dîner.

— Tu ne manges pas, Augustine ? questionna Aristide.

— Non, mon père, je n'ai pas faim.

— Je vois que tu me boudes, murmura le coiffeur à l'oreille de sa fille... Mange, mange, ma bonne petite ; je ne te parlerai plus de Jules Absalon... Je t'en donne ma parole d'honneur.

Quoi que fit M. Capitol, Augustine ne toucha à aucun des deux mets, invariable menu des repas de la maison.

Son entretien avec Michel laissait dans son esprit d'ineffables traces.

— Serf ! serf ! pensait-elle... je m'explique maintenant l'amertume avec laquelle ce jeune homme me parlait.

III.

Pendant six mois, Michel Prévitz alla chez Capitol au moins une fois la semaine.

Son air doux et bon, son langage sympathique lui avait concédé l'intérêt de tous. Les deux garçons du coiffeur se questionnaient sur son pays ; Capitol lui recommandait de vanter ses talents capillaires devant le prince Troubotoi ; Augustine aimait à l'entendre exprimer la joie qu'il éprouvait à vivre dans Paris, où son maître se montrait singulièrement moins sévère qu'à Saint-Petersbourg.

Mais, autant que Capitol l'avait espéré, le prince Sergius devenait un Russe aux lous d'or.

Aussi, Jules Absalon parut, avec la double mission de continuer les affaires de M. Aristide Capitol et de « s'unir » à la gentille Augustine.

Le coiffeur estimait qu'il fallait une année d'épreuve

à Jules, soit pour se mettre au courant de la clientèle, soit pour plaire à sa fille.

Jules Absalon fut substitué à l'un des garçons. Au bout de deux mois, il contenta par son travail M. Aristide Capitol, mais il s'attira, par sa visible et croissante jalousie, la haine de sa future épouse.

Quand Michel Prévitz entra dans la boutique, Jules Absalon lui lançait des regards furibonds; dès qu'il parlait à Augustine, Jules pâlisait de colère concentrée; et si Michel s'approchait trop du comptoir où resplendissait la sémillante blonde, le prétendu crispait ses poings, puis venait se placer entre eux.

— Vous parlez trop à ce sauvage, dit-il un jour à Augustine. Cela n'est pas convenable, mademoiselle.

— Et pourquoi donc? se récria la fille de Capitol... ce pauvre jeune homme m'intéresse...

— Beaucoup... je m'en aperçois bien...

— Mais, monsieur Absalon, vous avez le cœur dur...

— Et le vôtre est tendre, mademoiselle. Croyez-vous que je ne me doute de rien? Croyez-vous que je ne voie pas les frais d'amabilité que vous faites pour ce domestique?... Et encore, ce n'est pas même un valet de chambre! Non. C'est un serf russe... Un esclave, entendez-vous?... Là! un esclave. A peine si vous daignez me répondre, quand je vous adresse des compliments, et vous écoutez avec attention ses phrases saugrenues... Cela ne peut pas durer comme cela... Je m'en plaindrai à votre père... Puisqu'il est convenu que je dois être votre mari...

— Vous commencez par être jaloux, interrompit Augustine avec un dépit marqué.

— Dame... Est-ce flatteur de se voir immoler à un étranger?...

— Est-ce flatteur de se voir déjà gronder avant le mariage? répliqua la jeune fille. Plaignez-vous à mon père, monsieur Absalon. Moi je ne me soucie pas d'avoir un mari peu aimable et fort jaloux!

— Nous verrons qui l'emportera, dit bêtement le futur gendre et successeur d'Aristide Capitol.

— Oui, nous verrons, termina Augustine.

Cet entretien menaçait de devenir une altercation.

L'entrée d'une pratique y mit fin. Augustine se leva, quitta le comptoir et monta dans sa chambre. Là, seule, en proie à d'indéfinissables pensées, elle se trouva si malheureuse, si malheureuse, qu'elle souhaita de mourir. Or, un pareil vœu chez une fille de dix-huit ans trahit d'ordinaire des chagrins d'amour.

Puis, elle dépérissait à vue d'œil. Une fièvre légère, mais continue, la minait de jour en jour. Augustine attendait, avec une impatience qu'elle n'osait s'avouer, les courtes visites périodiques de Michel Prévitz. Chaque jour, la présence du serf russe la rendait plus heureuse, et son absence la troublait davantage.

Et Jules Absalon remarquait tout cela, se promettant bien d'éclater à la première occasion.

IV.

— Monsieur, dit le prétendu d'Augustine à son futur beau-père, il faut que je vous entretienne un instant, pendant que nous sommes seuls.

— Oh! oh! quel ton solennel! Parle vite... je n'ai

que dix minutes à te donner... C'est aujourd'hui que je vais chez le prince Birotō... Parle vite... je t'écoute, en passant au cuir mes rasoirs.

Jules Absalon raconta en détail tous ses griefs contre Augustine, ceux que le lecteur connaît, avec d'autres encore, assez peu sérieux pour que nous nous dispensions de les reproduire...

— Imbécile! déclara péremptoirement le coiffeur. Ne vas-tu pas t'imaginer que la fille d'un homme comme moi peut s'abaisser jusqu'à un pauvre diable!.. Allons, ne te mets pas martel en tête, et soigne le postiche que t'a recommandé la vicomtesse d'en face.

Sur ce, M. Aristide Capitol fit une pirouette digne de Pierrot, et disparut, laissant là le plaignant tout ébahi et mal satisfait de l'explication.

Deux jours après, le coiffeur se trouva en présence de sa fille et de son futur gendre.

C'était un lundi soir. Le second garçon jouissait de son jour de sortie; Augustine brodait dans le comptoir, ne soufflait mot, et paraissait d'une tristesse morne, fort compréhensible, d'ailleurs, parce qu'il y avait près d'une semaine qu'elle n'avait vu Michel Prévitz.

Quant à Jules Absalon, il attifait un *tour*.

Tout à coup, voici que M. Aristide Capitol, s'adressant à sa fille, prononce emphatiquement cette phrase:

— Les temps sont venus, mes enfants... je vais vous unir!

Jules bondit; Augustine ne détourna pas même ses regards de sa broderie.

— Hélas! murmura-t-elle.

— Vous l'entendez, monsieur! s'écrie aussitôt le jeune homme!.. Mademoiselle a dit *hélas!*

Sans daigner répondre, l'illustre artiste continua:

— Qu'on me laisse parler! Les temps sont venus, vous dis-je, et avant deux mois, je te nommerai mon gendre, Absalon.

Celui-ci examina bien Augustine, et, remarquant les soupirs qu'elle étouffait, il exhala en ces termes sa jalousie:

— C'était mon rêve, monsieur Capitol, mais il me semble impossible de le réaliser...

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que mademoiselle Augustine ne m'aime pas... Je le sais bien... Voyez si elle paraît contente de vos paroles, si, au contraire, elle ne murmure pas depuis que vous m'avez annoncé la chose... Non, non; je vous l'ai déjà dit seul à seul, monsieur Capitol, et je le répète devant mademoiselle... Il y a un homme de trop à Paris!

— Tu dis cela comme M. St-Ernest, de l'Ambigu. Il y a un homme de trop à Paris? Qui donc?

— Demandez à mademoiselle, fit Jules Absalon avec un geste farouche.

Et il ajouta, en fichant avec colère une épingle noire dans le *tour* qu'il arrangeait:

— Cet homme, c'est le domestique du prince Sergius...

— Tais-toi... mais... tais-toi... Quand on ignore ce qui se passe, on garde le silence... Ce Michel Prévitz ne te gênera pas longtemps.

Ici, Augustine dressa l'oreille.

— Il part dans deux mois avec son maître... et je ne pense pas que, de là-bas, il puisse émouvoir ta jalousie...

Le patron et son futur gendre, celui-ci à force de joie, celui-là dans l'ardeur qu'il mettait à parler, ne s'aperçurent pas de ce qui avait lieu dans le comptoir.

Augustine, pâle comme une morte, résistait vainement au mal qui l'étreignait.

Elle s'évanouit, et laissa tomber sa tête sur le comptoir.

Aristide Capitol courut à sa fille. Toutes les parfumeries de sa boutique y auraient passé, car il adorait son Augustine, et, en la voyant froide, décolorée, il éprouva une terreur sans pareille.

— Allons ! allons ! ma bonne petite ! s'écria-t-il éperdu... réponds moi... que ressens-tu ? Dis-moi vite... parle... où est ton mal ? Donne-moi vite de l'eau de Cologne, imbécile ! dit-il à Jules, que l'évanouissement de la jeune fille exaspérait... Que diable !... Elle se trouve mal... Dépêche-toi !..

Absalon obéit. Au bout de quelques minutes, Augustine reprit ses sens.

Le lendemain il lui fut impossible de se lever.

Une horrible fièvre la saisit. Le médecin, appelé, déclara qu'il craignait une maladie grave.

— Et dire que c'est à cause du départ de ce Moscovite ! gémissait Absalon. Elle ne m'aimera jamais ! Jamais !

Le pauvre garçon ne croyait pas parler aussi véridiquement qu'il faisait. Au fond du cœur, il avait encore de l'espoir.

V.

Huit jours se passèrent, huit jours de délire, auquel invariablement succédaient, dans les instants de trêve, de pénibles sanglots. Comment guérir la jeune fille ? Comment apaiser l'indomptable chagrin qui s'est emparé d'elle ?

Aristide Capitol ne quitte point le chevet d'Augustine : ses deux garçons ne cessent de faire des courses, tantôt pour aller chercher le médecin, tantôt pour remplacer leur patron chez ses pratiques. La maison du coiffeur est en désarroi.

Tout à coup, après une longue pause passée aux côtés de sa fille, monsieur Capitol prend Jules à part, et, toujours avec le ton sentencieux que le lecteur lui connaît :

— Mon cher ami, lui dit-il, il ne faut plus penser à Augustine. Tu avais raison : elle ne veut absolument pas entendre parler de toi... Je viens de lui jurer, sur les cendres de sa mère, que je ne la forcerais pas à l'épouser... Voilà qui est clair...

— Oh ! le misérable ! Oh ! le gueux ! exclama Jules Absalon... Ce Michel Prévitz m'est préféré... Elle ne peut pourtant devenir la femme d'un serf russe !

— Assurément, non.

— Eh bien, alors !... Pourquoi s'est-elle mis cette passion dans la tête ?...

— Silence, Absalon ! Et parlez avec respect de ma bonne petite... faites votre profit de mes paroles ; et, sans argumenter, remerciez-moi d'avoir eu la franchise de vous tout apprendre, et ne cherchez pas à en savoir davantage. Le reste me regarde. J'aviserais. En attendant, veuillez ne pas négliger votre ouvrage. Votre collègue va rester à la boutique, pendant que vous irez coiffer la dame du café des Mille Colonnes, et que j'irai, moi, chez le prince Serajus Teriboti.

— Sergius Troubotoï, patron.

— Peu importe. Allez.

Le ton d'Aristide ne permettait pas de réplique.

Jules prit le chemin du Palais-Royal, et son patron se rendit à l'hôtel de Paris.

Aristide Capitol mit près d'une demi-heure à faire une course qui ne demandait que trois minutes.

Cela venait de ce qu'il débitait en lui-même un grand monologue, accompagné ça et là de gestes fort accusés, dont certains passants riaient aux éclats...

— C'est donc vrai ! Augustine mourrait si ce jeune Russe s'en allait !... Mais comment faire ?... Cela ne se peut...

Et, se frappant classiquement le front, il ajoutait :

— Il me plaît assez, au physique, ce Michel. Si ce gaillard-là restait à Paris, on en ferait peut-être quelque chose... Mais, bah ! Quel état sait-il ?... Aucun... rien que servir... je ne peux pourtant pas marier ma fille à un esclave ! Je vais lui parler à ce Michel... Nous verrons s'il y a moyen de l'utiliser... Je prierais son maître de me le céder... Et si le maître ne veut pas !... Ma foi ! A l'impossible nul n'est tenu... D'abord, interrogeons Michel... c'est que cela devient sérieux... le médecin l'a dit... Le chagrin tuera ma bonne petite Augustine ! quel malheur, mon Dieu ! Moi qui aurais tant désiré de voir inscrire sur ma boutique : *Un tel, gendre et successeur d'Aristide Capitol*. Enfin, puisque cela ne se peut pas, il faut se conformer à son sort !...

Tout en monologuant ainsi, notre coiffeur arriva à la porte de l'appartement habité, dans l'hôtel de Paris, par le prince Sergius Troubotoï.

Michel ouvrit au coiffeur.

Par un heureux hasard, le prince était absent encore. Aristide avait donc le temps de causer avec le jeune serf.

Comme on le pense bien, le coiffeur ne dit rien de ce qui s'était passé chez lui à Michel Prévitz, mais, assis dans l'antichambre, pour attendre le prince Sergius, il adressa machinalement la parole au domestique :

— Il paraît que vous retournez bientôt à Saint-Petersbourg, mon ami ?

— Hélas ! oui, monsieur.

— Vous en êtes désolé, dirait-on ? Est-ce que vous préféreriez de rester à Paris ?

— Moi ! rester à Paris !... Ah ! monsieur, ce serait le bonheur, la vie !... Mais j'appartiens au prince Sergius Troubotoï ! ajouta Michel avec amertume.

— Ah ! ça, voyons, jeune homme... reprit Aristide, ne pourrait-on pas tout arranger ?... Et d'abord, parlez-moi franchement, n'exercez-vous pas un métier quelconque ?

— Non, monsieur.

— Diable ! diable ! Chez le prince, que faites-vous ?

— Les commissions qu'il m'ordonne...

— Voilà tout ?

— A Saint-Petersbourg, très souvent, c'est moi qui le rase.

— Vous rasez ! oh ! c'est possible ! Mais voilà une excellente chose !.. Vous avez la main légère, sans doute ?... Eh bien, nous vous soignerons... Mes leçons vous rendront plus habile encore... Oh ! vous rasez !... Mon Dieu !... c'est à merveille !... Je vais faire en sorte que vous restiez à Paris...

Au même instant, le prince Sergius rentra, et Aris-

tide Capitol le suivit dans son cabinet, et répéta plusieurs fois presque bas : — Il rase ! il rase !

Tout en frisant le farouche prince, notre coiffeur lui demanda, sans trop de préambule, s'il voulait lui vendre Michel Prévitz.

A quoi le prince répondit que le serf lui était fort utile, et que pour rien au monde il ne le vendrait. La proposition manquait.

N'ayant pas réussi, Aristide Capitol revint tout penaud à sa boutique...

Deux mois se passèrent. L'état d'Augustine empirait.

VI.

Cependant, la veille du jour où le prince Sergius devait repartir pour la Russie, Aristide était accablé de craintes et se demandait ce qui arriverait de la malheureuse sympathie d'Augustine pour Michel Prévitz.

Après bien des conjectures, il finit par espérer que l'absence absolue du jeune Russe permettrait à Augustine de guérir.

Le lendemain, il perdit complètement cet espoir. Une seule phrase de sa fille en fut la cause.

— M. Michel Prévitz vient-il toujours à la boutique ? interrogea la pauvre malade.

Grand embarras pour Aristide. Il ne pouvait répondre affirmativement, sans mentir, négativement, sans augmenter le chagrin de sa chère enfant. Il prit un biais, équivalant à un mensonge, et donna à entendre à Augustine que Michel Prévitz était un homme peu scrupuleux sur ses devoirs, et qui menait à Paris une vie fort répréhensible.

C'était maladroit. Aristide perdit aussitôt la tête, lorsque sa fille répliqua :

— Non, non... Vous ne me dites pas la vérité, mon père !... Il ne se conduirait pas si mal !... Non... Mais, vous me le cachez en vain... Je devine... Il va partir, ou il est parti !... O mon Dieu ! que deviendrai-je.

Et Augustine éprouva une crise nerveuse telle qu'Aristide appela du secours.

Jules Absalon accourut, et, après quelques minutes de soins empressés, le patron et son garçon virent la malade reprendre un peu de calme.

Le médecin vint faire sa visite. L'état général d'Augustine lui parut de plus en plus alarmant.

Force fut au coiffeur d'apprendre tout au docteur, de lui avouer l'incroyable passion — ce fut le mot qu'il employa — d'Augustine Capitol pour Michel Prévitz.

— Voici que tout s'explique, déclara l'homme de l'art... La médecine n'a plus rien à essayer sur la maladie de votre fille, monsieur... Le moral est attaqué, c'est au moral qu'il faut s'adresser, et promptement, car le moins qu'il puisse arriver à mademoiselle Augustine, c'est l'aliénation mentale...

Vous comprenez le désespoir d'Aristide Capitol, qui avait un excellent cœur de père...

— Mais, docteur, répondit-il, je ne puis triompher des obstacles... J'ai offert à ce maudit prince de lui acheter ce jeune homme... Il m'a absolument refusé... S'il avait consenti au marché, tout se serait parfaitement arrangé... parfaitement... Car ce Michel Prévitz sait raser, monsieur !... oui, il sait raser...

et, après six mois de travail dans la partie, certainement, à la rigueur, il pourrait me remplacer... Ainsi... Voyez... n'est-ce pas une fatalité !...

Comme, à ces mots, Jules Absalon souriait légèrement, Aristide Capitol, emporté par la colère, l'apostropha d'un fougueux *va-t-en*, dont le garçon fut étourdi.

Jules obéissait, et redescendait dans la boutique, pendant que le médecin réfléchissait profondément à ce qu'Aristide venait de lui dire.

— Donc, fit ce dernier, prenant la parole, vous consentiriez, monsieur, à marier votre fille avec ce jeune étranger, s'il restait à Paris ?

— Oui, monsieur... Je ne reculerais devant rien, pour arracher ma fille à la mort qui la menace.

— Merci, merci, mon père ! murmura doucement Augustine.

— Vous me le promettez ? dit encore le médecin.

— Je vous le jure.

— Eh bien, laissez-moi faire...

— Vous daigneriez vous occuper ?...

— Il le faut bien, répondit le médecin avec douceur... Mon devoir est de guérir mademoiselle votre fille...

Ce fut par un regard divin qu'Augustine remercia l'homme généreux qui venait à son secours.

Celui-ci s'appêta à sortir ; mais, préalablement, il demanda l'adresse du prince Sergius Troubotoï.

Suffisamment renseigné, il s'approcha du lit d'Augustine, et, avec le droit que ses cheveux blancs lui donnaient, il serra affectueusement la main de la jeune fille, en disant :

— De la patience... jusqu'à demain... Je reviendrai vous apprendre une bonne nouvelle... Soyez calme, mon enfant... et je ne doute pas que vous ne guérissiez...

Il y avait tant d'assurance dans les paroles prononcées par le médecin, tant de bonheur dans son attitude, que le père et la fille furent convaincus de la réussite du projet qu'il méditait secrètement.

Augustine se trouvait plus heureuse, et l'agitation du bonheur succédait en son âme à l'agitation du désespoir. Quant à Aristide Capitol, il ne parvenait guère à s'expliquer les moyens qu'emploierait le docteur pour mener à bonne fin l'entreprise.

Comme le coiffeur quittait le lit de sa fille, comme il descendait les premières marches de l'escalier qui conduisait à la boutique, il rencontra Jules Absalon, endimanché, la redingote boutonnée et le chapeau sur l'oreille, qui, très énergiquement, sans le moindre respect pour un artiste capillaire, osa déclarer :

— Monsieur Aristide Capitol voudrait-il me solder mon compte ?

— Ah ! bah ! et pourquoi ça ?

— Parce que je ne me fais jamais dire deux fois de m'en aller, répliqua Jules avec une grimace ; parce que, ajouta-t-il, je n'ai plus rien à faire ici, et dois laisser la place « à l'amoureux de mademoiselle. »

— Petit serpent ! exclama Capitol. Tu n'as pas le cœur sensible !... Eh bien, pars... Nous verrons ce que dira ton père... Je vais te solder ton compte, monsieur l'ironique ; et, quoi que tu en dises, je vois que j'avais eu tort de vouloir te nommer mon gendre, et je désire bien que ce dont tu parles arrive, que l'honnête Michel devienne ton remplaçant !

Il dit, et, bientôt après, additionnant les jours déjà écoulés du mois, il alla prendre dans la caisse deux pièces de cinq francs environ qu'il mit dans la main d'Absalon, en disant :

— Adieu, et bonne chance... jamais tu ne trouveras une maison comme la mienne pour te perfectionner dans le postiche... adieu, ingrat!

Jules Absalon ricana quelque peu; mais, au fond, en partant, il avait bien de la tristesse dans l'âme. Ne partait-il pas froissé dans son amour et son orgueil?

— Hélas! je le regrette, pourtant, se dit le bonhomme Capitol... mais les dieux ont ordonné... je m'incline... il fallait que ce garçon ne parût plus devant ma fille!

Augustin CHALLAMEL.

(La suite prochainement.)

Courrier de Paris.

Savez-vous ce qui fait le sujet de la plupart des conversations à cette entrée d'hiver?

— Les bals, pensez-vous?

— Il n'en est pas encore question, bien que l'on commence dans quelques petits salons bourgeois à sauter au piano en famille.

— De l'horrible procès Lemaire et Villet?

— A peine songe-t-on encore à ces odieux et vulgaires assassins. On n'avait pas lu le compte rendu de quatre audiences que déjà le dégoût avait remplacé l'intérêt.

— Du futur procès de la famille de Jeufosse, ce mystérieux drame dénoué dans le parc d'un château de Normandie?

— On commence çà et là à en dire quelques mots, en attendant les révélations de l'acte d'accusation et des audiences publiques.

— De la rente?

— Nenni!

— Des récriminations des couliissiers, exilés du boulevard des Italiens?

— En aucune façon.

— De l'Inde?

— Quelquefois.

— Du projet de tunnel sous-marin entre Calais et Douvres, conçu, étudié et développé par M. Thomé?

— De temps à autre, comme d'une de ces inventions gigantesques que le génie de l'homme peut bien concevoir, mais à la réalisation desquelles les esprits ordinaires et défiants ne commencent à croire qu'après l'exécution.

— De l'installation du nouveau directeur de l'Opéra-Comique, M. Nestor Roqueplan, qui remplace M. Emile Perrin, depuis le 49 de ce mois?

— Assurément le monde des artistes et aussi le monde des dilettanti s'est ému pendant plusieurs jours à cette nouvelle, prématurément annoncée, mais surtout pour se demander si elle se confirmerait ou si elle ne se confirmerait pas. Depuis que le fait est accompli, on s'est borné à quelques appréciations du directeur sortant et de son successeur. On connaissait le premier pour un habile administrateur, pour un homme de goût, pour un homme bien élevé, avec qui tout ce qui tient à la presse et aux arts entretenait les relations les meilleures et les plus charmantes. D'un autre côté, M. Nestor Roqueplan a fait depuis longtemps ses preuves d'homme d'esprit, de directeur ingénieux, entreprenant, heureusement novateur, et passé maître en l'art de forcer les sympathies du public. M. Henry Trianon, qui lui est adjoint en qualité d'administrateur, est un homme de lettres distingué, auteur de plusieurs livrets d'opéras et de ballets joués au grand

Opéra, et de nombreuses études critiques sur l'art ancien et contemporain.

Mais ce n'est pas précisément le changement de directeur de l'Opéra-Comique qui a le monopole de la conversation des salons de tous les degrés. Ce qui fait dire le plus de paroles, suscite le plus de discussions, soulève les plus nombreuses légions d'arguments pour et contre, c'est ce qu'une comédie, scandaleusement affichée aux quatre coins de Paris, appelle le *Luxe des femmes*.

A la bonne heure, le luxe des femmes, voilà un vrai sujet de conversation, parce qu'il donne lieu à controverse, parce qu'il fait naître les avis les plus opposés, qu'il provoque des paradoxes, des utopies, des épigrammes, de chaleureux plaidoyers, de vives répliques, de fougueux réquisitoires, des anecdotes d'autant plus amusantes qu'elles sont plus controuvées et plus imaginées pour les besoins de la cause.

Tous les sujets dont je vous parlais tout à l'heure ne sont bons tout au plus qu'à fournir un élément de quelques minutes à la conversation d'un salon; là où il n'y a point d'opinions contraires en présence, le causeur perd ses paroles et son esprit. Mais à propos du luxe des femmes, on trouve presque autant d'avis qu'il y a d'individus, soit que les uns considèrent le luxe comme un instrument notable de civilisation, que d'autres prétendent le stigmatiser comme un élément de ruine et de démoralisation pour la société; que d'autres enfin, se plaçant à un point de vue moins élevé, n'y voient qu'un simple effet d'ornementation et d'enjolivement comme les sculptures dans les monuments d'architecture, ou une cause de dépense pour les ménages et un élément de perturbation dans les budgets intérieurs des familles.

Ce n'est ni au Théâtre-Français, ni à l'Odéon, ni au Gymnase, ni au Vaudeville, que se joue cette pièce dont le titre gros d'orages soulève chaque soir des tempêtes autour de vingt tables à thé. On la joue au théâtre du Luxembourg, sur une petite scène dédaignée, bien qu'elle ait pour auteurs deux hommes habiles en matière d'œuvres dramatiques, MM. Anicet-Bourgeois et Armand Durantin. Je ne sais pas au juste ce qu'elle dit cette comédie, mais tout ce que je puis dire, c'est qu'elle a beaucoup de succès, et qu'elle est dirigée contre les excès du luxe, qui poussent les femmes à contracter des emprunts, à se compromettre, et finalement à exposer la fortune et l'honneur de leurs maris.

Telle ne sera pas, dit-on, la comédie de M. Emile de Girardin, la *Fille d'un millionnaire*; elle nous donnera en quelque sorte la contre-partie de l'autre, puisqu'elle est destinée à exalter, à justifier, à venger les ambitieux, les riches, les enrichis, ces pauvres millionnaires enfin, si violemment, si injustement attaqués depuis quelque temps que c'en est pitié, et que, si les choses continuaient à aller de ce train, on ne trouverait bientôt plus personne qui consentit encore à le devenir.

On en parle beaucoup de cette pièce qui est déjà imprimée, à ce qu'on assure, mais qui ne sera peut-être pas représentée, en raison de l'extrême timidité de l'auteur; mais ce dont on parle plus encore à propos de luxe, c'est la prochaine arrivée à Paris d'un riche Américain et de sa fille, mistress Cecilia R.... Voici en quels termes le *Courrier de Paris*, dans la spirituelle chronique de M. Paul d'Ivoi, s'exprime à propos de cette jeune dame :

« Mistress Cecilia R.... on est d'une beauté splendide; elle a vingt-huit ans, elle est veuve. Son mari, l'un des plus riches habitants de New-York, a été tué dans un accident de chemin de fer, il y a trois ans. Riche par son père, riche par son mari, mistress Cecilia est peut-être le plus riche parti des États-Unis. Mais elle hait les Américains, et, obsédée de leurs recherches, lasse de traîner après elle une cour sans cesse grossissante de Yankees, elle vient habiter Paris. Sa maison sera ouverte cet hiver, et elle donnera des soirées magnifiques.

» Mistress Cecilia est d'une élégance somptueuse, elle dépense à sa toilette un budget qui dépasse celui de la plus grande ville de France, après Paris. Sa dépense se compte par millions.

» Elle est venue déjà trois fois à Paris, mais chaque fois elle n'y a passé que quelques semaines, pour ses emplettes qu'elle ne voulait confier à personne le soin de faire à sa place. Elle achetait chaque fois tant de choses, elle achetait tant de chapeaux, tant de robes, tant de châles, tant de dentelles, tant de gants, tant de chaussures, qu'on ne pouvait pas supposer qu'elle achetât tout cela pour elle seule : dans les magasins de Paris, où elle est bien connue, on l'a toujours prise pour le chef d'une grande maison de nouveautés de New-York.

» New-York est la ville du monde où les femmes font le plus de dépense pour leur toilette : oui, c'est dans la cité républicaine par excellence que le luxe est arrivé à la limite extrême de son développement.

» Voulez-vous avoir une idée de ce luxe par des chiffres officiels ? En voici :

» La valeur intégrale des importations aux États-Unis pendant l'année financière qui a expiré le 30 juillet 1857, a été de 314,679,492 dollars, dont 49,624,558 dollars pour articles de toilette de dames. Plus du tiers de cette somme a été dépensée par les dames de New-York.

» 44 millions de dollars ! c'est-à-dire à peu près le produit des mines d'or de la Californie pendant une année. Cette somme de 44 millions de dollars eût été plus que suffisante pour empêcher la crise américaine. Sur ces 44 millions de dollars, 31,211,766 ont été payés pour soieries, 6,376,853 pour dentelles et broderies, 2,529,771 pour châles, 1,334,550 pour gants, 867,734 pour fourrures, 844,630 pour bijouteries, 1,335,247 pour étoffes de soie et laine.

» 31,211,766 de dollars pour étoffes de soie, c'est, comme vous voyez, un chiffre respectable. Grâce au développement de la crinoline, les États-Unis ont dépensé deux millions de dollars de plus pour de la soie que pour du sucre.

» Le luxe des Américaines est inouï. Rien n'est plus commun que de voir une Américaine voyager avec des bagages qui varient de 20 à 50 *caisses*. Trois ou quatre femmes suffisent au chargement d'un navire. Dans le reste du monde il n'y a pas une princesse, pas une reine qui voyage avec un pareil attirail. Tandis que les Françaises et les Anglaises ont des toilettes de ville plus simples et plus modestes lorsqu'elles sont à pied, les dames américaines rougiraient de cette simplicité de bon goût ; elles aiment à balayer les trottoirs avec des robes de soie somptueuses, des moires, des damas brochés, des velours, des robes coûtant plus de mille francs et qu'on ne porte que dans un salon ou en voiture.

» On jugera par là du luxe de toilette de mistress Cecilia R...on. A New-York, elle passe pour la femme la plus élégante des États-Unis, pour celle qui dépense le plus d'argent à sa toilette. Rarement il lui arrive de mettre trois fois une robe, fût-elle en velours brodé de perles. Il ne lui est jamais arrivé d'en mettre une quatre fois.

» Le luxe de mistress Cecilia R...on est tel, qu'un poète américain, qui a gardé l'anonyme, mais que l'on croit être M. Butler, de New-York, a fait sur elle un poème intitulé : *Nothing to wear, episode of fashionable life.* »

Faites donc des mélodrames pour censurer le pauvre luxe de nos modestes parisiennes en présence de ces chiffres américains.

On n'a pas grand chose à dire des théâtres, qui se bornent, pour la plupart, à continuer l'exploitation de leurs succès de la semaine dernière.

Cependant, une comédie en trois actes s'est produite à l'Odéon, *Christine, roi de Suède*, par M. Paul de Musset.

Christine, jeune encore, éprise seulement de grec, de latin et de science, Christine, fière de n'avoir aucune des faiblesses de la femme et de pouvoir se faire qualifier roi de Suède, voit à sa cour un jeune français, brave, franc et spirituel, M. le marquis de Mariamé. Mais à peine a-t-elle eu le temps de le remarquer et de se le faire présenter, que celui-ci tue dans une rencontre le seigneur Galéas, grand écuyer de la reine. Un procès s'instruit, et, comme rien ne prouve qu'il y ait eu réellement duel, le jeune vainqueur est condamné à mort. Christine lutte en vain contre l'amour que lui inspire le condamné ; elle ne peut le méconnaître à la jalousie que lui inspire une de ses dames d'honneur, aimée du marquis. Agitée par l'amour qui lui conseille de faire grâce et par la jalousie qui lui inspire des idées de vengeance, Christine se laisserait peut-être entraîner par le sentiment mauvais, si son cousin le duc Charles ne prenait sur lui de marier, dans la chapelle de la prison, le marquis et la demoiselle d'honneur. Une fois ce mariage célébré, la reine ne peut pas se dispenser de pardonner, mais à la condition que les jeunes mariés partiront immédiatement pour la France.

Il y a de l'esprit, de la finesse et quelques scènes bien faites dans cette pièce qui a été accueillie avec quelque malveillance. Les acteurs, MM. Laute, Armand, mesdames Ramelli et Moisé la jouent avec un ensemble suffisant.

Le Gymnase a obtenu un grand succès avec une petite pièce en un acte, *J'enlève ma femme*, par MM. Anicet Bourgeois et Decourcelle. A peine y a-t-il un sujet, mais il y a de charmantes saillies relevées par des mots très piquants dans cette agréable comédie que Lagrange et mademoiselle Delaporte jouent avec une verve et une chaleur entraînantes.

Au Vaudeville, la reprise de *la Joie de la maison* a été accueillie par les plus vifs applaudissements. Ce drame intéressant, joué avec talent par Félix et par madame Bellecour-Lagrange, fera attendre patiemment *les Fausses bonnes femmes*.

Une maîtresse bien agréable, de MM. Paul de Kock et Lambert Thiboust, petite pièce excessivement gaie, égayée encore par les drôleries de Leclere et de mademoiselle Alphonsine, fait rire aux éclats tout le public en belle humeur des Variétés. Julien LEMER.

Voici, pour le premier jour de l'an 1858, une nouveauté bien ingénieuse et très véritablement nouvelle.

Un de nos plus habiles photographes, M. Marion, qui a fait faire d'importants progrès à l'art de la photographie, particulièrement en ce qui concerne les portraits de grande dimension, vient d'avoir une idée qui ne peut manquer de faire fortune, non-seulement au moment solennel des étrennes, mais encore pendant tout le cours de l'année. Il va sans dire que ces portraits sont d'une ressemblance scrupuleuse, tout en reproduisant, ainsi que le font les artistes versés dans la pratique du portrait photographié l'attitude et la pose les plus favorables à l'originale.

Quoi de plus charmant et de plus significatif que ce souvenir avec effigie adressé aux parents et aux intimes chez qui l'on tient à laisser trace de sa visite. Une telle carte a quelque chance de ne pas être confondue avec les cartes banales des indifférents ; on ne l'entasse pas pêle-mêle avec toutes les autres dans la coupe de porcelaine tombeau ordinaire des cartes gravées qu'on reçoit en l'honneur du premier janvier. Le visiteur en effigie gardera pour quelque temps, une petite place d'honneur dans le salon des amis qu'il préfère, et il pourra se dire à part soi en variant quelque peu le refrain d'une vieille romance :

Et si je ne suis pas là
Mon portrait du moins y sera.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

L'éclat des toilettes de ville est maintenant éclipsé par celui des toilettes du soir. Les brillantes réunions de l'hiver commencent, et la vie de plaisir date seulement de l'heure où le soleil se couche. Alors les lumières apparaissent en tous lieux. On s'agite, on songe à se parer. Ici, pour un repas splendide; là, pour le théâtre, un concert ou le bal. Tous les sanctuaires de la mode ont fourni leur contingent de riches atours, et les noms de *Gagelin*, *Alexandrine*, le *Persan* et autres, sont mille fois répétés par les échos en sortant des plus jolies bouches. Je les attrape au vol sur les ailes de la brise, et ils vont me remettre en mémoire une foule de charmantes créations dont nous leur sommes redevables.

On vient, pour les étoffes, de composer de nouvelles nuances délicieuses dont voici les noms: *Reine marguerite*, *pensée des Alpes*, *giroflée des jardins*, *groseille des Alpes*.

Ces couleurs sont d'un éclat indescriptible et ravissant.

J'ai vu cela dans la maison *Gagelin*, en visitant ses salons de couture. Voici, parmi un grand nombre, quelques modèles de robes que j'y ai particulièrement remarqués.

Premier modèle:

Robe pensée des Alpes.

Au bas de la jupe il y avait une résille de chenille noire, haute de 40 centimètres au moins, encadrée de petites ruches en ruban.

Le corsage était plat, montant, à petites basques taillées. Dessus se trouvait une berthe résille en chenille et jais bordée d'un haut effilé du même genre.

Les manches étaient composées d'une simple pointe et couvertes de plusieurs rangs de petits velours *tom-pouce*. Le dessous était ouvert tout du long. Elles s'attachaient à l'épaulette par de gros plis surmontés d'un petit bouffant.

Une autre robe, *reine marguerite*, était couverte de bandes en velours, larges de quatre doigts environ, figurant des AA, et posées en manière de *quilles*, c'est-à-dire en diminuant de largeur vers le corsage, mais remplissant totalement la jupe en rangées égales.

Chacune de ces bandes avait aussi un encadrement de ruches.

Troisième modèle:

Robe en gros de Naples rose, broché blanc d'argent.

Deux hauts volants, à doubles effilés roses et blancs, composent l'ornement de la jupe. Comme étoffe surtout, cette robe est d'une somptuosité hors ligne.

Je citerai encore une robe *groseille des Alpes*, semée de fleurettes blanches, mais dont je n'ai vu que le corsage, qui était montant, à très petites basques taillées. J'ai remarqué, en outre, qu'il s'y trouvait des manches à coude à deux coutures, positivement comme celles des anciennes robes de nos grand'mères. Au bas de ces manches, on avait posé cinq rangs de dentelle blanche. L'un en sens naturel, les autres renversés; puis des nœuds de ruban groseille.

Ces manches sont une nouveauté exceptionnelle, car, à vrai dire, on les fait en général fort larges du bas figurant l'entonnoir, ou bien droites et retenues par de gros plis autour de l'épaulette, et plus bas à 20 centimètres de distance des premiers plis.

Parmi les robes de bal étalées dans les salons de couture

de la maison *Gagelin*, j'en citerai une en satin rose recouverte de deux jupes de tulle rose bouillonnées, et retenues de place en place par des agrafes de fleurs d'hortensia de deux tons. Le corsage était plat, très busqué, à manches *odalisques*.

Ces manches se composaient de deux pointes de tulle, l'une plus petite que l'autre, garnies de petites ruches en ruban de gaze rose.

La manche *odalisque* est ouverte dessous et flotte derrière le bras.

Ce modèle est fort gracieux.

On fait quelques robes de bal sans manches, avec un simple petit bouillonné du haut, dans lequel on pose des fleurs ou des nœuds de ruban à long bouts. Il faut avoir un bras d'une beauté irréprochable pour oser adopter cette mode, qui ne peut, du reste, convenir qu'à une jeune femme.

La plupart des autres modèles sont bouillonnés ou drapés.

On met beaucoup de berthes à pans, ou bien, sur le corsage, on ajoute une espèce de petit revers qui descend jusqu'à la pointe, devant, s'arrondissant derrière en suivant le contour de l'échancrure du dos, et couvert de blonde, de ruches en ruban; puis, parfois, d'un cordon de petites fleurs posé en cœur près de la poitrine. Cela est charmant.

Les robes de satin, recouvertes de tulle, seront en grande vogue.

Pour robes de jeunes filles, j'ai vu, dans la maison *Gagelin*, de jolies gaze Chambéry. Les unes unies, d'autres à rayures satinées ou à petits carreaux.

On fera ces robes à volants ou à double jupe. Elles sont d'un prix modique et produisent un effet ravissant.

Les tarlatanes ne sont point abandonnées, ni les robes de mousseline blanche à volants brodés, mais celles-ci ne peuvent se mettre qu'en soirée dansante ordinaire.

Je n'ai plus rien à vous apprendre concernant les confections, et cependant je ne puis résister au désir de vous parler des burnous-châles de la maison *Gagelin*, non plus en velours, ceux-là je vous les ai désignés il y a longtemps avec les autres modèles, mais en étoffes de fantaisie. Les unes écossaises, les autres rayées de deux nuances. Ces étoffes se nomment tissus *matelassés*.

Figurez-vous de beaux châles doubles, ornés de bandes en velours et de riches effilés en chenille. Sur ces châles retombe derrière un double capuchon de coupe gracieuse orné de magnifiques glands.

Vous ne sauriez vous faire une idée positive du cachet de distinction et d'élégance de ce modèle.

Ce n'est plus le burnous vulgaire, c'est la grâce aristocratique qui ne se donne pas et que l'on admire sans cesse.

Je dois citer aussi d'adorables basquines espagnoles coquettement enrichies de grosses perles d'acier taillées à facettes, et ornées devant d'une belle fourragère en passementerie et perles d'acier.

La fourragère est décidément un ornement fort joli, il a aussi un cachet particulier et demande à être porté par une femme de bonnes manières.

C'est dans la maison *Ransons et Yves*, que l'on désigne toujours sous le titre de la *Ville de Lyon*, que l'on trouve le plus beau choix d'ornements en passementerie qui se fabrique. Je signale particulièrement de charmantes berthes en chenille et jais, ou chenille et acier; l'effilé sauvage mé-

langé de plumes; les nattes en perles, avec pendeloques semblables, que le magasin de la *Ville de Lyon* exécute pour corsage et jupe de velours plain; les passementeries en point de Venise et perles; les brandebourgs avec aiguillettes pour jupes et corsages.

Cette importante maison, qui est la première de Paris dans son genre, possède aussi ce qui se fait de plus magnifique en rubans. On y voit constamment la haute nouveauté jointe à la distinction et au bon goût.

On parle d'une nouvelle invention: ce sont des robes sans coutures, ou pour mieux dire, dont les coutures se cachent sous des brandebourgs en passementerie. Toutes les pièces du corsage étant boutonnées se détachent, dit-on, les unes des autres à volonté.

Je ne vois pas que cela soit très utile.

Parmi les couturières en renom de la capitale, il en est une que nous n'avons point encore citée ici, et à laquelle son talent hors ligne donne tous les droits possibles à la publicité; c'est madame *Bernard*, qui a réellement une maison de premier ordre et par conséquent une clientèle très élégante, non-seulement à Paris, mais encore dans les grandes villes de France et même de l'étranger.

Madame *Bernard* compose des toilettes délicieuses, et nous ferons souvent des stations chez elle pour vous les désigner. Nous l'avons dit cent fois, chaque maison a son genre, sa manière, et c'est justement ce qui nous vaut, en fait de modes, cet attrait suprême que l'on nomme *variété*, et qui était la devise du bon La Fontaine.

Voici quelques indications sur ce qui se fait en ce moment chez madame *Bernard*.

Les robes à basques y sont presque complètement rejetées. Ce sont les tailles à ceinture qui l'emportent.

La plupart des manches que j'y ai vues sont très larges du bas et bien évasées. L'ampleur est retenue à l'épaulette par un gros pli formant tuyau derrière, et deux autres plis creux couchés de chaque côté sans ampleur devant.

Madame *Bernard* fait aussi des manches fermées, froncées dans la saignée et formant bien le bouffant au coude. L'ampleur du bas et du haut est retenue par des plis dans l'épaulette, sous un jockey et dans un poignet sous un parement.

Pour la ville, j'ai vu plusieurs robes à deux jupes ornées de *pentés* ou *quilles* sur chacune.

En fait de robes de bal, je citerai une jupe de satin jonquille recouverte de trois jupes de tulle, deux jaunes et une blanche dans le milieu.

Ces trois jupes sont graduellement drapées des côtés, et retenues par une chaîne de fleurs de coucou en velours jaune et de marguerites en velours blanc.

Ces fleurs sortent de la maison *Camille Duchateau*, qui a imaginé de faire en velours toutes les plus jolies fleurs des champs. Pour garniture de robe de bal et coiffure, rien de plus charmant que ses beaux coquelicots en velours dont la nuance fine et éclatante sied si admirablement aux femmes brunes.

Nous recommandons vivement les fleurs charmantes de madame *Camille Duchateau*. Elle a composé, pour la saison des bals, une multitude de coiffures des plus gracieuses.

Le genre couronne reste adopté, le plus souvent avec addition de branches tombantes.

Je citais dans mon dernier bulletin le *col moscovite* en martre qu'a inventé cette année M. *Bougenoux-Lolley*, le propriétaire de la belle fabrique d'objets de pelleterie et de fourrures à la *Reine d'Angleterre*, et je reviens sur ce modèle nouveau pour répondre à quelques questions qui m'ont été adressées à ce sujet. Le *col moscovite* a la forme des nouvelles pèlerines à la mode. Comme elles il est montant, s'agrafe devant, et affecte la forme un peu pointue sur chaque épaule, et aussi devant et derrière. Il est chaud, gracieux, et convient aussi bien à une jeune fille qu'à une dame. Il s'en fait à des prix avantageux qui permettent d'en généraliser l'usage.

J'ai aussi remarqué beaucoup de basquines en drap velouté, garnies aux manches et aux basques de hautes bandes d'astracan. M. *Bougenoux-Lolley* a composé de charmantes *pentés* ou *quilles* en fourrures, qui se posent sur des robes de satin ou de velours. J'ai également admiré chez lui une garniture *pentés* composée de crêpe, destinée à orner une robe de velours épinglé vert émeraude, qui devra produire un ravissant effet, et dont, quand la mode des *pentés* sera passée, car tout passe surtout les modes, on pourra tirer parti pour tout autre objet utile à la toilette.

Les dentelles jouent aujourd'hui un si grand rôle dans toutes les toilettes luxueuses, soit employées comme volants de robes ou *montants*, soit pour autres ornements, que nous ne voulons point omettre de rappeler le magasin du *Persan*, qui renferme, en ce genre l'article, les plus merveilleuses créations de l'industrie dentellière.

Les dessins de ces dentelles sont de la beauté la plus splendide et créés exprès pour le sanctuaire coquet qui les recèle, car le *Persan* a des fabriques spéciales qui ne travaillent que pour lui. Voyez ces riches mantelets, ces pointes admirables, ces voilettes mignardes, ces volants somptueux, ces belles robes de mariées, sur lesquels l'art a incrusté des fleurs brodées, si finement exécutées, qu'on dirait que c'est un pinceau de maître et non des fuseaux légers qui ont fait cela. Les dentelles du *Persan* pourraient s'encadrer comme des peintures, car les intelligents directeurs de cette importante maison en ont fait des œuvres dignes d'admiration. Ne croyez pas que leur prix soit en rapport avec leur magnificence, non, par la raison toute simple qu'elles sont directement tirées de fabrique, comme les cachemires français et des Indes, qui ont commencé la réputation de ce magasin, et que l'on y trouve en si grand nombre à des conditions très avantageuses.

Allez donc admirer ces chefs-d'œuvre, belles dames, où, si vous n'habitez point notre capitale, demandez au *Persan* qu'il vous en fasse l'expédition, il fait chaque jour des envois de cachemires et de dentelles dans tous les pays du monde.

La lingerie reste luxueuse et coquette. Madame *Colas* lui conserve toute son aristocratique élégance, et fait des merveilles de grâce sous forme de petits bonnets pour négligé du matin ou toilette d'intérieur; de sous-manches, fichus, canezous, berthes de fantaisie, etc.

On dit qu'une femme est moins jolie en négligé qu'en toilette, en vérité je soutiens que cela ne peut être avec les petits bonnets de madame *Colas*, car ils doivent nécessairement communiquer leur séduction à celles qui les portent. Madame *Colas* les enjolive de ruches, de bouclettes flottantes; c'est de la fantaisie, du caprice, ils sont mignons, légers, une brise les emporterait.

Voyez, pour les modèles de la maison *Colas*, notre jolie planche de lingerie du premier numéro de novembre, cela est plus exact que toutes les descriptions à la plume.

Parlons des chapeaux.

Leur forme est maintenant bien arrêtée, mais madame *Alexandrine* possède si bien l'art de varier leurs ornements qu'elle change à son gré leur cachet, leur tournure, les rajeunit de telle sorte que, par la puissance de son bon goût et de son génie, les derniers modèles ne ressemblent plus aux premiers. Nous allons en désigner quelques-uns.

Premier modèle:

Chapeau de velours épinglé gris orné de dentelle noire; fond souple en peluche grise élégamment chiffonné, entourage de grelots.

Deuxième modèle:

Fond écossais, forme Marie-Stuart; bavolet de velours noir faisant suite à la passe et fendu derrière. Une belle dentelle noire serpente parmi les ornements.

Troisième modèle:

En velours royal blanc et blonde. D'un côté, petite touffe de plumes blanches frisées; dans l'intérieur, tulipes en velours mauve.

Quatrième modèle :

En velours royal rose. Une blonde magnifique retombe sur le fond en manière de cache-peigne. A gauche de la passe se trouve un petit bouquet de plumes roses, qui prend à la fois le dessus et le dessous du bord. A droite, une belle rose épanouie se penche gracieusement, des grelots roses encadrent tout cela.

Je citerai encore un joli chapeau de demi-toilette blanc, en soie piquée, entouré d'une résille de jais blancs.

Ces modèles ont un cachet d'irréprochable bon goût. Ce sont là de vraies modes élégantes, et dignes des grandes dames qui composent la brillante clientèle de madame Alexandrine.

Quant aux coiffures, je citerai :

Un cache-peigne en ruban bleu chiné et fleurs de bruyère blanche retombant derrière sur le cou.

Ce modèle est d'un effet délicieux.

Une autre coiffure en velours bouton d'or, roses jaunes et raisins noirs. Des branches de roses jaunes se détachent du fond et flottent sur les épaules.

Cinquième modèle :

En velours ponceau. Fond en tulle blanc bouillonné, sur lequel s'étalent deux riches barbes de dentelle noire. D'un côté, gland d'Alger très long or et soie ponceau. Tout autour serpente un cordon de perles d'or.

On peut aisément se figurer combien cet assemblage doit être élégant.

Sixième modèle :

Coiffure en velours bleu de Chine et épis d'or.

Septième modèle :

Composé de grosses roses blanches avec barbes de dentelle et branches flottantes.

Enfin, huitième modèle, coiffure romaine se composant de velours ponceau et d'une magnifique résille d'or destinée à renfermer les cheveux.

A cette époque de renouvellement d'année, où tant de cadeaux vont être offerts, il faut que je vous parle de la maison Baudin frères, très en renom pour sa spécialité de montres de Genève, ainsi que sa belle bijouterie genevoise et française.

Les montres sont décorées avec un vrai talent, et l'on ne se lasse pas d'admirer le fini de leur travail, ainsi que les mignards émaux qui les illustrent et dont la ville de Genève a pour ainsi dire le monopole. Mais ce qu'il y a surtout de remarquable chez MM. Baudin frères, ce sont des bijoux renfermant des montres, dont le cadran est caché dans les ornements et que l'on découvre en touchant un ressort. Ces montres sont contenues dans des bracelets d'une beauté indescriptible.

Il y a aussi un bijou qu'on nomme *vinagrète*. C'est un flacon garni d'émaux, qui est suspendu à une chaîne rattachée à une bague. Ces flacons sont couverts d'émaux charmants sous lesquels se trouve une montre que l'on découvre aussi par la pression des doigts sur un des ornements.

La *vinagrète* à montre se porte au doigt au moyen de la bague qui y est jointe. Les émaux qui l'illustrent sont des premiers maîtres en ce genre.

Je citerai encore des broches et bracelets, avec peintures sur émail, représentant des fleurs ravissantes, des paysages, costumes suisses, sujets de fantaisie et religieux, exécutés de même par les premiers peintres de Genève. Puis, des camés antiques pour broches et bracelets d'une admirable beauté.

A part ces spécialités, nous devons mentionner aussi des montres de toutes grandeurs, depuis la plus simple jusqu'à la plus riche, ainsi que celles qui se remontent sans clef. Cela est très varié de décoration, illustré d'émaux de toutes couleurs à double effet. Les diamants, les perles, le corail, les incrustations, rehaussent ces délicieux bijoux, devant lesquels on reste vraiment émerveillé.

J'allais oublier un objet adorable pour cadeau, c'est un carnet de poche, richement gravé, avec porte crayon en

or. Le centre de ce joli bijou est orné d'un bouquet de diamants sur fond d'émail bleu, qui, au moyen d'une légère pression, laisse voir une montre mignonne et ravissante d'une précision irréprochable.

Il n'est question partout que des bijoux de la maison Baudin, et cela ne me surprend pas.

Les petits bonshommes, qui ne sont point encore faux ceux-là, vont faire aussi des toilettes élégantes pour aller chercher leurs étrennes. Nous recommandons aux jeunes mères de choisir leurs coiffures dans l'élégant magasin de chapellerie de M. Desprey, elles y trouveront les modèles les plus variés et les plus gracieusement coquets qui se puissent inventer, en l'honneur de ces gentils chérubins qu'elles adorent, et qui deviendront peut-être un jour de vrais démons.

La maison Desprey se recommande aussi pour ses jolies coiffures d'amazone; c'est encore une spécialité dans laquelle elle excelle, et qui lui a valu une partie de sa renommée.

Pour les articles de parfumerie, le magasin de M. Legrand est toujours le plus à la mode. Ses produits sont les meilleurs que l'on fasse en ce genre, et M. Legrand possède le secret des compositions les plus salutaires pour l'entretien et la conservation de la beauté. N'a-t-il pas d'ailleurs obtenu la confiance de Sa Majesté l'Empereur et de plusieurs autres souverains, qui ont bien voulu lui accorder leur haut patronage? Certes, ce sont des titres et des garanties qui suffiraient à lui faire une réputation, si ces titres au contraire n'étaient pas la conséquence de la renommée dont sa maison jouit depuis nombre d'années.

Je recommande, particulièrement aux personnes dont l'extrême délicatesse de l'épiderme se refuse à l'emploi des savons, la *pâte royale de noisettes*.

Pour toilette, l'eau de Portugal et le vinaigre odzotique hygiénique.

Pour mouchoir, l'extract triple de violettes de Parme, et pour pommade, la moelle de bœuf au rhum, dont on a reconnu l'excellence en cas de chute des cheveux. Elle les épaisse et aide d'une manière souveraine à leur développement.

Madame Juliette LORMEAU.

FOURRURES.

MAISON BOUGENEAUX-LOLLEY,

à la Reine d'Angleterre,

249, RUE SAINT-HONORÉ.

Parmi les cadeaux d'étrennes, il n'en est pas qui puisse mieux remplir le double but de faire un véritable plaisir et d'être parfaitement utile, que ceux qui consistent en objets de fourrure; et il n'y a pas de maison, pour offrir un choix plus considérable et des prix plus avantageux, que celle de la Reine d'Angleterre, où nous avons vu les formes les plus nouvelles et les plus variées en manchons, en châteline, en victorias et en cols moscovites, cette dernière nouveauté de la saison.

Aucune, non plus, n'a de plus commodes et riches couvertures fourrées pour la promenade en voiture ou les voyages, jolis tapis de salons, foyers ou descentes de lit, depuis le renard jusqu'au léopard ou à l'ours blanc du Canada, tous objets dont le prix est modéré relativement à la beauté du travail et des peaux.



GRAVURE DE MODES N° 514.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure en cheveux à la *Sévigné* formant bien la pointe sur le front. Dans les touffes légères de la *Sévigné* sont posés des bouquets de boutons d'or. Le nœud derrière est très bas, et la coque du bas forme un chignon sur le cou. A ce nœud sont mêlées des touffes de boutons d'or.

Robe en tulle de Lyon blanc, ornée de blondes et de petits bouquets de fleurs de boutons d'or.

Robe de dessous en taffetas bouton d'or faisant une transparence très douce sous le tulle blanc.

Corsage très décolleté, taille longue, pointe devant.

Sur le corsage est une berthe en taffetas bouton d'or, descendant devant en pointe jusques au bas de la taille, bordant le corsage et formant un peu la pointe sur chaque épaule et aussi au milieu du dos. Sur cette berthe est un bouillonné de tulle blanc *capitoné* par de petits bouquets de fleurs de bouton d'or. Un bouquet sur le devant descend en cordon jusques à la pointe du corsage.

Manche bouffante en tulle, relevé de côté par un bouquet.

Une tunique en tulle replié en dessous est relevée de 40 en 40 centimètres par des *attaches* qui partent de la taille et qui sont composées de deux petites blondes blanches cousues *piéd à piéd*, très foncées et montées sur un gros fil. Le bas de cette tunique retombe sur le haut d'un rang de bouffants de tulle *capitoné* de petits bouquets.

Deux autres rangs de bouffants pareils se trouvent au bas de la jupe. Ces trois rangs sont séparés par deux espaces en tulle bouillonné, coupés en long par de petites ruches en blonde formées comme celles qui relèvent la tunique.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours de deux tons, l'un foncé, l'autre clair, orné d'une fleur dite *crête de coq* en velours aussi de deux tons. Ruche en blonde dessous. Petite blonde noire au bord. La passe avance et baisse un peu devant de manière à encadrer bien le visage. La passe, le bandeau et la calotte sont tendus à plat en velours foncé. Un rouleau de velours plus clair forme jarrettière à 2 centimètres de la calotte. Un apprêt en velours clair garnit la passe et forme d'un côté un joli nœud bordé de dentelle noire. L'autre côté est garni d'une belle fleur en velours de deux tons exécutée par *Constantin* et qu'il nomme *crête de coq*; cette fleur a deux longues feuilles, dont l'une se recoquille sous la passe, et dont l'autre se rejette en arrière: elle est posée sur le bord de la passe. Le bavolet, d'une dimension modérée, est en velours foncé avec un bord en velours clair. Une petite dentelle noire de 15 millimètres borde l'apprêt, la passe et le bavolet.

Brides en taffetas n° 22 à deux tons.

Robe et basquine en moire antique avec bandes en taffetas de couleur. Lacets de soie noire et aiguillettes en jais.

Le devant du corsage, les côtés des manches, ceux de la basque et ceux de la jupe sont ouverts, et l'étoffe est rabattue en dessous de manière à former un ourlet. Sous ces ouvertures sont cousues des bandes de taffetas; des œillets sont pratiqués sur les coutures des ourlets, et des lacets noirs s'entrecroisent sur les ouvertures. Une belle aiguillette en jais termine les extrémités de chaque lacet.

Col et sous-manches en mousseline brodée avec garniture en dentelle.

MICHEL PRÉVITZ.

(Suite et fin.)

VII.

Nous ne suivrons pas le docteur à l'hôtel de Paris; nous ne divulguerons pas le secret de l'entretien qu'il y eut avec Michel Prévitz. Mieux vaut laisser ignorer les causes au lecteur, jusqu'à ce que les circonstances se produisent.

Or, le lendemain du jour où le médecin avait promis sa médiation à Aristide Capitol, le prince Sergius Troubotof partait pour la Russie.

Vers midi, une chaise de poste stationnait dans la cour de l'hôtel de Paris.

Le postillon faisait claquer son fouet; les chevaux piaffaient d'impatience.

Tous les bagages étaient soigneusement disposés. Les domestiques du prince étaient présents, y compris Michel Prévitz.

A midi précis, Sergius Troubotof ordonna à ses gens de monter aux places qu'ils devaient occuper dans la chaise de poste.

Ils obéirent.

La place de Michel Prévitz était désignée dans le coupé même, à côté de son noble maître.

— Allons, Michel, fit le prince avec humeur... dépêche-toi... l'heure passe... il faut partir...

Tout à coup un homme que Sergius ne connaissait pas, mais que nous connaissons bien, puisque c'était le médecin d'Augustine, se plaça entre Michel Prévitz et le prince.

— Michel ne part pas, dit-il froidement à celui-ci, en s'approchant de la portière de la chaise de poste.

Étourdi d'abord par ces seuls mots, puis exaspéré, Sergius Troubotof cria :

— Allons donc! monte... ou je te ferai châtier d'importance...

— Michel, à qui le médecin parla bas, ne répondit mot, et ne daigna pas bouger.

— Eh bien!... reprit le prince, à qui la colère empêcha de terminer sa phrase...

— Eh bien, répondit le médecin... M. Michel Prévitz ne se soucie point de retourner en Russie... il veut jour du bénéfice de la loi française... aucun esclave ne foule notre sol... Michel est libre de ne pas vous suivre... il ne vous suivra pas!

Au moment où le médecin parlait ainsi, Michel Prévitz, perdant toute timidité, se mit à courir, et disparut de la cour de l'hôtel, sans que personne voulût s'opposer à son passage.

Sergius Troubotof écumait.

— Le misérable!... on le rouera de coups!... on le tuera!... J'ai refusé de le vendre... il m'a échappé! Oh! nous verrons bien!...

— Vous avez manqué de prudence, prince, en amenant en France un serf... Vous ne deviez pourtant pas ignorer absolument nos lois... M. Michel Prévitz, encore une fois, ne veut point retourner en Russie. Il préfère le séjour de Paris, où il se cachera aisément, de manière que toutes vos recherches pour le retrouver soient inutiles.

— En route! en route! cria le postillon, agitant son fouet avec violence.

— Un instant, dit le prince... Si je parlais à mon ambassadeur...

— En route! reprit encore le postillon.

Et la chaise de poste s'ébranla.

Le médecin ferma aussitôt la portière, et salua un peu ironiquement Sergius Troubotof qui ne cessait de maugréer, d'accabler Michel absent de ses malédictions.

En moins de quelques minutes, tout fut dit. Il n'y avait pas eu possibilité, pour le prince, de retarder son départ: un ordre impérial le rappelait à jour fixe à Saint-Petersbourg.

Pendant le colloque établi entre le noble Russe et le médecin d'Aristide Capitol, Michel Prévitz avait couru chez celui-ci.

Ouvrant précipitamment la porte de la boutique, Michel se trouva en face du coiffeur.

— Monsieur! monsieur! balbutia-t-il, presque tremblant, ne me trahissez pas, ne me livrez pas... Oh! plutôt la mort!...

Aristide ne comprenait rien.

En quelques mots, Michel le mit au fait.

Et le coiffeur, alors, courant, ému au suprême degré, à la fois riant et pleurant de joie, laissa Michel Prévitz dans la boutique, monta vite l'escalier, et s'écria, sur le seuil de la porte qui ouvrait dans la chambre de sa fille :

— Il reste! il reste! Augustine!... Il ne part pas!

A ces mots, la jeune fille se dressa sur son séant, jeta autour d'elle des regards plus qu'étonnés, puis laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Une crise effrayante se déclarait.

Tout naturellement, Aristide Capitol appela au secours: Michel Prévitz s'élança dans la chambre; ils réunirent leurs soins auprès d'Augustine. efforts inutiles. La fille du coiffeur paraissait prête à expirer.

Vous dire la douleur éclatante de Capitol, vous dire l'impression contenue que ressentit le jeune Russe, nous semble chose impossible.

— Allez chercher le médecin, allez... exclama Capitol.

Puis, réfléchissant que Michel ne connaissait point assez Paris, il grommela entre ses dents :

— Je ne puis pourtant pas laisser ce jeune homme ici, seul, dans la chambre de ma fille!... Comment donc faire?... Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

Et le pauvre père se désolait et ne se décidait à rien, lorsqu'on entendit se fermer la porte de la boutique, puis des pas retentir dans l'escalier.

C'était le docteur.

L'homme de l'art apporta avec lui le calme et l'espoir.

Ne craignez rien, dit-il à Aristide, en regardant successivement Michel et Augustine... Cette crise va passer; un mieux sensible lui succèdera... Voici que la malade rouvre les yeux... elle rassemble ses idées... Allons, monsieur Capitol, ne vous tourmentez pas comme cela, et laissez-moi dire...

Augustine, en effet, revint peu à peu à la vie. Elle considéra Michel, et une vive rougeur éclata sur sa figure.

— Mon enfant, fit doucement le docteur, après avoir, d'un signe, indiqué au jeune Russe qu'il fallait descendre, écoutez bien ce que je vais vous dire...

Michel Prévitz n'était plus présent. Augustine prêtait une oreille attentive aux paroles du docteur, qui continua :

— Monsieur votre père prend pour employé chez lui le jeune Russe que vous connaissez... Il lui enseignera sa profession...

— Son art, interrompit Capitol avec dignité.

— Son art, répéta le docteur... Et, termina-t-il, dans trois mois il lui cédera son fonds, et lui permettra d'être votre mari... N'est-ce pas, monsieur Capitol?

— Oui, oui, certainement.

Le docteur poussa Aristide vers le lit de la jeune fille. Augustine jeta ses bras autour du cou de son père, et ne répondit pas un mot.

— Et maintenant, je crois, dit le docteur, que je

puis me retirer en toute assurance... Votre fille est guérie, monsieur Capitol.

VIII.

Tout se passa comme l'avait prévu le docteur, comme aussi l'avait rêvé Aristide.

Michel Prévitz travailla avec une telle ardeur, et devint même si habile dans le postiche, que le père d'Augustine n'attendit pas trois mois pour faire le mariage projeté.

Au moment où nous écrivons ces lignes, Michel Prévitz est coiffeur; il occupe la boutique de Capitol, dont on n'a pas effacé sur l'enseigne l'illustre nom, et sa charmante petite femme, Augustine, soigne, élève avec amour, deux beaux enfants qui ressemblent à leur père.

Augustin CHALLAMEL.

LA FILLE DU COLON.

(Suite. — Voyez page 292).

L'événement auquel nous venons de faire assister nos lectrices s'était passé en moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter, et la commotion nerveuse que le mulâtre éprouva n'en fut que plus vive et plus profonde. Silencieux et comme épuisé par la surexcitation morale à laquelle il avait été en proie, il suivit machinalement le nègre à travers la prairie, et tous deux se dirigèrent vers le feu que Phébus avait déjà signalé dans le lointain parmi les arbres.

A mesure qu'ils en approchaient, ils virent la flamme devenir de plus en plus distincte et une quantité de formes noires tourbillonner autour du foyer. Après avoir marché quelque temps encore, le nègre poussa deux cris rauques et d'une intonation tout à fait particulière. Au même instant une voix, qui venait du côté où s'élevaient les flammes, lui répondit par deux cris semblables, qui semblaient les échos de ceux qu'il avait poussés lui-même.

Enfin, ils atteignirent le bouquet de bois.

Quand ils furent arrivés auprès du foyer, Goliath y compta plus de cent nègres qui étaient presque tous tatoués de la manière la plus bizarre, et ornés de plumes et d'amulettes aussi variés qu'étranges de formes. Plusieurs d'entre eux appartenaient à la plantation de s'Gravenhaag, et le mulâtre les reconnut dès le premier coup d'œil. Mais aucun d'eux ne lui adressa la parole ni ne s'approcha même de lui, soit qu'ils eussent été prévenus de son arrivée par Phébus, soit qu'ils eussent eu un autre motif pour se tenir sur la réserve. Ce qui fut surtout un motif d'étonnement extrême pour le contre-maitre, c'était le rôle inexplicable que Phébus jouait dans cette assemblée. L'Africain y était l'objet de l'attention générale, on pourrait presque dire d'une sorte de vénération. Pas un des noirs qui ne lui marquât la plus grande déférence; et un grand nombre de ceux qui, d'après les traits de leur figure et d'après les formes du tatouage dont ils étaient couverts, paraissaient appartenir à son clan, l'approchaient avec les démonstrations du plus profond respect et lui baisaient, selon l'usage africain, la poitrine et les épaules.

Pendant que son compagnon continuait à recevoir ces témoignages de soumission des hommes de sa race, Goliath promena un moment ses regards autour de lui.

Au milieu d'une large éclaircie, disposée par la nature comme une sorte de vestibule à l'entrée de la forêt, flamboyait un grand feu que plusieurs nègres entretenaient en y jetant coup sur coup d'énormes fragments d'arbres. A une branche monstrueuse de pananoco, qui s'allongeait comme un bras de géant au-dessus du foyer, pendait une longue chaîne de fer au bout de laquelle était accrochée une énorme chaudière où bouillaient des quartiers de viande qu'au premier aspect le mulâtre eut de la peine à reconnaître. Il crut d'abord que c'étaient des membres humains. Mais, après y avoir bien regardé, il vit que c'étaient des jambes et des bras de sapajous et de grands singes. A quelque distance du feu deux hommes étaient occupés à dépecer un animal qui ressemblait à un caïman de moyenne grandeur, mais qui était en réalité un de ces iguanes ou grands lézards de terre dont la chair a toute la délicatesse du chevreuil, et dont les Indiens du nouveau monde et les nègres font leurs délices.

Tandis que ces apprêts de festin continuaient leur train, les bouteilles de rhum circulaient à la ronde et passaient de main en main. Phébus cependant ne prenait qu'une part médiocre à ces libations. Au contraire, il se multipliait de tous côtés parmi les groupes, prenant ici un air impératif et donnant là quelque ordre mystérieux, changeant plus loin de figure et distribuant quelques paroles d'approbation, mais dirigeant constamment et avec une visible impatience ses grands yeux du côté d'où les marrons devaient venir. Par moments il imposait par un signe de main silence aux groupes, et semblait écouter avec une attention profonde, ou il allait, à quelque distance du cercle, se placer l'oreille contre le sol, afin de percevoir le moindre bruit de pas. Il venait de renouveler pour la troisième fois ce manège, quand il se releva brusquement en s'écriant :

— Voilà les hommes de Sarameca !

Pendant plusieurs minutes, le mulâtre resta les yeux dirigés vers la zone où les marrons devaient apparaître. Mais il n'aperçut pas le moindre indice qui pût annoncer leur approche. Cependant, après quelques moments de nouvelle attente, il crut ouïr bien loin dans la forêt le son aigu d'une de ces flûtes de fer dont les boschnegers se servent pour donner leurs signaux. Plusieurs minutes encore s'écoulèrent, quand tout à coup une multitude de lumières apparurent entre les arbres, et il vit se mouvoir dans les profondeurs de la forêt une quantité de formes noires dont chacune portait à la main une torche allumée. C'était une longue ligne de falots qui se déployait en serpentant par toutes les sinuosités de cette vaste solitude, et qui s'approchait de plus en plus. Évidemment Phébus avait eu raison : c'étaient les marrons de Sarameca.

En ce moment le nègre poussa un cri de joie et se porta à grands pas au-devant de ses alliés. Après qu'il les eut rejoints, ceux-ci s'arrêtèrent pendant quelques instants. Puis ils se remirent en mouvement, et le cortège arriva bientôt dans le voisinage du brasier, où tous les membres du pourrah accueillirent les frères avec les plus vives démonstrations de joie et d'enthousiasme.

Les nouveaux venus étaient en grande partie tatoués avec un soin bizarre et accoutrés de la manière la plus fantastique. A leurs bras et à leurs jambes ils portaient, soit des anneaux de métal, soit des cercles de plumes aux diverses couleurs. La plupart d'entre eux avaient aussi au bas du genou un cordon formé de fibres d'agave, qui est regardé par les nègres comme le préservatif le plus puissant contre toute influence magique. Du reste, tous sans exception étaient des hommes remarquables par leur aspect imposant et par leur nature vigoureuse.

A la tête de ce groupe se trouvait une personne qui attira au plus haut degré l'attention de Goliath. C'était une mulâtresse qui pouvait avoir à peu près quarante ans, bien qu'à voir la blancheur éclatante de ses dents et l'émail encore si pur et si vif de ses yeux, on lui eût attribué un âge beaucoup moins avancé. Outre un petit tablier, tramé de fil d'or et d'argent, qui lui venait à peine aux genoux, elle portait une sorte de tunique de toile blanche qui lui descendait jusqu'à la cheville des pieds et qu'une ceinture, formée d'une écharpe de drap d'or, lui tenait attachée autour de la taille. D'épais anneaux d'argent attachés aux poignets et au bas des jambes, de lourdes boucles d'oreilles d'or et deux plumes d'ara fixées dans ses cheveux, complétaient le costume de cette femme, dont les traits et les formes offraient encore les restes d'une beauté peu commune.

La mulâtresse paraissait être l'objet d'une extrême vénération parmi les nègres. En effet, au moment où elle approcha du foyer, tous se levèrent avec les plus vifs témoignages de respect. Elle avait l'air d'exercer sur ses compagnons la même autorité que Phébus exerçait sur les siens ; car, à peine les deux partis eurent-ils fraternisé, qu'elle ordonna aux siens, par un simple signe, de s'asseoir autour du feu. Aucun de ses gestes, aucun de ses mouvements, aucune de ses paroles n'échappa aux regards de Goliath, dont la curiosité était excitée au plus haut point et qui ne pouvait détacher ses yeux de cette créature étrange. Elle, de son côté, se borna à regarder le jeune mulâtre par intervalles seulement et avec une visible indifférence. Puis elle finit par ne plus avoir l'air de s'apercevoir qu'il se trouvait là.

Aussitôt que les deux troupes se furent livrées aux premières démonstrations de joie, elles songèrent à sceller leur union dans un de ces repas en commun qui sont pour les peuples primitifs et pour les sauvages le moyen le plus sûr de se témoigner leur mutuelle affection et leur alliance. A un signe de Phébus, l'énorme chaudière, qui avait jusque alors bouilli sur le brasier, fut tirée du feu à l'aide d'un crampon de fer et vidée sur une vaste nappe composée d'une double rangée de feuilles de bananier. La mulâtresse, Phébus et les autres chefs, en obtinrent les premiers les parts les plus délicates, après quoi le reste fut réparti entre tous les convives. Bientôt le festin se montra dans toute sa beauté pittoresque. Ce fut un étrange et curieux spectacle que cette multitude de nègres accroupis sur le sol dans les poses les plus variées, et dévorant, plutôt qu'ils ne mangeaient, toute sorte de choses sans nom, les uns quelque bras ou quelque jambe de singe, les autres quelque partie d'iguane, d'autres encore une carcasse d'oiseau sauvage ou même quelque patte de tortue, de crabe ou d'un de ces crustacés

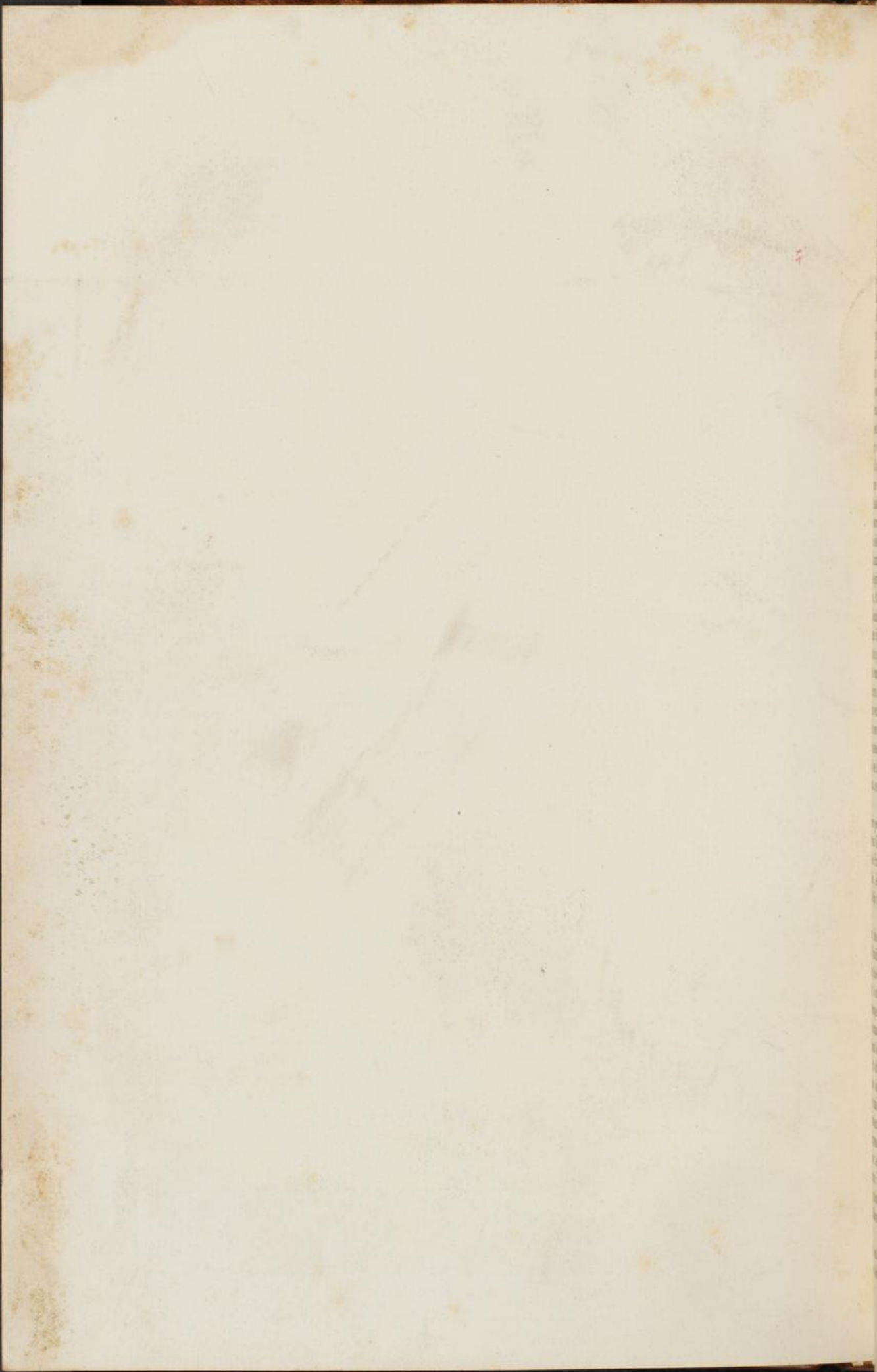


LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Printés et Lingerie de M^{lle} Anna Loth Rue Vendôme, 28

Décembre 1857



... les ser
... place
... par la m
... parer m
... de m
... mais à p
... des b
... les e
... le r
... et rep
... tout e
... qu'il se
... sur les
... bien rep
... il se v
... et en d
... appren
... qu'il en
... et d
... en quelq
... lui d
... pertu
... de se
... à l'état
... rep
... ou pol
... les con
... vers G
... -H, non
... mais
... de tou
... à vous
... les j
... de S
... la nou
... e
... d
... de l
... à l'as
... ont bon
... pour co
... d
... et, quand
... de m
... ! A mo
... de l'ess
... à d
... de j
... e
... l'ant
... à m
... des m
... une v
... par les
... les ser
... par
... P
... H
... H
... de S
... p
... que
... d



monstrueux qui abondent dans les savanes marécageuses.

A ce festin pantagruélique, la place d'honneur était occupée par Phébus, par la mulâtresse et par deux autres nègres qui paraissaient partager avec elle l'autorité qu'elle exerçait sur les marrons de Sarameca. Goliath était assis auprès d'eux; mais à peine s'il touchait par moments à l'un des flacons de rhum qui circulaient sans interruption parmi les convives, soit qu'il fût sous l'empire de la répugnance, du reste si naturelle, que devait lui inspirer ce repas immonde, soit qu'il méditât dans son esprit tout ce qui s'était passé entre lui et Phébus, et qu'il sentit toute l'énormité de l'engagement pris par lui avec l'inexplicable Africain. Aussi bien il avait beau regarder en lui-même et autour de lui, il ne voyait partout que l'inconnu, et il commençait à s'en effrayer sérieusement. Ce qui augmentait encore ses appréhensions, c'étaient les chuchotements mystérieux qu'échangeaient entre eux ses quatre voisins, et dont il essayait vainement de saisir çà et là quelque mot ou quelque syllabe; car ils parlaient une langue qui lui était totalement inconnue. Cependant il comprenait parfaitement qu'une péripétie ne pouvait manquer de se produire bientôt dans le drame obscur où il s'était aventuré avec une légèreté qu'il commençait à regretter. En effet, quelques moments après, le conseil ou *palaver* s'ouvrit. Phébus se leva, fit signe à tous les convives de faire silence, et, étendant la main vers Goliath :

— Mon jeune frère, s'écria-t-il, mon jeune frère, il est vrai, est né parmi les blancs; mais son cœur est rouge, et son cœur a saigné de toutes les souffrances des hommes noirs. Il est venu à vous à travers la forêt; il n'a pas eu peur des jaguars; il n'a pas craint de traverser la savane des Caïmans. Et maintenant il va vous faire entendre la bonne nouvelle qui a retenti de l'autre côté de la mer.

Puis il ajouta, en s'adressant directement au contre-maitre :

— Mon frère peut parler.

En ce moment Goliath se leva. Il raconta les nouvelles venues de France, et apprit à l'assemblée que, dans les Antilles, les noirs, unis aux hommes de couleur, avaient déjà pris les armes pour conquérir leur liberté.

Pendant ce discours un murmure d'approbation circula parmi l'auditoire; et, quand l'orateur eut fini, une explosion générale de cris retentit dans la forêt :

— A mort! à mort les blancs! A mort et à sang!

En même temps une partie de l'assemblée se leva, et les nègres commencèrent à danser une ronde sauvage en poussant des clameurs de joie et d'enthousiasme. On eût dit une ronde fantastique de démons dans la solitude de la nuit. Phébus les regarda pendant quelques minutes avec une visible satisfaction; car ils traduisaient par leurs cris, par leurs gestes et par leur allégresse frénétique, les sentiments qui se pressaient dans son propre cœur. Puis, faisant un signe de la main :

— Silence maintenant, dit-il; Huswara, la magicienne, la mulâtresse de Sarameca veut parler à son tour.

Aussitôt la mulâtresse avança de quelques pas, pendant qu'un silence profond s'établissait dans l'assemblée.

— Voici, dit-elle en s'adressant aux marrons presqu'avec l'accent du dédain, voici que les hommes du pourrah des plantations des blancs sont arrivés. Ils viennent demander du secours à leurs frères libres. Mais, en les voyant là qui tendent les bras vers nous en suppliants, mes yeux y cherchent vainement une arme, lance ou massue; j'y aperçois seulement les marques que les fers de la servitude y ont laissées. Ils ont amené avec eux un jeune homme pour nous faire entendre l'hymne de liberté; mais son langage est semblable à celui du merle moqueur; il contient des mots étrangers, des mots venus de l'autre côté de l'Océan.

Pendant que la mulâtresse prononçait ces paroles, Phébus n'avait cessé de se démener comme s'il avait eu des charbons ardents sous la plante de ses pieds. A peine eut-elle achevé, qu'il annonça par un signe qu'il voulait parler à son tour. Il s'empressa de déclarer que les nègres des plantations étaient prêts à se soulever, mais qu'ils n'étaient en mesure de rien entreprendre avant d'être assurés du concours des marrons. Ce qu'il venait de dire, tous ses compagnons le confirmèrent par leurs gestes et par leurs acclamations. Mais ni leurs cris ni le langage de Phébus ne parurent ébranler les noirs de Sarameca. Ceux-ci furent d'avis qu'il serait imprudent de rompre les traités qu'ils avaient faits avec les blancs, avant que les esclaves de la colonie fussent en complète insurrection contre leurs maîtres. Pendant longtemps on parla pour et contre; le débat s'animait de plus en plus; bientôt on en vint à échanger des paroles pleines d'aigreur; et, dans son emportement oratoire, un des nègres de s'Gravenhaag, alla jusqu'à accuser les marrons de lâcheté. A ce mot, la mulâtresse se dressa de toute sa hauteur, et, lançant un regard foudroyant à l'insolent esclave, elle s'écria d'un ton de voix terrible :

— Chien de blanc que tu es! Qu'est-ce qui m'empêche de te frapper d'un sort? Un seul mot encore, et tu es perdu.

Au même instant, le nègre recula saisi d'épouvante et se cacha dans le groupe de ses compagnons, comme s'il s'attendait à chaque moment à voir la mulâtresse lui lancer un de ces sortilèges invincibles dont l'effet le moins redoutable est la mort.

La disparition de l'imprudent orateur, si rapide qu'elle eût été, n'avait pas calmé l'irascible Huswara.

— Qui donc, reprit-elle d'une voix vibrante de colère et en promenant ses yeux sur tous les compagnons de Phébus, qui donc a l'audace d'accuser ici de lâcheté les hommes libres de Sarameca? Sont-ce ceux-là qui courbent la nuque sous le joug, ou est-ce vous, par hasard? Allez, misérables que vous êtes! allez! que les blancs vous traitent comme des bêtes de somme, qu'ils vous vendent comme du bétail, qu'ils arrachent vos enfants des bras de leur mère! vous ne méritez pas un meilleur sort. Aussi bien les blancs vous connaissent. Ils savent ce qui vous convient. Quant à moi, je le déclare, les hommes libres des bords de la Sarameca et de l'Oyapoc ne prendront ni la hache d'armes ni la lance avant que vous ne soyez en pleine révolte dans vos plantations. Et maintenant voilà notre dernier mot. Le fétiche du peuple de Sarameca est irrité; il ne veut pas écouter une syllabe de plus.

Huswara proféra ces mots d'un ton si décidé, que personne n'eût osé entreprendre de lui faire la moindre objection. En même temps un des chefs qui l'accompagnaient s'écria, sur un signe qu'elle lui fit :

— Le palaver est fini.

Tous les nègres des plantations étaient consternés. L'appui des hommes de Sarameca leur faisant défaut, ils n'avaient plus désormais à compter que sur eux-mêmes. Aussi leur attitude et leur silence exprimaient-ils suffisamment à quel point tous se sentaient découragés. Phébus fut le seul qui ne témoignât pas la moindre émotion. Tandis que ses compagnons, mornes et la tête baissée, se laissaient aller à cet affaissement moral qui succède à toute espérance déçue, à toute illusion détruite, lui se tenait le front haut et superbe. En le regardant bien, on eût vu peut-être un léger sourire se formuler sur ses lèvres épaisses. Était-ce un sourire d'indifférence ou d'ironie? personne n'eût pu le dire. Ce qui est certain, c'est qu'il ne se donnait pas pour battu. Après s'être tenu, durant quelques moments, immobile au milieu des siens, comme s'il eût réfléchi au parti qu'il prendrait, il se frappa le front en murmurant entre ses dents :

— Et maintenant en avant les grands moyens!

Ensuite, s'adressant à la mulâtresse :

— Huswara, lui dit-il, si ton oreille veut m'écouter un instant, je te ferai changer d'avis peut-être.

— Ma résolution est irrévocable.

— Du moins, écoute ce que j'ai à te dire.

— Eh bien, parle.

— Huswara, ce que j'ai à te dire, toi seule tu peux l'entendre.

A cette réponse du nègre, la mulâtresse et lui sortirent du cercle de l'assemblée et se retirèrent au fond de l'éclaircie où le palaver venait de se tenir. Pendant plusieurs minutes, ils restèrent là, engagés à voix basse dans un entretien qui parut intéresser au plus haut point la devineresse de Sarameca. Ce qu'ils se disaient l'un à l'autre personne ne put le comprendre. Mais on voyait clairement à l'attitude de la mulâtresse qu'elle écoutait avec une attention profonde les paroles de l'esclave. Un moment arriva où elle s'écria :

— La preuve, Phébus? Je veux la preuve de ce que tu viens de me dire!

— Cette preuve, tu l'auras tout à l'heure, lui répondit l'Africain; mais tu ne l'auras qu'à une seule condition, ajouta-t-il avec un inflexible sang-froid.

— Et cette condition? interrompit Huswara, dont la poitrine était toute haletante et la parole saccadée, comme si un redoutable secret venait de lui être révélé.

— C'est que le secours des gens de Sarameca nous soit assuré, répliqua le nègre.

— Phébus, je le jure par le grand fétiche des forêts, si tu m'as dit la vérité, le secours des hommes libres de Sarameca, le secours du ciel, le secours de l'enfer, tout est à toi. Mais la preuve! la preuve! donne-la moi!

— Huswara, reprit l'esclave, n'oublie pas le serment que tu viens de me faire; le grand fétiche des solitudes l'a entendu. Quant à la preuve, je vais te la donner.

En disant ces mots, il ramena la mulâtresse au milieu du cercle qui s'ouvrit respectueusement devant eux. Puis, désignant de la main Goliath :

— Voilà, dit-il, le jeune homme qui veut fuir des

bords du Surinam et qui demande un asile aux gens de Sarameca.

— Dit-il vrai? demanda la devineresse au jeune mulâtre.

— Oui, femme, il dit vrai, repartit Goliath.

— Et quel est ton maître?

— Jacques Jansens de s'Gravenhaag.

— Jacques Jansens! exclama aussitôt Huswara, comme si un fer rouge l'eût touchée.

En même temps elle fixa sur Goliath deux prunelles ardentes, comme celles d'une panthère dans l'obscurité de la nuit.

— Oui, reprit Phébus d'une voix implacable par le calme même qu'il affectait; oui, Jacques Jansens de Berbice, où il a fait pendre un esclave sous prétexte de révolte...

— Mon mari! interrompit Huswara...

— Où il a fait fouetter jusqu'au sang la femme de cet esclave, continua le nègre.

— Moi-même! interrompit de nouveau la mulâtresse...

— Où il a fait noyer un enfant, l'enfant de ces deux esclaves...

— Mon fils! mon fils! s'écria en ce moment la devineresse avec un accent déchirant et en levant au ciel ses deux bras, pendant que, ses jambes se dérochant sous elle, elle tombait à deux genoux sur le sol.

— Huswara, reprit en ce moment l'Africain, relève-toi, ton fils respire encore.

— Mon enfant! mon enfant! qui pourra me le rendre sur la terre? exclama-t-elle en regardant fixement le nègre, comme si elle se sentait devenir folle.

— Moi! repartit Phébus. Écoute, Huswara. N'a-t-il pas deux petits signes rouges à la naissance du bras droit?

— Oui.

— Deux marques blanches à l'épaule gauche?

— Oui.

— Une cicatrice en forme de V à la poitrine?

— Oui.

— Eh bien! ton fils, le voilà!

A ces mots Phébus désigna Goliath des deux mains.

En un clin d'œil la devineresse fut sur pied. Elle bondit comme un léopard du côté du mulâtre, et, sans que celui-ci pût s'y opposer, elle lui déchira le col de sa chemise. Elle reconnut la cicatrice sur la poitrine du jeune homme.

— La voici! s'écria-t-elle avec une joie presque sauvage.

A la naissance du bras droit, elle aperçut les deux petits signes rouges, et s'écria :

— Les voici!

A l'épaule gauche elle toucha les deux marques blanches, et répéta :

— Les voici!

A chaque cri que la pauvre femme avait poussé, sa voix avait pris une intonation plus vibrante, comme si elle eût voulu y mettre son âme tout entière. Au dernier, on eût cru que sa poitrine éclatait. D'un mouvement presque frénétique, elle saisit le jeune homme dans ses bras et le serra convulsivement sur son cœur, n'ayant plus que la force de dire :

— Mon fils! mon fils! que le ciel soit béni!

Toute cette scène avait paru à Goliath comme un

rève. Il n'avait pu en croire ni ses yeux ni ses oreilles. Son cœur seul s'était ouvert par degrés. A mesure que ses regards s'étaient arrêtés plus fixement sur la mulâtresse, il lui avait semblé reconnaître une figure qu'il avait souvent cherchée en lui-même, et dont les traits étaient gravés dans sa pensée comme une vision lointaine. Par moments il s'était cru le jouet d'une illusion. Mais les battements de plus en plus précipités de sa poitrine, cette voix intérieure du sang qui lui parlait et que personne ne peut méconnaître, l'invincible attraction qu'il éprouvait pour cette femme mystérieuse, tout lui disait qu'il ne se trompait point. Aussi répondit-il aux embrassements de sa mère avec un entraînement qui tenait de l'ivresse; car dans ces embrassements il y avait vingt années de sa vie, vingt années de désespoir et de regrets, vingt années d'espérance et de larmes, vingt années de tendresse et d'affection filiale. A peine s'il eut la force de proférer ce seul mot :

— Ma mère !

Mais ce mot contenait toute son âme.

Si habitués que fussent les nègres des plantations à voir enfreindre à leur égard toutes les lois de la nature et compter pour rien les liens de la famille et du sang, il n'y eut cependant, parmi les membres du pourrah, aucun homme qui ne se sentit profondément ému de la scène qui venait de se passer sous leurs yeux. Les marrons n'éprouvèrent pas une émotion moins vive. Phébus seul assista à ce spectacle avec

un cœur sec et froid, et en suivit toutes les phases sans presque rien témoigner d'humain; il ne voyait là qu'un simple fait, qui devait avoir pour résultat d'assurer à la révolte de la colonie le concours des hommes libres de Sarameca. Aussi, faisant quelques pas vers la mulâtresse, pendant qu'elle tenait encore son fils étroitement serré dans ses bras :

— Huswara, lui dit-il, te souviendras-tu du serment que tu m'as fait en présence du grand fétiche de la forêt ?

— Oui ! répondit la mère avec enthousiasme.

— Je puis donc compter sur tes hommes ?

— Sur tous, jusqu'au dernier ! répliqua la mulâtresse.

Et les marrons répétèrent comme par une seule bouche :

— Sur tous, jusqu'au dernier !

— C'est bien, dit alors Phébus en s'adressant à ses compagnons. Maintenant, mes amis, nous sommes devenus des hommes, car nous avons cessé d'être esclaves.

Ces mots furent accueillis par une acclamation unanime des nègres, qui gronda comme un écho formidable dans le silence de la solitude.

Madame Jenny D'AVELINE.

(La suite prochainement.)



POÉSIE

SUR LE LIVRE D'HEURES

OFFERT A

S. A. R. M^{me} la princesse Charlotte de Belgique.

O livre fait d'une pensée,
O livre fait d'un souvenir,
Pour la royale fiancée
Sois un phare dans l'avenir.

Toi qui connais sa vie entière,
Divin trésor de piété,
Sois pour son âme une lumière,
Pour son esprit une clarté.

Tout ce qu'il faut qu'un jour on quitte,
Sinon sans larmes, sans remords,
Lieux où le cœur toujours habite,
Toit des vivants, tombeau des morts :

Patrie où l'on était aimée,
Patrie où l'on nous aime encor ;
Terre de souvenirs semée ;
Guérets couverts de gerbes d'or ;

Passé, flot charmant qui déferle,
Fait de joie et non de douleur ;
Écrin, dont on était la perle ;
Jardin, dont on était la fleur ;

Maison de nos rêves remplie ;
Échos dont on était la voix ;
Tout ce que jamais on n'oublie,
Tout ce qu'on n'aime qu'une fois ;

Tout cela vit et se reflète
Dans tes pages, livre pieux,
Qui, lorsque la main te feuillette,
Parles au cœur autant qu'aux yeux.

Beau livre, à celle qui l'emporte
Rappelle tout cela souvent,
O clef qui nous ouvre la porte !
O conseiller toujours vivant !

Rends-lui chaque devoir facile.
Fais son chemin toujours fleuri.
Dans la douleur sois son asile ;
Dans l'orage sois son abri.

Sois le guide qu'elle aime à suivre
Et dont elle écoute la voix.
Fais-la penser toujours, ô livre,
Et fais-la rêver quelquefois.

André VAN HASSELT.

Courrier de Paris.

Comme je vous l'annonçais dans mon dernier courrier, le volume de prose intitulé par Béranger, *Ma Biographie*, a paru chez M. Perrotin, éditeur. Il ne contient pas, ainsi que je l'avais cru sur la foi d'amis indiscrets mais mal informés, l'histoire des chansons du poète, mais bien plutôt l'histoire de son esprit, de ses impressions et un peu de son cœur, quoiqu'il laisse de côté un grand nombre de faits et d'anecdotes si honorables pour son caractère, que sa modestie a cru devoir laisser à ses biographes le soin de les raconter. Pourtant il ne peut s'empêcher dans une magnifique lettre adressée à M. Lebrun, qui voulait à

toute force le faire entrer à l'Académie française, de marquer, par un trait plein de finesse, la nuance qui distinguait son caractère de celui de La Fontaine :

« Vous allez me répéter, je le sais bien, ce que vous m'avez déjà dit : les liens que l'Académie impose sont bien peu embarrassants ; vous m'avez, à ce propos, cité La Fontaine qui les a recherchés. Que vous ai-je répondu ? La Fontaine était un bonhomme ; moi, je suis un homme bon, je le crois, mais point du tout un bonhomme, malheureusement. La pauvreté et l'expérience ont bien fourré un peu de philosophie en mon humble cervelle, et peut-être encore dois-je à la nature quelques petites qualités de cœur, puisque j'ai toujours eu bon nombre d'excellents amis ; mais je n'ai jamais vécu de façon à assouplir mon humeur, et je vous avoue que, parfois, elle n'est ni très raisonnable, ni très douce. »

Et en effet, Béranger, avec cette fierté, cette indépendance d'humeur que nous lui connaissons, aurait-il jamais consenti à être, comme le grand *fablier*, successivement le commensal du surintendant Fouquet, de madame de la Sablière et de M. Herwart ? Il est vrai que les mœurs des deux époques sont bien différentes, et que l'existence familiale des poètes du XVII^e siècle, parfaitement de mise en ce temps là, serait aujourd'hui tenue pour dégradante.

Dans cette même lettre, qui fait partie de l'appendice placé à la fin du volume, Béranger proteste aussi contre l'idée de le faire entrer à l'Académie, même sans candidature et sans visites, par une voie inusitée : « Oui, mon cher Lebrun, dit-il, si je savais que l'on pût me nommer sans que je me misse sur les rangs, j'aimerais mieux sur le champ faire à chacun de vous dix visites... » Cette protestation contre les honneurs et les dignités me rappelle les démarches annuelles qu'avait l'habitude de faire un brave capitaine de vaisseau, M. Ransonnet, qui tenait sa croix de chevalier de la Légion d'honneur de la main même de Napoléon. Après être resté dans la retraite pendant la Restauration, il avait repris du service sous le gouvernement de la branche cadette ; mais une terreur s'était soudain emparée de son esprit, il craignait qu'il ne vint à l'idée du ministre de lui conférer le grade d'officier de la Légion d'honneur, ce qui l'aurait obligé à renoncer à sa précieuse croix de chevalier. Or, pour prévenir ce malheur, il ne manquait jamais, chaque fois qu'il était question d'une promotion dans la Légion d'honneur, de se rendre au bureau du personnel, au ministère de la marine, pour savoir si son nom se trouvait sur la liste de promotion et supplier le chef de le rayer dans le cas où il y aurait été inscrit : « Au besoin, disait-il, j'irai voir le ministre, je m'adresserais même au roi s'il le fallait, je demanderais ma retraite enfin s'il n'y avait pas d'autre moyen, pour ne pas être nommé officier. »

Mais revenons à Béranger. Quoique le poète qui a vu tant d'honneurs et tant de choses ait renoncé à écrire des mémoires et ait voulu se borner à donner sa propre biographie, le charmant causeur n'a pu se dispenser, en se racontant lui-même, de jeter çà et là quelques anecdotes et quelques jugemens sur ses contemporains, particulièrement sur ceux de sa maturité. C'est ainsi qu'on trouve, dans ce volume, des pages curieuses et remarquables à plus d'un titre sur Désaugiers, Louis XVIII, Fouché, Talleyrand, Manuel, Châteaubriand, Benjamin Constant, Laffitte, Lamartine, Victor Hugo et tant d'autres, qui y sont jugés et souvent dépeints d'un trait fin et saisissant.

A propos de Châteaubriand, nous y trouvons une citation bien curieuse : c'est un couplet écrit par l'auteur du *René* en tête d'un exemplaire de ses *Études historiques*, adressé par lui à l'auteur de la *Bonne vieille* :

Ainsi que vous j'ai pleuré sur la France ;
Dites un jour aux fils des nouveaux preux
Que je parlais de gloire et d'espérance
A mon pays quand il fut malheureux.

Rappelez-leur que l'aiglon terrible
A ravagé mes dernières moissons ;
Faites revivre, au coin d'un feu paisible,
Mon souvenir dans vos nobles chansons.

Voici un curieux passage relatif à l'école romantique, dont Béranger a été un des premiers à comprendre l'influence et l'avenir :

« En vain, écrit-il, on m'objectait que cette école avait failli souvent à la pensée démocratique qui lui avait livré carrière, que de son sein étaient sorties des insultes à notre gloire, qu'on y avait outragé Napoléon mourant à Sainte-Hélène, qu'on y méconnaissait les services rendus par la philosophie, toutes choses qui devaient me blesser plus que personne. « Mais, répondais-je, chez nous où l'on écrit et parle de si bonne heure, nous débutons toujours avec les idées d'autrui, et sans avoir eu le temps de nous rendre compte de leur rapport avec nos sentiments propres, ce qui, par parenthèse, explique les variations de tant d'esprits supérieurs ; or, nos romantiques sont tous très jeunes : pardonnons-leur donc des erreurs dont nous ne devons demander raison qu'à leurs nourrices. Ils n'en forcent pas moins notre littérature à exprimer plus franchement les choses modernes, actuelles et toutes françaises, que nous avons trop longtemps rendues, même dans nos assemblées politiques, à l'aide d'emprunts faits à l'antiquité, ou dans un langage ennemi du mot propre, comme celui dont Delille nous offre le modèle. Attendez ! en vain ils s'attachent au passé, ils viendront à nous : la langue qu'ils parlent les conduit à nos idées. » On ne voulait pas me croire : la prédiction ne s'en est pas moins accomplie. La langue ! la langue ! c'est l'âme des peuples ; en elle se lisent leurs destinées. Quand donc, dans nos collèges, enseignera-t-on sérieusement le français aux élèves ? quand y fera-t-on un cours raisonné de l'histoire de la langue depuis François 1^{er} jusqu'à nos jours, non pour expliquer nos auteurs, mais pour expliquer par ces auteurs, échos de leurs siècles, la marche de la langue, ses tâtonnements, ses déviations, ses repos et ses progrès ? »

Citons encore un passage, celui qui rappelle les luttes intérieures qui agitent l'âme de Béranger jeune homme, à l'époque où parut le *Génie du Christianisme* :

« Avec un fond inébranlable de cette foi que nous appelons déisme, foi si fortement gravée dans mon cœur, qu'unie à tous mes sentiments, elle irait jusqu'à la superstition ; si ma raison le voulait permettre ; avec les dispositions mélancoliques nées du malheur, et sous l'influence des ouvrages de Châteaubriand, je tentai de retourner au catholicisme : je lui consacrai mes essais poétiques, je fréquentai les églises aux heures de solitude, et me livrai à des études ascétiques autres que l'Évangile, qui, malgré ma croyance arrêtée, a toujours été pour moi une lecture philosophique et la plus consolante de toutes. Hélas ! ces tentatives furent vaines.

« J'ai souvent dit que la raison n'était bonne qu'à nous faire noyer quand nous tombions à l'eau. Toutefois, j'ai eu le malheur qu'en ce point elle s'est rendue maîtresse du logis. La sottise ! elle refuse de me laisser croire à ce qu'ont cru Turenne, Corneille et Bossuet. Et pourtant j'ai toujours été, je suis et mourrai, je l'espère, ce qu'en philosophie on appelle un spiritualiste. Il me semble même que ce sentiment se fait jour à travers mes folles chansons, pour lesquelles des âmes charitables auraient eu plaisir, il y a une vingtaine d'années, à me voir brûler en place publique, comme autrefois Dolet et Vanini. »

Que d'autres pages nous voudrions pouvoir citer encore de ce volume qui résume dignement la vie d'un sage et contient des révélations si intéressantes sur ce génie populaire : cette touchante histoire de la mère Jary, dont la lecture provoque irrésistiblement les larmes ; ces récits des deux invasions qu'on ne saurait lire sans émotion patriotique ; ces souvenirs des premiers vers, des premières

chansons, dont quelques-unes, inédites, sont données tout au long dans ce dernier livre ; ces émotions de la lutte de 1820 à 1830 ; ces belles lettres à Lucien, à Lebrun, à Lamennais et à plusieurs autres qui sont reproduites dans un appendice fort bien fait, placé à la fin du volume ; enfin, ces anecdotes, ces jugements, ces procès et ces traits spirituels, profonds ou malicieux, qui confirment pleinement les récits contenus dans les *Mémoires de Béranger*, de M. Savinien Lapointe. Mais on voudra lire en entier ce volume si attachant, ce volume si rempli de détails nouveaux sur les hommes et sur les choses.

Puisqu'il me vient de vous parler de la prose d'un poète ; laissez-moi vous dire un mot d'un charmant volume de poésies que vient de publier un prosateur distingué, un auteur dramatique d'un grand talent, M. Charles Lafont. Les *Légendes de la Charité*, tel est le titre de son volume qui contient plusieurs pièces noblement inspirées et empreintes d'un sentiment exquis. Lisez les *Enfants de la morte*, — les *Époux de Nevers*, — *L'Apparition*, — les *Sandales de la Vierge*, — les *Vautours*, — la *Plainte d'une ombre*, — petits poèmes de genres très divers, dans chacun desquels on trouve une idée élevée, que l'auteur développe toujours avec une grâce infinie, souvent aussi avec une éloquence saisissante.

Un autre joli livre, d'un ordre tout à fait différent, c'est le volume dans lequel M. Audibert vient de réunir sous le titre d'*Indiscrétions*, un choix d'anecdotes de théâtre pleines d'intérêt et finement contées. Ce volume aurait pu me servir de transition pour amener dans ce Courrier la vente d'autographes d'acteurs, d'actrices et d'écrivains, vente curieuse à plus d'un point de vue, et qui témoigne de la patience du collectionneur qui a su exploiter l'indiscrétion d'un grand nombre de personnes pour se procurer des lettres généralement écrites en dehors de toute intention de publicité, et souvent même destinées à rester dans le secret de l'intimité. J'attendrai que cette vente soit finie pour emprunter quelques fragments au catalogue des autographes en question ; je ne voudrais pas, par une publicité intempestive, favoriser la spéculation du collectionneur. D'ailleurs, l'activité qu'ont déployée plusieurs théâtres depuis le commencement de ce mois me fait un devoir de laisser de côté les souvenirs du passé, afin de garder un espace suffisant pour vous mettre au courant des actualités dramatiques.

La Comédie-Française nous a convié à une grande solennité littéraire, la reprise de *Chatterton*, ce poétique drame de M. Alfred de Vigny, qui obtint un si grand succès, il y a vingt-deux ans. Je ne sais si la foule accourra aux représentations de cette œuvre puissante, si le public d'aujourd'hui goûtera ces beaux élans de poésie élevée que l'auteur met en opposition dans son drame avec les préoccupations bourgeoises du marchand, cette passion chaste et voilée qui naît en même temps dans le cœur du poète malheureux et dans l'âme de la femme méconnue, cette morale sévère et douce à la fois du quaker ; mais ce que je dois avouer, quant à moi, c'est que j'ai retrouvé à cette reprise les vives et poignantes émotions, les grands mouvements poétiques dont les auteurs dramatiques de ce temps-ci me paraissent avoir perdu le secret. Les nobles pensées ! le beau langage ! l'admirable style ! Je souhaite, pour l'honneur de la génération actuelle, que son esprit sache les comprendre, s'il est vrai que les cœurs ne soient plus capables de les sentir !

L'exécution de ce drame est assez remarquable, sans toutefois être à la hauteur de celle qui excita tant d'admiration, il y a vingt ans, alors que les principaux rôles étaient remplis par Geffroy, Joanny et Marie Dorval. Geffroy représente encore le poète avec une haute intelligence et un grand art ; mais on sent que son inspiration n'est plus échauffée par ce foyer ardent et naturel de la jeunesse. Néanmoins sa nouvelle composition lui fait beaucoup d'honneur. Samson a plus de bonhomie que de véri-

table bonté dans le personnage du quaker; on voudrait moins de talent et d'esprit dans la diction et plus de naturel dans l'accent. — Enfin, madame Plessy-Arnould, tout en se surpassant elle-même, dans sa composition du rôle de Kitty Bell, ne peut atteindre à la noble simplicité de cette femme d'élite, à la fois bourgeoise et poétique, chaste et passionnée, qui cache une âme ardente et une imagination exaltée sous les froides réserves de la mistress anglaise, élevée dans la dépendance et la soumission. Elle a eu de très bons mouvements, des intentions excellentes, des intonations bien étudiées, mais l'art se laisse trop voir partout, même dans ses effets les mieux réussis. Je dois dire néanmoins que de tous les rôles qu'elle a joués depuis son retour, le rôle de Kitty Bell est celui où elle a montré le plus de talent.

L'Opéra-Comique a entouré de beaucoup d'éclat la première représentation du *Carnaval de Venise* de MM. Sauvage et Ambroise Thomas. C'est une comédie dont l'intrigue est assez simple qui constitue le nouveau libretto. Léo a épousé sous condition Sylvia, la cantatrice, à l'insu des nobles membres de sa famille patricienne; or Sylvia ne veut consentir à rendre le mariage définitif que quand elle aura été reçue par le seigneur Paliformio, beau-frère de Léo, par sa tante et par sa sœur. Dans la crainte que son fiancé n'atteigne pas assez tôt le but, c'est Sylvia elle-même qui avec l'aide de Caramello, son camarade de théâtre, se charge de se faire agréer par ces fiers gentilshommes. Déguisée en servante, elle s'introduit dans la maison, apprend par cœur le concerto de violon que Paliformio a composé à grand'peine, intercepte une correspondance amoureuse entre madame Paliformio et un cousin capitaine, se procure un portrait jadis donné par la tante à son beau maître à danser, puis présentée à toute la famille dans le salon du Casino comme femme de Léo, elle chante de mémoire le concerto du violoniste et renvoie à l'auteur la gloire de la paternité de ce morceau, rend les lettres et le portrait à qui de droit, et se voit ainsi accueillie partout à bras ouverts.

On ne peut se dissimuler que cette donnée ne présente pas précisément un grand intérêt dramatique et n'est guère plus faite pour séduire et charmer l'esprit par la piquante nouveauté de l'intrigue; il a donc fallu l'habileté consommée, la savante et ingénieuse expérience de M. Ambroise Thomas pour en faire surgir quelques situations musicales, quelques prétextes à duos, à trios, à morceaux de toute sorte. On remarque et on a surtout applaudi dans sa partition, une ouverture merveilleusement instrumentée, composée en grande partie de variations à grand orchestre sur la mélodie populaire du Carnaval de Venise; l'air d'entrée de Caramello, air d'une vive et charmante facture, très bien dit par Stockausen, la tyrolienne de Sylvia, le concerto de violon, repris par Sylvia, un duo de Sylvia et de Caramello; la musique de la fête du carnaval et de l'intermède dansé et mimé, dont les rythmes et la mélodie ont toute la vivacité et la gaieté commandées par le sujet; la scène de Polichinelle, débitée et jouée avec talent par Stockausen, un quintette de situation traité avec une grande distinction, un finale d'une composition très habile, enfin, au troisième acte, une cavatine chantée par Stockausen, un duo de Sylvia et de Léo, plus spirituel que passionné, et la grande scène de la présentation avec la reprise du concerto chanté.

J'ai dit en énumérant les morceaux de la partition la part que Stockausen a eue dans le succès; elle a été grande, car l'artiste a su donner à un rôle presque nul une certaine importance et, comme virtuose, il a déployé une largeur et un charme de style fort rares aujourd'hui. Il me

reste à faire maintenant la part de madame Cabel, sur qui reposait l'intérêt de la représentation et à qui incombait en quelque sorte la responsabilité du succès. Personnellement je n'ai jamais beaucoup aimé ni la voix, ni le genre de talent de madame Cabel; sa diction, son accent, son agilité vocale ne me sont point sympathiques et ne m'impressionnent pas agréablement; c'est un sens qui me manque apparemment, et je le regrette vivement, car cette infirmité me prive du plaisir de partager l'émotion et l'enthousiasme d'une infinité d'honnêtes gens mieux organisés que moi, que cette manière de chanter paraît séduire infiniment. Je ne puis toutefois méconnaître l'action très réelle que madame Cabel exerce sur une notable portion du public et son influence sur les recettes; je dois donc dire que tous les amateurs du talent de cette agréable artiste trouveront dans le *Carnaval de Venise* de quoi se satisfaire amplement. Tyrolienne, air, concerto, points d'orgue, tout est distribué, composé, écrit de façon à mettre en relief les qualités qu'on aime en elle. Son succès a donc été et ne peut manquer d'être très grand dans ce rôle de Sylvia, qui est véritablement le seul de la pièce.

La mise en scène, traitée avec infiniment de goût, fait beaucoup d'honneur à la direction de M. Perrin qui l'avait commencée, ainsi qu'à la direction nouvelle de M. Nestor Roqueplan, qui l'a achevée et complétée.

Au Vaudeville, une pièce du genre larmoyant le *Père de ma fille*, a pris place au répertoire en même temps qu'une excellente pochade de M. Moineux, une *Botte secrète*, que Delannoy et Parade jouent avec une verve et un entrain irrésistibles.

L'Ambigu est inondé chaque soir des larmes que font couler les aventures de *Rose Bernard*, l'héroïne du drame de MM. Brisebarre et Nus. Cette jeune paysanne séduite par un ingénieur, qui finit par réparer ses méfaits en épousant sa victime, après un premier mariage fort malheureux; est représentée avec un certain talent par madame Doche, qui sait trouver parfois dans ce rôle plus touchant que vraisemblable le secret de la véritable émotion.

Enfin, quand je vous aurai annoncé l'ouverture des bals de l'Opéra pour samedi prochain, la représentation au Cirque pour la fin de ce mois d'une grande féerie de MM. Clairville, Albert Monnier et Édouard Martin, sous le titre de *Turlututu*, et la naissance d'un nouveau journal, la *Vérité pour tous*, j'aurai à peu près accompli pour aujourd'hui ma tâche de chroniqueur.

Julien LEMER.

En 1849, quand parurent les premières annonces de *lait antéphélique*, l'immense majorité des lecteurs accueillait avec un sourire de doute la prétention affichée par ce cosmétique d'enlever les *éphélides* (taches de rousseur, son, lentilles) et les masques, en restituant au visage le teint le plus clair et le plus uni. La suspicion de charlatanisme était d'autant plus naturelle, qu'Hippocrate et Galien, cette fois d'accord, concluaient à l'indélébilité des *masques* et des *éphélides*. Il fallait que le *lait antéphélique* fût doué d'une efficacité constante pour prévaloir contre ce double arrêt. Il a prévalu. Neuf années d'infailibilité ont converti les incrédules et fait justice du préjugé. Aujourd'hui, le *lait antéphélique* est recherché par les dames jalouses de la beauté de leur teint, comme le seul cosmétique qui, tenant ce qu'il promet, purifie et préserve le visage des taches, des efflorescences et des rugosités qui sous tant de noms viennent en ternir la pureté et l'éclat.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Le bal de bienfaisance du septième arrondissement, donné dans la salle de l'Opéra, a été tellement nombreux, qu'on eût dit que tous les quartiers de Paris s'y étaient réunis. Il y avait, par conséquent, quelque mélange dans la société ainsi que dans les toilettes. C'est ce qui arrive, du reste, toujours dans ces sortes de fêtes, où chacun est admis pour son argent sans distinction de rang. Dix francs parlent plus haut en cette circonstance que tout le reste, et la charité, qui est humble et simple, ne regarde pas à la main qui donne.

Je ne vous ferai point l'analyse du petit nombre de toilettes remarquables qui se trouvaient à l'Opéra, il me semble plus utile de vous renseigner sur ce qui se porte en général, et, pour commencer, je prends le bulletin que fait paraître, à l'occasion du jour de l'an, la maison de commission *Lassalle et comp.* On pourra, parmi les objets que je citerai, choisir des choses charmantes à offrir pour étrennes, et que la maison *Lassalle* expédiera dans le plus bref délai sur simple demande adressée à elle directement.

Je cite donc, d'après son bulletin, parmi les toilettes d'un petit prix, les robes d'organdi fond blanc à deux ou trois volants à rayures ou carreaux de couleur; celles en turlatane blanche à trois jupes, avec biais d'organdi de nuance rose ou bleue au bord de chaque jupe, que nous recommandons d'une manière toute particulière; puis les robes de tulle à trois volants ou à deux jupes, avec broderie de chenille; celles en tulle, aussi à deux jupes ou trois volants, garnies de blonde basse et de petite chenille, avec ou sans *quilles* sur les côtés; et enfin, celles en gaze fond blanc à rayures de couleur, ou fond de couleur à rayures blanches à trois volants et à *quilles*.

Nous devons une mention particulière à de charmantes petites robes en turlatane, avec applications de soie imitant la broderie, dont le prix varie de 60 à 90 francs selon la richesse des broderies. Ces robes sont généralement composées d'un grand volant avec une seconde jupe par-dessus; quelques-unes d'entre elles, les blanches par exemple, ont des *quilles* sur les côtés, roses ou bleues, brodées comme le reste, qui produisent un effet charmant. Le même genre se reproduit sur tulle avec ou sans *quilles* de couleur, mais il revient alors au prix de 90 à 450 francs. Les plus chères ont des colonnes brodées tout autour de la seconde jupe et du volant.

Il y a aussi un grand nombre de robes en barège de nuances claires à deux et trois volants, à lignes satinées, avec ou sans *quilles*. Elles conviennent parfaitement aux jeunes personnes pour les petites réunions du soir.

Ces robes se font toujours à corsage plat décolleté, à longue pointe devant, avec addition de draperies ou berthe garnie de fausse blonde.

Les manches courtes ont des ornements très variés, mais la plupart volumineux. Elles se composent souvent de bouffants, enjolivés de nœuds de ruban à longs bouts flottants et de garnitures tombant très bas.

Les robes en tulle uni, à plusieurs jupes ou à bouillonnés, extrêmement ornées de blonde et de bouquets de fleurs,

décorées par les couturières, restent les toilettes par excellence pour jeunes femmes.

Nous avons déjà dit que le satin brillant, en nuances claires, était redevenu en faveur pour toilettes de bal de jeunes femmes. Nous ajouterons qu'il convient admirablement aussi en couleurs foncées, pour mise de femmes d'un certain âge et pour réunions sérieuses de jeunes femmes. Celles-ci recommencent à porter aussi des robes en velours plain de couleurs claires, principalement *groseille*, *pensée des Alpes*, *girofée* et *reine Marguerite*.

La forme ronde est celle qui domine pour les coiffures de fleurs. Cependant elle ne peut être absolue, parce qu'il est certain genre de figures auquel elle ne sied pas. On la modifie alors en la diminuant sur le devant et en la tenant plus volumineuse derrière.

La maison *Perrot-Petit*, si en renom pour la beauté de ses fleurs et de ses plumes, est celle où l'on possède le tact le plus exquis dans le choix des coiffures qui conviennent à chaque physionomie. Une figure ovale ne peut avoir la même coiffure qu'un visage arrondi, et madame *Perrot-Petit*, avec sa grâce parfaite et son suprême bon goût, n'impose jamais à une personne ce qui ne lui sied pas.

J'ai admiré dernièrement, chez elle, une foule de coiffures nouvelles, toutes plus ravissantes les unes que les autres, et qui laissent vraiment le choix dans un embarras extrême. Quelle fraîcheur de coloris dans ces suaves créations! Comme toutes ces fleurs qui se penchent coquettement sont mélangées et montées avec art! Je vais vous signaler trois coiffures ravissantes que j'ai particulièrement admirées, et auxquelles la vogue s'attache déjà, tant leur séduction est puissante.

La première est une délicieuse couronne ronde en fleurs d'hortensia de deux tons et sans feuillage. Deux branches légères s'en échappent et flottent sur le cou.

Cette couronne se fait en toutes nuances. C'est une fantaisie des plus coquettes et des plus distinguées.

La seconde coiffure se compose de roses épanouies avec feuillage brillant et herbes. Elle se nomme *coiffure turban*, parce que d'un côté une touffe de fleurs plus volumineuse semble en effet figurer une espèce de turban.

Ce modèle a un cachet original et sied à ravir.

La troisième coiffure, toute différente de genre, est aussi d'un effet charmant. Figurez-vous une couronne ronde en feuillage de velours de deux tons, grenat et groseille des Alpes. Parmi ce feuillage, on a délicatement posé des roseaux en argent qui s'inclinent capricieusement de place en place, comme s'ils cédaient aux efforts d'une brise légère.

Rien n'est plus joli que cette coiffure, qui peut se mettre avec plusieurs toilettes variées.

Parmi les plus jolies coiffures qui s'exécutent, nous citerons celles dues à un jeune coiffeur qui prouve que, dans sa famille, le talent est héréditaire. M. *Sergent* fils est appelé à continuer la réputation que son père avait acquise grâce à la distinction de son goût et à son habileté dans son art difficile. Déjà nos abonnées ont remarqué la coiffure *Sévigné*, exécutée par M. *Sergent* fils, et que nous avons reproduite dans notre dernier numéro.

M. *Sergent* fils, rompant avec ce préjugé que des brunes seules peuvent porter des fleurs boutons d'or, a posé, dans une chevelure d'un blond chaud, des boutons d'or qui s'y sont admirablement harmonisés. Il a semé des bouquets de cette fleur dans les touffes légères d'une

Sévigé, et les a accompagnés par deux hardis tire-bouchons. Le chignon bien descendu a dessiné l'ovale de la tête. Cette coiffure est d'un faire heureux.

Nous en publions une aujourd'hui qui, bien que d'un genre tout différent, n'en est pas moins parfaitement gracieuse.

Toutes deux ont été dessinées d'après nature, et elles résument deux types d'adorable distinction.

Je vais maintenant donner quelques renseignements sur la façon et les garnitures des robes de bal. J'ai vu plusieurs charmantes toilettes, dont j'ai pris note pour vous les signaler.

D'abord, parlons des corsages.

Ils se font longs de taille à pointe très busquée. Dessus on pose des draperies, des berthes ordinaires, parfois en pointe derrière et devant, ou bien des berthes à pans. Celles-ci ont surtout une grande vogue.

Ces différents modèles peuvent se faire en étoffe pareille à la robe ou en tulle uni, que l'on recouvre de bouillonnés ou de blonde avec ruches en ruban et cordon de fleurs.

Les manches se font le plus souvent bouffantes avec garnitures descendant assez bas, nœud de ruban à longs bouts flottant, ou petites touffes de fleurs s'il y en a dans les ornements de la jupe.

Il y a aussi le modèle *odalisque*, c'est-à-dire composé d'une longue pointe ouverte sous le bras et flottant derrière. J'en ai parlé dans notre dernière revue.

Une autre manche dépassant à peine le coude est taillée en pointe arrondie et se drape sous le bras.

On fait aussi des petites manches plates, alors c'est une berthe très garnie et tombant assez bas sur l'épaule qui couvre le haut du bras.

On remarque quelques corsages sans manches, mais il y a dans ce cas un bouillonné à l'épaulette d'où s'échappent des fleurs ou des coques de ruban à bouts flottants.

Du reste, ces manches sont rares.

Certes, voilà de la variété.

J'ajoute, pour servir de guide, quelques ensembles de toilettes.

Pour jeune fille.

Robe de gaze Chambéry rose à petits quadrillés. Trois volants à la jupe bordés d'effilés semblables.

Berthe à pans en pareille étoffe couverte d'effilés. Du haut, autour de l'échancrure, une ruche en ruban de satin rose n° 4 surmontera le pied du premier effilé.

Dans les cheveux, couronne de marguerites blanches et herbes.

Deuxième toilette pour jeune femme.

Robe de satin blanc recouverte de deux jupes de tulle. Celle de dessous aura des bouillonnés posés en *quilles* de chaque côté. Au milieu de ces bouillonnés, ainsi qu'aux deux extrémités, on mettra des coques de ruban ou une chaîne de fleurs.

La seconde jupe aura le même ornement, toujours en diminuant de largeur vers le corsage, comme on fait pour tous les *montants*. Ici, il n'y aura des fleurs ou des rubans que de chaque côté des bouillonnés et rien au milieu.

Sur le corsage, on posera une berthe bouillonnée comme les jupes et illustrée de petites branches de fleurs ou de bouclettes en ruban, selon ce que l'on aura choisi, car les corsages, en général, doivent toujours avoir leurs ornements en harmonie avec les robes.

Comme fleurs, on pourra prendre des coquelicots en velours avec épis; cela est délicieux sur une robe blanche.

Troisième toilette plus simple.

Robe de tulle bleu sur taffetas de même couleur.

Trois volants à la jupe, bordés chacun de quatre rouleaux de satin bleu.

Manches bouillonnées coupées de rouleaux. Corsage plat, berthe en ruban bleu très large formant bretelles derrière jusqu'au bas de la taille, croisant devant et laissant flotter de longs pans jusqu'aux genoux.

Pour coiffure, des volubilis variés montés en cou-

ronne avec mélange d'herbes et branches tombantes.

Les dentelles noires s'emploient plus que jamais pour volants et *montants* de robes du soir. Il est aussi de bon goût, au théâtre ou dans une réunion où l'on ne danse pas, de porter une pointe ou un petit mantelet de dentelle. La maison *Ferguson* aîné et fils a créé, dans ce genre d'objets, des choses splendides et charmantes. C'est à elle que nous devons la vraie dentelle de Cambrai, et ses succès à l'exposition universelle de 1855 lui ont valu une réputation de premier ordre et justement méritée.

Tous nos grands magasins achètent leurs dentelles dans la maison *Ferguson* aîné, qui seule fabrique la véritable dentelle de Cambrai.

Je ne dois pas oublier de rappeler aussi la dentelle *lama*, elle s'emploie beaucoup sous forme de mantelet et pour garnitures de confections.

Ceci est tout à fait un autre genre que la dentelle de Cambrai, et l'une ne peut nuire à l'autre, le travail et le prix n'étant point les mêmes. C'est aussi à la maison *Ferguson* aîné que nous sommes redevables de cette nouveauté, dont j'ai détaillé ici plusieurs fois les avantages.

Il se vend en ce moment à Paris, sous le nom de voiles anglais, des voiles et des voilettes dont le tissu et les dessins sont exécutés en une sorte de laine cachemire noire. Ce genre a une grande vogue, et elle se justifie par l'aspect de nouveauté et par l'utilité en cette saison. Ces voiles, quoique légers, sont chauds et jouent un rôle très confortable et très utile par ce temps de bise et de brouillard.

Tout ce qui concerne la lingerie est toujours d'une recherche excessive, et, pour en juger, il suffit de visiter le magasin de mademoiselle *Anna Loth*, qui renferme constamment les créations les plus coquettes et de meilleur goût. Ici, ce sont de ravissants petits bonnets de négligé, là de jolies sous-manches, soit richement illustrées de broderies et de dentelle pour mettre en grande toilette, soit plus simples pour toilette ordinaire. Puis de délicieuses coiffures de fantaisie; des canezous, des cols magnifiques, des parures complètes, manches et col avec entre-deux et enlacement de velours mêlé à de fines engrelures; des pèlerines en tulle noir montantes, enjolivées de quadrillés en velours et de perles de jais, enfin des berthes, avec ou sans pans, pour toilette de bal. Tout cela d'une fraîcheur, d'une grâce, que l'on ne saurait décrire.

Le *chinchilla*, cette soyeuse fourrure qu'on avait un peu abandonnée, reprend la vogue et s'emploie aujourd'hui dans les toilettes de femmes véritablement élégantes.

Nous avons vu M. *Bougeneaux-Lolley*, le fourreur en vogue, disposer des cols moscovites, des garnitures de manteaux et des *pentés* en quilles avec du *chinchilla* pour des dames du meilleur monde.

Cette fourrure n'affiche aucune prétention à l'effet, elle ne peut se confondre avec des fourrures teintes ou falsifiées, et se prête à tous les ornements qu'exige aujourd'hui l'élégance.

Madame Juliette LORMEAU.

GRAVURE DE MODES N° 515.

TOILETTE DE BAL. — Cheveux en bandeaux relevés, bouffants, avec chignon très bas derrière. Guirlande avec touffe *cache-peigne* en feuillage avec boules mêlées au feuillage, et des boules enfilées retombant simples et longues.

Robes en taffetas blanc recouverte d'une robe de tulle blanc garnie de blonde très légère et d'agrafes assorties à la coiffure.

Corsage décolleté en cœur garni de trois volants en tulle bordés d'une blonde formant berthe drapée, c'est-à-dire relevée devant et sur chaque épaule sous des agrafes de feuillage et de boules.

Manches bouffantes en tulle, relevées devant par une petite agrafe de feuillage.

La jupe est garnie de huit volants, bordés de blondes, le pre-

mier partant de la taille jusque en bas. Chacun de ces volants est légèrement relevé de côté par une agrafe de feuillage avec boules; ces agrafes sont étagées de façon à former *quilles* depuis le premier volant jusques en bas.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours dahlia orné de dentelle noire.

La passe avance et baisse un peu devant, les joues sont légèrement creusées; le bandeau de calotte est formé par trois plis; la calotte est ronde et petite; l'apprêt se compose de deux écharpes en velours qui se croisent sur la passe, et dont chaque bout retombe l'un à droite, l'autre à gauche, entourés d'une dentelle noire de 6 à 7 centimètres; la dentelle qui termine le bas-volet a 4 centimètres.

Le dessous est en blonde ruchée avec une fleur en velours.

Les brides sont en ruban de velours n° 22.

Robe en taffetas noir *pailleté* de mouches en soie veloutées et ornée de bandes en velours noir.

Le corsage est montant, boutonné devant par de petits boutons de velours; la taille formée la pointe, légèrement arrondie devant.

Deux biais en velours partent du bas et forment revers sur le corsage, derrière comme devant. Ces velours ne sont cousus au corsage que par le bord supérieur.

La manche en droit fil est courte devant et s'arrondit gracieusement, plus longue derrière. L'ampleur est retenue derrière le bras de manière à former un *pli-tuyau* enfermé entre deux plis couchés. Ces plis ne sont marqués que dans le haut qui est caché sous la pointe du revers.

Deux velours garnissent, posés à plat, le bas de la manche: l'un, de 3 centimètres, est à 2 centimètres au-dessus du bord; l'autre, de 2, est à 2 centimètres de l'autre.

Le dessous de cette manche est doublé de soie blanche et garni au bord d'une petite ruche tuyautée dont une partie débordé la manche.

La jupe-tunique est garnie de chaque côté de deux *quilles* en velours noir, larges de 10 centimètres dans le bas, et placées à 15 centimètres l'une de l'autre.

La jupe longue est garnie de même que la tunique, et bordée en bas par un velours cousu à cheval.

FOURRURES.

MAISON BOUGENEAUX-LOLLEY,

à la Reine d'Angleterre,

249, RUE SAINT-HONORÉ.

La mode des couvertures en fourrure pour voyager a fait composer de merveilleuses choses par M. *Bougeneaux-Lolley*.

Il a aussi exécuté des couvertures pour lits, qui sont d'un effet remarquable; elles sont légères à supporter et donnent à l'ameublement d'une chambre à coucher un cachet tout nouveau et qui fait paraître l'édrédon une chose bien peu en harmonie avec les meubles de notre époque.

Quoi de plus beau, de plus riche et de plus utile, en effet, pendant l'hiver, qu'une riche fourrure sur un beau lit et qu'une peau d'ours du Canada ou de tigre pour tapis de pieds.

Nous recommandons vivement aux amateurs du beau travail et des choses consciencieusement faites les produits de la fabrique de M. *Bougeneaux-Lolley*, qui depuis longues années occupe un vaste local rue Saint-Honoré, n° 249 nouveau.



MEUBLES ET OBJETS D'ART.

MAISON TAHAN. — MAISON SUSSE FRÈRES.

Ces deux maisons jouissent à Paris d'une vogue qui grandit chaque année.

M. *Tahan* a deux maisons: celle de la rue de la Paix, et celle de la rue Basse-du-Rempart. On ne sait à laquelle donner la préséance. Dans son magasin de la rue de la Paix, il y a depuis la plus modeste boîte à épingles jusqu'aux plus riches et élégants petits meubles qui donnent le cachet de suprême élégance aux appartements qui en sont ornés.

Dans l'autre maison, ce sont des objets plus importants: des prie-Dieu de différents styles, des chiffonniers Louis XV, des entre-deux Louis XVI dont le style devient une mode nouvelle, des coffrets et des corbeilles en poirier brun, sculptés par les plus habiles artistes; une cheminée du style mérovingien ou bas-empire, avec des émaux d'une exécution inimaginable; et une volière dont le prix s'élève à 45,000 francs, ce qui est bien modeste, quand en compensation celui qui l'achètera pourra dire avec orgueil que nul n'a jamais rien possédé de semblable.

Nous citerons aussi les meubles marquetés de porcelaines peintes dont l'effet est prodigieux.

La maison *Susse* a pour spécialité de n'en avoir aucune. Chez *Susse* on trouve de tout, et tout est réuni avec une rare intelligence. Chaque salon, et il y en a beaucoup, contient une grande variété d'objets assortis, depuis la classique boîte à couleur, qui fait les délices de l'écologiste, jusqu'aux bronzes les plus artistiques. Nous essayerons de citer les principales nouveautés de cette maison de premier ordre.

Ce sont d'abord de ravissantes boîtes en bambou laqué, rapportées de l'empire Birman par le général d'Orgony; puis le Livre de chasse de M. le marquis de Mun, qui y a dessiné avec le talent d'un grand artiste et d'un chasseur émérite les différentes scènes de la chasse. Cet album, richement relié et livré pour 20 francs aux amateurs, devient le livre héraldique des chasseurs qui peuvent y inscrire jour par jour leurs succès cygénétiques.

Parmi les albums destinés à l'enfance, nous avons remarqué le *Bonheur des enfants*, l'*Amour du bien*, l'*Art d'engraisser et de maigrir à volonté*, le *Retour de Crimée*, la *Terre illustrée*, les *Phénomènes et curiosités de la nature*.

En jeux divers, le piano-harmonica, avec lequel les enfants peuvent apprendre seuls la musique; le théâtre des fleurs, imité de Grandville; le jeu des corsaires; celui des rois; et une boîte de feuilles, avec lesquelles on peut imiter à s'y méprendre les plus beaux vitraux anciens.

Dans le salon des fantaisies, nous avons remarqué un grand nombre de nouveautés, qu'il est impossible de décrire, mais qu'il faut aller voir, car elles sont d'un goût ravissant, et ce qui facilite le choix de l'acheteur, c'est que tout est marqué en chiffres connus et à prix fixe.

La maison *Susse* s'est aussi fait une réputation méritée par le choix des bronzes qu'elle édite. Dire que l'élite de nos premiers artistes, Pradier, Cumberworth, Mélingue, Marochetti, Barye, Moignier, ont modelé et signé tous ces modèles, c'est en faire le plus bel éloge.

C'est à cette richesse d'édition de bronzes que la maison *Susse* doit la nouvelle faveur qu'elle vient d'obtenir; car nous apprenons que S. M. le Roi des Pays-Bas, après avoir demandé à la maison *Susse frères* un choix de bronzes d'art, de papeterie et de fantaisies pour étrennes, a daigné lui accorder le brevet de fournisseur de sa maison royale.

ROSE ET ROSETTE.

Nouvelle parisienne.

I.

Parmi les habitudes élégantes de la société moderne, il faut ranger celle qu'ont adoptée nos merveilleux d'aller, vers l'après-midi, s'asseoir le long de l'immense avenue des Champs-Élysées, à l'ombre des ormes, et là, de se donner les douceurs du kief oriental en laissant leur regard errer sur les somptueux équipages et sur les cavaliers qui se succèdent sans interruption. Voitures, livrées, chevaux, tout devient le sujet d'un minutieux examen; tel se console d'être venu à pied en critiquant ceux qu'emportent les roues d'une calèche. Que d'anecdotes se croisent dans ce mouvement sur la chaussée devant une double galerie! Que d'épigrammes se perdent dans le bruit sourd d'un roulement perpétuel! L'ancienne verve française n'abandonne jamais ses droits en changeant de théâtre, et la moquerie a passé de Versailles aux Tuileries, aux boulevards, et enfin aux Champs-Élysées, sans plus qu'autrefois épargner le prochain.

C'est ainsi que, l'an dernier, par une fraîche journée de juin, un petit cercle, enveloppé de la blanche fumée des cigares, devisait à haute voix, et en joignant fréquemment à ses paroles des éclats de rire. Ce cercle était composé d'amis sans doute, mais d'éléments hétérogènes. On y pouvait distinguer un diplomate suédois, le baron de Woldemar, esprit ténébreux qui attachait à toutes choses un sens profond et sous-entendu; — un fringant officier de hussards, Oscar d'Ambrun, très occupé de la symétrie de sa moustache; — un dixième d'agent de change, M. Fonville, l'oracle de la Bourse, grand dénicheur de millions — le chiffre fait homme; un gentleman anglais, sir Burnett, qui ne voyait d'autre affaire dans le monde que l'éducation du cheval et les courses; — un peintre réaliste, Petrus Bardoche, très célèbre par ses théories sur l'art, mais dont le premier tableau était attendu; — puis deux jeunes gens fort distingués, l'un, Arthur de Forly, appartenant à la Chaussée-d'Antin, et fils d'un opulent banquier; l'autre, Albert de Montour, gentilhomme du faubourg St-Germain, mieux pourvu de parchemins que de capitaux, nature réservée, légèrement mélancolique.

Plusieurs fois déjà ce cercle, tantôt s'était augmenté, tantôt avait diminué. La conversation changeait de thème avec les survenants, mais elle rentrait presque invariablement dans les observations frondeuses.

— Ah! ah! voici la vicomtesse de L..., la nouvelle mariée.

— Tiens! elle est revenue de sa terre du Bourbonnais?...

— Oui... et elle est seule.

— C'est très simple.

— Très simple?

— Sans doute. Trouvez-vous donc bien des ménages qui résistent à l'épreuve du tête-à-tête et de la vie champêtre! On se marie pour soi, mais il faut vivre pour le monde, sous peine de périr d'ennui.

— La vicomtesse a changé de résidence, mais

l'ennui lui est resté. Quel autre changement devra-t-elle opérer?

— Chut! méditant. Ah! voyez le petit Blignac sur son alezan!

— Merveilleux!... Il l'a gagné à la hausse d'avant-hier.

— Jusqu'à la baisse prochaine.

— Messieurs, le gros Darnetal vient de saluer un de nous. Gare au coup de chapeau!

— Il est bien hardi. Croit-il que ce soit ici sa salle à manger?

— Ah! messieurs, voici le bataillon des lorettes qui commence à défilier. Quel nuage vapoureux de robes roses, de dentelles, de gaze, de coiffures impossibles! Tenez-vous bien: Woldemar, cuirassez-vous de vos abstractions politiques; Fonville, veillez à votre caisse; sir Burnett, fermez votre écurie; d'Ambrun, vous qui êtes un dieu Mars, préservez-vous des séductions de nos Aphrodites parisiennes; et vous, MM. de Forly et de Montour, prenez conseil de notre expérience.

Pendant cette conversation dé cousue, les petits coupés se suivaient, croisés par les calèches américaines, et portant l'élite du quartier Bréda.

Soudain un nom vint à la fois à la bouche de tous les observateurs.

— Rosette!... voici Rosette! bravo, Rosette!...

La plus jolie voiture, — légère comme la coquille de noix de la reine Mab, — amenait une jeune femme renversée nonchalamment et abritée sous le pavillon de soie de son ombrelle blanche.

— Vive Rosette!... répéta Bardoche.

— Eh bien! paresseux, dit Fonville, voilà pour toi un portrait merveilleux à faire.

— Un portrait au-dessus de l'art, répliqua le peintre. Crayons et couleurs y seraient perdus. Rendez donc ce contraste de cheveux noirs avec des yeux bleus encadrés de cils d'almée; dessinez donc ce corsage qui a la grâce d'un vase de marbre antique, ces mains qui...

— Assez! s'écria d'Ambrun. C'est en apparence une beauté languissante, rêveuse; en réalité, c'est une lionne, une panthère, qui dévore les billets de banque, se gorge de luxe, de plaisirs, de fêtes, préside habilement un souper-régence et ne quitte jamais les gens qu'après les avoir bien et dûment ruinés. Eh mais, Laïs a fait arrêter... elle dirige de notre côté une inclination de tête... Qui de nous connaît-elle donc?

Personne ne répondit d'abord; on s'entre-regardait? Albert de Montour était devenu rouge-cramoisi. Un mouvement qu'il fit, son trouble inexplicable, sa contenance embarrassée, tout concourut à le trahir, et ce fut aussitôt une bordée de mots piquants dirigés comme autant de flèches contre le jeune homme. Il ne se défendait pas, et n'opposait aux railleries que la force d'inertie du silence.

Cependant Rosette ne s'était pas bornée à une simple démonstration amicale; elle avait fait arrêter sa voiture, et d'un geste gracieux elle adressa un appel qui fut très bien compris d'Albert. Comme il hésitait à se lever, on le pressa de toutes parts:

— Ne voyez-vous pas, heureux mortel, que la charmante personne vous désigne et manifeste l'intention de vous parler? Courez, courez vite. Profitez de votre chance. Il ne faut jamais se faire attendre.

Albert sentit que sa timidité le rendait ridicule.

Il franchit le cercle et s'avança sur le bord de la chaussée.

— Ah ! c'est vous ? dit Rosette, lui tendant la main. Je suis bien satisfaite de vous voir, car il m'a suffi de vous parler deux ou trois fois au bois pour faire grand cas de votre société.

— Vraiment, mademoiselle, vous êtes trop bonne... Je ne mérite pas d'être remarqué ainsi.

— De la modestie !... c'est rare, c'est trop beau. Mais je ne veux pas que vous restiez là debout. Vous seriez bien aimable de partager ma promenade.

— Moi ?

— J'ai besoin de causer avec vous.

M. de Montour frémit. Quelque chose l'arrêtait ; une sorte de scrupule honnête retentissait au fond de son cœur. Deviendrait-il, comme la plupart des jeunes gens, le complaisant, le sigisbé d'une femme équivoque ? Et qui sait ? d'autre part, peut-être n'était-il pas fâché, en accédant à la prière de Rosette, d'exciter un peu de jalousie chez ses amis. On aime tant à faire envie pour ne pas faire pitié !

Le regard séduisant de Rosette acheva de le déterminer : sans presque le savoir, Albert se trouva assis dans la calèche qui partit rapidement.

Nous ne retracerons point les commentaires qui suivirent cette disparition : on les a déjà devinés.

Au bout de quelques instants, la conversation s'engagea entre les deux promeneurs. Ce fut Rosette qui en épargna les premiers frais à son compagnon :

— Voilà un enlèvement, n'est-ce pas ? dit-elle en riant. Comme le bruit va s'en répandre ! On annoncera que M. le comte Albert de Montour est perdu ; que toutes les démarches tentées pour le retrouver sont demeurées infructueuses, et qu'il ne reste plus qu'à le pleurer. On célébrera vos vertus, monsieur, et moi l'on ne m'épargnera guère. Mais rassurez-vous, je prends l'engagement de vous ramener sain et sauf.

Malgré sa gravité habituelle, Albert ne put s'empêcher de rire à son tour.

— Que je me rassure?... Oh ! je n'ai pas la moindre inquiétude.

— Vous êtes bien fort ?... s'écria Rosette, le regardant du coin de son éventail. Ce n'est pas vous qui courrez jamais un danger. Tant mieux, après tout. Avec vous, on peut parler librement, il n'y a pas à faire de ces comédies de sentiment qui sont une fatigue ; vous ne ressemblez en rien à ces automates élégants, à ces fats impertinents qui ont aux lèvres les paroles les plus niaisées et qui croient n'avoir qu'à se présenter pour réussir.

— Et vous, dit Albert, je vous avoue que vous différez, à mes yeux, des femmes qui...

Il s'arrêta, craignant d'avoir été trop loin.

— Achevez ; je ne me blesse pas de la vérité.

— Non, puisque vous m'avez compris. L'opinion que je vous exprime peut avoir pour vous quelque valeur : c'est celle d'un homme sincère, qui vous a recherchée à votre insu et qui vous fuyait afin d'échapper à la séduction.

— Taisez-vous, monsieur Albert. Je serais heureuse, — puisque vous devinez chez moi quelques sentiments délicats, — je serais heureuse qu'il y eût entre nous une bonne et franche amitié, de l'amitié

seulement. Cela me relèverait vis-à-vis de moi-même. C'est si beau, l'amitié !

— Vous trouvez, mademoiselle, vous qui badinez avec l'amour !

— Ou ce qu'on appelle de ce nom. Terrible jeu, auquel on se perd !

— Vraiment vous me confondez... Vos paroles sont d'un sérieux !

— Oui, c'est une occasion que je saisis d'être moi enfin.

— Eh bien ! soyez vous, et je serai fier de vous inspirer assez de confiance pour que vous me montriez votre âme sans aucun déguisement.

— Hélas ! monsieur Albert, que serait-ce si je disais tout ?... Cela me soulagerait bien.

— Et pourquoi hésitez-vous ? Ne peut-on finir quand on a ainsi commencé ?

— C'est si triste !

— De la tristesse dans votre existence ?

— Peut-il en être autrement ? Ces rires de commande, ces propos enjoués, ces falbalas, ces fêtes continuelles, qu'est-ce que tout cela ? une parade, voilà tout. Vivre pour plaire, hors du monde, être souvent l'objet de sa jalousie et toujours de son dédain, tel est notre sort. Pour être sans aucun souci, il faudrait ne rien éprouver ; il faudrait surtout ne pas se souvenir...

Rosette se tut et inclina la tête. Albert la contemplait d'un air d'émotion.

Elle reprit avec une sorte d'énergie et comme si elle se faisait violence :

— Après tout, mon histoire est bien simple. C'est celle qui recommence chaque jour ; c'est la lutte entre la pauvreté ignorante, crédule, imprévoyante, et la richesse subtile, adroite et rusée. J'appartiens à une famille de cultivateurs. Je suis venue de ma Bretagne à Paris en qualité de femme de chambre chez une grande dame. La séduction m'attendait, et le maître même de la maison, le marquis de B..., devint le plus fort dans le combat de mon inexpérience contre son caprice et son habile domination. Un jour, je fus perdue. La séduction me livrait aux aventures d'une vie semée d'écueils. Courbée sous le ressentiment de la marquise, je sortis de chez elle. Que faire ? Revenir au devoir ? Déjà c'était impossible : je n'avais plus le goût du travail paisible, et j'avais contracté le besoin du luxe. Le luxe vint me chercher, m'éblouir ; je ne m'appartins plus. Désormais le cercle était tracé ; je dus le suivre sans pouvoir le franchir. Chaque instant me plongeait davantage dans cette atmosphère à part où vivent tant de femmes qui souvent brillent et passent comme l'éclair. Ce fut là l'origine de ma perte, de ce que plus d'un appelait ma fortune. On me trouvait belle : cette beauté a fait mes triomphes dont je gémissais intérieurement, et qui me pèsent comme autant de mauvaises actions. Vous avez entendu ma confession, monsieur Albert : vous pouvez juger si elle est véridique.

Il y eut un accent de pitié dans cette réponse qu'il lui fit :

— Je crois que votre confession pourrait être celle de bien des femmes. Mais ces femmes-là ont plus d'orgueil que vous, et, pour la plupart elles ont soin de dissimuler leur origine. J'honore votre franchise ; permettez-moi cependant de vous adresser deux ques-

tions : et d'abord, comment, née et élevée dans un village, vous êtes-vous formée ainsi au ton, au langage, aux manières du monde ?

— J'ai lu beaucoup de romans et j'ai beaucoup réfléchi.

— Le second moyen, dit Albert en souriant, me paraît meilleur que le premier. Maintenant, voici mon autre question : Vous qui avez conservé de votre passé des sentiments et un souvenir touchants, ne pourriez-vous pas rompre avec une existence irrégulière et vous retremper dans la famille ?

Rosette fit un geste d'effroi.

— Moi ! s'écria-t-elle, moi les revoir, ces êtres que je vénère, qui me croient pure comme eux, qui mettent l'honneur au-dessus de tous les biens ! Moi, recevoir leurs embrassements, m'asseoir à leur foyer ! Non, non, je n'en suis plus digne. Qu'ils ignorent tout, voilà ce que je souhaite seulement. Jamais je n'aurais le courage de reparaitre devant eux. J'ai donc besoin de m'étourdir, de me soustraire à un passé qui ne saurait plus revenir. Tenez, je mourrais si je pensais trop.

— Étrange amalgame de contradictions !... murmura le comte. Ah ! Rosette, je comprends que vous ayez fait appel à mon amitié... Vous avez créé le vide autour de vous. Franchement, je vous plains, et je vous plains d'autant plus, que je n'entrevois pas de remède à cette position fautive. J'ai d'ailleurs une autre raison de sympathiser avec vous ; moi aussi, j'appartiens à une famille bretonne ; mes pères possédaient le château de Coëtgon, près Vannes.

La jeune femme pâlit en répétant :

— Vannes !... à deux lieues de mon village !...

Et une larme brilla dans ses yeux.

Puis elle ajouta, en ramenant les plis de son cache-mire :

— Que je suis enfant !... J'avais dit que je ne voulais plus penser.

Tout à coup elle tressaillit, et à son expression de tristesse succéda un fol éclat de rire. Elle avait laissé glisser un regard sur un équipage somptueux qui venait de frôler sa calèche, et où un homme de l'extérieur le plus grave comme le plus ennuyé promenait sa dignité solitaire et majestueuse.

— Le baron ! dit-elle à demi-voix.

— Qui, le baron ?

— Chut !... n'avez pas l'air de le voir. — Tony, tournez vers la mare d'Auteuil. — C'est mon ambassadeur.

— Ah ! ah ! votre... protecteur ?

— Il va être d'une jalousie féroce. Je le connais, le cher baron. Une mouche qui vole lui donnerait de l'ombrage. J'en suis fâchée, mais il faudra de toute nécessité que je vous déclare mon cousin.

— Mauvais expédient : on ne croit plus aux cousins.

— On y croit... lorsqu'on a besoin de garder ses illusions ; on y croit, comme au théâtre on admet encore tant de vieux moyens usés, auxquels personne ne devrait plus se laisser prendre : les déclarations, les confidences, les songes, les surprises.

— Vous êtes bien rassurée, en face d'un orage certain.

— Que voulez-vous ?... Les orages, c'est notre élément. Si le temps était toujours calme, la monotonie arriverait, et avec elle la satiété.

— Décidément, Rosette, les romans vous ont enseigné beaucoup de choses.

— Vous êtes frondeur, M. Albert. Mais c'est égal, je compte sur vous pour apprendre à devenir meilleure... et plus heureuse, si c'est possible.

La conversation continua de rouler sur ce sujet, jusqu'au moment où la calèche fut arrivée à la place de la Concorde. Là, le comte descendit et prit congé de Rosette pour retourner à son faubourg Saint-Germain, tandis que la jeune femme se faisait ramener à son délicieux petit hôtel de la rue Blanche.

II.

— Ah ! c'est vous, madame... Vous voilà donc enfin de retour !... Dieu merci, je vous ai attendue assez longtemps !

A ce ton aigre et impérieux, on aura reconnu tout de suite l'ambassadeur qui, ayant devancé Rosette, s'était fait conduire chez elle et avait exhalé sa mauvaise humeur en se promenant de long en large dans le salon-boudoir, où mille riens exquis se pressaient sur les étagères et révélaient le besoin du luxe le plus raffiné. Lorsque Rosette arriva, le baron s'était monté par ses réflexions bilieuses jusqu'au paroxysme de l'exaspération.

— Elle me trahit ! se répétait-il sans cesse. Trahir un homme comme moi !

Rosette mesura d'un coup d'œil la position et ne s'en effraya nullement. Elle désigna d'un geste gracieux un fauteuil à son mécène et dit en souriant d'un air ravi :

— Voilà une aimable visite et dont je vous suis bien reconnaissante.

— Ne raillez pas, madame, ne raillez pas. Ce serait de très mauvais goût. Je vous prévins d'abord que je suis fort irrité, fort irrité.

— Vous l'êtes tellement, que vous répétez deux fois chaque mot, de peur que je n'ai pas entendu.

— Il se peut. Mais parlons sérieusement et laissons là ce persiflage que je trouve très déplacé dans votre bouche après les torts que vous avez.

— Moi, des torts ? Veuillez me les apprendre, je vous prie.

— Il faut que je vous rende des comptes à présent !... C'est charmant, et vous attendez sans doute que je vous explique mes griefs ?

— Certainement ; car je vous jure que je ne soupçonne pas le motif de votre colère.

— Je ne suis pas en colère, madame.

— Monsieur le baron, je vous complimente sur votre calme enchanteur.

Le baron soufla, se leva, fit un tour dans la pièce, revint s'asseoir et tira de sa poche une tabatière d'or pour y puiser quelque inspiration en même temps qu'une pincée de tabac. La réflexion vint dans l'intervalle lui suggérer quelque feinte prudente, quelque moyen de surprendre adroitement le secret de l'ennemi. Son sourcil cessa d'être froncé, sa voix d'être rude.

— Voyons, voyons, reprit-il, j'ai pu me tromper, être dupe d'une vision... J'ai des moments difficiles, vous le savez.

— Oui, mais il en est tant d'autres où vous êtes si bon !



312.

315.

Al. Boudry

Jules David

Lithographie Imp. rue Saint-Jean de Beauvais 19 Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Costumes de M^{me} Bernard, Rivoli, 102. Chapron de M^{me} Bayol, Chaussée d'Antin, 27. Coiffure de Sergent
 par M^{me} L. Augustin, 58. Fleurs de Perrot Petit, r. de la Bourse, 12. Etroffes pour Robes de la Maison Gagelin, Pont-Neuf,
 C. Volard, Rubans et Parure montées à LA VILLE DE LYON, Chaussée d'Antin, 8. Cornets de M^{me} Hyppolite, r. de la Paix, 9.
 Manchoir de Chapron, r. de la Paix, 11. Montres et Bijoux de Baudin frères, rue de la Paix, 7.
 Etroffes pour Ameublements de Desvignes Rives et C^{ie}, Richelieu, 102. Encrier de la M^{me} de Comin, Lassalle et C^{ie}

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office, 26, Great Street, John NEWBARK Printer & Co. General Agents

MADRID P. J. de la Peña

— Petite flatteuse ! Ah ! si vous étiez franche...

— Et pourquoi ne le serais-je pas ? Qui m'oblige à recevoir vos visites ? Ai-je besoin de vous ? Tenez, regardez dans cette coupe de Chine les billets doux de ce matin... Je ne les ai pas ouverts seulement !

C'était un argument des plus logiques : jeune et belle, recherchée de tous, Rosette pouvait se passer du baron, et le baron comprit l'évidence de l'idée. Il en frémit à la fois de plaisir, d'orgueil et de crainte.

— Je le sais bien, dit-il avec cette sorte de tristesse qui possède l'homme même le plus riche et le mieux posé, lorsqu'il voit son demi-siècle en face des vingt ans d'une femme à la mode ; je le sais bien, vous êtes une personne accomplie, et je vous suis très reconnaissant du dédain que vous témoignez pour les billets doux : cependant, vous feriez acte charitable en m'avouant, sans la moindre réserve, quel était le cavalier que j'ai aperçu à côté de vous dans votre calèche.

— N'est-ce que cela ?... Vous me donnez enfin le mot de l'énigme !... Oh ! la réponse m'est très facile à faire : le cavalier que vous avez aperçu à côté de moi dans la calèche que je tiens de votre munificence...

— C'est bon, c'est bon.

— N'était autre que le comte Albert de Montour, un homme parfaitement distingué, plein d'usage, de modestie, de savoir-vivre, et que j'espère bien vous présenter un jour comme un de mes meilleurs amis..., mon seul ami peut-être.

— Le comte de Montour !... s'écria l'ambassadeur, en frappant ses mains l'une contre l'autre avec une joie d'enfant ; le comte de Montour !... Et je ne l'avais pas reconnu !... C'est délicieux !

Il se renversa en riant et agitant son lorgnon.

Interdite à son tour, Rosette ne savait comment s'expliquer cette gaieté, cette assurance, — en un mot, cette métamorphose subite. Les lèvres serrées, elle attachait sur le baron un regard interrogateur qui demandait le sens de la nouvelle énigme. Celui-ci ne fit pas attendre ce qu'il avait dans l'esprit :

— Le nom du comte de Montour, reprit-il, m'a pleinement rassuré. Ce gentilhomme est ce qu'on peut citer de plus honorable, et vous n'avez rien exagéré à son sujet. Bien autrement grave et posé qu'on ne l'est à son âge, il est accueilli par les gens les plus considérables.

— J'ai donc le droit de l'accueillir, moi qui suis si peu de chose.

— Vous pouvez le vanter maintenant, vous pouvez vous promener avec lui : ma jalousie ne s'éveillera pas.

— Voilà qui est bien parler.

— D'ailleurs, son sort est à peu près fixé déjà.

— Comment ?... murmura Rosette, qui prit sur la cheminée un gros bouquet pour en faire un demi-masque à son visage.

— Sans doute ; car, malgré la médiocrité de sa fortune, M. de Montour est très recherché, et il est notoire que le duc de Voizecourt lui destine la main et la dot immense de sa fille unique.

— Tant mieux !... dit Rosette avec un effort qui lui coûta énormément. Le comte mérite d'être heureux.

— Si l'on est heureux par le mariage, ajouta le baron, voulant se donner un petit air badin et anacréontique.

Mais Rosette, se soulevant avec une énergie pleine de dignité, dit en accentuant fortement ses paroles :

— Oui, monsieur le baron, le bonheur doit être dans le mariage. Hors de cela, il y a de la dissipation, de l'orgie, du délire ; mais du bonheur, il n'y en a pas.

Après cette protestation, elle se laissa tomber en arrière sur son divan : la confiance du baron l'avait frappée au cœur.

— Ah ! bon Dieu ! s'écria l'ambassadeur, qu'ai-je fait ? Maladroit que je suis ! J'ai froissé vos nerfs, je vous ai traitée avec brutalité... Vraiment, je suis honteux, je suis désolé... Ma chère Rosette, pardonnez-moi, de grâce !

Rosette lui tendit la main en disant :

— Est-ce qu'on peut vous en vouloir ? Excusez-moi... Oui, j'ai eu une certaine émotion, mais ce ne sera rien... Tenez, j'aimerais à être seule... Donnez-moi mon flacon. Merci.

— Vous me renvoyez, cruelle !...

— Non... Ce soir, nous nous reverrons.

— Vous êtes un ange.

— Un ange !... répéta Rosette avec un sourire amer.

Mais le protecteur continua vivement :

— Où voulez-vous que je vous mène ?

— Où il vous plaira.

— Vous conviendrait-il d'aller aux *Huguenots* ?

— Cela m'est égal.

— Eh bien, aux *Huguenots*, c'est entendu. A huit heures, je viendrai vous prendre.

— Oui, à huit heures.

— Sans rancune, n'est-ce pas ?

— Oh ! jamais.

Le même homme qui était entré furieux sortit enchanté : la violence de la joie avait succédé à celle de la jalousie.

Il était temps que Rosette fût seule. Non qu'elle eût besoin, dans son amour déçu, de s'abandonner à l'impétuosité du désespoir ; ce qui se passait en elle était plus grave et plus concentré : c'était la pensée, embrassant un sujet de douleur avec une certaine fermeté, le mesurant, le contemplant dans son étendue sans rien se dissimuler des souffrances de l'avenir.

Rosette avait eu une révélation en apprenant les projets du comte Albert : de ce moment, elle avait senti qu'elle pouvait aimer et aimer sincèrement ; mais ce moment même lui avait montré l'inanité de son affection, la folie de son rêve. Si par hasard une pauvre fille de son espèce livrait son cœur à un sentiment honnête et dévoué, c'était comme par un châtement providentiel, comme par une expiation terrible en proportion de ses fautes. Malheur à la courtisane qui ose aimer, après avoir raillé l'amour et terni le bout de ses blanches ailes !

Il s'écoula quelque temps avant que Rosette pût sortir de la prostration où elle se trouvait plongée. Cet état nouveau ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait connu. Il n'y entraît ni irritation ni désir de disputer à une jeune fille du grand monde son brillant fiancé : non, c'était autre chose. Rosette, en interrogeant cette position et découvrant à quel point la société d'Albert lui eût été douce, Rosette comprenait qu'il n'y avait nécessairement rien de commun entre elle et le comte de Montour, et que, plus il était noble et

élevé, plus il devait être loin d'elle. Cette conviction la trouva affligée, mais résignée, parce que Rosette avait, avant toute chose, un sens profond et l'intelligence de sa position.

Elle se dit alors :

— C'est bien, il sera heureux !... Il sera aimé et il aura le droit d'aimer. Tout ce qui rend la vie calme et belle sera dans sa vie ; tous les succès lui sont promis. Il doit en être ainsi, ce n'est que justice. Mais moi, qu'allais-je faire de songer à lui ?... Parce qu'on s'est rencontré, est-ce une raison pour se revoir ?... Folles idées, éloignez-vous ! Le regret même serait de trop. Faut-il regretter ce qu'on ne devait jamais posséder ?

A travers cette résignation, Rosette ne pouvait s'empêcher de se dire :

— Oh ! que c'est beau d'être comme cette jeune duchesse, aimée, honorée, bénie... estimé surtout !... Cela fait tant de bien, cela donne tant de force de sentir qu'on vous estime !

Mais dans ce besoin naturel à toute créature humaine de se rattacher à une affection, de chercher une région sereine où l'âme se sente vivre tranquille, Rosette se replongea au sein du passé. Elle avait du temps à elle ; sa porte était défendue : profitant de sa solitude pour évoquer des pensées consolantes, elle tira de son sein une petite clé suspendue à un cordonnet de soie et alla ouvrir un des compartiments d'un meuble de Boule. Là étaient réunies soigneusement une certaine quantité de lettres écrites sur du papier épais, lettres pliées grossièrement et portant pour suscription : *A Mademoiselle Rose Penguilly, etc.*

Rose, — c'est-à-dire Rosette la lionne, la merveilleuse.

Rosette, — c'est-à-dire Rose Penguilly, gardant religieusement les souvenirs du pays natal, le culte de la famille, et ouvrant avec une sorte de vénération mêlée de crainte ces lettres tracées tantôt par le cultivateur André, tantôt par sa seconde fille Jeanne, qui avait été chez les Sœurs et écrivait comme une savante.

Rosette ne put résister au désir de les savourer. Elle les prit l'une après l'autre et les lut lentement, afin de prolonger en quelque sorte son plaisir mélancolique ; car chacune de ces lettres était justement, par la tendresse naïve qui y régnait, une sorte de reproche éloquent lancé contre la conduite de la fille absente. Le passé y respirait, avec toute la saveur de la vertu, condamnation du présent ; et plus Rose se voyait l'objet de l'affection des siens, plus Rosette se jugeait coupable d'avoir trompé une confiance si absolue. Elle s'imaginait voir le vieux père, au retour des champs, lorsqu'il rentrait courbé sous ses instruments d'agriculture, le front baigné de sueur, et se laissant tomber sur un escabeau au coin de la grande cheminée où pétillent les sarments pour cuire la soupe. Et non-seulement elle le voyait, mais elle l'entendait s'écrier : « Jésus-Maria ! ça été dur aujourd'hui la besogne. Mais patience, not' fille reviendra enfin au pays ; ça remettra tout. On sera ensemble, et on en dégoisera, jarni ! et il y a dans le cellier un clairot à qui on dira bonjour à c'te occasion. » Et puis, elle croyait entendre aussi la bonne mère Tiennette et la jolie petite Jeanne, un bouton de rose de quinze ans. Les trois voix s'unissaient dans un concert d'amour

pour la fille aînée, devenue une demoiselle de Paris, mais sur qui on comptait toujours : « Not' Rose, disait Penguilly à ses compères, c'est elle qu'il faut voir ! Ah ! dam, elle a fièrement profité à la ville... et elle est économe ni plus ni moins qu'une fourmi !... Tout ce qu'elle a, c'te chère fille, elle nous l'envoie. Aussi, le petit bien s'arrondit ; le champ de sarrasin à sa borne plus loin qu'autrefois ; le bétail augmente, la basse-cour s'emplit ; ça va bien ! ça va bien ! »

Ces paroles, Penguilly devait les prononcer souvent, puisqu'il les répétait toujours dans ses lettres, — ses lettres, que Rosette ne put s'empêcher de relire toutes, comme si elle ne les savait pas par cœur !... — c'est-à-dire qu'elle prenait successivement des fers rouges qui lui brûlaient les mains, et que, par cette sorte de volupté qu'on éprouve quelquefois à souffrir, elle prolongeait volontairement son supplice qui au fond avait une douceur.

Toutes les évocations de la famille se succédèrent, visions ineffables et douloureuses qui défilaient avec un sourire triste, avec des paroles à la fois tendres et amères.

Et enfin, sa lecture étant achevée, Rosette se retrouva en face d'elle-même, retombant dans la réalité de tout le poids de ses remords.

Elle se rejeta sur ce divan où elle avait passé tant d'heures indolentes. Les mains croisées sur ses genoux, elle se mit à réfléchir, et, si elle n'articula point les paroles suivantes, du moins elle les prononça dans sa pensée :

— Ils me croient telle que j'ai été. Ils me voient avec les traits et l'expression d'autrefois. Pour eux, je suis encore la Rose du village. A travers la distance, à travers trois ans de séparation, ils continuent notre existence d'alors. Pauvres chers êtres ! Oh ! je vous aime, je vous aime d'autant plus, que j'ai moins le droit d'être aimée de vous ; je m'attache à vous, comme le naufragé à cette dernière planche qui est son salut. Pas un des mots écrits par vous qui ne retentisse dans mon âme, et n'y éveille un écho sympathique. Mais si vous saviez... Ah ! puissiez-vous ignorer toujours ce que vous n'apprendriez pas sans désespoir !... Vous l'ignorez, j'espère. La révélation n'ira point vous chercher si loin. Il y a maintenant tout un monde entre nous. Après tout, mon bon père, votre vieillesse ne sera pas déshéritée de douceurs... Jeanne vous est restée, Jeanne ne vous quittera pas. Elle se mariera, elle fera le bonheur d'un honnête homme, elle aura des enfants qui grandiront autour d'elle, elle sera estimée de tous comme la comtesse de Montour !... Puis elle verra jusqu'au bout son vieux père, et elle lui fermera les yeux !... Moi, moi, au contraire... J'ai suivi une pente qu'il m'est impossible désormais de remonter. Il me faudra aller de fête en fête, de désordre en désordre, vivre dans ce luxe, dans cette dissipation, vivre d'une fièvre qui tue !... Et puis, et puis...

Pour s'arracher à ces idées funestes, à cette comparaison désolante, Rosette se jeta sur un papier et se mit à tracer rapidement une lettre à son père. La plume courait sur la feuille et l'eut bientôt remplie. Alors Rosette s'arrêta en frémissant, car, après avoir relu en partie ce qu'elle venait d'écrire, elle trouva que cette lettre, par ses termes trop élevés, la trahirait, et, loin d'être agréable au vieux paysan, lui

causerait un étonnement pénible. Elle la déchira pour la recommencer en style plus étudié, et dire ce qu'elle pensait en le disant autrement. Il fallut que pour le moment Rosette redevint Rose.

Cette occupation lui rafraîchit le sang. La lettre était terminée; la jeune femme prit un rouleau d'argent, pas trop gros pour ne pas se trahir elle-même; puis, ayant jeté un châle sur ses épaules et s'étant coiffée d'un chapeau très simple, elle sortit à pied, sans se préoccuper des observations de sa camériste, qui s'étonnait que madame s'exposât au contact du pavé.

Rosette se rendit au plus prochain bureau de poste, eût elle affranchit sa lettre et son argent pour M. André Penguilly, cultivateur.

Le soir venu, Rosette fit son apparition à l'Opéra en toilette ravissante de fraîcheur et d'éclat. Elle était au bras du baron qui, malgré sa gravité et son importance, ne pouvait s'empêcher de laisser paraître sur son visage le rayonnement et la bouffissure de l'orgueil satisfait. Jamais aussi peut-être Rosette n'avait été plus accomplie, sous le double rapport de la grâce et de la beauté. Sa taille souple se balançait avec l'élégance d'un palmier; ses traits réguliers offraient une animation extraordinaire: toutes les émotions de la journée s'y étaient concentrées. Ce soir-là, Rosette fut le point de mire de l'attention générale, et bien des lunettes furent en sa faveur infidèles à Raoul, à Valentine et à Marcel.

En vertu d'un privilège qu'elle s'était ménagé vis-à-vis de son ambassadeur, Rosette, durant les entr'actes, reçut dans sa loge, à la manière italienne, la visite de bon nombre de ses amis. Amis, simples connaissances, qu'importe: pas un lion qui ne voulût offrir son compliment, plus ou moins bien tourné, à la femme brillante qui était l'objet de tant d'envie. Le baron de Woldemar apporta sa métaphysique du Nord; — sir Burnett tâcha de ne point parler de chevaux; — le maestro Viotti parada avec le concerto; — de Forly essaya de ressusciter le madrigal; — Fonville jura qu'un regard de Rosette valait la meilleure prime; — d'Ambrun fit la *fantasia* de la galanterie militaire; — jusqu'à Bardoche, qui s'engagea pour un portrait, sachant bien qu'il ne le commencerait jamais. Il y aurait beaucoup d'autres noms à ajouter à cette liste de visiteurs: le seul peut-être que Rosette appelât de ses vœux y manquait...

Cependant tant d'hommages ne pouvaient laisser la jeune femme indifférente. Qu'est-ce que voulait Rosette? s'étourdir sur la réalité. Ce soir-là, elle y réussit... elle oublia.

III.

Dès le lendemain, cette existence agitée devait reprendre le trouble qui était sa véritable atmosphère; car au regret de la famille venait de se joindre une autre préoccupation: l'amour pur, se divisant en deux flammes, brûlait ce cœur qu'on pouvait croire uniquement livré à des passions de désordre. Tantôt la pensée de Rosette se portait sur la Bretagne, tantôt elle se portait avec un plaisir douloureux sur cette noble figure d'Albert qui avait été une courte et brillante apparition. Par une loi étrange — mais trop fréquente — les êtres qui lui étaient indifférents tournaient sans

cesse autour d'elle dans un cercle dont elle était le centre, et ceux qu'elle appelait de ses regrets et de ses vœux étaient absents, toujours absents. Aussi quelle joie ressentit un jour la jeune femme lorsqu'on lui annonça la visite du comte de Montour!

Il entra avec un sourire grave. Rosette s'était élancée vers lui; mais, à la vue de l'air de réserve d'Albert, elle s'arrêta au milieu du salon et attendit. Il comprit et eut tout de suite de bonnes paroles.

— J'avais bien besoin de vous voir, dit-il; j'ai attendu plus que je n'eusse voulu; mais il est des sacrifices qu'il faut faire au devoir.

— Eh! quoi, monsieur, dans votre opinion, notre amitié offrait-elle un danger ou pouvait-elle être l'objet d'un blâme?

— Ce n'est pas ce que je prétends dire. Je m'appartiens d'ailleurs, je suis libre encore... et je ne dois compte de mes actions à personne. Mais c'est assez que j'en doive compte à ma conscience. Vis-à-vis de moi-même je suis un juge assez sévère.

— Et moi... dit Rosette en balançant sa jolie tête, je ne puis l'être à mon égard; j'aurais trop à condamner.

— Vous valez mieux que bien d'autres femmes à la mode. Et c'est pour cela, c'est pour votre louable sincérité que je vous ai tout de suite mise à part. Oh! notre conversation au bois est demeurée gravée dans ma mémoire; je m'en souviendrai, même lorsque je serai loin de Paris.

— Vous comptez vous éloigner?... demanda Rosette, d'une voix émue.

Albert, qui ne se méprit pas sur cette impression, contempla Rosette avec feu; mais ce regard ne dura qu'un moment, et la réflexion l'amortit.

— Oui, répondit M. de Montour, oui, je dois partir... Et j'ai tenu à vous faire mes adieux. Ces projets n'étant pas définitivement arrêtés, j'ai attendu pour vous revoir que la résolution fût positive. Jusquelà, je pensais à vous, Rosette, et soyez certaine que je n'avais pas besoin d'aller chez vous pour demeurer votre ami.

— Je vous remercie, dit-elle, d'un accent où il entraient une certaine amertume. Aviez-vous donc peur de moi pour rester ainsi invisible?

— Non, Rosette; j'avais peur de moi-même. J'ai beaucoup réfléchi, je me suis roidi contre le penchant de mon cœur.

— Et maintenant, n'est-ce pas? vous êtes décidé à contracter le brillant mariage qui vous a été offert?

— Comment savez-vous cela?

— Était-je bien informée, oui ou non?

— Oui... dit-il avec effort.

Rosette s'était assise et avait pris une broderie pour se donner une contenance. Mais avec les larmes qui lui mouillaient les yeux, avec des doigts qui tremblaient, elle n'avait guère le travail de l'aiguille.

— Où allez-vous? dit-elle après quelques moments de silence.

— En Italie.

— Avant ou après votre mariage?

— Après.

— C'est bien. Oh! que je désire votre bonheur!...

Le baron m'a appris que votre fiancée est très belle.

— Elle est bonne.

— Que c'est admirable d'unir beauté, bonté et honneur !... Oui, vous serez heureux.

— Mais vous, Rosette ?

— Je ne veux pas que vous parliez de moi. Qu'est-ce que je suis ? Je ne réclame qu'un petit coin dans votre mémoire... et encore bien secrètement. De tous les hommes, vous êtes celui dont j'eusse le plus volontiers reçu les conseils. Mais après tout, il vaut mieux que vous partiez. Vous pouvez être certain que je garderai votre souvenir, ne fût-ce que par égoïsme, pour qu'il me fasse du bien.

Alfred DES ESSARTS.

(La fin au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

C'est le bal donné dans la salle de l'Opéra au profit des pauvres du septième arrondissement de Paris, qui a inauguré la saison de la danse, et cette inauguration a été, on peut le dire, excessivement brillante. Jamais peut-être la vaste nef de l'Opéra n'avait été plus splendidement illuminée ; des centaines de lustres descendaient du plafond et versaient non-seulement des torrents de lumières, mais encore des torrents de bougie sur leurs obscurs admirateurs. L'amphithéâtre, prolongé sur les côtés, au-dessous des premières loges, était spécialement et exclusivement réservé aux dames, de manière à figurer une immense corbeille ornée de flots de soie, de gaze, de crêpe, de dentelles et de fleurs, au milieu desquels apparaissaient quelques jolis visages. Je ne voudrais pas me faire des ennemis des nombreuses dames qui avaient eu la charité de se rendre à cette fête de bienfaisance ; je ne puis cependant m'empêcher de dire, pour rendre hommage à la vérité, que la plupart des femmes se distinguaient bien plus par la richesse et l'élégance de leurs toilettes que par l'éclat de leur beauté. Néanmoins le coup d'œil était magnifique, le nombre des assistants a été prodigieux et l'on a dû faire une recette colossale. Vers deux heures du matin, on a commencé à pouvoir circuler et danser sans péril.

Pourquoi ne pas multiplier ces fêtes de charité ? Plusieurs arrondissements de Paris sont tout aussi pauvres que le septième, et je ne doute pas que des bals analogues et organisés avec une somptuosité aussi attrayante, n'excitassent dans le public des sympathies aussi productives. Il fut un temps où Paris avait ainsi, tous les hivers, cinq ou six bals de bienfaisance, tant au profit des indigents qu'au bénéfice des caisses de secours de diverses associations ; je crois que ce mode de charité a toujours réussi. Qu'on y revienne donc ; quel que soit le prétexte qui fait tomber une obole dans l'escarcelle du pauvre, l'aumône est toujours bénie.

Les lettres et les arts ont fait encore deux pertes d'une certaine importance ce mois-ci. M. Lefèvre-Deumier, un poète distingué, de qui les œuvres ont plus de valeur que de notoriété, est parti, jeune encore, laissant plusieurs livres remarquables et des manuscrits importants. M. Lefèvre-Deumier, homme modeste, que sa fortune mettait à même de se passer du concours des libraires pour la publication de ses ouvrages, a été un peu négligé par la critique, en raison surtout de ce qu'aucun spéculateur n'était intéressé à faire recommander ses livres au public. La pauvreté est quelquefois utile à la gloire des artistes et des gens de lettres, elle les met dans la nécessité d'avoir pour intermédiaires auprès de la renommée des libraires qui se font les artisans de leur célébrité. M. Lefèvre-Deumier, lui, était connu des gens de lettres, surtout pour les services qu'il a eu souvent occasion de rendre à plusieurs d'entre eux ; mais on comprend qu'en raison même de cette circonstance, il n'eût jamais voulu, en offrant des exemplaires de ses ouvrages, paraître réclamer le prix de ses services

en articles ou en réclames. Maintenant que le poète est mort, peut-être la critique daignera-t-elle s'occuper de ce talent élevé, mais austère et souvent un peu triste.

M. Castil-Blaze, qui est mort la même semaine, était le père de M. Henri Blaze de Bury et le beau-père de M. Buloz, directeur de la *Revue des deux mondes*. Auteur d'un *Dictionnaire de musique* estimé, d'un ouvrage sur *l'Opéra en France*, d'un livre intitulé *Molière musicien*, et de quelques autres volumes spéciaux sur la musique, il avait rendu au goût français un immense service en faisant connaître, en popularisant par des traductions plusieurs opéras de Rossini et les chefs-d'œuvre de la musique étrangère. C'est à lui qu'on a dû les arrangements français du *Barbier de Séville*, de la *Pie voleuse*, de *Robin des bois*, et de plusieurs autres opéras, qui obtinrent à l'Odéon et dans les théâtres de province de très grands succès. Il fut moins heureux dans sa tentative de composition musicale. Son *Pigeon vole*, opéra dont il avait écrit les paroles et la musique, fut très mal accueilli à la salle Ventadour. M. Castil-Blaze était un esprit original jusqu'à la bizarrerie et l'excentricité ; il savait prêter à ses idées un tour piquant et les faire remarquer sinon accepter. Rossini lui a donné un éclatant témoignage de reconnaissance en assistant à ses obsèques.

Un autre mort de la semaine dernière, c'est M. Genty, ancien administrateur de l'Opéra, qui s'était trouvé jeté dans la carrière administrative d'une façon assez singulière.

Il avait commencé par être journaliste, il travaillait, sous la Restauration, au *Mercur de France* et y gagnait peu d'argent. Un jour il voit entrer chez lui un monsieur assez empressé.

— Monsieur, lui dit celui-ci, je suis M. Harel, je viens d'être nommé directeur de l'Odéon ; j'ai besoin de vos services ; voulez-vous être secrétaire général de mon administration ?

— Je ne sais...

— Allons, c'est dit, je vous donne deux cent cinquante francs par mois, et vous entrez en fonctions dès aujourd'hui.

Une pareille position était assez tentante à cette époque et dans la situation financière de M. Genty. Il accepte donc et est installé le jour même.

A quelque temps de là, une pièce est retenue par la censure.

— Ah ! dit Harel, c'est vous que cela regarde, Genty ; allez voir M. Lourdoueix ; il n'a rien à vous refuser.

— Comment !

— Mais oui, allez, allez bien vite !

M. Genty se fait annoncer dans le cabinet du censeur, qui le reçoit d'un air étonné, et lui dit :

— Vous venez de la part de M. Genty, sans doute, mais pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— Pardon, monsieur, mais c'est moi...

— Vous ? vous, qui êtes M. Genty... le secrétaire général de l'Odéon ? non pas !

— Je vous demande pardon, monsieur, et je viens vous parler de la pièce...

— C'est bien, c'est bien, dites à M. Harel de venir me parler en personne, et le plus tôt possible.

Une heure après, M. Lourdoueix accueillait Harel par ces mots :

— Ah ça, quel est le monsieur que vous nous avez envoyé à la place de M. Genty ?

— Mais c'est mon secrétaire général, celui que vous m'avez recommandé vous-même. Vous m'avez dit que je n'aurais mon privilège qu'à la condition de le prendre avec moi. Je l'ai arraché à grand-peine à la rédaction du *Mercur de France*.

— Très bien ! répliqua M. Lourdoueix, seulement vous vous êtes trompé de Genty, et celui que vous avez vous coûte sans doute moins cher que ne vous aurait coûté l'autre.

En effet, le ministre voulait amener dans le camp royaliste Gentil, le vaudevilliste, qui lançait souvent des couplets malicieux contre le gouvernement, et n'avait consenti à nommer Harel directeur de l'Odéon, qu'à la condition qu'il le prendrait pour secrétaire général et au besoin pour associé.

Et voilà comme quoi M. Genty devint secrétaire de l'Odéon et plus tard, par suite des relations qu'il sut se faire, administrateur de l'Opéra.

On dit que M. Genty laisse deux volumes de mémoires. Il a vu assez d'hommes et de choses dans ce monde de l'Opéra, où il a vécu près de trente ans, pour avoir des révélations piquantes à faire.

On parle d'autres mémoires, dont le titre est assez alléchant, les *Mémoires d'un parasite*. S'il faut en croire les indiscretions, ce livre ne serait autre chose que l'histoire de Coupigny. Or, voici les détails que nous donne M. Paul d'Ivoi sur ce curieux personnage.

M. de Coupigny était célèbre sous un triple rapport : célèbre comme pêcheur à la ligne, célèbre comme auteur de quelques romances assez estimées, célèbre enfin à titre d'amateur féroce de diners en ville. M. de Coupigny, au dire de ses amis les plus intimes, n'avait pas, depuis l'âge de raison, diné une seule fois chez lui.

On conçoit que l'homme qui n'a jamais diné chez lui devait connaître toutes les maisons intéressantes de Paris et toutes les anecdotes de son époque.

D'un caractère mordant et satirique, Coupigny se gardait bien de diriger ses épigrammes contre les acteurs en réputation et contre les gens ayant une salle à manger hospitalière. Il avait reçu une terrible leçon : pour s'être permis une plaisanterie sur mademoiselle Duchesnois, il s'était vu refuser, à l'heure du dîner, la porte de la célèbre tragédienne.

Ses critiques s'adressaient volontiers aux auteurs dramatiques. Il avait, lorsqu'on jouait un ouvrage nouveau, l'habitude de dire, en remuant la tête d'un air de regret : — Pourquoi ne m'a-t-il pas consulté !

Et il répétait cet éternel refrain tant que durait la pièce.

Or, veut-on savoir quel conseil aurait donné Coupigny si on l'avait consulté ? Voici un exemple : La *Somnambule*, de Scribe, venait d'obtenir un immense succès. Au foyer, Coupigny se mit à dire, suivant son habitude :

— Ah ! si M. Scribe m'avait consulté !

— Eh bien, lui dit quelqu'un, si Scribe vous eût consulté, que lui auriez-vous conseillé ?

— Je lui aurais donné un conseil qui, s'il l'eût suivi, aurait assuré à sa pièce un succès pareil à celui de *Fanchon la vieilleuse*.

(*Fanchon la vieilleuse*, qui commença la réputation de madame Belmont, charmante actrice devenue plus tard madame Emmanuel Dupaty, était, pour les vieux amateurs de vaudeville, le type des grands succès. La pièce eut plus de cent cinquante représentations consécutives, chose fort rare à cette époque.)

— Mais enfin, reprit l'interlocuteur de Coupigny, voyons donc ce fameux conseil.

— Je lui aurais conseillé de faire de la pièce une arlequinade.

Coupigny ne connaissait rien au monde de sublime comme une arlequinade. Il en avait fait trois dans sa vie : les deux premières avaient été doucement ballottées ; la troisième et dernière avait été outrageusement sifflée. Coupigny était au comble de l'indignation. Ce n'était pas sa pièce qu'on sifflait, c'était une arlequinade ! Oh profanation ! il ne cherchait pas si sa pièce avait quelque côté faible par où elle avait pu déplaire au public ; il s'écriait, avec la colère la plus risible :

— Mais il n'y a donc pas de police ici ?

On se permet beaucoup de choses avec un homme auquel bon gré mal gré on donne à dîner très souvent. Cou-

pigny était très souvent en butte aux plaisanteries piquantes de ses aimables amphitryons. Il dînait deux fois par semaine chez mademoiselle Contat, qu'il n'amusa pas tous les jours. Coupigny avait une mise assez négligée, et son linge était, notamment, toujours d'une fraîcheur douteuse. Sur ce linge fané, Coupigny plaçait habituellement une épingle de prix.

— C'est, disait-il en la faisant admirer, un souvenir de ma grandeur passée. Quand j'étais secrétaire général du ministère des cultes, sous M. de Portalis... Vous savez que le vénérable père Portalis était presque aveugle. Aussi c'était moi qui faisais tout. En ma qualité de secrétaire général, je remplissais dans les grandes cérémonies religieuses auxquelles la cour de l'empereur assistait les fonctions de maître des cérémonies ; dans ces occasions, les princes me faisaient des cadeaux. J'ai reçu une infinité d'épingles et celle-ci est une des moins belles.

Un jour, mademoiselle Contat rencontre Coupigny au foyer de la Comédie-Française. Aussitôt qu'il l'aperçut, Coupigny s'élança vers elle et lui baisa la main d'après toutes les règles de la galanterie du Directoire et de l'Empire.

— Bonsoir, Coupigny ; vous me négligez, mon cher ; vous n'êtes pas venu dîner chez moi depuis avant-hier.

— Belle dame, mon intention était d'aller vous présenter mes hommages demain, à six heures.

— Très bien ! Mais, mon cher Coupigny, permettez-moi de vous donner un bon conseil, à vous qui en donnez d'excellents à tout le monde.

— Si je vous le permets ! mais je serai trop heureux d'occuper un instant votre attention.

— Voici à quoi je songe depuis quelque temps : j' imagine que vous ne feriez pas mal de vendre une de vos belles épingles pour avoir de quoi faire blanchir vos chemises.

Coupigny avait l'épiderme dur. Il n'alla pas moins le lendemain dîner chez mademoiselle Contat.

Coupigny avait une clientèle réglée et exprimait avec amertume son mécontentement quand le client du jour se permettait de dîner hors de chez lui. Talma avait Coupigny des mois entiers à Brumoy, et Talma ne l'invitait pas toujours ; mais Coupigny trouvait moyen d'arriver tout juste au moment du départ.

— Vous partez pour la campagne ? disait-il avec une surprise parfaitement jouée, eh bien, je pars avec vous.

— Mais la voiture est complète.

— Cela ne fait rien : je me gênerai, je me ferai petit.

Et sans attendre une autre observation, il grimpa lestement dans la voiture et s'y plaçait le plus commodément possible... pour lui.

A Paris, il lui arrivait d'aller dîner chez Talma, qu'il trouvait prêt à sortir pour aller lui-même dîner en ville.

— Mon cher Coupigny, disait Talma, je suis bien fâché, mais je ne dine pas chez moi.

— Bah ! où donc dînerai-je, moi ? Ma foi, tant pis, je vais avec toi.

Au commencement de la belle saison, Coupigny, muni de son attirail de pêche, se mettait en diligence et allait exploiter l'hospitalité des châteaux. Si, par hasard, dans la voiture, il rencontrait quelque propriétaire des environs, il entrait de suite en conversation avec cette personne qu'il voyait pour la première fois, et s'enquerrait si elle avait une belle chasse ou une belle pêche sur ses propriétés.

Si la réponse était affirmative, Coupigny, saisissant la balle au bond, s'invitait sans cérémonie.

— Monsieur, disait-il, je suis fou de la chasse ; je suis, sans me vanter, un pêcheur de premier ordre. Si vous voulez bien me le permettre, dans ma tournée, j'irai vous faire une petite visite.

Comment refuser un homme si obligeant et, en somme, si amusant, car Coupigny avait beaucoup d'esprit quand il ne pensait pas aux arlequinades.

Coupigny déjeunait-il au moins chez lui? C'est une question que nul n'a su résoudre. Quand on arrivait chez lui le matin, on traversait la salle à manger pour arriver à son cabinet. Dans cette salle à manger, un buffet toujours entr'ouvert laissait apercevoir un pâté que, pendant plusieurs années, on a toujours vu entier, ce qui a fait supposer qu'il était en carton. Le premier mot de Coupigny, en recevant son visiteur, était :

— Je suis au désespoir, mon cher, que vous arriviez si tard. Il y a un quart d'heure, j'ai ouvert un excellent pâté dont j'aurais été enchanté de vous faire goûter.

Coupigny mourut. Le jour de son enterrement, on aurait pu dire de lui ce que Piron disait de Fontenelle en le voyant porter en terre :

— Voilà la première fois qu'il sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville.

En attendant ces *Mémoires*, promis pour le premier mois de l'année prochaine, voici un beau livre de fin d'année, le plus séduisant de tous les livres d'étrennes, qui vient de paraître à la librairie de Morizot. Il est intitulé les *Symphonies d'hiver* et a pour auteur Jules Janin, pour dessinateur Gavarni, ces deux grands artistes de qui l'heureuse collaboration avait déjà produit, il y a un an, les *Petits bonheurs de la vie*. Vous savez quel charme Jules Janin sait prêter à ces spirituelles causeries; il s'est encore surpassé lui-même dans ce nouveau livre qui se compose de contes, de nouvelles et de fantaisies d'une variété exquise. Quant à Gavarni, ses compositions, gravées en taille-douce, se distinguent autant par l'originalité de la pensée que par l'élégance et la grâce de l'exécution.

La musique fournit aussi son contingent d'objets d'étrennes, avec la collection d'albums nombreux et variés qu'à publiés le *Ménestrel*. Pianistes et chanteurs y trouvent leur compte en morceaux et fantaisies, en quadrilles et en polkas, en romances et en chansonnettes illustrées de belles lithographies.

Les théâtres font une assez bonne fin d'année. Le succès est à peu près partout.

A l'Opéra-Comique, le *Carnaval de Venise* produit de belles recettes, dues surtout à la savante élégance de la musique, à l'éclat de la mise en scène, et au prestige de l'exécution. On y prépare une brillante reprise de la *Fiancée* et de *Fra Diavolo*.

Le Théâtre-Français, qui n'attire pas moins de monde avec *Chatterton* qu'avec le *Fruit défendu*, répète activement la pièce en trois actes de M. Scribe, *Feu Lionnel*, et la comédie en quatre actes de M. Mario Uchard, qui a pour titre actuel, le *Retour du mari*.

A l'Odéon, le *Rocher de Sisyphe*, drame en cinq actes, de M. Edouard Didier, a obtenu un succès d'émotion et de larmes. Quelles que soient la force et la valeur d'un homme, il ne doit pas épouser une Madeleine pécheresse, si repentante et si honnête qu'elle soit au fond : telle est la thèse que l'auteur paraît avoir voulu soutenir. Cependant il aboutit à rendre son héroïne très intéressante et à faire prendre en pitié et en mépris tous les lâches hommes qui l'insultent, surtout quand on songe à la facilité et à la grâce d'accueil que trouvent dans les salons de Paris les hommes dont le passé est plus qu'équivoque et dont la fortune s'est faite par des moyens d'une honnêteté douteuse. Quelques situations pathétiques et le jeu des acteurs ont

fait applaudir ce drame dont l'idée et l'action rappellent plusieurs autres pièces : *Un ménage parisien*, de Bayard ; le *Livre noir*, de Léon Gozlan ; la *Joconde*, de MM. Paul Foucher et Régnier ; le *Mariage d'Olympe*, ce remarquable ouvrage d'Emile Augier, qui n'a pas eu tout le succès qu'il méritait. Clarence, Fechter, Barré, Valnay, Tisserant, Laray et mademoiselle Thuillier, l'intelligente et dramatique comédienne, jouent cette pièce avec un ensemble presque irréprochable.

Le Théâtre-Lyrique, qui devait donner la semaine dernière la première représentation de la *Demoiselle d'honneur*, opéra en trois actes, s'est vu forcé par une indisposition subite, d'ajourner cette solennité.

Au Gymnase, un *Petit bout d'oreille*, fine et piquante comédie de Léon Gozlan, qui met en scène tour à tour les extravagances que la jalousie inspire d'abord à la femme, puis au mari, fait apprécier tout le charme que le style et l'esprit peuvent ajouter à une pièce simplement conçue et agencée sans moyens mélodramatiques. Dupuis, mesdames Désirée et Marquet font valoir cette aimable esquisse. — Dans un *Genre en surveillance*, vaudeville fort gai de MM. Marc Michel et Labiche, c'est Numa qui fait assaut de verve et d'entrain avec Landrol et mademoiselle Virginie Duclay, aux grands éclats de rire du public.

Le Vaudeville répète et annonce pour le 28 de ce mois les *Fausses bonnes femmes*.

Aux Variétés, la revue de fin d'année, intitulée : *Ohé! les p'tits agneaux*, de MM. Clairville et Th. Cogniard, a obtenu un succès de gaieté, justifié par la variété des tableaux, par la vivacité des couplets et des mots au gros sel, et surtout par le jeu des acteurs. Lassagne, Leclère, Colbrun, Alexandre Michel, Ambroise, mesdames Alphonsine, Scriwaneck, Schneider, Judith Ferreyra, c'est-à-dire l'élite de la troupe comique, jouent, chantent et dansent dans cette pièce, où l'on remarque une amusante parodie de *Nella*, le ballet joué cet été avec tant de succès au Théâtre des Fleurs du Pré Catelan.

Le Palais-Royal a aussi trouvé une des meilleures scènes de sa revue, les *Vaches landaises*, de MM. Delacour et Lambert Thiboust, dans une imitation empruntée au Pré Catelan. C'est Brasseur qui reproduit avec une fidélité curieuse une scène de prestidigitation de mademoiselle Bénita Anguinet, la célèbre physicienne. Le même acteur imite aussi Boswel, le clown du Cirque, et représente un nègre d'une façon très drôle. On voit également dans cette revue Grassot et Hyacinthe en arbres malades, et Gil Pérès en joueur d'orgue du *Fou par amour*, copié sur nature. Quelques scènes assez drôles jouées par mademoiselle Aline Duval et des danses complètent cette série de tableaux qui ont le mérite de n'être pas trop longs. C'est bien quelque chose.

A la Porte-Saint-Martin, une reprise de *Polichinelle Vampire*, pantomime très gaie, ornée de danses et de coups de bâton, a été accueillie avec faveur. Cette facétie chorégraphique accompagne les infatigables *Chevaliers du brouillard*.

Enfin, la Gaité n'a eu qu'à se féliciter de la reprise d'un ancien drame de M. Mélesville, la *Berline de l'émigré*, dans lequel on trouve des situations intéressantes et des scènes habilement développées.

Julien LEMER.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

